Scrineum Rivista

17/2 (2020)

FIRENZE UNIVERSITY PRESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
scrineum@gmail.com

Editor-in-Chief
Laura Pani, Università degli Studi di Udine

Editorial Board
Sandra Macchiavello, Università degli Studi di Genova
Cristina Mantegna, Sapienza - Università di Roma
Francesca Santoni, Sapienza - Università di Roma

Scientific Committee
Michele Ansani, Università degli Studi di Pavia
Ignasi Baiges Jardí, Universidad de Barcelona
Cristina Carbonetti, Università degli Studi di Roma "Tor Vergata"
Gianmarco De Angelis, Università degli Studi di Padova
Paola Degni, Università di Bologna
Simona Gavinelli, Università Cattolica del Sacro Cuore - Milano
Antonella Ghignoli, Sapienza - Università di Roma
Andrew Irving, Rijksuniversiteit Groningen
Sandra Macchiavello, Università degli Studi di Genova
Marilena Maniaci, Università degli Studi di Cassino e del Lazio meridionale
Cristina Mantegna, Sapienza - Università di Roma
Antonino Mastruzzo, Università di Pisa
Antonio Olivieri, Università degli Studi di Torino
Laura Pani, Università degli Studi di Udine
Olivier Poncet, École nationale des chartes - Paris
Antonella Rovere, Università degli Studi di Genova
Francesca Santoni, Sapienza - Università di Roma
Anja Thaller, Universität Stuttgart
Teresa Webber, Trinity College - Cambridge

Contact
Laura Pani
Dipartimento di Studi umanistici e del patrimonio culturale
Università degli Studi di Udine
vicolo Florio, 2b
I-33100 Udine
e-mail: laura.pani@uniud.it

Available on line at
oajournals.fupress.net/index.php/scrineum

© 2020 Firenze University Press
Università degli Studi di Firenze
Borgo Albizi, 28
50122 Firenze
www.fupress.com
e-mail: journals@fupress.com

ISSN 1128-5656 (online)
Direttore responsabile: Laura Pani
Registrata al n. 496 in data 7 maggio 1999
presso il Tribunale di Pavia

Indice del fascicolo 17/2 (2020)

Patrick Andrist, *Au croisement des contenus et de la matière: l'architecture des sept pandectes bibliques grecques du premier millénaire* 3

Antonino Mastruzzo - Gaia Elisabetta Unfer Verre, *Pubblici uffici e competenze grafiche nell'età carolingia: una relazione biunivoca? Il caso di Lucca* 107

Michele Ansani, *Il placito (e i due diplomi) del diacono Gariberto* 147

Adriana Paolini, *Dalla Francia a Dresda. Le Bibbie portatili della Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek* 191

Barbara Lomagistro, *Un documento di pattuizione tra il* voevoda *bosniaco Sandalj Hranić Kosača e la Repubblica di Venezia: genesi e modelli*. 259

Adrián Ares Legaspi, *Los notarios apostólicos en Santiago de Compostela a través de sus nombramientos* 331

Maria João Oliveira e Silva, *Dimmi come scrivi e ti dirò chi sei: la cultura grafica dei mercanti della costa settentrionale del Portogallo (1560-1600)* 403

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI UDINE
hic sunt futura

DIPARTIMENTO DI STUDI UMANISTICI E DEL PATRIMONIO CULTURALE

DIUM
DIPARTIMENTO DI ECCELLENZA
2018-2022
MIUR

Pubblicato con il contributo del Dipartimento di Studi umanistici e del patrimonio culturale dell'Università degli Studi di Udine, Dipartimento di Eccellenza L. 232/2016.

OPEN ACCESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
ISSN 1128-5656 (online)
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466

Au croisement des contenus et de la matière: l'architecture des sept pandectes bibliques grecques du premier millénaire*

Étude comparative sur les structures des contenus et de la matérialité des codex Vaticanus, Sinaiticus, Alexandrinus, Ephraemi rescriptus, Basilianus, « Pariathonensis » et de la Biblia Leonis

Patrick Andrist
Université LMU de Munich

Abstract. This article studies the architecture of the seven pandects of the Greek Christian Bible from the first millennium that are still preserved today (the codices Vaticanus, Sinaiticus, Alexandrinus, Ephraemi rescriptus, Basilianus (= Vat. gr. 2106 + Ven. gr. 1), «Pariathonensis» (= Par. gr. 14 + Stavronikita 29) and the Leo Bible) from a codicological comparative perspective, based on the analysis of both their physical and textual structures. The first part explains the methodology; each codex is then studied individually and its architecture summarized in a graphical representation. Some previously overlooked elements about the quires of the Alexandrinus, the Basilianus etc. are brought to light. The Bibles are then compared and their peculiarities are placed in a historical framework. A suggested reconstruction of the quire structures of the Ephraemi Rescriptus and the Pariathonensis is presented in the appendices. This article draws conclusions about the scarcity, modularity and variety of these pandects. It observes that they were all designed for possible binding and circulation in several volumes, and it stresses the different

* Cet article représente une version étendue de la présentation donnée au colloque international *Manuscrits bibliques médiévaux de la Tamise à l'Euphrate. Textes, paratextes, formes et usages*, organisé à l'Université Aix-Marseille en novembre 2018 par Elodie Attia, Marilena Maniaci et Patrick Andrist. Je remercie chaleureusement Marilena Maniaci pour les discussions méthodologiques et pratiques qui ont accompagné la préparation de cet article, ainsi que Martin Wallraff pour son soutien ininterrompu. Je remercie également l'ERC, pour son soutien financier, ainsi que les responsables de la revue, pour avoir acceuilli cet article et veillé à ce qu'il ne prenne pas des proportions exagérées; c'est ainsi que certaines questions concernant le Vaticanus et le Sinaiticus seront développées dans une prochaine monographie consacrée à ces deux pandectes.

Email: patrick.andrist@evtheol.uni-muenchen.de

Copyright © 2020 The Author(s). Open Access. This is an open access article published by Firenze University Press (www.fupress.com/scrineum) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License. The Creative Commons Public Domain Dedication waiver applies to the data made available in this article, unless otherwise stated.

ways in which the disputed books in the canon (Maccabees, Revelation, Hermas, Barnabas etc.) are sometimes included as autonomous and thus removable entities… and sometimes not.

Keywords. Pandects of the Greek Bible; Architecture of ancient manuscripts; Structural codicology; Septuaginta; Old and New testament; Biblical canon

À la mémoire de Paul Canart †

Le présent article traite, dans une perspective comparatiste, de l'architecture des sept pandectes bibliques grecques chrétiennes du premier millénaire[1], tout imparfaitement conservées qu'elles soient, mais aussi telles qu'elles peuvent être raisonnablement reconstruites dans leur état de production originel. Cette étude est basée sur l'analyse croisée des contenus et de la matérialité des codex, de façon à en établir d'abord le cadre codicologique fondamental, puis d'analyser la couche la plus ancienne avec l'intention d'en comprendre l'organisation.

Bien que cet article porte autant sur l'Ancien testament (AT) que sur le Nouveau testament (NT), il est le résultat d'une étude plus globale sur les manuscrits du premier millénaire contenant les Évangiles canoniques, entreprise dans le cadre du projet ERC ParaTexBib[2].

Avant de commencer, il faut préciser quelques points méthodologiques, notamment à propos des différentes structures qui seront analysées. Ce travail ne prétend pas donner le dernier mot sur la question, mais il vise à mettre en évidence, de façon homogène, l'architecture de base des sept Bibles concernées, pour en permettre une comparaison raisonnable.

[1] Sur les pandectes de la Bible grecque, voir maintenant en premier Jongkind 2019 et Karrer à paraître.

[2] Paratexts of the Greek Bible, PI Martin Wallraff. Voir Wallraff - Andrist 2015; Andrist - Wallraff 2016.

1. *Notions de base*

Le point de départ de cette enquête repose sur la constatation bien connue que, si les différents aspects d'un codex – comme ses cahiers, son contenu ou son écriture – peuvent présenter une organisation propre, importante pour l'analyse codicologique, celles-ci ne déploient leur sens pour la compréhension globale du codex que si elles sont croisées entre elles[3]. Concrètement, cela signifie qu'il est certes indispensable d'étudier tous les aspects d'un codex dans une approche codicologique 'holistique', mais qu'il faut ensuite confronter ces informations entre elles pour pouvoir non seulement identifier au mieux les unités de base du codex (Unités de production), mais aussi, à l'intérieur de celles-ci, les articulations qui laisseront entrevoir, au-delà du travail pratique des producteurs, également leurs intentions et 'idéologie'.

C'est pourquoi le 'diagnostique' sur chacun des codex présentés ici repose sur trois niveaux d'analyse, expliqués dans la suite de l'introduction:

– l'analyse des structures fondamentales du codex, qui concernent principalement les cahiers, les Unités de production et les Unités modulaires;
– l'analyse de la structure des contenus qui relèvent du projet livresque sous-jacent, à savoir les différents niveaux de regroupements créés notamment par l'inclusion des para-contenus, et par les anomalies dans la transition entre les contenus;
– la mise en rapport de ces deux analyses préalables, pour comprendre non seulement la façon dont les producteurs organisaient le travail et regroupaient les contenus pour eux canoniques, mais aussi comprendre comment ils avaient pensé et structuré leur livre.

La dernière étape consiste à comparer entre eux les résultats obtenus pour chaque pandecte.

[3] Pour l'histoire des différentes entreprises basées sur ce principe, voir Andrist - Canart - Maniaci 2013, pp. 1-44; ed. 2, § 1.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Les structures fondamentales

• La structure des cahiers

La structure matérielle des livres manuscrits dépend fortement de la forme livresque utilisée. Cette étude porte uniquement sur le codex, dans lesquels le folio constitue un premier degré structurel. Cependant, comme les spécialistes l'ont montré depuis longtemps[4], c'est l'organisation en cahiers qui offre le niveau structurel le plus significatif pour les analyses matérielles, dans la mesure où un cahier constitue une petite entité matériellement autonome, qui peut être facilement déplacée, et que, dans la plupart des cas, les cahiers étaient les entités de base matérielles utilisées et produites par les copistes.

C'est pourquoi la présente étude est toujours basée sur une analyse préalable de la «structure fasciculaire»[5] des codex étudiés.

• Unités de production et Unités de circulation

Comme déjà évoqué ci-dessus, de nombreuses études au cours des 40 dernières années ont illustré le fait qu'une analyse croisée de la structure des contenus et des cahiers jette une lumière importante sur l'histoire génétique des codex et leurs évolutions postérieures. Cependant, pour être entièrement fructueux, ce croisement doit tenir compte d'autres aspects du codex, comme l'écriture, la mise en page etc., dans le but d'en identifier les différentes Unités de production et Unités de circulation, définies comme suit[6]:

– Unité de production (UniProd): «l'ensemble des parties de codex qui sont le résultat d'un même acte de production».
  À l'intérieur d'un codex, il s'agit le plus souvent d'un ensemble de cahiers contigus. La définition couvre cependant aussi des situations particulières, souvent liées à des restaurations, dans lesquelles il peut aussi s'agir parfois de folios non contigus ou de série de folios ne correspondant pas à des limites de cahiers, voire, assez souvent, d'ajouts sans matérialité propre.

[4] Par exemple Gumbert 1989, Gumbert 2004b.

[5] Pour reprendre ici un 'italianisme' utile (déjà utilisé par Filippo Ronconi, voir par exemple Ronconi 2012, p. 225), qui détourne un terme normalement utilisé pour les faisceaux musculaires et en fait l'adjectif relatif aux cahiers.

[6] Andrist - Canart - Maniaci 2013, en particulier pp. 59-61, 84-85; ed. 2, § 2.2.

Cet article se limite à l'étude des UniProd originelles, c'est-à-dire à celles qui ont été fabriquées par les premiers producteurs.

– Unité de circulation (UniCirc): «l'ensemble des éléments matériels et des contenus qui constituent un codex aussi longtemps qu'ils ne sont pas modifiés»[7].

  Une UniCirc désigne le codex dans les différentes formes sous lesquelles il s'est concrètement présenté à ses utilisateurs. Une UniCirc est constituée d'au moins une UniProd.

La création d'une nouvelle Bible aboutit à la création d'une nouvelle UniCirc, qui est équivalente à l'UniProd originelle. Cependant, il arrive que, dans un codex actuel, on discerne les restes de plusieurs projets livresques, qui ont inclus tout ou partie du codex. Tel est par exemple le cas du Vaticanus[8], dans lequel on distingue rapidement le projet initial du IVe siècle, dont une partie de la production est perdue, et celui du XVe siècle, qui est une réfection du codex[9]. Sur cette base on retient l'existence de trois UniCirc au moins[10]: celle qui résulte de la production originelle; celle qui résulte de la perte des folios et qui correspond à l'état dans lequel les restaurateurs du XVe siècle ont trouvé le codex; et celle qui résulte du travail de ces derniers.

[7] Andrist - Canart † - Maniaci à paraître, § 2.2.2; définition légèrement différente de celle qui se trouve dans Andrist - Canart - Maniaci 2013, p. 59; voir aussi Andrist, Maniaci à paraître.

[8] Pour toutes les informations techniques et bibliographiques concernant les pandectes citées en exemple dans cette introduction, voir ci-dessous la discussion consacrée à chaque pandecte particulière; en l'occurrence, pp. 17-22.

[9] Conceptuellement, je fais la différence entre les interventions occasionnelles d'un lecteur ou d'un réparateur, et les situations où quelqu'un décide de faire un nouveau livre à partir d'un ancien, avec un nouveau projet livresque. Je parle alors de réfections du livre, ou de «nouvelles productions» («re-made books»: voir Andrist 2018, p. 144).

[10] En réalité il y a beaucoup plus d'UniCirc, correspondant aux diverses phases d'ajout de paratextes post-production, en particulier des notes de lecteurs, outre, probablement, des réfections moins intrusives, notamment aux X-XIe et XVIe siècle. Plusieurs d'entre elles seront présentées dans la monographe à paraître; cfr. Versace 2018.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

• Modularité

La modularité des codex anciens est un concept créé par Marilena Maniaci, qui définit les Unités Modulaires (UniMod) comme «un fascicolo o un insieme di fascicoli che si apre con l'inizio di un testo o di una partizione testuale definita, anche se non necessariamente autonoma (come ad esempio un libro della Bibbia) e si conclude, analogamente, con la fine di un testo (non necessariamente il medesimo) o di una sua partizione»[11]. Hors définition elle précise qu'il s'agit d'ensembles relevant de la même production (donc, appartenant à la même UniProd). Il est cependant facile de voir l'intérêt de cette notion aussi pour une étude plus large des UniCirc.

Pour Maniaci, il s'agissait de mettre en évidence, dans les Bibles atlantiques, les endroits où un changement d'œuvres correspond à un changement de cahier, sans faire entrer dans l'équation les questions relatives aux copistes ou à la tradition littéraire. En réalité, cette notion importante aide à comprendre la façon dont tous les codex structurés multi-contenus ont été produits, donc aussi les pandectes bibliques. En effet, une production par UniMod permettait, si on le souhaitait, de copier ces dernières dans un ordre différent de celui dans lequel on voulait les relier, par des copistes différents, qui ne se trouvaient pas nécessairement au même endroit, suivant aussi la disponibilité des antigraphes. Elle ouvrait ensuite la possibilité de repousser au dernier moment le choix définitif du contenu, en se donnant les moyens de déplacer des UniMod, d'intercaler, entre des UniMod existantes, de nouvelles UniMod avec de nouveaux contenus, ou au contraire de retirer des UniMod existantes. En outre, cette organisation du livre offrait ensuite aux possesseurs une certaine liberté pour adapter le contenu, ou relier le livre en un nombre différent de volumes.

Par exemple, dans le Vaticanus toujours, comme nous le détaillerons plus bas[12], après 24 œuvres bibliques sur plus de 900 pages, on trouve pour la première fois un changement de texte, qui est aussi un changement entre deux parties traditionnelles de l'AT (entre Esth., Idth, Tob. d'une

[11] Maniaci 2004, p. 79. Voir aussi Maniaci 2000.

[12] Voir ci-dessous, pp. 19-21.

part et les XII Proph.[13] d'autre part), copiées par deux mains différentes, à un endroit qui correspond aussi à un nouveau cahier, entre le milieu et les deux-tiers du volume. On voit comment les copistes originaux du codex ont pu travailler en parallèle, et comment les producteurs se sont donnés la possibilité de relier le codex en deux volumes.

Nous envisagerons ci-dessous, à propos de l'Alexandrinus et de l'Ephraemi rescriptus[14], un autre usage possible des pandectes fabriquées par UniMod.

Surtout, nous rencontrerons à plusieurs endroits des exemples de discontinuités modulaires accidentelles; en effet, dans des manuscrits contenant plusieurs dizaines de pièces, tous contenus confondus, et plusieurs dizaines de cahiers, il est statistiquement normal que certaines concomitances entre début de contenu et début de cahiers soient le fruit du hasard, et ne soient pas pertinentes pour l'analyse. Il faut donc distinguer entre:

– les Éléments modulaires (ElMod) qui désignent ici toutes les «UniProd ou parties d'UniProd, commençant par le début d'un cahier et d'un contenu[15] et s'achevant à la fin d'un cahier et d'un contenu»;
– et les Unités modulaires (UniMod) pour désigner des «séries d'ElMod qui ne sont pas accidentellement séparées les unes des autres»[16].

Une façon d'objectiver la mise en évidence des discontinuités modulaires accidentelles lors du troisième niveau d'analyse du codex est expliquée ci-dessous. Dans cet article, toutes les discontinuités modulaires sont signalées, et celles qui peuvent ou doivent être considérées comme accidentelles, clairement identifiées.

• Concomitances mineures

Peter Gumbert avait désigné sous le nom de «césure» toute concomitance entre une discontinuité de cahiers et une autre discontinuité co-

[13] Pour la liste des abréviations bibliques et autres, parfois avec quelques explications supplémentaires, voir ci-dessous p. 81.

[14] Voir ci-dessous, pp. 37, 39, 44, 74.

[15] Contenu s'entend ici de façon large, y compris des images ou de la musique, même si, dans la pratique, les UniMod sont utilisées surtout pour analyser des textes.

[16] Série peut toujours s'entendre comme une seule unité, cfr. Andrist - Canart - Maniaci 2014, p. 47 n. 8; voir aussi Andrist - Canart † - Maniaci à paraître § 2.2.1.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

dicologique, qui délimite alors un «bloc»[17]. Même si cette définition est trop large, Gumbert a eu raison d'attirer l'attention sur le fait que les discontinuités de cahier ne sont pas seulement révélatrices lorsqu'elles correspondent à des discontinuités de texte, mais peuvent aussi l'être dans d'autres cas.

Dans la présente étude, ces discontinuités mineures seront mentionnées lorsqu'elles apparaissent, même si elles ne jouent pas un rôle significatif pour l'analyse générale du codex.

La structure des contenus

Les pandectes bibliques grecques sont définies par leur contenu: ce sont des livres manuscrits dont les contenus au centre du projet des producteurs sont constitués par l'ensemble des «livres»[18] considérés comme appartenant à la catégorie donnée. On peut ainsi parler de pandectes de de la Bible juive, de l'AT, du NT ou, le plus souvent comme ici, de la Bible chrétienne.

Dans l'analyse des pandectes bibliques la recherche s'est intéressée de tout temps non seulement à la présence ou à l'absence de telle ou telle pièce biblique, mais aussi à leur regroupement dans des ensembles plus ou moins traditionnels, et à l'ordre dans lesquels ces regroupements se succèdent dans le manuscrit. Par exemple, A-B Esdras se trouvent-ils à la suite des Chroniques ou totalement ailleurs dans le codex? Job est-il placé avant ou après les Psaumes? Les Prophètes sont-ils vers le milieu de l'AT ou à la fin? Puis il faut évaluer ces observations en fonction des regroupements et des successions traditionnelles à l'époque de la production du manuscrit.

Un simple survol du contenu donne souvent une idée de la réponse. Cependant, seule une analyse plus fine, qui tienne compte des structures matérielles et textuelles des codex concernés peut faire apparaître, de façon objective, des regroupements moins spontanément visibles, et parfois plus révélateurs des intentions des producteurs.

[17] Gumbert 2004a, p. 24.

[18] Dans une étude codicologique comme celle-ci, le terme «livre» ou «livre biblique» pour désigner un texte considéré comme canonique prête à confusion par rapport à l'usage habituel du terme «livre». Pour éviter de parler trop souvent de «livres bibliques», j'utiliserai parfois aussi les expressions «pièce biblique» ou «œuvre biblique».

• Contenus dépendants (para-contenus / paratextes) et périmètres des «livres bibliques»

Comme il est habituel pour les manuscrits grecs multitextes, les différents contenus (compris dans un sens large) des pandectes sont organisés de façon hiérarchique. Si on considère en effet les contenus insérés par les producteurs, on remarque, sans chercher ici à présenter une théorie complète, plusieurs niveaux:

Un premier niveau où on peut distinguer entre[19]:

– les «contenus projectuels», qui sont destinés à être reçus, partagés et transmis dans le codex; ils sont entendus de façon large[20];
– les «contenus fonctionnels», qui permettent ou facilitent la réception, le partage et la transmission des contenus projectuels;
– les «contenus adventices» qui, comme des graffitis, sont des contenus non fonctionnels, mais écrits par hasard, en dehors de tout projet particulier.

Un second niveau où, à l'intérieur de chacune de ces trois catégories, on peut distinguer entre:

– les «contenus indépendants» qui, pour le sens, ne dépendent pas spécifiquement d'un autre contenu[21];
– les «contenus dépendants», ou «para-contenus» définis comme «des contenus dont la présence dans le livre dépend, pour le sens, de celle d'autres contenus»[22]. Le contenu dont chacun dépend est son «pro-contenu». Si les contenus concernés sont des textes, on pourra parler de «paratextes» et de «pro-textes». Un para-contenu peut dépendre d'un autre

[19] Sur ces notions, Andrist - Canart † - Maniaci à paraître, § 2.1.3: les définitions présentées ici font écho à la définition du livre en tant que «transportable object, made to last, created or used to receive, share, and transmit content in an orderly and immediately readable manner».

[20] Par exemple, une correction marginale d'un lecteur est elle aussi considérée comme un contenu projectuel, mais ne relevant naturellement pas du même projet que celui du texte qui est corrigé.

[21] La dépendance du sens est importante: par exemple, dans un Tétraévangile, on pourrait dire que la présence de Marc dépend de celle de Matthieu (et réciproquement). Il s'agit cependant d'une dépendance qui relève de la tradition (une syllogé), et pas du sens: si on retire Matth., Marc. reste un texte autonome et cohérent dans le contexte.

[22] Andrist 2018, voir p. 146.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

para-contenu, mais ultimement ils remontent toujours à un ou plusieurs contenus indépendants.

Par exemple, parmi les pandectes analysées ici, les livres bibliques constituent des contenus projectuels indépendants, et chacun d'eux possède au moins un paratexte, obligatoire, sous forme d'un «titre» (il y a toujours un titre initial, souvent aussi un titre final). Certains de ces livres, par exemple les Psaumes dans l'Alexandrinus, sont accompagnés également de pièces introductives, comme l'*Epistula ad Marcellinum*, dont la présence dépend justement directement des Psaumes, et qui sont donc également des paratextes. Dans la Biblia Leonis les peintures placées en frontispice des pièces bibliques sont, elles aussi, des para-contenus[23].

Dans les pages qui suivent, les «para-contenus liminaires», c'est-à-dire les para-contenus placés avant ou après leur pro-texte généralement dans l'espace normal d'écriture, seront systématiquement mentionnés. Les «paratextes marginaux» seront parfois évoqués, alors que les «paratextes interlinéaires», «intratextuels» etc., dont l'analyse dépasse les possibilités de cet article, ne seront qu'épisodiquement mentionnés.

Toute succincte que soit cette explication, on reconnaît d'emblée un premier niveau de structure du contenu: chaque livre biblique et l'ensemble des paratextes qui l'accompagnent constituent un certain ensemble cohérent autour et avec le livre biblique concerné. J'appelle cet ensemble le «périmètre» du livre biblique en question. Par exemple, dans un codex donné, l'Évangile de Jean et l'ensemble des para-contenus qui dépendent de lui, que ce soient des titres, des prologues, des apparats liturgiques etc., constituent le périmètre de cet évangile dans ce codex. Puisqu'il s'agit d'un groupement de contenus lié à un seul contenu projectuel, il s'agit d'un «périmètre simple», qui se distingue des autres périmètres simples du même codex. Il est en outre utile de distinguer entre les «périmètres simples élémentaires», quand ils sont limités à un texte indépendant et à ses titres, et les «périmètres simples élargis» quand ils embrassent d'autres para-contenus liminaires.

Il existe cependant souvent des périmètres plus larges, qui incluent plusieurs périmètres simples, lorsque des para-contenus dépendent de plusieurs contenus projectuels indépendants et forment donc avec eux un

[23] Cfr. ci-dessous, pp. 63-65.

ensemble plus étendu[24]. On parle alors de «périmètre complexes», qui peuvent inclure d'autres périmètres complexes, voire l'ensemble du livre. Par exemple, dans un manuscrit contenant tout le NT, les Tables des canons, dont le «pro-contenu complexe» est l'ensemble des quatre évangiles, forment, avec les quatre périmètres simples de ces derniers un périmètre complexe[25]. Pour citer un exemple plus original, on trouve dans le Pariathonensis[26] un groupe de prologues aux Épîtres, copiés les uns à la suite des autres juste avant les Actes, donc séparés de leur pro-contenu.

Un cas intéressant et relativement fréquent de périmètres complexes est constitué par des «titres englobants», qui sont généralement des titres finaux portant sur un ensemble plus large de contenus que celui à la fin duquel ils se trouvent. Tel est par exemple le cas du titre final de Jude dans l'Alexandrinus, qui clôt, de fait, un périmètre englobant les Actes et les Épîtres catholiques[27].

Une différence importante entre les périmètres simples et les périmètres complexes tient au fait que la présence d'un contenu indépendant entraîne automatiquement la présence d'un périmètre simple, alors qu'un périmètre complexe est créé par la présence d'un paratexte qui regroupe plusieurs contenus n'appartenant pas au même périmètre simple. Il en résulte un jeu de périmètres concentriques, incluant plusieurs périmètres simples ou complexes, qui sont autant de niveaux structurels du contenu. Par exemple, dans la Biblia Leonis, la plupart des livres bibliques ont, dans leur périmètre simple, une peinture à pleine page située vers le début du texte. Cependant, on trouve aussi, au début du volume conservé, une table des matières du premier volume, dont le pro-contenu est donc l'ensemble des livres bibliques du premier volume, et qui constitue avec eux et leurs para-contenus

[24] Ils ne correspondent pas nécessairement à des regroupements traditionnels.

[25] Notons qu'un livre biblique comme celui des Ps. est lui-même constitué d'un ensemble de textes et paratextes, eux-mêmes généralement regroupés en ensembles plus ou moins larges. Les divisions les plus fréquentes sont en trois, cinq (les cinq livres de la tradition juive) ou vingt (les vingt *kathisma* de la tradition orthodoxe) sous-ensembles. Des phénomènes de découpages internes (autres que les découpages capitulaires ou liturgiques) sont parfois aussi observables chez les Prophètes ou dans Cant. Ce niveau de paratextualité est parfois évoqué mais pas étudié dans le présent article.

[26] Cfr. ci-dessous, pp. 57-58.

[27] Voir ci-dessous, p. 32.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

un périmètre presque équivalent à ce volume; il faut cependant en exclure la dédicace initiale et les peintures qui introduisent l'ensemble de la pandecte, notamment la peinture qui mentionne l'ensemble des livres bibliques, qui font partie d'un périmètre plus large que le volume conservé.

• Séries ininterrompues

Le niveau d'analyse précédent ne fait intervenir que des contenus. Cependant, des différences plus matérielles, comme des changements de mise en page, de décoration ou d'écriture, peuvent aussi mettre en évidence les regroupements de contenus envisagés par les producteurs.

Dans les pandectes bibliques, qui contiennent des dizaines de textes, livres bibliques et paratextes confondus, la transition entre les textes se fait généralement selon des principes relativement stables et standards au cours du codex. Par exemple, l'habitude du copiste sera de faire commencer un nouveau texte directement après le précédent, suivant un «principe d'économie» bien répandu[28]; ailleurs, ce sera au début de la colonne ou de la page suivante. On constate cependant parfois des anomalies, qui attirent l'attention du chercheur et demandent une explication[29]. C'est pour donner un nom aux sous-ensembles du codex dans lesquels les pièces se succèdent de façon habituelle qu'ont été définies les:

Séries ininterrompues (SI): «dans un manuscrit multitexte, séries de textes dans lesquelles les changements de textes se font tous suivant les mêmes principes formels et ne correspondent à aucune modification fondamentale de mise en page». Un simple changement de copistes, d'écriture, d'encre etc. ou de cahiers n'est pas déterminant ici.

Les SI sont séparées par des discontinuités inter-sérielles. Une caractéristique importante de celles-ci est qu'elles ne peuvent pas être le fruit du pur hasard et demandent une explication au niveau du projet des producteurs, que ce soit sur le plan de la conception intellectuelle ou de la production matérielle.

[28] Canart † à paraître.

[29] Pour un exemple hors du domaine biblique et une discussion du phénomène, voir Ronconi 2005, pp. 310-312; mes «discontinuités inter-sérielles» sont équivalent aux «cesure testuali maggiori» de l'auteur, qui ne donne cependant pas de nom aux ensembles résultants.

Par exemple, dans le Vaticanus, l'habitude des copistes est de commencer un nouveau texte au début de la colonne suivant la fin du texte précédent. Il y a cependant cinq exceptions, notamment au milieu du cahier 33, correspondant à un changement de texte (de B Esdras à la p. 624a, qui est un verso, aux Psaumes à la p. 625a, voir le Schéma 1) et de main (de A à B), outre deux colonnes vides (p. 624bc) et un changement de mise en page (des trois colonnes par page habituelles, à deux colonnes, mieux adaptées aux Psaumes). Dans les faits, le copiste n'écrit que deux lignes sur la p. 624a, outre le titre final. Il n'y a pas de changement de cahier à cet endroit, et ce n'est donc pas une discontinuité modulaire, mais une discontinuité inter-sérielle, qui s'explique aisément par le besoin de commencer les Psaumes sur une nouvelle page, de façon à pouvoir adapter la mise en page.

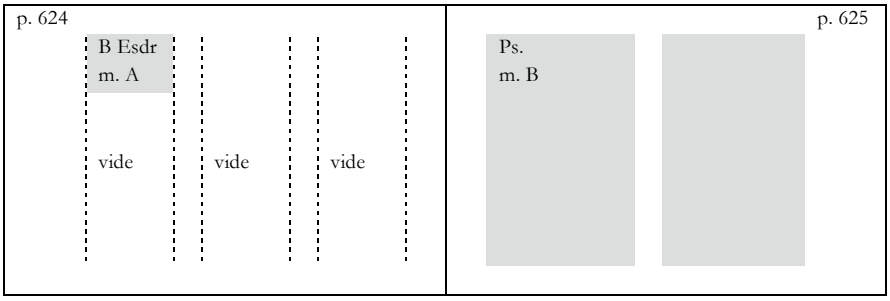


Schéma 1: Codex Vaticanus: ouverture correspondant à la fin de la SI i.
et au début de la SI ii.

L'étude de la structure du contenu consiste donc ici à identifier les différents niveaux de regroupement des contenus dans l'UniProd originelle. L'analyse de la présence et de la portée des para-contenus, ainsi que les discontinuités dans dans la façon dont les transitions entre contenus sont présentées, 'mise en scène' pourrait-on dire, décoration incluse, fournissent des indices importants sur la façon dont les producteurs ont conçu et/ou réalisé leur projet[30].

[30] Le même travail peut se faire, à l'intérieur d'un codex, au niveau de chaque UniCirc résultant d'un projet de production, moyennent une analyse préliminaire appropriée des UniProd.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

L'architecture du codex originel

Malgré tout l'intérêt d'une analyse de la structure des contenus de la production originelle, ce n'est que lorsque les résultats de cette analyse sont croisés avec celle des structures fondamentales, exposée ci-dessus, que l'architecture du codex au niveau du projet originel peut devenir apparente et pertinente.

Tout d'abord, le croisement des ElMod et des SI est très révélateur. Leurs limites en effet coïncident le plus souvent. Mais lorsque tel n'est pas le cas, il faut comprendre ce qui a amené les producteurs à créer cette situation, que ce soit par hasard, par nécessité ou pour d'autres raisons. Par exemple, dans le Vaticanus, 2 Reg. finit sur la dernière colonne du dernier verso du cahier 21 (p. 394), et 3 Reg. commence au début de la colonne suivante, qui est la première colonne du premier recto du cahier 22 (p. 395); les deux textes sont copiés par la même main sur 42 lignes. Il y a donc un changement d'ElMod, mais pas de nouvelle SI, vu que les contenus se succèdent de façon habituelle pour le codex. Nous concluons qu'il s'agit d'une «discontinuité modulaire accidentelle», sans signification particulière pour la compréhension du processus de production, et donc que les ElMod 1 et 2 constituent ensemble une seule UniMod.

Une autre analyse permet de vérifier dans quelle mesure les limites des périmètres correspond à celles des ElMod. Elle permet de mettre en évidence les «enjambements», lorsqu'une UniMod divise un périmètre donné. Tel est par exemple le cas dans l'Alexandrinus et l'Ephraemi rescriptus, où les capitula de Matthieu sont à la fin d'une UniMod et l'Évangile au début de la suivante. S'agit-il alors d'une simple mesure d'économie de la matière? Ou y a-t-il des raisons esthétiques ou idéologiques pour faire débuter le premier texte canonique du NT au début d'un cahier? Une réponse est peut-être possible pour l'Ephraemi rescriptus dans lequel la situation se trouve deux fois. Une conséquence est que, lorsqu'il a un enjambement, les deux UniMod concernées ne sont plus séparables l'une de l'autre, et celle qui contient le texte indépendant ne peut plus être retirée du codex sans créer une absurdité au niveau du contenu.

De façon intéressante, dans ces deux types de comparaison, ce sont soudain les non-concomitances qui sont plus significatives que les concomitances.

Regardons maintenant les résultats de l'analyse des restes conservés

des sept pandectes bibliques grecques du premier millénaire. Pour chacune d'elle, après avoir rappelé le contenu et les structures fondamentales de la couche la plus ancienne, nous discuterons les résultats obtenus, qui mettent en évidence des architectures livresques très différentes.

2. *Codex Vaticanus*[31]

Le Vaticanus est une pandecte biblique datable au IVe siècle. Les folios, organisés en quinions, mesurent actuellement environ 275 × 270 mm; sur la base des travaux de Herbert John Mansfield Milne et Theodor Cressy Skeat, la recherche considère généralement que le texte a été copié par deux mains[32], A et B (bien que ce consensus commence à être remis en question[33]), sur 3 colonnes par page, sauf les Poètes, qui sont sur 2 colonnes.

Bien que le début et la fin du codex ainsi que quelques folios des Ps. soient aujourd'hui perdus, la plus grande partie de la production originelle est conservée. Les parties manquantes ont été largement, mais pas entièrement, restaurées au XVe siècle.

[31] Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 1209 (= diktyon 67840).
• TM 62316; LDAB 3479; Rahlfs B pour l'AT; GA 03 (=B) pour le NT.
Pour une présentation du manuscrit, un état de la recherche et des informations bibliographiques, voir Versace 2018; Andrist 2015, pp. 15-21; voir aussi les différentes contributions dans Andrist 2009; outre Elliott 2015, pp. 58-63; bibliographie et ressources électroniques sur Manuscripta-Biblica, ditkyon 67840, et NTVMR, id 20003; reproduction électronique sur le site web de la Biblioteca Vaticana. Prochaine monographie de l'auteur sur le Vaticanus et le Sinaiticus. Je remercie vivement les responsables de la Bibliothèque Vaticane, en particulier Claudia Montuschi, pour leur acceuil et leur soutien lors de ma visite en avril et juillet 2019.

[32] Milne - Skeat 1938, pp. 87-90.

[33] Voir les affirmations prudentes de Canart 2009, p. 25, ainsi que la remarque de Versace 2018, p. 10 n. 8, qui estime que la question n'est pas encore réglée. Jesse Grenz, qui travaille à une thèse de doctorat sur les mains du Vaticanus, reconnaît deux mains derrière les portions de texte attribuée à A, comme il l'a expliqué lors de la session de la SBL consacré à cette pandecte à Rome, en juillet 2019. Pour une position discordante de longue date, voir Metzger 1991, p. 74.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Contenu[34]

Sauf pour la fin du codex, son contenu ne soulève aucun doute.

Pour l'AT, on remarque que 1-4 Mach. et les Odes n'ont jamais fait partie du codex.

Pour le NT, le restaurateur, qui n'a pas vu que les Épîtres pastorales et Philem. manquaient[35], ne les a pas insérés; il s'est contenté d'achever Hebr. et de copier l'Apoc. On ne sait cependant pas si cette dernière se trouvait dans le codex originel, ni s'il y avait d'autres pièces à la fin du codex, comme à la fin du Sinaiticus et de l'Alexandrinus.

En ce qui concerne la paratextualité originelle, le Vaticanus représente presque le degré zéro des paratextes liminaires, puisqu'on ne trouve guère que les titres initiaux et finaux. L'étude récente de Pietro Versace montre que les paratextes marginaux sont peut-être plus nombreux qu'il y paraît[36]. On trouve en effet:

– des titres courants, apparemment apposés avant la copie du texte, du moins parfois[37];
– des signes critiques en rapport avec le texte, irrégulièrement;
– une série de numéros marginaux correspondant à un découpage ancien du texte[38].

Si la main que Versace a nommée B^3 appartient aussi à la phase de production originelle du codex, il faut ajouter une stichométrie marginale.

Structure

La composition des cahiers du Vaticanus a été étudiée par Paul Canart[39]

[34] Pour une analyse complète du contenu, voir Bogaert 2009a pour l'AT, et Pisano 2009 pour le NT.

[35] Ils devaient se trouver après Hebr., comme dans le Sinaiticus et l'Alexandrinus, cfr. Andrist 2015, p. 12.

[36] Versace 2018, pp. 10-23, 83-187.

[37] *Ibid.*, p. 11. Pour faire un pas de plus, il faudrait supposer qu'ils étaient apposés sur des bifolios par encore organisés en cahiers. Mais on peut aussi imaginer d'autres erreurs, beaucoup moins «logiques». Voir aussi Gathercole 2013, pp. 41-43, 73.

[38] Voir Bogaert 2009a, pp. 51-53; Pisano 2009, pp. 77-79; Metzger - Ehrman 2005, p. 69; Grenz 2018.

[39] Canart 2009, pp. 19-21 (= 1999, pp. 1-2).

et ne pose pas de problème particulier, malgré les cahiers 49 à 53 qui ont été dérangés lors d'une restauration.

Sauf pour la fin du codex irrémédiablement perdue, sa structure ancienne est facilement reconstructible. Comme l'illustre le Schéma 2 ci-dessous, le Vaticanus est organisé en 3 UniMod et 6 SI. Ces dernières correspondent surtout à la présence inattendue de colonnes vides entre deux textes, alors que, comme expliqué ci-dessus, les nouveaux textes commencent d'habitude au début de la colonne qui suit la fin du texte précédent. Or il y a cinq exceptions à cette règle[40], où l'on trouve une ou plusieurs colonnes vides, outre, une fois, un changement de mise en page sans colonne supplémentaire.

Parcourrons le codex, UniMod par UniMod (voir le Schéma 2 ci-dessous):

– UniMod 1 (lacune + pp. 41-944): dans cette très longue UniMod de plus de 470 folios on reconnait d'autres types de discontinuités:
  - à la p. 335, au début du cahier 19, la main B succède à la main A, mais au milieu de 1 Reg. 19,11, avec le passage d'une mise en page stable de 44 lignes par colonnes pour A à 42 lignes pour B. Il n'y a pas d'autres discontinuités, notamment pas de changement de texte, donc pas de nouvelle SI ou UniMod. Nous avons simplement affaire, au début d'un nouveau cahier, à un changement de copiste qui utilise le support matériel de manière moins dense;
  - comme expliqué ci-dessus, la discontinuité modulaire entre 2 et 3 Reg., avant le f. 395, est accidentelle et sépare deux ElMod[41];
  - de même, la SI qui débute à la p. 625 a déjà été évoquée[42]: il s'agit du passage à une mise en page à 2 colonnes, mieux adaptée au Ps. Elle s'achève à la p. 893, où la mise en page, au début d'Esth., revient à 3 colonnes. Soulignons l'intérêt de cette SI ii., qui se distingue des autres SI par le fait qu'il s'agit ici, pour mieux respecter la langue des Poètes, d'un changement temporaire de la mise en page, qui débute et s'achève à l'intérieur du cahier.

[40] Discutées en détail dans Andrist 2015, pp. 15-21.

[41] Voir ci-dessus, p. 16.

[42] Voir ci-desus, p. 15, et le Schéma 1.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– UniMod 2 (pp. 945-1444): au risque de me répéter[43], après 24 œuvres bibliques sur plus de 900 pages, on trouve soudain, à la p. 945, et pour la première fois, un changement de texte qui correspond à un nouveau cahier (en l'occurrence le cah. 50), et à une nouvelle SI. En effet, la fin de Tobie, copié par A, est suivie de 7 colonnes vides, si on compte à cet endroit un folio découpé, et le livre se poursuit, au début du cahier suivant, avec Osée, copié par B. Cela ne peut pas être un hasard[44]. La mise en page reste sur 3 colonnes et 42 lignes par page. À cause d'une erreur de restauration cette discontinuité n'est aujourd'hui plus observable, mais elle se laisse indubitablement reconstruire.
  Cette discontinuité majeure permet d'envisager des scénarios, par ailleurs bien connus[45], tels que les deux copistes ont travaillé en parallèle; il était en effet matériellement facile que B commence à copier les Prophètes avant que A n'ait fini les Sapientiaux.
  On peut aussi s'étonner que cette discontinuité intervienne juste avant les Prophètes, alors que le NT, qui représente une discontinuité plus forte sous l'angle de l'histoire des textes, débute à l'intérieur d'un cahier. Sur le Schéma 2 ci-dessous, on remarque surtout que la discontinuité à la fin du cahier 49 intervient entre le milieu et les 2/3 du codex (conservé), c'est-à-dire à un endroit du livre tel qu'il serait possible de le diviser en deux volumes cohérents quant à leur contenu et suffisamment épais pour être indépendants. C'est la raison pour laquelle, comme je l'avais déjà suggéré en 2015[46], il est probable qu'ici l'intention des producteurs n'était pas seulement de produire cette Bible plus vite, mais aussi d'offrir la possibilité de la diviser en deux volumes. Il n'est par contre pas possible de dire si ce potentiel a jamais été exploité.
  Bien que cette UniMod (qui est aussi une ElMod) soit plus mince que la

[43] Voir ci-dessus, pp. 8-9.

[44] Comme je l'ai déjà relevé ailleurs, on ne peut pas exclure que le cahier ait été irrégulier dès le départ, ou que le folio ait été découpé par les producteurs du volume à la fin de la copie des parties concernées. Il faut noter que ce folio théorique n'entre pas dans la numérotation ancienne des folios, donc que son l'absence est ancienne; cfr. Andrist 2015, p. 16 en particulier n. 12, et pp. 19-21.

[45] Voir les codex Sinaiticus et Alexandrinus ci-après, pp. 26-27, 36.

[46] Andrist 2015, pp. 17-18.

précédente, elle s'étend tout de même sur quelque 500 pages. Matériellement, elle est divisée en trois SI:

- une première discontinuité inter-sérielle se trouve entre la fin de l'AT à la p. 1234 et le début du NT à la p. 1235. Pour commencer le NT sur une nouvelle page, B a laissé 2 colonnes vides à la suite de Dan., mais il n'introduit pas ici de titre englobant[47]. Nous sommes à nouveau au milieu d'un cahier, ce qui signifie, incidemment, qu'il n'y a pas de place pour les Can. Euseb.;
- il y a ensuite une colonne vide inattendue à la fin de Marc (p. 1303), mais sans changement de cahier ou de main. La recherche a mis la présence de cet espace vide supplémentaire en rapport avec la fin courte de l'évangile contenue dans le codex: le copiste aurait laissé de la place pour la fin longue[48]. On remarque cependant que la place vide n'est de loin pas suffisante pour contenir les versets 9-20, et on relève en outre le même phénomène dans l'Alexandrinus, qui contient pourtant la fin longue de Marc[49].

– UniMod 3 (pp. 1445-1518|): à la fin du cahier 74 (p. 1444), il y a une discontinuité modulaire entre la fin de Jude et le début de Rom. sur le cahier 75, sans discontinuité inter-sérielle. S'agit-il alors d'une discontinuité accidentelle, comme nous en avons rencontré une ci-dessus à la fin de 2 Reg.? Ici cependant on remarque que la discontinuité ne sépare pas simplement deux textes, mais les deux groupes littérairement distincts des Epist. cath. et des Epist. Paul. Il semble que le hasard ait très bien fait les choses, mais on ne peut pas entièrement exclure que le copiste l'ait quelque peu aidé. Nous traitons donc cette ElMod comme une UniMod hypothétique.

[47] Karrer à paraître, § II.6

[48] Pisano 2009, p. 89 (= p. 35 in ed. 1999); Andrist 2009, p. 20.

[49] Voir ci-dessous, pp. 32-33, 39.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

UMod	Cahiers	SI		Contenus	Mains	Li.	? 2 vol.
	(une soixantaine de pages perdues)			Gen. (début)			v.1
1.	Cah. 4 (fin.)-21 …	i.	p. 41a-334c	Gen. 46,28b - Deut. Ios., Iud., Ruth 1 Reg. 1.1 - 19.11	A	44	
	(Cah. 19-21)		p. 335a-394c	1 Reg. 19.11 - 2 Reg.	B	42	
(-)	Cah. 22-49*		p. 395a-572b p. 572c-624a	3-4 Reg., 1-2 Par. A-B Esdr. / vac.	B	42 (40)	
		ii.	p. 625a-694b	Ps. 1,105-26	A	42	
	Cah. 37 perdu			Ps. 105,27 - 137,6a			
			p. 707a-714a p. 714b-893a	ab Ps. 137,6b Prov., Eccle., Cant., Iob, Sap., Sir.	A	42	
		iii.	p. 893b-944b	Esth., Idth, Tob. / vac.	A	42	
2.	Cah. 50-74	iv.	p. 945a-1002b p. 1002c-1063c p. 1064a-1143a p. 1143b-1234a	XII Proph. Is. Ier., Bar., Lam., Ep. Ez. Dan. / vac.	B	42	v.2
		v.	p. 1235a-1303b	Matth., Marc. / vac.	B	42	
		vi.	p. 1304a-1382a p. 1382b-1425c p. 1426a-1444c	Luc., Ioh. Acta Ep. cath.	B	42	
3.?	Cah. 75-78 (init.)		p. 1445a-1518c	Rom. - Hebr. 9,14	B	42	
	(fin originelle perdue)			Ep. Paul. (fin) Apoc.? (Did., Herm.??)			

Schéma 2[50]: architecture du Vaticanus (environ une ligne pour 50 pages)

[50] Pour tous les schémas représentant l'architecture des manuscrits, les traits simples représentent, suivant leur longueur, les discontinuités entre UniMod ou entre ElMod accidentelles; les traitillés, suivant leur longueur: les discontinuités entre SI ou les discontinuités mineures; les traits superposés en forme de rectangle: les paramètres complexes; les lignes en gris plein correspondent à des parties perdues ou, en gris hachuré, très mutilées; les pertes isolées de folios ne sont pas signalées. L'étoile indique la présence d'un cahier inhabituel pour le codex à la fin d'une UniMod. La valeur symbolique «normale» des lignes est indiquée dans la légende, mais elle peut être différente (moindre) lorsque la description du contenu ou des divisions le demandent; dans ce cas elle est souvent en caractères plus petits.

3. *Codex Sinaiticus*[51]

Le Sinaiticus est une pandecte biblique elle aussi datable du IVe siècle. Les folios, qui mesurent actuellement environ 380 × 345 mm, sont organisés en quaternions. Ils ont été écrits sur 4 colonnes par page, sauf les textes poétiques et sapientiaux sur 2 colonnes, par 4 mains différentes selon les dernières propositions de la recherche, nommées A, B1, B2, D[52].

La composition du Sinaiticus, cahiers et contenus, a été reconstruite par David Parker sur la base des fragments conservées et des anciennes marques de cahier[53]. Le résultat est convainquant mais, dans la mesure où il se base sur le présupposé non démontré que ces marques étaient originelles, on peut se demander si l'UniCirc reconstruite par Parker cor-

[51] Restes du codex aujourd'hui conservés dans 4 institutions, sous 7 cotes différentes:
a. London, British Library, Add. 43725, deux volumes (AT; NT) sous la même cote (= diktyon 39225): restes de 347 ff., dont 1 f. en partie aussi conservé à Sankt-Petersburg, cfr. *infra*.
b. Leipzig, UB, gr. 01 (= diktyon 38316): restes de 43 ff.
c. Sinai, Monê tês Hagias Aikaterinês, NE gr. ΜΓ 001 (= diktyon 61039): restes de 18 ff. et de fragments non identifiés.
d.1-3. Sankt Petersburg, Rossijskaja Nacional'naja biblioteka (RNB), gr. 2 (= diktyon 57069; Granstrem 2); restes de 1 f. / gr. 259 (= diktyon 57331; Granstrem 2): restes de 2 ff. / gr. 843 (= diktyon 57913; Granstrem 2): restes de 1 f., en partie aussi conservé à Londres, cfr. *supra*.
d.4. Sankt Petersburg, RNB, Оп. 1. Sobr. Obščectva Ljubitelej Drevnej Pis'mennosti, O 156 (= diktyon 57946; Granstrem 3): restes de 1 f.
• TM 62315; LDAB 3478; Rahlfs S, pour l'AT; GA 01 (= א) pour le NT.
Attention: les folios possèdent généralement une double numérotation moderne, l'une correspondant à celle de la bibliothèque qui les conserve, l'autre à la renumérotation globale, basée sur les numéros des cahiers et la position relative du folio au sein du cahier. J'utilise la seconde.
Pour une présentation du manuscrit, un état de la recherche et des informations bibliographiques, voir Jongkind 2007; Parker 2010; Andrist 2015, pp. 21-27; voir surtout les différentes contributions dans Codex Sinaiticus 2015; le site web du Codex Sinaiticus Project avec reproduction du manuscrit; le guide de référence Codex Sinaiticus 2010; outre Elliott 2015, pp. 51-55; bibliographie et ressources électroniques aussi sur Manuscripta-Biblica, diktyon 39225 (principalement), et NTVMR, id 20001. Prochaine monographie de l'auteur sur le Vaticanus et le Sinaiticus.

[52] Parker 2010, pp. 48-51. Voir aussi Myshrall 2015.

[53] Parker 2015, pp. 286-292.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

respond entièrement à l'état originel du Sinaiticus, ou à un état postérieur de ce dernier, légèrement différent, comme je le discuterai ailleurs.

Contenu

Le premier tiers du codex est presque entièrement perdu, et la suite de l'AT est fragmentairement conservée; notamment, Ex., Ruth, 1-4 Reg., Bar., Ep. Ier., Ez., Dan., Os., Am., Mich. ont disparu, alors que, 2-3 Mach. ne faisaient pas partie du codex, nous y reviendrons.

Dans les livres historiques, le codex présente une anomalie qui a beaucoup intéressé la recherche: on trouve, aux f. Q34.8*r*-35.4*v*.d et avec le titre courant de B Esdr., le texte de 1 Par. 9,27-19,17 suivi, sans solution de continuité et sans que la phrase ne fasse sens, par B Esdr. 9,9. Grâce à une note située à la fin du f. Q35.4*v*, on sait qu'il s'agissait de 7 folios intrus, insérés dans B Esdras[54].

Le NT par contre est presque complet, et s'achève avec l'Épître de Barnabé (Barn.) et le Pasteur d'Hermas (Herm.), fragmentaire[55]. Relevons la position des Actes entre les Epist. Paul. et les Epist. cath.

Le Sinaiticus est plus riche en paratextes originaux que le Vaticanus. On remarque:

– outre les titres initiaux et finaux, généralement aussi des titres courants, parfois à cheval entre les pages vis-à-vis[56];
– des titres ou sous-titres internes, qui divisent certaines œuvres bibliques; par ex., outre les Ps., dans Cant. (cfr. *infra*), Herm. et chez certains Prophètes;
– des numéros de sections dans Eccle. (incomplet), Cant. et Act.[57];
– dans Cant., généralement avant les tirades mais parfois en les interrompant: des rubriques, pour indiquer le personnage qui parle (comme pour une pièce de théâtre) et à qui il s'adresse, souvent avec des explications supplémentaires, au moins une fois clairement chrétiennes[58];

[54] Milne - Skeat 1938 pp. 1-4; Parker 2010, pp. 65-68; Jongkind 2007, pp. 144-147; Parker 2015, pp. 289-290.

[55] La fin d'Herm., à partir du chap. 27, est conservée de façon lacunaire.

[56] Parker 2010, p. 16-22; Gathercole 2013, pp. 40-41, 72.

[57] Jongkind 2007, pp. 120-121, 124-127.

[58] Treat 1996, pp. 29, 404-407, avec édition pp. 416-423 et passim; voir Tov 2015.

– dans les périmètres des Évangiles: l'Apparat. Euseb., incomplet dans Marc et dans Luc[59]; cela rend probable que les Can. Euseb. se trouvaient dans le cahier 73, aujourd'hui perdu;
– dans le périmètre des Actes: les Capit. Le fait que ce soient les seuls capitula conservés du codex s'explique bien si le copiste (ou un copiste plus haut parmi les ancêtres du Sinaiticus) a utilisé comme antigraphe un manuscrit ne contenant que cette œuvre[60];
– dans les périmètres des Epist. Paul.: des informations stychométriques accompagnant le titre final, parfois absentes.

Les travaux de Parker ont montré que, dans l'UniCirc reconstructible du Sinaiticus, la Genèse commençait dans le second cahier[61]. Pour des raisons que je développerai dans ma monographie, il n'est pas nécessaire de penser que ce cahier (pas forcément un quaternion) contenait du matériel introductif. Il pourrait tout aussi bien avoir été vide, pour servir de protection au volume… ou ne pas avoir existé du tout si, comme évoqué ci-dessus (cfr. p. 23), la reconstruction reflète un état certes très ancien mais non originel du codex.

Structure

La composition des cahiers a été établie par les promoteurs du Codex Sinaiticus Project, et se trouve à la base du système 'universel' de numérotation des folios évoqué ci-dessus[62].

Dans l'état actuel de conservation, il est possible d'identifier 8 SI avérées, dont 5 ne correspondent certainement pas à une UniMod (voir le Schéma 3 ci-dessous), et 11 UniMod en partie reconstruites[63]. L'AT est structuré en 3 SI et 6 UniMod, dont une est hypothétique et une autre

[59] Parker 2007, pp. 72-73; liste des omissions chez Jongkind 2007, p. 281.

[60] Jongkind 2007, pp. 122-124. Parker (2007, p. 56) envisage que le copiste ait eu besoin de 36 antigraphes différents. Mais on ne peut naturellement pas non plus exclure un antigraphe plus large, dans lequel seul les Actes avaient des capitula.

[61] Parker 2015, pp. 287, 292.

[62] Explications dans Parker 2015, pp. 286-293.

[63] Les UniMod peuvent être déduites de la reconstruction de Parker avec un bon degré d'assurance, mais les projections ne peuvent pas être assez précises pour envisager de retrouver la position d'éventuelles discontinuités inter-sérielles.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

est divisée, juste avant Joël, par une discontinuité modulaire accidentelle. Dans le NT on trouve 5 SI et 5 UniMod, qui ne correspondent pas les unes aux autres. Sans passer de nouveau les UniMod et les SI en revue[64], j'attire seulement l'attention sur quelques points.

Tout d'abord, contrairement au NT, dans l'AT les limites des UniMod et des SI correspondent généralement à des changements de copistes; on discerne parfois leurs efforts pour réussir la jointure et, au-delà, on peut se faire une idée d'une organisation du travail souple, qui a permis de produire le livre de façon plus rapide et plus flexible que si la tâche n'était confiée qu'à une seule personne à la fois[65]. La transition entre la SI i. et la SI ii., avec une colonne vide au début d'un recto, est tout à fait remarquable.

Ensuite, l'organisation du travail n'explique pas toutes les discontinuités[66]; notamment, pour les UniMod plus petites et limitées à un seul livre biblique, on perçoit aussi la volonté de garder ce texte dans un module autonome, ce qui offrait plusieurs avantages, comme on le voit dans les situations suivantes:

– dans l'UniMod 4, qui ne contient que 4 Mach. sur un seul cahier. Le cahier précédent s'achève avec la fin de 1 Mach. sur un binion, inhabituel dans le codex; cette discontinuité n'est donc clairement pas accidentelle. Visuellement ou structurellement, il n'y a pas d'anomalie avec le cahier suivant, et on pourrait conclure à une discontinuité accidentelle s'il n'y avait pas également ici un changement de copiste et de groupe traditionnel de livres bibliques. Comme déjà expliqué, d'un côté, cette façon de procéder n'était pas la façon la plus simple d'assurer un raccord avec l'UniMod 5 déjà existante, si tel était un soucis des copistes[67], et d'un autre côté nous avons affaire ici à un livre dont le statut canonique est incertain à l'époque. Dirk Jongkind s'est demandé si la disposition actuelle n'était pas une façon de garder ouverte la possibilité d'ajouter 2-3 Mach. avant 4 Mach., ou si l'insertion de 4 Mach. n'était pas une idée tardive[68].

[64] Andrist 2015, pp. 25-27.

[65] Jongkind 2007, pp. 39-46, en particulier le tableau de la p. 41; Parker 2010, pp. 57-60, 75-76.

[66] Andrist 2015, pp. 25-27.

[67] *Ibid.*, p. 25.

[68] Jongkind 2007, pp. 41-44; il évoque, comme autre possibilité, que D ait copié les

On peut aussi remarquer que le fait de copier 4 Mach. dans une unité autonome donnait aux producteurs (ainsi qu'aux futurs propriétaires), la possibilité matérielle de retirer ce livre s'ils le souhaitaient[69]. Le choix de n'inclure que deux livres des Mach. témoigne certes des hésitations qui entouraient ces livres; mais il est difficile de dire s'il s'agit ici d'une solution isolée ou d'une véritable étape intermédiaire dans l'histoire de l'intégration progressive des Mach. au canon des Bibles chrétiennes[70];

– dans l'UniMod 7, correspondant au cahier 73, aujourd'hui perdu. La présence de l'apparat Eusébien dans les marges des Évangiles permet de penser que cette UniMod, située juste avant le NT, contenait les Can. Euseb.[71] Pourquoi était-elle est également amovible? Puisqu'il est difficile d'y voir une hésitation dogmatique liée au canon de la Bible, faut-il supposer que, pour des raisons relevant de la tradition ou de l'idéologie, l'AT devait finir à la fin d'un cahier et les Évangiles commencer au début d'un autre? C'est possible, mais dans l'idée que les Tables des canons étaient décorées, on peut aussi envisager que ce cahier ait été réalisé plus tard, ou par des spécialistes situés géographiquement ailleurs;
– dans l'UniMod 11 également, contenant Herm. sur 4 cahiers copiés par B2[72]. D'un côté, la discontinuité avec l'UniMod précédente, copié

premiers folios de 4 Mach. pendant que A finissait 1 Mach.; ce n'est pas impossible, mais on remarque qu'ailleurs dans le Sinaiticus, ce genre de distribution du travail ne concerne pas si peu de folios. La volonté de commencer la section sur les Prophètes, copiée par une autre main, au début d'un nouveau cahier, donc d'achever impérativement tout contenu précédent à la fin d'un cahier joue certainement aussi un rôle pour la discontinuité à la fin de Mach. 4, mais pas pour le début de l'UniMod. Pour l'absence de 2-3 Mach. Jongkind envisage aussi la possibilité que le modèle des copistes ne les contenait pas, alors que Parker (2010, p. 56), se demande si les producteurs n'avaient simplement pas trouvé d'antigraphe pour ces livres.

[69] D'autres études montreront si la numérotation ancienne des cahiers est originelle (cfr. ci-dessus, p. 23). Si tel n'était pas le cas, la question de l'absence de 2-3 Mach. se poserait en des termes différents.

[70] Sur l'intégration difficile des Machabées dans le canon, voir la bibliographie ci-dessous, note 169.

[71] Mais on ne peut pas entièrement exclure d'autres explications, par exemple des écrits rattachés à l'AT. Sur l'existence et le contenu de ce cahier, cfr. Wallraff à paraître; Andrist 2015, pp. 22-23.

[72] Milne - Skeat 1938 p. 13; Jongkind 2007, pp. 48-51, avec une tentative d'explica-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

par A et s'achevant avec Barn., s'expliquerait très bien par des principes simples d'organisation du travail. D'un autre côté, on remarque qu'Herm., qui est probablement le seul contenu de la dernière UniMod, est aussi un livre au statut canonique fragile. On peut à nouveau se demander si l'inclusion de ce livre est une décision tardive, ou si sa copie sur une unité amovible ne vise pas aussi à pouvoir facilement le retirer si nécessaire, contrairement à Apoc. et à Barn. (voir ci-dessous). L'amovibilité de Herm. permettra, dans ma monographie, de rouvrir la question de la place originelle du livre dans cette Bible[73].

Troisièmement, l'absence de discontinuités modulaires ou inter-sérielles entre les Epist. cath. et l'Apoc., puis entre l'Apoc. et Barn. signifie qu'ils sont inséparables et que leur ordre est fixe. Indirectement, ils sont également inséparables des Epist. Paul. et des Act., qui constituent cependant une SI propre chacun. La position des Act. entre les Epist. Paul. et les Epist. cath., toute inhabituelle qu'elle soit, n'est pas donc modifiable[74]. Cette constatation est très importante pour l'Apoc. et Barn., qui, contrairement à Herm., ne sont matériellement pas détachables du NT. Nous y reviendrons dans la conclusion.

L'ordre des livres bibliques du Sinaiticus a souvent retenu l'attention de la recherche, mais jusqu'ici sans remarquer que les livres poétiques et prophétiques sont permutables[75]. C'est une piste de recherche encore à explorer.

Notons enfin que la position des discontinuités modulaires permet d'envisager facilement une division du Sinaiticus en 2, 3 voire 4 volumes, plus ou moins équilibrés, comme je le discuterai plus en détail dans ma monographie (voir le Schéma 3 ci-dessous)[76].

tion pour la composition particulière des derniers cahiers de l'UniMod 10 (cités comme 90 et 91); Parker 2010, p. 59; Batovici 2015, pp. 150-151.

[73] Résumé de la question chez Batovici 2015, pp. 149-150.

[74] Le codex Bezae fournit un autre exemple d'un manuscrit dans lequel Act. (originellement) ne suivaient pas Ioh. Dans le codex Bezae cependant, Act. suivait 3 Ioh., donc probablement les Epist. cath.

[75] Tov 2015; Karrer à paraître, § II.4.

[76] Sur les reliures du Sinaiticus, voir Marzo 2009; sa conclusion «It is now possible to say that the Codex Sinaiticus was never bound in two volumes as it is now» est malheureusement ambigüe.

UMod	Cahiers / Folios[77]	SI	Contenu	Mains	? 2 vol.	3 vol. (3 options)			4 vol.
	<Q1> cf. *supra*, p. 25		??		v.1	v.1	v.1	v.1	v.1
1.	<Q2-Q19> très mutilés	i.	Octat. / vac.	D, A					
2.?	<Q20-Q28.6r> perdus	?	<1-4 Reg.>						v.2
	(Q28.6-Q32.8*v*)? perdus sauf 2 fragm.		<1-2 Par.>	A					
3.	<Q33-Q34.7> perdus	?	A B Esdr. ad 9,9, (1 Par. bis)				v.2	v.2	
	Q34.8*r*-Q39.2*r*d		1 Par. (bis) ab 9,27, B Esdr. (ab 9,9), Esth., Tob., Idth.	A, D					
	Q39.3*r*b-Q41.4*r*d*	ii.	vac. / 1 Mach.	A					
4.	Q42.1*r*a-8*r*d		4 Mach.	D, A					
5.	Q43.1*r*a-Q49.8*r*d		Is., Ier., Lam. (ad 2,20)	B1	v.2	v.2			v.3
	<Q50-Q56> perdus		Lam. (fin), Bar., Ep. Ier., Ez., Dan., Am.-Mic.						
(–)	Q57.1*r*a-Q58.6*r*c*	?	Ioel–Mal. / vac.	B2					
6.	Q59.1*r*-Q72.8*r*b	iii.	Ps.	D, A				v.3	
			Prov., Eccl., Cant., Sap., Sir., Iob	A					
7.	<Q73 perdu>	?	<Can. Euseb.(?)>			v.3	v.3		v.4
8.	Q74.1*r*a-Q79.7*r*d*	?	Matth.–Luc. / vac.	A, (D)					
9.	Q80.1*r*a-Q81.6*r*d*	iv.	Ioh. / vac.	A					
10.	Q82.1*r*a-Q86.6*r*b	v.	Ep. Paul. / vac.	A, (D)					
	Q86.7*r*a-Q89.1*r*c	vi.	Acta / vac.	A					
	Q89.1*r*a-Q92.2*r*c*	vii.	Ep. cath., Apoc., Barn. /vac.	A, (D)					
11.	Q93.1r.a-<Q96.4v> +?	viii.	Herm. +?	B2					

Schéma 3: architecture du Sinaiticus (environ une ligne pour 2 cahiers)

[77] Sur la façon de numéroter les folios, voir ci-dessus, n. 51.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

4. *Codex Alexandrinus*[78]

L'Alexandrinus est une pandecte biblique datable vers le troisième quart du Ve siècle, peut-être en Palestine[79]. Les folios, qui mesurent actuellement environ 320 × 280 mm, sont organisés en quaternions et écrits sur 2 colonnes par page, apparemment copiés par 4 mains, A, B, C et D[80].

Le codex, aujourd'hui relié en 4 volumes, a subi peu de pertes matérielles. On ne déplore guère que quelques folios, notamment dans les Ps., à la fin de l'AT, au début du NT, ainsi que vers la fin du codex.

Contenu

L'Alexandrinus contient tout l'AT (avec les Odes et les quatre livres des

[78] Aujourd'hui en 4 volumes:
a. London, British Library, Royal 1 D V (= diktyon 74390): Gen. - 2 Par.
b. Royal 1 D VI (= diktyon 74391): XII Proph. – 4 Mach.
c. Royal 1 D VII (= diktyon 74392): Libri poetici
d. Royal 1 D VIII (= diktyon 39763): NT
• TM 62318; LDAB 3481; Rahlfs A pour l'AT; GA 02 (= A) pour le NT.
Attention: il y a plusieurs systèmes de numérotation des folios (cfr. Smith 2014, pp. 5, 94-100). Avec hésitation, je continue à suivre la numérotation de Young, car celle-ci donne une meilleure idée de la position par rapport à l''épaisseur' de l'UniProd originelle, et facilite le lien avec les recherches antérieures. Pour aider le lecteur, j'indique chaque fois s'il s'agit d'un numéro AT ou NT et, pour le NT, j'ajoute la numérotation de la bibliothèque entre parenthèses (= celle de Smith, sauf pour la désignation anachronique des rectos et versos par a et b).
Pour une présentation du manuscrit, un état de la recherche et des informations bibliographiques, voir Smith 2014; Andrist 2015, pp. 27-34; la description publiée sur le site web de la British Library, avec reproduction du quatrième volume (NT); outre Elliott 2015, pp. 55-58; bibliographie et ressources électroniques sur Manuscripta-Biblica, diktyon 39763, et NTVMR, id 20002.

[79] Cavallo 1967, p. 79; Cavallo - Maehler 1987, p. 56; Orsini 2005, pp. 128, 153, 174, 203, 211.

[80] Selon Cavallo 1967 (pp. 77-78), qui suit Milne et Skeat, sauf en ce qui concerne le NT, où il voit les changements de main aux mêmes endroits que Frederic G. Kenyon (à quelques nuances près). Les études de Smith vont dans le même sens, mais il défend de façon convaincante que l'Apocalypse est d'une autre main; voir Smith 2014, pp. 102-244, et les tableaux pp. 136, 189. Un travail de fonds pour l'AT, qui fait défaut, pourrait apporter d'autres précisions.

Mach.); les III Hist. (Tob., Esth., Jdth) et les Historiens récents (A B Esdr.; 1-4 Mach.) sont séparées des Historiens anciens par les Prophètes.

Le NT aujourd'hui canonique est également complet, outre 1-2 Clem. (conservés) et les Ps. Salom. (perdus).

L'appareil paratextuel est passablement plus développé que dans les deux premières pandectes. On remarque, outre les titres:

– des titres finaux parfois liés à un *telos* et/ou contiennent une brève information supplémentaire; ils sont généralement intégrés dans une pièce de clôture qui, selon la description d'Andrew Smith, inclut parfois aussi une coronis (parfois très modeste, parfois entourant le titre final), ainsi que, 11 fois seulement, une décoration figurative assez simple, souvent bicolore, représentant par exemple une amphore ou une plante[81];
– 2 titres finaux englobants, à la fin du Corpus Ierem. et des Epist. cath. (cfr. *infra*).

Relevons en outre:

– parmi les Prophètes: le titre final de l'Epist. Ierem. inclut tout le corpus de Ierem.: «ιερεμιας προφητης βαρουχ θρηνοι και επιστολη» (f. AT 369*v*). Le corpus de Dan. est divisé en 12 visions, par 12 sous-titres initiaux et/ou finaux, entourés d'une décoration: «vision 1» = Suz., «vision 2» = Dan. 1, etc. «vision 12» = Bel;
– dans le périmètres des Ps.[82]: la copie de l'Epist. ad Marcel., autonome, suivie entre autre de l'Hypothesis d'Eusèbe et des Periochai. Les Ps. sont suivis des Od., dont le statut paratextuel mériterait d'être discuté;
– dans Cant.: 14 rubriques introduisant, partiellement et sobrement, le personnage qui va parler[83];
– dans les périmètres des Évangiles: les Eusebiana, y compris les Canons, aujourd'hui perdus[84]; les Capit.[85] (perdus pour Matth.); des Capit. in marg.[86];

[81] Smith 2014, pp. 130-139; Milne - Skeat 1938, pl. 10-43; Gathercole 2013, pp. 45-46, 72; Andrist 2015, pp. 28-32.

[82] Parpulov 2014, pp. 52, 87, 91, 104.

[83] Treat 1996, pp. 29, 401-404-407, avec édition, p. 401.

[84] Smith 2014, pp. 62, 139-143; Wallraff à paraître.

[85] Goswell 2009; Gathercole 2013, pp. 45-46.

[86] Goswell 2009; Gathercole 2013, pp. 45-46, 73.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– le titre final de Jude au f. NT 110(=84)*v*, qui englobe les Act. et les Epist. cath.: «ιουδα επιστολη πραξεις των αγιων αποστολων και καθολικαι»;
– dans le périmètre des Epist. Paul.: à partir de Col., la pièce de clôture inclut le lieu de copie de l'épître;
– à titre prospectif, et à la lumière de l'Epist. ad Marcel., on peut aussi poser la question du statut paratextuel de 1-2 Clem, sur lesquels nous revenons dans la conclusion.

La présence de l'Epist. ad Marcel. est très intéressante car, pour la première fois, nous sommes en présence d'un contenu autonome, utilisé ici comme paratexte.

Structure

La composition des cahiers est assez facilement reconstructible[87]. Les précieuses informations fournies par Smith sur l'ancienne numérotation arabe du codex ont permis de préciser la nature de certaines pertes[88]. En outre, sa reconstruction peut être complétée sur 3 points.

Tout d'abord, en prenant au sérieux la trace de «9» sur le f. NT 38(=14)*v*, on déduit qu'il s'agit du f. arabe <67>9 et pas <680>. Une première conséquence, importante, est qu'il faut compter avec la perte d'un folio supplémentaire entre le f. NT 38(=14, arabe <67>9) et 53(=29), contenant la prochaine marque lisible (=f. arabe <69>5). Ce folio supplémentaire devait se trouver dans le cahier 90, d'une part étant donné le nombre impair de folios qui le composent aujourd'hui, et d'autre part vu que, pour le contenu, c'est aussi le seul cahier dans lequel on peut envisager la présence d'un folio supplémentaire[89]. En effet, en l'absence de perte de texte à la fin de Marc ou au début de Luc, le folio perdu devait être vide et ne pouvait donc que se trouver à la charnière entre deux contenus: ou bien après les Capit. in Luc., en tant que f. <685> entre le f. NT 43(=19) copié par A, et le f. 44(=20) copié par B; ou bien juste avant, à la fin de Marc, entre les ff. NT 42(=18) et

[87] Smith 2014, pp. 88-94; Andrist 2015.

[88] Smith 2014, pp. 94-98; ces données n'avaient pas pu être prises en compte lors de la préparation des Actes du colloque de Namur (= Andrist 2015).

[89] Sur les cahiers 89 et 90, voir Smith 2014, pp. 92, 295-296. Ci-dessous, j'indiquerai conventionnellement ce folio avec Marc.

43(=19) comme f. arabe <684>[90]. En conséquence, il y avait ici 12 folios au lieu des 11 folios estimés jusqu'à présent, dont les 4 premiers contenaient la fin de Marc et les Capit. in Luc. copiés par A (outre le f. vide), alors que les 8 derniers folios contenaient le début de Luc copié par C. On peut légitimement supposer qu'on a affaire à 2 cahiers originels, réunis par un restaurateur ou un relieur après la perte (ou la découpe) relativement récente du folio vide[91]. À titre prospectif, je les désignerai comme les cahiers 90' et 90", séparés par une double discontinuité modulaire et inter-sérielle[92].

Une autre conséquence, mineure, est que le premier folio ancien conservé du NT (f. NT 26(=2)) correspond au f. arabe <667> et pas <668>. Il manque bien 25 folios, comme Young et Thompson l'avaient vu, formant 3 quaternions (cah. 85-97), outre le premier folio du cahier 88. Sur la base du calcul précis de Smith, le début de Matth. devait occuper les 17 derniers folios, alors que le premier quaterion devait contenir, comme l'Ephraemi rescriptus (cfr. *infra*, p. 41), les Eusebiana et les Capit. in Matth.[93]

Deuxièmement, comme l'a aussi souligné Dan Batovici, il faut compter avec la perte d'un folio, correspondant au f. arabe <825>, entre le f. NT 158(=133), qui porte sur le recto une signature de cahier «105», non originale mais sur la page attendue, et le f. NT 159(=134), qui ne porte pas de signature de cahier mais sur lequel on voit clairement, dans la marge supérieure, de part et d'autre de la colonne de droite, une croix typique de celles qui accompagnent parfois le début des cahiers[94]. On peut envisager deux solutions:

– en l'absence de marques de cahier certaines pour nous guider, une première solution serait que le cahier 104 ou 105 soit un quinion[95];

[90] Un examen sur pièce des faces poil et chair du parchemin devrait résoudre cette question facilement. Pour autant que je puisse le dire sur les images on-line, la loi de Gregory ne serait pas respectée entre les ff. NT 42(=18) et 43(=19).

[91] Rappelons que, pour le NT, les signatures de cahier ne sont pas originelles, cfr. Smith 2014, pp. 87-88.

[92] Techniquement, il y aurait aussi une discontinuité inter-sérielle entre Marc et les Capit. in Luc, mais il s'agit de fait de la même question du raccord entre les deux cahiers.

[93] Milne - Skeat 1938, p. 9; Smith 2014, pp. 17, 62, 93.

[94] Batovici 2015b, p. 42; Smith 2014, p. 97.

[95] C'est-à-dire: ou bien: $_{104}V^{\text{f.150(=125)-f.158(=134), perdu}}$ la croix du f. 159 correspondrait bien

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– la seconde solution est de respecter la logique modulaire du codex (et, pour cette raison, c'est celle que je retiens), en prenant note également que le cahier 32 de l'Alexandrinus, qui clôt l'UniMod 4 avec la fin de 4 Reg., est un singulion: le folio perdu aurait été solidaire du f. NT 158(=133) et, comme le suppose aussi Batovici, aurait constitué avec lui le cahier 105, un autre singulion[96].
  En consequence, 1 Clem. devait commencer au début du cahier 106:

105	┌────────	f. 158(=133)	= f. arabe <824>	(*v*) fin de l'Apoc.
	┼			
	└ — — — — –		= f. arabe <825>	vide?
<106>	┌────────	f. 159(=134)	= f. arabe 826	(*r*) début de 1 Clem.
	│ ┌────────	f. 160(=135)		
	etc. (quaternion régulier, ff. 159(=134)-166(=141))			

De façon plus spéculative, et pour des raisons qui tiennent à la fois à un calcul de l'empiètement des parties manquantes de 2 Clem. et des Ps. Salom., ainsi qu'à la logique modulaire du codex, je propose de reconstruire comme suit la fin du volume:
– Cah. 107: un ternion, contenant la fin de 2 Clem. et une page vide:

<107>	┌────────	f. 167(=142)	…
	│ ┌ — — — — –		1 Clem. 57,6-64,1
	│ │ ┌────────	f. 168(=143)	(*r*a) fin de 1 Clem. (*r*b) début de 2 Clem.
	┼┼┼		
	│ │ └────────	f. 169(=144)	jusqu'à 2 Clem. 12,5
	│ └ — — — — –		
	└ — — — — –	<f. 171>	(*r*) fin de 2 Clem. (*v*) vide

au début du cahier 105, et la signature ajoutée sur le f. 158 ne correspondrait pas à cet état initial; ou bien: $_{105}$V $^{\text{f.158(=134), perdu,159(=135)-166(=141)}}$ la signature ajoutée correspondrait à la composition originelle, mais la croix du f. 159 devrait trouver une autre explication, par exemple une erreur postérieure.

[96] Ce serait une situation semblable à celle du bifolio Q92.1^2, qui clôt, avec Barn., l'UniMod 10 du Sinaiticus: il s'agit ici aussi d'un singulion qui permet d'achever un texte à la fin d'un cahier, à un endroit sensible pour la canonicité des textes impliqués.

– Cah. 108: un quaternion, contenant les Ps. Salom.

Pour la transition entre les textes, la pratique normale des copistes oscille entre commencer le nouveau texte à la suite, sur la même colonne, ou au début de la colonne suivante; souvent ils s'arrangent pour finir la pièce au bas d'une colonne et reprendre au début de la suivante, donc également à la suite. Pour la détermination des SI, une colonne vide (ou davantage) constitue une anomalie. De même, l'ajout de décorations figuratives ne semble obéir à aucune règle; elles apparaîssent cependant surtout à des endroits où, malgré un grand espace vide, le copiste choisit de continuer son travail sur la colonne suivante.

Somme toute on compte 18 UniMod, parmi lesquelles l'UniMod 6 est divisée en 2 ElMod par une discontinuité accidentelle juste avant Mic.; l'UniMod 15, et les 2 dernières UniMod sont hypothétiques. On compte potentiellement 20 SI, dont 2 sont hypothétiques. Pour l'AT, il y a 12 UniMod et 13 SI; pour le NT, il y aurait 6 UniMod et 7 SI. Il est frappant d'une part que le codex est beaucoup plus morcelé que les deux précédents (et, pour anticiper sur la suite de cet article, que toutes les autres pandectes connues, sauf l'Ephraemi rescriptus) et d'autre part, que les discontinuités modulaires ou inter-sérielles ne correspondent souvent pas à des changements de copistes.

On remarque cependant que la nature du morcellement est différente entre l'AT, où les UniMod, amovibles, n'outrepassent pas les limites des ensembles traditionnels de livres, et le NT, dans lequel tous les livres bibliques incontestés du NT, de Matth. à Philem. sont regroupés en 2 UniMod liées par un enjambement, et où les autres UniMod concernent des livres disputés (cfr. *infra*, pp. 38-39). Il faut donc envisager des explications différentes pour les deux parties de la pandecte.

Commençons par les 12 UniMod de l'AT.

Pour l'Epist. ad Marcel. d'Athanase, qui est le seul contenu de l'UniMod 10 (= cah. 69), et qui est suivie d'une demi-page vide, on peut se demander, comme à propos de 4 Mach. dans le Sinaiticus, si l'inclusion de cette pièce à cet endroit est une idée tardive dans la production originelle du livre, et elle aurait été copiée, chronologiquement, après les Ps.; ou, au contraire, si cette idée, qui remonterait bien au début projet, aurait été perçue comme si audacieuse que les responsables du volume se seraient donné les moyens de la retirer, au besoin, sans aucune incidence matérielle sur le reste du livre. Du moins, selon une suggestion de Marilena Maniaci, cela leur per-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

mettait de rappeler, matériellement, le statut à part, non canonique, de ce texte. Mais cela pourrait aussi être une conséquence collatérale de la volonté de finir les livres historiques à la fin d'un cahier et de commencer les Ps. (avec des paratextes plus habituels) au début d'un autre.

Pour l'UniMod 6 qui, sur 141 ff. regroupe tous les Prophètes, on pourrait imaginer qu'elle soit la copie d'un antigraphe indépendant, lui-même basé sur trois ancêtres distincts révélés par les SI qui la composent[97]:

– un pour les XII Proph. et Is., qui suit Mal. et porte le numéro «13» (les pièces suivantes ne sont pas numérotées);
– un pour le Corpus de Jérémie, qui est délimité par des colonnes vides et s'achève avec un titre englobant reproduit ci-dessus[98];
– un pour le Corpus de Daniel.

Pour les 10 autres UniMod, il n'est pas impossible que le morcellement modulaire corresponde aussi, en partie, directement à des antigraphes. Une production par UniMod aurait alors permis de les copier dans un ordre aléatoire, au fur et à mesure de leur disponibilité, et de ne les assembler dans l'ordre souhaité qu'à la fin du processus. Cependant, les titres finaux englobants du Corpus jérémien et des Epist. cath. se trouvent à l'intérieur d'une UniMod. Le lien avec des antigraphes indépendants ne doit donc pas nécessairement, ou uniquement être envisagé sur la base des UniMod actuelles.

D'autres explications sont parfois possibles:

– pour les cinq discontinuités modulaires correspondent à des changements de mains, on peut se demander s'il ne s'agit pas simplement pas de l'organisation du travail dans l'atelier de copie en fonction de la disponibilité des copistes. Cette explication ne vaut cependant pas pour les cinq discontinuités modulaires non accidentelles, qui ne correspondent pas à des changements de main. Celles-ci au moins reflètent une conception et production modulaires du codex, dont il faut rendre compte;
– l'AT remonte à une époque antérieure à l'invention du codex, où il était conservé sur une série de rouleaux à contenu réduit. Quels que soient les antigraphes, il n'est pas impossible qu'ils aient gardé un reflet indirect de

[97] Malgré les apparences, il y a bien un changement de SI entre les UniMod 5 et 6, car on passe d'une mise en page à 51 à une mise en page à 50 lignes.

[98] Andrist 2015, pp. 29, 31, cfr. *supra*, p. 31.

cette époque. L'AT de l'Alexandrinus serait-il un héritier de cette tradition?;
– on peut aussi se demander si cette Bible n'aurait pas été conçu pour servir de modèle pour la copie d'autres codex. D'un point de vue pratique, le morcellement permet à plusieurs copistes de travailler en parallèle à partir d'UniMod différentes. En outre, si on admet que, pour l'AT, l'ordre des UniMod n'était peut-être pas toujours important, ou qu'il y avait, sur ce point, diverses traditions acceptables, la modularité du codex facilitait aussi une copie des pièces dans des ordres différents;
– rappelons enfin, comme nous l'avons déjà vu à propos des deux premiers codex, que les nombreuses discontinuités modulaires permettaient de relier le codex en un nombre variable de volumes. Or tel a bien été le cas au cours de l'histoire de l'Alexandrinus, comme Smith le rappelle et le Schéma 4 l'illustre en partie[99].

En ce qui concerne le NT, comme déjà évoqué, la partie principale est constituée par les UniMod 14 et 15, qui sont liées entre elles par un enjambement Capit. in Luc.-Luc., et qui contiennent ensemble toutes les œuvres non disputées du NT, d'un seul tenant. Dans cet ensemble on remarque la discontinuité inter-sérielle entre les Évangiles et Act., ainsi que le colophon englobant Act. et les Epist. cath. (cfr. *supra*, p. 32); comme pour le Corpus jérémien, ces deux phénomènes pourraient s'expliquer au niveau des antigraphes (cfr. *supra*, p. 36).

Les 4 autres UniMod concernent des pièces plus périphériques:
– dans l'UniMod 13, les Can. Euseb. (perdus)[100]; cette UniMod, qui devait contenir aussi les Capit. in Matth., ne serait donc pas amovible;
– dans l'UniMod 16, l'Apoc., indubitablement, nous y reviendrons;
– dans l'UniMod 17, 1-2 Clem., selon ma reconstruction (cfr. *supra*, p. 34);
– dans l'UniMod 18, toujours selon ma reconstruction, les Ps. Salom.

Dans le NT, la modularité concerne donc principalement des pièces dont la canonicité était discutée (ou qui étaient clairement extérieurs au canon, comme les Can. Euseb.), alors que l'ordre des livres bibliques incontestés était fixé par leur position dans l'UniMod. Il est difficile de ne

[99] Smith 2014, pp. 44-48; Andrist 2015, p. 34.
[100] Wallraff à paraître; cfr. *supra*, p. 33.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

UMod	Cahiers	SI	Folios (textes)	Contenu	Mains	? 2 vol.	4 vol.
1.	1-16*	i.	f. 1*r*-77*r*a	Gen.-Lev. / vac.	A	v.1	v.1
		ii.	f. 78*r*-124*r*b	Numb., Deut. / vac.	A		
2.	17-21*	iii.	f. 125*r*-160*r*a	Ios., Iud., Ruth / vac.	A		
3.	22-26*	iv.	f. 161*r*-198*r*a	1-2 Reg. / vac.	B		
4.	27-32*	v.	f. 199*r*-240*r*b	3-4 Reg.	B		
5.	33-37*		f. 241*r*-276*r*b	1-2 Par.	B		
6.	38	vi.	f. 277*r*-284*r*b	Os., Amos	A		v.2
	39-55*		f. 285*r*-302*r*a f. 302*r*b-330*r*b	Mic.-Mal. Is. / vac.	A		
		vii.	f. 331*r*-369*r*a	Ier., Bar., Lam., Ep. Ier. / vac.	A		
		viii.	f. 370*r*-417*r*a	Ez., Dan. / vac.	A		
7.	56-58*	ix.	f. 418*r*-437*r*b	Esth., Tob., Idth	B		
8.	59-61		f. 438*r*-460*r*b + <1f.>	A-B Esdr. / vac.	B		
9.	62-68*	x.	f. 470*r*-522*r*b	1-4 Mach.	A		
10.	69	xi.	f. 523*r*-530*r*b	Athan., Ep. ad Marcel. / vac.	B	v.2	v.3
11.	70-75	xii.	f. 531*r*-546*r*b	prtxx. in Ps., Ps. 1.1-49.19	B		
	(72, 73.1)		(9 f. perdus)	(Ps. 49,20-79,11)			
			f. 547*r*-569*r*a	Ps. 79,11-151,7, Odae / vac.			
12.	76-84*	xiii.	f. 570*r*-606*r*b f. 607*r*-616*r*a f. 616*r*b-639*r*a	Iob, Prov., Eccle., Cant. Sap. Sir. / vac.	A		
13.	85	xiv.	(f. [1-8] perdus)	Euseb.; Capit. in Matth.?			v.4
14.	86-88.1	xv.?	(f. [9-25] perdus)	Matth. ad 25,6			
	88.2-<90'>		f. 26*r*-42*r*a+<1f.>	… Matth., Capit., Marc., Capit./vac.	A		
15.?	<90">-103	xvi.	f. 44*r*-81*r*a	Luc., Capit., Ioh. / vac.	C		
		xvii.	f. 82*r*-121*r*b	Acta, Ep. cath. Ep. Paul. ad 1 Cor. 10,8	C		
			f. 122*r*-149*r*b	1 Cor. 10,8 - Philem. / vac.	A		
16.	104-105*	xviii.	f. 150*r*-158*r*a	Apoc. / vac. (y c. f. perdu)	D		
17.?	106-107*?	xix.	f. 159*r*-169*r*+<3 f.>	1-2 Clem. (ad 12,5) / vac.?	B		
18.?	<108>?	xx.?	(8 f. perdus?)	Ps. Salom.			

Schéma 4: architecture de l'Alexandrinus (environ une ligne pour 25 folios; UniMod 15, 17 et 18 selon la reconstruction présentée ci-dessus, pp. 33-35)

pas y voir une intention, soit pour signifier le statut spécial des pièces plus périphériques, voire pour les marginaliser, soit pour permettre de les exclure du codex ou, si cette Bible était effectivement destinée à servir d'antigraphe, de les retirer d'un processus de copie. Dans une certaine mesure, cette disposition fait penser à celle du Sinaiticus, dans lequel aussi les Act., Epist. cath. et Epist. Paul. ne sont pas transposables, contrairement aux autres livres. Nous y reviendrons dans la conclusion.

Ajoutons une remarque à propos de la fin de Marc où, comme dans le Vaticanus, il y a une colonne vide (outre, peut-être, tout un folio vide, selon ma reconstruction). La comparaison cependant s'arrête ici: dans le Vaticanus, il s'agit d'une colonne vide à la suite de la fin courte de Marc, alors que, dans l'Alexandrinus, il s'agit bien de la fin longue.

Somme toute, les observations rapportées ci-dessus donnent l'impression que l' 'hypermodularité' de ce codex est, dans une certaine mesure au moins, le résultat d'une volonté consciente, qui s'accorde mal avec une explication trop mécanique, par exemple l'idée que les UniMod seraient le reflet fidèle des limites de leurs antigraphe. C'est pourquoi, au-delà des explications 'politiques' à propos des quelques UniMod contenant des textes à la canonicité discutée, il me semble tout aussi stimulant de réfléchir aux raisons qui ont amené les producteurs à faire ces choix. Dans l'état actuel de la recherche, l'idée qu'il puisse s'agir d'un modèle pour la production d'autres Bibles permet de bien rendre compte de l'architecture de cette pandecte.

5. *Codex Ephraemi rescriptus*[101]

L'Ephraemi rescriptus est une pandecte biblique datable au VIe siècle, selon Guglielmo Cavallo[102], généralement suivi par les paléographes et les codicologues, peut-être en Mésopotamie[103]. Les folios, qui ont été utilisés comme support d'écriture palimpseste, mesurent actuellement environ

[101] Manuscrit de réemploi utilisé comme support d'écriture palimpseste dans le Paris, Bibliothèque nationale de France, Gr. 9 (= diktyon 49569).
• TM 61778; LDAB 2930; Rahlfs C pour l'AT; GA 04 (= C) pour le NT.
Pour la bibliographie et quelques travaux sur ce manuscrit peu étudié, voir Jellicoe 1993, pp. 188-190; Cavallo 1967, pp. 87-93; Lyon 1959; outre Elliott 2015, pp. 63-64; introductions et transcriptions de Tischendorf 1843 et Tischendorf 1845; bibliographie et ressources électroniques sur Manuscripta-Biblica, diktyon 49569, et NTVMR, id 20004; reproduction électronique sur le site web Gallica. Je remercie vivement les responsables de la Bibliothèque nationale de France, en particulier Christian Förstel, de m'avoir laissé étudier ce codex en juin 2018.

[102] Cavallo 1967, pp. 91-93, contrairement à la datation traditionnelle au Ve siècle, encore trop souvent retenue.

[103] Orsini 2005, pp. 204-206, 211.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

325 × 260 mm; ils ont été écrits sur une colonne par page, par plusieurs mains, peut-être quatre[104], et sont regroupés en quaternions.

Comme on le sait, les folios du codex ont été grattés au XIIe ou XIIIe siècle pour servir à la production d'un codex de l'Ephrem grec, souvent sans séparer les bifolios originels. On trouvera dans l'Appendice A ci-dessous la position des 209 folios connus, avec, apparemment pour la première fois, une tentative de reconstruction des cahiers dont ils faisaient partie.

Contenu

De l'AT, il ne reste que des fragments des 6 Sapientiaux: Iob, Prov., Eccle., Cant., Sap., Sir.

Pour le NT on a conservé, en tout ou en partie, toutes les pièces bibliques, sauf 2 Ioh. et 2 Thes.

La présence des paratextes n'est pas toujours facile à distinguer. Sans prétendre à l'exhaustivité, on trouve, parmi les paratextes originaux:

– les titres initiaux et finaux, simples; mais apparemment pas de titres courants; il y a trop de pertes pour se faire une idée d'éventuels autres paratextes de l'AT;
– dans les périmètres des Évangiles: les Capit. in Luc. et Ioh., perdus pour Matth. et Marc; apparemment sans Capit. in marg.[105] mais avec l'Apparat. Euseb., limité au numéro de la section; leur présence rend plausible l'hypothèse que le codex contenait aussi les Can. Euseb.;
– des stichométries[106].

Certaines notes marginales non étudiées par Tischendorf pourraient révéler du matériel paratextuel supplémentaire.

Structure

Malgré leur réutilisation, les bifolios originels ont très souvent été conservés, mais ils sont dispersés dans le volume actuel. En suivant le texte inférieur et malgré l'absence des marques de cahiers anciennes, il

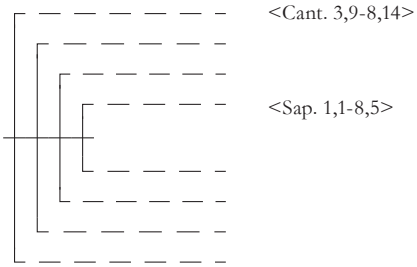
[104] Lyon 1959, pp. 264-265.
[105] Gathercole 2013, pp. 46-47, 73.
[106] Tischendorf 1843, p. 11; Tischendorf 1845, pp. 3-4.

est possible de reconstruire 35 cahiers du codex (cfr. Appendice A) et de mieux comprendre ainsi l'enchaînement et la structuration des contenus. Sur cette base, on peut reconnaître 7 UniMod, comme nous allons maintenant le voir en détail.

Pour l'AT, seul 13 cahiers sont partiellement conservés, outre 4 cahiers qui peuvent être reconstruits de façon assez sûre:

– une première série de 7 cahiers, contenant les restes de Job (à partir de 2,12), de Prov., d'Eccle. et de Cant. (jusqu'à 3,9), outre un cahier entièrement perdu contenant une partie de Prov.;
– une seconde série de 6 cahiers contenant les restes de Sap. (à partir de 8,5) et de Sir. (jusqu'à 49,12).

Selon toutes probabilités, tous ces restes de l'AT appartenaient à la même UniMod. Un calcul d'empiètement permet en effet de supposer qu'entre les deux séries conservées il y avait le quaternion suivant:



Le résultat est une suite Iob, Prov., Eccle., Cant., Sap., Sir., qui correspond à celle de l'Alexandrinus et du Basilianus.

L'ampleur de la perte qui sépare ces livres de ceux du NT n'est pas évaluable. Mais elle pourrait être petite si on regarde le Sinaiticus et l'Alexandrinus, où ces deux ensembles se suivent.

Pour le NT, nous possédons les restes de 28 cahiers, outre un cahier entièrement perdu, contenant une partie de Luc. Les Évangiles sont divisibles en 3 ElMod:

– ElMod 2: très probable et entièrement perdu; il devait contenir les Can. Euseb. et les Capit. in Matth.[107];

[107] WALLRAFF à paraître.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– ElMod 3: allant de Matth. aux Capit. in Ioh., écrits sur le dernier verso du dernier cahier;
– ElMod 4: limité à Ioh.

La suite des pièces est donc fixe, puisqu'on rencontre, avec Matth. et avec Ioh., deux situations d'enjambement où les Capit. ne se trouvent pas dans la même UniMod que leur pro-texte. Dans le cas de Ioh., où les cahiers concernés ont été conservés, on ne trouve aucune particularité dans la transition des contenus ou dans la mise en page, et donc aucune discontinuité inter-sérielle; il s'agit d'une succession normale des contenus et on concluerait à la présence d'une discontinuité modulaire accidentelle s'il n'y avait de bonnes chances que Ioh. ait été copié par une autre main[108]. On se demande tout de même si, dans le cas des Capit. in Matth., il ne pourrait pas s'agir d'un enchaînement normal des textes plutôt qu'une tentative 'idéologique' de faire débuter Matth. au début d'un cahier. Dans le doute, je compte 3 UniMod différentes.

Après les Évangiles, le matériel est divisé en 4 ElMod, mais la division modulaire interne aux Epist. cath., qui ne correspond pas à une division inter-sérielle, est fortuite. Les 3 UniMod résultantes ne possèdent, sous l'aspect de la matérialité et en l'absence d'information comme les marques de cahier, aucun ordre déterminé. En admettant que les Évangiles étaient groupés au début, il est donc théoriquement possible d'obtenir les 6 séries suivantes:

1. Eag. – Acta	– Ep. cath.	– Ep. Paul., Apoc.
2. Eag. – Acta	– Ep. Paul., Apoc.	– Ep. cath.
3. Eag. – Ep. cath.	– Acta	– Ep. Paul., Apoc.
4. Eag. – Ep. cath.	– Ep. Paul., Apoc.	– Acta
5. Eag. – Ep. Paul., Apoc.	– Acta	– Ep. cath.
6. Eag. – Ep. Paul., Apoc.	– Ep. cath.	– Acta

La cinquième série correspondrait au Sinaiticus, qui présente lui aussi les Actes entre le Corpus Paul. et les Epist. cath.[109], si ce n'était la position de l'Apoc. à la fin, après les Epist. cath. Dans d'autres traditions, plus rares ou

[108] Lyon 1959, p. 264.
[109] Cfr. *supra*, p. 24.

moins bien attestées, l'Apoc. ne se trouvait pas à la fin du NT, mais entre les Epist. cath., qui la précédaient, et les Epist. Paul. qui la suivaient[110]; cet ordre est impossible ici, puisque l'Apoc. n'est pas détachable de la fin des Epist. Paul. Si on admet cependant, sur la base des traditions livresques connues de la Bible, d'une part que les Actes se trouvaient habituellement juste avant les Epist. cath., et que, habituellement toujours, l'Apoc. se trouvait à la fin du NT, nous n'obtenons plus qu'une seule possibilité, la première de la liste, correspondant à un ordre originel (macroscopique) des textes somme toute traditionnel, vu que c'est celui de l'Alexandrinus et, s'il contenait l'Apoc., du Vaticanus (outre celui du facsimilé de Tischendorf):

Eag. – Acta – Epist. cath. – Epist. Paul., Apoc.

Cet ordre, plausible à défaut d'être vérifiable, est suivi dans le Schéma 5 ci-dessous.

Il faut aussi s'interroger sur la fin du manuscrit. Si on suppose que le dernier cahier, aujourd'hui perdu, était lui aussi un quaternion, dont la fin de l'Apocalypse n'aurait occupé qu'un ou deux folios, on devra se demander si le codex ne contenait pas des pièces supplémentaires. Pour le VIe siècle, on ne peut guère imaginer que les Can. Euseb. ou des tables liturgiques se soient trouvés après l'Apoc. La comparaison avec les autres manuscrits conservés ne suggère que la présence d'œuvres aujourd'hui absentes du canon, telles qu'on les trouve par exemple dans le Sinaiticus et l'Alexandrinus, qui sont cependant plus anciens; nous manquons de points de comparaison chronologiquement plus proches. La distance chronologique n'est cependant pas un obstacle insurmontable, car la présence de pièces supplémentaires peut aussi dépendre de l'antigraphe utilisé, inconnu. Inversément, il n'y avait peut-être que la fin de l'Apoc.; dans ce cas, le dernier cahier, comme à divers endroits de l'Alexandrinus parmi lesquels justement la fin de l'Apoc. reconstructible[111], devait être un singulion, ou un binion dont on n'aurait utilisé que la première moitié.

[110] Canart 2011, p. 8; cette position est fréquente dans les Bibles atlantiques, voir Maniaci 2000, notamment p. 55.

[111] Cfr. *supra*, p. 34.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

UMod	Folios	SI	Contenu	Mains	?	vol.
1.	~ 69 f.	i.	… Iob, Prov., Eccle., Cant. …	A		v.2
	~ 61 f.		… Sap., Sir. …	A		
2.?	~8 f.	ii.?	<? Can. Euseb. >, <Capit. in Matth.>	B		
3.?	~ 32 f.	iii.?	Matth.	B		
	~ 22 f.		<Capit. in Marc.>, Marc.	B		
	~ 35 f.		Capit. in Luc., Luc.	B		
			Capit. in Ioh.	B		
4.?	~ 24 f.		Ioh.	C?		
5.	~ 30 f.	iv.	Acta	B		
6.	8 f.	vii.	Iacob., 1-2 Petr.	B		
–	8 f.		1 Ioh., < 2 Ioh. >, 3 Ioh., Iudae / vac.	B		
7.	~ 62 f.	viii.	Rom., 1-2 Cor., Gal., Eph., Phil., Col., 1 Thes. <2 Thes.>, Hebr., 1-2 Tim., Tit., Phlm.	B		
	~13 f.		Apoc.	D?		

Schéma 5: architecture de l'Ephraemi rescriptus (environ une ligne pour 20 folios); reconstruction des cahiers dans l'Appendice A ci-dessous

Une caractéristique de ce codex est la modularité remarquable du NT: de toutes les pandectes conservées, c'est la seule dans laquelle les grandes sections du NT se trouvent dans des UniMod propres: 3 pour les Évangiles, en incluant l'UniMod hypothétique qui devait contenir les Can. Euseb. et les Capit. in Matth.; une UniMod pour les Actes, une autre pour les Epist. cath. et une dernière pour les Epist. Paul., y compris l'Apoc. qui leur est ici liée; 6 UniMod en tout, qui sont passablement permutables aussi sous l'angle de l'histoire du canon, comme nous l'avons vu, alors que tel n'est pas le cas des autres NT conservés, qui sont moins modulaires et non permutables. On peut se demander, ici aussi comme pour l'Alexandrinus, si la fonction première de cette 'hypermodularité' n'était pas de faciliter une utilisation du codex comme modèle pour la copie d'autres Bibles.

Sur la base de ces observations, on peut brièvement aborder la question de l'unité du volume. En effet, étant donné l'absence de signatures de cahiers originels et la différence de mains, d'aucuns ont mis en doute que le manuscrit de réemploi était une pandecte, et ont suggéré qu'il pouvait s'agir des restes de deux projets différents[112]. La correspondance de la mise en page d'une part, et la présence de ces restes dans le même volume plaident cependant déjà pour une production unique.

Surtout, si on compare les livres restants avec la répartition en volumes des autres pandectes, tous les livres attestés de l'Ephraemi rescriptus pouvaient se trouver dans le même volume. Vu que l'histoire de la Bible grecque ne connait pas, typologiquement, de livres qui ne contiendraient que le NT accompagné des livres poétiques, nous en déduisons que nous avons probablement affaire aux restes du second volume d'une pandecte en deux volumes.

6. *Codex Basilianus (Basiliano-Vaticanus)*

«Codex Basilianus» désigne une pandecte biblique, conservée en partie à la Biblioteca Vaticana et en partie à la Biblioteca Marciana[113], dont l'higoumène Basile se déclare «co-copiste».

[112] Voir par exemple le scepticisme de David Parker (2008, pp. 73-74).

[113] Parties préservées du codex, aujourd'hui dans 2 bibliothèques:
a. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 2106 (= diktyon 68736); ci-dessous Basil. N.
b. Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, Gr. Z. 1 (coll. 0320) (= diktyon 69472); ci-dessous Basil. V.
• Rahlfs V ou N-V (cfr. Jellicoe 1993, p. 197); pas de numéro GA.
Pour désigner les folios, j'ajoute le sigle de la Bibliothèque avant leur numéro.
L'ensemble des deux codex est diversement appelé, en latin «Basiliano-Vaticanus» (Jellicoe 1993) ou «Basilio-Vaticanus» (Mioni 1981) parfoi aussi «Venetus» (Jongkind 2019); en italien «Basilio Vaticano» (Gasparrini Leporace - Mioni 1968, Marcon 2013), etc.; d'où la proposition de le nommer simplement Basilianus, sur la base du nom de l'un de ses copistes.
Pour des informations et de la bibliographie sur ce manuscrit, voir Gasparrini Leporace - Mioni 1968 (catalogue d'exposition), n. 19, p. 29; Furlan 1978, pp. 16-18; catalogue

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Bien que le manuscrit ait souvent été daté au VIIIe siècle à cause de l'importance de la croix comme motif décoratif à l'époque iconoclaste[114], c'est au IXe siècle qu'il faut le situer, à la fois sur la base d'une étude plus large de sa décoration[115] et de son écriture, pour laquelle les meilleurs parallèles sont situés dans la seconde moitié du IXe siècle[116]. C'est aussi la date que retient Paul Canart[117].

Les pages, écrites sur 2 colonnes, mesurent, à la Marciana, environ 415 × 300 mm, alors qu'à la Vaticane ce qu'il reste des pages mesure environ 395-400 × 280 mm; d'où les pertes des signatures de cahiers, évoquées ci-dessous (cfr. p. 49). Le nombre de mains pose un problème intéressant, en lien avec le colophon, que je traiterai ailleurs. Il suffit ici de remarquer que Pasquale Orsini se déclare clairement pour une seule main, comme Canart était lui aussi tenté de le croire[118].

Avertissement: le Basilianus est l'une des trois pandectes discutées par Canart lors du colloque de Namur en 2005, dont les notes seront publiées dans un ouvrage à paraître prochainement[119]. Ses conclusions quant à la disposition originale du codex, selon lesquelles Esth. et A-B Esdr. se trouvaient originellement après le NT[120], toutes surprenantes qu'elles soient,

Mioni 1981, pp. 5-6; Jellicoe 1993, pp. 197-199; Weizmann 1996, pp. 89-90; Marcon 2013, pp. 556-557; Orsini 2013, pp. 45-46, 52, Tav. XXXVIIab; Orsini 2019, pp. 183-18; Canart † à paraître; Andrist à paraître; bibliographie et ressources électroniques sur Pinakes, diktyon 68736 et 69472. Reproductions électroniques sur le site web de la Biblioteca Vaticana et sur le site web de la Biblioteca Marciana. Je remercie vivement les responsables de ces deux bibliothèques de m'avoir laissé étudier ces codex en avril et juillet 2019, puis d'en avoir mis on-line les reproductions.

[114] Voir par exemple Furlan 1978, pp. 16-18; discussion dans Andrist à paraître.

[115] Weizmann 1996, pp. 89-90. Furlan et Weizmann situent la production du manuscrit en Asie Mineure, même si le premier la place plutôt en Bithynie, alors que le second suggère la Cappadoce.

[116] Orsini 2013, pp. 45-46. L'auteur relève très prudemment un possible *terminus ante quem* sur la base d'une note de lecteur, au f. 368*r*b, qui, par calcul, donnerait l'année 858; voir cependant Andrist, à paraître.

[117] Canart † à paraître.

[118] Orsini 2013, pp. 45-46; Canart † à paraître.

[119] Canart † à paraître; pour les Actes de ce remarquable colloque, dans lequel la contribution de Canart n'a pas pu être publiée, voir *Comment le Livre s'est fait livre* 2015.

[120] Cfr. *infra*, pp. 53-54.

ont donné lieu à une étude poussée, qui en a confirmé la plausibilité[121]. Ci-dessous je présente le résultat de ce travail mais, pour sa justification, renvoie à cette étude.

Contenu

De l'AT il reste, à la Vaticane, l'Octateuque à partir de Lev. 13,59, les 6 livres historiques anciens (1-4 Reg., 1-2 Par.), puis Esth. et A-B Esdr. À Venise se trouvent les Sapientiaux (Iob, Prov., Eccl., Cant., Sap., Sir.), suivis par les Prophètes; viennent ensuite les Historiens récents (Tob., Idth, 1-4 Mach.). Somme toute, il a des restes de presque tous les livres si ce n'est le début de l'Octateuque, les trois-quarts initiaux de Job, et surtout les Ps., probablement suivis des Odes, et peut-être accompagnés de paratextes.

Du NT il ne reste rien, si ce n'est, à Venise, une partie des Eusebiana sous une forme très particulière[122].

Le matériel paratextuel original conservé est assez riche; il inclut les titres initiaux et, généralement, finaux. En ce qui concerne les autres paratextes liminaires, signalons:

– parmi les Sapientiaux: le périmètre de Cant., qui inclut un prologue (f. V 18*v*; sans titre) outre des rubriques particulièrement développées, déjà mis en évidence par la recherche[123]; ainsi que le prologue traditionnel de Sir., avec titre initial;
– les XII Proph., qui sont précédés par 12 prologues, groupés (f. V 41*r*-42*v*); cet ensemble de prologues n'a pas de titre commun, mais chaque prologue en possède un; le premier, sur Amos, est mis en évidence dans la marge supérieure[124];
– parmi les Grands prophètes, le périmètre étendu du Corpus jérémien, délimité par un titre englobant particulier (cfr. *infra*, p. 51), et le périmètre de Dan., qui inclut plusieurs paratextes post-liminaires:

[121] Andrist à paraître.

[122] Sur ces canons et leurs particularités, Wallraff à paraître.

[123] Treat 1996, pp. 407-412 (avec ed. des rubriques); Treat 1999, pp. 407-412 (avec ed. du prologue et des rubriques).

[124] Abstraction faite d'une bonne partie de la décoration, qui semble postérieure.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

- (f. V 124*v*) une liste des diadoques d'Alexandre, après le titre final de Dan., sur 3 lignes et en écriture distinctive[125];
- (f. V 124*v*-126*r*) les paratextes canoniques de Suz. et Bel, présentés ensemble comme un seul texte, distinct de Dan., mais sans titres initiaux ou finaux;
- (f. V 126*r*) l'Interprétation du songe de Nabuchodonosor, séparé du paratexte précèdent par une ligne décorative et un titre initial; sans titre final;
- une notice chronographique, appelée ici Chronographion, dont la première partie (f. V 126*r*), précédée par une ligne décorative et un titre initial, suit l'Interprétation du songe et occupe le reste de la page; sans titre final, mais avec une ligne décorative. La fin de la chronique se trouve au f. V 162*v*-163*r*; après le titre final du dernier livre de l'AT (4 Mach.), dont elle est séparée par une ligne décorative; sans titre initial et final, mais la première et la dernière lignes sont en écriture distinctive. Pour les raisons données ci-dessous (cfr. p. 50), il faut l'inclure dans les paratextes de Dan.;

– une croix polychrome (f. V 163*r*), souvent commentée par la recherche[126]; elle peut être considérée comme un para-contenu de l'ensemble de l'AT, dont elle marque la fin;
– les Eusebiana (f. V 163*v*-164*v*), plus précisément, l'*Epist. ad Carpianum*, puis, sur 3 colonnes, les Can. Euseb. jusqu'au canon propre de Marc; la fin est perdue.

Il n'est pas possible de signaler tous les paratextes originaux marginaux et intratextuels, qui sont abondants et mériteraient une étude spécifique. Mentionnons par exemple, outre les rubriques de Cant. signalées ci-dessus: quelques titres courants; les informations liturgiques dans les marges de Prov. ou d'Is.; quelques astérisques hexaplaires; un christrogramme (cfr. f. V 41*r* marg. inf.)…

Une analyse simple du contenu originel suggère donc déjà une structure à 4 niveaux:

– les œuvres bibliques à périmètre élémentaire;
– les œuvres bibliques à périmètre élargi (Cant., Dan.);

[125] Dan. est clairement le pro-texte de ce micro-texte, qui concerne l'interprétation du songe.

[126] Par exemple, Furlan 1978, pp. 16-18; Weizmann 1996, suppl., pp. 89-90.

– irrégulièrement, un ensemble de livres bibliques, précédés par un ensemble de paratextes, constituant donc un périmètre complexe (XII Proph., Évangiles). Pour les XII Proph., il faut cependant rester prudent, car il se pourrait aussi qu'ils aient été perçus comme une œuvre biblique unitaire, et qu'il ait dès lors été impensable d'insérer un prologue avant chaque livre;
– un para-contenu ornemental qui marque le périmètre complexe de l'AT.

Structure

Les folios conservés sont en bon état, et les cahiers, généralement des quaternions, ont été, dans leur vaste majorité, préservés. Trois séries de signatures de cahier sont largement conservées dans le Basil. V, mais pas dans le dans le Basil. N, dans lequel il n'en reste que quelques traces.

En situation normale, les œuvres se succèdent directement, sur la même colonne lorsque c'est possible. L'analyse permet de reconstruire 6 UniMod, dont 2 hypothétiques, et 11 SI, dont 3 hypothétiques (voir le Schéma 6 ci-dessous)[127]:

– UniMod 1 (lacune puis f. N 126[128], 1-50): sauf surprise dans la partie perdue (jusqu'à Lev. 13,59), la première UniMod contenait l'Octateuque.
– UniMod 2 (f. N 51-118): la seconde UniMod, entièrement conservée, contenait les 6 Historiens anciens. Le dernier cahier, de composition inhabituelle pour ce codex mais entièrement conservé, s'achève, au f. N 118*v*, avec une colonne vide; c'est sur cette page que se trouve une note qui enjoint le lecteur à chercher Esdr. après le cahier 60, et qui est à l'origine du travail de Canart sur la position d'Esdr. à la fin du NT (cfr. *infra*, pp. 52, 53-54).
– UniMod 3, entièrement perdue mais certaine: elle devait contenir les Ps. et, sur la base d'une estimation de l'empiètement, aussi les Odes. Dans la partie vétérotestamentaire du codex, c'est le seul endroit où ces oeuvres pouvaient se trouver originellement[129].

[127] Andrist à paraître.

[128] Le f. N 126, qui contient Lev. 13,59-15,19a, est le premier folio écrit conservé; il est aujourd'hui relié vers la fin du Basil. N.

[129] Andrist à paraître.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– UniMod 4 (lacune puis f. V 1-40) hypothétique: elle devait commencer avec Job, perdu jusqu'en Iob. 30,8, comme un calcul d'empiètement permet de le croire. Elle contient la fin des Sapientiaux et consiste en 2 SI, séparées, au f. V 18vb, par le prologue à Cant., qui n'a pas de titre, contrairement aux livres bibliques.
– UniMod 5 (f. V 41-164): sur la base d'une série de numéros de cahiers conservée dans les UniMod 4 et 5, leur succession est certaine. Cependant, une série supplémentaire de marques de cahiers est initialisée au début de l'UniMod 5, qui se trouve vers le centre de la Bible reconstructible. On peut légitimement se demander s'il ne correspond pas au début d'un deuxième voire d'un troisième volume de la Bible, dont la série supplémentaire représenterait la numérotation, indépendante, des cahiers (voir le Schéma 6 ci-dessous).
  Il faut s'arrêter sur cette UniMod, la plus grande parmi celles qui sont conservées, et qui contient, dans une SI propre, les Prophètes; dans une autre SI, les Historiens récents; puis dans une troisième la fin du Chronographion et la croix décorative; et dans une quatrième, mutilée, au moins le début des Eusebiana:
  • la présence, au f. V 126*r*, du Chronographion à la suite de l'Interprétation du songe de Dan. demande une explication particulière. D'un côté, vu qu'elle présente la chronologie du monde depuis Adam jusqu'à Justinien, on pourrait la considérer comme un paratexte de l'AT, voire de l'ensemble de la pandecte. Cependant, bien que Konstantin Tischendorf ne l'ait pas publié à la suite de l'Interprétation du songe[130], une lecture des deux textes montre que le Chronographion est un écho aux spéculations chronologiques du précédent, et doit donc être lu avec lui;
  • pourquoi alors ce texte est-il divisé en deux parties, séparées par les Historiens récents? La main qui a copié les Prophètes, les Historiens récents et le Chronographion semble bien être la même, mais la copie du Chronographion, globalement un peu plus serrée, fait penser que son inclusion est une idée de fin de processus de copie[131], mais avant

[130] Tischendorf 1855, p. 109.

[131] L'écriture respecte la réglure mais, dans la première partie, elle est plus penchée qu'habituellement et (sauf pour les noms propres et les dates, abondants) elle est plus

la peinture de la croix, quand on s'est avisé qu'il restait de l'espace à la fin de Dan. et après les Mach.; je considère donc que nous avons affaire à deux discontinuités inter-sérielles[132] ;

- faut-il alors considérer la seconde partie du Chronographion comme une SI propre, ou fait-elle partie de la SI des Historiens récents? D'un côté, visuellement, la succession semble normale et on serait tenté de l'inclure dans la SI précédente. Cependant, on s'aperçoit vite que les premières lettres, en écriture distinctive, ne constituent pas un titre, mais un des nombreux résumés insérés dans le texte, qui font office de sous-titres; c'est pourquoi je la traite comme une SI à part[133].

Il en résulte que l'UniMod 5 peut être découpée en 4 SI:

- SI vi., qui regroupe les Prophètes et peut être, à son tour, découpée en 5 sous-ensembles codicologiquement distincts:
  - les XII Proph., avec leur périmètre élargi;
  - Is., au périmètre élémentaire, mais flanqué par les périmètres élargis des XII Proph. et du Corpus Ierem.;
  - le Corpus Ierem., déterminé par un titre final; en effet le titre final «ϊεραμιας» se trouve une première fois à la fin du livre de Ierem. et, au f. V 98*v*, à la fin des paratextes canoniques qui lui sont liés, c'est à dire à la fin de l'Epist. Ierem., à la place du titre final de celle-ci. Le manuscrit garde ainsi une trace matérielle d'un groupement de ce corpus;
  - Ez., lui aussi au périmètre élémentaire, flanqué par les périmètres élargis de Ierem. et de Dan.;
  - Dan., avec son périmètre élargi présenté ci-dessus (cfr. pp. 47-48).

étroite et moins haute. Dans la seconde partie, elle est également plus penchée; au f. V 169*r* le copiste la compresse un peu plus pour faire tenir le texte, là où c'est possible, sur 2 sous-colonnes.

[132] On pourrait faire le même raisonnement avec l'Interprétation du songe, mais son écriture ne présente pas de différence et cela impliquerait qu'on ait laissé vide plus d'une colonne et demi avant de commencer Tobie au début de la page suivante (un verso). Ce n'est pas impossible, mais constituerait, dans ce codex, une situation unique quant à la transition entre deux œuvres.

[133] On pourrait se poser la même question à propos de la croix décorative. Dans cet article, pour ne pas entrer dans une discussion théorique basée sur un seul exemple, je la considère comme un para-contenu de l'AT, et l'inclus, avec la fin du Chronographion, dans une brève SI qui marque la fin de l'AT.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

De façon intéressante, les paratextes liminaires, qui se trouvent au début et à la fin de cette SI, n'interrompent pas les séries traditionnelles de livres bibliques. Il ne s'agit probablement pas d'un hasard.

- SI vii., qui regroupe les Historiens récents, y compris Tob. et Idth;
- SI viii., qui contient la fin du Chronographion et la croix finale, pour les raisons données ci-dessus (cfr. pp. 50-51);
- SI ix., qui contient les Eusebiana, à la fin d'un cahier mutilé, qui devait précéder le NT, conservés grâce au fait qu'ils ne sont pas sur une UniMod propre; cela fait partie du principe d'économie à l'œuvre dans ce codex, comme l'avait également remarqué Canart[134].

– UniMod 6, entièrement perdue et incertaine: Si l'UniMod 5 s'achevait avec un quaternion, on aurait perdu les 2 folios finaux, qui ont trop de place pour être occupés seulement par la fin des Can. Euseb. et par des paratextes du NT d'étendue normale pour ce manuscrit; il faudrait alors supposer que le début du NT ait fait partie de l'UniMod 5. Cependant, comparée aux autres pandectes, cette solution est contre-intuitive; on peut alors imaginer des paratextes plus étendus et/ou, surtout, un cahier irrégulier. On ne sait malheureusement rien de plus sur la structure du NT.

Fin du codex (f. N 128, 119-125, 127, 129-132): il s'agit d'un groupe de folios qui débutent avec le dernier folio d'un cahier autrement perdu, et qui contiennent Esth. et A-B Esdr. jusqu'à B Esdr. 17,3, avec des lacunes. Nous n'avons clairement pas affaire ici au début d'une UniMod, mais il y a rien qui s'oppose à ce que les 2 folios finaux, perdus, aient été les derniers de cette Bible. Par une note de lecteur placée à la fin de 2 Par., en écriture majuscule repassée, ancienne mais difficilement datable, on sait qu'Esdr. commençait «dans le cahier 60» (cfr. *supra*, p. 49). Une comparaison de proportions entre l'AT et le NT dans les pandectes conservées montre qu'il y avait raisonnablement assez de place pour copier un NT sur les 12 ou 13 cahiers[135] qui séparaient Esth. des Can. Euseb. Codicologiquement, on peut recontstuire la séquence suivante:

[134] Canart † à paraître.

[135] Pour des raisons liées aux différentes séries de marques de cahiers, comme expliqué dans Andrist, à paraître.

- Cah. 59: (7 ff. perdus) contenu inconnu + (ff. N 128*rv*) Esth. 1,1-3,7 ;
- Cah. 60: (ff. N 119*r*-121*v*b) Esth. 3,7-10,3 + (f. N 121*v*b-125*v*, 127*rv*) A Esdr. 1,1-9,1;
- Cah. 61: (2 ff. perdus) A Esdr. 9,2-55, B Esdr. 1,1-5,10 + (ff. N 129*r*-132*v*) B Esdr. 5,10-17,3 + (1 f. perdu) B Esdr. 17,3-23,32 + (1 f. perdu) vide ou contenu inconnu.

Arrivés à la fin de ce survol nous pouvons remarquer que cette Bible est paradoxale à plusieurs égards:

- d'un côté en effet, les UniMod délimitent bien les grandes parties du texte biblique de l'AT: Octateuque, Historiens anciens, Poètes suivis de Idth, Tob. et des Mach., ainsi que, si ma reconstruction est exacte, le Psautier dans une UniMod propre et des Sapientiaux dans une autre. L'analyse des SI montre une succession très régulière des livres bibliques sur la même colonne, ininterrompue, sauf à la fin des UniMod, où les espaces peuvent être importants, outre l'inclusion de paratextes reliés à leur pro-texte de façon légèrement différente. À l'exception du Prol. in Cant. ces derniers, justement, n'interrompent pas les ensembles traditionnels de livres bibliques. Tous ces éléments mettent bien en évidence la volonté de produire cette Bible par modules;
- en contraste, les Can. Euseb. commencent vers le milieu d'un cahier, dans l'UniMod qui débute avec les Prophètes. Comme nous l'avons vu, cela soulève la question du début du NT;
- sans spéculer sur les parties perdues, on remarque une concentration de paratextes liminaires (abstraction faite des titres) dans l'UniMod des Prophètes et des Historiens; ailleurs, il n'y a à nouveau guère que Cant. qui soit accompagné de paratextes liminaires particuliers;
- ces particularités de la division en UniMod et la différence dans la présence des paratextes s'expliqueraient bien si la copie du codex était basée sur plusieurs antigraphes, d'origines diverses: contrairement aux autres, l'antigraphe des Prophètes aurait contenu une série de paratextes;
- la position supposée d'Esth. et A-B Esdr. reste le trait le plus remarquable. Comme je le développe ailleurs, sur la base de l'hypothèse raisonnable d'une production à partir d'antigraphes différents, on peut se demander si la position de ces 3 livres ne serait pas la consé-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

quence d'une erreur de fabrication: arrivés au bout de leur travail, les producteurs se seraient soudain aperçus que leurs antigraphes disparates ne contenaient ni Esth. ni A-B Esdr., et ils auraient alors décidé de copier ces livres au seul endroit encore possible sans devoir réaménager les cahiers: à la fin du NT. Il ne faudrait donc rien y voir de plus que le sentiment de ne pas avoir le droit de produire une pandecte biblique qui ne contiendrait ni Esth. ni A-B Esdr., quitte à les placer à un endroit inhabituel. Pourquoi alors sont-ils aujourd'hui à la Vaticane, alors que les autres folios de cette Bibliothèque appartiennent au début de l'AT? On peut raisonnablement supposer que la position de ces livres à la fin du codex, absurde sous l'angle de l'histoire des Bibles, a été corrigée à l'occasion d'une restauration, qui les auraient placés à la suite de 2 Par., où ils se trouvent aujourd'hui et conviennent beaucoup mieux.

Sur la base des considérations faites ci-dessus, il est raisonnable d'inférer que nous avons affaire à une Bible conçue pour circuler en plusieurs volumes. Sans entrer ici dans le détail, plusieurs solutions sont envisageables:

- 2 vol.: les restes du premier volume seraient surtout à la Vaticane, outre les Ps. perdus et les Sapientiaux aujourd'hui à la Marcienne (31 cah.); les restes du deuxième volume seraient à la Marcienne, autrefois avec le NT (30 ou 31 cah.);
- 3 vol.: les restes du premier volume comprendraient les folios aujourd'hui à la Vaticane (sauf Esth., et A-B Esdr), outre les Ps. perdus (25 cah.)[136]; les restes du deuxième volume seraient à la Marcienne, avec la fin de l'AT et les Can. Euseb. (22 cah.); le NT avec les 3 œuvres oubliée aurait été dans un troisème volume, perdu après le déplacement des 3 œuvres (14 ou 15 cah.); malgré la copie des Eusebiana avec l'AT et le décalage d'avec la troisième série de signatures, c'est une solution équilibrée, qui explique au mieux la situation actuelle;

[136] On peut aussi imaginer que les Ps. aient été dans le volume 2, mais ce serait moins équilibré, et la Biblia Leonis montre qu'il était possible de mettre les Poètes dans 2 volumes différents.

- 4 vol.: le premier pour l'Octateuque (12 cah.), le second avec les Historiens anciens, les Ps. et les Sapientiaux (19 cah.); le troisième avec les Prophètes et les Can. Euseb. (16 cah.); puis le NT avec les 3 œuvres oubliées (14 ou 15 cah.); aujourd'hui les restes du premier volume seraient à la Vaticane et les restes du troisième à la Marcienne. On expliquerait moins bien la dispersion des restes du volume 2 dans les 2 bibliothèques; il faudrait en outre admettre qu'il était acceptable de fabriquer des volumes d'une nonantaine de folios seulement (et de séparer les Eusebiana du NT).

Il est naturellement impossible de trancher ces questions.

UMod	Cahiers	SI	Folios	Contenu	?	2 vol..	3 vol.	4 vol.
1.	Cah. 1-5(.1-7)	i.	39 f. perdus?	Gen.-Lev. (début)		v.1	v.1	v.1
	Cah. 5(.8)-12*		f. N 126*r-v*, 1r-33*v*a	Lev. 13,59-Deut.				
			f. N 33*v*a-50*v*b	Ios.-Ruth				
2.	Cah. 13-21*	ii.	f. N 51*r*-95*r*b	1-4 Reg.				v.2
			f. N 95*v*b-118*v*a	1-2 Par. / vac.				
3.	Cah. 22-25	iii.	24 f. perdus?	< Ps. > < Odae >				
4.?	Cah. 26	iv.?	8 f. perdus?	< Iob 1,1-30,8>			v. 2	
	Cah. 27-31		(f. V 1*r*-18*r*b	Iob (fin), Prov., Eccle.				
		v.	(f. V 18*v*b-40*v*a	Cant. cum Prol., Sap., Sir. / vac.				
5.	Cah. 32-47(.1-6)	vi.	(f. V 41*r*-58*r*b	XII Proph. cum Prol.		v.2		v.3
			f. V 58*r*b-76*r*b	Is.				
			f. V 76*r*b-98*v*a	Corpus Ierem.				
			f. V 98*v*a-118*v*a	Ez.				
			f. V 118*v*a-126*r*b	Corpus Dan. cum prtxx.				
		vii.	f. V 126*r*a-135*v*a	Tob., Idth				
			f. V 135*v*b-162*r*b	1-4 Mach.				
		viii.	f. V 162*r*b-163*r*b	Chronographion (fin); crux				
		ix.	f. V 163*v*a-164*r*b	Eusebiana (début)				
	Cah. 47(.7-8)		1 ou 2 f. perdus	< Eusebiana (fin) >?				
6.?	Cah. 48-59(.1-7) + cah. suppl.? (11 ou 12 cah. 100% perdus)	x.?	95 f. ou 103 f. perdus ?	< Novum Testamentum >			v.3	v.4
	Cah. 59(.8)-61(.6)	xi.?	f. N 128,119-125, 127	Esth., A-B Esdr.				
	fin perdue		au moins un f. perdu					

Schéma 6: architecture du Basilianus selon la reconstruction finale retenue dans Andrist à paraître (environ une ligne pour 20 folios; numéros des cahiers selon la série de signatures plus ancienne)

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

7. *Codex «Pariathonensis»* [137]

À titre exploratoire, je surnomme «Pariathonensis» une pandecte dont les restes sont conservés en petite partie dans le monastère athonite de Stavronikita et en grande partie à Paris.

Sur la base de l'écriture, et en lien avec l'histoire de la décoration, le manuscrit peut être daté dans le premier quart du Xe siècle[138]. La proposition de Lidia Perria[139] d'identifier la première main du ms. avec celle du palimpseste du Lavra A 55, datable après 939, n'a pas été suivie par la recherche. L'identification du lieu de copie est liée à la dispute sur la localisation des manuscrits du «type Anastase» (cfr. *infra*). Les positions de Julien Leroy, puis Giancarlo Prato, en faveur d'une origine en Italie méridionale sont rejetées, avec de bons arguments, par Lidia Perria et surtout par Irmgard Hutter, qui situe sa production à Constantinople[140].

Le texte biblique a été copié par deux mains, en minuscule oblongue de «type Anastase»; les titres sont en majuscule distinctive assez peu caractéristique[141]. Les folios conservés à Paris mesurent environ 375-380 × 250-255 mm et sont organisés en quaternions. Vers la fin du cahier 40, A passe de 48 à 52 (parfois 51) lignes par page; B utilise lui aussi 52 (51) lignes; les pages du Stavr. 29 sont à 49 lignes. La densité de l'écriture varie considé-

[137] Parties préservées du codex, aujourd'hui dans 2 bibliothèques:
a. Paris, Bibliothèque nationale de France, Gr. 14 (= diktyon 49574), 143 ff. conservés.
b. Hagion Oros, Stavronikita 29, ff. α'-δ', 379-382 (= diktyon 30090), 8 ff. conservés.
• Rahlfs 198; GA 33.
Sur ce manuscrit, voir en priorité Hutter 2002; voir aussi Perria 1991; Canart † à paraître. Pour la bibliographie, voir aussi Elliott 2015, p. 136; Pinakes, diktyon 49574 et 30090; NTVMR, id 30033. Reproduction électronique sur le site web Gallica. Je remercie vivement les responsables de la Bibliothèque nationale de France, en particulier Christian Förstel, de m'avoir laissé étudier ce codex en juin 2018, ainsi que le Centre d'études patristiques de Thessalonique, pour m'avoir fourni des reproductions des folios conservés au monastère de Stavronikita.

[138] Hutter 2002, p. 162; aussi Prato 1986, p. 227 (= repr. p. 10).

[139] Perria 1991, pp. 288-289.

[140] Leroy 1977-1979, p. 120 n. 2; Perria 1991, p. 316; Prato 1986, p. 227, = repr. p. 10; Prato 2000, p. 703; Hutter 2002, pp. 162-163, 169.

[141] Hutter 2002, pp. 160-162.

rablement selon des principes qu'il reste à comprendre.

L'ornementation et la densité de l'écriture sont deux particularités remarquables que l'on ne discutera pas ici[142].

Contenu

8 folios du Pariathonensis ont été conservés comme gardes du codex Stavr. 29[143]:

– série a. (f. 379-382) 3 Reg. 1,45-7,18 avec des lacunes au bas des pages, rognées;
– série b. (f. δ′, β′, γ′, α′) 2 Mach. 7,27-10,35, 14,17-3 Mach. 2,19.

Les restes de cette pandecte constituent également le Paris. gr. 14[144]:

– de l'AT, uniquement les XII Proph. et les Grands prophètes jusqu'à Ez. 48,2 (avec des lacunes);
– tout le NT (avec des lacunes, notamment dans les Évangiles), à l'exception de l'Apoc., dont on ne peut cependant pas exclure la présence dans la production originale.

Alors que l'ordre des pièces bibliques conservées est assez habituel, un survol du matériel paratextuel, qui mériterait une étude spécifique, réserve quelques surprises:

– dans l'AT, on trouve globalement peu de paratextes (outre les titres), par exemple quelques sous-titres chez les Prophètes ou, dans les marges de Lam. 4, les lettres de l'alphabet hébreux;
– dans le périmètre des Évangiles, on cherchera en vain des paratextes attendus, comme les Capit., malgré la présence des Capit. in marg.; de même, l'Apparat. Euseb. est absent, ce qui rend peu probable une présence des Can. Euseb. dans la production originelle;
– dans le périmètre des Actes, on remarque les Capit. in marg. et un apparat biblique marginal;

[142] Pour l'ornementation, voir Hutter 2002, p. 162.

[143] Voir aussi la notice de Livadaras, et une reconstruction possible des cahiers de la série b. ci-dessous dans l'Appendice B.

[144] Description précise du contenu chez Hutter 2002, p. 165, qui relève que Ierem. suit l'ordre hébreu du texte, voir aussi p. 166.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– par contre, pour le Praxapostolos, on trouve, groupés avant les Actes, des prologues aux Epist. cath. et aux Epist. Paul., qui constituent donc ensemble un périmètre complexe. Au f. 90*r*, à la place du titre final des Actes il y a le premier Capit. in Iacob., sur une ligne propre flanquée de lignes décoratives. Dans les marges des Epist. cath. et Rom. (mais pas des autres Epist. Paul.) on trouve aussi des Capit. in marg. et un apparat biblique;
– somme toute, on trouve des Capit. in marg. pour tout le NT sauf pour une partie des Epist. Paul. Par contre, notoirement, je n'ai vu nulle part d'apparat liturgique.

Comme on le constate, d'un côté on ne trouve pas les paratextes attendus, comme les Capit. avant les Évangiles, les Can. Euseb. ou l'apparat liturgique. D'un autre côté, la suite Acta-Epist. cath.-Rom. se distingue par une série de paratextes moins fréquents. Je proposerai ci-dessous de mettre à nouveau ces différences de traitement en rapport avec des différences d'antigraphes.

On ne voit pas de paratextes dans les marges des folios du Stavr. 29, qui sont cependant passablement rognées.

Structure

Nous n'avons aucune information sur les cahiers qui contenaient les folios du Stavr. 29, ni sur leur solidarité éventuelle. Il n'est cependant pas impossible qu'ils aient fait partie de la même UniMod[145]:
– série a.: les 4 folios de cette série (cfr. *supra*, p. 57) sont contigus et pouvaient se trouver n'importe où, même si on peut facilement les imaginer au centre d'un cahier;
– série b.: puisque ce codex est composé de quaternions, et qu'on calcule la perte de 2 folios entre les ff. β′ et γ′, on peut raisonnablement supposer que ces 4 folios sont les restes de 2 bifolios situés en position 2^7 et 3^6 d'un quaternion (cfr. Appendice B).

Bien que les folios du Paris. gr. 14 soient dérangés par endroit, on peut reconstituer les cahiers sur la base des signatures partiellement conservées, comme proposé dans l'Appendice B. Le matériel conservé permet de

[145] Voir une reconstruction possible des cahiers de la série b. ci-dessous dans l'Appendice B.

postuler la présence des restes de 4 UniMod, numérotées de 2 à 5 (le no 1 est laissé pour les séries a. et b., cfr. ci-dessus), et de 8 SI (voir le Schéma 7 ci-dessous):

– UniMod 2 (ff. 1-50) = cah. λζ'- <μς'> (37-48?), contenant les restes des Prophètes (cfr. *supra*, p. 57):
  - le texte manquant au début d'Osée correspond précisément à ce qu'il faut pour remplir les 2 premiers folios perdus de ce cahier. On peut donc postuler la présence d'une discontinuité modulaire avant les Petits prophètes, comme dans le Vaticanus et le Basilianus;
  - il faut ajouter une dizaine de folios pour la fin d'Ez., puis Dan. avec Suz. et Bel.;
  - les pièces se suivent directement sur la page. Elles sont précédées par le titre initial, avec une ou deux lignes décoratives. Le titre final n'est pas toujours indiqué. On ne discerne qu'une seule SI.
– UniMod 3? = <cah. μη'- νε'> (48-55)?: les calculs sur l'empiètement pour la fin de Prophètes permettent d'envisager que Dan. se soit achevé à la fin du cahier 48. On peut penser que les folios perdus contenaient les livres poétiques mais, sans avoir une idée de la mise en page de ces folios, il n'est pas possible de faire des estimations raisonnables.
– UniMod 4 (ff. 101-143) = cah. <νς'> - <ξα'> (56-61), correspondant au Tétraévangile:
  - Matth. débute au début du cahier <νς'>. L'absence de paratextes juste avant les 3 autres Évangiles rend peu probable l'existence d'un Prologue ou de Capit. sur Matth., mais on ne peut pas exclure du matériel introductif aux Évangiles, par analogie avec celui qui introduit les Épîtres; il y a cependant des différences de traitement de paratextes entre les Évangiles et les Épîtres. De même, la présence des Can. Euseb. serait surprenante, vu l'absence de l'Apparat. Euseb.; mais nous ne devons pas l'exclure entièrement;
  - la dernière signature conservée est celle du cahier 59, contenant Luc. 4,15-17,33. Jean s'achève à la fin du cahier <61>;
  - chaque évangile commence au début d'une page; le titre initiale est suivi d'une initiale décorative. Le titre final, toujours présent, est précédé d'une ligne décorative. On ne discerne qu'une seule SI.
– UniMod 5 (ff. 73r-100v) = cah. <ξβ'> - <ξε'> (62-65), correspondant au début du Praxapostolos (Act.-Epist. cath.-début des Epist. Paul.):

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

- le changement de contenu correspond aussi à un changement de main. Les prologues aux Épîtres commencent au début d'un cahier, mais on ne sait pas exactement combien de folios les séparent de Jean et, matériellement, on ne peut pas exclure la présence d'un cahier entre eux. On ne voit cependant pas ce que ce cahier aurait pu contenir. Une introduction aux Actes? Vu que les introductions aux Épîtres sont de petites pièces, il n'est pas vraisemblable qu'un cahier entier ait été dédié aux paratextes des Actes. Il ne devait donc n'y avoir ni paratextes, ni cahier supplémentaire entre l'UniMod 4 et l'UniMod 5;
- les pièces se suivent directement sur la page, précédées par le titre initial, mais les transitions, plus ou moins appuyées, créent des sous-groupes qui sont autant de SI:
  - SI iv., contenant les prologues aux Épîtres;
  - SI v., contenant les Actes, précédés d'un bandeau décoratif; sans titre final;
  - SI vi., contenant Iacob., précédé du premier Capit. (cfr. *supra*, p. 58), sans titre final; puis 1-2 Petr., avec un titre final englobant les deux, flanqué de lignes décoratives;
  - SI vii., contenant la fin des Epist. cath. et Rom.; tous sans titres finaux.

– UniMod 6. (ff. 51r-72v) = < cah. <ξς'> - <ξη'> (66-68) >, contenant la fin des Epist. Paul. à partir de 1 Cor. Il n'y a aucun doute que l'UniMod 6 suivait l'UniMod 5, copiées en outre par la même main; mais les deux UniMod sont clairement distinctes:
  - il y a une discontinuité dans la transition des pièces à cet endroit. En effet, contrairement à la pratique normale de commencer les épîtres à la suite les unes des autres, sur la même page, Rom. est suivi par un grand espace jusqu'au bas de la page, et 1 Cor. commence au début du cahier suivant;
  - la fin de Rom. coïncide avec la fin d'un ternion régulier, une composition anormale pour le codex;
  - comme déjà signalé, les paratextes sont traités différemment à partir de 1 Cor.;
  - contrairement à l'UniMod 5, la transition des pièces est très régulière dans l'UniMod 6, et plus appuyée; en outre le titre final est toujours donné avant la ligne décorative; il n'y a qu'une seule SI.

  La concomitance de ces discontinuités entre les deux UniMod, copiées

par la même main, ne peut pas être due au hasard, et s'expliquerait au mieux si on suppose l'utilisation d'antigraphes différents: un premier qui s'arrêtait à la fin de Rom; et un autre, à partir de 1 Cor. La fin 'propre' du texte de Rom. n'encourage pas à penser à un codex mutilé, bien que, dans l'hypothèse d'un Praxapostolos mutilé dans 1 Cor., un copiste attentif ait pu arrêter son travail à la fin d'un livre biblique complet et chercher un autre modèle pour la suite. Existait-il des productions du Praxapostolos en deux volumes? Pas à ma connaissance, mais cette hypothèse paraîtra moins surprenante si on imagine un antigraphe avec des chaînes encadrantes, en deux volumes, dont on n'aurait ici repris que le texte biblique. Selon une dernière hypothèse, on peut aussi imaginer que le copiste ait suspendu son travail quelques temps après avoir copié Rom., et l'ait repris sur la base d'un autre modèle. Dans tous les cas, le changement de cahier pourrait être aussi en lien avec le désir de garder une trace matérielle de l'étendue des antigraphes utilisés. En l'absence d'éléments supplémentaire, aucune explication ne s'impose.

– UniMod 7?: il n'est pas exclu que l'Apoc. se soit trouvée après le cahier 68, dans une autre UniMod (étant donné l'espace à la fin de Philem.).

Somme toute, l'ordre des pièces bibliques conservées ne présente pas de surprises, avec les XII Proph. situés avant les Grands prophètes, et les Epist. cath. avant les Epist. Paul. Il est par contre difficile de faire des hypothèses sur le contenu des cahiers 49-55. Dans tous les cas, comme Canart le précisait, il n'y a aucune raison de mettre en doute l'unité de production de cet ensemble[146].

On remarque enfin que, sur la base des numéros de cahiers, la discontinuité modulaire précédant les XII Proph. intervient à peu près au milieu du codex. Comme pour le Vaticanus, j'en conclus que le Pariathonensis a lui aussi été conçu pour pouvoir circuler en 2 volumes. Si telle n'était pas sa disposition à l'origine, ce fut probablement le cas plus tard, de sorte qu'on explique mieux comment les restes du premier volume, qui n'ont pas été acquis par Jean-Baptiste Colbert, se trouvent aujourd'hui sur le Mont Athos plutôt qu'à Paris. Vu les pertes de l'AT, il n'est pas possible ici d'imaginer d'autres possiblités de division de cette Bible.

[146] Canart † à paraître.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

UMod	Cahiers	SI	Folios	Contenu[147]	Mains	?	2 vol.
1.	Cah. 1-36	i.	288 folios perdus?	< Octateucus; Libri historici … >			v. 1
			Position inconnue des 8 f. conservés à Stavronikita 3 Reg. 1,45-7,18 2 Mach. 7,27-10.35, 14,17-3 Mach. 1,16				
2.	Cah. 37-48*?	ii.	f. 1r-15v + <~2.5 f.> f. 16r-28r + <~6.5 f.> f. 28r-45r + <~10 f.> f. 45r-50v + <~16.5 f.> <8.5 f.>	… XII Proph. (Os. 10,1b–Mal. 2,12) … … Is. (19,19-45,9, 49,6 ad finem) Ier., Bar., Lam., Ep. Ez. (1.1-2.8+38,8-48.2) … <Dan.>	A		v.2
3.?	Cah. 49-55	?	56 f. perdus?	? <Ps. … >			
4.	Cah. 56-61*	iii.	f. 101*r*-143*v*	Evang. (sine Prol. nisi Capit.); cum lacunis	A		
5.	<Cah. 62-65*>	iv.	f. 73*r*-76*v*	Prol. in Epist.	B		
		v.	f. 76*v*-90*r*	Acta			
		vi.	f. 90*r*-93*v*	Iacob.; 1-2 Petr.			
		vii.	f. 93*v*-100*v*	1 Ioh. – Iudae, Rom./vac.			
6.	<Cah. 66-68*>	viii.	f. 51*r*-72*v* inc.	1 Cor. – Phlm./vac.	B		
7.?		ix.?		<Apoc.>?			

Schéma 7: architecture du Pariathonensis (environ une ligne pour 3 cahiers)

7. *Biblia Leonis patricii*[147]

La dernière Bible encore à survoler a été l'objet de l'un des derniers grand-œuvres de l'infatigable Paul Canart qui, en 2011[148], a réalisé un projet qui lui tenait à cœur depuis la préparation du facsimile de 1989: publier, avec d'autres spécialistes et amis, un volume d'étude complet sur la Bible du Patrice Léon, à laquelle il avait déjà consacré, avec Susanne Dufrenne, deux études partielles.

Cette Bible a été copiée dans la première moitié du Xe siècle pour Léon, «protospathaire patrice, et préposite», ministre des finances de l'empereur, probablement Léon VI, pour être offert à un monastère non identifié de saint Nicolas. Le donateur est nommé dans l'épigramme dédicatoire du manuscrit (f. 1*r-v*) et dans la miniature du f. 2*v*, où il est représenté avec la Théotokos. Après un article de Cyril Mango en 1969, on pensait pouvoir l'identifier avec un sakellarios actif vers 940, mais les travaux d'Irmgard Hutter, qui le situe plutôt vers 910[149], ont profondément ébranlé ce consensus.

Il s'agit d'une Bible illustrée en 2 volumes, dont les images ont été retirées au XIXe siècle pour être conservées à part. Il est ici impossible de douter qu'on ait affaire à une pandecte de la Bible chrétienne[150]:

[147] Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. Gr. 1 (= diktyon 66171); les miniatures sont conservées séparément.
• Rahlfs 55; pas de numéro GA.
Pour une analyse globale du codex (codicologie, paléographie, peintures, décoration, édition des épigrammes) voir les contributions de Canart, Dufrenne, Hutter et Mango dans *La Bible du Patrice Léon* 2011, avec bibliographie complète, pp. 275-310; voir en outre Mango 1969; Weizmann 1996, pp. 7-8, 43-44; Iacobini 2007, pp. 164-168, et les autres travaux de Canart sur ce codex: Dufrenne - Canart 1988; Canart - Dufrenne 1991; Canart 1998; bibliographie et ressources électronique sur Pinakes, diktyon 66171; reproduction électronique séparée des textes et des miniatures sur le site web de la Vaticane. Je remercie vivement les responsables de la bibliothèque, en particulier Claudia Montuschi, de m'avoir laissé étudier ce codex en avril et en juillet 2019, ainsi qu'Irmgard Hutter pour une discussion à propos de ses miniatures.

[148] Canart 2011.

[149] Mango 1969; Hutter 2011, pp. 271-272; voir aussi Canart 2011, pp. 44-45.

[150] Sur ce thème, voir Canart 2011, pp. 14-20. Les miniatures sont reproduites au début de *La Bible du Patrice Léon* 2011; le f. 4*r* est reproduit à la p. 5.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– une des miniatures introductives représente une croix composée de 61 médaillons, dans 60 desquels sont nommés les livres de la Bible; le dernier, au centre, représente le buste du Christ; si la reconstruction de Canart est exacte, cette miniature ouvrait le volume;
– une autre miniature introductive représente Léon présentant à la Théotokos l'«hexekontabiblon», le corpus des 60, qui fait référence, entre autre, aux vignettes de l'image précédente; il s'agit clairement d'un chiffre programmatique;
– un épigramme dédicatoire égrène tous les livres de la Bible; elle est accompagnée d'une note contemporaine qui mentionne explicitement les deux volumes[151];
– enfin, au f. 4v, la Table des matières du codex conservé le désigne deux fois comme le 'premier' volume[152].

Comme Canart l'a rappelé, malgré les diverses hypothèses avancées par la recherche, cette Bible est le résultat d'une production unique réalisée à Constantinople, en plusieurs phases, et sa «réalisation est entachée d'inégalités, de maladresses et de défauts de programmation qui étonnent»[153]. Elle a été copiée sur 2 colonnes, par 3 scribes, dont l'écriture peut présenter diverses «réalisations»[154]. Les pages mesurent environ 410-415 × 275 mm.

Contenu

Le volume conservé contient l'Octateuque, les Historiens, y compris les III Hist. et les 4 Mach., puis Job et les Ps. Sur la base des vignettes[155], on sait que le second volume contenait les Évangiles, puis les Actes suivi des Epist. cath., de l'Apoc. et du Corpus paulien (voir les Tableaux 8a et 8b ci-dessous).

Parmi les manuscrits discutés ici, c'est la seule Bible qui entoure le texte biblique d'un ensemble luxueux de paratextes, avec un début de livre éblouissant (y compris 5 miniatures et une épigramme dédicatoire), des

[151] Ed. et trad. in Mango 2011, pp. 59-64.
[152] Canart 2011, pp. 1-11; voir aussi Karrer à paraître, § II.8.
[153] Canart † à paraître; Hutter 2011, pp. 198-199, 201; Canart 2011, pp. 33, 50-52.
[154] Canart 2011, pp. 27-45; ici désignées comme (mains) 1, 1a, 2, 2a, et 3; voir aussi Canart † à paraître.
[155] Canart 2011, p. 4.

peintures au début de plusieurs œuvres bibliques (13 frontispices conservés![156]) et une riche décoration[157]. La mise en scène opulente du don et du texte biblique contraste cependant avec la pauvreté de l'appareil paratextuel 'utilitaire', comme des pièces explicatives ou des informations liturgiques telles qu'on les trouve, par exemple, dans le Basilianus. Mais il faut être prudent, puisque d'une part les textes néotestamentaires, qui sont plus importants pour la liturgie et souvent plus riches en paratextes, se trouvaient dans le volume perdu, et que, d'autre part, les Ps., qui sont entourés par une série de paratextes initiaux et finaux, y compris des explications à caractère liturgique, font justement exception. En outre, si cette pauvreté des informations liturgiques peut surprendre dans une Bible offerte à un monastère, on n'imagine guère non plus qu'un tel objet de dévotion ait été destiné à servir dans les offices religieux. En outre, on peut aussi se demander si ce pragmatisme paratextuel ne doit pas être mis en relation avec la précipitation apparente et le manque d'organisation avec lesquels ce codex a été préparé, comme déjà mentionné ci-dessus.

Somme toute, si on fait abstraction de l'absence des indications liturgiques et de l'effort esthétique évident, cette Bible n'apparait, sur ce point, pas très différente du codex Basilianus et, pour autant qu'on puisse en juger, de l'Ephraemi rescriptus et du Pariathonensis.

[156] Comme le précise Hutter dans un courrier, il n'est cependant pas certain que les autres frontispices, qui n'auraient laissé aucune trace dans le manuscrit, aient existé. D'un autre côté, on imagine mal une absence de miniature au début de certains textes comme Josué, ou comme 1 Reg. alors qu'il y en a chaque fois une au début de 2, 3 et 4 Reg. Dans tous les cas, l'ajout de miniatures semble bien être une idée tardive dans le processus de production, cfr. Hutter 2011, p. 199 n. 20.

[157] Dufrenne 2011; Hutter 2011; Mango 2011.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Contenu selon les médaillons	*Contenu selon la Table des matière du premier volume*	*Contenu effectif du manuscrit (livres bibliques et paratextes liminaires)*[158]
	εἰσιν ἐν τῶ πρώτω βιβλιω ταῦτα	9 paratextes préliminaires dans le périmètre de la Bible complète ou du premier volume
	τοῦ μωσεως	–
γένεσις	α′ γένεσις	imag.; f. 5*r*a; 45*v*a
ἔξοδος	β′ ἔξοδος	imag.; f. 45*v*b; 86*r*a
λευιτικόν	γ′ λευϊτικόν	imag.; f. 86*r*b; – (115*v*a)
ἀριθμοί	δ′ ἀριθμοί	imag.; f. 115*v*b; 156*r*a
δευτερονόμιον	ε′ δευτερονόμιον	imag.; f. 156*r*b; 182*v*a
	ὁμοῦ ε′	–
ἰησοῦς	ς′ ἰησοῦς	<imag.?>; f. 182*v*b; 205*r*b
κριται	ζ′ κριται	imag.; f. 205*v*a; 229*r*a
ρουθ	η′ ρούθ	<imag.?>; f. 229*r*b; 232*v*a
	ἡ ὁκτάτευχος	
βασιλειῶν α′	θ′ βασιλειῶν α′	<imag.?>; f. 232*v*b; 262*r*b
βασιλειῶν β′	ι′ βασιλειῶν β′	imag.; f. 262*v*a; – (280*v*b)
βασιλειῶν γ′	ια′ βασιλειῶν γ′	imag.; f. 282*r*a; – (301*v*b)
βασιλειῶν δ′	ιβ′ βασιλειῶν δ′	imag.; f. 303*r*a; – (321*r*a)
παραλειπομενων α′	ιγ′ παραλειπόμένων α′	<imag.?>; f. 321*r*b; 337*r*a
παραλειπομενων β′	ιδ′ παραλειπομένων β′	<imag.?>; f. 337*r*b; 359*r*a

[158] Les deux numéros de folios indiquent la position des titres initiaux et finaux ou, entre parenthèses précédées d'un tiret, le lieu où elles auraient dû se trouver. Les titres des périmètres complexes sont transcrits. Les images se trouvaient en regard du début du texte; donc, si celui-ci commençait sur un verso, l'image était sur le recto adjacent, c'est-à-dire après le début du texte. Les crochets pointus marquent les images potentiellement perdues (cfr. n. 156 ci-dessus).

ἐζδρας α′	ιε′ ἔζρας α′	<imag.?>; f. 359*r*b; 368*v*b
ἐζδρας β′	ις′ ἔζρας β′	<imag.?>; f. 369*r*a; 382*v*a
ϊουδείθ	ιζ′ ϊουδείθ	imag.; f. 382*v*b; 393*v*b
ἐσθήρ	ιη′ ἐσθήρ	<imag.?>; f. 394*r*a; 400*v*b
Τωβητ	ιθ′ τωβίτ	<imag.?>; f. 401*r*a; 406*v*a
μακκαβαίων α′	κ′ μακκαβαιων α′	<imag.?>; f. 406*v*b; 427*v*b
μακκαβαίων β′	κα′ μακκαβαιων β′	<imag.?>; f. 428*r*a; 443*r*b
μακκαβαίων γ′	κβ′ μακκαβαιων γ′	<imag.?>; f. 443*v*a; 450*r*b
μακκαβαίων δ′	κγ′ μακκαβαιων δ′	imag.; f. 451*r*a; 460*v*a
ϊώβ	κδ′ ϊώβ	imag.; f. 462*r*a; 486*v*b
Ψαλτηριον	κε′ ψαλτήριον	imag., prol., tables etc.; Ps.: f. 490*v*a ψαλτήριον; – (559*r*a, avec déco. finale) Od. (sans titres englobants): – (f. 559*r*b); – (565*v*b);
	περιέχει συν θεω ἡ πρώτη βιβλος βιβλια κε′	–

Tableau 8a: Bible de Léon: contenu du premier volume selon les médaillons initiaux; selon la Table des matières du premier volume; selon les livres bibliques copiés dans le volume

παροιμιαι	ϊωαννης	προς κορινθιους β′
εκκλησιαστης	πραξεις	προς γαλατας
ἄσματα	ϊακωβου επιστολη	προς εφεσιους
σοφία σιράχ	πετρου εττιστολη α′	προς φιλιππισιους (!)
προφηται ιβ′	πετρου επιστολη β′	προς κολοσσαεις
ησαΐας	ϊωαννου επιστολη α′	προς θεσσαλονικης α′
ϊερεμιας	ϊωαννου επιστολη β′	προς θεσσαλονικης β′
ϊεζεκιήλ	ϊωαννου επιστολη γ′	προς τιμοθεον α′ και β′
δανιηλ	ϊουδα επιστολη	[προς τιτον]
ματθαιος	ἀποκαλυψις ϊωαννου	προς φιλημονα
μαρκος	παυλου επιστολη προς ρωμ (!)	[προς εβραιους]
λουκας	προς κορινθιους α′	

Tableau 8b: Bible de Léon: contenu du second volume selon les médaillons initiaux

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Structure

Pour le volume conservé, la délimitation des cahiers, des quaternions sauf situation spéciale, ne pose pas de grave problème, dans la mesure où ils sont pour la plupart toujours intacts, et que l'on a également conservé un grand nombre de signatures[159]. La structure du codex a déjà été discutée en profondeur par Canart[160]; on en trouvera ici un survol, avec quelques remarques complémentaires.

De façon très intéressante, nous trouvons 4 UniMod et autant de SI. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas d'irrégularités dans les transitions entre les œuvres, mais que, lorsqu'on en trouve, elles correspondent à la limite des UniMod, ou sont des conséquences inévitables liées à l'insertion des miniatures.

UniMod 1 (ff. I-II, 1-4): il n'est pas surprenant que l'ensemble des paratextes initiaux, peintures, autres pièces « de luxe » et Tables des matières, soient indépendantes de la partie consacrée au texte.

L'UniMod 2 (ff. 5-460; = partie I et II' chez Canart) est un ensemble vaste, qui embrasse l'Octateuque et les Historiens anciens et récents.

Le Pentateuque et l'Octateuque qui, dans la Table des matières du premier volume sont mis en évidence par un sous-titre introductif et un sous-titre final, n'ont pas été, lors de la copie, délimités de façon particulière.

Comme dans le Sinaiticus, les III Hist. occupent une position peu fréquente mais pas illogique, entre B Esdr. et 1 Mach. Dans le Sinaiticus cependant A Esdr. et 2-3 Mach. sont absents, et les III Hist. sont dans l'ordre Esth., Tob., Idth.

La disposition particulière des Mach. après les III Hist. est soulignée dans une note du f. 406*v*, qui n'est apparemment pas due à l'un des copistes mais à un responsable du volume. Celui-ci précise que, dans certaines Bibles, les Mach. suivent immédiatement Esdr. alors que, dans d'autres, ils suivent Tob., et qu'il a adopté cette dernière solution. Cette note très intéressante montre les hésitations du responsable et témoigne aussi, indirectement, d'autres traditions[161].

[159] Composition donnée par Canart 2011, pp. 14-20; les 4 quaternions mentionnés à la p. 15 occupent en réalité les ff. 421-452, et sont précédés par un ternion (ff. 415-420).

[160] Canart 2011, pp. 49-52; Canart † à paraître.

[161] Canart 2011, pp. 7-8, avec une reproduction de la note.

Un changement de main intervient au milieu d'une pièce biblique (2 Reg. 6,11, au début du f. 269*r*), au début d'un cahier, sans espace particulier ou signe qui dénoterait une attention particulière à cette transition; on remarque cependant le passage d'une mise en page à 34 lignes par le copiste 1, à 51 ou 50 lignes par le copiste 2, jusqu'à la fin de l'UniMod. Il ne s'agit cependant pas d'une discontinuité modulaire ou inter-sérielle.

L'UniMod 3 (ff. 461-486; = partie II" de Canart) ne contient que Job, qui, contrairement aux autres exemples discutés ci-dessus, se trouve avant les Ps., séparé des autres livres sapientiaux. La structure modulaire de Job et des Ps. permet de se demander s'il a été déplacé avant les Ps. en cours de réalisation du projet, pour mieux équilibrer l'épaisseur des deux volumes. Job est copié avec la seule réalisation «2a» de la main 2 attestée dans ce volume, mais sur 33 lignes. Cette UniMod est particulièrement mince par rapport aux UniMod 2 et 4 qui l'entourent. Nous avons ici un premier témoignage dans les pandectes d'une tradition, assez répandue par ailleurs dans la fabrication des Bibles grecques, de copier Job de façon 'isolée'[162].

Dans l'UniMod 4 (ff. 487-565; = partie III chez Canart), copiée sur 33 ou 34 lignes, le premier changement de mains ne correspond pas à des changements de pièces ou de cahiers mais intervient au milieu du f. 492*r*, juste après le titre du Ps. 7. Pour des raisons qui nous échappent, l'écriture change après l'introduction d'Eusèbe aux Ps., mais, selon Canart il s'agit dans les deux cas du copiste 1, qui modifie à cet endroit «la réalisation de son écriture». Le copiste 3 reprend la main au milieu du Ps. 131,2, au début du f. 552*v*, et achève son travail peu après, au f. 565*v*, à la fin des Odes, qui est aussi la fin du volume.

De façon générale, nous remarquons que la structure du contenu se superpose imparfaitement à la structure matérielle.

Dans l'ensemble, dans ce premier volume le copiste 1 s'est taillé la part du lion, alors que le copiste 3 semble avoir été appelé à la rescousse pour finir l'UniMod 4. De façon intéressante, les changements de main se recoupent eux aussi mal avec les changements d'UniMod.

Grâce aux vignettes, nous pouvons nous faire une idée des contenus du second volume et de leur ordre. Pour l'AT, on ne remarque guère que les particularités suivantes:

[162] Par exemple, à nouveau, dans les Bibles atlantique, cfr. Maniaci 2000, pp. 55-56.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– Sap. n'est pas mentionnée. Il faut cependant se souvenir que les producteurs, pour atteindre le chiffre de 60, devaient faire preuve d'astuce et il se peut qu'ils l'aient rattaché implicitement à Sir.[163];
– comme dans le Vaticanus, les Prophètes précèdent directement le NT.

Il n'y a pas non plus grand-chose à dire du NT. Les livres bibliques sont dans l'ordre byzantin habituel, si ce n'est l'Apoc., située entre les Epist. cath. et les Epist. Paul.

Somme toute, pour ce qui est de l'ordre des livres bibliques en général, ce volume présente une grande cohérence thématique.

UMod	Cahiers	SI	Folios	Contenu	Mains	!	2 vol.
1.	Cah. i	i.	(f. I-II, 1*r*-4*v*)*	Paratextes introductifs			v.1
2.	Cah. 1-59	ii.	(f. 5*r*-182*r*a)	Pentateuchus cum imag.	1		
			(f. 182*r*b-232*r*a)	Ios., Iud. cum imag., Ruth			
			(f. 232*r*b-268*r*)	1-2 Reg. (ad 6,11), cum imag.			
	(cah. 36-59)		(f. 269*r*-321*r*a)	2 Reg. (ab 6,11)-4 Reg., cum imag.	2		
			(f. 321*r*b-382*r*a)	1-2 Par., A-B Esdr.			
			(f. 382*r*b-406*r*a)	Idth cum imag., Esth., Tob.			
			(f. 406*r*b-460*r*)	1-4 Mach., cum imag.			
3.	Cah. 60-62	iii.	(f. 461*r*-486*r*)*	Iob, cum imag.	2a		
4.	Cah. 63-72	iv.	(f. 487*r*-565*r*)	Ps., Odae, cum imag. et prtx. init.	1, 1a, 3		
			Volume 2, perdu, NT <Prov., Eccle., Cant., Sir.> <XII Proph.> <Proph. maior.> <Evang.> <Acta> <Ep. Cath.> <Apoc.> <Ep. Paul.>				v.2

Schéma 9: architecture de la Bible de Léon (environ une ligne pour 50 folios)

[163] Canart 2011, p. 7.

9. *Comparaisons*

Des architecture très diverses

Comme l'illustre bien le Tableau 10 ci-dessous, ces pandectes présentent une très grande diversité architecturale[164]. Les quelques rares constantes concernent:

– l'Octateuque, suivi des Historiens anciens, toujours placés au début;
– les Poètes (avec les para-contenus des Ps. lorsqu'il y en a), toujours codicologiquement démarqués des autres livres bibliques. Mais la façon de réaliser cette démarcation varie;
– pour autant qu'on puisse raisonnablement le supposer, l'AT était toujours séparé codicologiquement du NT, mais pas toujours de façon modulaire; tel est aussi le cas de Matth.;
– le NT commence toujours avec les 4 Évangiles, qui sont toujours dans l'ordre traditionnel;
– les Epist. cath. sont toujours toutes dans la même UniMod[165];
– dans tous les cas où il est possible de le vérifier, les pandectes contiennent l'Apoc.

Le bilan des constantes est maigre, d'autant plus qu'on ne voit pas apparaître de traditions ou de filiations. Au niveau macroscopique, cependant, la constatation la plus intéressante est que, dans l'état actuel de nos connaissances, toutes ces Bibles ont été conçues de façon à pouvoir être reliées en 2 voire davantage de volumes.

Incidemment, pour ce qui est de l'ordre des livres bibliques dans des séries particulières on constate:

– comme l'avait déjà remarqué Pierre-Maurice Bogaert, l'ordre et la position des III Hist. n'est pas stable[166]: Esth.-Idth-Tob. dans le Vaticanus; Esth.-Tob.-Idth dans le Sinaiticus et l'Alexandrinus; Idth-Esth.-Tob. dans la Biblia Leonis; sans parler de la situation anormale du Basilianus, où ils sont séparés: Tob.-Idth dans le bloc de l'AT, Esth. à la fin (cfr. *supra*, p. 53);
– incidemment, dans les Epist. Paul, Hebr. ne se trouve jamais à la fin.

[164] Pour une analyse détaillée des trois pandectes les plus anciennes, voir Andrist 2015, pp. 34-37.

[165] La division modulaire de l'Ephraemi rescriptus entre 2 Petr. et 1 Ioh. est accidentelle, cfr. *supra*, p. 42.

[166] Bogaert 2009b, p. 144.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Vaticanus	Sinaiticus	Alexandrinus	Ephraemi rescriptus	Basilianus	Pariathonensis	Biblia Leonis
Gen. ad 46,28.	Pentat.	Gen.-Lev.		Pentat. ad Lev. 13,59		Pentat.
Gen.(fin)-Deut.		Numb.-Deut.		Lev. 13,59-Deut.		
Ios., Iud., Ruth	Ios., Iud., Ruth	Ios., Iud., Ruth		Ios., Iud., Ruth		Ios., Iud., Ruth
1-2 Reg. //	1-2 Reg.	1-2 Reg.		1-2 Reg.		1-2 Reg.
3-4 Reg.	3-4 Reg.	3-4 Reg.		3-4 Reg.	frag. 3 Reg.	3-4 Reg.
1-2 Par.	1-2 Par.	1-2 Par.		1-2 Par.		1-2 Par.
A-B Esdr.	A-B Esdr. (+1 Par. bis)	↓		↓		A-B Esdr.
Ps.	↓	↓		↓		↓
Prov.-Iob, Sap., Sir.	↓	↓		↓		↓
Esth., Idth, Tob.	Esth., Tob., Idth	↓		↓		Idth, Esth., Tob.
X	1 Mach.	↓		↓	frag. 2, 3 Mach.	1-4 Mach.
X	4 Mach.	↓		↓		…
↑	↓	↓		↑		Iob
↑	↓	↓		<Ps.; Od.?>		prtxx, Ps., Od.
↑	↓	↓		Iob, Prov., Ec.		<Prov., Ec., Cant., Sir.>
…	↓			Cant. cum Prol., Sap., Sir.		…
XII Proph.	↓	Os., Am. // Mic.-Mal.		XII Proph. cum Prol.	XII Proph.	<XII Proph.>
Is.	Is.	Is.		Is.	Is.	<Proph. maior.>
Ier., Bar., Lam., Ep.	Ier., Lam., Bar., Ep.	Ier., Bar., Lam., Ep.		Ier., Bar., Lam., Ep.	Ier., Bar., Lam., Ep.	…
Ez. Dan.	<Ez.-Dan.-Mich.> //	Ez., Dan.		Ez.; Dan. cum prtxx	…	…
↑	Ioel–Mal.	↑		↑	↑	↑
↑	↑	Esth., Tob., Idth		Tob., Idth	↑?	↑
↑	↑	A-B Esdr.		↓	↑?	↑
X	↑ X	1-4 Mach.		1-4 Mach.	↑?	↑
X	X	(Ep. ad Marcel.)		X	?	X
↑, X	Ps., X	prtxx, Ps., Od.		↑, X	? <Ps.>	↑
↑	Prov.-Sir., Iob	Iob, Prov.-Sir.	Iob, Prov.-Sir.	↑	?	↑
X	X	X		prtx ad fin. VT		?
X	<Euseb.>	<Euseb., Cap. Mat.?>	<Euseb.?, Cap. Mat.>	Euseb.	??	?
Matth., Marc.	Matth., Marc., Luc.	Mat.; Cap., Marc.; Cap.	Mat., Mc., Lc.; cum Cap.	?	Evang.	<Evang.>
Luc., Ioh.	Ioh.	Luc.; Cap., Ioh.	Ioh.	NT	…	…
X	X	X	X		Prol. Epist.	?
Acta	↓	Acta	Acta		Acta	<Acta>
Ep. cath.	↓	Ep. Cath.	Iacob.-2 Petr.//		Iacob., 1-2 Petr.	<Ep. Cath.>
	↓	…	1 Ioh.-Iudae		1 Ioh.-Iudae	…
↓?	↓	↓	↓		↓?	<Apoc.>
Ep. Paul. ?	Ep. Paul.	Ep. Paul.	Ep. Paul.		Rom.	<Ep. Paul.>
… ad Hebr. 9.14	…	…	…		1 Cor.-Phlm.	…
↑	Acta	↑	↑		↑	↑
↑	Ep. cath.	↑	↑		↑	↑
Apoc.?	Apoc., Barn.	Apoc.	Apoc.		Apoc.?	↑
?	Herm.	1-2 Clem.	?		?	X
	?	Ps. Salom		Esth., A-B Esdr.		X

Tableau 10 (voir la page précédente): comparatif des pandectes conservées[167]

Esquisse d'une évolution historique

Une comparaison des usages que reflètent ces Bibles, de l'organisation modulaire et de la paratextualité soulève rapidement la question de leur évolution historique.

Si la modularité pouvait être interprétée, pour l'époque, comme un signe de progrès linéaire, le Vaticanus serait la pandecte la plus archaïque. En effet, puisque la discontinuité modulaire qui divise les livres des Règnes est accidentelle, de même que celle qui sépare les Épîtres catholiques du Corpus paulien (mais moins clairement), le codex ne présente que deux UniMod, qui le divise vers le milieu, juste après Tobie. Ces deux parties, écrites chacune de façon monolithique, pouvaient donc facilement être reliées séparément. L'absence de paratextes liminaires facultatifs renforce le sentiment d'ancienneté.

Le Sinaiticus, copié sur des quaternions et déjà riche d'une série de paratextes, paraît refléter des pratiques qui, un jour, deviendront standard. L'organisation modulaire de cette pandecte est très révélatrice, même si, pour la première partie, les pertes ne permettent pas d'en juger correctement. Ailleurs, on constate que les grandes parties traditionnelles sont divisibles en autant d'UniMod: une pour les Prophètes, une pour les Poètes, trois pour les Évangiles, une pour le reste du NT, y compris l'Épître de Barnabé, puis une pour le Pasteur d'Hermas, qui se présente comme un addendum.

Ces remarques ne tranchent bien-sûr pas la *vexata quaestio* de l'antériorité chronologique, même en admettant que la modularité et/ou la paratextualité soient des signes de progrès. En effet, si ces deux codex proviennent

[167] Signification des traits et symboles: traits simples: les discontinuités entre UniMod; signe «//» les discontinutiés modulaires accidentelles; traitillés: les discontinuités entre SI; triples traits horizontaux: les lieux, connus ou supposés, prévus pour une séparation en 2 volumes, sauf pour l'Alexandrinus, où ils correspondent aux 4 volumes actuels.
Les textes aujourd'hui entièrement perdus sont entre crochets.
Les principales pertes (au moins un cahier et au moins un texte entièrement perdu, sauf exception) sont en gris.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

d'ateliers différentes, comme du reste le laissent penser la différence dans la composition normale des cahiers et le traitement des Eusebiana, il n'est pas impossible que l'un soit plus conservateur et l'autre plus novateur, donc que le codex le plus archaïque ne soit pas le plus ancien, même si le contraire est plus probable. De même, on pourrait imaginer que le Vaticanus, pour des raisons en partie esthétique, soit, sous forme d'une Bible épurée, une réaction à des pratiques encore imparfaitement en place d'ajouter des paratextes.

L'Alexandrinus et l'Ephraemi rescriptus frappent, tout d'abord, par leur 'hypermodularité'.

Pour le premier, elle concerne surtout l'AT: une UniMod pour le Pentateuque; une autre pour la fin de l'Octateuque; pas moins de trois UniMod pour les Historiens anciens; une UniMod pour les Prophètes; à nouveau trois UniMod pour les Historiens récents, y compris les Historiettes, sur leur propre UniMod; deux UniMod pour le Psautier et une autre pour les Sapientiaux. Par contre le gros du NT est d'un seul tenant, malgré les discontinuités modulaires qui séparent l'une Matthieu de ses Capit., copiés sur la même UniMod que les Can. Euseb., et l'autre, Luc. de Marc. La surprise vient des trois UniMod finales, si ma reconstruction est correcte, qui ne sont certainement pas conçues au hasard: une pour l'Apocalypse, une pour les deux livres attribués à Clément, et une dernière pour les Ps. Salom.

Par contraste, le second volume de l'Ephraemi rescriptus, qui seul a été conservé, est divisible en sept UniMod, correspondant surtout à des grandes sections traditionnelles de la Bible: une pour les Sapientiaux, et six pour le NT, détaillées ci-dessus.

Nous avons considéré plusieurs explications pour cette hypermodularité. L'idée que ces Bibles aient pu avoir été conçues pour servir de modèles à d'autres Bibles devient plus réaliste si on la met en rapport avec les observations d'Irmgard Hutter pour qui l'Alexandrinus a probablement eu une influence directe sur le premier copiste de la Bible de Léon[168]; mais il peut aussi s'agir d'un cas isolé, et cela ne constitue, naturellement, une démonstration ni pour le but que s'étaient fixés les producteurs, ni pour l'usage effectif qui en a été fait. De façon générale, le peu de témoins conservés ne permet malheureusement pas de vérifier la plausibilité de ce genre d'hypothèse.

[168] Hutter 2011, p. 270.

On remarque en outre que ces deux Bibles concentrent, dans une certaine mesure et de manière non exclusive, leurs paratextes autour des Psaumes et des Évangiles, les livres liturgiques par excellence.

Ces Bibles semblent refléter une certaine stabilisation du canon de l'AT, dans la mesure où la question de l'appartenance des quatre livres des Machabées et des Odes dans les pandectes paraît acquise; il faut cependant rester prudent et ne pas généraliser ces observations, vu le peu de témoins conservés, les pertes qui affectent ces livres et la complexité de la question[169]. De même, à partir de l'Alexandrinus, les XII Prophètes précèdent toujours les Grands prophètes.

Pour le NT, on constate également une certaine stabilisation, même si les caractéristiques énoncées ici se trouvent déjà en partie dans le Vaticanus ou dans le Sinaiticus: Matthieu commence désormais toujours au début d'une UniMod; les Évangiles sont suivis par les Actes, dont ils sont également séparés codicologiquement; les Épîtres catholiques précèdent toujours le Corpus paulien. La présence et la position de l'Apocalypse ne semble par contre pas encore résolus.

Les trois dernières pandectes représentent peut-être une large période où la modularité est mise en œuvre de façon très libre, mais très réelle: six UniMod pour le Basilianus, dont une, très ample, englobait au moins les Prophètes, une partie des Historiens anciens et les Eusebiana. Au moins cinq pour le second volume du Pariathonensis, et quatre pour le premier volume de la Biblia Leonis, dont une, elle aussi très ample, englobait l'Octateuque et les Historiens. La position relative des Poètes et des Prophètes, situés juste avant le NT dans le Basilianus et la Biblia Leonis, contrairement au Pariathonensis, n'est pas stable.

Quant à la paratextualité, le Basilianus et le Pariathonensis, mais à sa façon, en font un usage plus large, mais également variable, sans normes ou systématiques apparentes. Notamment, dans le Basilianus, la présence d'une série de paratextes inhabituels autour des Prophètes et avant le Cantique

[169] Sur la question de l'intégration progresive des Mach. au canon, voir Junod 1984 p. 127, en particulier la note 50; Dorival 2003, pp. 88-89 n. 6, 103, 105 Andrist 2009, pp. 236-237; Feder à paraître §§ 1.1.6.2.1, 1.1.6.2.2.1, 1.1.6.3.2.1, 1.1.6.4.1.1 et 1.1.6.5.1. Sur les Odes, voir Karrer à paraître, § III.2.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

surprend, de même que, dans le Pariathonensis, l'absence des paratexts habituels des Évangiles, alors que s'y trouvent divers paratextes pour les Épîtres. La Bible de Léon semble se rattacher à une tradition où les paratextes étaient concentrés autour des livres liturgiques, mis à part les épigrammes et les tables des matières initiales. Nous n'avons cependant, pour en juger ici, que les Psaumes. Par contre, l'AT est embelli par une riche collection de para-contenus visuels, y compris treize frontispices conservées, dans le périmètre simple des pièces, et cinq miniatures au début du volume.

Pour l'organisation générale, on perçoit une certaine similitude entre le Basilianus et la Biblia Leonis.

Il est enfin difficile de dire à partir de quand la fin du canon du NT est stable, étant donné que les fins de l'Ephraemi rescriptus et du Pariathonensis sont perdues, de même que tout le NT du Basilianus. Pour ce qui est des pandectes plus anciennes, j'y reviens dans la conclusion.

La prise en compte des pandectes du premier millénaire produites dans d'autres aires culturelles permettra peut-être de mieux cerner les contours de cette évolution historique présentée ici trop rapidement.

Conclusion

Au-delà des nombreuses informations et propositions nouvelles à propos de chaque manuscrit (par exemple la composition originelle des cahiers de l'Ephraemi rescriptus et du Pariathonensis, les folios perdus de l'Alexandrinus, la conception du Basilianus, etc.), l'étude comparative de ces sept Bibles permet de faire quelques brèves remarques plus générales sur la fabrication et les particularités des pandectes bibliques byzantines les plus anciennes.

- Rareté

Tout d'abord, comme il est bien connu, au cours du premier millénaire la production de pandectes est rare, mais apparemment un peu moins rare au IVe siècle, qui est cependant une époque encore très ancienne, et vers la fin du IXe et le début du Xe siècle. Le Vaticanus et le Sinaiticus sont, chacune à leur manière, des Bibles expérimentales, produites à une époque où le canon biblique chrétien n'est pas encore tout à fait fixé. Comme je

le soutiens ailleurs, elles ont probablement joué un rôle normatif, voire politique, dans le contexte religieux de l'époque[170].

De la fin du IVe à la moitié du IXe siècle, la fabrication de tels livres est visiblement exceptionnelle. Il y a certainement eu de nombreuses pertes, mais elles concernent tous les types de codex bibliques; or, parmi les témoins conservés, les pandectes sont beaucoup moins fréquentes que, par exemple, les Tétraévangiles. On pourrait même argumenter que ces Bibles devaient faire l'objet d'un soin d'autant plus grand qu'elles étaient rares, et auraient donc dû être mieux préservées; le peu de restes conservés n'en serait que plus significatif. De façon très instructive aussi, lorsqu'enfin nous trouvons trois exemples chronologiquement rapprochés vers la fin du millénaire, nous constatons qu'il s'agit de livres assez différents, aussi bien quant à leur contenu (leurs paratextes notamment), leur structure et la finalité de leur production, évaluée sur l'ambition esthétique dont elles témoignent et leur appareil paratextuel.

Le caractère très inhabituel de ces productions ne rend, justement, que plus intéressante la question du contexte de production. Nous en sommes cependant réduits, au mieux, à des hypothèses, si ce n'est pour la Bible de Léon: en l'occurrence, offrir à un monastère un objet aussi rare qu'une pandecte devait constituer un don particulièrement précieux.

- Modularité

Un point commun de ces Bibles est leur modularité, qui n'est pas un biais de l'observateur. Les discontinuités modulaires, souvent soulignées par des espaces vides et des compositions de cahiers inhabituelles en fin d'UniMod, sont une pratique largement répandue dans la fabrication des manuscrits bibliques byzantins et, au-delà, des livres grecs en général, comme je le discuterai ailleurs; à cet égard, le Vaticanus fait figure d'exception. Mais cet 'outil' des producteurs est mis en œuvre de façon très différente, et a permis d'envisager ci-dessus la question d'une évolution des pratiques.

Se peut-il que, dans certains cas, l'ordre des UniMod ait été modifié au cours du temps lors d'une réfection du codex? Cela dépend naturellement,

[170] Andrist 2009, pp. 230-231.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

sous l'angle de l'histoire des Bibles, de la 'viabilité' des ensembles alternatifs possibles. Concrètement, la question ne se pose ni pour le Vaticanus, trop peu modulaire, ni pour la Bible de Léon, dont on connaît par ailleurs l'ordre originel, alors que le déplacement probable des derniers folios du Basilianus ne peut pas être mis en lien avec une discontinuité modulaire. Pour l'Ephraemi rescriptus, nous avons considéré les différentes possibilités, alors que, pour le Sinaiticus, l'étude reste à faire; comme pour les autres Bibles, la question centrale est celle de savoir si les numéros de cahiers conservés sont originels et, dans le cas contraire, s'il y a des raisons de soupçonner qu'ils pourraient ne pas refléter partout la disposition originelle.

- Reliure en plusieurs volumes

Sur la question de la division potentielle en plusieurs volumes, l'analyse de la modularité a donné davantage de résultats. On peut notamment soutenir que toutes ces Bibles ont été consciemment conçues pour pouvoir être facilement reliées en plusieurs volumes. C'est avéré pour l'Alexandrinus et la Bible de Léon, et passablement clair pour le Vaticanus et le Sinaiticus. C'est aussi ce qui, à mon avis, explique au mieux l'absence de la majorité des livres de l'AT dans l'Ephraemi rescriptus et le Pariathonensis, ainsi que les pertes du premier tiers du Sinaiticus, la perte du NT dans le Basilianus et, pour ce dernier comme pour le Pariathonensis, la dispersion des restes dans plusieurs bibliothèques actuelles.

- Modularité et clôture du canon

Cependant, c'est probablement sur la question de la fin des pandectes et celle, liée, de la fermeture du canon du NT que l'analyse de la modularité apporte sa contribution la plus originale. En effet, le Sinaiticus et l'Alexandrinus sont célèbres aussi pour les livres extracanoniques qui se trouvent après l'Apoc. Or, que constate-t-on sur le plan matériel?

Dans le Sinaiticus, l'Epist. Barnab. est codicologiquement liée à l'Apoc., qui est elle-même liée au reste du Praxapostolos. Les responsables ont donc complétement banalisé les transitions entre les Epist. cath. et l'Apoc. d'une part, et l'Apoc. et Barn. d'autre part, qui forment un ensemble indissociable. Par contre, de façon contrastée, Herm. se trouvait sur une UniMod propre; quel que soit l'endroit où cette UniMod aurait dû originellement se trouver, il est clair qu'elle a été conçue de façon modulaire.

Les responsables de l'Alexandrinus ont procédé différemment. De fait, ils ont lié entre eux tous les livres incontestés du NT dans une suite figée mais, si ma reconstruction est correcte, y ajoutent les livres contestés dans des unités amovibles propres: Apoc., 1-2 Clem. et les Ps. Salom.

Notons aussi que, dans l'Ephraemi rescriptus, l'Apoc. suit directement Philem., dans le même cahier.

Lorsque les livres sont physiquement liés à ce qui précède, il est clair que, du point de vue des producteurs, ils appartenaient au même ensemble. À mon avis, dans un contexte où le canon du NT n'était pas encore totalement fermé, il s'agit d'une prise de position très claire en faveur de l'appartenance de l'Apoc. et, dans le Sinaiticus, de Barn., à la Bible. Comment faut-il alors interpréter les cas où ces livres sont détachables? Il est possible que la cause relève des méthodes de production plusieurs fois évoquées ci-dessus, surtout lorsque ce n'est pas la même main qui a copié la pièce précédente. Mais on ne peut pas non plus s'empêcher de constater, une fois de plus, que nous nous trouvons devant des livres contestés, produits sur des unités propres et amovibles. Vu le contexte à nouveau, il est difficile ici aussi de ne pas y voir une position théologique particulière, à la fois prudente et ouverte.

Dans tous les cas, le fait que ces œuvres soient copiées de façon amovible ou non ne résout pas entièrement la question du statut qu'elles possédaient aux yeux des producteurs. Pouvait-il s'agir pour eux, à l'image de l'Epist. ad Marcel. de l'Alexandrinus, de paratextes? L'idée est intéressante, mais quel serait alors le pro-texte? L'ensemble du NT ou de la Bible? Ce ne serait déjà plus la même dynamique que pour l'Epist. ad Marcel.

Une autre option serait d'y voir des «livres pour débutants», selon la catégorie créée par Athanase dans sa fameuse lettre festale pour 367, où ces livres sont mentionnés après le NT[171]; ce seraient alors des livres qui servaient à la catéchèse mais qu'on ne lisait pas à l'Église. Ce n'est pas impossible, mais il n'y a, dans les manuscrits, aucune indication matérielle qu'elles avaient un statut différent des autres œuvres… sauf justement, dans certains cas, les discontinuités modulaires. Nous retouvons la problématique des paragraphes précédents.

[171] Pour un point d'entrée sur cette question largement débattue, voir Junod 2003; voir aussi Bogaert 2009b, p. 146.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Somme toute, au moins pour les œuvres non détachables, l'option qu'elles appartenaient de plein droit au canon de la Bible reste très forte, d'autant plus lorsqu'elles sont parfois citées, ailleurs, comme Écritures.

Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre cette discussion, ni de l'étendre aux livres des Mac., qui soulèvent des questions semblables, mais seulement de souligner que la façon dont ces pièces ont été copiées et rattachées au codex peut apporter une contribution non négligeable à ce débat.

• Diversité

Finalement, outre la rareté et la modularité de ces Bibles, c'est leur diversité qui frappe.

Diversité de la finalité et de l'architecture, comme nous l'avons vu. Mais diversité aussi du canon pour les témoins les plus anciens, avec des hésitations sur la présence de certaines œuvres comme les Machabées ou à la fin du NT. Même en faisant abstraction des deux pandectes les plus anciennes et les plus expérimentales, on est frappé par la diversité des solutions adoptées pour l'ordre des textes, qui se manifeste aussi bien pour les ensembles macroscopiques (par exemple la position relative des Psaumes, des Prophètes, des Poètes…) que pour les ensembles microscopiques (par exemple l'ordre des III Hist.). Le choix des pièces bibliques était déterminé par les conciles, mais pas leur ordre, de sorte que les Byzantins restaient, dans une grande mesure, flexibles sur ce point, comme en témoignent encore les trois dernières pandectes.

Le contenu paratextuel est très divers également, entre le dépouillement du Vaticanus, la parcimonie du Pariathonensis, et l'ostentation de la Biblia Leonis; cette diversité est d'autant plus frappante que les paratextes ne sont jamais abondants, évidemment pour des raisons pratiques liées à la quantité du contenu à insérer dans ces volumes.

La présente étude n'a traité que d'une partie des questions relatives aux pandectes, et sur une base aussi étroite de témoins, il est naturellement impossible de tirer des conclusions assurées sur les pratiques de production ou leurs évolutions. Une étude systématique des Bibles partielles anciennes à contenu étendu, et un élargissement à d'autres aires culturelles anciennes, notamment latine et syriaque, promet d'apporter, sinon des réponses assurées, du moins davantage de lumière ainsi que, sans doute, de nouvelles questions.

Abbréviations

Pour des raisons pratiques, il arrive que, dans les schémas et tableaux, les abréviations soient encore plus succinctes ou concernent d'autres œuvres / ensembles d'œuvres que celles qui sont présentées ici.

Livres bibliques

Les abréviations pour les livres bibliques suivent les recommandations du Corpus Christianorum Series Latina, sauf à propos des livres suivants:

– Sir. = Ecclesiasticus, au lieu de Eccli., pour éviter les confusions avec Eccle., conservé tel quel;
– Lam., au lieu de Thren.
– A Esdr. (= III Esdr. dans la Vulgate), inc. selon l'ed. Rahlfs: Καὶ ἤγαγεν Ιωσιας τὸ πασχα ἐν Ιερουσαλημ
– B Esdr. (=Esdras-Néhémie), inc. selon l'ed. Rahlfs: Καὶ ἐν τῷ πρώτῳ ἔτει Κύρου τοῦ βασιλέως
– Ps. Salom. = Psaumes de Salomon

Abréviations particulières pour des groupes de livres bibliques:

– AT = Ancien Testament
– NT = Nouveau Testament
– XII Proph. = XII Prophètes, aussi appelés Prophètes mineurs ou Petits prophètes
– Proph. maior. = Prophètes majeurs, aussi appelés Grands prophètes = Is., Ierem. et corpus (Epist., Lam., Bar.), Ez., Dan. et corpus (Suz., Bel.)
– III Hist. = Trois historiettes = Tobie, Esther, Judith
– Historiens anciens = 1-4 Reg., 1-2 Par.
– Historiens récents = A B Esdr., 1-4 Mach., III Hist.
– Poètes = les Psaumes + les Sapientiaux (Prov., Eccl., Cant., Iob, Sap., Sir.)
– Epist. cath. = les Épîtres catholiques
– Epist. Paul. = le copus des épîtres attribuées à Paul

Abréviations pour les paratextes:

– Can. Euseb.: Tables des canons d'Eusèbe

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

– Apparat. Euseb.: « Apparatus Eusebianus », dans les marges des Évangiles, les renvois aux Tables des canons
– Capit.: « Capitula », souvent avec l'indication du livre concerné, par exemple Capit. in Ioh.
– Capit. in marg.: « Capitula in marginibus », les capitula placés dans les marges du texte lui-même.

Autres abréviations
– GA: numéro de référence Grégory / Aland, comme référencé sur le site web NTVMR (voir la Bibliographie ci-dessous)
– LDAB: numéro de référence dans la Leuven Database of Ancient Books, https://www.trismegistos.org/ldab/index.php
– Rahlfs: numéro d'identification chez Rahlfs 1914
– TM: numéro de référence Trismegistos, https://www.trismegistos.org/index.php

Bibliographie

Tous les liens électroniques du présent article ont été contrôlés en février 2020.

Aland et al. 1994 = Kurt Aland - Michael Welte - Beate Koster - Klaus Junack, *Kurzgefasste Liste der griechischen Handschriften des Neuen Testaments*, Berlin - New York, 1994[2] (Arbeiten zur neutestamentlichen Textforschung, 1).

Andrist 2009 = Patrick Andrist, *Le milieu de production du Vaticanus graecus 1209 et son histoire postérieure: le canon d'Eusèbe, les listes du IVe siècle, les distigmai et les manuscrits connexes*, in *Le manuscrit B* 2009, pp. 227-256.

Andrist 2015 = Patrick Andrist, *La structure des Codex Vaticanus, Alexandrinus et Sinaiticus: questions ouvertes sur le canon, la fabrication et la circulation de ces bibles*, in *Comment le Livre s'est fait livre* 2015, pp. 11-37.

Andrist 2018 = Patrick Andrist, *Toward a definition of paratexts and paratextuality: the case of ancient Greek manuscripts*, in *Bible as Notepad. Tracing Annotations and Annotation Practices*, ed. Liv Ingeborg Lied, Marilena Maniaci, Berlin 2018 (Manuscripta Biblica, 3), pp. 130-149.

Andrist à paraître = Patrick Andrist, *La disposition énigmatique des livres bibliques du codex Basilianus (Vat. gr. 2106 + Marc. gr. 1)*, à paraître dans les Actes du colloque international *Manuscrits bibliques médiévaux de la Tamise à l'Euphrate. Textes, paratextes, formes et usages* (Université de Aix Marseille, 8 - 9 novembre 2018), ed. Elodie Attia, Patrick Andrist, Marilena Maniaci (Manuscripta biblica).

Andrist - Canart - Maniaci 2013 = Patrick Andrist - Paul Canart - Marilena Maniaci, *La syntaxe du codex: essai de codicologie structurale*, Turnhout 2013 (Bibliologia, 34).

Andrist - Canart † - Maniaci à paraître = Patrick Andrist - Paul Canart - Marilena Maniaci, *The Syntaxe of the Codex*, revised and expanded second edition, à paraître chez Brepols.

Andrist - Maniaci à paraître, = Patrick Andrist - Marilena Maniaci, *La «Syntaxe du codex» cinq ans après: mises à jour terminologiques*, pour les *Mélanges Paul Canart* publiés par la Bibliothèque Vaticane.

Andrist - Wallraff 2016 = Patrick Andrist - Martin Wallraff, *ParaTexBib: an ERC Project Dedicated to Paratexts in Greek Manuscripts of the Bible*, «COMST Bulletin», 2 (2016), pp. 63-68.

Batovici 2015 = Dan Batovici, *The Appearance of Hermas's Text in Codex Sinaiticus*, in *Codex Sinaiticus* 2015, pp. 149-159.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Batovici 2015b = Dan Batovici, *The Less-expected Books in Codex Sinaiticus and Alexandrinus. Codicological and Palaeographical Considerations*, in *Comment le Livre s'est fait livre* 2015, pp. 39-50.

Bogaert 2009a = Pierre-Maurice Bogaert, *Le Vaticanus graecus 1209 témoin du texte grec de l'Ancien Testament*, in *Le manuscrit B* 2009, pp. 47-76, réédition légèrement actualisée de la version parue dans *Codex Vaticanus B* 1999, II, pp. 7-26.

Bogaert 2009b = Pierre-Maurice Bogaert, *Le Vaticanus, Athanase et Alexandrie*, in *Le manuscrit B* 2009, pp. 136-155.

Canart 1998 = Paul Canart, *La « Bibbia di Leone »*, in *Oriente cristiano e santità. Figure e storie di santi tra Bisanzio e l'Occidente*. Catalogo della mostra (Biblioteca Nazionale Marciana, 2 luglio - 14 novembre 1998), ed. Sebastiano Gentile, Milano 1998, n. 3, pp. 140-146.

Canart 2009 = Paul Canart, *Le Vaticanus gr. 1209: notice paléographique et codicologique*, in *Le manuscrit B* 2009, pp. 17-45, réédition augmentée de la version parue dans *Codex Vaticanus B* 1999, II, pp. 1-6.

Canart 2011 = Paul Canart, *Notice codicologique et paléographique*, in *La Bible du Patrice Léon* 2011, pp. 3-57.

Canart † à paraître = Paul Canart †, *Contenu, ordre et structure des Bibles byzantines. IXe et Xe siècles (notes inédites)*, ed. Patrick Andrist, à paraître dans les Actes du colloque international *Manuscrits bibliques médiévaux de la Tamise à l'Euphrate. Textes, paratextes, formes et usages* (Université de Aix Marseille, 8 - 9 novembre 2018), ed. Elodie Attia, Patrick Andrist, Marilena Maniaci (Manuscripta biblica).

Canart - Dufrenne 1988 = Paul Canart - Suzy Dufrenne, *Le Vaticanus Reginensis Graecus 1 ou la province à Constantinople*, in *Scritture, libri et testi nelle aree provinciali di Bisanzio*. Atti del seminario di Erice (18-25 settembre 1988), ed. Guglielmo Cavallo, Giuseppe De Gregorio, Marilena Maniaci, Spoleto 1991 (Biblioteca del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'Università di Perugia, 5), pp. 901-906.

Cavallo 1967 = Guglielmo Cavallo, *Ricerche sulla maiuscola biblica*, Firenze 1967.

Cavallo - Maehler 1987 = Guglielmo Cavallo - Herwig Maehler, *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period A.D. 300-800*, London 1987.

Codex Sinaiticus 2010 = *Codex Sinaiticus. Reference guide*, London 2010.

Codex Sinaiticus 2015 = *Codex Sinaiticus: New Perspectives on the Ancient Biblical Manuscript*, ed. Scot McKendrick, David C. Parker, Amy Myshrall, Cillian O'Hogan, London 2015.

Codex Vaticanus B 1999 = *Codex Vaticanus B. Bibliothecae Apostolicae Vaticanae Codex Vaticanus graecus 1209*, 2 vol., Roma 1999, [I], *Bibliorum Sacrorum graecorum*, facsimilé de B; [II] Paul Canart - Pierre-Maurice Bogaert - Stephen Pisano, *Prolegomena*, réédités avec suppléments dans *Le manuscrit B* 2009, pp. 17-97.

Comment le Livre s'est fait livre 2015 = *Comment le Livre s'est fait livre. La fabrication des manuscrits bibliques (IVe-XVe siècle): bilan, résultats, perspectives de recherche*. Actes du colloque international organisé à l'Université de Namur du 23 au 25 mai 2012, ed. Chiara Ruzzier, Xavier Hermand, Turnhout 2015 (Bibliologia, 40).

Dufrenne - Canart 1988 = Suzy Dufrenne - Paul Canart, *Die Bibel des Patricius Leo. Codex Reginensis graecus I B. Einfuhrung*, Zürich 1988 (Einführungsband zu der Faksimileausgabe des Cod. Reg. Gr. 1 B. Codices e Vaticanis selecti…, 75).

Dorival 2003 = Gilles Dorival, *L'apport des Pères de l'Église à la question de la clôture du canon de l'Ancien Testament*, in *The Biblical Canons*, ed. Jean-Marie Auwers, Henk Jan de Jonge, Leuven 2003 (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, 163), pp. 81-110.

Dufrenne 2011 = Suzy Dufrenne, *Les miniatures*, in *La Bible du Patrice Léon* 2011, pp. 81-183.

Elliott 2015 = James Keith Elliott, *A Bibliography of Greek New Testament Manuscripts*, Leiden, Boston 2015[3] (Supplements to Novum Testamentum, 160).

Feder à paraître = Frank Feder, *The Coptic Canon*, à paraître dans *The Deuterocanonical Scriptures*, ed. Matthias Henze, Frank Feder, Leiden - Boston 2020 (Textual History of the Bible 2A). Je remercie chaleureusement l'auteur de m'avoir communiqué son texte à l'avance.

Fraenkel 2004 = Dietlef Fraenkel, *Verzeichnis der griechischen Handschriften des Alten Testaments von Alfred Rahlfs*, II/1, *Die Überlieferung bis zum VIII. Jahrhundert*, Göttingen 2004.

Furlan 1978 = Italo Furlan, *Codici Greci Illustrati della Biblioteca Marciana*, I, Milano 1978.

Gasparrini Leporace - Mioni 1968 = Tullia Gasparrini Leporace - Elpidio Mioni, *Cento codici Bessarionei*. Catalogo della mostra (Biblioteca azionale Marciana, Venezia, V. centenario della fondazione, 1468-1968), Venezia 1968.

Gathercole 2013 = Simon J. Gathercole, *The Titles of the Gospels in the Earliest New Testament Manuscripts*, «Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft», 104 (2013), pp. 33-76.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Goswell 2009 = Greg Goswell, *Early Readers of the Gospels: The Kephalaia and Titloi of Codex Alexandrinus*, «Journal of Greco-Roman Christianity and Judaism», 66 (2009), pp. 134-174.

Grenz 2018 = Jesse R. Grenz, *Textual Divisions in Codex Vaticanus. A Layered Approach to the Delimiters in B(03)*, «TC: A Journal of Biblical Textual Criticism», 23 (2018), pp. 1-22.

Gumbert 1989 = J. Peter Gumbert, *L'unité codicologique ou: à quoi bon les cahiers?*, «Gazette du livre médiéval», 14 (1989), pp. 4-8.

Gumbert 2004a = J. Peter Gumbert, *Codicological Units: Towards a Terminology for the Stratigraphy of the Non-Homogeneous Codex*, in *Il codice miscellaneo, tipologia e funzioni*. Atti del convegno internazionale (Cassino, 14-17 maggio 2003), ed. Edoardo Crisci, Oronzo Pecere, Cassino 2004 (Segno e testo 2), pp. 17-42.

Gumbert 2004b = J. Peter Gumbert, *Fifty Years of Codicology*, «Archiv für Diplomatik», 50 (2004), pp. 505-526.

Hutter 2002 = Irmgard Hutter, *Eine verspätete Bibelhandschrift (Paris, Bibl. Nat. gr. 14)*, «Paleoslavica», 10 (2002), pp. 159-174.

Hutter 2011 = Irmgard Hutter, *The Decoration*, in *La Bible du Patrice Léon* 2011, pp. 195-272.

Iacobini 2007 = Antonio Iacobini, *Il segno del possesso: committenti, destinatari, donatori nei manoscritti bizantini dell'età macedone*, in *Bisanzio nell'età dei Macedoni. Forme della produzione letteraria e artistica*, ed. Fabrizio Conca, Gianfranco Fiaccadori, Milano 2007 (Quaderni di Acme, 87), pp. 151-194.

Jellicoe 1993 = Sidney Jellicoe, *The Septuagint and Modern Study*, Winona Lake (IND) 1993.

Jongkind 2007 = Dirk Jongkind, *Scribal habits of Codex Sinaiticus*, Piscataway (NJ) 2007 (Text and Studies, 5).

Jongkind 2019 = Dirk Jongkind, *Manuscripts of the Greek Bible*, in *The New Testament in Antiquity and Byzantium: Traditional and Digital Approaches to its Texts and Editing*, ed. Hugh A. G. Houghton et al., Berlin 2019 (Arbeiten zur Neutestamentlichen Textforschung, 52), pp. 189-201.

Junod 1984 = Eric Junod, *La formation et la composition de l'Ancien Testament dans l'Église grecque des quatre premiers siècles*, in *Le canon de l'Ancien Testament. Sa formation et son histoire*, ed. Jean-Daniel Kaestli, Otto Wermelinger, Genève 1984 (Le monde de la Bible), pp. 105-134, dossier, pp. 135-151.

Junod 2003 = Eric Junod, *Quand l'évêque Athanase se prend pour l'évangéliste Luc*

(Lettre festale XXXIX sur le canon des Écritures), in *Early Christian voices in texts, traditions, and symbols. Essays in honor of François Bovon*, ed. David H. Warren, Ann Graham Brock, David W. Pao, Boston 2003, pp. 197-208.

Karrer à paraître = Martin Karrer, *Septuagint and New Testament in Papyri and Pandects – Texts, Intertextuality and Criteria of Edition*, à paraître dans *New Avenues in the Exegesis of the Bible in the Light of the LXX. The Septuagint in Its Ancient Context*, ed. Leonardo Pessoa, Daniela Scialabba, Peter Dubovsky, Benedetta Rossi, Turnhout 2021 (?). Je remercie chaleureusement l'auteur de m'avoir communiqué son texte à l'avance.

La Bible du Patrice Léon 2011 = *La Bible du Patrice Léon: Codex Reginensis Graecus 1: commentaire codicologique, paléographique, philologique et artistique*, dir. Paul Canart, Roma, Città del Vaticano 2011 (Studi e Testi, 463).

Le manuscrit B 2009 = *Le manuscrit B de la Bible (Vaticanus graecus 1209). Introduction au fac-similé.* Actes du Colloque de Genève (11 juin 2001). Contributions supplémentaires, ed. Patrick Andrist, Lausanne 2009 (Histoire du texte biblique, 7).

Leroy 1977-1979 = Julien Leroy, *L'or dans les manuscrits grecs d'Italie*, «Rivista di studi bizantini e neoellenici», n.s., 14-16 (1977-1979), pp. 115-123.

Livadaras (?) = Nicolaos A. Livadaras, notice sur le codex Stavronikita 29, non datée, publiée sur Pinakes diktyon 30090.

Lyon 1959 = Robert W. Lyon, *A Re-examination of Codex Ephraemi Rescriptus*, «New Testament Studies», 5 (1959), pp. 260-272.

Mango 1969 = Cyril Mango, *The Date of Cod. Vat. Regin. Gr. 1 and the "Macedonian Renaissance"*, «Institutum Romanun Norvegiae. Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia», 4 (1969), pp. 121-126.

Mango 2011 = Cyril Mango, *The Epigrams*, in *La Bible du Patrice Léon* 2011, pp. 59-79.

Maniaci 2000 = Marilena Maniaci, *La struttura delle Bibbie Atlantiche*, in *Le Bibbie Atlantiche. Il Libro delle Scritture tra monumentalità e rappresentazione*, ed. Marilena Maniaci, Giulia Orofino, Milano 2000, pp. 47-60.

Maniaci 2004 = Marilena Maniaci, *Il codice greco 'non unitario'. Tipologia e terminologia*, in *Il codice miscellaneo, tipologia e funzioni.* Atti del convegno internazionale (Cassino, 14-17 maggio 2003), ed. Edoardo Crisci, Oronzo Pecere, Cassino 2004 (Segno e testo, 2), pp. 75-107.

Marcon 2013 = Susy Marcon, *Restauri bessarionei nei manoscritti marciani*, in *Vie per Bisanzio.* VIII Congresso Nazionale dell'Associazione Italiana di Studi Bizantini (Venezia, 25-28 novembre 2009), ed. Antonio Rigo, Bari 2013, pp. 549-570.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Marzo 2009 = Flavio Marzo, *Codicology: the history of the structural features of the Codex Sinaiticus*, publié online en 2009, http://www.codex-sinaiticus.net/en/project/conservation_codicology.aspx.

Metzger 1991 = Bruce Manning Metzger, *Manuscripts of the Greek Bible. An Introduction to Greek Palaeography*, New York - Oxford 1991[2].

Metzger - Ehrman 2005 = Bruce Manning Metzger - Bart D. Ehrman, *The Text of the New Testament: Its Transmission, Corruption and Restoration*, New York - Oxford 2005[4].

Mioni 1981 = Elpidio Mioni, *Bibliothecae divi Marci Venetiarum codices Graeci manuscripti*, I, *Thesaurus antiquus, codices 1-299*, Roma 1981 (Indici e cataloghi, n. s., 6).

Milne - Skeat 1938 = Herbert John Mansfield Milne - Theodore Skeat, *Scribes and Correctors of the Codex Sinaïticus*, London 1938.

Myshrall 2015 = Amy Myshrall, *The Presence of a Fourth Scribe?*, in *Codex Sinaiticus* 2015, pp. 139-148.

NTVMR = «New Testament Virtual Manuscript Room», site web géré par l'Institut für neutestamentliche Textforschung, de l'Université de Münster, https://ntvmr.uni-muenster.de/liste.

Orsini 2005 = Pasquale Orsini, *Manoscritti in maiuscola biblica. Materiali per un aggiornamento*, Cassino 2005.

Orsini 2013 = Pasquale Orsini, *Scrittura come immagine. Morfologia e storia della maiuscola liturgica bizantina*, Roma 2013.

Orsini 2019 = Pasquale Orsini, *Studies on Greek and Coptic Majuscule Scripts and Books*, Hamburg 2019 (Studies in Manuscript Cultures, 15).

Parker 1992 = David C. Parker, *Codex Bezae. An Early Christian Manuscript and its Text*, Cambridge 1992.

Parker 2008 = David C. Parker, *An introduction to the new testament manuscripts and their texts*, Cambridge 2008 (repr. 2010).

Parker 2010 = David C. Parker, *Codex Sinaiticus. The Story of the World's Oldest Bible*, London 2010.

Parker 2015 = David C. Parker, *The Transcription and Reconstruction of Codex Sinaiticus*, in *Codex Sinaiticus* 2015, pp. 279-293.

Parpulov 2014 = Georgi Parpulov, *Toward a History of Byzantine Psalters (ca. 850–1350 AD)*, Plovdin 2014.

Perria 1991 = Lidia Perria, *La minuscola* "*tipo Anastasio*", in *Scritture, libri e testi*

nelle aree provinciali di Bisanzio. Atti del Seminario di Erice (18-25 settembre 1988), ed. Guglielmo Cavallo, Giuseppe De Gregorio, Marilena Maniaci, Spoleto 1991 (Biblioteca del Centro per il collegamento degli studi medievali e umanistici nell'Università di Perugia, 5), pp. 271-318.

Pinakes: site web du CNRS, géré par la Section grecque de l'IRHT, https://pinakes.irht.cnrs.fr/.

Pisano 2009 = Stephen Pisano, *The Vaticanus graecus 1209: A Witness to the Text of the New Testament*, in *Le manuscrit B* 2009, pp. 77-97, réédition augmentée de la version parue dans *Codex Vaticanus B* 1999, II, pp. 27-41.

Prato 1986 = Giancarlo Prato, *Attività scrittoria in Calabria nei secoli IX-X. Qualche riflessione*, «Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik», 36 (1986), pp. 219-228 + 12 Tavv.; repr. in Id., *Studi di paleografia greca*, Spoleto 1994, pp. 1-11 + 12 Tav.

Prato 2000 = Giancarlo Prato, *Una questione di metodo*, in *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito*. Atti del V Colloquio internazionale di Paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998), ed. Giancarlo Prato, Firenze 2000 (Papyrologica Florentina, 31), pp. 701-707.

Rahlfs 1914 = Alfred Rahlfs, *Verzeichnis der griechischen Handschriften des Alten Testaments*, Berlin 1914 (Nachrichten von der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse, 3; = Mitteilungen des Septuaginta-Unternehmens, 2); nouv. ed. partielle, Fraenkel 2004.

Ronconi 2005 = Filippo Ronconi, *La miscellanea che non divenne mai silloge: il caso del Bodl. Barocci 50*, in *Selecta colligere*, II, *Beiträge zur Methodik der Kompilation und Wiederverwertung von Texten von der Antike bis in byzantinische Zeit*, ed. Rosa Maria Piccione, Matthias Perkams, Alessandria 2005 (Hellenika. Testi e strumenti di letteratura greca antica, medievale e umanistica, 18), pp. 295-353.

Ronconi 2007 = Filippo Ronconi, *I manoscritti greci miscellanei. Ricerche su esemplari dei secoli IX-XII*, Spoleto 2007 (Testi, studi, strumenti, 21).

Ronconi 2012 = Filippo Ronconi, *Le corpus aristotélicien du Paris. gr. 1853 et les cercles érudits à Byzance. Un cas controversé*, «Studia graeco-arabica», 2 (2012), pp. 201-225.

Skeat 1999 = Theodore Cressy Skeat, *The Codex Sinaiticus, the Codex Vaticanus and Constantine*, «The Journal of Theological Studies», 50 (1999), pp. 583-625.

Smith 2014 = Andrew Smith, *A Study of the Gospels in Codex Alexandrinus. Codicology, Palaeography and Scribal Hands*, Leiden - Boston 2014 (New Testament Tools, Studies and Documents, 48).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

Tischendorf 1843 = Constantin Tischendorf, *Codex Ephraemi Syri rescriptus, sive fragmenta Novi Testamenti e codice graeco Parisiensi celeberrimo…*, Leipzig 1843.

Tischendorf 1845 = Constantin Tischendorf, *Codex Ephraemi Syri rescriptus, sive fragmenta Veteris Testamenti e codice graeco Parisiensi celeberrimo…*, Leipzig 1845.

Tischendorf 1855 = Constantin Tischendorf, *Anecdota sacra et profana,* Leipzig 1855.

Tov 2015 = Emanuel Tov, *The Septuagint in Codex Sinaiticus Compared with Other Sources*, in *Codex Sinaiticus* 2015, pp. 21-29.

Treat 1996 = Jay Curry Treat, *Lost Keys. Text and Interpretation in Old Greek Song of Songs and Its Earliest Manuscript Witnesses*. Diss., Univ. of Pennsylvania, Philadelphia (PA) 1996.

Treat 1999 = Jay Curry Treat, *A Fiery Dove. The Song of Songs in Codex Venetus 1*, in *A Multiform Heritage: Studies on Early Judaism and Christianity in Honor of Robert A. Kraft*, ed. Benjamin G. Wright, Atlanta (GA) 1999 (SBL Homage Series, 24), pp. 275-301

Versace 2018 = Pietro Versace, *I marginalia del Codex Vaticanus*, Città del Vaticano 2018 (Studi e Testi, 528).

Wallraff - Andrist 2015 = Martin Wallraff - Patrick Andrist, *Paratexts of the Bible: A New Research Project on Greek Textual Transmission*, «Early Christianity», 6 (2015), pp. 237-243.

Wallraff à paraître = Martin Wallraff, *Die Kanontafeln des Euseb von Kaisareia. The Canon Tabels of Eusebius of Caesarea. Critical Edition and Analysis. Untersuchung und kritische Edition*, à paraître, Berlin (Manuscripta Biblica). Je remercie chaleureusement l'auteur de m'avoir communiqué son texte à l'avance.

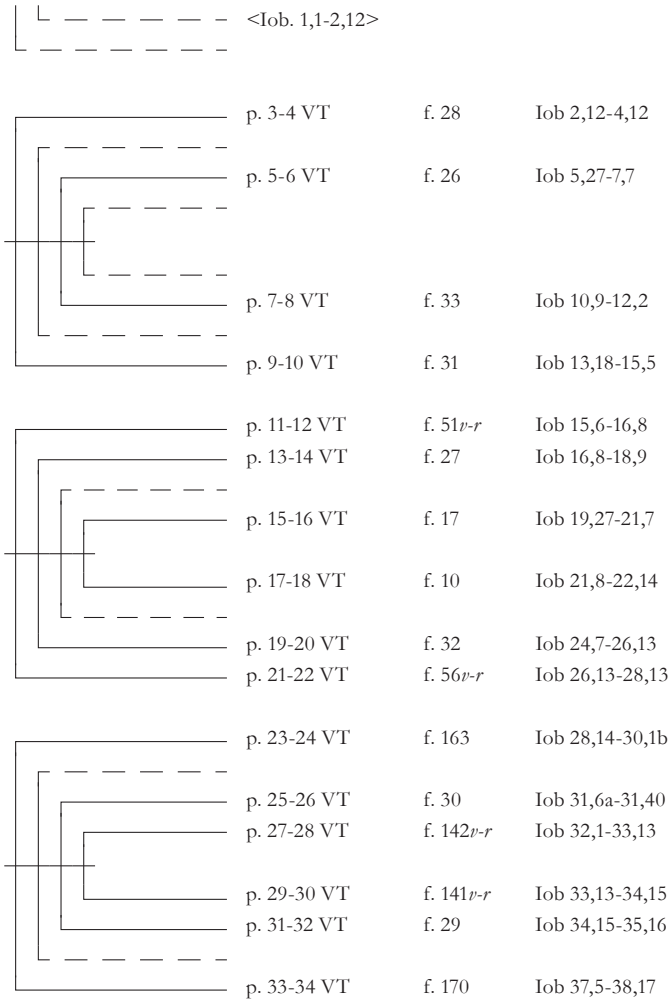
Weitzmann 1935 = Kurt Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin 1935 (repr. 1996, avec suppl.).

Weitzmann 1996 = cfr. Weitzmann 1935.

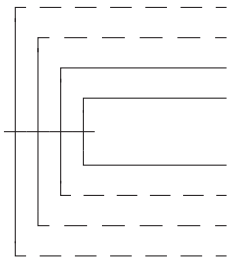
Appendice A: Reconstruction des cahiers conservés du codex Ephraemi rescriptus

Le schéma ci-dessous présente la composition des cahiers reconstructibles du codex biblique réutilisé dans l'Ephraemi rescriptus. Les numéros de pages correspondent à la transcription de Tischendorf (1845); les folios sont ceux du codex actuel. La barre oblique indique, suivant sa position, le début ou la fin d'un livre biblique.

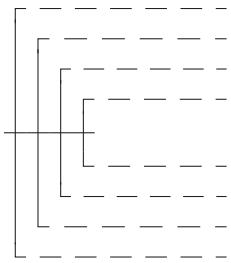
Ephraemi rescriptus, UniMod 1 (Sapientes)

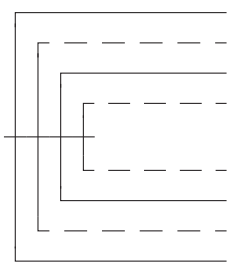


DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

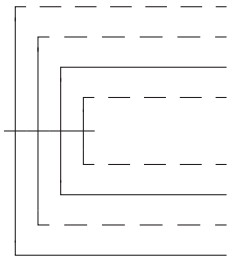


p. 35-36 VT	f. 4	Iob 40,25-42,7[172]
p. 37-38 VT	f. 171*v-r*	Iob 42,8-42,17e
p. 41-42[173] VT	f. 177*v-r*	Prov. 1,1-2,8
??		
??		



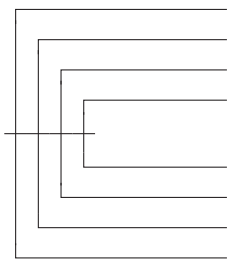


p. 43-44 VT	f. 194	Prov. 15,29-17,1
p. 45-46 VT	f. 12	Prov. 18,11-19,26
p. 47-48 VT	f. 15	Prov. 22,17-23,25
p. 49-50 VT	f. 201	Prov. 24,22e, 30,1-14, 24,23-34, 30,15-21[174]

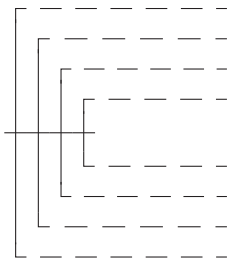


p. 51-52 VT	f. 167	Prov. 26,23b-28,2
p. 53-54 VT	f. 166	Prov. 31,30-31/ (v) Eccle. 1,1-14
p. 57-58	f. 176*v-r*	Eccle. 2,18-3,19

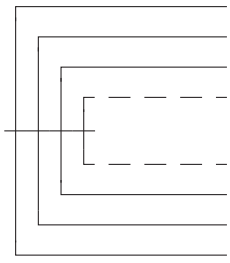
172 pp. 35-36, Tischendorf 1845: Iob 40,20-41,14; 41,14-42,7.
173 Tischendorf 1845, p. 5, indique à tort les pp. 39-40.
174 pp. 49-50, Tischendorf 1845: Prov. 29, 27-24,24; 24,25-30,21.



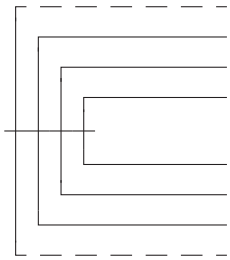
p. 59-60 VT	f. 14	Eccle. 3,19-5,5
p. 61-62 VT	f. 138*v-r*	Eccle. 5,5-6,10[175]
p. 63-64 VT	f. 44	Eccle. 6,10-7,29
p. 65-66 VT	f. 168	Eccle. 7,30-9,2
p. 67-68 VT	f. 165	Eccle. 9,2-10,7
p. 69-70 VT	f. 47	Eccle. 10,8-12,4
p. 71-72 VT	f. 145*v-r*	Eccle. 12,4-14/ (v) Cant. 1,1-15
p. 75-76 VT	f. 13	Cant. 1,16-3,9



<Cant. 3,9-8,14/>
</Sap. (ab 1,1)>



p. 79-80 VT	f. 153	Sap. 8,5-9,13
p. 81-82 VT	f. 11	Sap. 9,13-11,4
p. 83-84 VT	f. 130	Sap. 11,4-12,10
p. 85-86 VT	f. 137[176]	Sap. 14,19-15,15
p. 87-88 VT	f. 16	Sap. 15,15-16,21
p. 89-90 VT	f. 154	Sap. 16,22-17,18

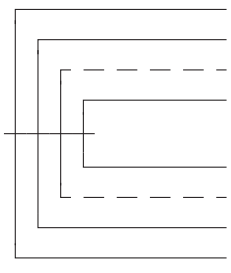


p. 91-92 VT	f. 54	Sap. 18,24-19,22/
p. 95-96 VT	f. 94	/Sir. Prol./ Sir. 1,1-1,22
p. 97-98 VT	f. 83	Sir. 1,23-3,13
p. 99-100 VT	f. 88	Sir. 3,14-4,20
p. 101-102 VT	f. 93	Sir. 4,20-6,12
p. 103-104 VT	f. 53	Sir. 6,12-7,14

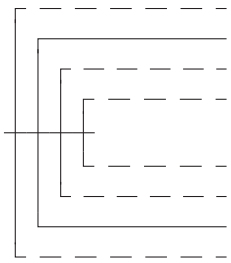
[175] Feuillet publié comme planche dans Tischendorf 1845 (fin du volume); aujourd'hui perdu.

[176] Aujourd'hui numéroté «137-138», suite à la disparition du f. 138, publié comme planche par Tischendorf 1845; cfr. *supra*.

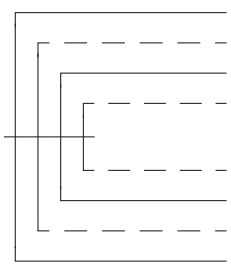
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)



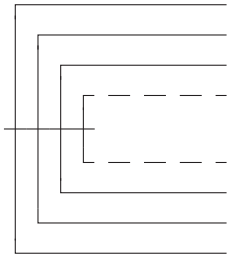
p. 105-106 VT	f. 150	Sir. 8,15-10,9
p. 107-108 VT	f. 121	Sir. 10,10-11,17
p. 109-110 VT	f. 173*v-r*	Sir. 12,16-14,8
p. 111-112 VT	f. 174*v-r*	Sir. 14,9-16,1
p. 113-114 VT	f. 114	Sir. 17,12-18,23
p. 115-116 VT	f. 149	Sir. 18,24-20,5



p. 117-118 VT	f. 95	Sir. 21,12-22,19
p. 119-120 VT	f. 92	Sir. 27,19-28,25



p. 121-122 VT	f. 196	Sir. 30,8-24, 33,16-34,5[177]
p. 123-124 VT	f. 180	Sir. 35,19-36,10, 30,25-31,22[178]
p. 125-126 VT	f. 183	Sir. 37,11-38,15
p. 127-128 VT	f. 199	Sir. 39,7-40,4



p. 129-130 VT	f. 78	Sir. 40,5-41,10
p. 131-132 VT	f. 81	Sir. 41,10-42,17
p. 133-134 VT	f. 6	Sir. 42,17-43,27
p. 135-136 VT	f. 9	Sir. 45,24b-47,4
p. 137-138 VT	f. 74	Sir. 47,4-48,9
p. 139-140 VT	f. 77	Sir. 48,9-49,12a

[177] pp. 121-122, Tischendorf 1845: Sir. 30,8-18; 30,18-31,5.
[178] pp. 123-124, Tischendorf 1845: Sir. 32,18-33,6; 33,6-22.

— — — — — — <Sir. (ab 49,12b)>
— — — — — —
— — — — — — <Sir. (ad 51,30?)/>

Ephraemi rescriptus, UniMod 2-4 (Evangelia)

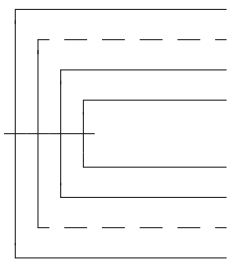
UniMod 2 (?) ————————————————

<?/Ep. ad Carp.
Can. Euseb. >
└ — — — — — – <Capit. in Matth.>

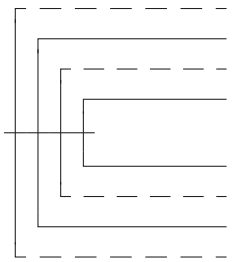
UniMod 3 ————————————————

p. 3-4 NT	f. 106	/Matth. 1,1-2,9
p. 5-6 NT	f. 107	Matth. 2,9-3,17
p. 7-8 NT	f. 204	Matth. 3,17-5,15
p. 9-10 NT	f. 207	Matth. 7,5-8,11
p. 11-12 NT	f. 112	Matth. 8,11-9,11
p. 13-14 NT	f. 113	Matth. 9,11-10,6
p. 15-16 NT	f. 65*v-r*	Matth 10,6-41
p. 17-18 NT	f. 162	Matth. 10,41-12,4
p. 19-20 NT	f. 122	Matth. 12,4-39
p. 21-22 NT	f. 205	Matth. 12,39-13,21
p. 23-24 NT	f. 206	Matth. 13,21-51
p. 25-26 NT	f. 129	Matth. 13,51-14,28
p. 27-28 NT	f. 155	Matth. 14,28-15,30
p. 29-30 NT	f. 58*v-r*	Matth. 15,30-16,23

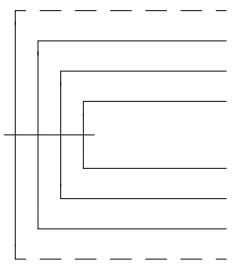
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)



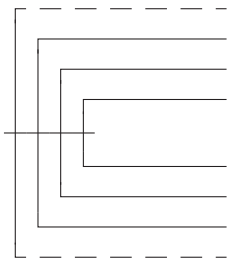
p. 31-32 NT	f. 152	Matth. 16,23-17,26
p. 33-34 NT	f. 59*v-r*	Matth. 18,28-19,28
p. 35-36 NT	f. 60*v-r*	Matth. 19,28-20,34
p. 37-38 NT	f. 63*v-r*	Matth. 20,34-21,32
p. 39-40 NT	f. 64*v-r*	Matth. 21,32-22,20
p. 41-42 NT	f. 147	Matth. 23,17-24,10



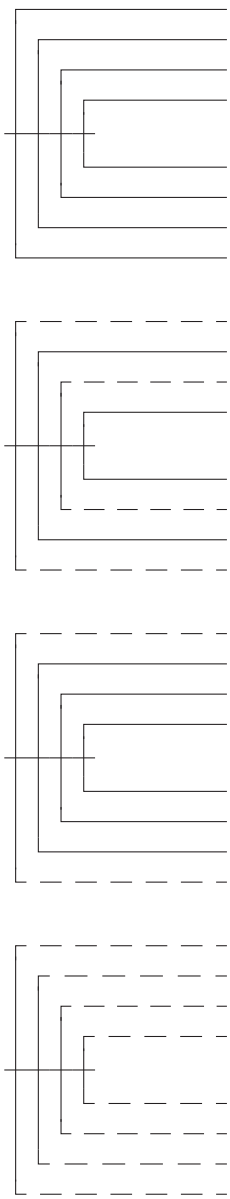
p. 43-44 NT	f. 156	Matth. 24,45-25,30
p. 45-46 NT	f. 62*v-r*	Matth. 26,22-52
p. 47-48 NT	f. 61*v-r*	Matth. 26,52-27,11
p. 49-50 NT	f. 161	Matth. 27,47-28,14
		< Matth. 28,15-19/ (*v*) Capit. in Marc.>



		< Capit. in Marc./ (*v*) Marc. 1.1-17 >
p. 53-54 NT	f. 160	Marc. 1,17-2,8
p. 55-56 NT	f. 108	Marc. 2,8-3,10
p. 57-58 NT	f. 158	Marc. 3,10-4,12
p. 59-60 NT	f. 159	Marc. 4,13-5,8
p. 61-62 NT	f. 111	Marc. 5,9-6,1
p. 63-64 NT	f. 157	Marc. 6,2-31



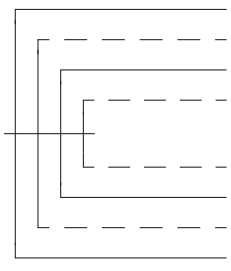
p. 65-66 NT	f. 36*v-r*	Marc. 8,5-38
p. 67-68 NT	f. 24	Marc. 9,1-32
p. 69-70 NT	f. 79	Marc. 9,33-10,19
p. 71-72 NT	f. 76	Marc. 10,19-49
p. 73-74 NT	f. 19	Marc. 10,50-11,30
p. 75-76 NT	f. 39*v-r*	Marc. 11,31-12,13



p. 77-78 NT	f. 186	Marc. 13,19-14,18
p. 79-80 NT	f. 75[179]	Marc. 14,18-54
p. 81-82 NT	f. 2	Marc. 14,55-15,21
p. 83-84 NT	f. 151	Marc. 15,21-16,13
p. 85-86 NT	f. 148	Marc. 16,14-20/ (*v*) Capit. in Luc.
p. 87-88 NT	f. 3	Capit. in Luc./
p. 91-92 NT	f. 80	/Luc. 1,1-38
p. 93-94 NT	f. 193	Luc. 1,38-2,5
p. 95-96 NT	f. 5	Luc. 2,42-3,21
p. 97-98 NT	f. 172*v-r*	Luc. 4,25-5,13
p. 99-100 NT	f. 175*v-r*	Luc. 5,13-6,4
p. 101-102 NT	f. 1	Luc. 6,37-7,16
p. 103-104 NT	f. 117	Luc. 8,28-9,3
p. 105-106 NT	f. 178	Luc. 9,3-9,34
p. 107-108 NT	f. 133	Luc. 9,34-10,4
p. 109-110 NT	f. 134	Luc. 10,5-37
p. 111-112 NT	f. 185	Luc. 10,38-11,28
p. 113-114 NT	f. 118	Luc. 11,28-12,3

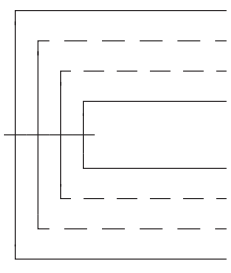
[179] Permutation des ff. 2 et 75 par rapport à Tischendorf 1843, p. 12.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

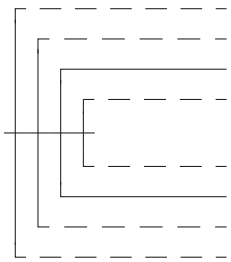


p. 115-116 NT	f. 57*v-r*	Luc. 19,42-20,27
p. 117-118 NT	f. 90	Luc. 21,21-22,19
p. 119-120 NT	f. 97	Luc. 23,25-24,7
p. 121-122 NT	f. 50*v-r*	Luc. 24,46-53/ (*v*) Capit. in Ioh./

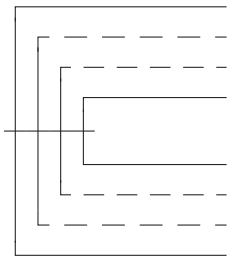
UniMod 4 ————————————————————



p. 125-126 NT	f. 188	/Ioh. 1,1-40
p. 127-128 NT	f. 203	Ioh. 3,33-4,35
p. 129-130 NT	f. 208	Ioh. 4,35-5,16
p. 131-132 NT	f. 191	Ioh. 6,38-7,3



p. 133-134 NT	f. 35*v-r*	Ioh. 8,34-9,11
p. 135-136 NT	f. 40*v-r*	Ioh. 11,8-46



p. 137-138 NT	f. 86	Ioh. 13,8-14,7
p. 139-140 NT	f. 125	Ioh. 16,21-17,24
p. 141-142 NT	f. 126	Ioh. 17,24-18,36
p. 143-144 NT	f. 85	Ioh. 20,26-21,25

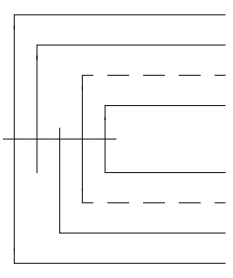
Ephraemi rescriptus, UniMod 5-7 (Praxapostolos)

UniMod 5 ————————————————————

p. 147-148 NT	f. 67*v-r*	Act. 1,1-2,8
p. 149-150 NT	f. 164	Act. 2,8-42
p. 151-152 NT	f. 143*v-r*	Act. 2,43-4,3
p. 153-154 NT	f. 140*v-r*	Act. 5,35-7,9
p. 155-156 NT	f. 169	Act. 7,9-44
p. 157-158 NT	f. 72*v-r*	Act. 7,44-8,24
p. 159-160 NT	f. 182	Act. 8,24-9,20
p. 161-162 NT	f. 103	Act. 9,21-10,9
p. 163-164 NT	f. 96	Act. 10,10-42
p. 165-166 NT	f. 91	Act. 13,1-32
p. 167-168 NT	f. 100	Act. 13,32-14,14
p. 169-170 NT	f. 181	Act. 14,14-15,12
p. 171-172 NT	f. 48	Act. 15,13-16,7
p. 173-174 NT	f. 179	Act. 16,7-36
p. 175-176 NT	f. 184	Act. 20,10-21,3
p. 177-178 NT	f. 43	Act. 21,3-30
p. 179-180 NT	f. 20*v-r*	Act. 22,21-23,18
p. 181-182 NT	f. 52*v-r*	Act. 24,15-25,17
p. 183-184 NT	f. 55*v-r*	Act. 25,18-26,19
p. 185-186 NT	f. 23*v-r*	Act. 27,16-28,4

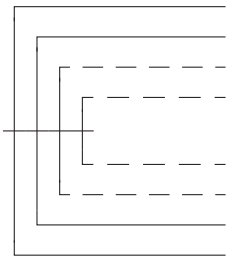
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

UniMod 6 ————————————————————



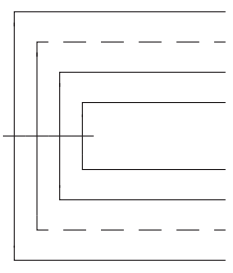
p. 189-190 NT	f. 71*v-r*	/Iacob. 1,1-2,8
p. 191-192 NT	f. 89	Iacob. 2,9-4,2
p. 193-194 NT	f. 135	/1 Petr. 1,1-2,14
p. 195-196 NT	f. 132	1 Petr. 2,14-4,5
p. 197-198 NT	f. 82	/2 Petr. 1,1-2,10
p. 199-200 NT	f. 68*v-r*	2 Petr. 2,10-3,18/

(ElMod ————————————————————)

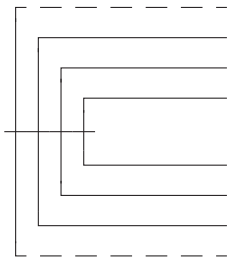


p. 201-202 NT	f. 110	/1 Ioh. 1,1-2,23
p. 203-204 NT	f. 189	1 Ioh. 2,23-4,2
p. 205-206 NT	f. 190	(*r*) /3 Ioh. / (*v*) Iudae 1,1-13
p. 207-208 NT	f. 109	(*r*) Iudae 1,14-25 / (*v*) vide

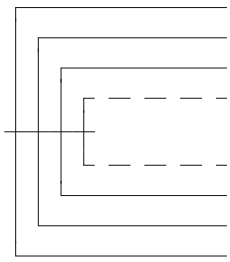
UniMod 7 ————————————————————



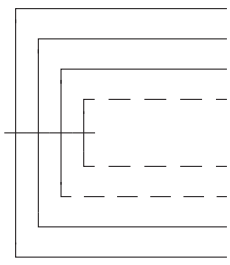
p. 211-212 NT	f. 124	/Rom. 1,1-2,5
p. 213-214 NT	f. 69*v-r*	Rom. 3,21-5,5
p. 215-216 NT	f. 209	Rom. 5,6-6,19
p. 217-218 NT	f. 202	Rom. 6,19-8,8
p. 219-220 NT	f. 70*v-r*	Rom. 8,8-9,5
p. 221-222 NT	f. 127	Rom. 10,15-11,31



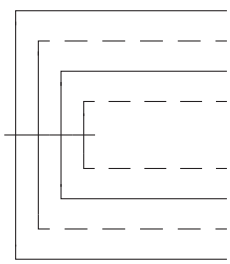
p. 223-224 NT	f. 22*v-r*	Rom. 13,10-15,11
p. 225-226 NT	f. 8	Rom. 15,11-16,13
p. 227-228 NT	f. 87	Rom. 16,14-27/ (*v*) 1 Cor. 1,1-22
p. 229-230 NT	f. 84	1 Cor. 1,23-3,15
p. 231-232 NT	f. 7	1 Cor. 3,15-5,11
p. 233-234 NT	f. 21*v-r*	1 Cor. 5,11-7,18



p. 235-236 NT	f. 18	1 Cor. 9,6-10,16
p. 237-238 NT	f. 105	1 Cor. 10,16-11,27
p. 239-240 NT	f. 42	1 Cor. 11,28-13,8
p. 241-242 NT	f. 49	1 Cor. 15,40-16,24/
p. 243-244 NT	f. 98	/2 Cor. 1,1-2,13
p. 245-246 NT	f. 25	2 Cor. 2,14-4,16

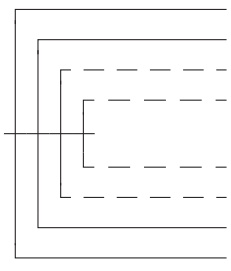


p. 247-248 NT	f. 104	2 Cor. 4,16-6,16
p. 249-250 NT	f. 34*v-r*	2 Cor. 6,16-8,14
p. 251-252 NT	f. 146	2 Cor. 8,14-10,8
		<2 Cor. ad 13,13>/(*v*?) <Gal. 1.1-20>
p. 253-254 NT	f. 41*v-r*	Gal. 1,21-3,14
p. 255-256 NT	f. 99	Gal. 3,14-4,31

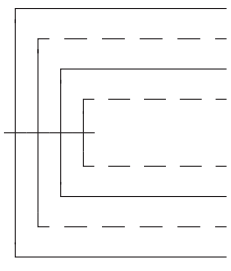


p. 257-258 NT	f. 200	Gal. 4,31-6,18
p. 259-260 NT	f. 102	Eph. 2,18-4,16
p. 261-262 NT	f. 101	Phil. 1,22-3,5
p. 263-264 NT	f. 195	/Col. 1,1-2,8

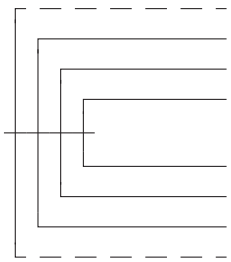
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)



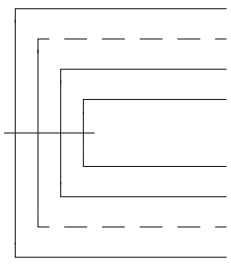
p. 265-266 NT	f. 46	Col. 2,8-4,3
p. 267-268 NT	f. 38*v-r*	Col. 4,3-13/(*v*) 1 Thes. 1,1-2,8
p. 269-270 NT	f. 37*v-r*	Hebr. 2,4-4,3
p. 271-272 NT	f. 45	Hebr. 4,3-6,7



p. 273-274 NT	f. 116	Hebr. 6,8-7,26
p. 275-276 NT	f. 136	Hebr. 9,15-10,24
p. 277-278 NT	f. 131	Hebr. 12,16-13,25/
p. 279-280 NT	f. 119	1 Tim. 3,9-5,19



p. 281-282 NT	f. 115	/2 Tim. 1,1-2,24
p. 283-284 NT	f. 198	2 Tim. 2,24-4,22/
p. 285-286 NT	f. 144*v-r*	/Tit. 1,1-3,5
p. 287-288 NT	f. 139*v-r*	Tit. 3,5-15/ (*v*) Phlm. 1-25/
p. 291-292 NT	f. 197	/Apoc. 1,1-2,13
p. 293-294 NT	f. 120	Apoc. 2,13-3,19



p. 295-296 NT	f. 128	Apoc. 5,14-7,14
p. 297-298 NT	f. 73*v-r*	Apoc. 9,17-? - 11,12
p. 299-300 NT	f. 187	Apoc. 11,12-13,3
p. 301-302 NT	f. 192	Apoc. 13,3-14,13
p. 303-304 NT	f. 66*v-r*	Apoc. 14,14-16,13
p. 305-306 NT	f. 123	Apoc. 18,2-19,5a

		<Apoc. ab 19,5b>
??		
		<Apoc. ad 22,21>/

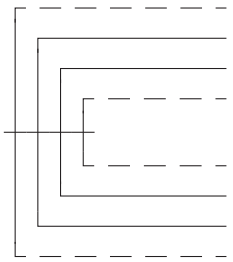
Appendice B: Reconstruction des cahiers conservés du Pariathonensis

Grâce à la solidarité de nombreux bifolios et la présence de nombreuses signatures de cahiers, il est possible de reconstruire en grande partie les cahiers de la partie conservée dans le Paris. gr. 14. Dans les schémas ci-dessous, les numéros de cahiers sont indiqués devant le folio sur lequel ils se trouvent; il faut entendre que la signature se trouve sur le recto s'il s'agit du premier folio du cahier, ou sur le verso s'il s'agit du dernier folio. La barre oblique indique, suivant sa position, le début ou la fin d'un livre biblique.

Série a. (Stavr. 29, f. 379-382)

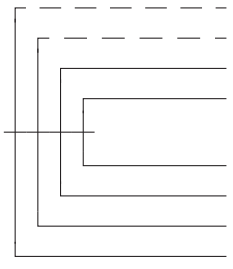
— — — — — —	f. 379	3 Reg. 1,45-2,35f
— — — — — —	f. 380	3 Reg. 2,35g-4,4
— — — — — —	f. 381	3 Reg. 4,7-6,27
— — — — — —	f. 382	(*r*) 3 Reg. 6-29-7,18
		(*v*) collé sur le c.-plat

Série b. (Stavr. 29, f. δ', β', γ', α') composition hypothétique:



f. δ'	2 Mach. 7,27-9,7
f. β'	2 Mach. 9,7-10,36
f. γ'	2 Mach. 14,17-15,30
f. α'	2 Mach. 15,31- 3 Mach. 2,19

UniMod 2 (série c.)



		(*r*) </Os.>
	f. 1	Os. (ab 10,1)/
	f. 2	(*r*) /Am.
	f. 3	
	f. 4	(*r*) Am./Mich.
	f. 5	
λζ'	f. 6	(*r*) Mich./Ioel (ad 2,24)

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

λη′	IV	f. 7-14	Ioel/Abd./Ion./Nah./Hab./Soph. /Agg./ Zach. (ad 13,4)
λθ′		f. 15	(*r*) Za./(*v*) Mal. (ad 2,12)
λθ′		f. 16	Is. 19,9-23,3
μ′	IV-1 pos. 8	f. 17-23,x	Is. 23,4-45,9
μα′	IV	f. 24-31	Is. (ab 49,5) (f. 28*r*) Is./Ier.
μβ′	IV	f. 32-39	Ier. 9,10-31,13 Hebr.!
<μγ′>		deest	
μδ′		f. 40	Ier. (ab 50,8 Hebr. !)
		f. 41	
		f. 42	(*r*) Ier./Bar. (ad 2,19)
		f. 43	Lam. (ab 2,14)
		f. 44	(*r*) Lam./Orat./Ep. Ier.
μδ′		f. 45	(*r*) Ep. Ier./Ez. (ad 2,8)

<με′> - <μς′> composition hypothétique

2 IV [180]	<Ez. 2,8-38,8>

<μζ′> composition hypothétique

5 f. (f. 46-50)	Ez. 38,8-48,2
moins de 1f.	<Ez. 48,2-35/>
2 f.?	</Dan.>

<μη′> composition hypothétique

ca. 7 f.	<Dan. cum Suz. et Bel.>/
1 f.?	?

[180] Hutter (2002, p. 164) évalue à 18 ff. la perte avant le f. 46, mais les derniers calculs d'empiètement semblent plutôt donner une estimation entre 15 et 16 ff.

UniMod 3?

<μθ'-νε'>	desunt	

*UniMod 4 (s*érie d.*)*

<νς'>	IV	f. 101-108	Matth. 1,1-19,8
<νζ'>	IV	f. 109-116	(f. 114*v*) Matth./
		(f. 115*r*)	/Marc.
		f. 117	(*r*) Marc. (ab 6,7)
		f. 118	(*v*) Marc. (ad 9,31)
		f. 119	Marc. 11,11-13,11
		f. 120	Marc. (ab 14,60) /
		f. 121	(*r*) /Luc.
νη'		f. 122	Luc. (ad 4,14)
νθ'	IV	f. 123-130	Luc. 4,15-17,33

<ξ'> composition hypothétique:

f. 131	Luc. (ab 17,33)	
f. 132	Luc. (ad 21,38)	
f. 133	Luc. (ab 23,26)/	
f. 134	(*r*) /Ioh.	
f. 135		
f. 136		
f. 137	Ioh. (ad 8,33)	

<ξα'> composition hypothétique:

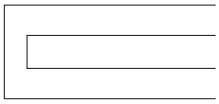
III	f. 138-143	Ioh. 8,33-21,25/vac.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11466 | ISSN 1128-5656 (online)

*UniMod 5 (*séries e.*)*

<ξβ'?>IV	f. 73-80	/Prol. in Ep. cath. et Ep. Paul.
		(f. 76*v*) Prol. /Act.
<ξγ'?>IV	f. 81-88	Act. 9,40-26,19
<ξδ'?>IV	f. 89-96	Act. (ab 26,19) / (f. 90r) Act./Iac.
		(f.90*v*-95*r*) Iac./1-2 Petr./1-3 Ioh./Iudae
		(f. 95*v*) Ioudae/Rom.

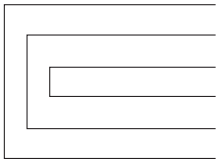
<ξε'?> composition hypothétique



f. 97	Rom. (ab 4.17)
f. 98	
f. 99	
f. 100	(*v*) Rom./vac.

UniMod 6 (séries f.)

<ξς'?>IV	f. 51-58	/1-2 Cor./Gal. (ad 2,4)
<ξζ'?>IV	f. 59-66	Gal. (ab 2,4)/Eph./Phil./Col./1-2 Thes./Hebr. (ad 6,10)
<ξη'?>		



f. 67	Hebr. (ab 6,10)
f. 68	
f. 69	(*v*) Hebr./1 Tim.
f. 70	(*v*) 1 Tim./
f. 71	/2 Tim./
f. 72	(*r*) /Tit. (*v*) Tit./Philem./vac.

UniMod 7?

<ξθ'?> …?

OPEN ACCESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
ISSN 1128-5656 (online)
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381

Pubblici uffici e competenze grafiche nell'età carolingia: una relazione biunivoca? Il caso di Lucca

Antonino Mastruzzo* - Gaia Elisabetta Unfer Verre+
* Università di Pisa
+ Archivio Storico Diocesano di Lucca

Abstract. The authors examine the way in which the paleographic analysis can enrich the historical knowledge of the public administration in a local context of the Carolingian age. In particular, the case of Lucca is examined. In fact, Lucca offers a privileged point of observation due to the extraordinary richness of its surviving documentation. The analysis focuses on only one type of contract: the exchange that involves ecclesiastical institutions. Finally, the possibility of a more in-depth material analysis of the early medieval document is presented, aiming not only at handwriting classification but also at understanding the timing according to which documents were.

Keywords. Carolingian age; Lucca; Autograph subscriptions; Public officers; Charters of exchange.

Il tema delle articolazioni dell'amministrazione periferica dalla caduta del regno longobardo alla piena età carolingia ha suscitato ultimamente grande attenzione e ha assunto un particolare rilievo nell'indagine sulle trasformazioni sociali e culturali che si produssero nel nuovo assetto politico italiano dei secoli VIII e IX. Svilupperemo in questa sede alcune considerazioni di prevalente taglio paleografico e proporremo qualche spunto di indagine che muova specificamente dal contributo che la storia della

Questo saggio nasce da una ricerca i cui risultati furono presentati al seminario *Ufficiali pubblici minori nell'Italia altomedievale (secoli VIII-XI)*, tenutosi a Verona il 2-4 ottobre 2014 e coordinato da Massimiliano Bassetti e Marco Stoffella. La responsabilità del presente saggio è comune ai due autori. Per quanto riguarda il testo, spettano ad Antonino Mastruzzo le pp. 107-123, a Gaia Elisabetta Unfer Verre le pp. 124-140. Le conclusioni a pp. 140-141 sono comuni.

Email: antonino.mastruzzo@unipi.it; ge.unferverre@gmail.com

Copyright © 2020 The Author(s). Open Access. This is an open access article published by Firenze University Press (www.fupress.com/scrineum) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License. The Creative Commons Public Domain Dedication waiver applies to the data made available in this article, unless otherwise stated.

scrittura, con la peculiarità dei suoi metodi, può offrire in relazione alle più ampie problematiche relative alle *élite* locali altomedievali nonché alla definizione di certe prerogative che possono qualificare, in età carolingia, l'esercizio degli 'uffici pubblici' da queste *élite* generalmente controllati[1]. Faremo di conseguenza sempre puntuale riferimento alle tracce materiali, alle concrete prove grafiche che determinati scriventi, qualificabili in senso lato come 'ufficiali minori', e altri di cultura assimilabile, hanno lasciato nella documentazione lucchese tra VIII e IX secolo. La scelta di focalizzare la nostra attenzione su Lucca nasce dalle peculiari e ben note dinamiche di conservazione che caratterizzano il fondo Diplomatico Arcivescovile del locale Archivio storico diocesano[2]. È pur sempre opportuno a tale riguardo, per quanto ciò possa sembrare rituale e quasi scontato, rimarcare preliminarmente l'eccezionale ricchezza di un retaggio documentario altomedievale tra i più cospicui e omogenei d'Europa[3], tale da porre lo studioso che si occupi di Lucca in una posizione privilegiata, che consente un approccio quanto mai articolato e concreto alle questioni inerenti alla prassi della documentazione e all'autografia. L'analisi di un caso particolare come quello lucchese, pur con la sua alta esemplarità, verrà comunque qui proposta e dibattuta quale semplice punto di partenza che solo un più ampio esame comparativo con altre realtà locali potrà eventualmente rendere pienamente significativo, specie in considerazione delle ben note, spesso rilevanti, differenze regionali che caratterizzano le società altomedievali.

Per chi si interessi dell'alto medioevo nella prospettiva della storia della

[1] Per una caratterizzazione delle *élites* intermedie, nella loro articolazione e nella gestione degli uffici pubblici, opportuno il riferimento a Collavini 2007. Si vedano anche Stoffella 2011 e Stoffella 2013a. Più specificamente sugli ufficiali minori Stoffella 2015 e, più recentemente, Mancassola 2017.

[2] La documentazione lucchese altomedievale dei secoli VIII e IX è, tra l'altro, ormai tutta edita (e riprodotta) nei vari volumi di *ChLA* e *ChLA*[2]; per comodità si citano i documenti da questa edizione, cui si rimanda per risalire alle segnature archivistiche dei singoli pezzi. Per quanto riguarda l'aggiornamento degli strumenti di corredo presenti in Archivio, si veda Cappellini - Rossi - Unfer Verre 2012.

[3] Per una prima e sommaria valutazione dei dati quantitativi relativi alla conservazione delle carte lucchesi basti qui il rimando a Bougard 1995 e a Mailloux 1999. Per l'uniforme distribuzione nel tempo della superstite documentazione lucchese altomedievale, si veda Collavini 2007, pp. 323, 324 fig. 2.

scrittura è del tutto familiare un approccio di ricerca, inaugurato nei lontani anni Settanta del secolo scorso da Armando Petrucci[4], che suggerisce, e diremmo ormai quasi 'impone', una precisa caratterizzazione grafica di coloro che intervengono *manu propria* nei documenti, tanto più qualora si tratti di personaggi esplicitamente qualificati nelle fonti da titoli di rilevanza pubblica, sia in ambito ecclesiastico (*vicedomini*, *advocati*, ma anche arcidiaconi o arcipreti), sia laico (visconti, giudici, notai, gastaldi, scabini). Si muove, comunemente, dalla convinzione che la caratterizzazione grafica di questi scriventi possa contribuire a meglio definirli, a connotarli sotto il profilo della competenza culturale come anche dell'appartenenza sociale e professionale. Ciò rientra nel normale orizzonte di attesa riferito alla paleografia e corrisponde, del resto, a una delle prospettive di indagine maggiormente battute negli ultimi tempi[5]. Il dato culturale e grafico, concretamente manifestato nelle sottoscrizioni, potrà inoltre risultare, per il periodo esaminato, ancora più rilevante e potenzialmente significativo in considerazione della scarsa formalizzazione dei quadri politici e istituzionali nel cui ambito le figure di rilevanza pubblica normalmente si muovono. Considerata tuttavia la presenza davvero cospicua, nelle carte lucchesi, di sottoscrittori, non necessariamente qualificati, che dispongono di capacità grafiche perfettamente confacenti al generico profilo dell'ufficiale pubblico minore', sarà legittimo porre preliminarmente un'irrisolta questione di metodo, non del tutto nuova in realtà per chi si occupi di documentazione e storia della scrittura, che assume, ai nostri occhi, una valenza di portata assai ampia. Se infatti, in virtù di un'ormai consolidata tradizione di studi, si assumono come congrui, pertinenti e indicativi di funzioni o di ruoli di rilevanza pubblica un certo grado di padronanza della scrittura, alcuni suoi tratti tipici e, in alcune circostanze, l'uso di specifici grafismi, ci si potrà domandare in che misura sia possibile e legittimo compiere un percorso inverso che

[4] La valorizzazione delle sottoscrizioni autografe altomedievali in quanto specifica fonte storica, considerata negli aspetti qualitativi oltre che quantitativi e in specifico riferimento ai metodi dell'analisi grafica e formale propri della paleografia, venne inizialmente e coerentemente enunciata già in Petrucci 1972. Il tema ebbe in seguito ampi sviluppi oggi facilmente ripercorribili in Petrucci - Romeo 1992, pp. 195-236.

[5] Si veda, ad esempio, la programmatica sistematicità delle analisi grafiche in Castagnetti 2008, Allegria 2009, o in Ciaralli - Bassetti 2010.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

prenda avvio dal dato propriamente grafico per arrivare all'individuazione e alla connotazione di un profilo politico, sociale e istituzionale di personaggi che, ampiamente presenti nella documentazione superstite, non dichiarano però qualifiche di nessun tipo pur accedendo, magari occasionalmente, a 'funzioni' di tipo pubblico. Insomma, e in altri termini, ci siamo domandati se sia possibile muovere dalla cultura e dalle competenze comunque accertabili dall'esame grafico delle sottoscrizioni autografe per individuare, con qualche certezza o probabilità, dati connotanti che rimandino al detentore (reale ed effettivo, o anche solo potenziale) di un ufficio pubblico in contesti istituzionali fluidi, poco formalizzati, in cui l'esplicitazione della qualifica, per le più diverse ragioni, potrebbe anche risultare assente.

Le numerosissime sottoscrizioni apposte in calce alle carte lucchesi di età carolingia mostrano, come si è detto, una platea significativamente ampia di personaggi in grado di esibire quelle generiche competenze grafiche che siamo soliti giudicare, sulla base delle nostre attuali conoscenze, necessarie e sufficienti per un virtuale inquadramento dei loro possessori in una dimensione pubblica. Tali diffuse competenze grafiche rischiano conseguentemente di diventare troppo poco definite e non abbastanza caratterizzanti; la pervasiva presenza di tratti grafici non così evidentemente specifici finisce, del resto, per revocare in dubbio anche l'effettiva utilità, ai fini di una migliore comprensione storica, di quelle talora eccessivamente minuziose analisi grafiche che siamo comunemente abituati a utilizzare per la qualificazione dell'esercizio degli 'uffici pubblici'. Mentre da un lato la documentazione ci parla, anche attraverso una chiave di lettura prosopografica, di *élite* locali (che agiscono a 'livello diocesano' nella definizione da ultimo proposta da Simone Collavini)[6] capaci di egemonizzare un determinato spazio politico e sociale tramite il controllo, non necessariamente dinastizzato, delle cariche pubbliche intermedie, si dà d'altra parte quasi per scontato che, in età carolingia, il detentore di un ufficio pubblico dovesse in qualche modo padroneggiare alcune specifiche competenze di tipo grafico e, collegate a queste, altre di tipo più propriamente giuridico-formulare. Al di là di ogni qualifica eventualmente dichiarata, sappiamo nondimeno come gli esponenti delle *élite* locali, normalmente detentori

[6] Collavini 2007, pp. 319-322 e *passim*.

degli uffici pubblici minori, fossero comunque capaci di mettere in atto un esteso controllo informale sulle società cittadine anche attraverso l'esercizio reiterato di specifiche 'attività', come il presenziare, in qualità di *adstantes*, alle sedute giudiziarie o il garantire, in qualità di estimatori o di *missi*, la congruità delle permute che coinvolgano enti ecclesiastici. Su tali attività, e sulla loro potenziale valenza pubblica, vorremmo dunque avviare una riflessione. Piuttosto che rivolgere la nostra attenzione alla sedimentazione documentaria del placito, quella *notitia iudicati* che è stata opportunamente valorizzata, anche negli aspetti relativi alle presenze autografe degli intervenuti, da una pluridecennale tradizione di studi preliminarmente sostenuta da valide edizioni e adeguati strumenti critici[7], preferiamo qui soffermarci sulla permuta: quest'ultima fattispecie contrattuale e documentaria, per una qualche implicita rilevanza pubblica che vi si riconosce alla figura dei *missi* (nel caso di coinvolgimento di enti ecclesiastici) potrebbe infatti rappresentare un utile filtro atto a scremare e a rendere più espressivo un certo numero di presenze autografe, qualificate o non, che compaiono nella documentazione lucchese di età carolingia.

Ricorderemo incidentalmente come, nell'alto medioevo, la permuta rappresenti l'unica reale possibilità di alienazione fondiaria concessa alle istituzioni ecclesiastiche e come, conseguentemente, il suo frequente impiego corrisponda, per la Chiesa, a un'esigenza di razionalizzazione e di migliore gestione patrimoniale[8]. Nel diritto prima longobardo, poi carolingio, quale naturale conseguenza del principio (essenzialmente ereditato, come sembra, dalla legislazione giustinianea) della non alienabilità dei beni ecclesiastici, l'autorità pubblica in qualche modo finisce con l'assumersi la responsabilità di garantire il fatto che la permuta non costituisca

[7] L'edizione di riferimento, com'è risaputo, è *Placiti del Regnum Italiae* 1955-1960. Un tentativo di valutazione di sintesi già in Keller 1976. Per una ricostruzione storica dell'istituto del placito ancora utile Keller 1969. Per un approccio storiografico più recente si vedano Bougard 1995 e Bougard 2009. Per gli aspetti propriamente grafici si veda l'ormai classico Petrucci - Romeo 1992. Per Lucca in particolare, il recente Castagnetti 2017.

[8] Sugli aspetti propriamente giuridici Vismara 1987; utile anche Diurni 1983. In una diversa e aggiornata prospettiva Bougard 1999; risulterà utile anche il più recente *Tauschgeschäft und Tauschurkunde* 2013, in particolare vi si veda Bougard 2013.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

una perdita, un danno economico per l'ente interessato ma che, al contrario, comporti un vantaggio e un incremento patrimoniale. Indicazioni in tal senso, già pienamente recepite nella legislazione astolfina[9], si tradurranno concretamente, in area italiana, per tutta l'età carolingia e oltre, nel coinvolgimento attivo dei *missi*, figure normalmente designate dalle autorità pubbliche e alle quali viene affidato lo specifico compito di verificare la legittimità del contratto, valutandone la congruità in rapporto alla natura e al valore dei beni scambiati nonché, soprattutto, alla sussistenza di una *melioratio* per la Chiesa; si può anzi affermare che la presenza dei *missi* sia elemento essenziale, non accessorio, per l'efficacia della permuta[10]. Per questa via, la permuta che riguardi enti ecclesiastici comporterà, nella sua effettiva attuazione, il coinvolgimento non solo di una pluralità di testimoni, ma anche di figure di garanzia in qualche modo per l'occasione investite di una 'funzione' pubblica, anche se non detentrici in senso pro-

[9] Per la legislazione astolfina (Aisth. 16, a. 755) Vismara 1987, pp. 93-96. Anche nella documentazione lucchese è possibile, sporadicamente, trovare riferimenti più o meno espliciti alla legislazione. Così ad esempio in *ChLA*, XXXVII, n. 1084 (agosto 782, Lucca): «ubi super iam nominato cambio ad partibus secundum legem accessit Ghiso misso noster, unam cum aliis Dei timentes homines, id est Vualuccio, Fusciano seo et Teudipert et Deusdede qui diaconus nunccupatur, senioris homenis corum fides amittitur qui prẹviderunt secundum edicti paginam». Sono possibili designazioni più generiche, come in *ChLA*^{2}, LXXVII, n. 41 (16 maggio 840, Lucca), in cui Eriprando indica così i *missi*: «Set ideo nos qui supra Eriprandus manifestu sum quia illuc missos nostros transmisimus qui secundum Deum recto moderamine estimare ut, a parte prefate ecclesie Sancti Martini, meliorata rebus esse inveniatur: hi sunt […]»; o ancora secondo lo schema, prevalente, esemplificato in *ChLA*^{2}, LXXXIII, n. 27 (14 maggio 874, Lucca): «Ubi et super hanc commutationem secundum lege tu qui supra Gherardus episcopus direxisti missos tuos, id est Viventius et Leo presbiteri, seo Alateo; et Adalbertus dux direxit missos suos, id est Eriteo et Aufridi, qui ambulaverunt et previderunt adque renuntiaverunt qualiter melioratum commutationem dedi ad pars suprascripte ecclesie episcupatui vestro Sancti Martini quam recepi, ut magis omni tempore hanc commutatio firmam et stabile persistant».

[10] In riferimento sia alla legislazione sia alla prassi documentaria, l'intervento dell'autorità, per mezzo dei suoi rappresentanti, non solo sembra svolgere una funzione 'tutelare', ma parrebbe porsi anche come elemento necessario a dare pubblicità al documento di permuta. Si veda a riguardo, anche per gli opportuni rimandi bibliografici, Diurni 1983, pp. 120-121.

prio di un 'ufficio pubblico' in quella specifica circostanza espressamente dichiarato. Su questa base, com'è stato osservato, già solo una recensione di *missi* e *boni / credentes homines* operanti nelle permute può contribuire a definire un campione significativo di notabili, professionisti, esperti ed eventualmente anche vassalli attivi sul territorio[11], con potenziali e sempre possibili sovrapposizioni (ma anche confusioni) di ruoli.

La prassi consistente nell'inviare *missi* alle permute emerge chiaramente dall'analisi delle carte lucchesi comprese tra il 774 e l'888[12]. Su un totale di 78 permute censite[13], compaiono *missi* vescovili in 71 casi; *missi* comitali (o ducali) sono invece presenti a partire dalla fine del terzo decennio del IX secolo, per un totale di 36 occorrenze[14]. I *missi* vescovili sono prevalentemente, ma non esclusivamente, ecclesiastici[15], mentre i *missi* comitali

[11] Così Bougard 2013, p. 75 nota 47. Più in generale, per la presenza e la funzione dei *missi* nelle permute italiane, si può ancora vedere Keller 1969, nonché lo stesso Bougard 1995, pp. 151, 179-191.

[12] Adottiamo questa convenzionale ma comoda designazione degli estremi cronologici che delimitano il 'secolo carolingio' anche perché, più banalmente, i documenti lucchesi redatti in quest'arco temporale sono tutti ricompresi nelle facilmente accessibili *ChLA* (prima e seconda serie).

[13] Per indicazioni di tipo quantitativo sulle permute lucchesi e per la loro distribuzione cronologica molto utile Stoffella 2013b. Si veda anche a riguardo Mailloux 1999, pp. 719-723.

[14] Dopo l'860 i messi del conte o del duca sono quasi sempre presenti; dagli anni ottanta del IX secolo sono sempre almeno tre. Non è di agevole spiegazione, in una permuta del 16 maggio 840 (*ChLA*^{2}, LXXVII, n. 27, Lucca), la nomina dei *missi* da parte di Eriprando, vassallo imperiale nella Lucca di Ludovico e Lotario: per una discussione di questa vicenda si veda Collavini 1998, pp. 41-42. In tutti quei casi in cui la permuta coinvolga ecclesiastici, magari anche rettori di chiese, che agiscano però privatamente, non è prevista la presenza di *missi*: così in *ChLA*, XXXVI, n. 1052 (4 marzo 775, Lucca); *ChLA*, XXXVII, n. 1071 (dicembre 779, Lucca); *ChLA*, XXXVII, n. 1094 (27 settembre 784, Lucca); *ChLA*, XXXIX, n. 1133 (21 maggio 792, Lucca); *ChLA*^{2}, LXXII, n. 28 (gennaio 804, Lucca); *ChLA*^{2}, LXXIII, n. 24 (2 ottobre 808, Lucca).

[15] *Missi* vescovili privi di qualifiche ecclesiastiche sono più frequenti via via che ci si avvicina alla fine del IX secolo. Così in *ChLA*^{2}, LXXXII, n. 21 (12 ottobre 866, Lucca); *ChLA*^{2}, LXXXII, n. 39 (8 febbraio 870, Lucca); *ChLA*^{2}, LXXXIII, n. 19 (9 ottobre 873, Lucca); nel doppio originale *ChLA*^{2}, LXXXIII, n. 23 e *ChLA*^{2}, LXXXIII, n. 24 (21 marzo 874, Lucca); *ChLA*^{2}, LXXXIII, n. 27 (14 maggio 874, Lucca); *ChLA*^{2}, LXXXIII, n. 33 (2 luglio 874, Lucca); *ChLA*^{2}, LXXXIV, n. 9 (28 ottobre 876, Lucca);

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

o ducali sono in larghissima prevalenza laici che possono dichiarare o meno qualifiche particolari. In alcuni casi sarà legittimo domandarsi se la mancata autografia e la sottoscrizione per *signum crucis* sia di per sé indizio di analfabetismo o se piuttosto non possa semplicemente dipendere dalla non necessaria contestualità della redazione del documento, fino all'*actum*, e dell'apposizione delle sottoscrizioni (o di alcune delle sottoscrizioni) nell'escatocollo[16]. Non mancano del resto alcuni casi (tutti di VIII secolo) in cui il testo della permuta espliciti i nomi di *missi* che poi non compaiono affatto tra i sottoscrittori, né in forma autografa né per *signum crucis*[17]. Le

*ChLA*², LXXXIV, n. 21 (12 novembre 878, Lucca); *ChLA*², LXXXIV, n. 30 (7 dicembre 879, Lucca); *ChLA*² LXXXIV, n. 44 (17 giugno 881, Lucca); *ChLA*², LXXXV, n. 16 (3 marzo 883, Lucca); *ChLA*² LXXXV, n. 25 (24 ottobre 884, Lucca); *ChLA*² LXXXV, n. 27 (14 giugno 885, Lucca); *ChLA*², LXXXV, n. 34 (17 febbraio 886, Lucca); *ChLA*², LXXXV, n. 35 (11 marzo 886, Lucca); *ChLA*², LXXXV, n. 37 (17 maggio 886, Lucca); *ChLA*², LXXXV, n. 38 (1 luglio 886, Lucca); *ChLA*², LXXXV, n. 39 (11 luglio 886, Lucca); *ChLA*², LXXXVI, n. 11 (27 maggio 890, Lucca); *ChLA*², LXXXVI, n. 16 (5 ottobre 890, Lucca).

[16] Non ci soffermiamo per il momento su tale questione, che richiederebbe un'analisi molto dettagliata. Ci limitiamo a ricordare come la prassi notarile preveda normalmente la redazione continua della *charta* fino all'*actum*, con il rinvio a una fase successiva delle operazioni connesse alla corroborazione. Questa tempistica è ben dimostrata, in molti casi, dalle differenze di inchiostro e dalla gestione degli spazi vuoti tra singole sottoscrizioni o gruppi di sottoscrizioni. Su tale problematica è sufficiente, in questa sede, il rimando a Supino Martini 1992. In linea di massima l'autografia sembrerebbe però richiesta, se possibile: un arciprete Teufrido, ad esempio, di cui restano altre sottoscrizioni autografe, non sottoscrive come autore (vergando però di suo pugno il *signum crucis*) in *ChLA*², LXXXII, n. 25 (9 novembre 866, Lucca) e *ChLA*², LXXXII, n. 29 (7 marzo 867, Lucca) a causa dei dichiarati problemi legati all'età e alla vista.

[17] Sono *missi* nominati nel testo della permuta, che però non sottoscrivono: Armicauso prete in *ChLA*, XXXVI, n. 1063 e *ChLA*, XXXVI, n. 1064 (doppio originale, 24 luglio 777, «Valeriana»); Cumperto *vir magnificus* in *ChLA*, XXXVII, n. 1069 (25 febbraio 779, «Triana»); Austrifonso diacono in *ChLA*, XXXVIII, n. 1097 (28 agosto 785, Lucca). In alcuni casi si può trovare aggiunta alla menzione dei *missi* elencati nominativamente anche l'indicazione collettiva della presenza di «alios Deum timentes homines» o di «alios bonos et credentes homines»: così ad esempio in *ChLA*², LXXII, n. 42 (24 agosto 806, Lucca); *ChLA*², LXXXI, n. 38 (9 ottobre 862, Lucca); *ChLA*², LXXXIV, n. 22 (24 febbraio 879, S. Maria a Monte); *ChLA*², LXXXIV, n. 30 (7 dicembre 879, Lucca).

qualifiche più frequentemente dichiarate dai *missi* laici sono quelle di notaio e di scabino. Andranno forse considerati a parte i non molti casi in cui compaiono, in qualità di *missi*, gastaldi e vassi comitali[18] e, soprattutto, una specifica circostanza in cui sarà lo stesso Ludovico II a designare come *missi* due vassalli imperiali.

Partiamo proprio da quest'ultimo caso, vale a dire da un'importante permuta, conclusa il 9 ottobre 862, tra il *comes* Eriprando, facente capo alla famiglia degli Aldobrandeschi, e il fratello Geremia, in quel momento vescovo di Lucca[19]. Intervengono per l'occasione, in qualità di *missi* nominati dall'imperatore, Teudimundo[20] (qualificato come «vasso ipsius Cesari») e il diacono, nonché cappellano imperiale, Teudilascio[21]. Il primo dei due, Teudimundo, legato da un rapporto personale di fedeltà all'imperatore, compare più volte nelle *notitiae iudicati* lucchesi tra l'840 e l'862[22]; Teudimundo figura inoltre, nell'836, tra gli esecutori testamentari di un diacono Upperto[23] e svolge, ripetutamente, la funzione di testimone in atti privati tra l'826 e l'862[24]. La scrittura di Teudimundo (Fig. 1), di cui possiamo seguire l'evoluzione lungo un arco cronologico significativamente ampio, non spicca per particolari abilità grafiche: si

[18] In *ChLA*^{2}, LXXVII, n. 41 (16 maggio 840, Lucca), *ChLA*^{2}, LXXVII, n. 43 (28 maggio 840, Lucca), *ChLA*^{2}, LXXVII, n. 50 (4 gennaio 842, Lucca) operano un gastaldo comitale e due personaggi identificabili come vassalli vescovili: si veda a riguardo Stoffella 2013b, pp. 142-143; si veda anche Castagnetti 2010, pp. 230-233.

[19] *ChLA*^{2}, LXXXI, n. 38 (9 ottobre 862, Lucca). Su questa permuta si veda Collavini 1998, pp. 58-59.

[20] Su Teudimundo si veda Castagnetti, *I vassalli imperiali* cit., pp. 246-251; una minuziosa descrizione della scrittura di Teudimundo, con numerose riproduzioni, in Ciaralli - Bassetti 2010, pp. 279-282.

[21] Su questo Teudilascio Fleckenstein 1959, p. 129.

[22] Teudimundo è presente al placiti del febbraio 840 (*ChLA*^{2}, LXXVII, n. 35, Lucca); del 25 giugno 847 (*ChLA*^{2}, LXXIX, n. 21, Lucca); del 7 agosto 848 (*ChLA*^{2}, LXXX, n. 35, Lucca) dove, pur figurando tra gli astanti, non sottoscrive; dell'aprile 853 (*ChLA*^{2}, LXXX, n. 26, Lucca); del dicembre 857 (*ChLA*^{2}, LXXXI, n. 20, Lucca).

[23] *ChLA*^{2}, LXXVII, n. 4 (9 giugno 836, Lucca). Qui Teudimundo, ricordato nel testo come figlio di Sisimundo, tuttavia non sottoscrive: si veda Castagnetti 2010, p 248.

[24] Sottoscrive in qualità di testimone in numerosi documenti compresi tra il 24 febbraio 826 e il 22 dicembre 853.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

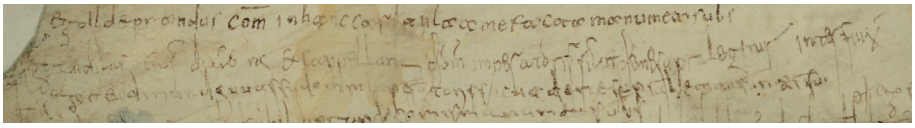


Fig. 1. Teudilascio e Teudimundo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 782 (* C 77), 862 ottobre 9, Lucca (*ChLA*[2], LXXXI, n. 38)

tratta infatti di una corsiva nuova di buona esecuzione, per quanto nel complesso rigida e impacciata nelle legature. Saranno semmai i ruoli di volta in volta assegnati a Teudimundo, la sua presenza al placito, la funzione di *missus*, quella di esecutore testamentario, a orientare il nostro giudizio sulle qualità della sua scrittura, sulla sua disponibilità a 'rappresentare' adeguatamente mansioni di rilevanza pubblica. Ben più caratterizzata, in senso specificamente cancelleresco, la scrittura di Teudilascio il quale compare, in due circostanze, come *missus* vescovile, in permute che vedono coinvolti enti ecclesiastici[25]. Teudilascio figura, almeno in un'occasione, tra gli *adstantes* al placito (nell'851)[26], sottoscrive inoltre ripetutamente in atti privati compresi tra l'837 e l'865, qualificandosi di volta in volta come diacono, arcidiacono, visdomino[27]. Nella permuta dell'862 (Fig. 1) la scrittura di Teudilascio, una corsiva nuova di solido impianto, si presenta con raddoppiamenti, talora assai enfatici, delle aste alte (*d*, *l*), *c* in alcune occorrenze vistosamente crestata, *o* 'a fiocco', sezione superiore della *s* ben sviluppata e sinuosa. In molte altre sue sottoscrizioni Teudilascio, qualificato come diacono o arcidiacono (Fig. 2) non sfoggerà così sistematicamente accorgimenti cancellereschi,

[25] Teudilascio, che sappiamo del fu Peredeo da *ChLA*[2], LXXXI, n. 4 (4 aprile 856, Lucca), agisce come *missus* in *ChLA*[2], LXXVII, n. 8 (19 novembre 837, Lucca) e in *ChLA*[2], LXXX, n. 14 (17 ottobre 851, Lucca).

[26] *ChLA*[2], LXXX, n. 12 (settembre 851, Lucca) ove, nominato nel testo come arcidiacono, non sottoscrive.

[27] Con la qualifica di diacono Teudilascio sottoscrive dall'837 all'843; come diacono e visdomino negli anni 839 e 840; con la qualifica di arcidiacono dall'844 all'852; Teudilascio compare poi di nuovo come diacono nell'853 (*ChLA*[2], LXXX, n. 29, Nicciano), nell'862 (*ChLA*[2] LXXXI, n. 4, Lucca e *ChLA*[2], LXXXI, n. 38, Lucca) e nell'865 (*ChLA*[2], LXXXII, n. 2, Toringo).

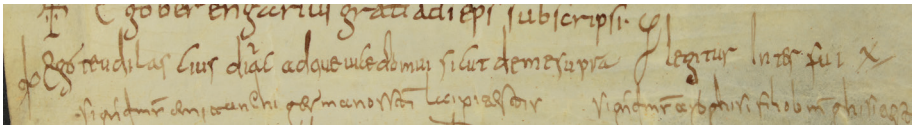


Fig. 2. Teudilascio, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 587 (++ O 4), 840 marzo 24 (*ChLA*², LXXVII, n. 38)

manifestando semmai qualche cauta apertura alla carolina (*a* onciale alternata alla *a* aperta, *e* semionciale alternata a quella in forma di *8*, *t* non occhiellata, legamento *ct* 'a ponte'). Il dato paleografico sembrerebbe allora dire di un'accentuazione cancelleresca consapevolmente esibita proprio in relazione all'assunzione di un ruolo pubblico in quella precisa e specifica circostanza, ma nulla più di questo. Nel complesso, Teudilascio si presenta ai nostri occhi come un sottoscrittore abile, per quanto non proprio collocabile ai vertici della capacità grafica che pure sarebbe possibile attendersi da un ecclesiastico del suo rango e del suo tempo.

La permuta del 9 ottobre 862 rappresenta bene le dinamiche e i problemi di metodo che abbiamo cercato preliminarmente di illustrare: in generale, la scrittura (con le sue scelte morfo-tipologiche, con i suoi livelli di abilità di esecuzione, con l'eventuale presenza di particolari grafismi caratterizzanti) appare espressiva ai nostri occhi, capace di rafforzare o orientare un giudizio sulla posizione e il ruolo sociale o politico dello scrivente, solo a patto che la stessa fonte da noi interrogata ci metta nella condizione di attribuire a un certo sottoscrittore precise qualifiche funzionariali. Così accade per Teudimundo, la cui corsiva nuova è del tutto assimilabile a quella di numerosi laici non qualificati che pure sembrano, talvolta, esercitare 'funzioni' pubbliche, e così accade anche per Teudilascio la cui scrittura mostra caratteristiche genericamente riconducibili a un alto profilo ecclesiastico, non necessariamente funzionariale. In altri termini, l'analisi della scrittura sembra in qualche modo poter confermare, o arricchire, una conoscenza già acquisita per altra via, ma non consentire inferenze su ciò che non si conosce ancora: la valutazione del dato grafico, in ordine ai fatti politici o funzionariali, sembrerebbe insomma utilizzabile, in questo come in altri casi, a sostegno di un ragionamento per così dire 'retrospettivo', ma non essere in grado di sostenere autonomamente un ragionamento 'prospettivo'.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

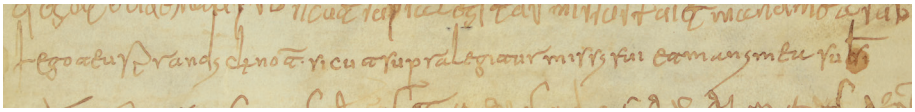


Fig. 3a. Teusprando, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 357 (+ Q 13), 807 aprile 14, Lucca (*ChLA*[2], LXXIII, n. 9)

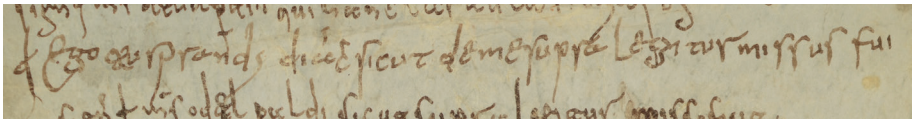


Fig. 3b. Teusprando, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 701 (* G 14), 850 marzo 7, Lucca (*ChLA*[2], LXXX, n. 3)

D'altra parte, il caso in cui nelle permute compaiano *missi* che dichiarino contestualmente e in modo esplicito qualifiche pubbliche è, di gran lunga, il meno frequente nonché, tutto sommato, il più banale. Nel caso di *missi* qualificati la casistica appare, comunque, relativamente varia e ci rassicura riguardo a una certa preferenza per la selezione, in quel ruolo, di figure dotate di rilevanza pubblica. Sarà facile allora riconoscere, nella prima metà del IX secolo, almeno un gastaldo, tale Rodrigo (che però non sottoscrive)[28] e con certezza alcuni notai-chierici, vale a dire almeno un Teusprando, che normalmente scrive utilizzando una buona corsiva nuova professionale, riproposta anche nell'807, quando lo stesso Teusprando compare come *missus* vescovile[29] con il titolo di diacono (Fig. 3a-b); e ancora un Pietro (Fig. 4), messo del conte il 29 marzo 839 e più volte sottoscrittore in qualità di testimone tra l'821 e l'853[30], capace a sua volta di esibire una splendida corsiva

[28] Rodrigo viene ricordato come *missus* del conte in *ChLA*[2], LXXVII, n. 43 (28 maggio 840, Lucca).

[29] Teusprando agisce come *missus* in *ChLA*[2], LXXIII, n. 9 (14 aprile 807, Lucca): corrisponde al Teusprandus (II) dell'*Anagrafe degli scrittori* delle *Chartae Latinae Antiquiores* ed è attestato come rogatario solamente il 12 febbraio 807 (*ChLA*[2], LXXIII, n. 1, Lucca).

[30] Questo Pietro chierico e notaio corrisponde al Petrus (V) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*, attivo come rogatario tra l'820 e l'858. Pietro è *missus* comitale in *ChLA*[2], LXXVII, n. 24 (29 marzo 839, Lucca). Compare come testimone

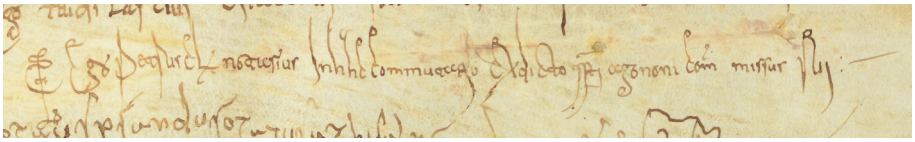


Fig. 4. Pietro, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 572 (+ N 31), 839 marzo 29, Lucca (*ChLA*[2], LXXVII, n. 24)

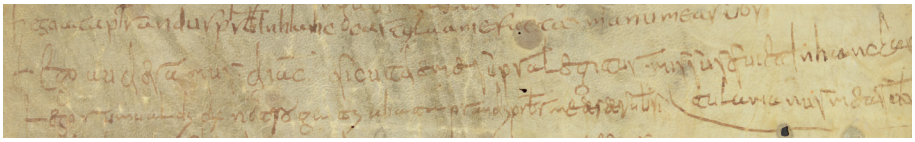


Fig. 5. Auderamo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 432 (+ O 5), 818 marzo 15, Lucca (*ChLA*[2], LXXIV, n. 31)

nuova di marcata impronta cancelleresca, con corpo delle lettere tondeggiante, aste alte allungate e sinuose, legamenti complessi (tra i quali spicca un ormai desueto *an* con *a* spostata in alto con 'appesa' la sottostante *n*) e, soprattutto, un *signum crucis* elaborato e abbastanza ben caratterizzato. A costoro vanno aggiunti almeno un Auderamo (Fig. 5) che roga tra l'806 e l'808 e che compare, ma con le qualifiche di diacono e arcidiacono, quale *missus* vescovile negli anni 818-839[31], nonché un prete Filippo, rogatario tra il 770

in non meno di sei documenti compresi tra l'821 e l'852. In alcuni casi la sua scrittura assume un più marcato andamento cancelleresco e viene associata a quello che sembrerebbe un vero e proprio *signum tabellionatus*, così in *ChLA*[2], LXXVIII, n. 42 (4 aprile 845, Lucca); *ChLA*[2], LXXVIII, n. 43 (4 aprile 845, Lucca); *ChLA*[2], LXXIX, n. 10 (7 agosto 846, Lucca); *ChLA*[2], LXXIX, n. 12 (7 aprile 847, Lucca); *ChLA*[2], LXXIX, n. 13 (29 aprile 847, Lucca); *ChLA*[2], LXXIX, n. 19 (7 maggio 847, Lucca); *ChLA*[2], LXXX, n. 4 (10 marzo 850, Lucca); *ChLA*[2], LXXX, n. 16 (17 febbraio 852, Lucca); *ChLA*[2], LXXX, n. 23 (25 marzo 853, Lucca).

[31] Auderamo (probabilmente da identificare con Auderamo (I) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*, agisce come *missus*, con la qualifica di suddiacono o di diacono, in *ChLA*[2], LXXIV, n. 31 (15 marzo 818, Lucca); *ChLA*[2], LXXV, n. 7 (17 ottobre 821, Lucca); *ChLA*[2], LXXVII, n. 24 (29 marzo 839, Lucca). Compare ripetutamente come testimone, di volta in volta qualificato come *subdiaconus* o *subdiaconus et notarius*, in documenti compresi tra l'809 e l'819.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

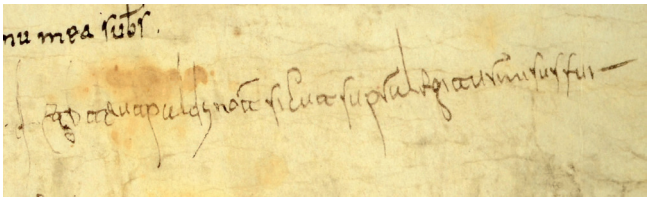


Fig. 6. Teutpaldo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 788 (+ D 70), 863 agosto 20, Lucca (*ChLA*[2], LXXXI, n. 44)

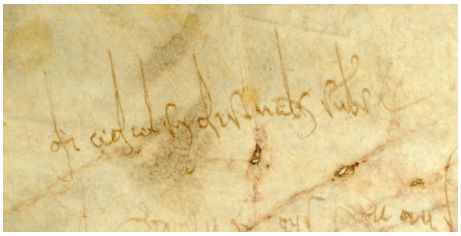


Fig. 7. Adalfridi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 957 (+ N 55), 884 ottobre 24, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 25)

e il 797, in seguito attestato, fino all'813[32], come sottoscrittore testimoniale e *missus*, senza però esplicitare mai in questo ruolo la qualifica di notaio.

Le presenze dei *missi* esplicitamente qualificati si infittiscono nei decenni centrali e finali del secolo. Ricorderemo così, ad esempio, il notaio Teutpaldo (Fig. 6), che roga tra l'838 e l'870 e che compare ripetutamente come testimone dall'838 all'870, svolgendo le funzioni di *missus* nell'863[33].

[32] Questo Filippo prete, che corrisponde al Filippus (I) dell'*Anagrafe degli scrittori* in *Chartae Latinae Antiquiores* (per il quale si veda anche Schiaparelli 1924, p. 69) agisce come *missus* vescovile in *ChLA*[2], LXXII, n. 42 (gennaio 804, Lucca); *ChLA*[2], LXXIII, n. 22 (agosto 808, Lucca); *ChLA*[2], LXXIII, n. 49 (febbraio 813, Lucca). Filippo sottoscrive in qualità di testimone in *ChLA*[2], LXXIV, n. 23 (3 settembre 816, Lucca).

[33] Teutpaldo, che corrisponde a Teutpaldo (I) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*, agisce come *missus* ducale in *ChLA*[2], LXXXI, n. 44 (20 agosto 863, Lucca); come testimone compare in numerosi documenti compresi tra l'838 e l'870. Teutpaldo è infine tra gli *adstantes* presenti al placito *ChLA*[2], LXXXV, n. 21 (18 luglio 884, Lucca) ove, tuttavia, nominato nel testo, non sottoscrive.

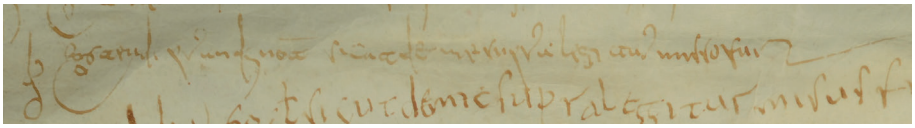


Fig. 8. Teudiprando, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 971 (++ R 51), 886 luglio 11, Lucca (*ChLA*², LXXXV, n. 39)

Sarà possibile citare anche un Adalfridi (Fig. 7) che, come notaio, roga dall'846 fino all'867[34], che è presente come astante al placito nell'853 e nuovamente nell'884[35], che compare come sottoscrittore in qualità di testimone tra l'844 e l'885, di volta in volta con la qualifica di notaio, o di notaio e scabino, o anche solo di scabino o, infine, senza qualifica alcuna[36], e che agisce quale *missus* di parte laica prima nell'875 (qui con la qualifica di notaio e scabino) e poi nell'883 (qualificandosi semplicemente come scabino)[37]. E ancora il notaio Pietro di Guamo, che agisce come *missus* in una permuta dell'886[38]. Si aggiungano infine lo scabino Leo, *missus* del duca nell'886[39]; il notaio Teudiprando, in due diverse occasioni, sempre

[34] Si tratta di Adalfridi (I) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*.

[35] Rispettivamente *ChLA*², LXXX, n. 26 (aprile 853, Lucca) e *ChLA*², LXXXV, n. 21 (18 luglio 884, Lucca).

[36] Le sottoscrizioni di Adalfridi sono numerosissime: lo si trova con la qualifica di notaio dal 6 marzo 846 (*ChLA*², LXXIX, n. 5, Lucca) fino al 2 giugno 874 (*ChLA*², LXXXIII, n. 31, Lucca); con la qualifica di notaio e scabino dal 16 ottobre 874 (*ChLA*², LXXXIII, n. 38, Lucca) fino al 28 ottobre 876 (*ChLA*², LXXXIV, n. 9, Lucca); con la sola qualifica di scabino dal 23 maggio 878 (*ChLA*², LXXXIV, n. 17, Lucca) fino al 13 ottobre 885 (*ChLA*², LXXXV, n. 29, Lucca). Adalfridi tuttavia sottoscrisse senza dichiarare qualifiche in non meno di quattro occasioni tra il 7 marzo 844 (*ChLA*², LXXVIII, n. 23, Lucca) e il 21 marzo 845 (*ChLA*², LXXVIII, n. 41, Lucca).

[37] Rispettivamente *ChLA*², LXXXIII, n. 45 (25 aprile 875, Lucca) e *ChLA*², LXXXV, n. 16 (3 marzo 883, Lucca).

[38] Costui, che corrisponde al Pietro (VII) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*, è presente come *missus* vescovile in *ChLA*², LXXXV, n. 37 (17 maggio 886, Lucca). Pietro compare come testimone in numerose *chartae* comprese tra l'851 e l'895.

[39] Leo è *missus* del duca Adalberto in *ChLA*², LXXXV, n. 34 (17 febbraio 886, Lucca). Come sottoscrittore testimoniale Leo compare nell'885.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

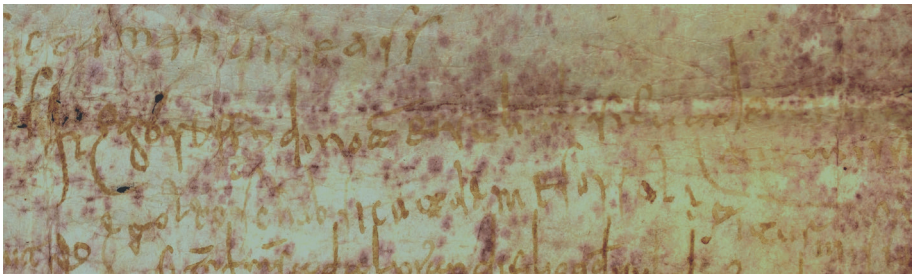


Fig. 9. Roffridi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 964 (+ I 89), 886 febbraio 17, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 34)

nell'886, *missus* del vescovo e del duca[40] (Fig. 8); il notaio e scabino Roffridi (Fig. 9) *missus* nell'886[41]; il notaio e scabino Teufridi, *missus* del vescovo nell'853 e nell'874[42].

Le prove grafiche dovute a notai e scabini, che agiscono come *missi*, saranno, com'è abbastanza prevedibile, comunque riconducibili a un generico modello di corsiva nuova professionale e appariranno di volta in volta realizzate con maggiore o minore abilità, a seconda del grado di competenza dello scrivente. Tenuto conto dalla dichiarazione esplicita di qualifica,

[40] Rispettivamente *ChLA*[2], LXXXV, n. 39 (11 luglio 886, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXV, n. 38 (1 luglio 886, Lucca). Come rogatario Teudiprando risulta attivo tra l'874 e l'879. Come sottoscrittore testimoniale lo si ritrova ripetutamente tra l'867 e l'887.

[41] Costui, che corrisponde al Roffridi (I) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*, agisce come *missus* ducale in *ChLA*[2], LXXXV, n. 34 (17 febbraio 886, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXVI, n. 11 (27 maggio 890, Lucca). Roffridi figura tra gli *adstantes* al placito in *ChLA*[2], LXXXII, n. 4 (20 aprile 885, Lucca). Sue sottoscrizioni testimoniali con la sola qualifica di notaio si trovano tra l'857 e l'877, con la qualifica di notaio e scabino tra l'878 e l'890.

[42] Questo Teufridi, che corrisponde al Teufridi (II) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*, compare come *missus* in *ChLA*[2], LXXX, n. 22 (13 marzo 853, Lucca). Teufridi roga documenti tra l'825 e l'848. Sottoscrive in qualità di testimone una quarantina di volte, con la qualifica di notaio dall'822 fino all'856 e con la qualifica di scabino dall'861 fino all'871. Lo stesso Teufridi, ma senza alcuna qualifica, compare come testimone in *ChLA*[2], LXXXI, n. 10 (1 giugno 856, Lucca), *ChLA*[2], LXXXI, n. 15 (2 novembre 856, Lucca), *ChLA*[2], LXXXI, n. 22 (11 maggio 858, Lucca), *ChLA*[2], LXXXI, n. 27 (15 ottobre 859, Lucca).

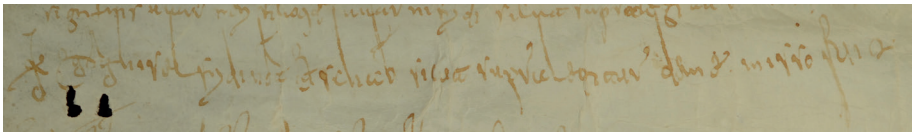


Fig. 10. Ghiselfridi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 971 (++ R 51), 886 luglio 11, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 39)

l'esame della scrittura in sé aggiunge poco alla caratterizzazione di questi personaggi. Solamente in alcuni casi, come ad esempio quello del notaio e scabino Ghiselfridi (Fig. 10), *missus* vescovile l'11 luglio 886[43], sarà possibile evidenziare più marcate accentuazioni cancelleresche della scrittura che risulteranno in qualche modo connotative e, se non altro, indizio di un profilo professionale di alto livello; Ghiselfridi, documentato come rogatario tra l'839 e l'859[44], anche in seguito attivissimo sottoscrittore testimoniale (fino all'897)[45], spesso presente tra gli *adstantes* al placito[46], adopera infatti una bella e controllata corsiva tendenzialmente diritta, con lettere dal corpo piccolo, aste talora anche molto allungate, sovente raddoppiate, legamenti a nodo, segni abbreviativi complessi e, soprattutto, caratterizzata da un'originale elaborazione del *signum*, variamente basato sull'inserimento di nodi o *ruche* su un'asta verticale di solito ripiegata in basso a sinistra.

[43] *ChLA*[2], LXXXV, n. 39 (11 luglio 886, Lucca).

[44] È il Ghiselfridi (I) dell'*Anagrafe degli scrittori* nelle *Chartae Latinae Antiquiores*. Per questo Ghiselfridi si veda anche quanto detto qui più avanti alla nota 97 e nel testo corrispondente.

[45] Dall'834 fino all'897 Ghiselfridi interviene come sottoscrittore in non meno di sessantanove occasioni, inizialmente con la sola qualifica di notaio, poi, dal 4 aprile 866 (*ChLA*[2], LXXXII, n. 17, Lucca) con la qualifica di notaio e scabino. Spesso Ghiselfridi compare nelle permute anche in qualità di testimone. Così in: *ChLA*[2], LXXX, n. 34 (853 dicembre 22, Lucca); *ChLA*[2], LXXXII, n. 21 (12 ottobre 866, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIV, n. 10 (27 novembre 876, S. Maria a Monte); *ChLA*[2], LXXXIV, n. 30 (7 dicembre 879, Lucca); *ChLA*[2], LXXXV, n. 35 (11 marzo 886, Lucca); *ChLA*[2], LXXXV, n. 38 (1 luglio 886, Lucca).

[46] Si tratta dei placiti *ChLA*[2], LXXXIII, n. 15 (17 giugno 873, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXV, n. 21 (18 luglio 869 o 884, Lucca), dove viene indicato nel testo come scabino. Nel placito *ChLA*[2], LXXXII, n. 42 (18 dicembre 871, Lucca, *domus* vescovile) Ghiselfridi sottoscrive per quanto non sia nominato nel testo.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

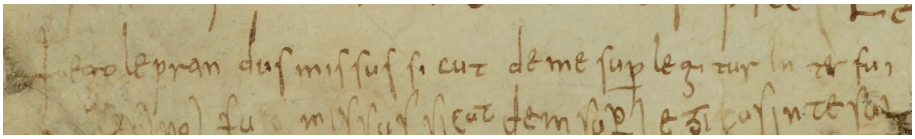


Fig. 11. Leoprando, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 590 (++ F 13), 840 maggio 16, Lucca (*ChLA*[2], LXXVII, n. 41)

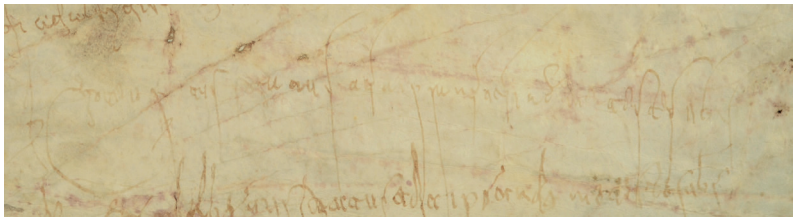


Fig. 12. Teuperto, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 957 (+ N 55), 884 ottobre 24, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 25)

Con i *missi* che esplicitano una qualifica pubblica (notaio, scabino) ci muoviamo su un terreno tutto sommato noto e rassicurante: la corsiva nuova di tipo professionale più o meno abile, più o meno connotata in senso cancelleresco, più o meno accompagnata da grafismi caratteristici, ci conforterà, con ragionamento circolare, sull'estrazione culturale e tecnico-professionale del sottoscrittore. Nella documentazione che stiamo esaminando tuttavia, e come si è già accennato, il caso che si dà più frequentemente è quello dei *missi* laici non qualificati tra le cui fila è anche possibile trovare, con discreta frequenza, sottoscrittori capaci di esibire buoni livelli di competenza grafica, anche riferibili a tipologie scrittorie di chiara ascendenza notarile. Per fare alcuni esempi, tra i molti possibili, accenneremo qui a un Leoprando (Fig. 11), *missus* designato da Eriprando degli Aldobrandeschi[47]; o a un Giovanni figlio del fu Benedetto di Versiciano, *missus* di parte laica il 28 marzo 864[48]; oppure anche a un Teuperto del fu Teufrido (forse figlio del già citato Teufridi notaio e scabino) (Fig. 12), *missus* in più occasioni, sia per la parte laica sia per quella

[47] *ChLA*[2], LXXVII, n. 41 (16 maggio 840, Lucca).
[48] *ChLA*[2], LXXXI, n. 45 (28 marzo 864, Lucca).

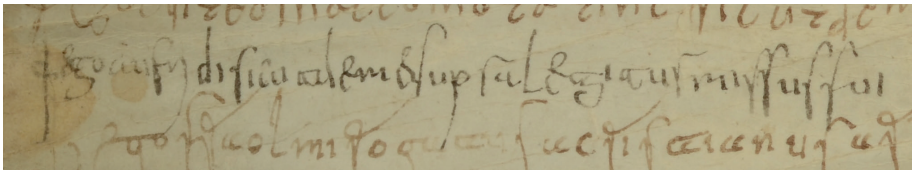


Fig. 13. Aufridi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 866 (* A 62), 874 maggio 14, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 27)

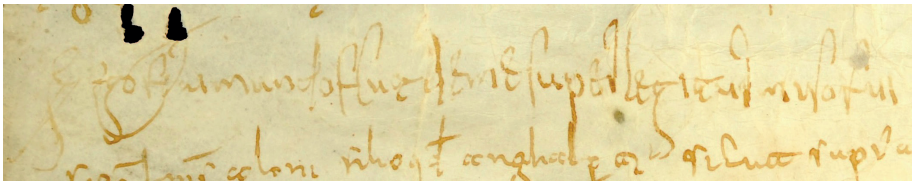


Fig. 14. Fraimundo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 971 (++ R 51), 886 luglio 11, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 39)

ecclesiastica, ripetutamente presente come testimone nelle *chartae* comprese tra l'862 e l'895[49], scrivente abile, capace di padroneggiare una corsiva nuova con lettere dal corpo piccolo e aste allungate, associata a una sorta di *signum*; o ancora ad Aufridi di Guamo (Fig. 13), ripetutamente *missus* di parte laica[50] e presente tra gli *adstantes* a un placito del 27 giugno 873[51], scrivente meno raffinato ma comunque in grado di esibire una dignitosa corsiva nuova diritta e a lettere staccate; infine a un Fraimundo (Fig. 14), *missus* del duca Adalberto (in

[49] Per Teufridi notaio e scabino si veda quanto detto qui sopra alla nota 42. Teuperto agisce come *missus* vescovile in *ChLA*[2], LXXXIII, n. 33 (2 luglio 874, Lucca) e in *ChLA*[2], LXXXV, n. 16 (3 marzo 883, Lucca); come *missus* ducale lo si ritrova in *ChLA*[2], LXXXIV, n. 21 (12 novembre 878, Lucca). Teuperto è un sottoscrittore testimoniale molto attivo e compare in questo ruolo non meno di una quarantina di volte tra l'862 e l'895. Teuperto è infine tra gli *adstantes* al placito in *ChLA*[2], LXXXIII, n. 15 (27 giugno 873, Lucca) e in *ChLA*[2], LXXXV, n. 21 (18 luglio 869 o 884, Lucca).

[50] Aufridi è *missus* ducale in *ChLA*[2], LXXXII, n. 39 (8 febbraio 870, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIII, n. 27 (14 maggio 874, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIII, n. 28 (1 giugno 874, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIII, n. 33 (2 luglio 874, Lucca).

[51] *ChLA*[2], LXXXIII, n. 15 (27 giugno 873, Lucca).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

una permuta dell'11 luglio 886)[52] che, a sua volta, antepone alla sottoscrizione un *signum* piuttosto caratterizzato[53]. Nessuno di questi sottoscrittori, sulla base della documentazione superstite, è tuttavia (nonostante l'apparente evidenza del dato grafico) riconducibile con certezza alla professione notarile[54].

Varrà altresì la pena di notare che, almeno fino agli anni cinquanta del IX secolo, tra i *missi* capaci di adoperare la corsiva nuova di ascendenza notarile, eventualmente associata a grafismi assimilabili al *signum*, figurano alcuni ecclesiastici: anche queste presenze ripropongono, in termini leggermente mutati, la questione del valore conoscitivo da attribuire all'esame propriamente grafico delle sottoscrizioni, in relazione sia al ruolo politico e funzionariale, sia all'estrazione culturale e all'eventuale formazione tecnico-professionale dello scrivente. Solo in sporadici casi ci troviamo infatti di fronte a figure di ecclesiastici che siamo in grado di ricondurre, con certezza o con qualche ragionevole probabilità, all'esercizio di quell'attività notarile che giustificherebbe l'impiego di una scrittura connotata in senso professionale (è quanto accade, ad esempio, nei casi già ricordati di Teusprando, Pietro, Auderamo e Filippo)[55]. Talvolta però questo potenziale o ipotizzabile profilo professionale, presumibilmente anche in ragione delle inevitabili lacune della documentazione, non è riconoscibile con certezza e ci si dovrà limitare alla semplice constatazione di un dato grafico specifico, l'uso di una scrittura professionale, associato allo stato ecclesiastico, affidandoci semmai a valutazioni di tipo intuitivo o probabilistico per giustificarlo, ammettendo implicitamente l'esistenza di un legame, a qualsiasi titolo operante (familiare, ad esempio), con una

[52] *ChLA*^{2}, LXXXV, n. 39 (11 luglio 886, Lucca).

[53] Per l'impiego dei *signa* da parte di sottoscrittori non qualificati, qualche riferimento in Mastruzzo 2002.

[54] Un'ipotesi praticabile atta a spiegare l'uso di scritture caratterizzate professionalmente da parte di sottoscrittori non qualificati è quella della semplice contiguità familiare. Valga, a titolo di esempio, il caso di un Petriperto, che sappiamo figlio di un notaio Pietro (Petriperto compare, il 29 aprile 874, come livellario del vescovo, in *ChLA*^{2}, LXXXIII, n. 26, Lucca): costui, capace di adoperare una bella corsiva nuova professionale non priva di inflessioni cancelleresche, non figurerà mai come notaio nella documentazione lucchese superstite.

[55] Si veda a riguardo quanto detto sopra nel testo in corrispondenza delle note 29-33.

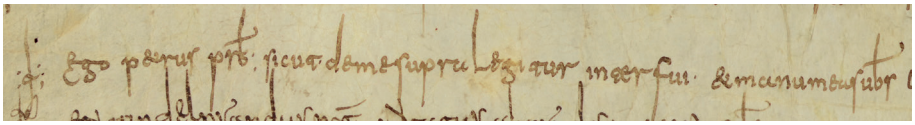


Fig. 15. Pietro, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 535 (++ G 68), 831 ottobre 7, Lucca (*ChLA*[2], LXXVI, n. 32)

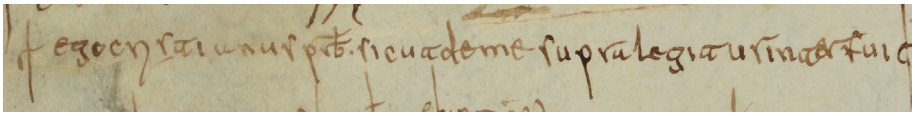


Fig. 16. Cristiano, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 603 (* B 81), 842 settembre 13, Lucca (*ChLA*[2], LXXVIII, n. 04)

cultura scrittoria di tipo propriamente tecnico e documentario. Si veda a riguardo la figura del prete Pietro[56] (Fig. 15), *missus* vescovile nell'831, scrivente esperto capace di padroneggiare una corsiva nuova diritta, con corpo delle lettere piccolo e tondeggiante e aste allungate, preceduta da un *signum* piuttosto caratterizzato; o si consideri il caso del meno abile prete Cristiano[57] (Fig. 16), o infine quello del prete e visdomino Willeramo, *missus* vescovile negli 853-855[58].

La maggior parte delle prove grafiche realizzate dai *missi* laici ma anche, in ampia misura, da quelli ecclesiastici, sono comunque quelle che si potrebbero definire di livello 'usuale', riconducibili tipologicamente sia alla corsiva nuova, sia a quelle varietà minuscole meno facilmente classificabili che nelle *Chartae Latinae Antiquiores* abbiamo raccolto sotto la generica definizione di 'minuscole indifferenziate'. A titolo di esempio, si potranno vedere, tra i molti, personaggi come il prete Daniele (Fig. 17), *missus* vesco-

[56] *ChLA*[2], LXXVI, n. 32 (7 ottobre 831, Lucca).

[57] Cristiano agisce come *missus* vescovile in *ChLA*[2], LXXIV, n. 45 (15 novembre 819) e *ChLA*[2], LXXVIII, n. 4 (13 settembre 842, Lucca). Più volte sottoscrittore in qualità di testimone tra l'804 e l'850.

[58] In qualità di *missus* Willeramo compare in *ChLA*[2], LXXX, n. 34 (22 dicembre 853, Lucca) e *ChLA*[2], LXXX, n. 47 (29 giugno 855, Lucca). Willeramo compare ripetutamente come testimone tra l'853 e l'855.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

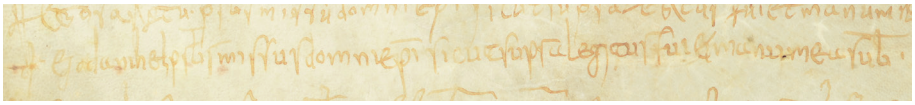


Fig. 17. Daniele, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 360 (* F 23), 807 aprile 1-14, Lucca (*ChLA*[2], LXXIII, n. 05)

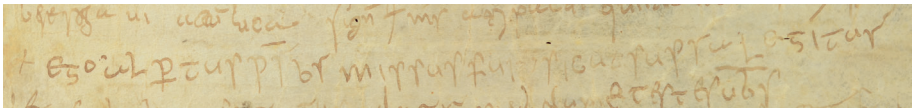


Fig. 18. Alperto, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 469 (++ H 95), 823 luglio 18, Lucca (*ChLA*[2], LXXV, n. 17)

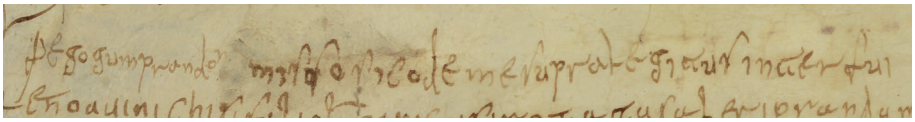


Fig. 19. Gumprando, ASDL, AAL, Diplomatico, *Diplomatico*, 590 (++ F 13), 840 maggio 16, Lucca (*ChLA*[2], LXXVII, n. 41)

vile in due occasioni, nell'807 e nell'822[59]; o come il prete Alperto, *missus* vescovile in una permuta del 18 luglio 823[60] (Fig. 18); o ancora come i laici Gumprando (Fig. 19) e Ilpolfo (Fig. 20), *missi* comitali in una permuta del 16 maggio 840[61]; o come il chierico e medico Giovanni[62] (Fig. 21); o ancora laici quali Ramulo[63] e Teudiperto[64] (Fig. 22). La documentazione più risalente offre in ogni caso spunti esigui, dal momento che questi

[59] Si tratta delle permute *ChLA*[2], LXXIII, n. 5 ([1-14] aprile 807, Lucca) e *ChLA*[2], LXXV, n. 12 (16 dicembre 822, Lucca). Daniele è anche sottoscrittore nel placito *ChLA*[2], LXXIII, n. 50 (13 aprile 800, Lucca).

[60] *ChLA*[2], LXXV, n. 17 (18 luglio 823, Lucca).

[61] *ChLA*[2], LXXVII, n. 41 (16 maggio 840, Lucca).

[62] *ChLA*[2], LXXVII, n. 34 ([28 gennaio 839 - 27 gennaio 839], Lucca); su questo Giovanni si veda Stoffella, *Ufficiali pubblici minori* cit., p. 233, nota 43.

[63] Ramulo figura come *missus* in *ChLA,* XXXVII, n. 1069 (25 febbraio 779, «Triana»).

[64] Teudiperto figura come *missus* in *ChLA*, XXXVII, n. 1084 (agosto 782, Lucca).

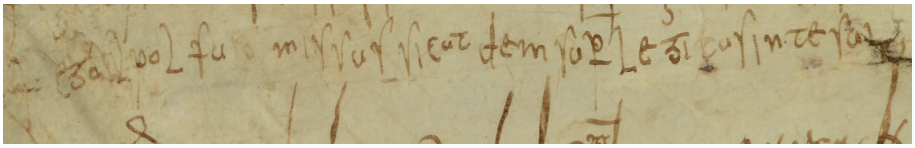


Fig. 20. Ilpolfo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 590 (++ F 13), 840 maggio 16, Lucca (*ChLA*[2], LXXVII, n. 41)

Fig. 21. Giovanni, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 839 gennaio 28-840 gennaio 27, Lucca (*ChLA*[2], LXXVII, n. 34)

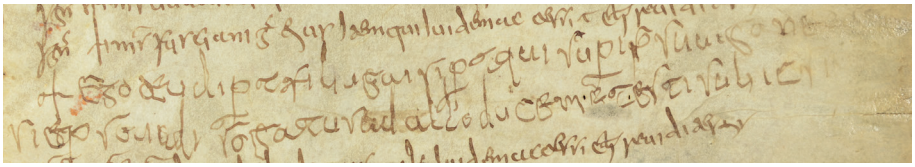


Fig. 22. Teudiperto, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 198 (* C 60), 782 agosto, Lucca (*ChLA*, XXXVII, n. 1084)

sottoscrittori vi compaiono per lo più una sola volta, senza che sia quindi mai possibile tracciarne un sia pur sommario profilo sociale, familiare, patrimoniale, politico.

Maggiori possibilità offriranno semmai altri personaggi, piuttosto assidui nella documentazione dei decenni centrali e finali del IX secolo, i quali spesso, in contesti diversificati, si presentano oltre che nelle vesti di *missi*, anche in quelle di testimoni, astanti al placito, autori giuridici in atti privati. Sempre procedendo per esempi, potremmo fare riferimento a un Adalprando *de Iunciano*[65], figlio del fu Adonaldo, più volte *missus* di parte

[65] Questo Adalprando, scrivente in grado di adoperare una corsiva nuova di discreta fattura, figura come *missus* in *ChLA*[2], LXXXII, n. 21 (12 ottobre 866, Lucca); *ChLA*[2],

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

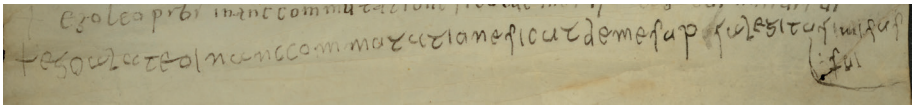


Fig. 23. Alateo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 866 (* A 62), 874 maggio 14, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 27)

laica e testimone in atti privati; oppure a un Alateo, fratello di Alisi[66], che agisce come *missus* vescovile il 9 ottobre 873 e poi nuovamente il 14 maggio 874[67], sempre utilizzando una minuscola indifferenziata di semplice impianto (Fig. 23), con *a* aperta, *e* di tipo semionciale, *g* a uncino, *t* non occhiellata; senza particolari variazioni, questa stessa scrittura sarà utilizzata da Alateo allorché, in svariate circostanze, comparirà come testimone in atti privati e quando, in un contesto di maggiore visibilità, sottoscriverà al placito[68]. Altro laico, scrivente di livello usuale e fittamente presente in veste di sottoscrittore negli anni 848-900 è un Teopaldo[69] al quale, come a molti suoi contemporanei, sembrerebbe potersi ben adattare la definizione, ideata da Armando Petrucci, di 'sottoscrittore professionale'[70]; questo

LXXXIII, n. 29 (2 giugno 874, «Pompiano»); *ChLA*[2], LXXXIV, n. 10 (27 novembre 876, S. Maria a Monte); *ChLA*[2], LXXXIV, n. 22 (24 febbraio 879, S. Maria a Monte). Come sottoscrittore testimoniale lo si trova in *ChLA*[2], LXXXII, n. 34 (22 ottobre 867, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXII, n. 47 (13 settembre 872, Lucca).

[66] Il rapporto di parentela si ricava da due documenti: *ChLA*[2], LXXXIII, n. 21 (18 luglio 869, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXIII, n. 27 (14 maggio 874, Lucca). In entrambi i casi i fratelli agiscono di conserva: in *ChLA*[2], LXXXIII, n. 21, un placito, Alateo e Alisi sono tra gli *adstantes*; in *ChLA*[2], LXXXIII, n. 27, una permuta che vede coinvolto Gherardo vescovo di Lucca, Alateo è *missus*, il fratello Alisi è testimone: la cultura grafica dei due fratelli è del tutto comparabile e riconducibile agli stessi modelli.

[67] Si tratta di *ChLA*[2], LXXXIII, n. 19 (9 ottobre 873, Lucca) e del già citato *ChLA*[2], LXXXV, n. 27 (14 maggio 874, Lucca).

[68] Alateo, in qualità di testimone, sottoscrive ripetutamente dall'855 all'874. Il placito è il già ricordato *ChLA*[2], LXXXIII, n. 21 (18 luglio 869, Lucca). Nominato tra i presenti, invece non sottoscrive nei placiti *ChLA*[2], LXXXII, n. 42 (18 dicembre 871) e *ChLA*[2] LXXXIII, n. 15 (27 giugno 873, Lucca).

[69] Teopaldo si ritrova come sottoscrittore testimoniale in non meno di una quarantina di documenti databili tra l'848 e il 900.

[70] Per i 'grandi sottoscrittori' o 'sottoscrittori professionali' si veda Petrucci - Romeo

Fig. 24. Teopaldo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 948 (+ D 74), 883 marzo 3, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 16)

Teopaldo figura quale *missus* vescovile in due occasioni, il 3 marzo 883 e il 17 febbraio 886[71], e poi ancora, come *missus* di parte laica, il 12 novembre 878[72]. La scrittura da costui adoperata è sempre una semplicissima e funzionale (sia pure a livelli minimali) minuscola indifferenziata a lettere staccate, con *a* aperta, *e* con occhiello superiore alternatamente chiuso o aperto, *g* a uncino (Fig. 24); ritroveremo immutata questa scrittura anche nella più prestigiosa cornice del placito negli anni 853, 857 e 865[73].

La reiterata presenza nella documentazione di simili sottoscrittori non particolarmente abili ma altamente ricorrenti ci consente, se non altro in modo intuitivo, di inquadrarli come personaggi di sicuro prestigio sociale e di solido radicamento nella realtà locale, ovvero di intravedere una loro qualche continuativa, per quanto fluida, rilevanza 'pubblica' riferita al particolare contesto in cui così lungamente e assiduamente operano. Vorremmo, a questo riguardo, soffermarci in termini apertamente problematici sul caso particolare rappresentato dall'attività di un sottoscrittore

1992, pp. 163, 120 e *passim*. La stigmatizzata attività di alcuni sottoscrittori testimoniali particolarmente ricorrenti in determinati contesti può tuttavia essere considerata solo in termini alquanto generici «dato utile alla ricostruzione dell'identità e della funzione di questa particolare categoria di scriventi» (*ibid*., p. 163): la ricorrenza di tali personaggi, che è fenomeno diffuso in contesti di scarsa alfabetizzazione, può, nella maggior parte dei casi, semplicemente risultare espressiva di una loro autorevolezza e di un ampiamente riconosciuto spessore sociale.

[71] Rispettivamente *ChLA*[2], LXXXV, n. 16 (3 marzo 883, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXV, n. 34 (17 febbraio 886, Lucca).

[72] *ChLA*[2], LXXXIV, n. 21 (12 novembre 878, Lucca).

[73] Teopaldo compare tra gli *adstantes* nei placiti *ChLA*[2], LXXX, n. 26 (aprile 853, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXI, n. 20 (dicembre 857, Lucca); nel placito *ChLA*[2], LXXXII, n. 3 (aprile 865, Lucca) sottoscrive per quanto non sia nominato nel testo.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

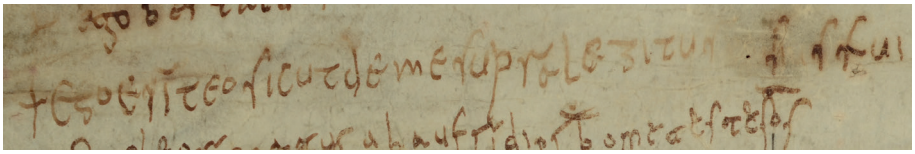


Fig. 25a. Eriteo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 821 (* F 50), 867 marzo 7, Lucca (*ChLA*[2], LXXXII, n. 29)

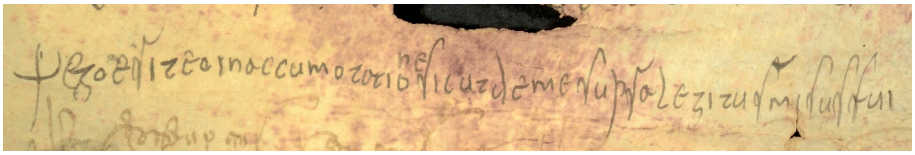


Fig. 25b. Eriteo, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 862 (+ M 23), 874 marzo 21, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 23)

dal profilo complesso ma sfuggente, vale a dire un Eriteo del fu Ermiteo (Fig. 25a-b), per la cui singolare figura nonché per la lunghissima carriera rimandiamo a quanto scritto in *ChLA2*, LXXXIII[74]. Il percorso professionale di Eriteo è, tra l'altro, indicativo dei limiti che la documentazione superstite impone alla nostra conoscenza. Se infatti risulta relativamente agevole, nel caso di un lascito documentario cospicuo come quello lucchese, 'fotografare' nella sincronia certi assetti funzionariali in un determinato lasso cronologico, si rivela al contrario molto più difficile, e talora semplicemente impossibile, seguire l'evoluzione nel tempo di un individuo e del suo operato. Persino nelle circostanze più favorevoli, come appunto accade per Eriteo, ci troveremo comunque di fronte a nient'altro che alla possibilità di compiere delle estrapolazioni, le quali poi si potranno even-

[74] Per qualche cenno all'attività di Eriteo si veda l'*Introduzione* al volume LXXXIII delle *Chartae Latinae Antiquiores*, nonché, *ivi*, la sezione *Sottoscrizioni autografe*. Figlio di Ermiteo, come si ricava da *ChLA*[2], LXXXI, n. 45 (28 marzo 864, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXIII, n. 28 (1 giugno 874, Lucca), Eriteo figura spesso come autore in atti privati dei quali si deduce un suo radicamento patrimoniale in Tempagnano; in due diverse occasioni Eriteo fa permuta di beni con il vescovo di Lucca: rispettivamente in *ChLA*[2], LXXXI, n. 45 (28 marzo 864, Lucca) e *ChLA*[2], LXXXIII, n. 28 (1 giugno 874, Lucca).

tualmente giudicare rivelatrici o sintomatiche di situazioni più ampie e generalizzate. L'attivissimo Eriteo compare ripetutamente in qualità di *missus* del duca Adalberto: il 7 marzo 867[75], il 24 agosto 873[76], il 14 maggio 874[77], il 9 agosto 875[78] e, ancora, il 12 novembre 878[79]. Eriteo inoltre agisce come *missus* vescovile (con l'ulteriore qualifica di *advocatus*) l'8 febbraio 870[80], il 21 marzo 874[81] e infine il 7 dicembre 879 (qui con qualifica di scabino)[82]. Eriteo opera in qualità di *advocatus* per conto del vescovo in due placiti, senza tuttavia apporre sottoscrizioni in quelle circostanze, rispettivamente del 18 dicembre 870[83] e del 27 giugno 873[84]. Come astante, Eriteo invece sottoscrive in un placito del 20 aprile 865[85]. Quanto a un suo più specifico profilo di 'ufficiale minore', siamo senz'altro rassicurati dal fatto che Eriteo si qualifichi, esplicitamente e regolarmente, come scabino almeno dal 27 luglio 877 e fino al 5 gennaio 883[86]. Le sue numerosissime sottoscrizioni testimoniali, collocate nei più vari contesti documentari, ci dicono infine di una reputazione e di una capacità di garanzia che rimangono invariate per decenni[87]. Eppure sul piano propriamente grafico Eriteo certamente non brilla, limitandosi per moltissimi anni all'impiego di una minuscola indifferenziata di livello usuale che lo accomuna a numerosi altri laici privi

[75] *ChLA²*, LXXXII, n. 29 (7 marzo 867, Lucca).

[76] *ChLA²*, LXXXIII, n. 18 (24 agosto 873, Lucca).

[77] *ChLA²*, LXXXIII, n. 27 (14 maggio 874, Lucca).

[78] *ChLA²*, LXXXIV, n. 1 (9 agosto 875, Lucca).

[79] *ChLA²*, LXXXIV, n. 21 (12 novembre 878, Lucca).

[80] *ChLA²*, LXXXII, n. 39 (8 febbraio 870, Lucca).

[81] *ChLA²*, LXXXIII, n. 23 (21 marzo 874, Lucca) e *ChLA²*, LXXXIII, n. 24 (21 marzo 874, Lucca): si tratta in questo caso di un doppio originale.

[82] *ChLA²*, LXXXIV, n. 30 (7 dicembre 879, Lucca).

[83] *ChLA²*, LXXXII, n. 42 (18 dicembre 871, Lucca, *domus* vescovile).

[84] *ChLA²*, LXXXIII, n. 15 (27 giugno 873, Lucca).

[85] *ChLA²*, LXXXII, n. 3 (20 aprile 865, Lucca). Qui Eriteo, pur non nominato nel testo, sottoscrive comunque.

[86] Il primo documento in cui compare la qualifica di scabino è *ChLA²*, LXXXIV, n. 19 (27 luglio 878, Lucca), l'ultimo è *ChLA²*, LXXXV, n. 16 (3 marzo 883, Lucca).

[87] Eriteo comincia ad apporre sottoscrizioni in qualità di testimone in *ChLA²*, LXXXI, n. 19 (11 giugno 857, Lucca) e prosegue fino a *ChLA²*, LXXXV, n. 16 (20 marzo 883, Lucca), per non meno di sessantasei occorrenze.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

di qualifiche, caratterizzata da una particolare *a* chiusa, ma di tipo corsivo, dalla *e* con occhiello alternatamente chiuso o aperto, dalla *g* a uncino, dalla *t* con tratto orizzontale subito continuato nell'asta verticale ripiegata poi in basso a destra. Non emerge dalle sue sottoscrizioni nessuna preoccupazione di caratterizzazione individuale o di rielaborazione calligrafica (a parte qualche sporadico tentativo di allungamento delle aste) ma neanche, secondo ogni evidenza, di regolare e controllato esercizio della scrittura (sono frequentissime le oscillazioni di modulo e di allineamento, le macchie, le correzioni, i ripensamenti). Se, in questo e in casi analoghi, la scrittura è prerogativa associabile alla funzione pubblica, lo è soltanto a livelli di pura e semplice alfabetizzazione, pragmatica e concreta, ma poco più che elementare. In conclusione: è soltanto l'eccezionale ricchezza della documentazione lucchese che ci fa intravedere lo spessore e l'importanza nel contesto locale di una figura come quella di Eriteo, scrivente non particolarmente abile per quanto, con certezza, personaggio socialmente rilevante, capace di svolgere occasionalmente 'funzioni' pubbliche oltre che di ricoprire più stabilmente per un certo lasso di tempo, in quanto scabino, un preciso e specifico ruolo di 'ufficiale pubblico minore'.

Più in generale, considerando complessivamente il cospicuo repertorio di sottoscrizioni autografe offerto dalla documentazione lucchese di VIII e IX secolo, e utilizzando le permute come setaccio atto a filtrare una qualche capacità di accedere alla dimensione pubblica, difficilmente ci si sottrae all'impressione di vedere all'opera un insieme ampio, ma proprio per questo poco definito e definibile, di personaggi che è possibile riunire sotto il minimo comune denominatore del possesso di una generica capacità grafica, che può spaziare dai livelli più professionali fino all'ambito, che è poi quello largamente prevalente, della semplice usualità. Con questo tuttavia non si è fatta molta strada sul piano della conoscenza storica o specificamente paleografica, dal momento che le attitudini scrittorie, osservabili nella concreta materialità della documentazione superstite, ribadiscono semplicemente il fatto, peraltro già noto, che nell'Italia carolingia l'esercizio delle cariche pubbliche minori, a prescindere da eventuali specifiche competenze grafiche o di tipo giuridico-formulare più avanzato, non costituisce necessariamente una funzione continuativa quanto piuttosto un 'compito' che può di volta in volta essere assegnato a un esponente qualificato (e alfabeta) della società locale. Va tenuto d'altra parte nella dovuta considerazione il fatto che, in età carolingia,

nonostante un indubbio recupero delle potenzialità propriamente comunicative della scrittura, la capacità grafica di molti dei soggetti latamente riferibili alla sfera pubblica può essere più propriamente simbolica che trasmissiva di reali e complessi messaggi verbali: ancora Armando Petrucci, a questo riguardo, ha suggestivamente parlato di una tipica e precisa competenza riconducibile non tanto allo 'scrivere' quanto piuttosto al 'sottoscrivere'[88].

Ciascuno scrivente che compaia nella documentazione con un ruolo di rilevanza pubblica si paleserà allora con le capacità grafiche che gli sono proprie, le quali però non necessariamente saranno collegabili in modo univoco né a funzioni specifiche né a ruoli funzionariali che, in effetti, non sembrano richiedere particolari e precisabili livelli di competenza scrittoria. Date queste premesse, oltre che la descrizione minuziosa e classificatoria delle tipologie grafiche o dei livelli di abilità di esecuzione varrà semmai, per l'ampliamento di una conoscenza storicamente fondata, l'esame di altri aspetti della materialità documentaria, come ad esempio quelli riferibili alle gerarchie delle presenze o alle stratificazioni degli interventi autografi. Proprio su queste stratificazioni, in particolare sul modo in cui si presentano nei contesti documentari che vedono la partecipazione di «personaggi numerosi e di prestigio», aveva già richiamato l'attenzione Gian Giacomo Fissore, sottolineando in particolare la rilevanza proprio della permuta in quanto fattispecie documentaria che richiede «una presenza qualificata e complessa per la difesa degli interessi ecclesiastici messi in gioco nel negozio»[89]. Anche nel caso lucchese, al di là delle tipologie grafiche e dei livelli di competenza nell'esecuzione della scrittura esibiti da coloro che garantiscono la legittimità dell'atto, varrà la pena di soffermarsi sull'eventuale riconoscibilità di una *ratio* rivelatrice di funzioni, di un ordine implicito, in sé significativo, ravvisabile nella disposizione e

[88] Un'efficace definizione, in specifico riferimento all'ambito giudiziario, in Petrucci - Romeo 1992, p. 234: «la capacità certificante delle singole componenti fu sempre più direttamente collegata con la loro autonoma capacità non tanto di *scrivere*, quanto di *sottoscrivere* di propria mano; e fu così che, all'interno del processo di documentazione del pubblico giudizio, nacque e si precisò l'esigenza e la funzione di quella 'cultura grafica della sottoscrizione' che fu propria dei ceti dirigenti del *Regnum Italiae* per un periodo notevolmente lungo».

[89] Fissore 2005, p. 303.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

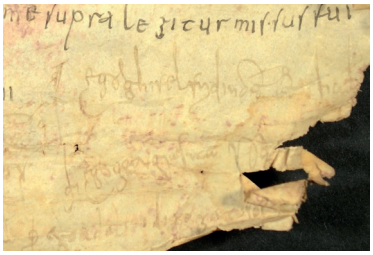


Fig. 26. Giorgio, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 862 (+ M 23), 874 marzo 21, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 23)

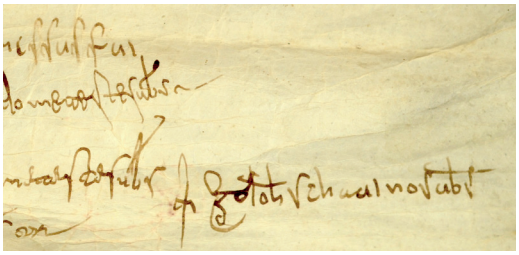


Fig. 27. Giovanni, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 857 (++ Q 82), 873 agosto 24, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 18)

nella successione delle sottoscrizioni autografe dei *missi*, come anche degli autori, dei consenzienti, degli intervenuti a vario titolo.

Vorremmo allora concludere esaminando un fenomeno specifico, facilmente verificabile (sugli originali) e che ricorre con notevole frequenza nelle permute lucchesi, specie a partire dalla metà del IX secolo. Si tratta della partecipazione autografa di personaggi non esplicitamente richiamati nel testo della permuta e il cui ruolo è distinto, con certezza, sia da quello dei *missi*, sia da quello dei testimoni. Si tratta di 'intervenuti' (che, in altri contesti, possono comparire proprio come *missi*) che sembrano a loro volta assolvere una sorta di ulteriore ruolo di garanzia o di controllo sull'atto, e che appongono sistematicamente per ultimi sottoscrizioni autografe introdotte da una formula scarna, affatto generica, che prevede l'impiego dei verbi «interfui» oppure «subscripsi»[90]. Caratteristica costante di queste sottoscrizioni è l'essere collocate, per lo più in corrispondenza del margine destro, in spazi della pergamena rimasti bianchi, talora anche esigui, e l'essere vergate con inchiostri a volte marcatamente diversi rispetto a quelli utilizzati nel testo e nelle altre sottoscrizioni. In alcuni casi questi intervenuti saranno riconoscibili come 'ufficiali pubblici' in senso proprio. Si tratterà infatti di notai, come ad esempio Georgius (Fig. 26)[91],

[90] Secondo il semplicissimo schema «ego […] interfui»; oppure «ego […] subscripsi».

[91] Si tratta di Georgius (III) dell'*Anagrafe degli scrittori* in *Chartae Latinae Antiquiores*; interviene in *ChLA*[2], LXXXIII, n. 23 (21 marzo 874, Lucca).

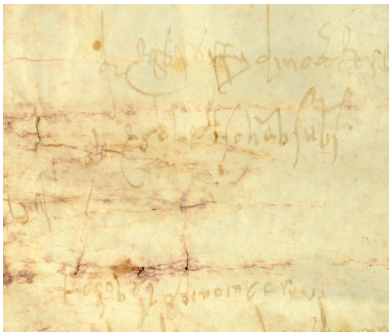


Fig. 28. Leone, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 959 (++ B 8), 885 giugno 14, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 27)

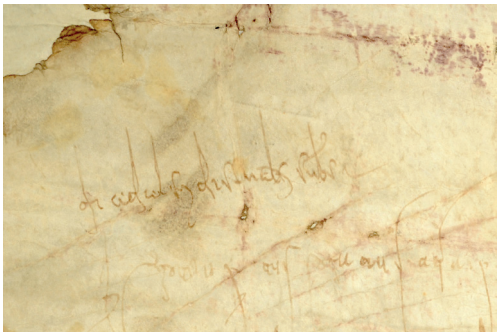


Fig. 29. Adalfridi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 863 (* E 94), 874 marzo 21, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 24)

o di scabini (già per altro verso noti) come Iohannes[92] (Fig. 27), Ildiprando[93], Leo[94] (Fig. 28) o Adalfridi[95] (Fig. 29), o anche di notai e scabini molto attivi come Roffridi[96] (Fig. 30) e Ghiselfridi[97] (Fig. 31a-b).

Accanto a questi personaggi qualificati sarà comunque possibile rico-

[92] Si vedano le sue sottoscrizioni nelle permute *ChLA*[2], LXXXIII, n. 18 (24 agosto 873, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIII, n. 19 (9 ottobre 873, Lucca).

[93] Questo Ildiprando interviene nella permuta *ChLA*[2], LXXXIII, n. 28 (1 giugno 874, Lucca). Per un confronto, in posizione analoga e forse con analoga funzione, una sua sottoscrizione, con *signum*, nella carta di livello *ChLA*[2], LXXXIII, n. 30 (2 giugno 874, Lucca).

[94] Nella permuta *ChLA*[2], LXXXV, n. 27 (14 giugno 885, Lucca). Abbiamo già incontrato questo stesso Leo nelle vesti di *missus* di parte laica nell'886: si veda qui sopra alla nota 39.

[95] Una sottoscrizione di Adalfridi in questa funzione 'di controllo' nella permuta *ChLA*[2], LXXXV, n. 25 (24 ottobre 884, Lucca). Per l'intensa attività di Adalfridi, notaio e scabino, si veda quanto detto sopra alle note 34-37.

[96] Si tratta dello stesso Roffridi (I) dell'*Anagrafe degli scrittori* in *Chartae Latinae Antiquiores*, più volte *missus*, di cui si è detto qui sopra alla nota 41.

[97] Sottoscrizioni di Ghiselfridi in *ChLA*[2], LXXXIII, n. 23 (21 marzo 874, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIII, n. 24 (21 marzo 874, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIII, n. 27 (14 maggio 874, Lucca); *ChLA*[2], LXXXIII, n. 33 (2 luglio 874, Lucca); *ChLA*[2], LXXXV, n. 35 (11 marzo 886, Lucca). In generale, per l'attività di questo Ghiselfridi si veda quanto detto qui sopra alle note 43-46.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

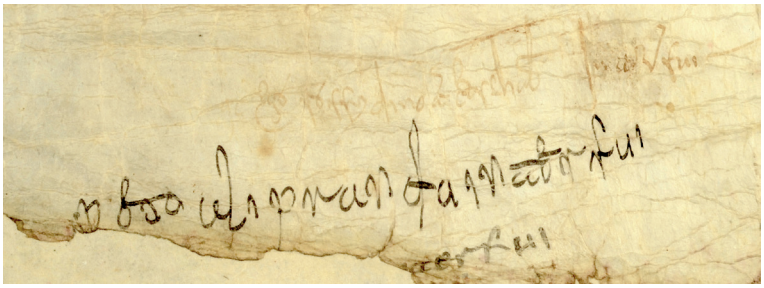


Fig. 30. Roffridi e Aliprando, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 906 (* L 45), 878 novembre 12, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIV, n. 21)

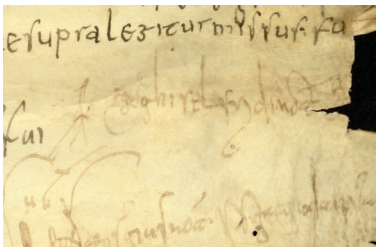


Fig. 31a. Ghiselfridi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 863 (* E 94), 874 marzo 21, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 24)

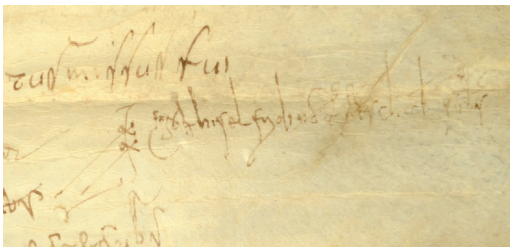


Fig. 31b. Ghiselfridi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 866 (* A 62), 874 maggio 14, Lucca (*ChLA*[2], LXXXIII, n. 27)

noscere, ancora una volta, un certo numero di laici privi di qualifiche (come anche di ecclesiastici) che, a giudicare dalle modalità e dai tempi di apposizione delle rispettive sottoscrizioni, svolgono funzioni di garanzia del tutto analoghe a quelle proprie dei soggetti esplicitamente qualificati fin qui descritti. Limitando la nostra attenzione ai laici non qualificati, ed escludendo per ora gli ecclesiastici, potremmo ad esempio soffermarci su un Aliprando (Fig. 30), sottoscrittore in corsiva nuova di livello usuale in una permuta del 12 novembre 878[98]; oppure su un Beldoino (Fig. 32), sottoscrittore piuttosto impacciato che compare in una permuta del 14

[98] *ChLA*[2], LXXXIV, n. 21 (12 novembre 878, Lucca). Peraltro, in questo documento il gruppo delle sottoscrizioni apposte 'in seconda battuta' per tonalità dell'inchiostro e disposizione, è riconoscibile in modo particolarmente evidente.

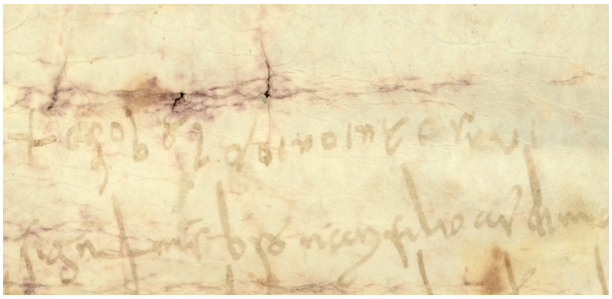


Fig. 32. Beldoino, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 959 (++ B 8), 885 giugno 14, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 27)

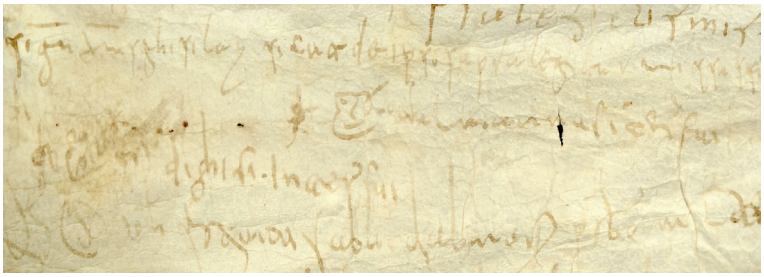


Fig. 33. Adalmanno e Fridighisi, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 967 (* B 74), 886 marzo 11, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 35)

giugno 885[99]; oppure ancora su sottoscrittori più abili come Adalmanno[100] (Fig. 33), capace di padroneggiare una dignitosa corsiva nuova e di sfoggiare un *signum crucis* elaborato; oppure Fridighisi[101] (Fig. 33), di analoghe capacità grafiche e a sua volta in grado di adoperare una sorta di *signum*; o, infine, di uno scrivente di buon livello come Baldibertus[102] (Fig. 34).

In definitiva, anche queste sottoscrizioni riconducibili a laici che intervengono apparentemente con un ruolo di 'supervisione' distinto da

[99] *ChLA*[2], LXXXV, n. 27 (14 giugno 885, Lucca), Beldoino sottoscrive insieme a Leo e Roffridi.

[100] *Ibid.*, n. 35 (11 marzo 886, Lucca).

[101] *Ibid.*, n. 35 (11 marzo 886, Lucca).

[102] *Ibid.*, n. 39 (11 luglio 886, Lucca).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

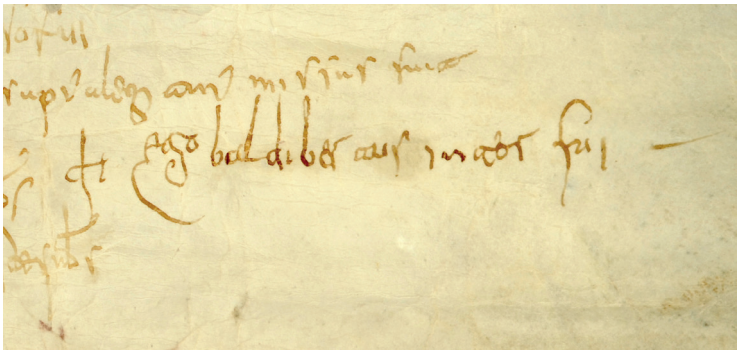


Fig. 34. Baldiberto, ASDL, AAL, *Diplomatico*, 971 (++ R 51), 886 luglio 11, Lucca (*ChLA*[2], LXXXV, n. 39)

quello dei *missi*, sembrano rimandare più che all'esistenza di un gruppo univocamente definibile di ufficiali, a una diffusa e potenziale capacità di accedere alla dimensione pubblica, ovvero di esercitare alcune funzioni tra le quali, più o meno occasionalmente, ci sarà anche quella di garanzia della congruità della permuta. Un'attrezzatura culturale definita, a vari livelli di competenza, dalla padronanza della scrittura e di un assai schematico repertorio tecnico-formulare, già di per sé sembrerebbe sufficiente a inquadrare in una dimensione latamente pubblica personaggi che, se il lascito documentario a nostra disposizione fosse più consistente, comparirebbero forse in modo esplicito nel novero degli 'ufficiali minori' dotati di qualifica. Caso emblematico è quello, sopra esaminato, di Eriteo del fu Ermiteo, che solo la particolare ricchezza della documentazione lucchese superstite ci fa riconoscere, al di là delle sue non eccelse capacità grafiche, come detentore di un ufficio pubblico, o meglio di una funzione che variamente si dispiega nel corso degli anni e alla quale si aggiunge, ma solo a un certo punto, l'appellativo 'pubblico' di scabino.

Si impone, a questo punto, una conclusione perentoria, pur nella sua disarmante semplicità: i meccanismi deduttivi e argomentativi che una prestigiosa tradizione di studi paleografici ci ha abituati a pensare come paradigma obbligato nello studio di personaggi che a vario titolo rientrino nella categoria degli 'ufficiali pubblici' di età carolingia, risultano in realtà inefficaci se non supportati da evidenze riferite a profili prosopografici,

sociali, istituzionali accertati per altra via. Lo storico della scrittura potrà evidenziare elementi ai suoi occhi rilevanti, anche fortemente connotativi, senza per questo che il dato grafico riesca, di per sé, a diventare produttivo per una storia istituzionale e sociale, tesa cioè a chiarire ruoli e funzioni degli scriventi qualificati e non. La documentazione lucchese, con il suo peculiare profilo quantitativo e qualitativo, non lascia dubbi a riguardo, suggerendo piuttosto altre strade, altre metodologie, volte non solo all'accertamento, alla descrizione, alla classificazione delle singole tipologie grafiche, delle loro ascendenze e filiazioni, ma anche all'esame critico delle concrete operazioni di scrittura che sostanziano la complessa ritualità della sottoscrizione: tecniche esecutive, gestione degli spazi di scrittura, tempi di esecuzione, stratificazioni, gerarchie degli interventi. Si tratta di un approccio più globale e comprensivo, ma anche più pragmatico, alle testimonianze documentarie altomedievali che, opportunamente interrogate nella loro materialità, potranno forse rivelarci di non avere ancora esaurito le loro potenzialità di fonti storiche.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

Bibliografia

Allegria 2008 = Simone Allegria, *Meliores et veratiores. Scrittura e identità socio-professionale degli scabini aretini (secoli IX-XI)*, in *CIVIS / CIVITAS. Cittadinanza politico-istituzionale e identità socio-culturale da Roma alla prima età moderna*. Atti del Seminario internazionale (Siena-Montepulciano, 10-13 luglio 2008), ed. Caterina Tristano, Simone Allegria, Montepulciano 2008 (Medieval Writing, 3).

Bougard 1995 = François Bougard, *La justice dans le Royaume d'Italie, de la fin du VIIIe siècle au début du XIe siècle*, Rome 1995 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et Rome, 291), pp. 76-108.

Bougard 1999 = François Bougard, *Actes privés et transferts patrimoniaux en Italie centro-septentrionale (VIIIe-Xe siècle)*, «Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge», 111/2 (1999), pp. 539-562.

Bougard 2009 = François Bougard, *Écrire le procès: le compte rendu judiciaire entre VIIe et XIe siècle*, «Médiévales», 56 (2009), pp. 23-40.

Bougard 2013 = François Bougard, *Commutatio, cambium, viganeum, vicariatio: l'échange dans l'Italie des VIIIe-Xe siècles*, in *Tauschgeschäft und Tauschurkunde* 2013, pp. 65-98.

Cappellini - Rossi - Unfer Verre 2012 = Valentina Cappellini - Tommaso Maria Rossi - Gaia Elisabetta Unfer Verre, *Elenco di consistenza dei documenti altomedievali dell'Archivio Storico Diocesano di Lucca (secoli VII-X)*, in *Actum Lucae. L'Archivio Storico Diocesano di Lucca iscritto nel Registro della Memoria del Mondo, cerimonia per la consegna del diploma Unesco (Lucca, 28 aprile 2012)*, ed. Sergio Pagano, Pierantonio Piatti, Lucca 2012, pp. 101-180.

Castagnetti 2008 = Andrea Castagnetti, *Note e documenti intorno alla caratterizzazione professionale dei giudici (secoli IX-inizio X)*, Verona, 2008.

Castagnetti 2010 = Andrea Castagnetti, *I vassalli imperiali a Lucca in età carolingia*, in *Il patrimonio documentario della Chiesa di Lucca. Prospettive di ricerca*. Atti del Convegno internazionale di studi (Lucca, Archivio arcivescovile, 14-15 novembre 2008), ed. Sergio Pagano, Pierantonio Piatti, Firenze 2010, pp. 211-266.

Castagnetti 2017 = Andrea Castagnetti, *Giustizia partecipata. Lociservatores, scabini e astanti nei placiti lucchesi (785-822)*, Verona 2017.

ChLA = Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters prior to the Ninth Century, ed. Albert Bruckner, Robert Marichal, Olten-Lausanne, poi Dietikon-Zürich, 1954-1998.

ChLA[2] = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd Series, *Ninth Century*, ed. Guglielmo Cavallo, Giovanna Nicolaj, Dietikon-Zürich, 1997-2019.

Ciaralli - Bassetti 2010 = Antonio Ciaralli - Massimiliano Bassetti, *Appendice*, in Andrea Castagnetti, *I vassalli imperiali a Lucca in età carolingia*, in *Il patrimonio documentario della Chiesa di Lucca. Prospettive di ricerca*. Atti del Convegno internazionale di studi (Lucca, Archivio arcivescovile, 14-15 novembre 2008), ed. Sergio Pagano, Pierantonio Piatti, Firenze 2010, pp. 267-284.

Collavini 1998 = Simone Maria Collavini, *Honorabilis domus et spetiosissimus comitatus: gli Aldobrandeschi da conti a principi territoriali (secoli IX-XIII)*, Pisa 1998.

Collavini 2007 = Simone Maria Collavini, *Spazi politici e irraggiamento sociale delle élites laiche intermedie (Italia centrale, secoli VIII-X)*, in *Les élites et leurs espaces: mobilité, rayonnement, domination (du VI*e *au XI*e *siècle)*, ed. Philippe Depreux, François Bougard, Régine Le Jan, Turnhout 2007 (Haut Moyen Âge, 5), pp. 319-340.

Diurni 1983 = Giovanni Diurni, *Permuta (diritto intermedio)*, in *Enciclopedia del diritto*, XXXIII, Milano 1983, pp. 116-125.

Fissore 2005 = Gian Giacomo Fissore, *Segni di identità e forme di autenticazione nelle carte notarili altomedievali, fra interpretazione del ruolo e rappresentazione della funzione documentaria*, in *Comunicare e significare nell'alto medioevo*. Atti delle Settimane di studio (Spoleto, 15-20 aprile 2004), I, Spoleto 2005 (Settimane di studio della fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 52), pp. 285-333.

Fleckenstein 1959 = Josef Fleckenstein, *Die Hofkapelle der deutschen Könige*, I, *Grundlegung. Die karolingische Hofkapelle*, Stuttgart 1959 (Monumenta Germaniae Historica. Schriften, 16.1).

Keller 1969 = Hagen Keller, *Der Gerichtsort in oberitalienischen und toskanischen Städten. Untersuchungen zur Stellung der Stadt im Herrschaftssystem des Regnum Italicum vom 9. bis 11. Jahrhundert*, «Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken», 49 (1969), pp. 1-72.

Keller 1976 = Hagen Keller, *I placiti nella storiografia degli ultimi cento anni*, in *Fonti medioevali e problematica storiografica*. Atti del Convegno internazionale tenuto in occasione del 90° anniversario della fondazione dell'Istituto storico italiano, 1883-1973 (Roma, 22-27 ottobre 1973), I, Roma 1976, pp. 41-68.

Mailloux 1999 = Anne Mailloux, *Modalités de constitution du patrimoine épiscopale de Lucque, VIII*e*-X*e *siècle*, «Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge», 111/2 (1999), pp. 701-723.

Mancassola 2017 = Nicola Mancassola, *Società e istituzioni pubbliche locali. Gli*

ufficiali minori del comitato di Piacenza in età carolingia, Spoleto 2017 (Istituzioni e società, 22).

Mastruzzo 2002 = Antonino Mastruzzo, *Il cosiddetto 'signum tabellionatus' e alcune sue apparenti anomalie d'uso in area toscano occidentale (secoli IX-XI)*, «Bollettino storico pisano», 72 (2002), pp. 109-135.

Petrucci 1972 = Armando Petrucci, *Libro, scrittura e scuola*, in *La scuola nell'Occidente latino dell'alto medioevo*, Spoleto 1972 (Settimane di studio del Centro Italiano di Studi sull'alto medioevo, 19), pp. 313-337.

Petrucci - Romeo 1992 = Armando Petrucci - Carlo Romeo, *Scrivere in iudicio. Modi, soggetti e funzioni di scrittura nei placiti del Regnum Italiae (secc. IX-XI)*, «Scrittura e civiltà», 13 (1989), pp. 5-48, anche in Id., *Scrivere in iudicio nel Regnum Italiae*, in Id., *Scriptores in urbibus. Alfabetismo e cultura scritta nell'Italia altomedievale*, Bologna 1992, pp. 195-236, da cui si cita.

Placiti del Regnum Italiae 1955-1960 = *I placiti del Regnum Italiae*, a cura di Cesare Manaresi, I, Roma 1955; II.1-2, Roma 1957-1958; III.1-2, Roma 1960 (Fonti per la storia d'Italia, 92; 96; 97).

Schiaparelli 1924 = Luigi Schiaparelli, *Il codice 490 della Biblioteca Capitolare di Lucca e la scuola scrittoria lucchese. Contributi allo studio della minuscola precarolina in Italia, sec. VIII-IX*, Città del Vaticano 1924 (Studi e testi, 36).

Stoffella 2011 = Marco Stoffella, *Per una categorizzazione delle élites nella Toscana altomedievale nei secoli VIII-X*, in *Théorie et pratiques des élites au Haut Moyen Âge. Conception, perception et réalisation sociale / Theorie und Praxis frühmittelalterlicher Eliten. Konzepte, Wahrnehmung und soziale Umsetzung*, ed. François Bougard, Hans-Werner Goetz, Régine Le Jan, Turnhout 2011 (Haut Moyen Âge, 13), pp. 325-350.

Stoffella 2013a = Marco Stoffella, *Élites locali nell'Italia centro-settentrionale: esempi a confronto*, in *Italy, 888-962: A Turning Point / Italia, 888-962: una svolta*. Atti del seminario internazionale (Cassero di Poggio Imperiale a Poggibonsi [SI], 4-6 dicembre 2009], ed. Marco Valenti, Chris Wickham, Turnhout, 2013 (Seminari del Centro interuniversitario per la storia e l'archeologia del Medioevo, 4), pp. 41-75.

Stoffella 2013b = Marco Stoffella, *Gli atti di permuta nella Toscana occidentale tra VIII e XI secolo*, in *Tauschgeschäft und Tauschurkunde* 2013, pp. 129-157.

Stoffella 2015 = Marco Stoffella, *Ufficiali pubblici minori nella Toscana di fine VIII-inizio IX secolo. Alcuni esempi*, in *Aristocratie, réseaux et échanges compétitifs. Mélanges en l'honneur de Régine Le Jan*, ed. Lautent Jégou, Sylvie Joye, Thomas Lienhard, Jens Schneider, Paris 2015, pp. 227-236.

Supino Martini 1992 = Paola Supino Martini, *Le sottoscrizioni testimoniali al documento italiano del secolo VIII: le carte di Lucca*, «Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medioevo. Archivio muratoriano», 98 (1992), pp. 87-108.

Tauschgeschäft und Tauschurkunde 2013 = *Tauschgeschäft und Tauschurkunde vom 8. bis zum 12. Jahrhundert / L'acte d'échange, du VIIIe au XIIe siècle*, ed. Irmgard Fees, Philippe Depreux, Köln - Weimar - Wien 2013 (Beihefte zum Archiv für Diplomatik, Schriftgeschichte, Siegel- und Wappenkunde, 13).

Vismara 1987 = Giulio Vismara, *Ricerche sulla permuta nell'alto medioevo*, in *Studi in onore di Cesare Grassetti*, III, Milano 1980, pp. 1887-1950, anche in Id., *Scritti di storia giuridica*, II. *La vita del diritto negli atti privati medievali*, Milano 1987, pp. 79-141, da cui si cita.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11381 | ISSN 1128-5656 (online)

OPEN ACCESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
ISSN 1128-5656 (online)
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260

Il placito (e i due diplomi) del diacono Gariberto

Michele Ansani
Università degli studi di Pavia

Abstract. The paper aims to reconsider the chronological and contextual data of the 'placitum' taken in Piacenza with the deacon Gariberto as protagonist. This 'notitia iudicati' was published first by Schiaparelli in 1903 and then again, obviously, in the Manaresi collection (on the date 880 December/881 February). It seems to exhibit for the first time the formulary of the 'ostensio cartae'. Armando Petrucci considered this placitum a forgery. This record contains the transcription of a diploma of Charles III (not otherwise preserved) for the deacon Gariberto: an interpolated text which explains and justifies the judicial occasion.

Keywords. Carolingian Italy; Disputes and judicial documentation; Carolingian diplomas; Ostensio cartae; Placita.

Spunto per queste pagine sono alcuni (non inediti) documenti di tarda età carolingia traditi dai ricchi archivi ecclesiastici piacentini. Naturalmente, se ne discute in ragione dei problemi che hanno sollevato (mai risolti dalla critica) e della possibilità di considerarne l'interesse in un contesto più ampio di quello locale.

1. *La scoperta di Schiaparelli e il diploma che si riteneva perduto*

Al placito per primo arrivò Schiaparelli nel corso delle sue ricerche berengariane (svolte insieme a quelle – supportate e finanziate da Kehr - sui documenti pontifici), che lo portarono a Piacenza nel febbraio e nel novembre del 1899. Due soggiorni della durata di qualche settimana, sufficienti a sbrigare il programma di lavoro ma anche a pescare, nei *tabularia* del Capitolo cattedrale e di S. Antonino, materiale ancora inedito (che era quantitativamente debordante) o del tutto sconosciuto, pur se fuori dal perimetro degli obiettivi immediati del suo censimento. Ci poteva scap-

Email: mans@unipv.it

Copyright © 2020 The Author(s). Open Access. This is an open access article published by Firenze University Press (www.fupress.com/scrineum) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License. The Creative Commons Public Domain Dedication waiver applies to the data made available in this article, unless otherwise stated.

pare un *extra*, a beneficio della conoscenza storica intorno alle istituzioni del *Regnum* ma anche del suo personale *curriculum*: da precario della ricerca e in attesa di una sistemazione stabile, pensava di assecondare le insistenze di Gaetano Tononi, arciprete e archivista piacentino. Schiaparelli ne informava come d'abitudine Carlo Cipolla, in una lettera del 5 novembre.

> L'arciprete Tononi insiste perché pubblichi, negli *Atti della Società storica per le provincie parmensi*, un mandato originale di Berengario I e tre placiti, tutti inediti, rinvenuti nell'Archivio capitolare del Duomo. Il manoscritto è pronto, ma dovrei prima esaminare la 2a edizione dei regesti del Mühlbacher, per constatare se venga ivi registrato un diploma di Carlo III a. 883 – IV – 11 al diacono Gariverto, inserto in placito inedito dell'885 agosto, e citato in *Mühlbacher*, reg. n. 1649 (Carlo III, 885 – IV – 11). Vorrebbe Ella, quando si presenterà l'occasione, riscontrare quest'ultimo numero con quello della 2a edizione, e veder se il citato diploma sia ancora detto *deperditum*?[1].

Il diploma era sfuggito alla ricognizione tedesca forse per via di una equivoca traccia lasciata da Pier Maria Campi. Il quale lo rievoca, sotto l'anno 883 della sua *Historia*, omettendo però qualsiasi riferimento preciso alla modalità di tradizione. L'annotazione marginale riferisce di un «privilegio» per Gariberto diacono conservato nell'archivio *maior* dell'*Ecclesia Placentina*; nel racconto storico, Campi si sofferma anzitutto sull'eccellente appartenenza famigliare del diacono:

> a questi, che figlio fu di Giovanni da Roliereto (da cui ne venne forse la famiglia Roliera honoratissima oggidì in Piacenza sì per antichi gradi e dignità state in essa, come per nuovi titoli di Cavaglierati, e di Contee, a' nostri giorni conferitole da' Prencipi), concedette Carlo alcune proprietà di terreni, dentro e fuori della città di Piacenza; tra gli altri vi hebbe una tenuta nella contrada di S. Faustino, & un fondo di sei pertiche presso la

[1] *Carteggio Schiaparelli*, n. 161, p. 190. Nel precedente soggiorno piacentino, Schiaparelli dichiarava di aver concluso «le ricerche berengariane», e di lavorare «per il Kehr al Capitolare dove vi è molto materiale inedito» (lettera del 22 febbraio, *ibid.*, n. 143, p. 175). Nella *Zweite Auflage* dei *Regesta* (*RI* I[2]) il diploma precedentemente reputato scomparso troverà posto al n. 1656, con la data 883 aprile. Il diploma dell'885 aprile 11 ha il n. 1694, ed è esatto il riferimento di Schiaparelli alla posizione occupata nella prima edizione: *RI* I[1], n. 1649, p. 637.

> Chiesa di S. Brigida, dove pur di presente soggiornano con gli edifici, e case loro alcuni di detti Rolieri[2].

Insomma, un *privilegio* interessante, ma non tanto da meritare poi una trascrizione nella pur ricca appendice documentaria con cui Campi sperava di poter consegnare l'opera in tipografia[3]. Restavano solo quei cenni, e da essi si poteva ottimisticamente immaginare l'esistenza dell'originale, non certo di una tradizione assicurata esclusivamente grazie a un resoconto giudiziario[4]. Viceversa, Campi apparecchia per i suoi futuri lettori il testo di un secondo diploma, datandolo (con una piccola incertezza) all'886 (è esattamente quello menzionato nella lettera di Schiaparelli, ma con riferimento all'885) e presentandolo in prima battuta quale frutto delle sacrosante ambizioni di Gariberto:

> il quale con tutto che con gli altri [canonici] vivesse delle rendite, e beni della Chiesa in commune, cercò nulladimeno, per quanto poté, dall'Imperadore, e da altri (come teneva forse in pensiero di fondare anch'egli in honor di Dio qualche sacro luogo…) di ottenere et acquistarsi alcune proprietà particolari: una delle quali era in questo anno medesimo overo nel precedente stata concessa a lui da Carlo,

ed era terreno confinante con quello «donato già dal medesimo imperadore al detto Gariverto»[5].

Del canonico piacentino non c'era da fidarsi più di tanto. Anzi. Ovviamente debole sul piano della critica documentaria – non poté studiare le opere dei maurini: Baronio e Ughelli erano i suoi principali riferimenti –, tutt'altro che raffinata la sua strumentazione filologica, Campi era anche un ingenuo (benché appassionato) falsario[6]. Cristoforo Poggiali, erudito

[2] Campi 1651, p. 230. Così, per completezza, la nota a margine: «In Suprad. Arch. Maior Eccl. Placen. extat privil. datum Papiæ indict. I. tertio id. April. anno dicti Caroli 3».

[3] Sulla pubblicazione postuma dell'*Historia ecclesiastica* (Campi morì improvvisamente il 9 ottobre 1649) v. Fiori 2000, p. 50.

[4] Il che può spiegare anche l'assenza del placito dalla raccolta di Hübner 1893, che a Campi (e a Boselli: v. *infra*) attingeva.

[5] Campi 1651, p. 232, e p. 471 per la trascrizione.

[6] Un interessante e sintetico profilo di Campi si legge in Petrucci 1974. Ma si vedano

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

locale di migliore formazione attivo un secolo dopo, rielaboratore di storie di metodo muratoriano, passa e ripassa sulle pagine di Campi senza risparmiare punzecchiature polemiche. E il primo dei due diplomi in questione – quello datato all'anno 883 – gli fa perdere ogni pazienza nei confronti dell'illustre concittadino.

> Anche questa è una di quella Carte, che io, per quante diligenze m'abbia usate, non ho potuto ritrovare nel citato Archivio: ma parecchie riflessioni, e congetture giustissime m'inducono a pensarne poco bene, e a tenerla, se non altro, per cosa sospetta, e da non fidarsene così di leggieri; fra le quali mi basterà accennare, che il Canonico Campi, il quale l'ebbe alla mano, e poté esaminarla a suo grand'agio, non volle, o piuttosto non s'azzardò di produrla sotto gli occhi del Pubblico[7].

Ciò di cui Poggiali sospetta, sulla scorta di Muratori, è la cronologia. Quella data (aprile 883) non funzionava. Solo nel maggio dell'883 l'imperatore sarebbe tornato in Italia, dopo un anno di assenza[8].

A Mühlbacher – che legge Campi e Poggiali, e che studia le *Urkunden* di Carlo il Grosso – non preme andare a fondo della questione. Gli basta attenersi a quanto riferito da Poggiali, cui aggiunge un pizzico di scetticismo ulteriore: il diploma non c'è più, e se anche fosse veramente esistito ecco che il dato relativo alla genealogia del diacono costituirebbe un argomento forte contro la sua autenticità – in realtà, come vedremo, questa informazione nel *praeceptum* non c'è. E rimane naturalmente il problema cronologico: non solo Carlo era ancora a Regensburg in quell'aprile dell'883 (o, al massimo, si era appena messo in viaggio per l'Italia); andreb-

anche i più recenti contributi (tra gli altri, di Simon Ditchfield, Guido Cariboni e Pierre Racine) raccolti in *Studi Campi* 2000.

[7] Poggiali 1757, p. 53.

[8] D'altra parte, Campi faceva seguire alle notizie sul *privilegio* di Gariberto un'ampia dissertazione sul diploma rilasciato dallo stesso Carlo III (e dato da Pavia nel febbraio di quel medesimo 883) per la nobile famiglia piacentina dei Rizzoli, a conferma dei diritti su otto castelli nel «contado piacentino» riconosciuti peraltro a quell'illustre stirpe da una lunga serie di re longobardi e di sovrani franchi, dai più già ritenuto palesemente falso e smontato anche (prima che da Poggiali) da Muratori 1744, p. 161.

be anche considerata la sorprendente coincidenza di data (11 aprile) che i due *praecepta* esibiscono[9]. Dunque il diploma non viene poi inserito nella prima *release* dei *Regesta Imperii*, dove è prudentemente considerato *deperditum* per via dell'implicita sua menzione in quello dell'885/886; vi entrerà nella seconda, grazie all'edizione schiaparelliana divenuta nel frattempo disponibile.

Schiaparelli integra la piccola silloge di pezzi piacentini annunciata al Cipolla con altri quattro placiti di X secolo[10]: precisa che del placito più risalente vi è anche una copia (di corredo) prodotta da Giovanni Vincenzo Boselli (archivista di S. Antonino, anch'egli autore di una corposa opera di storia municipale, corredata di documenti: dalla quale però escluse il placito di Gariberto)[11] e rievoca nella nota introduttiva anche l'asincrona controversia Campi-Poggiali. Attribuisce tuttavia a Campi una conoscenza del placito che, nelle pagine dell'*Historia ecclesiastica*, non emerge esplicitamente. E gli assegna, senza discuterla, una data che nella *notitia iudicati* non c'è: 885 agosto; posteriore, cioè, a quella del secondo diploma, per il quale rinvia al regesto Mühlbacher. Quella datazione aveva una sua logica, va da sé. Ma senza volerlo (o sapendolo benissimo: chissà) Schiaparelli nascondeva un bel po' di polvere sotto il tappeto; e quello della datazione (del placito, così come del diploma in esso trascritto) si riproporrà come il principale problema da risolvere nelle edizioni successive dei due documenti.

[9] Mühlbacher 1879, p. 65, nota 1: «Poggiali (...) versichert, dass er dieses Diplom vergebens im Archiv gesucht, und meint, dass jene Angabe auf einer Täuschung Campis beruhe. Existirte ein derartiges Diplom wirklich, so spricht die beigefügte genealogische Notiz entschieden gegen die Echtheit. Die Datirung ergäbe das Jahr 883 war Karl entweder noch in Regensburg oder eben erst von dort nach Italien aufgebrochen. Auffallend wäre nicht minder, dass auch diese Urkunde dasselbe Tagesdatum mit der ein paar Jahre später ausgefertigten tragen sollte».

[10] *Documenti inediti* 1903; l'edizione del placito di Gariberto al n. I (pp. 186-189).

[11] Boselli 1793. Questa la nota schiaparelliana che lo riguarda: «Unica copia è quella del Boselli in 'Copie ed estratti di carte antiche cavate da diversi archivi relative alle cose Piacentine', pp. 141-144 (ms. presso l'archivio capitolare di Piacenza, segnato D). In una nota marginale a p. 141 crede il documento apografo od interpolato, a p. 144 al contrario scrive: "questa carta sembra autografa e pare che non se ne possa dubitare"» (*Documenti inediti* 1903, p. 187).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

A iniziare da quella dei *diplomata* di Carlo III curata da Kehr, data alle stampe nel 1937. Estrapolato il *praeceptum* dalla cornice placitaria[12], Kehr si produce in un furibondo corpo a corpo con le sue coordinate cronologiche e cancelleresche; ma l'oggetto si mostra resistente a ogni tentativo di pacifico inserimento nell'ordinata sequenza dei diplomi (assicurata dalla mappa degli spostamenti del sovrano e dalle annotazioni del tempo di emissione dei medesimi), e costringe l'editore alla resa. Dirimente è considerata la *recognitio* del notaio Ebarardo (*Heverardus*), la cui attività in cancelleria (che riprende a essere attestata, al servizio di Carlo III e dopo qualche anno di 'silenzio', alla fine dell'880, e guarda caso proprio in diplomi dati da Piacenza) non si protrae oltre il novembre dell'882[13]. Dunque – sostiene Kehr – bisogna combinare l'intervento di Ebarardo con il passaggio della corte da Pavia, essendo il diploma dato appunto da qui: novembre-dicembre 880, marzo-maggio 881, marzo-aprile 882. La restrizione del quadro però non trova alcuna corrispondenza in tutti gli altri elementi della cronologia: l'anno (883/884)[14], l'indizione (prima), l'anno di regno (terzo), risultando evidente (anche dai riferimenti diretti e indiretti del placito, cui partecipano alcuni *missi regis*) che l'orizzonte temporale rimanda e vuole rimandare a un momento che precede l'incoronazione imperiale di Carlo (febbraio 881). È il titolare del *Regnum Italiae* che dispone a favore di Gariberto. E dunque la lunga dissertazione di Kehr si conclude ricorrendo a uno dei pochi argomenti adatti a risolvere i problemi posti da cronologie impossibili: l'aggiunta della data in un momento posteriore; e, nel nostro caso, con l'impiego di ingredienti risucchiati al secondo diploma rilasciato

[12] *DD K III*, n. 29, pp. 47-49.

[13] Non che manchi qualche elemento poco convincente: «*Ob Hebarhard außer der Rekognition an der Abfassung des D. 29 beteiligt gewesen ist, steht dahin; im Text finden sich wohl einige Anklänge an sein Diktat wie* nostram deprecatus est celsitudinem *und* ut ob mercedis nostrae augmentum *(vgl. DD. 38. 39), aber die für ihn besonders charakteristischen Elemente in der Intitulatio* (gratia) *und in der Corroboratio finden sich hier nicht; im übrigen ist das Diktat durchaus zeit- und kanzleigemäß*» (*DD K III*, p. 48).

[14] Da notare come nella *notitia iudicati* l'anno dell'incarnazione sia espresso in forma testuale («octigenti octuaginta quattuor»), quando negli originali (con la parziale eccezione di *DD K III*, n. 38) vengono normalmente adoperati i numeri romani. È anche vero che una resa testuale della *Datumzeile* si trova qua e là: ma non di frequente e in copie comunque assai tarde (vedi nn. 48, 121).

al diacono piacentino[15] e opportunamente rielaborati: decidendo cioè di mantenere la collocazione all'11 aprile, ma sottraendo due unità all'indizione (là terza, qui prima), due unità all'anno (là 886, qui 884), e forse altrettante all'*annus imperii* (là quinto; essendo però là indicato anche quello di regno, che risultava il settimo). Naturalmente, Kehr si rende conto di mettere sul tavolo un'altra questione: la dipendenza (anche testuale) tra i due diplomi è palese. Ma quale dei due è la vera *Vorurkunde*? Oltre, era meglio non procedere. E nel volume licenziato alle stampe il diploma prese posto senza alcuna indicazione di data ma stretto tra un originale per S. Salvatore di Brescia (880 dicembre 29, Piacenza) e la copia quattrocentesca di un diploma per la Chiesa di Coira (881 gennaio 4, Reggio). A un tempo compreso tra il novembre e il dicembre dell'880 decide Zielinski, da ultimo, di circoscrivere la possibile cronologia del diploma, dopo essere tornato a ragionarci intorno per l'aggiornamento dei *Regesta Imperii*[16].

Una seconda edizione del placito sarà curata ovviamente da Manaresi, che la inserisce nel primo volume della sua poderosa e ben nota raccolta[17]. Curiosamente, viene qui (nel commento che introduce l'edizione) attribuita a Campi e a Poggiali la 'tradizione' cronologica della *notitia* (885 agosto), liberando Schiaparelli dalla responsabilità di un presumibile errore.

> Purtroppo la sua datazione, che generalmente si pone all'885 agosto, presenta notevoli difficoltà, nonostante che si tratti di un originale, perché mentre dalla lettura del testo risulta che esso fu tenuto quando Carlo III era ancora re, cioè prima del febbraio 881, gli elementi cronologici in esso espressi, anno terzo di regno e indizione terza, non si accordano con quella risultanza.

[15] *DD K III*, n. 114, pp. 180-181 (e vedi anche *supra*, nota 1): «(…) *die Daten des D 29 von denen des D 114 ab oder umgekehrt* (...)». Ora anche in *ChLA*[2], LXX, n. 20.

[16] *RI* I/3,1, n. 638 (p. 256): «Man kann aus all diesen Gründen D 29 nur inhaltlich-historisch datieren - was bereits Kehr getan hat - und gelangt dabei in den November oder Dezember 880, da der Rekognoszent, der ehemalige Kanzler Ludwigs von Ostfranken, Hebarhard, etwa zu jener Zeit erstmals am Hofe Karls III. begegnet, ein späterer Zeitpunkt aber wegen der Ortsangabe und des Königstitels Karls nicht in Frage kommt. Zudem ist Karl Ende Dezember 880 in Piacenza, wo der Empfänger Garibert Diakon war, tatsächlich mehrere Tage lang nachweisbar (Regg. 634-635 u. 637)».

[17] *Placiti* 1955, n. 91, pp. 328-332, alla data (880 dicembre – 881 febbraio), Piacenza.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

L'autorevole parere di Kehr trova parziale eco nella discussione di Manaresi, che tiene ferma l'incoronazione imperiale come *terminus ante quem* della circostanza giudiziaria, ma si addentra poi in una complicata (e alquanto contradditoria e fantasiosa) descrizione dei rapporti tra il diploma inserto nella notizia di placito e quello successivo (che conserviamo in originale), stabilendo infine come proprio a quest'ultimo (il solo che non contenga problemi di data) venisse applicata una cronologia fittizia e aggiustata, impiegando la sua presunta *Vorurkunde*[18].

2. Urkunde *o* Vorurkunde*?*

È probabile che questo sommario riepilogo abbia generato emicrania e confusione anche nel lettore più attento. Me ne assumo la responsabilità: ma si converrà che Schiaparelli e Kehr non potevano essere accantonati a cuor leggero, e la questione pare complicata da qualunque punto di vista la si voglia affrontare; la tradizione erudita e locale, dal canto suo, ha spolverato per prima gli archivi e lasciato sul terreno qualche traccia, spesso trascurata ma non sempre trascurabile.

E allora conviene ricominciare dall'unico pezzo indiscusso, quello che non ha mai destato alcun allarme, nella sua apparente banalità (perché 'banale' è, in fondo, un *praeceptum* imperiale la cui analisi formale si risolva in poche battute). Kehr ha bisogno di pochi argomenti per liquidarlo. Lo si leggeva (e lo si legge) in forma di sicuro originale; porta una data che, seppure esibisca nell'anno dall'incarnazione una unità di troppo (886 in

[18] «Di lì a qualche tempo [n. b.: dopo il placito], quando Carlo III era già imperatore, lo stesso diacono Gariberto presentò istanza per ottenere che al diploma già conseguito fosse fatta un'aggiunta. Avendo il sovrano annuito alla richiesta, fu dato incarico ad uno scriba della cancelleria di stendere il nuovo diploma. Questi si mise al lavoro con scrupolo, avendo cura di fare tutti i cambiamenti del caso; se non che, dopo la *recognitio* del notaio Amalberto, ricopiò per errore anche la data del giorno e del mese del precedente D. 29, *3 id. apr.*, dopo di che, riflettendo che la data del nuovo diploma non avrebbe potuto ricalcare quella dell'altro, aumentò di due unità i dati cronologici di quello col risultato che anche questi ultimi sono da considerarsi fittizi come erano fittizi i primi» (*Placiti* 1955, p. 329). Secondo Manaresi, l'originale portato in giudizio da Gariberto era stato «con tutta probabilità» rilasciato dalla cancelleria imperiale senza data.

luogo di 885), non solleva alcun sospetto, poiché si tratta di un 'incidente' nella prassi non così raro[19]; l'indizione, gli anni di regno e di impero convergono nel fissarne l'emissione all'885, undicesimo giorno del mese di aprile. Lo scrittore è sconosciuto: mai apparso prima né ricomparso in seguito; uno scrittore probabilmente piacentino, capace di una minuscola diplomatica elegante, e discretamente preciso nell'imitazione del *Chrismon*, del monogramma e del segno di ricognizione tracciati normalmente dai notai di Waldo e Amalberto (qui, il riconoscitore: su di lui si tornerà). Kehr è particolarmente sorpreso dalla posizione della *datatio*, molto bassa, vicinissima al margine inferiore del foglio, lontana dalle *Unterschriftsformeln*, possibile indizio della sua aggiunta o di una sua apposizione precedente alla stesura. Nell'edizione, sono rimarcate le dipendenze dall'altro diploma: una scelta obbligata, poiché (nonostante l'incertezza) si era stabilito che dovesse essere questa la relazione tra i due *praecepta*.

Oggetto della donazione è *aliquantula terrola* (57 tavole) di proprietà regia, all'interno della città ma nelle vicinanze delle mura, dell'antemurale e della *mansio* del medesimo diacono Gariberto, tramite la quale si arriva da una parte fino alla via che conduce, attraverso la *pusterula,* a Sant'Antonino, e che dall'altra ha capo in una terra precedentemente concessa al medesimo Gariberto.

La traduzione è faticosa, il dettato non precisamente perspicuo. Se ne intuisce una ubicazione ai limiti del perimetro urbano, non lontano da S. Antonino, nell'area dove il diacono Gariberto probabilmente abitava.

La concessione dichiarata anteriore qui esplicitamente richiamata, che disponeva a favore del diacono un appezzamento di terra contigua a quella ora conferita, dovrebbe coincidere con il diploma riconosciuto da Ebarardo. Dove, in effetti, i lotti sono due, e le coordinate del primo sembrano corrispondere alla descrizione registrata nel *praeceptum* dell'885. Manca il dato relativo all'estensione, ma l'ubicazione è la medesima, e identici i riferimenti al *murum regium*, alla *mansio* e all'antemurale: la *terrola* ha però qui capo da una parte in terra di proprietà di S. Faustino, e dall'altra sempre nella via che porta a S. Antonino. Il secondo lotto ammonta a sei pertiche,

[19] Basti, per farsene un'idea, un rapido controllo sui diplomi di Carlo III, limitandolo a quelli sopravvissuti in originale: *DD K III*, nn. 13, 14, 50, 60, 98, 135, 147.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

ed è esterno alle mura, si trova vicino alla chiesa di S. Brigida, confina da due lati con terre di proprietà pubblica, da un terzo con un corso d'acqua e con il muro antico, da un quarto con la *strada publica*.

Pare oggettivamente impossibile, tenendo conto dell'ubicazione di S. Brigida (dipendenza bobbiese allora di recentissima fondazione)[20] – fuori dalle mura, là dove convergevano le strade che a Piacenza conducevano da Pavia e dalla Val Trebbia –, che la prima *terrola* tenesse un *caput* nella seconda. La prima, non lontana da S. Antonino, dunque nell'area meridionale della città, doveva distare alcune centinaia di metri dal lotto ritagliato intorno a S. Brigida[21].

Ecco, affiancati, i due passaggi.

D K III 114	D K III 29
aliquantulam terrolam proprietatis regni nostri in predicta civitate, quae prope murum regium esse videtur, iuxta mansionem illius cum antemuralem, quae ducitur usque a viam per posterula Sancti Antonini martyris Christi, tabulas quinquaginta septem, et ex altera parte habetur capite in terra quam eidem Gariberto per praeceptum altera vice concessimus.	*aliquantulam terrolam proprietatis regni nostri in predicta civitate, que prope murum regi esse videtur, iusta mansionem illius cum antemurale*, et tene uno caput in terra Sancti Faustini, alio in via que pergit ad Sancto Antonino; seu eciam de terra foro mure istius civitatis Placencia prope eclesia Sancte Brigide, qui est per mensura pertiches sex legitimes iugialis, per fines et coerencia ambabus lateres tenente ipsius domni regi, uno caput in rio et in muro antico, alio capite in strada publica.

Impiego il corsivo ovviamente per sottolineare le corrispondenze nel luogo più sensibile dei *praecepta* (sovrapponibili anche per le parti restanti, con eccezioni ovvie – *intitulatio*, *recognitio* e *datatio*), onde rendere conto di quan-

[20] Cfr. *CDSCB*, n. XLIV, pp. 165-169 (edizione della *ordinatio, concessio et traditio* con cui Donato, vescovo di Fiesole, assegnò al monastero la sua chiesa di S. Brigida, stabilendone le funzioni, datata all'850: ma è un documento che andrebbe attentamente riconsiderato).

[21] Per la posizione della chiesa e la progressiva urbanizzazione dell'area circostante basterà qui un rimando a Racine 2000, p. 232. Cfr. anche Zaninoni 1994, pp. 269-271; a p. 283 la riproduzione di un perspicuo documento cartografico, sul quale è facilmente leggibile la relazione spaziale tra le due chiese.

to sia opportuno considerare la necessità di un'inversione nelle relazioni di dipendenza tra i due diplomi. È quello da sempre ritenuto più antico a risucchiare, aggiornandolo, il testo da sempre ritenuto posteriore. Un vero e proprio *upgrade*: che riguarda entità nonché precisione di coordinate spaziali delle proprietà ricevute; e che (forse ingenuamente) assorbe, per sottrazione, la cronologia. Che è 'accorciata' (vale la pena di ripetere) togliendo due unità all'anno, altrettante all'indizione, e ancora due all'*annus imperii* di Carlo, che torna a essere solo re (sebbene, nel 'preteso' 883/884, fosse già imperatore): costruendo, cioè, quella data giudicata impossibile da Kehr. Ma che, se teniamo conto di quanto era disponibile nell'archivio della cattedrale, ha anche un parziale riscontro in due diplomi rilasciati, rispettivamente, ai canonici di S. Giustina e all'*Ecclesia Placentina*, il 5 e il 20 giugno 883[22]: correvano il terzo anno (d'impero) di Carlo, e l'indizione prima. E, di entrambi, era stato riconoscitore Amalberto. Cosicché, il solo ingrediente credibile (non a caso quello cui si aggrappa Kehr, evidentemente per non essere costretto ad argomentare una possibile impostura) è costituito proprio dal nome del riconoscitore: che in D K III 29 è, come si ricorderà, Ebarardo. Il cui *dictatus* emerge chiaramente nel *praeceptum* per S. Antonino (tradito in copia) del 28 dicembre 880, ma anche in quello per il monastero di Tolla di poco precedente, entrambi dati a Piacenza[23]; e in altri *praecepta*, come si è già ricordato, sino a quasi tutto l'882. In questi due anni, tuttavia, Ebarardo riconosce solo (oltre a quello per Gariberto) un diploma per S. Gallo dato da Pavia il 9 maggio 881[24].

La traccia non è vaga. E lascia immaginare che, alla fine dell'880, Gariberto abbia potuto beneficiare di una concessione regia, con emissione di *praeceptum* effettivamente riconosciuto da Ebarardo. Ma è traccia non sufficiente a impedire di credere che su questo pezzo, poi andato (forse opportunamente) perduto, abbia 'lavorato' il diacono, a distanza di anni, per descrivere e legittimare (o per legittimare descrivendole) la tenuta di *res* che non erano state descritte, e che avevano sollecitato l'intervento pubblico e la sua chiamata in giudizio.

[22] *DD K III*, nn. 79 e 81; *ChLA*², LXX, nn. 9, 10.

[23] *DD K III*, n. 27 per S. Antonino, e n. 26 per Tolla; quest'ultimo anche in *ChLA*², LV, n. 10 (880 dicembre 21).

[24] *DD K III*, n. 38.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

3. *Il placito che per primo rifletteva una figura del* Chartularium

Nella serie cronologica delle notizie di placito ricomposta da Cesare Manaresi, quella scritta *pro securitate* del diacono Gariberto irrompe con alone di grande novità. L'editore lo annuncia prima di discuterne la data e dopo avere restituito gli scarni riferimenti bibliografici allora disponibili: «Questo è il primo placito nel quale sono riflesse le norme del *Chartularium Langobardicum*».

Non si tratta di norme, come da tempo è stato chiarito, ma di una particolare 'sceneggiatura' del processo che – diffusa all'interno di un'operetta reputata di età ottoniana (con una prima stratificazione di fine IX secolo) e tradita da un pugno di manoscritti[25] – ha preso il titolo di *ostensio cartae*, e che è riflessa da una prassi di documentazione del giudizio facilmente riconoscibile. La 'scena' allestita è rapidamente sintetizzabile: al cospetto del tribunale, qualcuno presenta e fa leggere una *carta* (o un *praeceptum*, o una *notitia iudicati*); il giudice gli domanda cosa lo abbia spinto a quella *ostensio*; l'*ostensor* risponde di desiderare sia aperta a tutti (e non *occulta*) la conoscenza del *negotium* che il documento rappresenta, il riconoscimento della veracità del documento prodotto, la totale assenza di *conludium* e dunque la legittimità dello *ius* che insieme ad esso gli era stato conferito; infine (ma non sempre) entra in azione la controparte a confermare insieme la genuinità del documento in questione (*bonum et verum est*) e la legittimità dei diritti esercitati dall'*ostensor,* rinunciando a contenderli e consentendo così al tribunale di emettere la sentenza e ordinare la redazione della relativa *notitia,* nella quale il *munimen* portato in giudizio viene (ma solo a partire dall'inizio del X secolo) regolarmente e integralmente riprodotto[26].

In altra sede ho evocato lo stretto nesso che pare esserci tra quella che va considerata una innovazione di natura esclusivamente documentaria, sviluppata nell'ambito dei notai e dei giudici palatini (un gruppo culturalmente coeso, e che si definisce anche attraverso una scrittura specia-

[25] Edizione in *Leges Langobardorum* 1868, pp. 595-602. Sulla tradizione manoscritta, ivi, pp. XCII-XCIII. Circa la sua natura e l'epoca di composizione si veda Nicolaj 1991, p. 21; naturalmente va letto anche Bougard 1995, pp. 307-311: in entrambi si troveranno sufficienti rimandi a bibliografia e discussioni precedenti.

[26] *Leges Langobardorum* 1868, p. 600: «Qualiter carta ostendatur».

le, fortemente distintiva), e specifici interventi normativi di Carlo III e soprattutto di Guido da Spoleto[27]. Non un mutamento nelle procedure, dunque; semplicemente la messa a punto di alcuni modelli compositivi, che – disgiungendo la reale dinamica del processo dalla necessità di offrirne un resoconto tendenzialmente fedele – si adattano ad alcune fattispecie contenziose e risolvono nel senso dell'omogeneità le scelte documentarie disponibili. La standardizzazione dei placiti è facilmente osservabile – e naturalmente ben rilevata – sino alla fine dell'XI secolo, e caratterizza la giustizia 'scritta' nel cuore padano del Regno italico[28], sancendo nel contempo il prestigio di quel gruppo di *iudices* (pragmatici, tecnici del diritto: così ormai e comunemente evocati dalla storiografia) e la loro progressiva ascesa sociale[29].

Di queste nuove pratiche di documentazione del giudizio (e, in particolare, di quelli apparentemente avviati mediante una *ostensio*) la *notitia* di Gariberto costituirebbe dunque la prima attestazione. Il diacono piacentino, insieme a Stefano suo *advocatus*, si reca al placito, dove produce il *praeceptum* di Carlo III (quello in redazione, per così dire, più ampia), e ne esce con il riconoscimento della sua veracità assicurato dalle dichiarazioni di Amelperto, scabino e avvocato comitale, e dello stesso *comes,* Adalgiso. Nel documento, la cui redazione è affidata dai giudici al notaio *Walcarius*,

[27] Ansani 2012, pp. 171-186. Su di un «nuovo quadro procedurale» (pur se con attenzione alla graduale diffusione dei formulari, «all'interno di un movimento di sperimentazioni documentarie e grafiche») insiste Vallerani 2012, p. 134 e segg. Richiamate e sintetizzate qui (con i necessari rimandi bibliografici) anche le letture di Antonio Padoa Schioppa, Chris Wickham e François Bougard, più orientati a interpretare il cambiamento nel senso di un ricorso a pratiche preliminari di composizione delle controversie che in tribunale trovano poi una robusta sanzione scritta (Padoa Schioppa), o nell'ambito della pluralità di funzioni che il placito può esercitare (Wickham), e comunque nel contesto di liti complesse e difficili (in molte circostanze) da comprendere e ricostruire (Bougard). A una «normalizzazione tecnico-culturale sia della procedura giudiziaria sia della documentazione ad essa relativa» pensa Nicolaj 1991, p. 21; si veda anche Nicolaj 1997, pp. 353-358.

[28] Non vi è solo l'*ostensio cartae*: effetto di uguale normalizzazione sono le *notitiae* di giudizi conclusi con la cosiddetta *investitura salva querela* e con la *finis intentionis terrae* (v. Nicolaj 1997, pp. 353-361: con riferimenti documentari e bibliografici).

[29] Bastino rimandi a Bougard 1995, p. 281 e segg; Castagnetti 2008; e naturalmente Petrucci - Romeo 1992, pp. 206-209.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

il diploma è integralmente trascritto – ed è, conviene ricordare, in questa sola forma di tradizione che lo possiamo leggere e studiare. In calce, su due ordinate colonne, sottoscrivono i giudici palatini (*Arialdus* e *Adelbertus*) che insieme alle autorità comitali e con qualifica di *missi* sedevano *in iuditio*, un altro giudice (*Landepertus*), alcuni scabini di Piacenza, tre *adstantes* che non aggiungono titoli; vi sono poi le *manufirmationes* di Adelgiso, di Noè *vicecomes* e di altri cinque partecipanti.

4. *Il giudizio: protagonisti e comparse*

Prima di meglio esaminare la *notitia* e quanto in essa genera insuperabili perplessità, è bene tracciare (per quanto possibile) i profili di coloro che occupano la scena del placito.

Gariberto, anzitutto. Su di lui la massa delle carte piacentine non ci restituisce moltissimo. Il diploma dell'885 costituirebbe anzi la testimonianza (cronologicamente sicura) più risalente. Nella *notitia iudicati* è qualificato semplicemente come *diaconus*, figlio del defunto Giovanni *de Robereto* – e non *da Roliereto*, come riteneva di poter leggere Campi. Il dato genealogico consente un'identificazione sicura con il *diaconus et vicedominus* che nel marzo dell'892 investe dodici soldi d'argento per acquistare tre iugeri di terra arabile nella *Campanea* piacentina, vicino a Pittolo (area sud-occidentale) e *prope Sancto Eusebio*[30]*;* poco dopo Gariberto agisce nelle vesti di *missus* del vescovo Bernardo, a verifica della regolarità di una permuta tra questi e un altro Gariberto (figlio di Garibaldo da Gossolengo), diacono e primicerio della Chiesa piacentina[31]. I due diaconi omonimi sottoscrivono la *cartula*, esibendo una buona carolina, molto simile e non scevra di coloriture cancelleresche. La penultima (ma significativa) apparizione documentaria del 'nostro' Gariberto risale al settembre dell'897, quando difende in un giudizio tenuto a Pomaro beni che aveva acquistato l'anno precedente a Tran-

[30] *ChLA*², LXX, n. 33 (892 marzo 28, Piacenza).
[31] *Ibid.*, n. 38 (892 ottobre 2, Piacenza).

quiano (vicino ad Agazzano, in Val Luretta)[32]; la certezza che non si tratti del suo omonimo è offerta dalla promozione di quest'ultimo (attestata già nell'895) alla dignità di *presbiter et primicerius*[33]. In quel placito Gariberto torna a portare il semplice titolo di diacono; entro la fine del medesimo anno, in effetti, l'ufficio di *vicedominus* era passato in mani diverse[34], forse quale conseguenza della fine del breve presulato di Bernardo e di una scelta precisa del successore, Everardo[35]. Infine, ancora con semplice titolo di diacono, nel 901, acquista per tre lire vigna e terra arabile in città: diversi appezzamenti, non distanti evidentemente da quanto già teneva nelle vicinanze di S. Antonino, che ricorre nelle coerenze (fra le quali compare anche lo stesso Gariberto e, in una circostanza, terra regia)[36].

Ineffabile, ma intraprendente.

Adalgiso, il *comes*. Una consolidata storiografia lo vuole titolare del *comitatus* piacentino tra l'880 e l'890[37]: preceduto da Riccardo (menzionato in un placito dell'879)[38] e seguito da Sigefredo (in carica al più tardi dall'892; nell'ottobre dell'890/891 un giudizio tenuto a Moragnano vede agire un

[32] *Placiti* 1955, n. 105, pp. 381-384; *ChLA*², LXXI, n. 19.

[33] *ChLA*², LXXI, n. 13 (895 luglio, Piacenza).

[34] *Ibid.*, n. 22 (897 dicembre, Piacenza).

[35] Bernardo fu vescovo di Piacenza tra la primavera dell'890 e l'893; il successore, Everardo, tenne la cattedra fino al 904: cfr. Canetti 1993, pp. 38-42, con puntuale menzione di repertori e fonti.

[36] Piacenza, Archivio del Capitolo della Cattedrale, [Cantonale 1], cassetta 16, Vendite, n. 28 (ringrazio Cristina Mantegna, che mi ha messo a disposizione la fotografia del documento). La pergamena è fortemente danneggiata nella parte superiore (umidità, lacerazioni), ma della data si recuperano il nome dell'imperatore (*Ludouuicus)*, il mese (aprile) e l'indizione (quarta). Il ricordo del padre di Gariberto (Giovanni) elimina qualsiasi dubbio sull'identità del diacono.

[37] Cfr. Hlawitschka 1960, pp. 112-113; Bougard 1989, p. 17.

[38] *Placiti* 1955, n. 87, 879 maggio 30, Moragnano («Dum (…) in iudicio resedissemus nos Gulfardus sculdassio Adelberti, qui et Acco vocitatur, vicecomes civitate Placentia, et per data licentia Richari comes ipsius civitatis»). Secondo Hlawitschka 1960, pp. 252-253, si tratterebbe del figlio di Wifredo, pure titolare del comitato piacentino (843-870) e imparentatosi con i Supponidi grazie al matrimonio della figlia con Suppone II (ma ne dubita, per assenza di evidenze documentarie, Bougard 1989, p. 16); conviene, viceversa, Racine 2000, p. 217.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

transitorio amministratore, di nome Ildegerio)[39]. Ritenuto figlio di Suppone II[40], avrebbe insieme ai fratelli appoggiato militarmente Berengario nella decisiva battaglia della Trebbia (gennaio 889), che vide un trionfo di Guido propedeutico alla sua conquista della corona italica[41]; il nuovo re lo avrebbe dunque e tempestivamente rimosso dall'ufficio. Tuttavia, la sua sola apparizione documentaria (e dunque la sola che ne certifichi la tenuta del titolo comitale di Piacenza) si ha in questo placito (al quale lo accompagnano alcuni vassalli e uno scabino, tutti di Parma, area nella quale i Supponidi vantavano consistenti basi patrimoniali); mentre il legame con Berengario (che è poi quello del suo gruppo parentale) è confermato da un diploma rilasciato il 20 ottobre 890 a Verona su sua petizione («interventu et petitione … Adelgisi illustri comitis et fidelis nostri») e per un suo vassallo, Roperto, beneficiato di terre nel comitato di Reggio[42].

Impalpabile.

Di Noè, *vicecomes,* sappiamo solo quanto consente di sapere un placito di Caorso dell'884, dove presiede in qualità di *missus* insieme al locoposito Rotefredo[43]; teneva l'ufficio già nell'872 e nell'874[44], ma nell'892 gli è su-

[39] *Placiti* 1955, n. 97 (890 ottobre, Lugagnano); anche in *ChLA*², LXVI, n. 30 (dove è preferito l'anno 891). Si vedano al riguardo le considerazioni di Bonacini 2001*,* p. 76, in dissenso con Hlawitschka circa il ruolo di Ildegerio (che non è poi ulteriormente documentato). Su Sigefredo ('uomo' di Guido da Spoleto, ma poi anche di Ludovico III e di Berengario: protagonista di una carriera di altissimo livello) si veda il solito Hlawitschka 1960, pp. 264-268.

[40] Cfr. Bougard 2006*,* pp. 391-395.

[41] Al panegirico (di autore discusso) noto col titolo di *Gesta Berengarii* e alle glosse che accompagnano il testo dobbiamo la notizia della partecipazione di Adalgiso (con i due fratelli: i *tria fulmina belli)* alla battaglia: v. Albertoni 2016, p. 293 e, con maggiori dettagli, Manarini 2019, p. 53.

[42] *DD B I,* n. IX, pp. 35-37. L'assenza di una qualsiasi attribuzione territoriale abbinata alla qualità di *comes* non è infrequente nella documentazione pubblica; certo è che Guido, proprio da Piacenza, emetteva uno dei suoi primi diplomi, il 23 aprile 890: *DD GL,* n. II, pp. 5-7.

[43] *Placiti* 1955, n. 93, pp. 337-339 (7 aprile 884); *ChLA*², LXX, n. 17. Una scheda in Hlawitschka 1960, p. 122.

[44] *Placiti* 1955, n. 77, pp. 277-283 (874 luglio, Piacenza), ora anche in *ChLA*², LXV, n. 18; nel giudizio viene prodotta la *notitia* di un precedente placito (giugno 872, Pia-

bentrato un Amelgiso, *fidelis* di Guido da Spoleto[45]. Acquista beni in una località (dove già ne teneva) dei *fines Castellana* nell'886, fregiandosi ancora del titolo di *vicecomes*[46].

Figurante.

Amelperto, «scavino et advocato istius comitati», è invece ampiamente documentato[47]. Inizialmente come *notarius*: una *carta* dell'854[48] rappresenta il capo del filo lungo il quale possiamo seguirne la lunga attività.

È un notaio in tutta evidenza di prima importanza fra quanti risultano laboriosi in città. Ai suoi servizi attingono a lungo (fino all'882) i *presbiteri* di S. Antonino: sono donazioni, vendite e permute di terra entro le mura e nella *campanea*[49]. Molto presto, tuttavia, appare coinvolto nell'amministrazione giudiziaria comitale: scrive, «ex dictato Rodoaldi scabini», la carta con cui, il 6 marzo 855, un minore si libera di beni ricevuti (insieme ai debiti) per eredità paterna, in ciò autorizzato da uno scabino, da un *vassus* e giudice *domni imperatoris* e da Gaiderisio, locoposito del *comes* Wifredo[50]. Alcuni anni più tardi, è di sua mano una carta di livello mediante cui l'an-

cenza) al quale Noè partecipò tra i *residentes*. Forse rimosso dall'officio dopo la morte di Ludovico II (come risulta al placito dell'879 cit. *supra*, nota 38, dove agisce il *vicecomes* Adalberto), ne rientra in possesso con il ripristinato controllo supponide sulla città (cfr. Bonacini 2001, p. 80).

[45] *Placiti* 1955, n. 92, pp. 355-359 (892 giugno, Piacenza); *ChLA*², LXXI, n. 36. Amelgiso è il destinatario del primo diploma di Lamberto, che gli dona (avendo in ciò il consenso e il *consilium* del *comes* piacentino Sigefredo) alcuni *massaricia* nel territorio di Piacenza (*DD GL*, n. I, pp. 71-73, 895 gennaio, Vimercate).

[46] *ChLA*², LXX, n. 24 (886 novembre 8, *in Vidori*).

[47] Notizie circa la sua attività sono raggruppate nell'*Annexe* sugli scabini in Bougard 1995, p. 363; ugualmente (ma a seguito di una più ampia compulsazione delle fonti piacentine) in Mancassola 2017, pp. 155-157 (ma lo si cerchi, qui, anche *ad indicem*).

[48] *ChLA*², LXIX, n. 3 (854 agosto 3, Piacenza).

[49] *Ibid.,* n. 10 (860 dicembre 11, Piacenza); *ChLA*², LXV, n. 6 (864 gennaio 21, *foris muris civis Placencia*); n. 10 (872 maggio 7, Piacenza); n. 12 (872 settembre 18, Piacenza: Landefredo, *vir venerabilis et presbiter*, compie una donazione e sottoscrive la *cartula* in *litterae elongatae*); n. 13 (872 novembre, Piacenza); 16 (873 aprile-settembre 5, Piacenza); n. 17 (874 giugno 11, Piacenza); *ChLA*², LXIX, n, 34 (875 giugno, Piacenza); *ChLA*², LXV, n. 22 (876 ottobre 27, Piacenza).

[50] *ChLA*², LXIV, n. 39.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

zidetto Gaiderisio riceve terre nella campagna piacentina e a Moronasco di proprietà della chiesa urbana di S. Eufemia, cui erano stati donati da un *avus* del locoposito[51]. Nell'876 sottoscrive una permuta conclusa dal vescovo Paolo: è *notarius* e (per la prima volta) *scabino*[52]*;* e l'anno dopo redige nientemeno che il testamento di Engelberga, col quale l'imperatrice fondava il monastero di S. Sisto destinandogli tutto il suo patrimonio[53]. Nell'879 è avvocato comitale in un importante placito tenuto a Moragnano: insieme ai rappresentanti della Chiesa piacentina, autorizzati dal vescovo Paolo, per dirimere una contesa tra le pievi di Varsi e di Fornovo chiede che si proceda a una *inquisitio* onde determinare i *fines* tra i comitati di Parma e di Piacenza (annosa questione). Amelperto ne sottoscrive la notizia, con titolo sorprendente: *archinotario et scavino*[54].

Tra l'876 e l'879, dunque, ne è rilevata, insieme alla qualità pubblica della sua attività, la partecipazione agli affari dei Supponidi – che con Paolo occupano a Piacenza anche la sede episcopale[55]; la qualifica di *archinotarius* rimanda però alla cancelleria regia e imperiale, risultando fino ad allora portata solo da Hilduino e Ructemiro (*cancellarii* di Lotario e di Ludovico II)[56]. I legami politici del grande gruppo parentale con i sovrani carolingi

[51] *ChLA*², LXIX, n. 14 (861 agosto 14, Piacenza).

[52] *Ibid.*, n. 36 (876 agosto 23, Piacenza).

[53] *Carte cremonesi* 1979, n. 20, pp. 49-58 (877 marzo, Brescia). Purtroppo non è sopravvissuto l'originale, visto a suo tempo da Poggiali 1757 («conservasi tuttora nell'Archivio de' Monaci Benedettini di S. Sisto»: p. 10) e, prima di lui, da Campi 1651 (che ne diede una trascrizione, non completa nell'escatocollo: pp. 461-463). Sul testamento, «un'operazione patrimoniale di grande importanza strategica, che avrebbe profondamente influenzato il paesaggio politico del regno italico nei decenni a venire», si veda ora Cimino 2012, con ampia bibliografia (la citazione a p. 142).

[54] V. *supra,* nota 38. La *notitia* è purtroppo tradita solo da una copia che Manaresi reputa di sec. X.

[55] Bougard 1993, p. 674.

[56] Su Ructemiro v. *DD Lu II*, pp. 4-5. Su Hilduino, *DD Lo I / Lo II*, pp. 19-21. Non è forse un caso che l'unico diploma di Ludovico II nel quale il cancelliere Ructemiro utilizzi il titolo di *archinotarius* sia emesso proprio a favore di Engelberga, cui vengono offerte garanzie circa il controllo dei beni del monastero di S. Salvatore di Brescia in caso di morte della figlia Gisla: *DD Lu II*, n. 34, pp. 135-137 (861 gennaio 13, Brescia); *ChLA*², XCIX, n. 16; *Carte S. Giulia* 2020, n. 36, pp. 158-162.

sono ben noti e ripetutamente evocati[57]; e quanto detto potrebbe essere più che sufficiente per identificare, nel notaio e scabino e *archinotarius* Amelperto, il notaio Amalberto che nell'881, nell'883 e poi continuativamente dalla primavera dell'885, riconosce diversi diplomi di Carlo III[58]. Lì, in cancelleria, è attestato fino alla destituzione dell'imperatore; e le sue prime apparizioni avvengono in coincidenza con l'emissione di diplomi per Wibodo (vescovo di Parma), per i canonici della nuova cattedrale di S. Giustina, per la Chiesa piacentina, per i canonici di Reggio[59] e poi per il diacono Gariberto. Non vi è alcuna sovrapposizione tra le testimonianze della sua ormai estemporanea attività a Piacenza (tra l'882 e l'884)[60] e le

[57] Basti qui un rimando a Bougard 2006. Per un'informazione completa su fonti e bibliografia, v. Vignodelli 2019.

[58] L'ipotesi era stata avanzata già da Mühlbacher, che riteneva non implausibile l'identificazione di *Amalbertus* con l'*Amelpertus* redattore del testamento dell'imperatrice, a fronte delle ipotesi che lo volevano far coincidere con un monaco e *presbiter* attestato come scrittore di documenti di S. Gallo (ma anche sulla base di nomi registrati nel Necrologio sangallese o nel *Todtenbuch* di Reichenau): Mühlbacher 1879, p. 30 (e nota 4). Il 'reclutamento' di Amelperto può benissimo inquadrarsi nella politica di rinnovamento e ampliamento (non disgiunti) della cancelleria e del personale giudiziario promossi da Carlo III e avviati proprio al tempo del suo secondo soggiorno italiano (tra la fine dell'880 e la primavera dell'881): si veda al riguardo Bougard 1995, pp. 152-154.

[59] Nell'ordine: *DD K III*, n. 36, pp. 62-63 (881 aprile 14, Corteolona); n. 79, p. 129 (883 giugno 5, Borgo di Fontana fredda); n. 81, pp. 131-133 (883 giugno 20, Nonantola); n. 85, pp. 137-138 (883 giugno 30, Nonantola: qui, con la variante *Amelbertus*). Tutti traditi in originale, i primi tre conservati presso l'Archivio capitolare di Piacenza, il quarto presso l'Archidio Diocesano di Reggio. I fac-simili in *ChLA*^{2}, LXX, nn. 7, 9. 10; *ChLA*^{2}, XCI, n. 10. Andrebbe aggiunto anche *DD K III*, n. 55, pp. 94-95, per il monastero di S. Cristina di Corteolona: ma sopravvive in copia seicentesca, è datato 886 aprile 15, Pavia, è riconosciuto da *Amalbertus* ma composto da Ebarardo: Kehr sospetta che la cronologia sia stata aggiunta al diploma (confezionato nell'881 o nell'882) solo al momento della consegna, che sarebbe appunto occorsa quando Carlo, nei giorni intorno alla Pasqua dell'886, risiedeva a Corteolona, sottraendosi alla *seditio infeliciter orta* tra i *cives* pavesi e i *satellites regis* (cfr. *Annales Fuldenses* 1891, p. 114). Gli altri diplomi riconosciuti da Amalberto: *DD K III*, nn. 116-118, 123, 127, 128, 130, 134, 135-149, 151-155, 157, 160, 161-164, 167-169 (l'ultimo è datato 887 settembre 21, Lustenau).

[60] Tre sole circostanze documentate: dalla *carta* che scrive (maggio 882, Piacenza) per perfezionare l'acquisto da parte del prete Walperto di due campi vicino al monastero di S. Sisto (*ChLA*^{2}, LXV, n. 36: la sua *completio* sembra qui seguita da una pseudonota

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

date dei diplomi riconosciuti da lui; rifarà capolino in città solo nell'892, quando a giugno siede in placito[61] e in ottobre sottoscrive (in elegante corsiva, con coloriture di cancelleresca) la già ricordata permuta tra il vescovo Bernardo e Gariberto, diacono e *primicerius* della cattedrale[62].

Eclettico, esperto.

C'è poi Walcario, notaio incaricato di redigere la *notitia*. La sua produzione documentaria è attestata soprattutto nella zona di Pomaro (val Luretta), negli anni compresi fra l'884 e l'893: ma si tratta di un gruppo di carte (di vendita e di promessa, oltre a un *breve divisionis*) appartenenti a un dossier relativo a beni in quell'area poi evidentemente entrati nella disponibilità di un *presbiter* (Agostino) della chiesa cimiteriale[63]. Cosicché lo troviamo a Piacenza solo tra l'897 e l'898: prima, quale componente del tribunale nel secondo placito di Gariberto[64]; poi, quale semplice sottoscrittore di una carta di vendita che coinvolge una sua parente[65], e soprattutto di una donazione perfezionata a favore della Chiesa piacentina da un *clericus domini imperatoris* (Matefredo, di legge salica)[66]. La sua attività notarile non è più documentata dopo il 904[67]. Nonostante le eccellenti

tironiana); dalla *subscriptio* (con titolo di scabino) che appone alla *cartula* con cui si chiude una lite tra Graseverto e prete Agostino, innescata dallo smarrimento di precedenti *munimina* che attestavano le disposizioni del primo a favore delle figlie, relative a beni che il *presbiter* aveva poi conseguito (883 aprile 23, Piacenza: *ibid.*, n. 40); e infine (884 aprile 7) dalla sua partecipazione al placito di Caorso (v. *supra*, nota 43), che sottoscrive con la qualifica di scabino.

[61] *Placiti* 1955, n. 99, pp. 355-359; *ChLA*², LXX, n. 36. Viene elencato tra gli *adstantes*: senza qualifica, ma è riconoscibile il suo inserimento in un gruppo di scabini piacentini. Non sottoscrive.

[62] V. *supra*, nota 32.

[63] *ChLA*², LXX, n. 18 (884 ottobre 18, *ad ecclesia Sancti Vitalis*); *ChLA*², LXVI, n. 19 (888 aprile 3, Vigolzone); *ChLA*², LXX, n. 27 (888 luglio, Pomaro); *ChLA*², LXXI, n. 3 (893 agosto 20, Pomaro); *ChLA*², LXVII, n. 16 (898 maggio 25, Piacenza) e, non databili per i guasti subiti dai supporti, nn. 31 e 35. *ChLA*², LXXI, n. 30 (899 marzo 4, *Argiliano*).

[64] V. *supra,* nota 33.

[65] *ChLA*², LXVII, n. 19 (898 settembre <24-30>, Piacenza).

[66] *ChLA*², LXXI, n. 24 (898 marzo, Piacenza).

[67] Così all'*Anagrafe dei notai piacentini del IX secolo*, *ChLA*², LXXI, p. 15.

competenze grafiche, non sembrerebbe da annoverare tra i più importanti notai piacentini negli anni a cavallo tra IX e X secolo.

Ambizioso.

Restano i due *iudices sacri palacii*, investiti anche dell'autorità di *missi*, che sottoscrivono per primi il documento: *Arialdus* e *Adelbertus*. Ma c'è ben poco da dire: un Arialdo giudice *domnorum regum* è menzionato solo (a testo: non sottoscrive) in un placito presieduto da Ugo a Parma nel 935[68]; tra i tanti giudici di nome Adelberto documentati tra la metà del IX e l'inizio del X secolo[69], non si può che ricorrere alla comparazione delle testimonianze autografiche. Un terzo *iudex* – Landeperto – è presentato a testo come *iudex Ticinense;* lo stesso che poi appone la propria *subscriptio*, come semplice *iudex,* di seguito a quelle di Arialdo e di Adelberto. Dovrebbe trattarsi del medesimo che a Pavia, *in sacro Palatio*, assisteva Carlo III nell'assise giudiziaria tenutavi nel novembre dell'880[70]: anche là era introdotto dal resoconto come *iudex Ticinense;* ma poi non fu tra coloro che sottoscrissero il documento. Potrebbe trattarsi ancora del medesimo Landeperto che a Pavia, nell'aprile del 915, partecipa a un giudizio presieduto da Berengario, ancora a palazzo, nella *laubia viridarii*[71]: siamo sfortunati, perché stavolta interveniva nell'escatocollo sottoscrivendo con qualifica di *iudex domni regis,* ma la tradizione del placito è in copia di XI secolo, e dunque anche in questo caso non si può procedere al raffronto grafico.

Fantasmi, come si vedrà poco oltre.

5. *Le due storie non coincidenti del placito di Gariberto (dalla scena del giudizio al teatro delle sottoscrizioni)*

Il placito sembra raccontarci due storie: una 'esplicita' e tutto sommato affidabile, anche se camuffata nella sceneggiatura tipica dell'*ostensio cartae* e proiettata in un tempo difficile da cogliere; riguarda la chiamata in giudi-

[68] *Placiti* 1955, n. 35, pp. 503-506 (935 maggio 30).

[69] Basti sfogliare, in coda a *Placiti* 1955, l'*Indice dei nomi*, pp. 640-641.

[70] *Ibid.*, n. 89, pp. 318-322 (880 novembre, Pavia); *ChLA*², LVII, n. 20.

[71] *Placiti* 1955, n. 126, pp. 471-75 (915 aprile, Pavia); *DD B I*, n. XCVIII, pp. 256-259.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

zio di Gariberto e il motivo di quella convocazione (occorre sottolineare come l'*ostensor* in queste circostanze, nonostante le apparenze del racconto, sia molto di frequente il querelato e non il querelante); in parte, forse, anche la modalità con cui si giunse a dirimere il conflitto. L'altra è una storia del tutto occultata, ma che ha negli elementi cronologici le tracce più evidenti dell'avvenuto travestimento. Le più evidenti, ma non le uniche: confliggono, rispetto alle certezze che abbiamo, la forma della *notitia* (il ricorso a quello standard compositivo) e l'identità (o la pseudo-identità) di coloro che concorrono alla sua corroborazione *secundum legem*: anzitutto, dei giudici che la sottoscrissero.

Non è un caso che Petrucci, proprio studiando le novità grafiche che accompagnavano la crescita dell'apparato giudiziario del regno, e dopo avere messo a fuoco i tempi e alcuni protagonisti del fenomeno – ma senza valutare le possibili relazioni tra cultura grafica e innovazione documentaria di cui si diceva in precedenza –, abbia reputato di poter liquidare o quasi la nostra *notitia iudicati* come «di dubbia genuinità per ragioni cronologiche e paleografiche», pure senza esporle nemmeno per rapidi cenni[72]. Quelle cronologiche, d'altra parte, sono più che evidenti; quelle «paleografiche» possono risaltare dal confronto tra questa e le altre *notitiae iudicati* scritte nei decenni finali del IX e nei primi del X, e sono ragioni che evidentemente Petrucci intuiva, senza avvertire l'esigenza (nel contesto e nell'economia di quella precisa ricerca) di illustrare nei dettagli l'intuizione.

Se Gariberto è citato in giudizio da coloro che amministrano la giustizia a Piacenza in nome del sovrano e che hanno anche il compito di vigilare sull'integrità e sulla corretta gestione del patrimonio pubblico, la ragione può essere una sola: ha invaso terra regia, la detiene – si pensa – *contra legem*, illegittimamente. Il diacono era stato beneficiato dal re, un tempo; e poi ancora una seconda volta, con l'emissione di un diploma scritto con molte probabilità da qualcuno che lui conosceva bene (qualcuno tra i tanti chierici – diaconi e *presbiteri* – di cui le carte piacentine sopravvissute ci testimoniano grandi competenze grafiche, anche di qualità o di ispirazione cancelleresca)[73], datato da Pavia l'11 aprile 885 e riconosciuto

[72] Petrucci - Romeo 1992, p. 209.

[73] Vengono in mente (insieme alle tante mani caroline e librarie) soprattutto i due preti che, nella propria sottoscrizione, utilizzano *litterae elongatae*: Landefredo (v. *supra,*

da Amalberto/Amelperto. Amelperto è colui che, in giudizio, sostiene le ragioni della *pars publica*. Sa benissimo che Gariberto ha ricevuto 57 tavole di terra all'interno della città, nei pressi della basilica di S. Antonino. Sa anche, evidentemente, che Gariberto ora tiene, oltre a quella, anche altra terra in un'altra area, un'area esterna alle mura, l'area di S. Brigida: lì, il valore della terra e delle case è cresciuto rapidamente, nei tempi successivi alla fondazione della *dependance* bobbiese[74]. È area di strada (e di accesso alla città), è area di mercato: dunque di evidente importanza strategica e pubblica – e forse soprattutto militare, negli anni inquieti che vennero dopo la morte di Carlo. Di quella proprietà, nel diploma che Amelperto ben conosce non vi è traccia; vi è una allusione a terra non descritta, ma (come abbiamo visto) non poteva essere quella tenuta dal diacono. Tuttavia Gariberto presenta un altro diploma, quello poi incorporato nella notizia di placito. L'originale, non ancora interpolato? Purtroppo il suo eventuale contenuto ci è ignoto, né possiamo indovinare quanto congrua e precisa fosse (e funzionale alle esigenze di Gariberto) la descrizione delle *res* oggetto della concessione regia. Un 'nuovo' originale, con le aggiunte necessarie, o un 'nuovo' diploma in forma di copia imitativa? Domande cui è difficile rispondere. L'*advocatus* del *publicum* sospetta che si tratti di un falso? Non è improbabile; si tratta anzi della congettura meno aleatoria. Un'accusa (e una situazione processuale) non frequentemente documentata in quei decenni[75] ma evidentemente diffusa, se Guido da Spoleto cer-

nota 50: in una carta, peraltro, scritta proprio da Amelperto) e Stradeberto (*ChLA*², LXV, n. 30: 880 giugno 4, Mignano), un *presbiter* che risiede «locas montanas, finibus Castellana», e che imita – con esito in parte artificioso ma non disprezzabile, conferendole notevole risalto visuale sulla pagina – quella scrittura che rimanda alla più prestigiosa delle culture documentarie.

[74] Eloquenti gli esempi portati da Racine 2000, p. 232.

[75] Rintracciamo solo due circostanze esplicite. Nell'856, in tre sessioni di placito (l'ultima il 2 luglio, nella chiesa di S. Andrea di Sandrà) e sotto la supervisione del *comes* veronese, si contendono la vittoria due alemanni, Elimberio e Bernardo. Oggetto della lite sono *res* rivendicate dal primo perché spettanti alla moglie Adelburga, che le aveva ricevute *pro morgincaput* dal primo e defunto marito Vufegango, come dimostra la *cartula* portata in giudizio; dal canto suo, Bernardo disponeva di un documento di vendita (e relativo *breve tradicionis)* mediante il quale Erchembaldo, padre dell'anzidetto Vufegango, aveva disposto a suo favore delle *res* contestate. Su *carta* e *breve* si abbatte l'accusa di Elim-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

cherà poi di regolamentarla con un famoso capitolare, forse riprendendo e aggiornando precedenti disposizioni di Ludovico II[76]. Quale sia stato il percorso lungo il quale Gariberto riuscì a conseguire il riconoscimento del suo diritto (e dunque la bontà del diploma) è difficile dire: in questi casi, le nostre *chances* di individuare le modalità di formazione della prova sono particolarmente ridotte. Se soggetto all'accusa di falso, il diploma in mano a Gariberto è uscito indenne dal giudizio (per un riscontro di regolarità, o perché emancipato dal sospetto di frode mediante la prestazione di un giuramento purgatorio)[77].

berio: «falsas s(unt), quia ipse Erchempald ipsa cartula vel breve tradicionis, quas tu Bernard ostendis, menime scrivere rogavi». Ma è un'accusa che non pare in grado di sostenere con adeguate prove («consignacionem facere»), e quindi Bernardo esce dal processo mantenendo la tenuta delle *res* (*Placiti* 1955, n. 60, pp. 217-221, alla data 856 luglio 2; *ChLA*², XCIX, n. 13; *Carte S. Giulia* 2020, n. 33, pp. 147-152, con ampia bibliografia). In un giudizio lucchese dell'865 compare (davanti ai *missi* imperiali e al vescovo Geremia) il diacono Gariperto, *custos* della chiesa di S. Cassiano (in Garfagnana), sostenendo di essere stato spogliato di beni spettanti alla chiesa «malo ordine et contra lege» da un certo Audiprando, il quale si difende producendo una *cartula* con cui aveva ricevuto da Eriprando «iuris proprietario nomine» ciò che il diacono ora rivendicava. Gariperto attacca sostenendo che l'avversario aveva emesso quella carta «per conludium»; sicché il tribunale invita inutilmente Audiprando a dimostrare che il suo diritto e quello del suo *auctor* si fondavano sul possesso trentennale. Prova che invece, mediante apposite testimonianze, è in grado di produrre Gariperto (*Placiti* 1955, n. 70, pp. 252-254, 865 aprile, Lucca; *ChLA*², LXXXII, n. 4).

[76] *CRF*, n. 224, capp. nn. 5 e 6 (*Widonis imperatoris capitulare Papiense legibus addendum*, 891 maggio 1), p. 108; v. anche *Capitolari italici* 1998. I due *capitula* sono inseriti nel *Liber Papiensis*: cfr. *Leges Langobardorum,* pp. 560-567. *Guido* 5 ripete testualmente una *institutio* di Carlo III – tradita da quattro diplomi (*DD K III*, nn. 49-52, p. 81 e segg.), tutti datati da Ravenna tra il 14 e il 15 febbraio 882 – avente vigore «per totius nostri imperii fines in toto regno Romanorum et Langobardorum et ducatus Italie, Spoleti et Tuscię». *Guido* 6 stabilisce diverse modalità, ma tutte affidate al giuramento purgatorio, per definire una lite originata dall'accusa di falso lanciata verso carte o *scriptiones* di qualunque tipo («De cartis vel quibuscunque inscriptionibus quae a quibusdam personis falsae appellantur»); e riprende un capitolare attribuito a Ludovico II (ma a Lotario dal *Liber Papiensis*): cfr. *CRF*, n. 215, cap. n. 6, p. 91 (*Capitulae Papiense pro lege tenendum*, a. 856 *ineunte*), e *Leges Langobardorum* 1868, p. 552 (*Lotario* 72). Analisi dei testi in Ansani 2012, pp. 174-175.

[77] Secondo Padoa Schioppa 2015, semplicemente, «il conte di Piacenza Adalgiso riconobbe la validità di un *preceptum* che assegnava in proprietà al diacono Gariberto una

L'altra storia riguarda invece e naturalmente la confezione della notizia di placito, e ci offre alcuni dati concreti per la costruzione di un ragionamento meno ipotetico.

Iniziamo da quelli di carattere generale.

a) Sono documentate, sino a tutto il regno di Carlo III, solo tre circostanze di riproduzione e inclusione di scritture precedenti all'interno di un resoconto processuale: la prima volta in un placito lucchese dell'853, e si trattava di un diploma di Ludovico II[78]; la seconda nella *notitia* del placito tenuto a Moragnano, nei *fines Castellana,* l'anno successivo – qui è incorporato addirittura (ma forse non integralmente) il verbale di una lite, per la definizione dei confini tra i territori di Parma e Piacenza, risalente al tempo di re Arioaldo[79]; l'ultima, ancora lucchese (placito tenuto nel dicembre dell'870), riguarda una *iussio* imperiale, sollecitata dal vescovo Gherardo a tutela dei beni episcopali e a rimedio delle spoliazioni di cui la Chiesa lucchese era stata vittima[80].

b) Quando nelle corti giudiziarie e sotto la supervisione dei giudici palatini si avvia la prassi di verbalizzazione del placito secondo il modello dell'*ostensio cartae*, anche i notai redattori (e talvolta con precisa specificazione) appartengono a quel medesimo ambiente: alcuni ricompaiono prima o poi anche con titolo di giudice regio o imperiale, e in ogni caso adoperano la scrittura tipica e distintiva del gruppo. Walcario è invece un notaio locale, e persino non ampiamente attestato (come si è visto) in città.

piccola terra sita in città, contro le pretese fatte valere in precedenza dall'avvocato del comitato piacentino e dallo stesso conte» (p. 67).

[78] *Placiti* 1955, n. 57, pp. 198-205 (853 aprile, Lucca); *ChLA*², LXXX, n. 26. Si tratta di una causa nella quale vescovo di Lucca e *advocatus* dell'episcopio presentano un *libellus* dell'844, e poi un *breve* (un mandato) e un *praeceptum* (di questo la *notitia* porta trascrizione integrale, e ne è unica forma di tradizione) di Ludovico II (= *DD Lu II*, n. 6, pp. 76-77: 852 ottobre 3, *curte Auriola*).

[79] *Placiti* 1955, n. 59, pp. 208-217 (854 agosto 25, Moragnano). Il placito e il «breve anticuum» sono traditi dal *Registrum Magnum* del Comune di Piacenza. Il *breve* è poi autonomamente edito in *CDL* III/1, n. 4, pp. 16-18, alla data (626-636): si veda qui il commento e la bibliografia.

[80] *Placiti* 1955, n. 71, pp. 254-260 (alla data 871 dicembre 18, Lucca); *ChLA*², LXXXII, n. 42. Il mandato, noto solo per il tramite della *notitia iudicati*, è riedito in *DD Lu II* al n. 55, pp. 174-175.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

> Negli altri quattro placiti piacentini sopravvissuti e risalenti allo scorcio del IX secolo e all'inizio del X, il cui resoconto scritto si uniforma al modello dell'*ostensio*, il lavoro è sempre sbrigato da notai del *palatium,* che sono regolare componente delle *équipes* giudiziarie itineranti (di numerosità variabile) e tracciabili già negli anni di Ludovico II[81].

I guasti sofferti dalla pergamena nella parte superiore impediscono di sapere in quale spazio cittadino si fosse riunita l'assemblea. Le autorità comitali sono supportate, come già sappiamo, da due *iudices sacri palacii*: Arialdus e Adelberto. I loro nomi, però, sono scritti integralmente su rasura, come si può vedere (fig. 1).

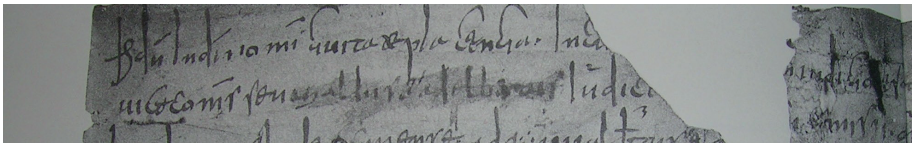


Fig. 1. Placito di Gariberto: i nomi dei giudici palatini, su rasura.

[81] Basti sfogliare, al riguardo, le pagine di Castagnetti 2008, dove si troveranno tutti gli opportuni riferimenti documentari. I quattro placiti piacentini – (892 giugno, 897 settembre, 898 agosto 1, 903 gennaio): *Placiti* 1955, nn. 99 (pp. 355-359), 105 (pp. 381-384), 107 (pp. 396-400) – rispettivamente, *ChLA*[2] LXX, n. 36; LXXI, nn. 19 e 26 –, 114 (pp. 422-427: tradito in copia di XII secolo) sono scritti, nell'ordine, da *Petrus* (qualificato come semplice *notarius*: scrive in cancelleresca palatina, e non è altrimenti attestato da carte e archivi cittadini), da *Teutelmus* e da *Leo* (entrambi con la qualifica di *notarius domni imperatoris;* entrambi adoperano la scrittura distintiva del gruppo), da *Andreas notarius domni regis*. Troviamo *Leo* già pochi mesi prima della sua comparsa piacentina: è lo scrittore della *notitia* del placito presieduto a Firenze dal conte palatino Amedeo (897 marzo 4: *Placiti* 1955, n. 102, pp. 368-373; *ChLA*[2], LXXXVI, n. 45); e lo ritroviamo pochi mesi dopo, a Pavia, ancora impegnato nella redazione della *notitia iudicati* del 4 marzo 899 (*Placiti* 1955*,* n. 108, pp. 400-403**;** *ChLA*[2], LXXXIX, n. 31), *pro securitate* del monastero di Nonantola. Teutelmo è documentato come componente del collegio e con qualifica di notaio palatino in *Placiti* 1955, n. 111 (901 febbraio, Roma, alla presenza di Ludovico III); sottoscrive poi con titolo di *iudex domni regis* il placito del 912 agosto 9, Corteolona (n. 124), ed è presente nel gruppo dei giudici palatini che accompagnano Berengario in Tuscia nel 915 (n. 127, 915 novembre 10, Lucca).

L'accidente, nelle tre edizioni del placito[82], è rilevato solo da Schiaparelli, che attribuì la riscrittura a Walcario ma non ritenne opportuno argomentare al riguardo. Sopravvivono tracce di scrittura precedente, ma non vi è alcuna possibilità di ricostruire i nomi scritti per primi. La necessità di ri-occupare tutto lo spazio disponibile può giustificare certe difformità morfologiche (rispetto a quanto si rileva nella pagina) di singoli segni (specialmente la *b* di *Adelbertus*), così come il mancato ricorso al segno di abbreviazione per -*ber*-, e in genere l'ampia dilatazione nella scrittura dei due nomi. Troppo poco per pensare a un intervento di mano diversa; abbastanza per pensare che la rievocazione del collegio, per quanto riguarda l'identità dei soggetti destinati a garantire le principali funzioni corroboratorie, sia stata interessata da un 'aggiustamento' *in itinere*.

Adelberto e Arialdo sono a Piacenza con aggiuntiva (e consueta) responsabilità di *missi* del re, che dividono almeno con il *vicecomes*, come emerge poi dalla *manufirmatio* di Noè. A loro aggregato c'è un secondo Adelberto (*iudex domni regis*) e c'è Landeperto, *iudex Ticinense*. La simultanea presenza al placito di due giudici di uguale nome non è rara; ed è documentata anche la compresenza di un doppio Adelberto: a Milano nell'896[83], l'anno seguente a Firenze, a Pavia nell'899, e ancora a Corteolona nel 912[84]. Da solo, uno dei due (o un loro terzo omonimo?) fa ancora capolino a Piacenza nel 903[85] e, come meglio si vedrà, nel 911; agli anni di Ludovico II risale l'attività di un altro notaio e giudice di quel nome, registrato sempre a testo come *Adelbertus* e che però nelle sottoscrizioni adopera sistematicamente la forma *Adelpert*/*Adelpertus*[86].

[82] Il lettore potrebbe ora (e finalmente, ma per comodità) tenere sott'occhio la riproduzione del documento, in *ChLA*², LXX, n. 6.

[83] *Placiti* 1955, n. 101, pp. 364-367 (896 ottobre, Milano); *ChLA*², XCVI, n. 22. Il giudizio si tiene alla presenza dell'imperatore; ciascuno di loro si qualifica, nella *subscriptio*, «iudex domni imperatoris» (nell'edizione di Manaresi è omessa una delle due sottoscrizioni).

[84] Tutte e tre le circostanze rimandano ai placiti citati *supra*, nota 81.

[85] *Placiti* 1955, n. 114 (v. *supra*, nota 81); n. 123, p. 459-461 (vedi *infra*, nota 89).

[86] *Ibid.*, nn. 59 (*supra*, nota 78), 61, pp. 221-223 (857 dicembre, Lucca), 67, pp. 242-246 (865 gennaio, Milano), 78, pp. 283-287 (875 dicembre 28, Milano).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

Arialdo e Adelberto, rispettando – va supposto – l'ordine con cui compaiono nel resoconto, appongono poi autografa sottoscrizione (fig. 2), inaugurando il consueto 'teatro'[87] corroboratorio del documento. La loro mano è molto simile; la scrittura che adoperano, ben diversa dalla cancelleresca che sarebbe lecito attendersi; i *signa* che precedono le dichiarazioni, due semplici croci, che non rimandano certamente agli analoghi, distintivi disegni tracciati dai giudici palatini in uguali circostanze.

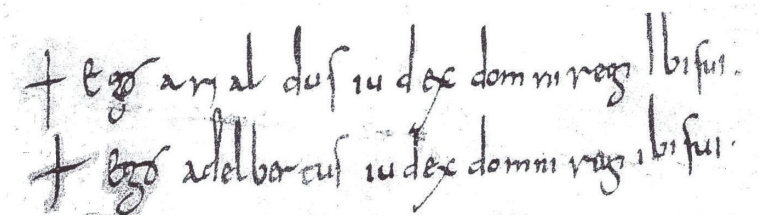


Fig. 2. Placito di Gariberto: le sottoscrizioni di Arialdo e Adelberto.

Scrivono in minuscola carolina; di corsivo, sussiste solo il legamento -go in *Ego*, con la *o* risolta a fiocco; le lettere, specie in *Arialdus* (dove il tradizionale legamento corsivo -ri- è appena accennato), sono molto distanziate. Pressoché immisurabile è la differenza nel tracciato e nella morfologia dei singoli segni in *iudex* e in *domni*.

Il comportamento grafico della coppia è sorprendente: potremmo avanzare l'ipotesi di una partecipazione disimpegnata, che rinuncia a dispiegare gli effetti rappresentativi dello *status* e della 'scuola'[88]. Ma vi può essere anche il sospetto che siano sottoscrizioni riconducibili a una sola mano, che prova a confondere le tracce mediante differenziazioni davvero minime nell'esecuzione di singoli segni (per esempio: la *i* lunga iniziale di *ibi* per Arialdo; per Adelberto, l'accostamento della *g* alla *E* di *Ego,* ma anche l'apparente legatura di *e* con *g* in *regi*); così come, sempre in *Adelbertus,* l'esecuzione rad-

[87] Espressione di Bartoli Langeli 2006, p. 46.

[88] Sarà sufficiente visionare la *performance* grafica dei due *Adelbertus* nell'escatocollo della *notitia* milanese dell'896 (v. *supra*, nota 83).

doppiata a frusta dell'asta di -*d*-, che in *Arialdus* presenta solo un modico ispessimento nella parte superiore. Lo stesso genitivo scorretto (*regi*) che occorre in entrambe le sequenze (lo si ritrova anche nel testo del diploma inserto), e che ha un solo riscontro in *subcriptiones* autografe di giudici del re a noi note, contribuisce a mantenere vivo il dubbio; ma quell'unica eccezione è costituita proprio dall'*Adelbertus iudex domni regi* che interviene (con sottoscrizione autografa) nel placito piacentino del 911 (fig. 3).

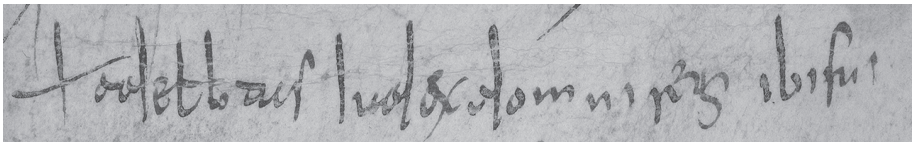


Fig. 3. Sottoscrizione di *Adelbertus iudex domni regi*.

Questa, non c'è dubbio, è la 'mano' imitata nella *notitia* di Gariberto. Faticosamente imitata: rinunciando del tutto alla sintassi corsiva, pur molto diluita nell'*exemplar*: in -*ex* di *iudex*, in -*eg* di *regi* (dove il secondo tratto ricurvo di -*r*- va a coincidere con quello di base della *e*;) anzitutto; sopprimendo il segno abbreviativo per -*b(er)*- nel nome; e, soprattutto, semplificando il tratteggio della *d*, che l'Adelberto del 911 esegue in tre momenti (due per l'occhiello a precedere il tracciamento dell'asta). Una sottoscrizione, in sostanza, riprodotta amplificandone gli elementi più evidentemente riconducibili alla carolina[89].

La sciatta esecuzione grafica accreditata ai due *missi* si contrappone alla ben più calligrafica (almeno in apparenza) sottoscrizione di Landeperto, che viene immediatamente di seguito (fig. 4).

[89] *Placiti* 1955, n. 123, pp. 459-461. Oggi la pergamena è conservata in Biblioteca Apostolica Vaticana, *Pergamene Patetta*, busta 1, n. 2. La sottoscrizione di Adelberto è riprodotta per concessione della suddetta Biblioteca, ogni diritto riservato.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

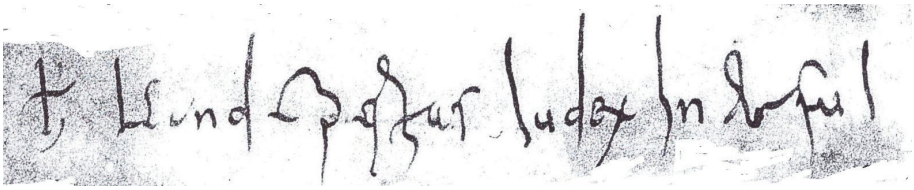


Fig. 4. Placito di Gariberto: sottoscrizione di Landeperto.

Colpiscono il tipo di *a* aperta (con primo tratto elevato e sinuoso, e il secondo staccato e ondulato); la sequenza *-epert-*, il legamento *-ter-* di *interfui* sono gli unici ingredienti di corsiva e di stilizzazione (almeno nel primo caso) palatina, ma appaiono notevolmente distorti rispetto alla norma che altrove possiamo osservare: specialmente per la legatura ad asso di picche (*-ep-*), che nell'esecuzione di Landeperto è singolarmente arrotondata, mentre nella successiva catena *-ert-* (che sembra preceduta da una piccola rasura) non risulta perspicuo (se c'è, o se voleva esserci) il meccanismo di legatura di *e* con *r*. Basterà il confronto con la sottoscrizione di *Ursepertus* (figg. 5a e 5b), giudice di palazzo sufficientemente documentato (e, come Landeperto, presente al placito pavese presieduto da Carlo III nell'880), per misurare opportunamente le irregolarità rilevate[90].

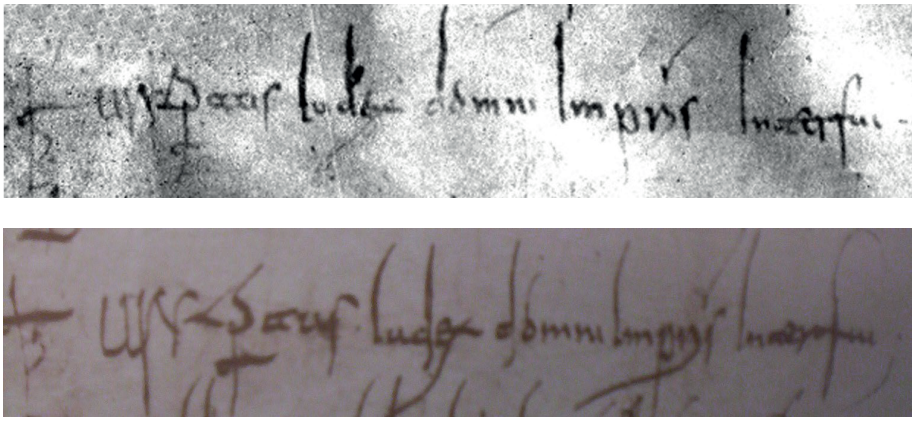


Fig. 5a e 5b. Sottoscrizioni di *Ursepertus* (a. 881 e a. 896).

[90] La prima, apposta nella *notitia iudicati* dell'881 marzo, Siena (*Placiti* 1955, n. 92, pp. 332-337) è isolata e riprodotta da Castagnetti 2008, p. 223; la si può vedere anche in *ChLA*², XC, n. 17. La seconda è ritagliata dal placito dell'ottobre 896, Milano (*ChLA*², XCVI, n. 22).

La padronanza tecnica e la velocità nel pur serrato tratteggio che esibisce *Ursepertus* contrastano palesemente con la lentezza dilatata dell'esecuzione in *Landepertus*: e quella che a prima vista (e nel contesto, per rispetto alle altre *subscriptiones* che completano il quadro) sembrava una *performance* vezzosa e calligrafica, ecco che (raffrontata a occasioni più significative) scade a potenziale e difficoltosa imitazione, svolta senza precisa conoscenza dei meccanismi della palatina, risolta macchinosamente, con esiti 'innaturali'.

La parte restante dell'escatocollo è occupata dall'intervento di figure di minore prestigio. Tutti e quattro gli scabini di Piacenza partecipanti al giudizio appongono una *subscriptio*; tutti e quattro (*Petrus*, *Gaidoaldo*, *Paulus* e *Undulfo)* la eseguono in «minuscola di base carolina, con modulo ampio, allineamento impreciso»[91]. Si aggiungono le sottoscrizioni di altri *adstantes*, privi di qualifica (*Zaurus*, *Teutpert*, *Teotelmo).* Per alcune di esse, da chi ha attentamente confrontato le mani potendo impiegare la massa notevole di carte piacentine disponibili in originale, è stata ipotizzata la non autografia: sono (o sarebbero) *subscriptiones* imitative[92]. Le numerose omonimie riscontrabili tra i sottoscrittori (specie per *Petrus* e per *Paulus*), insieme all'elementarità delle realizzazioni grafiche, rendono tuttavia e al riguardo fragile ogni giudizio definitivo, che peraltro interferirebbe assai relativamente con i nostri ragionamenti. Certamente, si tratta di un ambito al quale Gariberto poteva attingere significative disponibilità a una collaborazione, senza che fosse avvertita come complicità in un'operazione fraudolenta.

[91] Così Flavia De Rubeis, nel commento paleografico all'edizione (già richiamata) del fac-simile in *ChLA*², LXX, n. 6.

[92] Castagnetti 2015, in particolare a p. 90 per Gaidoaldo, Teotelmo e Teutpert. Ampi e sparsi riferimenti documentari sugli scabini intervenuti al placito anche in Mancassola 2017 (si parta dall'indice dei nomi), che integra le schede di Bougard 1995, pp. 362-364.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

6. *Aveva ragione Petrucci? Le ragioni di un sospetto e il sospetto di una post-produzione del placito*

Così, la diffidenza manifestata da Petrucci trova qualche supporto negli argomenti appena esposti. Sono sufficienti per parlare apertamente di un falso? Forse non ancora. Ci sono però (e da sempre incombono) gli elementi cronologici. La data della *notitia iudicati* è così espressa: «Hanno domni Karoli rex ic in Italia tercio, mense augustus, indicione tercia». Lo stesso anno di regno di Carlo scritto nel diploma portato in giudizio; ma con due anni indizionali di troppo. Non c'è alcun modo di far tornare i conti; e anche ipotizzando un *lapsus* nell'indicazione del sovrano – proprio a Piacenza, per esempio, ci sono almeno tre documenti datati con riferimento al terzo anno di regno di Guido, dopo la sua incoronazione a imperatore[93] –, la situazione non diventerebbe migliore: l'891 sarebbe anzi ancora più discrepante rispetto all'anno indizionale messo qui a testo.

Cosicché, almeno per quanto riguarda la data del giudizio (e ritenendo quanto meno interpolato il diploma oggetto dell'*ostensio*), può essere presa in considerazione solo la cronologia del diploma riconosciuto da Amalberto: 11 aprile 885. Il placito si è tenuto dopo di allora; ma, nella costruzione del suo resoconto, la strategia del diacono piacentino risulta evidentemente mirata ad anticipare – precedendolo, e dunque sottraendo peso a quel *praeceptum* tradito con data posteriore – il tempo della sua affermazione giudiziaria. Gariberto desidera disporre di una *notitia iudicati* che rimandi ai giorni in cui Carlo era solo re; di qui, non solo la cronologia incoerente, ma anche i precisi riferimenti nelle intitolazioni dei due (o tre) giudici palatini: *iudices et missi domni regis*.

[93] *ChLA*², LXVI, nn. 27 («Regnante domno Vuido hic innitalia anno eius tercio, quinto die intrante mense genuario, indicione nona»), 28 («Regnante domno Vuido gracia Dei rex hic in Italia anni regni eius Deo propicio tercio, mense ianoario, indicione nona»), e 30 («Factum oc fui anni domni Vuidoni rex ic in Italia tercio, de mense octuber, indicione nona» – si tratta del placito cit. *supra*, nota 39). Tutti e tre (scritti da tre diversi notai) sono datati dubitativamente (con discussione a commento) all'891 da Carbonetti Vendittelli.

Quello che abbiamo sott'occhio si configura come esito di un progetto studiato nei minimi dettagli. Anche il taglio della pergamena (perfettamente rettangolare) potrebbe esserne un indizio. Così come l'occupazione del suo spazio: le sottoscrizioni e le *manufirmationes* sono regolarmente impaginate su due colonne (fig. 6), eseguite in più tempi – si veda, per esempio, come la terza serie di *signa manuum*, nella seconda colonna, sia costretta a disporsi su due righe e a sfruttare lo spazio interlineare lasciato dalle sottoscrizioni sottostanti, precedentemente vergate e delle quali si notano (così come nella colonna di sinistra) i segni di croce perfettamente allineati, nonché l'andamento parallelo (leggermente ascendente verso destra) di alcune *subscriptiones*.

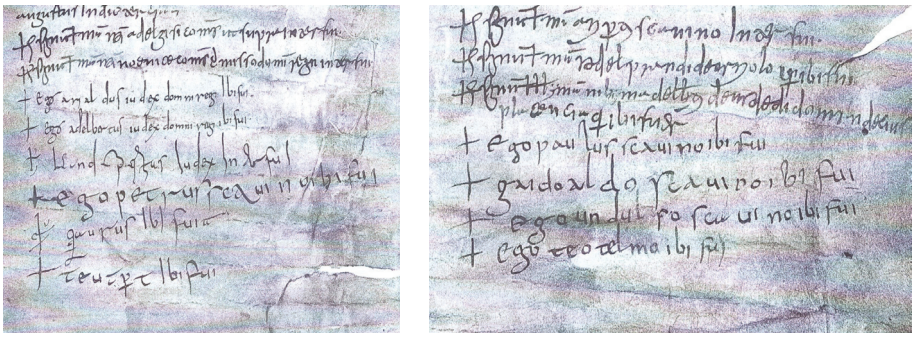


Figura 6. Placito di Gariberto: il 'teatro' delle sottoscrizioni.

Naturalmente c'è anche dell'altro. Il problema principale (a differenza di quanto comunemente si è ritenuto) non è la data del placito. E non è nemmeno la data del diploma in esso riprodotto, col quale si può tranquillamente aggiornare la lista (non debordante) delle *Unechte* e *Verunechte* di Carlo III. Il problema principale è costituito dalla scelta del ricorso al modello dell'*ostensio cartae* per fabbricare il resoconto giudiziario. Questa scelta ci porta agli anni '90, forse anche oltre. Sicuramente dopo l'emanazione del *Capitulare Papiense legibus addendum* di Guido (1° maggio 891), nel quale le disposizioni ai numeri 5 e (soprattutto) 6 hanno un impatto diretto su specifiche procedure giudiziarie e (indiretto) sulle forme della documentazione, entrambe gestite ormai 'in proprio' dal gruppo degli

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

iudices sacri palatii[94]. Non prima, probabilmente, dell'897 o dell'898, anni che ci restituiscono due notizie di placito composte (rispettivamente a Pomaro, dunque nel comitato piacentino, e a Piacenza) secondo il nuovo standard, alla presenza di giudici palatini e per mano di due notai *domini imperatoris*. Nel primo di quei placiti è protagonista proprio Gariberto, che produce in giudizio (dove, tra gli *adstantes*, siede il notaio Walcario) due carte e una *notitia iudicati* scritta nell'881, mirata a mostrare che il suo *auctor* era stato implicitamente legittimato ad alienare i beni che il diacono aveva poi acquistato e dei quali ora veniva contestato il suo *ius* proprietario[95]; nell'altro[96] abbiamo la prima sicura inclusione all'interno della *notitia* di

[94] V. *supra*, nota 28.

[95] Gariberto ha acquistato, mediante una *cartula* che produce in giudizio e che porta la data dell'896 aprile, beni a Tranquiano da Teutberga, che aveva agito con il consenso del marito Arimundo; tiene presso di sé (e ne fa oggetto di *ostensio*) anche la carta (di data ovviamente anteriore, ma non riferita) che attestava il precedente passaggio di quelle *res*, dalla proprietà del vasso imperiale Gotefredo a quella di Teutberga. Infine, Gariberto esibisce (ed è la mossa più importante) la *notitia* di un placito svoltosi a Piacenza nel febbraio dell'881: «continente in ea inter cetera qualiter, presencia Sigeradi et Leoni filio ipsius Sigeradi missi domni regis, civi de Placencia, in curte qui fuit quondam Vuifredi comes, et iudice, abuissent altercacione Arimundus et Teutberga iugalibus seu Ildeprandus genitor ipsius Arimundi cum Thomas et Savino et Ragimpaldus vel cum suorum consortes de casis et rebus illis quibus essent positis in loco et fundo Tranquiliano vel in eius adiacenciis, et per iudicium ipsi Arimundus et Teutberga iugalibus seu Ildeprandus genitor ipsius Arimundi super eosdem Thomas et Savino seu Ragimpaldus vel suos consortes advicissent. Erat noticia ipsa firmata ab eisdem missi domni imperatoris et ab iudices seu scavinis adque ab ceteris bonis hominibus, firmata et scripta per manus Anselmi notarius et emissa anno regni domni Karoli regi ic in Italia secundo, mense februarii, indicione quarta decima» (cfr. *supra*, nota 32). Gariberto dunque dimostrava che l'*auctor*, come richiesto da *Guido* 5 e prima ancora dall'*institutio* di Carlo III, vantava il legittimo diritto di alienare le *res,* ora difese in giudizio dalle rinnovate pretese dei *consortes* (è a loro che poi si rivolgerà fittiziamente il diacono, con le consuete domande sulla veracità dei *munimina* prodotti e sull'incontestabilità dei propri *iura*), avendolo appunto conseguito «legali et iudiciali diffinitione».

[96] Leoprando, *presbiter et medicus*, porta in giudizio – che si svolge nella *laubia broili* della basilica di S. Antonino, dove presiede il *comes* piacentino Sigefredo, assistito da quattro (tra i più attestati in questi anni) giudici palatini (*Natalis qui et Ugo*, *Aldegrausus*, *Aquilinus* e *Iohannes*) – la *cartula donacionis* del 15 marzo 892 (sopravvissuta: *ChLA*², LXX, n. 32) che ne fondava il diritto sui beni in Godi a lui offerti da un Aldeprando figlio di

una *cartula* (in trascrizione integrale), a perfezionamento della procedura documentaria che si stava evidentemente tipizzando[97].

I modelli c'erano. Gariberto li conosceva bene, così come Walcario. E a quei modelli attinsero Gariberto e Walcario per allestire un documento che – qualunque sia stata la modalità di formazione della prova – offrisse al diacono solida *securitas*, da un lato, e dall'altro la possibilità di consegnare all'oblio (e allo smarrimento) il diploma interpolato che aveva innescato la sua lite col *publicum*. Una traccia dell'impiego, nella circostanza, della *notitia* composta da *Teutelmus notarius domni imperatoris* nel settembre dell'897 (e sottoscritta da uno dei giudici palatini più documentati: *Farimundus*), è riscontrabile nella somiglianza del fraseggio usato per registrare la risposta di *routine* attribuita all'*ostensor*; quando sollecitato dalla corte a esplicitare il motivo dell'*ostensio* (in corsivo le varianti riscontrabili nel dettato di Walcario): «Vero ideo moniminas ipsas/*preceptum istum* hic vestri/*vestris* presencia ostensimus ut ne/*nec* quislibet dicere possit quod ego Garibertus diaconus/*nos* silens aut oculte vel conludiose/*conludiosum* abuissem aut detenuissem …» (si noti l'errore finale nella persona del verbo, mantenuto al singolare nonostante il passaggio al plurale per l'indicazione del soggetto).

Chi abbia collaborato nella post-produzione della *notitia* è impossibile dire. La cerchia di relazioni del diacono (che era stato anche *vicedominus*

Andrea «de finibus Veronense»; ne ha la *vestitura* da diverso tempo, come mostra il *breve* scritto poco dopo la donazione, a Godi, il 3 aprile (*ibid.*, n. 35). Tuttavia, come stabiliva Ildeprando, le *res* dovevano essere tenute solo a titolo di usufrutto dal *presbiter*; ed erano destinate a passare dopo la sua morte nella proprietà dei sacerdoti di S. Giustina. Il donatore aveva previsto la possibilità di contestazioni da parte dei suoi eredi o del vescovo, stabilendo che (in tale eventualità) fossero trasferiti nella disponibilità del monastero di S. Cristina di Corteolona: ed è naturalmente questa la chiave che consente di meglio interpretare il placito, che si conclude senza che entri in scena una controparte. La tipica situazione che ha fatto pensare, in passato, a un 'processo apparente' o a modalità di 'autenticazione' pubblica dei documenti presentati. Ma, sullo sfondo, si intuisce la presenza di qualche erede di Ildeprando, e la contestazione della *cartula* (e probabilmente della sua veracità) che Leoprando è costretto a difendere in giudizio.

[97] La pressoché sistematica e integrale trascrizione dei *munimina* portati in giudizio è palese (e non sembra dipendere dai cosiddetti capricci della tradizione documentaria) a partire dagli anni di Berengario: cfr. Bougard 1995, p. 320; e v. anche Vallerani 2012, pp. 137-138.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

della Chiesa piacentina) doveva risultare particolarmente ampia[98]; e ampia la possibilità di attingere a sufficienti competenze grafiche. E a qualche complicità in cerchie di minore prestigio. Amplissima, l'opportunità di ricorrere a documentazione trattenuta dall'archivio capitolare, a integrazione della propria. E lo stesso, forse, si può dire per Walcario, almeno a partire dai tardi anni '90.

A conclusione dell'*excursus*, vi è la responsabilità di avanzare qui una ipotesi: anzi, una doppia ipotesi. Quando si tenne il giudizio? Tenuto conto della presenza di *Amelpertus* (e sempre che sia indubitabilmente accettabile l'ipotesi della sua identificazione con il *notarius* di Carlo III di cui si è detto), certamente dopo il suo ritorno a Piacenza, e dunque dopo la destituzione e poi la morte del sovrano (gennaio 888); prima della rimozione di Adelgiso dall'officio comitale di Piacenza (occorsa presumibilmente non molto dopo la sconfitta dell'esercito di Berengario nella battaglia della Trebbia, combattuta nel gennaio dell'889).

La *notitia* venne scritta (o riscritta con diversa formulazione? L'ipotesi non va assolutamente scartata) a distanza di tempo, dopo che a Piacenza si era sperimentata (forse prima che altrove: ma al riguardo occorre sempre valutare quanto la varietà della tradizione documentaria possa metterci in difficoltà nel posizionare riferimenti sicuri sulla tavola del tempo) la nuova forma di documentazione del placito, introdotta dai giudici e dai notai palatini in movimento nelle terre e nelle città del regno, a esso istituzionalmente collegati (e perciò estranei alla lotta politica, all'aggregarsi o al disgregarsi delle alleanze aristocratiche, al susseguirsi delle cerimonie di incoronazione)[99]: negli anni finali del IX secolo, o all'inizio del X.

[98] Conviene ricordare, per esempio, che lo scabino Gaidoaldo, presente e sottoscrittore – autograficamente o meno – nel primo placito di Gariberto, è *advocatus* del diacono nel giudizio dell'897.

[99] Non a caso, nei diversi placiti presieduti dal sovrano – Carlo III a Pavia (880), Lamberto a Milano (896), Ludovico III a Roma (901), Berengario a Corteolona (912) – ricorre la presenza (in almeno due o tre circostanze su quattro) di alcuni giudici: Aquilino, Farimundo, Aldegrauso, Urseperto. Il che non fa che rimarcare la sensazione d'essere al cospetto di un 'corpo speciale' unitario (Berengario, quando conferma una sentenza a favore della Chiesa di Reggio, ricorda come il placito si fosse svolto «presen-

Certamente, poteva esserci stata un'altra *notitia*, a esito di un giudizio nel quale (si ricordi la rasura dei nomi dei giudici che affiancavano il *comes* e il *vicecomes,* e soprattutto si rifaccia mente locale alla pressoché certa non autografia delle sottoscrizioni) forse non tutti i componenti dell'assemblea coincidevano con quelli della scena poi ricostruita. Ma il caos politico di quello scorcio potrebbe anche spiegare l'adozione estemporanea di un altro meccanismo, già da Kehr e poi (più di recente) da altri messi a fuoco[100]: la non necessaria corrispondenza della data che i documenti (soprattutto i diplomi) portano con l'azione che in essi è definita (il caso più clamoroso è senz'altro costituito, in età carolingia, dal dotario di Ludovico II per Engelberga)[101].

Che lo stesso meccanismo abbia potuto essere adoperato, nella circostanza studiata, per la confezione, a distanza di anni dallo svolgimento e dalla conclusione del giudizio, di una *notitia iudicati*, appartiene alla sfera dell'ipotizzabile, ma anche dell'indimostrabile: a ulteriore conferma dell'eccezionalità (nel suo genere) del placito di Gariberto. Il quale, dal canto suo, è stato molto abile a confondere le tracce (ma senza cancellarle del tutto), provando a depistare chiunque avesse la curiosità di indagare su una vicenda (contenziosa e documentaria) che forse rischiava di procurargli qualche ulteriore difficoltà nella legittima (e pubblicamente riconosciuta) tenuta delle sue *res*. In una sorta di eterogenesi dei fini, quel diacono piacentino desideroso di affidare all'oblio le proprie farraginose escogitazioni documentarie (oltre la soglia della banale interpolazione, per il diploma; per la *notitia iudicati* andrebbe forse immaginata un'assoluzione con formula dubitativa, dal punto di vista della diplomatica e delle sue categorie epistemologiche tradizionali) finì per ritagliarsi uno spazio non così marginale nella storia della giustizia altomedievale e delle sue pratiche di scrittura.

tibus (…) omnibus iudicibus palatinis»: *DD B I*, n. LXXXIII, pp. 222-224, 912 giugno 9, Pavia) e tendenzialmente stabile.

[100] Si veda per esempio (con vari rimandi), l'*Introduzione* a *ChLA*[2], XCIII, pp. 6-7.

[101] Definito nell'860, fu retrodatato all'851: vedi *D Lu II*, n. 30, e le osservazioni di Bougard 2006, p. 389.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

Bibliografia

Albertoni 2016 = Giuseppe Albertoni, *La fine dell'impero carolingio e i conflitti per il regno italico nei 'Gesta Berengarii'*, «Reti Medievali Rivista», 17/2 (2016), pp. 281-299 <http://rivista.retimedievali.it> (ultima consultazione 3 dicembre 2020).

Annales Fuldenses 1891 = *Annales Fuldenses sive Annales Regni Francorum Orientalis,* ed. Georg Heinrich Pertz, Hannoverae 1891 (MGH. Scriptores Rerum Germanicarum in usum scholarum, [3]).

Ansani 2012 = Michele Ansani, *I giudici palatini, le carte, le leggi. Pratiche documentarie e documentazione di placito sullo scorcio del secolo IX*, in *Almum Studium Papiense. Storia dell'Università di Pavia dal medioevo al XXI secolo*, ed. Dario Mantovani, I, *dal Medioevo all'età Spagnola*, ed. Ezio Barbieri e Daniela Rando, 1, Milano 2012, pp. 171-186.

Bartoli Langeli 2006 = Attilio Bartoli Langeli, *Notai. Scrivere documenti nell'Italia medievale*, Roma 2006.

Bonacini 2001 = Pierpaolo Bonacini, *Terre d'Emilia. Distretti pubblici, comunità locali e poteri signorili nell'esperienza di una regione italiana (secoli VIII-XII),* Bologna 2001.

Boselli 1793 = Giovanni Vincenzo Boselli, *Delle storie piacentine libri XII*, Piacenza 1793.

Bougard 1989 = François Bougard, *Entre Gandolfingi et Obertenghi: les comtes de Plaisance aux Xe et XIe siècles*, «Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age», 101/1 (1989), pp. 11-66.

Bougard 1993 = François Bougard, *Engelberga, imperatrice*, in *Dizionario biografico degli italiani*, 42, Roma 1993, p. 668-676.

Bougard 1995 = François Bougard, *La justice dans le royaume d'Italie de la fin du VIIIe siècle au début du XIe siècle,* Rome 1995 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 291).

Bougard 2006 = François Bougard, *Les Supponides: échec a la reine*, in *Les élites au haut Moyen Âge: crises et renouvellements*. Actes du colloque (Rome, 6-8 mai 2004), Turnhout 2006, pp. 381-401.

Campi 1651 = Pier Maria Campi, *Dell'historia ecclesiastica di Piacenza*, I, Piacenza 1651.

Canetti 1993 = Luigi Canetti, *Gloriosa Civitas. Culto dei santi e società cittadina a Piacenza nel Medioevo*, Bologna 1993.

Capitolari italici 1998 = *I capitolari italici. Storia e diritto della dominazione carolingia in Italia*, a cura di Claudio Azzara e Pierandrea Moro, Roma 1998.

Carte cremonesi 1979 = *Le carte cremonesi dei secoli VIII-XII*, a cura di Ettore Falconi, I, Cremona 1979.

Carte S. Giulia 2020 = *Le carte del monastero di S. Salvatore e S. Giulia di Brescia*, I *(759-1170)*, a cura di Gianmarco Cossandi, Spoleto 2020 (Centro italiano di studi sull'alto medioevo. Fonti storico-giuridiche, 5).

Carteggio Schiaparelli = *Il carteggio tra Luigi Schiaparelli e Carlo Cipolla (1894-1916)*, a cura di Antonio Olivieri, Firenze 2020 (Reti Medievali E-Book, 35).

Castagnetti 2008 = Andrea Castagnetti, *Note e documenti intorno alla caratterizzazione professionale dei giudici (secoli IX-inizio X)*, Verona 2008.

Castagnetti 2015 = Andrea Castagnetti, *Sepolture di laici in chiese di Piacenza e di Parma (secolo IX)*, Verona 2015.

CDL III/1 = *Codice Diplomatico Longobardo,* III/1, a cura di Carlrichard Brühl, Roma 1973 (Fonti per la storia d'Italia, 64).

CDSCB = *Codice Diplomatico del Monastero di S. Colombano di Bobbio fino all'anno MCCVIII*, a cura di Carlo Cipolla, I, Roma 1918 (Fonti per la storia d'Italia, 52).

ChLA^2, LV = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LV, *Italy XXVII*, publ. Rita Cosma, Dietikon-Zürich 1999.

ChLA^2, LVII = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LVII, *Italy XXIX*, publ. Gian Giacomo Fissore - Antonio Olivieri, Dietikon-Zürich 2001.

ChLA^2, LXIV = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXIV, *Italy XXXVI*, publ. Cristina Mantegna, Dietikon-Zürich 2003.

ChLA^2, LXV = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXV, *Italy XXXVII*, publ. Cristina Mantegna, Dietikon-Zürich 2004.

ChLA^2, LXVI = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXVI, *Italy XXXVIII*, publ. Cristina Carbonetti Venditteli, Dietikon-Zürich 2005.

ChLA^2, LXVII = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXVII, *Italy XXXIX*, publ. Paolo Radiciotti, Dietikon-Zürich 2005.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

*ChLA*², LXIX = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXIX, *Italy XLI*, publ. Flavia De Rubeis, Dietikon-Zürich 2006.

*ChLA*², LXX = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXX, *Italy XLII*, publ. Flavia De Rubeis, Dietikon-Zürich 2007.

*ChLA*², LXXI = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXXI, *Italy XLIII*, publ. Cristina Mantegna, Dietikon-Zürich 2007.

*ChLA*², LXXX = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXXX, *Italy LII*, publ. Francesco Magistrale, Clelia Gattagrisi, Dietikon-Zürich 2010.

*ChLA*², LXXXII = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXXXII, *Italy LIV*, publ. Clelia Gattagrisi, Pasquale Cordasco, Corinna Drago, Dietikon-Zürich 2013.

*ChLA*², LXXXVI = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXXXVI, *Italy LVIII*, publ. Clelia Gattagrisi, Corinna Drago, Dietikon-Zürich 2015.

*ChLA*², LXXXIX = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part LXXXIX, *Italy LXI*, publ. Giovanni Feo, Lorenza Iannacci, Maddalena Modesti, Dietikon-Zürich 2009.

*ChLA*², XC = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part XC, *Italy LXII*, publ. Giovanni Feo, Giovanna Nicolaj, Marta Calleri, Caterina Tristano, Dietikon-Zürich 2011.

*ChLA*², XCI = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part XCI, *Italy LXIII*, publ. Lorenza Iannacci, Melania Mezzetti, Maddalena Modesti, Annafelicia Zuffrano, Dietikon-Zürich 2012.

*ChLA*², XCIII = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part XCI, *Italy LXC*, publ. Cristina Mantegna, Dietikon-Zürich 2014.

*ChLA*², XCVI = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part XCVI, *Italy LXVIII*, ed. Lorenza Iannacci, Dietikon-Zürich 2016.

ChLA[2], XCIX = *Chartae Latinae Antiquiores. Facsimile-edition of the Latin Charters*, 2nd series, ed. Guglielmo Cavallo - Giovanna Nicolaj, part XCIX, *Italy LXXI*, publ. Gianmarco De Angelis, Cristina Mantegna, Laura Pani, Dietikon-Zürich 2018.

Cimino 2012 = Roberta Cimino, *Angelberga: il monastero di San Sisto di Piacenza e il corso del Po*, «Reti Medievali Rivista», 13/2 (2012), pp. 141-162 <http://rivista.retimedievali.it> (ultima consultazione 3 dicembre 2020).

CRF = *Capitularia regum Francorum*, II, edd. Alfred Boretius – Victor Krause, Hannoverae 1897 (MGH. Legum sectio II, 2).

DD B I = *I diplomi di Berengario I*, ed. Luigi Schiaparelli, Roma 1903 (Fonti per la storia d'Italia, 35).

DD GL = *I diplomi di Guido e di Lamberto*, ed. Luigi Schiaparelli, Roma 1906 (Fonti per la storia d'Italia, 36).

DD K III = *Die Urkunden Karls III.*, bearb. von P[aul Fridolin] Kehr, Berolini 1937 (MGH. Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolinorum, 2).

DD Lo I / Lo II = *Die Urkunden Lothars I. und Lothars II.*, bearb. von Theodor Schieffer, Berlin-Zürich 1966 (MGH. Diplomata Karolinorum, 3).

DD Lu II = *Die Urkunden Ludwigs II.*, bearb. von Konrad Wanner, München 1994 (MGH. Diplomata Karolinorum, 4).

Documenti inediti 1903 = Luigi Schiaparelli, *Documenti inediti dell'Archivio Capitolare di Piacenza*, «Archivio storico per le provincie parmensi», VII (1897-1898) [ma 1903], pp. 183-214.

Fiori 2000 = Giorgio Fiori, *La credibilità scientifica di Pier Maria Campi*, in *Studi in onore di Pier Maria Campi*, Piacenza 2000, pp. 43-67.

Hlawitschka 1960 = Eduard Hlawitschka, *Franken, Alemannen, Bayern und Burgunder in Oberitalien (774- 962): zum Verständnis der fränkischen Königsherrschaft in Italien,* Freiburg im Breisgau, 1960 (Forschungen zur oberrheinischen Landesgeschichte, 8).

Hübner 1893 = Rudolf Hübner*, Gerichtsurkunden der fränkischen Zeit. 2. Abtheilung: Die Gerichtsurkunden aus Italien bis zum Jahre 1150*, «Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte: Germanistische Abteilung», 14 (1893), pp. 1-248.

Leges Langobardorum 1868 = *Leges Langobardorum*, edd. Friedrich Bluhme - Alfred Boretius, Hannoverae 1868 (MGH. Legum, 4).

Manarini 2019 = Edoardo Manarini, *I due volti del potere. Una parentela atipica di officiali e signori nel regno italico*, Milano 2019.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

Mancassola 2017 = Nicola Mancassola, *Società e istituzioni pubbliche locali. Gli ufficiali minori del comitato di Piacenza in età carolingia*, Spoleto 2017 (Centro italiano di studi sull'alto medioevo. Istituzioni e società, 22).

Mühlbacher 1879 = Engelbert Mühlbacher, *Die Urkunden Karls III.,* Wien 1879.

Muratori 1744 = Ludovico Antonio Muratori, *Annali d'Italia dal principio dell'era volgare sino all'anno 1500*, V, Milano 1744.

Nicolaj 1991 = Giovanna Nicolaj, *Cultura e prassi di notai preirneriani. Alle origini del rinascimento giuridico*, Milano 1991.

Nicolaj 1997 = Giovanna Nicolaj, *Formulari e nuovo formalismo nei processi del 'Regnum Italiae'*, in *La giustizia nell'alto medioevo (secoli IX-XI)*, Spoleto 1997 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, XLIV), pp. 347-379.

Padoa Schioppa 2015 = Antonio Padoa Schioppa, *Giudici e giustizia nell'Italia carolingia*, in Id., *Giustizia medievale italiana. Dal Regnum ai Comuni*, Spoleto 2015, pp. 29-73.

Petrucci 1974 = Armando Petrucci, *Campi, Pier Maria*, in *Dizionario biografico degli italiani,* 17, Roma 1974, pp. 524-526.

Petrucci - Romeo 1992 = Armando Petrucci - Carlo Romeo, *"Scriptores in urbibus". Alfabetismo e cultura scritta nell'Italia altomedievale*, Bologna 1992.

Placiti 1955 = *I placiti del "Regnum Italiae", (a. 776-945)*, a cura di Cesare Manaresi, I, Roma 1955 (Fonti per la storia d'Italia, 92).

Poggiali 1757 = Cristoforo Poggiali, *Memorie storiche di Piacenza*, III, Piacenza 1757.

Racine 2000 = Pierre Racine, *Dalla dominazione longobarda all'anno Mille*, in *Storia di Piacenza*, I, *Dalle origini all'anno Mille*, Piacenza 1990, pp. 175-264.

RI I[1] = *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern. 751-918,* nach Johann Friedrich Böhmer neu bearb. von Engelbert Mühlbacher, Innsbruck 1889.

RI I[2] = *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern. 751-918,* nach Johann Friedrich Böhmer neu bearb. von Engelbert Mühlbacher, Innsbruck 1908.

RI I/3,1 = *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolinger. 751-918 (926)*, 3, *Die Regesten des Regnum Italiae und der Burgundischen Regna*, 1, *Die Karolinger im Regnum Italiae. 840-887 (888)*, bearb. von Herbert Zielinski, Köln 1991.

Studi Campi 2000 = *Studi in onore di Pier Maria Campi*, Piacenza 2000.

Vallerani 2012 = Massimo Vallerani, *Scritture e schemi rituali nella giustizia altomedievale*, in *Scrivere e leggere nell'alto medioevo*, Spoleto 2012 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, LIX), pp. 97-150.

Vignodelli 2019 = Giacomo Vignodelli, *Supponidi*, in *Dizionario biografico degli italiani,* 94, Roma 2019, pp. 538-541.

Zaninoni 1994 = Anna Zaninoni, *Piazze e mercati a Piacenza (secoli IX-XV)*, in *Spazio urbano e organizzazione economica nell'Europa medievale*, ed. Alberto Grohmann, Napoli 1994, pp. 267-285.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12260 | ISSN 1128-5656 (online)

OPEN ACCESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
ISSN 1128-5656 (online)
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376

Dalla Francia a Dresda. Le Bibbie portatili della Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek

Adriana Paolini
Università di Trento

Abstract. The Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek of Dresden preserves a very interesting collection of medieval and modern manuscripts, once in the most part belonging to the Electoral Library of the Saxon Dukes. The study of the ancient catalogues of the Library has revealed the presence of five portable Bibles copied in the 13th century in the North of France and acquired by the Saxon Court on the antiquarian trade during the 18th century, except for one manuscript which was donated to the Duke Johann Georg I in the 1647.
In this essay each Bible has been studied and compared with the others preserved in Dresden and also with the models of the most widespread biblical manuscripts in 13th century Europe.
Although these Bibles present codicological and palaeographic features similar to the typical style of the so-called Paris Bibles, each manuscript contains significant textual and codicological variants that lead us to realize the considerable diversity of material forms and reference models circulating in the 13th century.
For this reason, the essay is completed not only by a detailed description of the manuscripts but also by three further addenda in which the sequence of the books, the codicological data and the iconography are compared.

Keywords. Dresden, Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek;13th-century biblical manuscripts; Paris Bible; Codicological and paleographical description.

Nell'ambito delle ricerche che stanno progressivamente 'scoprendo' la ricchezza del fondo dei manoscritti della Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek di Dresda, la lettura delle sezioni dei cataloghi ottocenteschi dedicate ai libri religiosi e liturgici in latino ha permesso di venire a conoscenza della presenza di nove Bibbie di epoca medievale.

Email: adriana.paolini@unitn.it

Copyright © 2020 The Author(s). Open Access. This is an open access article published by Firenze University Press (www.fupress.com/scrineum) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License. The Creative Commons Public Domain Dedication waiver applies to the data made available in this article, unless otherwise stated.

Queste appartennero alla biblioteca elettorale dei duchi sassoni e furono acquisite per ambizioni da collezionisti e non per interessi dottrinari, come si vedrà[1]. Il saggio si soffermerà su cinque di esse, tutte prodotte nel XIII secolo: i manoscritti Mscr. Dresd. A.134, A.201, A.202, A.179, A.197[2].

Non solo la condivisa datazione e provenienza, la Francia settentrionale, ma anche alcune caratteristiche, dalle dimensioni ai contenuti – i testi biblici riuniti nello stesso codice, l'apparato paratestuale e l'ordine dei libri – hanno portato alla scelta di uno studio che le comprendesse tutte. La produzione duecentesca di codici biblici è particolare rispetto ad altre epoche per il grande numero di libri messi in circolazione, ma è di rilievo anche per il diverso utilizzo che di quei manoscritti venne fatto, principalmente legato alle esigenze delle appena nate Università e alla fondazione dei nuovi Ordini mendicanti.

[1] Questo saggio nasce da una ricerca resa possibile dalla Fellowship che la Technische Universität di Dresda mi ha assegnato nel 2019. Grazie a questa ho potuto proseguire la collaborazione con l'Institut für Romanistik della Fakultät Sprach-, Literatur- und Kulturwissenschaften, in particolare con Maria Lieber, che ringrazio, nei progetti legati ai manoscritti medievali della biblioteca universitaria. La valorizzazione sistematica del fondo manoscritti della biblioteca ha preso avvio dai manoscritti italiani, sui quali Maria Lieber lavora da tempo con il suo gruppo di collaboratori; si veda, a titolo di esempio, *Italianità sommersa* 2018. Si è recentemente concluso il progetto *Erschließung und Digitalisierung von Handschriften in italienischer Sprache der SLUB* e tutte le descrizioni dei manoscritti italiani della biblioteca saranno presto consultabili nella banca dati online *Manuscripta Mediaevalia*, curata dalla Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG). Sulla piattaforma Qucosa della Biblioteca sassone (https://slub.qucosa.de/) sono disponibili gli atti del Convegno internazionale *Die italienischsprachigen Handschriften der SLUB Dresden. Neue Perspektiven der Forschung* (Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden, 7. bis. 9. November 2018) a cura di Anna Katharina Plein e Markus Schürer. Recentemente si è dato avvio anche allo studio dei manoscritti francesi: per i primi riferimenti mi permetto di rimandare al saggio Paolini 2019.

[2] Le altre Bibbie sono state datate al XV secolo: Mscr. Dresd.A.47, A.67, A.86-87, A.188. Si veda, per la datazione e una brevissima descrizione, Schmidt 1906, pp. 10, 26, 37, 79-80. Nella Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden [d'ora in poi SLUB] sono inoltre conservati tre manoscritti contenenti i Vangeli, datati tra il X e il XII secolo (Mscr. Dresd.A. 54, 63, 94; cfr. Schmidt 1906, pp. 13, 22, 39). Dei cinque codici qui studiati solo A.197 e A.202 sono stati digitalizzati e sono consultabili sul sito della Biblioteca. Ringrazio i bibliotecari della SLUB per la loro collaborazione, in particolare Thomas Haffner e Kerstin Schellbach, e Wiebke Gerlach per la sua preziosa disponibilità.

Con questo articolo si renderanno noti alcuni dei codici più interessanti della biblioteca che fu della corte di Dresda, valorizzando un fondo per la maggior parte ancora sconosciuto; nello stesso tempo si intende cogliere l'opportunità di contribuire a un progetto di ampio respiro avviato dai pionieristici studi di Samuel Berger e di Jean-Pierre Paulin Martin, e portato avanti, più recentemente, da studiosi di esegesi biblica, ma anche di paleografia e di codicologia quantitativa. Con tali, diverse prospettive sono state poste le basi, infatti, per la conoscenza del grande numero di pandette portatili duecentesche conservate nelle biblioteche europee al fine di individuarne l'origine, la provenienza e la destinazione.

Nella cornice che questi studi hanno tracciato verranno inserite le cinque Bibbie di Dresda[3].

1. *Dalla Francia a Dresda*

Questi cinque manoscritti fecero parte della biblioteca privata dei principi elettori di Sassonia che oggi costituisce il nucleo più antico della Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek (SLUB), sorta nel 1996, dall'unione della Sächsische Landesbibliothek, nella quale era conservata la collezione elettorale, e della biblioteca della Technische Universität di Dresda[4].

La prima testimonianza relativa alla biblioteca reale data al 1556, anno in cui fu redatto il documento con il quale il duca Augusto (1533-1586) ordinò l'acquisto di libri e di altri preziosi oggetti che avrebbero dovuto arricchire le collezioni della famiglia[5].

Nel corso dei secoli, la biblioteca si ampliò anche grazie all'attività di bibliotecari e di intermediari, incaricati dalla famiglia reale della ricerca di libri e di manoscritti, e mediante l'acquisto delle raccolte private di

[3] Berger 1893; Martin 1888-1890. Altri contributi verranno citati nel corso della trattazione. Per la descrizione dei cinque codici della biblioteca di Dresda si rimanda alla *Appendice* 1 e per un confronto degli elementi codicologici tra le cinque Bibbie all'*Appendice* 2.

[4] Si veda, tra gli altri, Bürger-Hermann 2006.

[5] Sulla storia della biblioteca di corte si vedano Frühauf 1996 e Lupfer 2018.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

alcuni notabili di corte. Le prime importanti acquisizioni furono le biblioteche dell'umanista Georg Fabricius e del diplomatico Dietrich von Werthern[6], mentre ben più consistenti furono quelle delle collezioni appartenute al conte von Bünau, con i suoi 42.000 volumi, e al conte von Brühl, che portò alla biblioteca elettorale circa 62.000 libri[7]. La SLUB di Dresda possiede ora circa 15.000 manoscritti, databili tra il XVI e il XIX secolo[8].

Delle Bibbie qui prese in esame, la prima a essere giunta a Dresda sembrerebbe essere stata quella con la segnatura A.201. Il manoscritto venne donato al duca sassone Johann Georg I nel 1647 in occasione del suo compleanno, il 31 maggio, da Christoph Lorenz di Halberstadt, predicatore di corte, come si legge sulla prima carta di guardia:

> Ihr Hocfürstl. Dürchl. Herrn, Herrn Johann Georg herzogen zue Sachsen, Jülich, Cleve und Bergen Landgrafen in Thüringen Marchgrafen zu Meißen auch Ober und Nieder Lausiz, Grafen zu der March und Ravenspurg Herrn zum Ravenstein etc. deinem gnädigsten Herrn auffdero, Gottlob, abermahls erlebten Geburtts Tag, wahr der 31 maij 1647 hatt in ünterthänig heitt und mitt einem guten Glückswunzsch verehret dieses Buch.
> M. Christophorus Laurentius Halberstadensis Churfs. Durchl. zu Sachsen, Bestalter Hoffprediger.

[6] Su Georg Fabricius (1516-1571) si veda Schönebaum 1959 e su von Werthern (1468-1536) almeno ADB 1897.

[7] Fabian 1997, p. 97. Sulle biblioteche dei conti von Brühl e von Bünau, cfr. Schenckel 1768-1782; Bünau 1748. Notizie biografiche sul conte Heinrich von Brühl (ca. 1700 - 1763) in Rössler 1955 e sul conte Heinrich von Bünau (1697-1762) in Bürger-Hermann 2006, pp. 48-50. Sulle acquisizioni della biblioteca elettorale si veda Nitzschke 1996.

[8] I cataloghi della biblioteca sono tutti consultabili online sul sito della SLUB: Dresden, Bibl. Arch. I. B, Bd. 132, 1755 (Karl August Scheureck, *Catalogus manuscriptorum Bibliothecae Electoralis*); Dresden, Bibl. Arch. II. Ea, Bd. 458, [ca. 1824] (*Catalogus Manuscriptorum Bibliothecae Regiae Dresdensis*). A stampa sono invece i cataloghi di Ebert 1822; Falkenstein 1839 e Schnorr von Carolsfeld 1882-1883, aggiornato fino al 1923 dal suo successore Ludwig Schmidt e concluso nel 1986 con la descrizione delle acquisizioni successive al 1923: Alschner-Krause 1986.

Pochi mesi dopo, in ottobre, Christian Brehme, che fu bibliotecario di corte dal 1640 al 1654, aggiunse una nota per ricordare la data in cui il codice venne ufficialmente posizionato sugli scaffali della collezione elettorale[9].

Dei codici A.134 e A.202 non si hanno notizie precedenti al 1738 e al 1739. Li troviamo citati per la prima volta nei cataloghi pubblicati in quegli anni da Augustus Beyer, teologo e bibliotecario del conte von Bünau. Noto soprattutto per i suoi scritti sulle biblioteche dresdensi, tra il 1738 e il 1739 Beyer pubblicò i volumi dedicati alle opere teologiche conservate nelle biblioteche di Dresda: in quelle pagine, tra i libri posseduti dai duchi sassoni, si trovano menzionate le due Bibbie duecentesche[10].

La Bibbia A.179 venne acquisita dal conte di Brühl tra gli anni 1733 e 1763. Come già accennato, le biblioteche dei conti von Bünau e von Brühl entrarono a far parte della biblioteca elettorale in seguito alla morte dei proprietari. Le collezioni dei due nobili, entrambe aperte al pubblico, si svilupparono in modo complementare: Bünau, oltre che collezionista, era anche uno studioso e si era mosso sul mercato antiquario seguendo i propri interessi. Il conte von Brühl, sempre in aperta competizione con Bünau, sia in ambito politico sia personale, volle invece acquistare soprattutto volumi di pregio, arrivando a possedere 784 manoscritti (contro i 149 del 'rivale') e numerosi incunaboli. La sua collezione cominciò a formarsi nel 1733, ma la maggior parte del patrimonio venne acquisita dopo il 1750. Durante la Guerra dei Sette Anni, però, la biblioteca subì molte perdite e nel 1763, in seguito alla morte del conte, ciò che ne restava fu unito alla biblioteca elettorale insieme ai libri di von Bünau. Anche il codice A.179 fu evidentemente un acquisto da collezionista: nel catalogo

[9] La dedica da parte del predicatore si legge a c. 1*r*. Sul *verso* della stessa carta, si trovano il nome di Johan Georg, presumibilmente autografo, e l'annotazione del bibliotecario di corte che registra l'entrata del manoscritto in biblioteca (v. *Appendice* 1). Su Johann Georg I di Sassonia (1585-1656) si veda Blaschke 1974 e su Brehme Eigenwill 2011.

[10] Il codice A.134 è citato in Beyer 1738, p. 109 e l'A.201 in Beyer 1739, p. 108. Nel 1731 Beyer aveva dato alle stampe l'*Epistola de bibliothecis Dresdensibus tum publicis tum privatis praecipius* (Dresdae, Stoessel), con la quale rendeva noti i risultati della sua esplorazione nelle collezioni librarie della città. Notizie sull'autore in Schwanitz 2014.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

bruehliano, a margine del n. 180, riferito alla Bibbia, si legge un unico commento: «très bon!»[11].

Della presenza a Dresda dell'ultimo codice biblico preso in considerazione, quello con la segnatura Mscr. Dresd. A.197, si ha notizia grazie all'inventario della collezione libraria di corte compilato da Karl August Scheureck nel 1755[12].

Uno dei problemi dei cataloghi della biblioteca elettorale è la disomogeneità delle descrizioni, redatte con criteri non uniformi, nelle quali spesso sono state indicate datazioni non corrette: nel catalogo curato da Ludwig Schmidt, che riassume i dati dei precedenti inventari, le Bibbie oggetto di questo studio sono state datate al XIV secolo. Pur essendo strumenti assai preziosi, dunque, è necessario considerare tali cataloghi come il punto di partenza per la valorizzazione del fondo manoscritti della Biblioteca di Dresda, che solo per mezzo di indagini autoptiche e di nuovi studi potrà avere i suoi pezzi 'ricollocati' nel giusto contesto storico e culturale.

2. *Le Bibbie portatili del XIII secolo*

La scelta di riunire in un unico codice, o due, tutti i libri biblici è sempre stata legata, fin dall'alto medioevo, a specifici contesti (come nel caso delle Bibbie di Cassiodoro) o a un programma di riforma, religiosa e politica[13]. Così fu per le Bibbie turonensi, e poi, di nuovo, tra l'XI e il XII secolo, all'epoca della cosiddetta 'riforma gregoriana', per le Bibbie atlantiche, intese come simbolo di un nuovo modo di far circolare e di utilizzare le Sacre Scritture, dal punto di vista non solo codicologico, grafico e decorativo, ma anche testuale, con particolare attenzione soprattutto alla sequenza dei libri[14].

[11] Schenckel 1768-1782, c. 13*v*, n. 180. A Brühl appartennero anche due delle Bibbie citate in nota 1: A.45 e A.86-87, quest'ultima è in due volumi.

[12] Scheureck 1755, c. 61*r*, n. 442B.

[13] In aggiunta alla citazione dell'opera di Berger 1893, si dà indicazione di alcuni dei volumi tra i più rappresentativi sullo studio della Bibbia nel medioevo: Smalley 1964; Hamel 2001; *New Cambridge History* 2012. Aggiungerei senz'altro anche Light 1984 e, sulla storia delle revisioni della Vulgata da san Girolamo a oggi, Grégoire 2016.

[14] Del rinnovato ordine dei libri biblici nelle Bibbie atlantiche tratta Lobrichon

Tra la fine del XII secolo e l'inizio del successivo, i libri della Bibbia continuarono a circolare uniti in un solo codice, anche se i codici atlantici, che ormai avevano perduto la connotazione determinata dalle istanze riformatrici, avevano lasciato spazio a una produzione di Bibbie giganti e in più volumi, destinate alle letture da farsi nel corso delle celebrazioni solenni. Questi grandi codici costituirono una tipologia di libro che divenne simbolo e riferimento delle nuove fondazioni monastiche, in particolare di quelle cisterciensi[15].

Fin dai primi anni del XIII secolo, in parallelo alla circolazione di questi grandi volumi, cominciarono a essere prodotte Bibbie glossate e pandette di medie e di piccole dimensioni, testimonianza del passaggio da un uso 'pubblico', collettivo, che prevedeva la lettura ad alta voce, a un uso individuale, inizialmente legato soprattutto, ma non esclusivamente, a esigenze di studio e di insegnamento, per il quale risultava utile disporre di un libro di dimensioni 'maneggevoli', contenente l'intero testo biblico. L'enorme numero di Bibbie rimasto, però, non può essere spiegato solo con la circolazione di questi libri in ambito universitario, ma anche osservandone l'utilizzo che ne potevano fare soprattutto i predicatori dei nuovi Ordini mendicanti, come si dirà meglio più avanti[16].

La produzione delle Bibbie del XIII secolo era dunque caratterizzata da pandette che rispondevano a canoni precisi, con un notevole numero di codici portatili. Anche in questo caso, però, non venne effettuata una vera e propria revisione dei testi, quanto piuttosto una loro riorganizzazione. La maggiore attenzione agli insegnamenti del *De doctrina christiana* di Agostino e del *Didascalicon* di Ugo di San Vittore, secondo i quali la necessità di evidenziare il significato letterale delle Scritture, fondamento dell'esegesi, doveva passare anche attraverso la disposizione dei testi scritturali,

2000, in particolare alle pp. 16-17, dove scandisce la successione dei libri: 1) l'Ottateuco; 2) la serie Giobbe-Tobia-Giuditta-Ester-Maccabei alla fine dell'Antico Testamento; 3) il Nuovo Testamento che, dopo i Vangeli, presenta gli Atti, le Lettere cattoliche, l'Apocalisse e le Lettere paoline. Per la bibliografia si rimanda a *Bibbie Atlantiche* 2000 e a *Bibles atlantiques* 2016. Sulle Bibbie carolinge si leggano almeno Ganz 1994 e Bassetti 2005.

[15] Cahn 1987. Per le certose si vedano, tra gli altri, Merindol 1987; Becdelievre 2004. Di questi e di altri aspetti discute anche Ruzzier 2016.

[16] Lobrichon 2004; Light 1987 e Ruzzier 2014a.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

portò a ragionare, infatti, su un diverso ordine dei libri[17]. Le nuove Bibbie sostituirono con una certa rapidità le versioni delle Sacre Scritture già in circolazione che, comunque, continuarono a fungere da modelli.

L'utilizzo della Bibbia come testo di studio ebbe come conseguenza l'elaborazione di tecniche artigianali che permettessero di ottenere un oggetto 'comodo' per coloro che dovevano consultare, annotare, citare e, ovviamente, studiare i testi sacri. Attualmente si ha conoscenza di circa 2000 esemplari di Bibbie databili al XIII secolo, con un'ampia percentuale di codici di medie e piccole dimensioni[18]. L'analisi quantitativa condotta da Chiara Ruzzier sui manoscritti biblici duecenteschi ha messo in evidenza la standardizzazione di caratteristiche sia testuali sia materiali, che hanno consentito l'individuazione di diversi 'tipi' di Bibbie – gli ordini dei libri censiti sono almeno 72, attestati in questo secolo[19] –, ma, in particolare, ha posto l'accento sulla diffusione delle cosiddette Bibbie 'parigine'[20].

In queste particolari Bibbie, la cui produzione ebbe inizio a Parigi intorno agli anni Trenta del XIII secolo, l'ordine dei libri prevedeva che l'Ottateuco fosse seguito dai libri storici, cioè dai quattro libri dei Re, e dai due dei Paralipomeni; quindi dai tre libri di Esdra, poi di Tobia, Giuditta, Ester, Giobbe. Dopo questi dovevano essere trascritti i Libri sapienziali: Salmi, Proverbi, Ecclesiaste, Cantico, Ecclesiastico. I Profeti maggiori e i minori precedevano i due libri dei Maccabei, che a loro volta introduceva-

[17] Si rimanda ai saggi contenuti in *Le Moyen Âge et la Bible* 1984, tra i quali quello di Light 1984.

[18] Chiara Ruzzier, fin dai tempi della sua tesi di dottorato *(Entre Université et Ordres mendiants. La miniaturisation de la Bible au XIIIe siècle*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2010), cura un *database* del quale fa menzione in diversi suoi contributi, finalizzato allo studio delle Bibbie del XIII secolo, più recentemente implementato con i dati relativi a Bibbie dei secoli precedenti. Colgo qui l'occasione per ringraziarla per la sua disponibilità e gentilezza nello scambiare con me alcune riflessioni sulle Bibbie duecentesche.

[19] Ruzzier 2016b, p. 159, alla nota 11 ricorda anche gli studi di Berger, che individuò 212 diversi ordini di libri nei codici biblici dei secoli precedenti, Berger 1976, pp. 331-339.

[20] Tra primi a studiarle, Martin 1888-1890, che le chiamò 'Bibles parisiennes' dalla definizione che di queste diede Ruggero Bacone, quindi D'Esneval 1978. Per i riferimenti alle prime ricerche sulle Bibbie parigine si vedano, per esempio, le note iniziali di Light 1984.

no i Vangeli, a sottolineare la continuità cronologica. Gli Atti erano inseriti fra le Lettere paoline e le Lettere canoniche e la *Bibliotheca* si chiudeva con l'Apocalisse.

Nel nuovo ordine entrano il libro di Baruch, raro nelle Bibbie precedenti al XIII secolo, e il terzo (II) libro di Esdra, oltre all'*Oratio Manasse*, posta alla fine del secondo libro delle Cronache[21].

Le 'nuove' Bibbie sono state dette parigine perché ebbero origine a Parigi, richieste dai maestri e dagli studenti della facoltà di teologia, e vi furono prodotte nella maggior parte, anche se poi il termine è rimasto a indicare i codici che, benché elaborati in altri ambiti culturali e in altre aree geografiche, rispondono a caratteristiche ben determinate.

Perché siano definibili 'parigine', le Bibbie devono avere dimensioni maneggevoli – alcune infatti sono molto piccole, di altezza inferiore a 300 mm – con un ordine fisso e riconoscibile dei libri, accompagnati da un apparato paratestuale di 64 prologhi[22], ed essere completate dalle *Interpretationes nominum Hebraicorum*, nella versione del glossario geronimiamo dei nomi ebraici, aramaici e greci attribuita al maestro domenicano Stefano di Langton. A lui si ritiene che sia dovuta anche l'introduzione del sistema di divisione in capitoli, utile per una fruizione del testo decisamente più efficace rispetto alle *Capitulationes*, le liste dei *capitula* poste all'inizio di ogni libro, e alle Tavole eusebiane, che sparirono dai nuovi codici biblici[23].

La standardizzazione formale, più che testuale, caratterizza le Bibbie duecentesche. Anche se la struttura del testo biblico si normalizzò nel corso del secolo, in realtà continuarono a circolare testi con varianti ed errori an-

[21] Sul libro di Baruch si vedano Bogaert 1974 e Bogaert 1982, e sull'inserimento dell'*Oratio Manasse* e delle altre 'novità', Light 1984, pp. 155-156.

[22] I 64 prologhi cui si fa riferimento sono quelli identificati come caratteristici da Neil Ker nella Bibbia Lambeth 1364, conservata a Londra nel Lambeth Palace: Ker 1969, pp. 96-97. Sul termine *portatilis*, utilizzato negli inventari medievali in relazione a codici e a Bibbie in particolare, si veda, tra gli altri, Ruzzier 2014b, pp. 20-21.

[23] Una divisione poi modificata soprattutto per rendere più immediato il collegamente del testo con i *correctoria* e i libri di concordanze. Su Stefano di Langton si vedano, tra gli altri, Quinto 1994, il volume *Étienne Langton* 2010, in cui si trovano i saggi di Murano 2010 e di De Fraja 2010, e Poleg 2013. Sui *correctoria* quali strumenti per la critica testuale si veda Dahan 2009, pp. 161-174.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

che significativi. Lo dimostrano le mescolanze tra *Vetus latina* e *Vulgata*, per esempio, la stratificazione di errori testuali, oltre le differenze tra le versioni, spesso determinata dalla scarsa qualità dei manoscritti presi a modello. Dalle stesse Bibbie di Dresda possiamo trarre un primo esempio. Nel Libro di Baruch, di cui si è già messa in evidenza la particolarità, la suddivisione in capitoli varia tra un esemplare e l'altro, o meglio, il numero dei capitoli corrisponde ma la loro lunghezza è variabile. I codici Mscr. Dresd. A.134, A.201 e A.202 presentano la stessa ripartizione del testo, che è differente sia da quella di A.179 sia da quella di A.197 ed è quest'ultimo codice a presentare una suddivisione del testo prossima all'edizione attuale della Vulgata.

È per questo che il testo che le nuove Bibbie proponevano, o sembravano proporre, non poté mai avere una conferma ufficiale da parte della Curia romana: si trattava di una riforma solo esteriore, di una riorganizzazione delle Scritture che, pur non attuando una revisione testuale, divenne comunque il modello più diffuso non solo nel XIII secolo ma anche nei successivi, tanto da essere utilizzato per le Bibbie a stampa e per l'edizione della *Vulgata* approvata da Sisto V e stampata nel 1590[24].

Si è già detto come le pandette portatili rappresentino quasi la metà della produzione duecentesca di Bibbie: la lavorazione della pergamena, la compressione della scrittura e dello specchio scrittorio, l'importante uso di abbreviazioni, insieme alla standardizzazione della *mise en page* e dell'apparato decorativo costituiscono le soluzioni tecniche utilizzate perché l'ampio testo della Bibbia potesse essere contenuto in un solo volume. Il successo di questo modello si diffuse anche fuori da Parigi e dalla Francia, in particolare in Inghilterra e in Italia, e in minor parte in Spagna, ma con diverse modalità e tecniche di realizzazione[25]. Anzi, si può dire che i codici prodotti in altro luogo rispetto a Parigi, dove la serialità era evidente e inderogabile, suscitino molte domande sui modelli e sulle esigenze che spinsero i redattori a scelte differenti tra loro e a una pluralità di esiti verificabile sugli stessi codici di Dresda.

[24] *Biblia Sacra Vulgatae Editionis Sixti Quinti Pontificis Maximi iussu recognita atque lucem edita: in duos tomos diuisa*..., Romæ, ex typographia Apostolica Vaticana, 1590. Com'è noto, alla morte di Sisto V, Clemente VIII intraprese una nuova edizione della *Vulgata*, pubblicata nel 1592.

[25] Miriello 2004; Magrini 2005; Ruzzier 2016.

La produzione di questo tipo di Bibbie si avviò, dunque, negli anni Trenta, esplose alla metà del secolo e si esaurì con il suo finire: il grande numero di libri in circolazione e il consolidamento del testo portò a utilizzare gli stessi codici anche in epoche successive, spesso all'interno dello stesso convento, o nel medesimo ambito religioso e culturale. Inoltre, il fatto che la Bibbia parigina fosse un libro utilizzato soprattutto da Francescani e Predicatori ha sollecitato l'ipotesi che la sua produzione abbia seguito il fluire del movimento di espansione e poi di assestamento degli Ordini mendicanti[26].

3. *Le parigine 'quasi' perfette: A.134 e A.202*

L'omogeneità delle caratteristiche dei codici biblici prodotti dal 1230 fino alla fine del secolo ha portato, per semplificarne lo studio, all'individuazione di tre gruppi: le parigine perfette, le parigine con qualche lacuna o con varianti di scarsa rilevanza nella successione dei libri, e le non parigine[27]. Nella biblioteca di Dresda sono due le Bibbie che più si avvicinano alla 'perfezione', i manoscritti A.134 e A.202.

Databili al terzo quarto del XIII secolo e prodotte molto probabilmente a Parigi, le due Bibbie presentano l'ordine dei libri e l'apparato paratestuale proprio delle parigine, oltre alle *Interpretationes nominum Hebraicorum*.

La taglia del manoscritto A.134 è di 366 mm e quella di A.202 di 303 mm: poiché entrambe risultano inferiori ai 380 mm le due Bibbie possono essere collocate senza dubbio tra i codici portatili[28].

[26] Ruzzier 2014b, p. 14.

[27] Ruzzier 2016b, p. 159, così divide il grande numero di testimoni.

[28] Seguiamo la proposta di Ruzzier 2016b (pp. 159-160, tab. 2), che, di nuovo, per una maggiore praticità nella gestione di così tante informazioni – situazione assai rara nella produzione libraria medievale – ha suddiviso i codici per dimensione in base alla taglia: inferiore ai 380 mm, tra i 381 e i 550, superiore ai 550 millimetri. La taglia, lo ricordiamo, è il valore che corrisponde alla somma tra altezza e larghezza. Il riferimento è allo schema tratto dagli inventari medievali (nei quali troviamo le definizioni *magna*, *mediocris*, *parva*, *minima forma*) utilizzato da Carla Bozzolo e Ezio Ornato, in Bozzolo-Ornato 1980.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

La pergamena utilizzata per entrambi i codici è negli standard delle parigine, sottile e di ottima lavorazione: in A.134 è appena visibile la differenza cromatica fra lato carne e lato pelo, mentre la pergamena utilizzata per A.202 è ancora più chiara e più sottile, quasi trasparente, senza alcun contrasto tra i due lati[29].

A.202 ha un numero molto consistente di carte (603) rispetto all'altro manoscritto (411), a causa delle minori dimensioni. Il rapporto tra righe tracciate e linee di scrittura è di 45 a 44, costante in tutto il codice, mentre in A.134 il rapporto è di 51 a 50. L'estrema regolarità della *mise en page*, tracciata a colore, è una delle caratteristiche delle Bibbie duecentesche.

Lo spessore così ridotto della pergamena di A.202 ha indotto all'uso di fascicoli con otto bifogli, ottonioni, meno usati rispetto ai senioni che nelle pandette portatili nel corso dei primi decenni del XIII secolo presero il posto di quaternioni e quinioni, e che ritroviamo nelle altre Bibbie dresdensi[30]. Il grande numero di codici portatili prodotto e, soprattutto, l'alto livello di standardizzazione raggiunto sono stati spiegati con il ricorso al sistema della pecia, anche se in questi due codici, come nella maggior parte delle parigine, non si rilevano segni di pecia, né cesure corrispondenti a blocchi di libri affidati a mani diverse, così com'era stato invece per le Bibbie atlantiche, organizzate con una strutturazione modulare[31]: la scrittura di A.134 e di A.202, una *littera textualis* vergata da un'unica mano in entrambi i casi, procede fluida dall'*Epistula ad Paulinum* fino alle *Interpretationes*, senza alcuna cesura.

La scorrevolezza del testo è scandita dal nuovo sistema di numerazione dei capitoli, segnati all'interno della colonna, nello spazio alla fine del capitolo precedente, con il blu e il rosso alternati – anche questa caratteristica è tipica delle parigine. Gli stessi colori sono utilizzati per i titoli correnti[32].

[29] Sulle modalità di preparazione della pergamena per ottenere tali risultati si veda Ruzzier 2017.

[30] Ruzzier 2013, p. 116, tab. 3.

[31] Maniaci 2000, per le Bibbie atlantiche, e Ruzzier 2016b, pp. 164-165. Sul sistema delle *peciae* si rimanda almeno ai saggi raccolti in *La production du livre universitaire* 1988, tra i quali Rouse-Rouse 1988 e Zamponi 1988, e a Murano 2005. Magrini 2005, p. 414, fa riferimento invece a botteghe 'sganciate' dal sistema della pecia ma legate al mondo universitario.

[32] Ruzzier 2016b, p. 156.

Trattare di colori porta a introdurre il tema della decorazione. Tra le Bibbie conservate a Dresda queste due sono le uniche a presentare un ciclo completo di iniziali istoriate a introduzione della lettera geronimiana e di ogni libro, e di iniziali ornate per tutti gli altri prologhi e per le *Interpretationes*.

Le iniziali di entrambi i codici si presentano in cornice: sono su foglia d'oro le iniziali in A.134, mentre le figure presenti in A.202 si stagliano su un fondo blu. Sembrerebbe che la foglia d'oro sia stata utilizzata anche in questo secondo manoscritto, ma a causa dei danni subiti nel corso del tempo restano solo poche tracce che non rendono possibile descriverne l'impiego.

Le scelte iconografiche presentano una spiccata affinità, come pure i colori principali, il rosa, il blu e il bianco (i più diffusi in questa tipologia di libro), e, grazie a un confronto con i manoscritti prodotti durante il regno di Luigi IX censiti da Robert Branner, si può dire che siano in linea con quelle fatte per la maggior parte delle Bibbie parigine note[33].

È noto come a Parigi, in particolare dagli anni Cinquanta in poi, diverse botteghe condividessero spesso le scelte iconografiche, probabilmente grazie all'uso di quaderni di modelli, non solo per obbedienza alla serialità della produzione, ma ancor di più a causa della comune formazione dei miniatori, provenienti dalle botteghe formatesi nella prima metà del secolo.

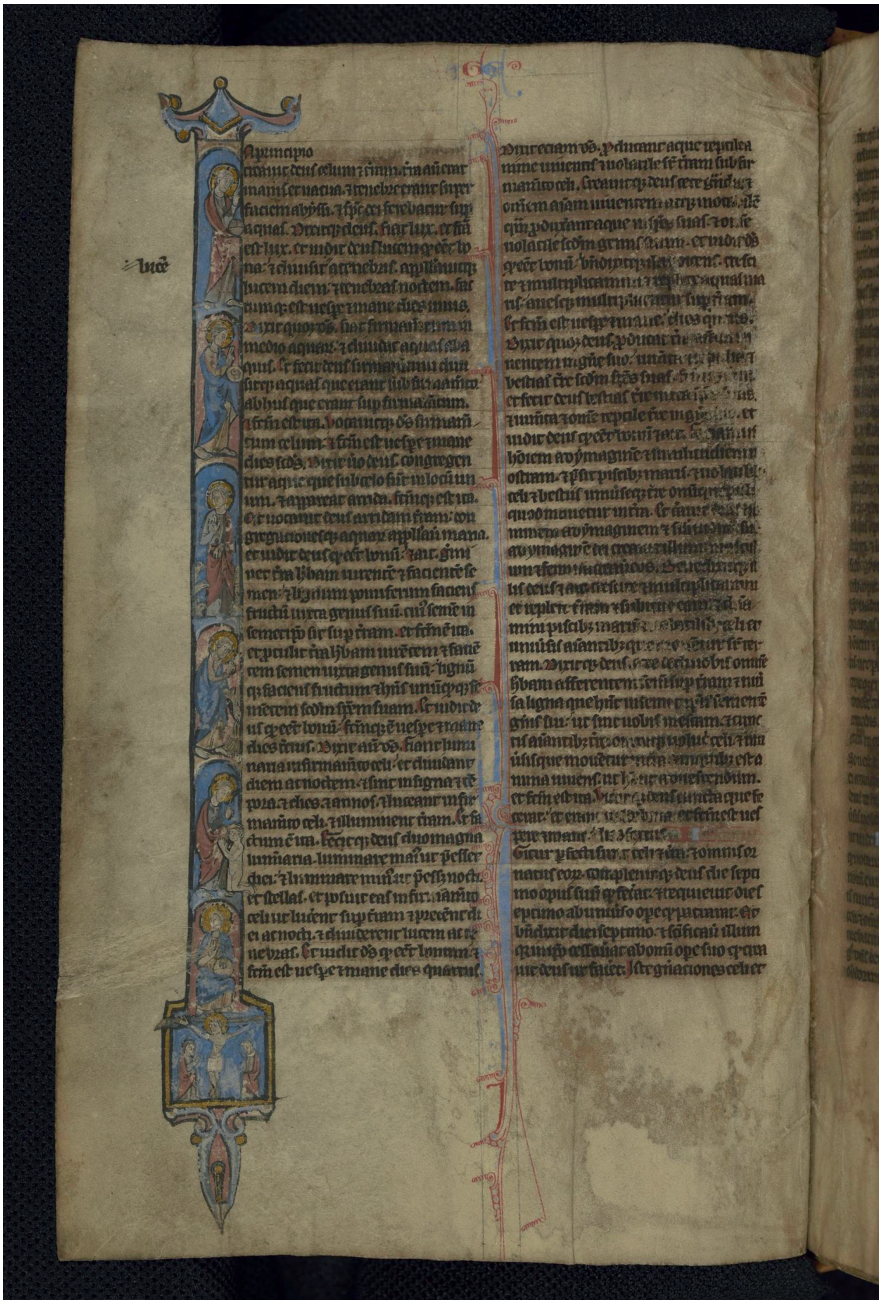
Nonostante le relativamente piccole dimensioni, in entrambe le Bibbie la Genesi è introdotta dai sette giorni della Creazione, che si completano con la Maestà e, sul margine inferiore, con la scena della Crocifissione[34]. In A.134 la Genesi è divisa in otto scene racchiuse in mandorle (Tav. 1): nelle prime sei Dio è raffigurato con la sfera del mondo tra le mani, all'interno della quale vengono rappresentate le giornate. Si rilevano forti analogie con l'iconografia dell'iniziale nel manoscritto 1184 della Bibliothèque Sainte-Geneviève, datato alla metà del XIII secolo e localizzato a Parigi,

[33] Branner 1977. Si vedano in particolare le Appendici IVA e IVB pp. 178-191, dove sono proposte le iconografie più diffuse e con le quali sono stati confrontati i soggetti dei due codici di Dresda (cfr. *Appendice* 4).

[34] Per la descrizione si rimanda all'*Appendice* 1.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Tav. 1: Dresden, SLUB, Mscr. Dresd. A.134, Biblia sacra, c. 3*r*b: Genesi



Tav. 2: Dresden, SLUB, Mscr. Dresd. A.202, Biblia sacra, c. 4*v*a: Genesi

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

dalla quale A.134 differisce per alcuni particolari: l'assenza di Eva nella scena della creazione di Adamo e la presenza di una sfera nella mano sinistra di Dio nella Maestà invece di un libro[35]. Verso una provenienza parigina delle due Bibbie sembra indirizzare anche l'analisi delle filigrane delle iniziali poste all'inizio dei capitoli. Lo studio di Patricia Stirnemann sulla morfologia delle iniziali filigranate osservata in manoscritti realizzati a Parigi, datati o databili tra il 1140 e il 1314, offre la possibilità di prendere in considerazione un elemento apparentemente secondario della decorazione – come scrive la studiosa: la filigrana delle iniziali è un «aucteur de second rôle qui unifie la pièce»[36]. Grazie a un confronto con le immagini e le descrizioni offerte nel saggio, è possibile cogliere analogie con la decorazione in fili sottili e lunghi che, come viticci, si intrecciano sulle lettere e lungo la colonna, rilevata in codici del terzo quarto del XIII secolo prodotti a Parigi[37].

La Bibbia A.202 presenta alcune varianti rispetto ad A.134 e alle iconografie più diffuse (Tav. 2). Tra queste risalta la scelta di aprire il libro dell'Esodo con la rappresentazione di un uomo, probabilmente Mosè, in groppa a un asino, forse in riferimento al versetto 4,20 in cui si narra come Mosè mise su un asino sua moglie e i suoi figli per tornare in Egitto[38]. È una immagine che non compare tra quelle rilevate nel censimento

[35] Section des Manuscrits enluminés, notice de «Paris, Bibl. Sainte-Geneviève, 1184, f. 022» dans la base Initiale. Catalogue des manuscrits enluminés, http://initiale.irht.cnrs.fr/decor/73443 (ultima consultazione 25 novembre 2020).

[36] Stirnemann 1990, p. 58.

[37] Analogie sono state rilevate tra le filigrane di A.134 e quelle di una Bibbia parigina conservata presso la Bibliothèque nationale di Parigi (Lat. 203; Stirnemann 1990, pp. 69, 73, n. 36,), studiata anche da Branner 1977, cat. 214. Le caratteristiche delle iniziali di A.202 sono simili a quelle di un codice contenente un Martirologio proveniente da Saint-Germain-des-Prés e databile tra il 1266 e il 1279 (Paris, BnF, Lat. 12834; Stirnemann 1990, pp. 69, 73, n. 35); ne parla anche Branner 1977, cat. 239.

[38] Da una prima ricerca su cataloghi e database iconografici, sembra essere tra le iconografie meno rappresentate. Una scena analoga, eseguita con una tecnica ben più raffinata, è nella Bibbia Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1185, datata agli anni Venti-Trenta del XIII secolo e prodotta a Parigi: in Section des Manuscrits enluminés, notice de «Paris, Bibl. Sainte-Geneviève, 1185, f. 023*v*» in *Initiale. Catalogue des manuscrits enluminés*, http://initiale.irht.cnrs.fr/decor/73474 (ultima consultazione 25 novembre 2020).

di Branner. Il miniatore che lavora su A.202 sceglie una scena diversa anche per il libro di Giona: in A.134 viene rappresentata l'iconografia più diffusa, che vuole Giona rifiutato dal pesce davanti alla città di Ninive: l'iniziale è divisa in due, con l'immagine della città nella parte superiore, e di Giona in quella inferiore. In A.202, invece, si vede solo il profeta mentre viene rigettato dal pesce.

Si rilevano poi difformità dovute a inversioni nelle raffigurazioni, come nel caso dei libri di Giosuè e dei Giudici e dei due libri dei Re.

Entrambe le Bibbie, però, non possono essere considerate parigine perfette, nonostante la conformità agli standard delle dimensioni, della *mise en page* e del ciclo decorativo che caratterizzano questa tipologia di codici, e la corrispondenza dell'ordine dei libri.

È ora necessario scendere nel dettaglio dei prologhi che introducono i libri biblici. Rispetto all'apparato paratestuale utilizzato nella tradizione precedente, nelle Bibbie duecentesche appaiono prologhi mai usati in precedenza: quelli di Rabano Mauro prima dei Maccabei, il prologo di Isidoro di Siviglia al libro della Sapienza e quello all'Apocalisse attribuito a Gilberto Porrettano; la serie dei prologhi di Marcione che precedono le Lettere di Paolo è presente solo in parte[39].

Il codice A.134 conta 63 prologhi[40]. Rispetto alla serie dei prologhi della Bibbia del Lambeth Palace utilizzata da Neil Ker come esempio della parigina 'tipo', in A.134 mancano i prologhi al libro di Ester (343), al secondo dei Paralipomeni (327) e al libro di Abdia (517). In più nel manoscritto si legge il prologo al Cantico, «Tribus nominibus uocatum fuisse Salomonem» (c. 194*v*b), che altrove, come registra Friedrich Stegmüller, viene utilizzato quale prologo ai libri sapienziali (456).

Il codice A.202 ha un apparato di 65 prologhi e contiene anche l'*Oratio*

[39] Light 1994, pp. 164-166 mette in evidenza anche i prologhi all'Ecclesiaste (462), al libro di Amos (513), al Vangelo di Matteo (589). Da qui in avanti si indicheranno tra parentesi solo i numeri del repertorio dello Stegmüller 1950 cui si è fatto riferimento per l'identificazione dei testi introduttivi.

[40] Nel numero totale sono comprese l'introduzione del libro dell'Ecclesiastico, che è sempre stato considerato come un prologo (26), così come quella del Vangelo di Luca (49). I due prologhi non sono invece conteggiati nella serie del Ker 1969 dal momento che sono testi biblici (p. 96, nt. 2).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Manasse, aggiunta, al quarto rigo della c. 208*v*b, senza soluzione di continuità, all'ultimo capitolo dei Paralipomeni. La prima lettera ai Corinti ha due prologhi: il primo è quello di Pietro Lombardo (685), il secondo inizia «Laudat Corinthios et ad concordiam hortatur», ed è attribuito a un anonimo autore di *Capitulationes I Cor., I-XVIII*, la cui edizione si legge nei *Sommaires* di Donatien De Bruyne[41].

Le due Bibbie, dunque, sono parigine sì, ma 'quasi' perfette.

Come nella maggior parte delle Bibbie parigine, anche in A.134 e A.202 mancano esplicite note di possesso. I due manoscritti dresdensi possono essere considerati libri di lusso, ciò che apparentemente contraddice l'appartenenza ai frati mendicanti e al loro voto di povertà. Non si può escludere, tuttavia, che fossero libri destinati a membri dell'alto clero o a personaggi rilevanti degli Ordini mendicanti, ovvero si può immaginare che siano entrati a far parte dei libri d'uso di un convento insieme al loro possessore. Come vedremo, infatti, ci sono diversi indizi che fanno pensare a queste Bibbie quali strumenti di lavoro di frati predicatori.

4. *Il codice Mscr. Dresd. A.201*

La terza Bibbia conservata a Dresda che esamineremo presenta lo stesso ordinamento dei libri, l'*Oratio Manasse* e le *Interpretationes nominum Hebraicorum*.

Il Mscr. Dresd. A.201 è databile alla metà del secolo. Una mano diversa da quella che trascrive il testo aggiunge in fondo all'ultima frase delle *Interpretationes*, a c. 339*v*a, la nota «A constructione mundi 6162 / Ab incarnatione Domini 1264 / A passione Domini 1231», che se non data con precisione la conclusione del lavoro di allestimento, almeno fornisce il suo *terminus ante quem*.

È questo il più piccolo dei cinque codici biblici di Dresda: la sua taglia misura 300 mm e il testo è organizzato all'interno di uno specchio scrittorio di 120 × 80 mm. Ciononostante, la compressione della scrittura, la cui altezza arriva a malapena a 1 mm, e la distanza minore di 2 mm tra le

[41] De Bruyne 1914, pp. 320-326, n. 9098 (si veda la ristampa di Brepols del 2014).

righe, permette all'unico copista di scrivere 56 linee (su 57 righe tracciate) e di contenere il numero di carte utilizzate, che in totale sono 339.

La rigatura appare piuttosto marcata e le pagine mostrano una struttura complessa, caratterizzata dalla presenza di doppie rettrici orizzontali, tracciate tra il margine interno e l'esterno sia nella parte superiore dello specchio scrittorio, sia in quella centrale e nella inferiore.

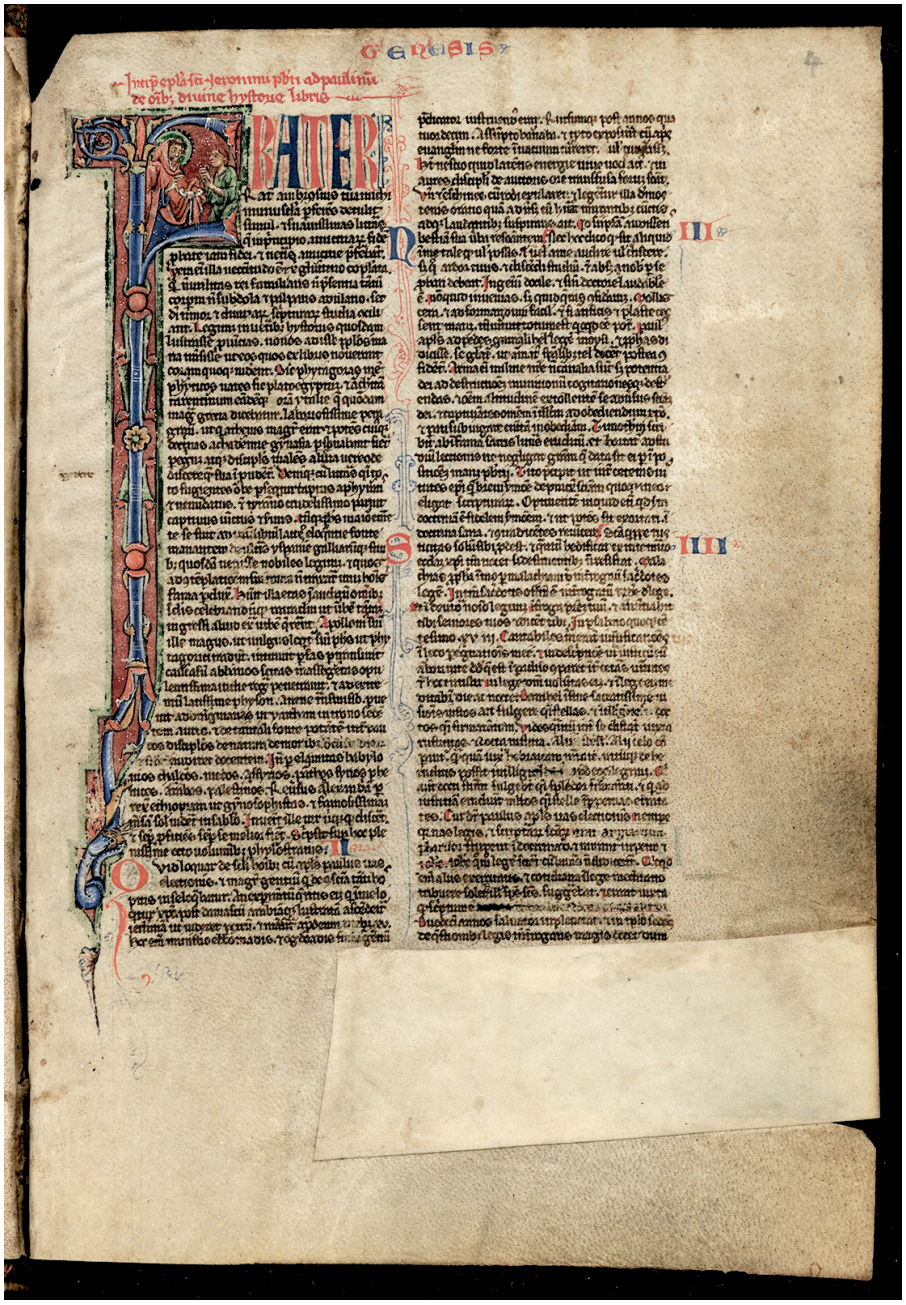
L'apparato decorativo è meno sontuoso rispetto alle due Bibbie di cui si è già discusso. Le iniziali istoriate sono tre e sono dedicate all'*Epistola ad Paulinum*, alla Genesi e al Vangelo di Matteo. L'inizio dei libri e dei prologhi è scandito da iniziali intarsiate e filigranate di diversa dimensione; la divisione moderna dei capitoli è indicata da numeri romani in rosso e blu alternati, sempre all'interno della colonna, tranne rare eccezioni. L'intenzione di segnare i numeri sempre al termine del capitolo precedente, infatti, porta il decoratore a uscire fuori dalla colonna nei casi in cui resta pochissimo spazio libero nel rigo, e così la *mise en page* perde il rigore e la precisione che si possono notare nelle Bibbie A.134 e A.202, come anche nelle parigine perfette[42].

L'iconografia di A.201 non ha alcun punto di contatto con le altre Bibbie di Dresda. A c. 4*r*a la *F* dell'*Epistula ad Paulinum* rappresenta Girolamo, con un saio marrone e la tonsura, mentre consegna una lettera dalle mani di un giovane, forse *frater Ambrosius*: una raffigurazione poco diffusa, a consultare cataloghi e repertori (Tav. 3). A c. 6*r*a la *I* della Genesi contiene la rappresentazione della Maestà, su fondo blu con sottili stelle in bianco. Rispetto alla rappresentazione dei sette giorni della Creazione, questa risulta essere un'immagine piuttosto rara nelle Bibbie parigine[43], così come meno frequente è la scelta di sostituire la versione semplificata del sogno di Jesse, che prevede la presenza di Davide, Maria e Gesù, con un'altra raffigurazione, generalmente quella dell'evangelista o dei suoi simboli. All'interno del tratto orizzontale della *L* si trova infatti la figura di Matteo, con sul capo il nimbo, rappresentato non come scrittore bensì in ginocchio in atto di preghiera (c. 254*v*a).

[42] Ruzzier 2016b, p. 156: la posizione del numero di capitoli all'interno dei margini è considerata quale indicatore d'ordine materiale per il riconoscimento di una parigina.

[43] Ruzzier 2018: il riferimento alla Maestà, che sembrerebbe essere presente soprattutto nelle Bibbie italiane, è a p. 290.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)



Tav. 3: Dresden, SLUB, Mscr. Dresd. A.201, Biblia sacra, c. 4*r*a: *Epistula ad Paulinum*

Per quanto riguarda l'apparato paratestuale, nel manoscritto A.201 sono presenti ben 70 prologhi e otto *argumenta* che precedono le Lettere paoline e che mancano nelle altre Bibbie di Dresda. A conclusione dell'Ecclesiastico, il numero in rosso e blu indica il capitolo 52, corrispondente, in realtà, alla cosiddetta *Oratio Salomonis*, «Inclinauit Salomon genua sua in conspectum» (c. 181*r*a)[44]. A sancire una scelta testuale affatto dissimile dalle parigine è la presenza, tra le Lettere paoline, dell'*Epistula ad Laodicenses*, assai rara nelle Bibbie duecentesche poiché esclusa dal canone parigino[45].

Il libro dei Salmi è introdotto da due prologhi (414 e 430): il secondo, «Psalterium Romae dudum positus emendaram» (c. 142*r*b-*v*a) viene indicato da Stegmüller come un prologo del Salterio gallicano.

Due prologhi introducono al libro di Isaia (482 e 480); solo il prologo 515 per il libro di Amos, «Ozias rex cum Dei religionem» (a c. 229*v*a, «religionem» è nell'interlinea e corregge «legem», depennato), che nella parigina perfetta viene di norma introdotto da tre testi (515, 512 e 513).

Dalla *Epistula ad Paulinum* sono tratti i prologhi aggiunti ai libri di Michea (525), di Nahum (527), di Aggeo (535), di Zaccaria (540), degli Atti degli Apostoli (631). Anche il libro di Abacuc presenta tre introduzioni: oltre al prologo 531, che torna in tutte le parigine perfette, troviamo anche i prologhi 530 e 529, quest'ultimo estratto dalla Lettera geronimiana a Paolino. Il libro del profeta Sofonia è preceduto da un secondo prologo attribuito allo ps. Isidoro (533), come quello aggiunto al libro di Malachia (545). I Maccabei sono introdotti da un solo prologo di Rabano Mauro (547).

Le epistole canoniche sono aperte dal prologo di Beda, «Iacobus Petrus Iohannes et Iudas VII epistulas ediderunt» (1632) e da «Iacobus apostolus sanctum instruit clerum» (Berger 294[46]) invece del più diffuso «Non ita ordo» (809).

L'Apocalisse, oltre che dal prologo attribuito a Gilberto Porrettano, è preceduto anche dall'*argumentum* (829) e dal prologo «Iohannes apostolus et euangelista a Domino Christo electus» (835).

[44] Heyse-Tischendorf 1873, p. LV.
[45] Bogaert 1988, p. 301.
[46] Berger 1904.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Un cenno merita anche l'*explicit* del prologo al libro di Ester, «serui Christi esse non possunt», al quale viene aggiunta una parte della prefazione geronimiana non sempre presente nella tradizione testuale: «Rursum in libro Hesther alfabetum (*sic*) ex minio usque ad tetham litteram facimus diuersis in locis, uolentes scilicet LXX interpretum ordinem per haec insinuare studioso lectori. Nos eius iuxta morem Hebreum ordinem persequi etiam in LXX editionem maluimus».

In questo codice, i 'nuovi' prologhi e l'*Oratio Manasse* convivono con gli *argumenta* alle Lettere canoniche che vengono dalla tradizione testuale precedente, esito della confluenza di più modelli o in presenza di un modello atipico. Fuori da Parigi, coloro che commissionavano o producevano Bibbie mostravano di voler aderire alla tradizione più diffusa, ma i risultati delle loro scelte erano perlopiù determinati dai modelli a disposizione – non certo univoci, dopo i diversi processi di revisione cui furono sottoposte le Sacre Scritture dal IX al XII secolo –, o dalle necessità che li spingevano a procurarsi un testo biblico[47].

5. *Altre Bibbie: il codice Mscr. Dresd. A.179*

La Bibbia A.179 è decisamente altro dalle parigine perfette. Se le dimensioni ridotte la inseriscono comunque nel contesto della nuova produzione di codici portatili, le sue caratteristiche, dalla *mise en page* alla sequenza dei libri, ne fanno un esempio delle diverse tipologie di pandette che circolavano nella seconda metà del Duecento.

Databile al terzo quarto del secolo e proveniente anch'essa dalla Francia settentrionale, è scritta da un'unica mano che porta avanti una scrittura piuttosto irregolare, con frequenti cambi di inchiostro. L'apparato decorativo non lascia spazio a ornamentazioni di pregio, ma offre un più pratico sistema di iniziali intarsiate e filigranate di diverse dimensioni per i libri e per i capitoli.

[47] Magrini 2005, p. 411, nn. 13-14, ricorda in merito gli studi di Denifle 1888, Glunz 1933 e Haastrup 1963 che evidenziarono la scarsa qualità dei testi delle parigine. Si veda anche Light 1984.

Il fascicolo con le *Interpretationes* sembra essere stato aggiunto in un secondo momento, anche se la mano che lo compone non è troppo lontana da quella che scrive il testo biblico, come del resto spesso accadeva per questi 'strumenti' di fruizione del libro, sui quali torneremo. A conferma che si tratti di un'integrazione è la presenza di una netta cesura, oltre che di una scrittura e di una decorazione differente.

Nel confronto con le parigine perfette sono ancora più evidenti le varianti che si registrano nell'ordine dei libri e nell'apparato paratestuale, e non solo perché manchi il libro dei Salmi, piuttosto 'mobile' nelle raccolte bibliche, in epoche precedenti così come in questa, per il suo utilizzo durante la liturgia.

I libri seguono un altro ordine: ai due libri di Esdra, seguono quelli di Ester, Tobia e Giuditta, in sequenza inversa rispetto alle parigine, nelle quali si trova prima Tobia, quindi le due donne, Giuditta ed Ester. Dopo il libro di Giuditta si leggono i libri dei Maccabei e i Profeti, il libro di Giobbe e i Libri sapienziali, a introdurre i Vangeli; infine, ulteriore difformità rispetto all'ordine parigino, gli Atti sono tra i Vangeli e le Lettere paoline.

Particolare sembra essere il titolo che, a c. 3*v*b, introduce il Pentateuco: «Incipit cosmographia Moysi egregii historiographi et fidelis in quo omnes alii philosophi scrutantes scrutinia sua defecerunt», rilevato anche nella Bibbia 5 (29) della Bibliothèque Mazarine di Parigi, che rimanda ad ambiti scolastici[48].

L'apparato paratestuale è di molto ridotto. L'A.179 presenta 43 prologhi: rispetto alle parigine, ne sono privi i libri dei Profeti minori, le Lettere canoniche e l'Apocalisse.

Il libro di Giobbe è introdotto da ben quattro prologhi, di questi i primi due sono «Cogor per singulos» (344) e «Si aut fiscellam» (357), tra i più diffusi; il terzo è tratto dalla *Epistula ad Paulinum* (350), l'ultimo è un testo che spesso si trova alla fine del libro, «In terra quidem habitasse Iob auxitiden» (349)[49].

[48] Molinier 1885, *Bible latine*, p. 2, nr. 5 (29) la data a un periodo successivo al 1231, mentre Light 2011b, p. 235 mette in evidenza lo studio di Quentin 1922, pp. 385-388, che permise di datarla a prima del 1231.

[49] Per le ulteriori differenze si rimanda alle schede dell'*Appendice* 1.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Risulta piuttosto interessante come all'interno del testo siano presenti altri tre testi extra biblici, per aggiungere i quali è stata modificata la *mise en page* delle due colonne. Alle cc. 14*v*, 18*r* e 58*r*, infatti, si rileva un'ulteriore suddivisione delle singole colonne, grazie alla quale si ha da un lato il testo biblico, dall'altro il suo commento.

A c. 14*v* la parte inferiore della colonna a (dal rigo 17) si divide in due parti. Nella colonnina di sinistra prosegue il testo biblico del capitolo 49 della Genesi, mentre su quella di destra si legge il commento di san Girolamo ai versi 3-27 del medesimo capitolo. Sulla colonna b, fino al rigo 46, il testo biblico è sulla colonnina di destra e il commento geronimiano su quella di sinistra[50].

La stessa organizzazione della pagina si trova a c. 18*r*, in corrispondenza del capitolo 15 dell'Esodo: al rigo 42 della colonna a, sulla destra si continua a leggere il testo, a sinistra il *Canticus Exodi, V feria* (Tav. 4). La stessa suddivisione si rileva alla colonna b, fino al rigo 52[51].

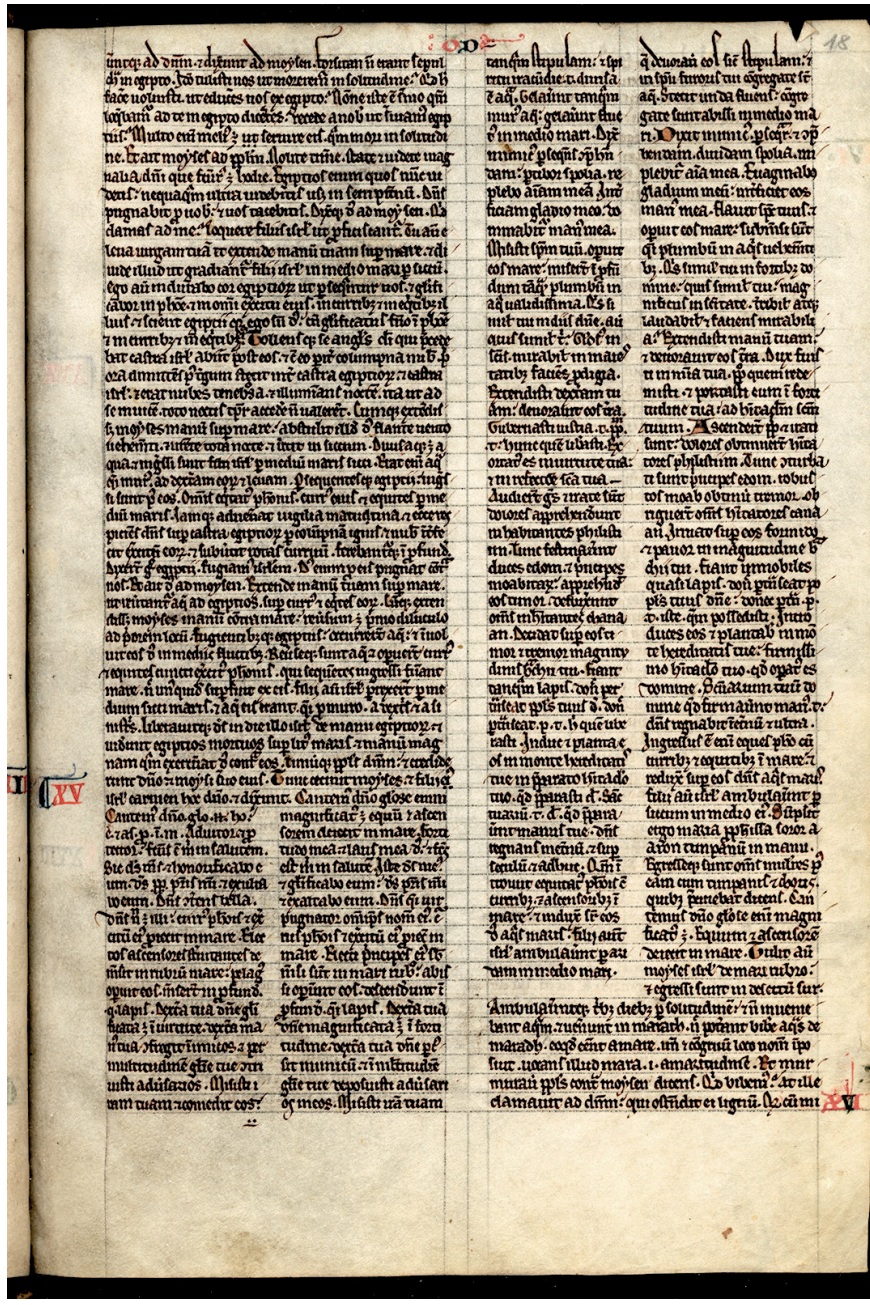
Infine, a c. 58*r*, la colonna a si divide già al secondo rigo, in corrispondenza del capitolo 2 del primo libro dei Re. Sul primo rigo della colonnina di sinistra si conclude il verso 28 del capitolo iniziale del primo libro dei Re, seguito, fino al rigo 45, dal commento di Agostino, tratto dal capitolo 4 del libro 17 del *De civitate Dei*[52]. Sulla destra prosegue il testo biblico.

Sono quindi glosse inserite all'interno del testo. Colpisce l'inserimento dell'inno e dei due commenti autorevoli e ci si chiede perché proprio questi, e soprattutto per quale motivo siano stati previsti solo questi tre, in

[50] *Quaestiones Hebraicae in Genesim*, coll. 1055-1060. A c. 14*v*a, l'*incipit* del commento: «Ruben primogenitus meus tu fortitudo mea et principium filiorum meorum durus ad ferendum et durus procacitate et iniuria»; c. 14*v*b, expl.: «capiens in matutino co[medet] p[raedam] et ad vesperam di[videt] spo[lia]» (tra parentesi quadre sono state sciolte le parole puntate).

[51] *Cantus Index*, n. g02371. A c. 18*r*a, inc: «Cantemus Domine glo[riose] enim ho[norificatus] est et as[censorem] pro[iecit] in m[are]. Adiutor et protector factus est mihi in salutem. Sic Dominus meus et honorificabo eum»; c. 18*r*b, expl.: «per aridam in medio mari».

[52] *De civitate Dei*, col. 527, inc: «Exultavit cor meum in Domino et exaltatum est cornu meum in Deo meo»; expl.: «et exaltavit cornu Christi sui».



Tav. 4: Dresden, SLUB, Mscr. Dresd. A.179, Biblia sacra, c. 18*ra*: Esodo

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

un contesto culturale in cui non sembrano mancare codici biblici con la glossa ordinaria, e non[53].

Il copista sembra attingere da un modello incompleto o difficile, che lo porta anche a lasciare spazi bianchi nel testo, come se non leggesse la parola dell'antigrafo, e forse privo di alcuni testi, come i prologhi all'Ecclesiastico (26) e alla Sapienza (468), aggiunti dallo stesso *scriptor* nei margini inferiori delle cc. 180*v* e 188*v*, e introdotti dai titoli in rosso (il primo anche da un'iniziale filigranata).

Per tali aggiunte, dunque, si allestiscono parti della pagina non consuete, così come si riga il margine della c. 5*v*, sul quale una mano diversa, molto vicina a quella del testo, aggiunge una nota in prossimità al capitolo 10,19 della Genesi: «Cham ridet dum membra uidet nudata parentis / Iudei risere Dei mortem pacientis»[54].

Non ci sono elementi, per ora, che consentano di stabilire la provenienza del codice: sulla coperta anteriore della legatura cinquecentesca si legge, anche se non con chiarezza: «Ecclesie Sancte Trinitatis» e la nota di possesso cancellata sulla prima carta di guardia non è leggibile nemmeno con la lampada di Wood.

6. *I fruitori delle Bibbie di Dresda*

Ciò che si potrebbe escludere, per A.179 come per le Bibbie della Biblioteca di Dresda di cui si è parlato finora, è che siano stati libri per lo studio universitario. I quattro codici mostrano segni inequivocabili di un ambito di appartenenza religioso, molto probabilmente legato agli Ordini mendicanti. Lo raccontano, come si dirà, alcune note poste sui margini e lo confermano gli strumenti che, nel tempo, sono stati aggiunti al testo biblico, utili per la consultazione e per il reperimento rapido di informazioni: in A.179 una mano vicina al copista, o forse quella del copista stesso, redige l'indice dei libri, con l'indicazione della loro quantità (c. I*r*: «Gene. I», «Reg. IIII»). Sulla stessa carta, una mano posteriore, della metà del XIV

[53] Tra gli altri, si veda Hamel 1984.

[54] Walther 1963, p. 313, n. 2710: «Cham ridet dum membra videt *detecta* parentis Iudei risere Dei *poenam* patientis».

secolo, con una scrittura corsiva e densa di abbreviazioni, elenca di nuovo i singoli libri, questa volta contando il numero dei capitoli di ognuno: «Isti sunt libri et capitula ueteris ac noui Testamenti».

I testi extrabiblici, interni al testo – come gli estratti da altri prologhi già rilevati in A.201[55] – ed esterni, come le stesse *Interpretationes,* sono testimonianza dell'uso della Bibbia, e anche di queste Bibbie, nella liturgia e nella predicazione, non solo degli Ordini mendicanti. Sono libri che per le loro dimensioni sono assai adatti a essere tenuti in tasca o almeno in una bisaccia. Spesso contengono piccoli breviari, o messali[56]; più frequentemente sono completate, già in tempi prossimi all'allestimento del manoscritto, da tavole delle letture per la Messa, da liste per le letture da fare durante l'anno liturgico, da elenchi dei libri biblici. Sono questi gli strumenti utili a un nuovo modo di predicare, sviluppatosi in seguito alle disposizioni del IV Concilio Lateranense, che, di fronte alla diffusione di movimenti spirituali ed ereticali, permise l'attività di predicazione anche ai 'collaboratori', e non più solo ai vescovi[57]. Mentre l'omelia veniva costruita sulla pericope biblica alla quale si aggiungevano commenti, citazioni e narrazioni esterne, nel corso del XIII secolo si comincia a preferire la costruzione della predica intorno a un 'tema', un breve testo, anche una sola parola che diventava il cuore del sermone. Ecco perché le tavole che guidano i predicatori risultano più agili e soprattutto più ricche di spunti[58].

Nelle parigine raramente si rilevano segni per la liturgia ed è così anche per A.134 e A.202. Alla Bibbia con segnatura A.134, però, sono stati ag-

[55] Come anche in A.197, nel quale, a conclusione del capitolo 12 del libro di Daniele (c. 261*r*b), si leggono alcune righe sottolineate in rosso, corrispondenti a una delle note geronimiame: «Huc usque Danielem in Hebreo uolumine legimus cetera que sequitur usque ad finem libri de Theodotionis editione translata sunt» (v. *Appendice* 1).

[56] Rouse-Rouse 1991. Light 2013, a p. 187 evidenzia come i manoscritti contenenti sia un Messale sia una Bibbia siano 'invenzioni' del secolo XIII. Si veda anche Light 1987 per l'uso di queste Bibbie nella lotta alle eresie, quindi Light 2011a e Light 2016.

[57] Sulla predicazione dei Domenicani e dei nuovi Ordini a partire dal XII secolo, si vedano, a titolo di esempio, Pellegrini 1999; *Predicazione* 1995; Delcorno 2009.

[58] Si leggano anche Poleg 2011 e Wenzel 2012.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

giunti due fascicoli, di quattro carte ciascuno, in pergamena. Il secondo è stato lasciato bianco, mentre il primo, di mano della prima metà del XIV secolo, contiene la «Tabula epistularum et euangeliorum tam de tempore quam de sanctis secundum consuetudinem fratrum predicatorum» (cc. 420*r*a-423*r*a). Tra i santi dell'Ordine dei Predicatori troviamo Domenico, naturalmente, san Pietro Martire, e san Tommaso d'Aquino, canonizzato nel 1323, una data che possiamo utilizzare quale *terminus post quem* della *Tabula*. Segue la Tavola, vergato dalla stessa mano, l'«Origo prophetie Dauid regis», il prologo ai Salmi attribuito allo pseudo Beda (1665).

Al codice A.201, probabilmente in un tempo prossimo al suo allestimento, è stato aggiunto un fascicolo nel quale si trova una tavola delle letture per tutto l'anno liturgico, «Incipiunt […] et epistularum totius anni» (cc. 2*r*-[2a]*v*), che include una scelta di temi per ogni giorno, organizzati in un efficace schema molto probabilmente a uso di un predicatore il quale, come accennato, aveva bisogno di avere pronte più tracce da scegliere e da sviluppare. Sui margini si vedono anche temi aggiunti da altre mani. Di nessun aiuto per individuare la provenienza è l'elenco dei santi, nel quale, tra i nomi degli apostoli e dei primi martiri, risalta la presenza di Francesco, che consente di ipotizzare solo con cautela l'ambito di appartenenza. All'interno della Bibbia si trovano diverse indicazioni liturgiche di altra mano, probabilmente trecentesca, che lascia segni troppo esigui per una datazione più precisa. Alle cc. 5*v* e *6r*, per esempio, si leggono alcune lettere minuscole («a»-«h»), in inchiostro rosso, poste in corrispondenza del prologo al Pentateuco e dei primi versetti del libro della Genesi; la stessa mano aggiunge subito sotto anche l'indicazione «in refectorio», sempre in rosso, indicazione che ritroviamo segnata con l'inchiostro nero a c. 315*r*, all'altezza del quinto capitolo del Vangelo di Matteo. La presenza dell'indicazione sulle letture da tenere nel refettorio porta a pensare che le lettere minuscole possano riferirsi anch'esse alla liturgia e non alle concordanze, per le quali di norma si utilizzavano le lettere dell'alfabeto, ma anche il nome del libro biblico cui ci si riferiva e il numero del capitolo, che invece qui mancano.

Sul margine esterno della c. 316*v*, all'inizio del libro dell'Apocalisse, si trova la nota «[.x.] VI post ascensionem Deo / p», mentre a c. 317*r*, all'altezza del capitolo 13, si legge «feria 2» e in prossimità del capitolo 15 «feria 3». Di altre si intravede solo qualche segno a causa della rifilatura. Anche

in A.179 si rilevano alcuni segni analoghi sui margini interni in corrispondenza del libro dell'Esodo: «vi p», «vii p» «viii p» (cc. 15*v*-16*r*)[59].

A c. 3*v* una mano del XIV secolo ha redatto un indice dei libri, che comprende anche le *Interpretationes*, numerati da 1 a 32.

Tutte le Bibbie di Dresda, dunque, tranne A.202, sono dotate di strumenti per la comprensione delle Scritture inseriti nel testo già durante la copiatura, cioè prologhi, note e commenti, non solo geronimiani, e sono state completate da altri testi extra-biblici aggiunti subito dopo l'allestimento dei manoscritti e anche nei secoli successivi, a testimonianza dell'uso di quelle Bibbie oltre il XIII secolo. Ciò che viene confermato anche dalla nota, in A.202, posta subito dopo l'*explicit* delle *Interpretationes* (c. 603*v*a): «Absolutum anno MCCCCXI».

7. *Lo studio della Bibbia: il codice Mscr. Dresd. A.197*

L'ultima pandetta portatile presa in considerazione è il codice Mscr. Dresd.A.197, databile alla prima metà del XIII secolo, originario della Francia settentrionale.

L'impostazione della pagina, anche in questo codice, è a due colonne e la scrittura, che ha un'altezza di circa 2 mm, comincia sul primo rigo, a differenza delle Bibbie finora descritte il cui testo appare al di sotto della prima rettrice, e si stende su 51 linee. Lo specchio scrittorio impegna 126 × 84 mm della pagina e lascia ampio spazio per i margini, che sono stati fortemente rifilati, con conseguente perdita di parte delle note marginali.

Rispetto alle parigine perfette, mancano le *Interpretationes nominum Hebraicorum* e l'*Oratio Manasse*. Anche la successione dei libri è diversa: il libro di Giobbe precede quello di Tobia e gli Atti sono posti dopo l'Apocalisse, in entrambi i casi i libri si susseguono senza soluzione di continuità. Inoltre, mancano i libri dei Salmi, dei Paralipomeni, i tre libri di Esdra e quelli

[59] Le poche tracce rimaste non consentono di approfondire la presenza di queste lettere minuscole e delle indicazioni relative alle *feriae*. La nota relativa alla lettura dell'Apocalisse «post Ascensionem» potrebbe rimandare al rito di matrice gallicana o mozarabica, durante il quale la lettura dell'Apocalisse nel corso della Messa è testimoniata da Pasqua all'Ascensione, si veda GODU 1922. Ringrazio Nicola Tangari per il suggerimento.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

dei Maccabei. Tali mancanze venivano registrate già in un indice dei libri di mano trecentesca (c. 118*v*) e non sembrano dovute a cadute ma più probabilmente a un modello incompleto.

Sono stati individuati almeno quattro copisti che hanno organizzato una spartizione del lavoro per fascicoli, non strettamente collegata alle cesure determinate dall'inizio dei libri. Gli unici snodi rilevabili sono tra il quinto e il sesto fascicolo, tra il Deuteronomio e il libro di Giosuè, e tra il decimo e l'undicesimo fascicolo in corrispondenza del passaggio tra il libro dei Re e quello di Giobbe. Il copista che lavora al quarto libro dei Re, poco dopo la metà della colonna b di c. 117*v* (al rigo 28), comprime il testo finale diminuendo gradualmente lo spazio tra le righe e rimpicciolisce le dimensioni della scrittura, spingendosi anche al di sotto della rettrice inferiore dello specchio scrittorio. In questo modo lascia in bianco l'ultima carta del fascicolo (c. 118)[60].

La tendenza a un'alta standardizzazione anche grafica che si registra nel manoscritto come, del resto, in questa tipologia di codici, rende difficile distinguere gli artefici del volume. Le caratteristiche comuni nella morfologia e nel tratteggio delle lettere oltre alla non immediata individuazione netta e sicura delle singole mani inducono a ritenere che si tratti di copisti della stessa bottega. Comune è anche l'irregolarità della scrittura, il forte ricorso ad abbreviazioni e a segni tachigrafici non solo per *et* ma anche per *est*.

All'ultima carta del codice (c. 392*v*a), un'altra mano, molto simile a quella del copista C, aggiunge il prologo al libro di Giobbe, «Si aut ficellam (*sic*)» (357), e, sulla colonna b, il prologo di Girolamo all'Ecclesiastico (3351), seguito dal prologo alla Sapienza (468), quindi da quello a Baruch (491), probabilmente per ovviare alla loro mancanza all'interno del codice, che contiene solo 36 testi introduttivi e un *argumentum*. I prologhi sono tra quelli tipici delle parigine e l'*addendum* mostra l'attenzione dei possessori/fruitori alle nuove scelte testuali.

[60] La mano che scrive il libro di Isaia fino al capitolo 35, invece, occupa le prime quattro linee del *verso* della c. 198, lasciando bianco il resto della pagina, già preparata con la rigatura. Per i dettagli sulla divisione del lavoro delle diverse mani si rimanda alla tabella all'interno della scheda di descrizione del codice (*Appendice* 1). Il *verso* della c. 118 è stato utilizzato nel secolo successivo per l'indice dei libri contenuti, di cui si è detto nel testo.

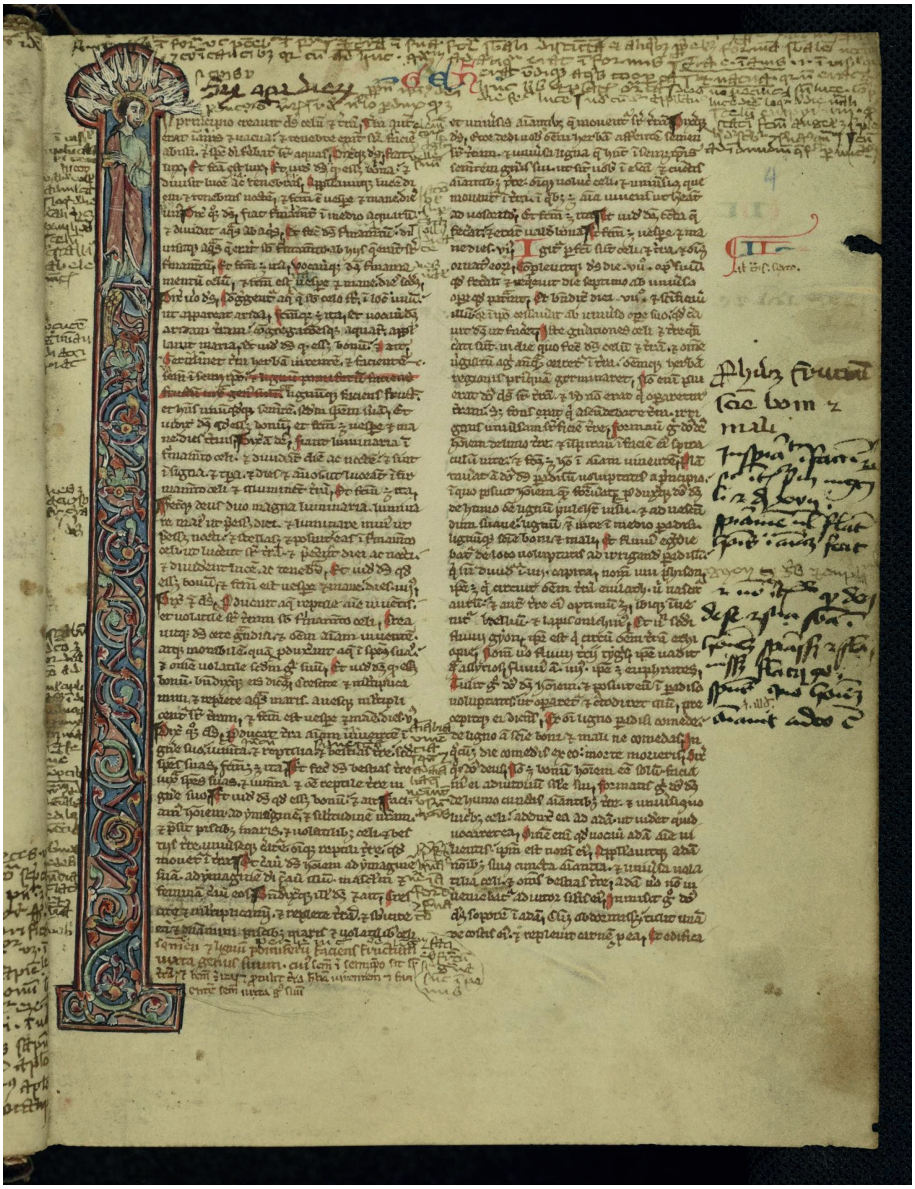
Ciò che rende interessante questo manoscritto è anche la notevole quantità di annotazioni marginali, il cui esame ha portato a individuare almeno cinque tipologie di interventi, databili tra il XIII e il XV secolo. Le due mani cronologicamente più vicine all'allestimento del codice si dedicano alla correzione e all'integrazione del testo, una, e all'aggiunta di concordanze e brevi commenti, l'altra. Questa seconda mano è presente in tutto il libro, spesso inizia i suoi interventi con «al(ia)» e indica forme alternative di testo o passaggi molto brevi e senza fonte (per esempio, a c. 2*v*a: «Al(ia) ad al(ia) ab», in riferimento alla parola «abducto», al nono rigo); in altri casi fa precedere l'aggiunta dalla fonte, come *LXX* per *Septuaginta*, per esempio a c. 192*r*b, in prossimità di Isaia 9,3, scrive «LXX: Plurimam partem populi deduxisti in leticia»[61].

Al secolo successivo possono essere datati gli interventi di altre due mani, la prima delle quali, per poche pagine, si limita ad annotare, con un inchiostro molto scuro, l'argomento trattato nel testo di ogni colonna. La seconda mano è quella di colui che fa di questo codice il suo libro di studio (Tav. 5). Egli comincia a scrivere già a c. 1*r*; ma la nota è quasi del tutto rifilata. Lo vediamo riprendere a c. 3*v*, dove presenta i libri dell'Antico e del Nuovo Testamento e ne illustra la divisione. Dalla pagina successiva comincia con i commenti, alcuni esplicativi, altri di approfondimento, legandosi al testo con segni di paragrafo molto grossolani. La sua è una scrittura fortemente irregolare, con la quale riempie gli spazi sui margini, nelle interlinee, fra le colonne, arrivando, in alcune carte, a coprire il testo biblico e la decorazione oltre alle note marginali precedenti.

Sul margine inferiore della c. 5*r*, in prossimità della descrizione dell'arca di Noè, questo anonimo annotatore ha perfino disegnato due schemi («figura prima», «figura secunda») collocando uomini e animali, «habitacio animalium mitium», «habitacio animalium immitium», nei diversi locali dell'arca. Chi scrive è forse legato all'Università, oppure alle scuole interne agli Ordini mendicanti, e probabilmente è uno studente, non un maestro, vista la natura delle sue annotazioni, non dottrinali ma piuttosto esito di una 'prima' lettura[62].

[61] Gryson 1987, p. 284.
[62] *Studio* 2002.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)



Tav. 5: Dresden, SLUB, Mscr. Dresd. A.197, Biblia sacra, c. 4*r*: Genesi

Alcune note di mano quattrocentesca, infine, dimostrano come questo codice fosse ancora 'vivo' a due secoli di distanza dalla sua ideazione.

8. *Conclusioni*

L'obiettivo principale di questo saggio, lo si è detto all'inizio, è di rendere noti alcuni manoscritti del fondo antico della Biblioteca universitaria di Dresda. Le cinque Bibbie che sono state studiate e sulle quali sarà importante tornare per approfondire i numerosi spunti di ricerca, sia dal punto di vista paleografico sia della tradizione testuale, hanno ribadito alcune certezze.

La prima riguarda l'importanza di questo fondo, che a ogni esplorazione risponde con manoscritti e libri a stampa antichi di grande interesse. La seconda è che studiare i codici biblici non può non sollecitare a muoversi in più direzioni. Queste Bibbie seguono uno standard apparentemente stabile e coerente, ma in esse si scoprono varianti, testuali e codicologiche, che portano a rendersi conto della notevole diversità sia delle forme materiali sia dei modelli di riferimento, corrispondenti alle molte esigenze di coloro che fruivano dei testi biblici. Da qui la constatazione dell'apporto prezioso della codicologia quantitativa, ma anche la rinnovata sicurezza di dover studiare ogni singolo manoscritto per riuscire a dare il senso dell'appartenenza a un genere e per cogliere la natura di ogni esemplare, del suo contesto e delle condizioni culturali e tecniche che hanno reso possibile il suo allestimento e la sua circolazione.

Le Bibbie duecentesche della biblioteca di Dresda non appartengono alla tipologia delle parigine perfette, cui A.134 e A.202 solo si avvicinano, e delle quali le biblioteche tedesche conservano molti esemplari. I codici A.201, A.179 e A.197, poi, rappresentano tre diverse tradizioni testuali, ricercate nei modelli che erano a disposizione, forse all'interno dello stesso convento o monastero.

Queste Bibbie sono tutte espressione, comunque, del rinnovato corso culturale impresso dalle Università e dalle istanze religiose cui rispondono i nuovi Ordini, mendicanti e monastici, protagonisti di un diverso modo di intendere e praticare la predicazione e, di conseguenza, il rapporto con la comunità cristiana e, anche per questo, artefici di originali strumenti per studiare e interpretare la Bibbia.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Le Sacre Scritture erano parte integrante della quotidianità e questo portava necessariamente a una forte attenzione anche alla materialità del testo scritto. I codici biblici circolavano separatamente oppure come pandette, e gli esiti materiali dovevano dare corpo alle diverse urgenze di ricezione, studio ed elaborazione della Parola, espresse e testimoniate dalla eterogeneità e dalla molteplicità delle voci da sempre presenti nel mondo cristiano.

Appendice 1. La descrizione dei codici[63]

Mscr. Dresd. A.134

Francia del nord (Parigi?), XIII secolo, terzo quarto

1. cc. 2*r*-383*r*a Biblia sacra (acefalo, manca la c. 1: il testo inizia dal cap. 7 dell'*Epistula ad Paulinum*; 63 prologhi)
2. cc. 383*v*a-417*r*c Interpretationes nominum Hebraicorum, *inc.* «Aaz apprehendens uel apprehensio. Ad testificans uel testimonium»; *expl.* «Zuzim consiliantes eos uel consiliatores eorum»
3. cc. 420*r*a-423*r*a *Tabula epistularum et euangeliorum tam de tempore quam de sanctis secundum consuetudinem fratrum predicatorum* (tit. nel ms.; su fascicolo aggiunto, redatto da mano del sec. XIV *med.*)
4. cc. 423*r*b-423*v*a Ps. Beda, Prologus Psalmorum, inc. «Dauid filius Yesse cum esset in regno suo quatuor elegit» (su fascicolo aggiunto, redatto da mano del sec. XIV *med.*; tit. nel ms. «Origo prophetie Dauid regis»; cfr. Stegmüller 1950, n. 1665).

Ep. ad Paulinum (2*r*a-2*v*b; 284); *Prol. in Pentatheucum* (2*v*b-3*r*a; 285); Gn (3*r*a-17*r*a); Ex (17*r*a-28*r*b); Lev (28*v*a-36*r*b); Nm (36*r*b-48*v*b); Dt (48*v*b-59*v*a); Ios *Prol.* (59*v*a-b; 311); Ios (59*v*b-67*r*b); Idc (67*r*b-75*r*a); Rt (75*r*b-76*r*b); 1Re *Prol.* (76*r*b-77*r*a; 323); 1Re (77*r*a-87*v*b); 2Re (87*v*b-96*r*a); 3Re (96*r*a-105*v*b); 4Re (105*v*b-114*v*b); 1Par *Prol.* (114*v*b-115*r*a; 328); 1Par (115*r*a-123*r*b); 2Par (123*r*b-134*r*a); 1Esd *Prol.* (134*r*a-134*r*b; 330); 1Esd (134*r*b-137*r*b); Nee (137*r*b-142*v*a); 2Esd (142*v*a-148*r*a); Tb *Prol.* (148*r*a-148*r*b; 332); Tb (148*r*b-151*r*b); Idt *Prol.* (151*r*b; 335); Idt (151*r*b-155*r*b); Est *Prol.* (155*r*b; 340); Est (155*r*b-159ra); Iob *Prol.* (159*r*a-159*v*a; 344); Iob *Prol.* (159*v*a; 357); Iob (159*v*b-167*r*a); Ps (167*r*a-185*v*b); Pr *Prol.* (186*r*a; 457); Pr (186*r*a-192*v*a); Eccle *Prol.* (192*v*a; 462); Eccle (192*v*b-194*v*b); Ct *Prol.* (194*v*b; 456); Ct (194*v*b-196*r*a); Sap *Prol.* (196*r*a; 468); Sap (196*r*a-200*v*a); Eccli *Prol.* (200*v*a; 26); Eccli (200*v*a-222*r*a); Is *Prol.* (222*r*b; 482); Is (222*r*b-235*v*a); Ier *Prol.* (235*v*b; 487); Ier (235*v*b-251*r*b); Lam (251*r*b-253*v*b); Bar *Prol.* (253*r*v; 491); Bar (253*v*b-255*r*a); *Epistula Ieremiae* (255*r*a-256*v*b); Ez *Prol.* (256*v*b; 492); Ez (256*v*b-270*r*b); Dan *Prol.* (270*r*b-270*v*a; 494); Dan (270*v*a-276*r*b); Os

[63] Per la descrizione si fa riferimento alla *Guida a una descrizione uniforme dei manoscritti e al loro censimento*, a cura dell'Istituto Centrale per il Catalogo Unico, Roma 1990. L'unica eccezione riguarda i codici ai quali sono stati aggiunti dei fascicoli in epoca successiva all'allestimento e che in questa sede non sono stati trattati come compositi, ma come manoscritti unitari, dal momento che le nuove parti sono sempre funzionali al testo biblico. La diversa datazione e le caratteristiche codicologiche e testuali delle unità inserite sono state evidenziate e descritte.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Prol. (276*r*b-277*v*a; 500); Os *Prol.* (277*v*a; 507); Os (277*v*a-278*v*a); Iohel *Prol.* (278*v*a-278*v*b; 511); Iohel (278*v*b-279*v*a); Am *Prol.* (279*v*a-279*v*b; 515); Am *Prol.* (279*v*b; 512); Am *Prol.* (279*v*b-280*r*a; 513); Am (280*r*a-281*v*a); Abd *Prol.* (281*v*a; 519); Abd (281*v*a-281*v*b); Iona *Prol.* (281*v*b-282*r*a; 524); Iona *Prol.* (282*r*a; 521); Iona (282*r*a-282*v*a); Mi *Prol.* (282*v*a; 526); Mi (282*v*a-283*v*b); Nah *Prol.* (283*v*b; 528); Nah (284*r*a-284*r*b); Ab *Prol.* (284*r*b-284*v*b; 531); Ab (284*v*b-285*r*b); Soph *Prol.* (285*r*b-285*v*a; 534); Soph (285*v*b-286*r*b); Agg *Prol.* (286*r*b-286*v*a; 538); Agg (286*v*a-287*r*a); Zc *Prol.* (287*r*a-287*r*b; 539); Zc (287*r*b-289*v*a); Ml *Prol.* (289*v*a; 543); Ml (289*v*a-290*r*b); 1Macc *Prol.* (290*r*b-290*v*a; 547); 1Macc *Prol.* (290*v*a-290*v*b; 553); 1Macc *Prol.* (290*v*b; 551); 1Macc (290*v*b-300*v*b); 2Macc (300*v*b-307*r*b); Mt *Prol.* (307*r*b; 590); Mt *Prol.* (307*r*b, 589); Mt (308*r*a-316*v*b); Mc *Prol.* (316*v*b-317*r*a; 607); Mc (317*r*a-323*r*b); Lc *Prol.* (323*r*a-323*r*b; 620); Lc *Prol.* (323*r*b; 49); Lc (323*r*b-333*v*b); Ioh *Prol.* (333*v*b-334*r*a; 624); Ioh (334*r*a-341*v*a); Rm *Prol.* (341*v*a; 676); Rom (341*v*a-345*r*b); 1Cor *Prol.* (345*r*b; non leggibile); 1Cor (345*r*b-348*r*a); 2Cor *Prol* (348*r*a; 699); 2 Cor (348*r*b-351*v*a); Gal *Prol* (351*v*a; 706); Gal (351*v*b-353*r*a); Eph *Prol.* (353*r*a; 716); Eph (353*r*a-354*r*b); Phil *Prol.* (354*r*b; 728); Phil (354*r*b-355*r*b); Col *Prol.* (355*r*b; 736); Col (355*r*b-357*r*a); 1Ts *Prol.* (357*r*a; 747); 1Ts (357*r*a); 2Ts *Prol.* (357*r*a; 752); 2Ts (357*r*a-357*v*a); 1Tm *Prol.* (357*v*a; 765); 1Tm (357*v*a-358*v*a); 2Tm *Prol.* (358*v*a; 772); 2Tm (358*v*a-359*r*b); Tit *Prol.* (359*r*b; 780); Tit (359*r*b-359*v*b); Philem *Prol.* (359*v*b; 783); Philem (359*v*b-360*r*a); Eb *Prol.* (360*r*a; 793); Eb (360*r*a-363*r*a); At *Prol.* (363*r*a-363*r*b; 640); At (363*r*b-373*v*a); Ic *Prol.* (363*v*a-373*v*b; 809); Ic (373*v*b-374*v*b); 1Pt (374*v*b-376*r*a); 2Pt (376*r*a-376*v*a); 1Ioh (376*v*b-377*v*a); 2Ioh (377*v*a-377*v*b); 3Ioh (377*v*b-378*r*a); Iud (378*r*a-378*r*b); Ap *Prol.* (378*r*b-378*v*a; 839); Ap (378*v*a-382*r*a).

Membr. (la pergamena è ben lavorata; appena distinguibile il contrasto cromatico tra il lato carne e il lato pelo); III, 411 (423), II'; salti della numerazione tra le cc. 46 e 48, 137 e 139, 144 e 146, 209 e 220, 292 e 294; è stato numerato anche il primo dei due fascicoli aggiunti, da c. 420 a 423; la numerazione è antica, ma non coeva, da c. 2 a c. 317; da c. 318 a c. 423 è più recente, forse settecentesca, e l'inchiostro appare sbiadito; bianche le cc. 418*r*-419*v* e le quattro carte del secondo fascicolo aggiunto, non numerate; 1^{11}, $2\text{-}4^{12}$, 5^{11}, $6\text{-}13^{12}$, 14^{11}, $15\text{-}16^{8}$, $17\text{-}18^{12}$, 19^{11}, 20^{10}, 21^{13}, 22^{12}, 23^{8}, $24\text{-}25^{12}$, $26\text{-}27^{11}$, $28\text{-}29^{12}$, $30\text{-}31^{11}$, 32^{8}, 33^{10}, $34\text{-}35^{12}$, 36^{10}, 37^{4}, 38^{4}; numerazione dei fascicoli in numeri romani; 222 × 144 = 11 [170] 41 × 12 [47 (8) 50] 27 (c. 25*r*; 2*r*-383*r*); 222 × 140 = 12 [166] 44 × 15 [3 / 33 / 2 / 2 / 28 / 2 / 2 / 28 / 3] 22 (c. 402*r*; 383*v*-417*r*); 223 × 141 mm = 15 [166] 42 × 14 [45 (6) 48] 28 (c. 422*r*; 420*r*-423*v*); rigatura a colore; rr. 51 / ll. 50 (c. 25*r*; 2*r*-417*r*); rr. 52 / ll. 51 (c. 422*r*; 420*r*-423*v*); unità di rigatura: 3,4.

Una sola mano scrive l'intero testo, usando una *littera textualis* piuttosto compressa lateralmente e alta sul rigo (2 mm). La scrittura è sollevata rispetto al rigo: è regolare, calligrafica e le parole risultano ben staccate. Sono rispettate le caratteristiche generali della gotica. In fine di parola viene usata quasi sempre la *s* tonda (*s* maiuscola). Le aste ascendenti delle lettere non scendono mai sotto il rigo e nella parte superiore appaiono forcellate e poco slanciate, a eccezione di quelle che sul primo rigo vengono potenziate per influssi cancellereschi. Tutte le lettere hanno un tratto di completamento sul rigo verso destra che a volte si congiunge con la lettera successiva. La *d* minuscola è sempre

tonda con l'asta brevissima, a volte quasi appoggiata sul corpo della lettera. La *z* è a forma di *2* e la *y* è sormontata dal puntino. Gli apici sulle *i* vengono usati in caso di *i* geminata o per *i* che seguono e precedono nasali. La nota tachigrafica per *et* è sempre in forma di *7* tagliato al centro da una lineetta; l'abbreviazione per *est* è *ē*. La quantità di abbreviazioni oscilla tra le 3-5 per rigo. Le correzioni al testo lungo i margini, con i relativi segni di richiamo, sono di prima mano, spesso incorniciate in rosso. Alle cc. 3*r* e 4*r* integrazioni di altra mano, più corsiva, coeva o di poco successiva.

L'intero manoscritto appare molto danneggiato dall'umidità, per cui sia l'inchiostro sia il colore della decorazione solubilizzandosi sono migrati nel foglio vicino. L'ossidazione che si nota è limitata allo specchio di scrittura. Il testo è frammentario per via dei danni, in particolare da c. 110*r* e soprattutto nella sezione inferiore della pagina, dovuti anche alla caduta dell'inchiostro. Meglio leggibile risulta essere la porzione di libro da c. 355*r*. La cucitura del restauro, però, è molto stretta e il codice, piuttosto fragile all'apertura, risulta fruibile con difficoltà.

La *I* della Genesi è divisa in otto scene racchiuse in mandorle (c. 3*r*b). Nelle prime sei Dio è raffigurato con la sfera del mondo tra le mani, all'interno della quale vengono rappresentate le giornate: la creazione della terra, la separazione delle acque, la creazione del firmamento, quindi delle piante, degli animali (sono rappresentati solo gli uccelli), di Adamo; prima della scena della Crocifissione, con Maria e Giovanni, compare la mandorla con la Maestà. Le mandorle sono racchiuse da una cornice rettangolare in foglia d'oro, con sfondi in rosa e blu alternati. Sono 71 le iniziali istoriate su foglia d'oro poste in corrispondenza dell'inizio dei singoli libri (altezza variabile dalle 7 alle 9 righe; per le iniziali *I* contenenti immagini a più registri si va da un'altezza di 13 righe a una di 24: spesso la parte finale scende nel margine inferiore); 64 iniziali ornate, anche queste decorate con foglia d'oro, avviano i prologhi e le *Interpretationes* (4-5 righe; la *A* iniziale delle *Interpretationes* misura 6 righe); sui margini inferiori e superiori, sia le iniziali istoriate sia quelle ornate presentano dei prolungamenti decorati con volute filiformi che si trasformano in foglie e boccioli o in figure zoomorfe, nei toni del blu e del rosa opaco, con riflessi bianchi, spesso con sfere d'oro. Un'unica iniziale intarsiata e filigranata in rosso e blu è a c. 251*r*b; i capitoli sono scanditi da iniziali filigranate in rosso e blu (2 linee), con le filigranature che si stendono lungo le colonne (Stirnemann 1990, simile al n. 36); iniziali semplici minori sono utilizzate nei Salmi e nelle *Interpretationes*; i numeri dei capitoli in rosso e blu sono all'interno della colonna del testo. In tutto il codice, infine, si rilevano titoli correnti in rosso e blu; titoli in rosso; saltuari riempitivi di riga nei titoli e ritocchi delle maiuscole in rosso. Sui margini si leggono anche le indicazioni per i numeri dei capitoli, perlopiù rifilate. Nel fascicolo aggiunto in fine di codice (cc. 420*r*a-423*v*a) l'iniziale *T* a c. 420*r*a è filigranata in rosso e blu; presenti anche i titoli in rosso e segni di paragrafo in rosso e blu alternati.

Al codice sono stati aggiunti due fascicoli, di quattro carte ciascuno, in pergamena[64]. Il secondo è stato lasciato bianco, mentre il primo fascicolo contiene la «Tabula

[64] Si vedano la descrizione interna e l'avvertenza alla nota 62.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

epistularum et euangeliorum tam de tempore quam de sanctis secundum consuetudinem fratrum predicatorum» (cc. 420*r*a-423*r*a), e l'«Origo prophetie Dauid regis» (cc. 423*r*b-423*v*a), il prologo ai Salmi attribuito allo pseudo Beda (1665). La mano del copista è databile alla metà del Trecento, sicuramente posteriore al 1323, anno in cui venne canonizzato san Tommaso d'Aquino, presente tra i santi dell'Ordine dei Predicatori menzionati nella seconda parte della *Tabula*.

La legatura, del sec. XVII, è in piatti di cartone, leggermente imbarcati, coperti in marocchino rosso, ora scurito. Le coperte anteriore e posteriore sono decorate con cornici dorate; al centro dei piatti compare il monogramma IHS, anch'esso in oro, con la croce e i tre chiodi. Il dorso è a 5 nervi rilevati. Sulle contrograffe e sui fermagli in bronzo, non databili allo stato attuale degli studi, è rappresentata una donna con un bambino in braccio, probabilmente simbolo della Carità, con ai piedi un putto. Le carte di guardia sono cartacee, presumibilmente francesi, della metà del XVII secolo[65]. Il codice è stato rifilato.

Il codice appartiene alla biblioteca della corte sassone almeno dal 1738 (a c. 1*r* timbro della Königlichen Öffentlichen Bibliothek di Dresda).

Beyer 1738, p. 109; Götze 1746, p. 351; Scheureck 1755, c. 61*r*, n. 442; Ebert 1822, p. 40; Schmidt 1906, pp. 62-63; *Manuscripta Mediaevalia*.

Mscr. Dresd. A. 179

Francia settentrionale, sec. XIII, terzo quarto

1. cc. 2*r*a-239*r*a Biblia sacra (43 prologhi)
2. cc. 241*r*a-258*v*c Interpretationes nominum Hebraicorum (su fascicolo aggiunto, redatto da mano coeva), *inc.* «Aaz apprehensio uel apprehendens. Ad testificans uel testimonium»; *expl.* «Zuzim consiliantes eos uel consiliatores eorum»

Ep. ad Paulinum (2*r*a-3*v*a; 284); *Prol. in Pentatheucum* (3*v*a-b; 285); Gn (4*r*a-15*r*a); Ex (15*r*a-24*r*a); Lev (24*r*a-30*r*a); Nm (30*r*a-38*r*b); Dt (38*r*b-45*v*b); Ios (45*v*b-51*r*a); Idc (51*r*a-56*v*a); Rt (56*v*a-57*r*b); 1Re *Prol.* (57*r*b-57*v*b; 323); 1Re (57*v*b-65*v*a); 2Re (65*v*a-71*v*a); 3Re (71*v*a-78*r*b); 4Re (78**r**b-84*v*b); 1Par *Prol.* (84*v*b-85*r*a; 328); 1Par (85*r*a-90*v*a); 2Par (90*v*a-

[65] La porzione di filigrana che si rileva a c. II' rappresenta la metà superiore di uno stemma suddiviso almeno in due parti, a destra una stella e a sinistra tre gigli, e circondato da una decorazione poco visibile. Sulla sommità sembra esserci un giglio al di sopra del quale sono tracciate le lettere «CB». Analogie sono state riscontrate con i disegni delle filigrane dei nr. 649 (Parigi, 1640) e nr. 650 (Parigi, 1650) in Heawood 1969, pl. 101, dove però non ci sono esempi con le due iniziali.

97*v*b); 1Esd *Prol.* (97*v*b; 330); 1Esd (97*v*b-99*v*b); Nee (99*v*b-102*v*b); Est *Prol.* (102*v*b; 341); Est (102*v*b-105*r*b); Tb *Prol.* (105*r*b; 332); Tb (105*r*b-107*r*b); Idt *Prol.* (107*r*a-107*v*a; 335); Idt (107*v*a-110*r*a); 1Macc *Prol.* (110*r*a; 551); 1Macc (110*r*a-116*v*a); 2Macc (116*v*a-120*v*b); Is *Prol.* (121*r*a; 482); Is (121*r*a-130*r*a); Ier *Prol.* (130*r*a; 487); Ier (130*r*a-142*v*a); Lam (142*v*a-143*v*a); *Oratio Ieremiae* (143*v*a); Bar *Prol.* (143*v*a; 491); Bar (143*v*a-145*r*a); *Epistula Ieremiae* (145*r*a); Ez *Prol.* (145*r*a; 492); Ez (145*r*a-155*v*b); Dan *Prol.* (155*v*b-156*r*a; 494); Dan (156*r*a-160*v*a); Os *Prol.* (156*r*a; 500); Os (156*r*a-161*v*b); Iohel (161*v*b-162*v*b); Am (162*v*b-163*v*a); Abd (163*v*a-163*v*b); Iona (163*v*b-164*r*a); Mi (164*r*a-165*r*a); Nah (165*r*a-165*r*b); Ab (165*r*b-165*v*b); Soph (165*v*b-166*r*a); Agg (166*r*b-166*v*a); Zc (166*v*a-168*r*a); Ml (168*r*a-168*v*a); Iob *Prol.* (168*v*a-168*v*b; 344); Iob *Prol.* (168*v*b-169*r*a; 357); Iob *Prol* (169*r*a; 350); Iob *Prol.* (169*r*a; 349); Iob (169*r*a -174*r*a); Pr *Prol.* (174*r*a; 457); Pr (174*r*a-178*r*b); Eccle (178*r*b-179*v*b); Ct (179*v*b-180*v*a); Eccli *Prol.* (180*v*a; 26; aggiunto sul margine inferiore); Eccli (180*v*a-188*v*a); Sap *Prol.* (188*v*a; 468; aggiunto sul margine inferiore); Sap (188*v*a-191*v*a); Mt *Prol* (191*v*a-191*v*b; 595); Mt *Prol.* (192*r*a; 601); Mt (192*r*a-198*r*b); Mc *Prol.* (198*r*b-198*v*a; 607); Mc (198*v*a-202*v*b); Lc *Prol.* (202*v*b; 49); Lc (202*v*b-209*v*a); Ioh *Prol.* (209*v*a-209*v*b; 624); Ioh (209*v*b-214*v*a); At *Prol.* (214*v*a-214*v*b; 640); At (214*v*b-221*v*a); Rm *Prol.* (221*v*a; 651); Rm *Prol.* (221*v*a; 677); Rm (221*v*a-221*v*b); 1Cor *Prol.* (223*v*b; 685); 1Cor (223*v*b-225*v*b); 2Cor *Prol.* (225*v*b; 699); 2Cor (225*v*b-227*v*b); Gal *Prol.* (227*v*b; 707); Gal (227*r*b-228*r*a); Eph *Prol.* (228*r*a; 716); Eph (228*r*a-228*v*b); Phil *Prol.* (228*v*b; 728); Phil (228*v*b-229*r*b); Col *Prol.* (229*r*b; 736); Col (229*r*b-229*v*b); 1Ts *Prol.* (229*v*b; 747); 1Ts (229*v*b-230*r*b); 2Ts *Prol.* (230*r*b); 2 Ts (230*r*b-230*v*a); 1Tm *Arg.* (230*v*a; 765); 1Tm (230*v*a-231*r*a); 2Tm *Prol.* (231*r*a; 772); 2Tm (231*r*a-231*v*a); Tit *Prol.* (231*v*a; 780); Tit (231*v*a-231*v*b); Philem *Prol.* (231*v*b; 783); Philem (231*v*b); Eb *Prol.* (231*v*b; 793); Eb (231*v*b-233*v*a); Ic *Prol.* (233*v*a; 783); Ic (233*v*b-234*r*b); 1Pt (234*r*b-234*v*b); 2Pt (234*v*b-235*r*b); 1Ioh (235*r*b-235*v*b); 2Ioh (235*v*b-236*r*a); Iud (236*r*a-236*r*b); Ap (236*r*b-239*r*a).

Membr. (il contrasto cromatico tra lato carne e lato pelo è ben visibile); I, 257 (258); una mano recente ha numerato a matita l'intero codice, compresa la carta di guardia, membranacea; bianche le cc. 239*v*-240*v*; 211 × 146 = 6 [180] 25 × 15 [57 (4/3) 55] 12 (c. 20*r*); 180 × 134 = 3/2/3 [137] 35 × 18 [42 (4) 40] 30 (c. 61*r*; cc. 2*r*-239*r*); 208 × 143 = 6 [192] 12 × 5 [42 (2/2) 39 (2/2) 42] 7 (c. 250*r*; cc. 241*r*-258*v*); $1\text{-}9^{12}$, 10^{11}, $11\text{-}20^{12}$, 21^{18}; richiami appena visibili e presenti in tutto il codice; rigatura a colore; rr. 60 / ll. 59 (c. 20*r*; cc. 2*r*-239*r*); rr. 73 / ll. 72 (c. 250*r*; cc. 241*r*-258*v*); unità di rigatura: 3.

Una sola mano scrive l'intero codice alternando inchiostri di colore diverso e usando una *littera textualis* piuttosto alta (circa 2 mm) dalle linee spezzate, molto irregolare. La scrittura è sollevata rispetto al rigo. Sono rispettate le caratteristiche generali della gotica. Le aste ascendenti delle lettere presentano la forcellatura. Tutte le lettere hanno un tratto di completamento sul rigo verso destra che a volte si congiunge con la lettera successiva. In fine di parola viene usata quasi sempre la *s* tonda (*s* maiuscola). La *z* è a forma di *2* e le *y* hanno il puntino sovrastante. Le *d* sono perlopiù tonde con l'asta di diverse lunghezze e inclinazioni, a volte con il tratto superiore che ripiega verso destra; a inizio rigo le aste sono particolarmente allungate e inclinate. Si osservano anche *d* dirit-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

te. La *r* a forma di *2* non viene usata solo dopo le linee curve ma spesso anche dopo la *a*; all'interno di parola a volte si trova la *R* a morfologia capitale. Il segno tachigrafico per *et* è in forma di *7*; molto frequente è la forma tachigrafica per *est* (·-; disposti in verticale). Si contano circa 4-6 abbreviazioni per rigo. Numerose integrazioni di prima mano sui margini, alcune incorniciate in rosso; all'interno del testo sono numerose le correzioni su rasura, scritte con un inchiostro più chiaro.

A c. 5*v* nel margine inferiore nei pressi di Genesi 10,19, di mano molto vicina a quella del testo, si legge il versetto: «Cham ridet dum membra uidet nudata parentis / Iudei risere Dei mortem pacientis» (cfr. Walther 1963, p. 313, n. 2710), per inserire il quale è stata preparata anche la rigatura a colore. A c. I*r*, vicino al margine interno, una mano vicina al copista, o il copista stesso, redige anche l'indice dei libri, con l'indicazione della loro quantità (es. «Gene. I», «Reg. IIII»). Sulla stessa carta, una mano più tarda, della fine del secolo, con scrittura corsiva e densa di abbreviazioni annota il numero dei capitoli di ogni libro. Sui margini si rilevano poche note, coeve, e diverse *maniculae*. Alcuni segni, probabilmente legati alla liturgia, sui margini interni in corrispondenza del libro dell'Esodo (cc. 15*v*-16*r*) «vi p», «vii p» «viii p». Presenza di numerosi segni di attenzione.

L'apparato decorativo è costituito da iniziali intarsiate e filigranate in rosso e blu poste all'inizio dei libri (5-6 linee; le aste più lunghe delle lettere *I*, *P*, ecc., si stendono anche su 18-20 linee) e da iniziali filigranate in rosso e blu utilizzate per i prologhi (4-5 linee). Iniziali filigranate in rosso e blu minori sono posizionate all'inizio dei capitoli (2-3 linee). In tutto il codice sono presenti titoli in rosso, titoli correnti in rosso e blu; numeri dei capitoli in rosso e blu alternati (a volte solo in rosso, o solo in blu), che quando sono sui margini esterni sono preceduti da segno di paragrafo di colore opposto; ritocchi delle maiuscole in rosso; spazi riservati per i titoli. Presenza di lettere guida. Nel fascicolo aggiunto, contenente le *Interpretationes*, si rilevano iniziali semplici maggiori e minori, titoli, titoli correnti, maiuscole toccate in rosso (cc. 241*r*-258*v*).

La presenza di una netta cesura, oltre alle differenze rilevabili nella scrittura e nella decorazione, sembrano confermare che il fascicolo con le *Interpretationes* (cc. 241-258) sia stato aggiunto in un secondo momento, anche se la mano che lo compone non è troppo lontana da quella che scrive il testo biblico[66].

La legatura è cinquecentesca, in assi in legno ricoperte con pergamena decorata a secco con filetti e con fregi a losanga maggiori e minori; presenza delle controgaffe anteriore e posteriore. Sul piatto posteriore è evidente il foro provocato dal gancio della catena. Il dorso ha tre nervi rilevati; sul compartimento superiore si legge il titolo manoscritto: «Biblia scripta latina», al di sotto del quale si intravede un numero, forse «[1 o 7]9», ma l'inchiostro ormai sbiadito rende difficile la lettura. Sul compartimento centrale, sempre manoscritta, è una «B». Il codice è stato fortemente rifilato.

Sulla coperta anteriore si legge grazie alla lampada di Wood: «Ecclesie Sancte Trinitatis», anche se non con chiarezza; la lampada purtroppo si è rivelata inutile per la la

[66] Si vedano la descrizione interna e l'avvertenza alla nota 62.

nota di possesso cancellata a c. 1*r*. Sul contropiatto anteriore, un'altra mano, si direbbe trecentesca, scrive: «Et frueris laude librum lege postea claude». Il codice venne acquisito dal conte von Brühl negli anni tra il 1733 e il 1763 e, successivamente, entrò nella biblioteca elettorale.

Schenckel 1768-1782, c. 13*v*, n. 180; Ebert 1822, p. 52; Schmidt 1906, p. 77; *Manuscripta Mediaevalia*.

Mscr. Dresd. A. 197

Francia settentrionale, XIII secolo, prima metà

1*r*a-392*r*b Biblia sacra (36 prologhi e un *argumentum*)

Ep. ad Paulinum (1*r*a-3*r*b;284); *Prol. in Pentatheucum* (3*r*b-3*v*b; 285); Gn (4*r*a-20*r*b); Ex (20*r*b-32*v*b); Lev (32*v*b-40*v*b); Nm (41*r*a-52*r*a); Dt (52*r*a-61*r*b); Ios *Prol.* (61*r*b-61*v*a; 311); Ios (61*v*a-69*r*b); Idc (69*r*b-76*v*b); Rt (76*v*b-77*v*b); 1Re *Prol.* (77*v*b-78*r*b; 323); 1Re (77*r*a-87*v*b); 2Re (87*v*b-96*r*a); 3Re (96*r*a-105*v*b); 4Re (105*v*b-114*v*b); Iob *Prol.* (119*r*a-119*v*a; 344); Iob (119*v*a-137*r*b); Tb *Prol.* (137*r*b-137*v*a; 332); Tb (137*v*a-141*v*a); Idt *Prol.* (141*v*a; 335); Idt (141*v*b-147*v*a); Est *Prol.* (147*v*a-147*v*b; 341); Est (147*v*b-152*v*b); Pr *Prol.* (152*v*b-153*r*a; 457); Pr (153*r*a-162*r*a); Eccle (162*r*a-165*r*b); Ct (165*r*b-166*v*b); Sap (166*v*b-173*v*a); Eccli *Prol.* (173*v*a-173*v*b; 26); Eccli (173*v*b-189*v*b); Is *Prol.* (189*v*b-190*r*a; 482); Is (190*r*a-207*r*b); Ier *Prol.* (207*r*b; 487); Ier (207*r*b-228*v*a); Lam (228*v*a-232*r*b); *Epistula Ieremiae* (233*r*b); Ez *Prol.* (233*r*b; 492); Ez (233*r*b-254*r*a); Dan *Prol.* (254*r*a-254*v*a; 494); Dan (254*v*a-263*v*a)[67]; Os *Prol.* (263*v*a; 500); Os (263*v*a-266*v*a); Iohel *Prol.* (266*v*a-266*v*b; 511); Iohel (266*v*b-268*r*a); Am *Prol.* (268*r*a-268*r*b; 515); Am (268*r*b-270*v*a); Abd *Prol.* (270*v*a-270*v*b; 519); Abd (270*v*b-271*r*b); Iona *Prol.* (271*r*b-271*v*a; 524); Iona (271*v*a-272*r*b); Mi *Prol.* (272*r*b; 526); Mi (272*r*b-274*r*a); Nah *Prol.* (274*r*a-272*r*b; 528); Nah (272*r*b-275*r*a); Ab *Prol.* (275*r*a-275*r*b; 530); Ab (275*r*b-276*r*a); Soph *Prol.* (276*r*a; 534); Soph (276*r*a-277*r*a); Agg *Prol.* (277*r*a-277*r*b; 538); Agg (277*r*b-278*r*a); Zc *Prol.* (278*r*a- 278*r*b; 539); Zc (278*r*b-282*r*a); Ml *Prol.* (282*r*a-282*r*b; 543); Ml (282*r*b-283*r*b); Mt *Prol.* (283*v*a; 590); Mt (283*v*b-299*r*b); Mc *Prol.* (299*r*b-299*v*a; 607); Mc (299*v*a-308*v*a); Lc *Prol.* (308*v*a-309*r*a; 620); Lc (309*r*a-322*v*a); Ioh *Prol.* (322*v*a-322*v*b; 624); Ioh (322*v*b-333*v*a); Rm (333*v*a; 669-670); Rm *Prol.* (334*r*b; 677); Rm (334*r*b-339*v*a); 1Cor (339*v*a-341*v*b); 2Cor (341*v*b-347*r*b); Gal (347*r*b-349*r*a); Eph (349*r*a-351*r*a); Phil (351*r*a-352*r*b); Col (352*r*b-353*v*a); 1Ts (353*v*a-354*v*b);

[67] A conclusione del capitolo 12 del libro di Daniele (c. 261*v*b), alcune righe, corrispondenti a una delle note geronimiame, sono state sottolineate in rosso: «Huc usque Danielem in Hebreo uolumine legimus cetera que sequitur usque ad finem libri de Theodotionis editione translata sunt».

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

2Ts (354*v*b-355*r*b); 1Tm (355*v*a-356*v*b); 2Tm (356*v*b-357*v*b); Tit (358*r*a-358*v*a); Philem (358*v*a-358*v*b); Eb (358*v*b-363*r*a); Ic *Prol.* (363*r*a-363*r*b; 809); Ic *Arg.* (363*r*b; 806); Ic (363*r*b-364*v*b); 1Pt (364*v*b-366*r*b); 2Pt (366*r*b-367*r*b); 1Ioh (367*r*b-368*v*b); 2Ioh (368*v*b-369*r*a); 3Ioh (369*r*a-369*r*b); Iud (369*r*b-369*v*b); Ap *Prol.* (369*v*b-370*r*b; 839); Ap (370*r*b-378*r*a); At *Prol.* (378*r*a-378*r*b; 640); At (378*r*b-392*r*b).

Membr. (il contrasto cromatico tra lato carne e lato pelo è ben visibile; si rileva la presenza di alcuni fori e di macchie d'uso)**;** III, 387 (392), II'; salto della numerazione da c. 122 a c. 130; ripetuto il numero delle cc. 181 e 182; cartulazione antica, trecentesca; bianca la c. 118; 178 × 135 = 12 [132] 34 × 16 [38 (8) 37] 36 (c. 19*r*); 1-9^{12}, 10^{10}, 11-15^{12}, 16^{11}, 17^{4}, 18-32^{12}, 33^{14}; rigatura a colore: alle cc. 61*r*-115*v*, 283*v*-306*v* le linee appaiono più scure e vivide; rr. 51 / ll. 51 (la scrittura comincia al di sopra del primo rigo); unità di rigatura: 2,58.

Sono state individuate almeno quattro mani:

Copista A	Copista B	Copista C	Copista D
cc.1*r*a-60*v* (fascc. 1-5)	cc. 61*r*-115*v* (fascc. 6-10)	cc. 116*r*-117*v* (fasc. 10)	
cc. 119*r*a-189vb (fascc. 11-16)	c. 189*v*b (fasc. 16)		cc. 190*r*a-198*v*a (fascc. 16-17)
cc. 199*r*a-283*r*b (fascc. 18-25)	cc. 283*v*a-306*v*b (fascc. 25-26)		cc. 307*r*a-392*r*b (fascc. 27-33)

Mano A: l'andamento della scrittura, sollevata rispetto al rigo, è molto irregolare, leggermente inclinato verso destra, con frequenti abbreviazioni. Il tratto di completamento delle aste discendenti delle lettere è vistosamente curvato verso destra; quello della *h* si chiude invece a sinistra quasi a toccare il corpo della lettera. A inizio di parola si rileva la *s* a sigma. Le *d* sono sia curve, a volte con la bandiera che ripiega verso destra, sia diritte. La *y* ha sempre il puntino. La *et* tachigrafica in forma di *7* tagliato al centro da una lineetta scende leggermente sotto il rigo. Il copista A usa volentieri anche la nota tironiana per *est* (·-; disposti in verticale), ma oltre alla forma estesa è presente anche il segno *ē*.

Mano B: anche l'andamento di questa seconda mano, che utilizza un inchiostro più chiaro, è piuttosto irregolare. La scrittura è sollevata rispetto al rigo; il tratto è spezzato e le lettere appaiono compresse lateralmente, dando l'impressione di essere leggermente più alte di quelle di A. Nelle aste ascendenti delle lettere il tratto di completamento si piega verso destra. A fine parola, la *s* viene usata sia tonda (s maiuscola) sia diritta; la *y* è con il puntino. Gli apici sulle *i* vengono usati in caso di *i* geminata o per *i* che seguono e precedono nasali. La *et* tachigrafica si presenta, seppur raramente, anche senza lineetta centrale. Le abbreviazioni compaiono in numero minore rispetto ad A.

Mano C: questo copista interviene solo alle cc. 116*r*-117*v* ma si fa notare con una scrittura, sollevata rispetto al rigo, piuttosto incerta anche se lo spazio tra una parola e

l'altra la rende comunque ben leggibile. Si distingue in particolare per l'uso di una *x* i cui due tratti sono leggermente staccati, ma uniti tra loro da un brevissimo trattino. A c. 117*v*, il copista C pur di finire il testo entro la pagina serra le righe della parte finale della colonna b, e si spinge nel margine inferiore superando la rettrice orizzontale. In questo modo lascia del tutto bianca l'ultima carta del fascicolo. Sul quaderno successivo riprende a lavorare la mano A.

Mano D: tra tutte è quella che usa un andamento più regolare. La scrittura, sollevata rispetto al rigo, è tondeggiante ma piuttosto compressa lateralmente. A fine parola, la morfologia della *s* è sia tonda (*s* maiuscola) sia diritta; la *y* è con il puntino. La parte superiore delle ascendenti si chiude con un trattino orizzontale piuttosto deciso. La *et* è resa con il segno *7* tagliato al centro da una lineetta; usa il segno tachigrafico anche per *est* (-; disposti in verticale). A c. 198*v*a, D scrive solo poche righe del capitolo 35 del libro di Isaia, lasciando in bianco sia la colonna a sia la b. Il testo, senza lacune, viene ripreso a c. 199*r*a, all'inizio del nuovo fascicolo, dalla mano A.

Caratteristiche comuni nella grafia delle lettere, che rispettano le regole generali della gotica, inducono a ritenere che si tratti di copisti della stessa bottega ed è infatti difficile individuare con nettezza e sicurezza le caratteristiche delle singole mani. Il criterio di suddivisione del lavoro non è legato alla struttura dei fascicoli o all'inizio dei libri.

Nell'intero codice si individuano almeno cinque strati di note marginali. Una mano assai prossima ai copisti principali integra e corregge il testo in tutto il codice; un'altra, sempre coeva e, si direbbe, dello stesso ambiente, inizia i suoi interventi, riconoscibili in tutto il codice, con «al(ia)» e indica forme alternative di testo in passaggi molto brevi e senza fonte. In altri casi, invece, indica la concordanza con altri libri biblici o altre versioni, in particolare con la versione dei Settanta, che introduce con il numero romano «LXX», seguito dal testo. Da c. 4*r* a c. 21*r* una mano trecentesca si limita ad annotare, con un inchiostro molto scuro, l'argomento trattato dal testo presente nella pagina, a volte nella singola colonna. Il quarto lettore, della prima metà del Trecento, annota fittamente sui margini, nell'interlinea e nell'intercolumnio (cc. 1*r*; 3*v*-16*r*; 20*r*-40*r*; 42*r*-117*v*, 147*v*-151*r*; 163*v*-165*r*; 167*r*-181*v*, 263*v*-269*v*, 286*v*, 292*r*-294*r*; 296*v*-297*r*; 310*r*-362*v*, 365*r*-392*v*). In alcuni casi scrive coprendo parzialmente decorazione e testo. Infine, una mano del XV secolo interviene molto raramente, con brevi note esplicative (cc. 4*r*; 285*v*, 286*r*-*v*, 288*r*-*v*, 291*r*; 296*r*; 318*r*). Per tutto il codice si susseguono *maniculae* e segni di attenzione, ma anche segni e lettere riconducibili a pratiche liturgiche. A c. 392*v*a un'altra mano, molto simile alla mano C, aggiunge il prologo al libro di Giobbe, «Si aut ficellam (*sic*)» (Stegmüller 1950, n. 357) e sulla colonna b, il prologo di Girolamo all'Ecclesiastico (3351), seguito dal prologo alla Sapienza (468), quindi da quello a Baruch (491), forse per ovviarne alla mancanza nel testo del codice. Sul *verso* della c. 118, rimasta bianca, una mano della metà del Trecento – la stessa che numera il manoscritto – ha redatto l'indice dei libri contenuti nel codice, dando anche notizia della mancanza dei libri dei Paralipomeni, di Esdra, dei Maccabei e dei Salmi.

L'iniziale istoriata posta all'inizio del libro della Genesi (c. 4*r*) rappresenta la Maestà di Dio, raffigurato in giovani sembianze con una barba appena accennata, e con i piedi

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

nudi scoperti; sul capo sono disposte come aureola sette colombe, a raffigurare i giorni della creazione. La figura poggia su un piedistallo sorretto da volute zoomorfe e fitomorfe in rosa, blu, verde e viola, chiuse in una doppia cornice in rosa e in nero, su fondo blu. A c. 1*r*, l'iniziale della *Epistula ad Paulinum* è ornata con elementi fitomorfi; anche qui i colori dominanti sono il rosa e il blu. Le iniziali poste all'inizio dei libri e dei prologhi sono intarsiate e filigranate in rosso e blu; la decorazione delle lettere poste all'inizio dei capitoli risente in parte dei passaggi da una mano all'altra: si rilevano, infatti, segni di paragrafo in rosso e blu alternati (1*r*-3*v*), iniziali semplici minori (4*r*-60*v*; 119*r*-189*v*; 307*r*-392*v*); iniziali filigranate minori (61*r*-117*v*, 190*r*-198*v*). I numeri dei capitoli sono in rosso e blu alternati (posti sul margine alle cc. 4*r*-60*v*; 119*r*-189*v*; 307*r*-392*v* e all'interno delle colonne, seppur irregolarmente, alle cc. 61*r*-117*v*, 190*r*-198*v*); li precedono segni di paragrafo in rosso o blu a seconda del colore del primo numero. In tutto il codice sono presenti, inoltre, titoli correnti in rosso e blu; ritocchi delle maiuscole in rosso; spazi riservati per i titoli.

La legatura, probabilmente di epoca settecentesca, è in assi di legno coperte in velluto, in origine blu o viola. Il colore appare piuttosto sbiadito e il tessuto è consumato soprattutto sul dorso. I tagli sono dorati, goffrati sui tagli di testa e di piede, nei pressi della cucitura.

Il codice risulta presente nella biblioteca della corte sassone almeno dal 1755: a c. I*v* si legge l'antica segnatura: «442b». Sulla carta di guardia I*r* una mano settecentesca avverte delle mancanze.

Scheureck 1755, c. 61*r*, n. 442b; Ebert 1822, p. 52; Falkenstein 1839, p. 186; Schmidt 1906, p. 84; *Manuscripta Mediaevalia*.

Mscr. Dresd. A.201

Francia settentrionale, XIII secolo, metà (ante 1264)

1. cc. 2*r*-[2a]*v* *Tabula* [...] *et epistularum totius anni* (tit. nel ms.; su fascicolo aggiunto)
2. cc. 4*r*a-318*v*a Biblia sacra (70 prologhi e 8 *argumenta*)
3. cc. 319*r*a-339*v*a Interpretationes nominum Hebraicorum, *inc.* «Aaz apprehendens uel apprehensio. Aan nubes. Ad testificans uel testimonium»; *expl.* «Zuzim consiliantes eos uel consiliatores eorum»

Ep. ad Paulinum (4*r*a-5*v*b; 284); *Prol. in Pentatheucum* (5*v*b-6*r*a; 285); Gn (6*r*a-18*r*b); Ex (18*r*b-28*r*b); Lev (28*r*b-35*r*a); Nm (35*r*a-44*v*b); Dt (44*v*b-54*r*a); Ios *Prol.* (54*r*a-b; 311); Ios (54*r*b-60*v*a); Idc (60*v*a-67*r*a); Rt (67*r*a-68*r*a); 1Re *Prol.* (68*r*A-*v*a; 328); 1Re (68*v*a-77*r*b); 2Re (77*r*b-84*r*a); 3Re (84*r*b-92*r*b); 4Re (92*r*b-99*v*b); 1Par *Prol.* (99*v*b-100*r*a); 1Par (100*r*b-107*r*a); 2Par (107*r*a-116*r*a), *Oratio Manasse* (16*r*a; 93,2); 1Esd *Prol.* (116*r*a-b; 330); 1Esd (116*r*a-118*v*b); 2Esd (118*v*b-122*r*b); 3Esd (122*r*b-125*v*b); Tb *Prol.* (126*r*a-126*r*a; 332); Tb

(126*r*a-128*v*a); Idt *Prol.* (128*v*a; 335); Idt (128*r*a-131*r*b); Est *Prol.* (131*r*b-132*r*a; 341)[68]; Est (132*r*a-135*r*b); Iob *Prol.* (135*r*b-*v*a; 344); Iob (135*v*a-142*r*b); Ps *Prol.* (142*r*b; 414); Ps *Prol.* (142*r*b-*v*a; 430); Ps (142*v*a-158*v*a); Pr *Prol.* (158*v*a; 457); Pr (158*v*a-163*v*b); Eccle (164*r*a-165*v*b); Ct (165*v*b-166*v*b); Sap (166*v*b-170*v*b); Eccli *Prol.* (170*v*b; 26); Eccli (170*v*b-181*r*a) *Oratio Salomonis* (c. 181*r*a); Is *Prol.* (181*r*a-b; 482); Is *Prol.* (181*r*b; 480); Is (181*r*b-192*v*a); Ier *Prol.* (192*v*a; 487); Ier (192*v*a-206*r*b); Lam (206*r*b-207*v*a); *Oratio Ieremiae prophetae* (207*v*a); Bar *Prol.* (207*v*a; 491); Bar (207*v*a-208*v*b); *Epistula Ieremiae* (208*v*b-209*r*b); Ez *Prol.* (209*r*b; 492); Ez (209*r*b-222*r*a); Dan *Prol.* (222*r*a-b; 494); Dan (222*r*b-227*r*a); Os *Prol.* (227*r*a-b; 500); Os *Prol.* (227*r*b; 504); Os (227*r*b-228*v*b); Iohel *Prol.* (228*v*b-229*r*a; 511); Iohel (229*r*a-229*v*a); Am *Prol.* (229*v*a-b; 515); Am (229*v*b-231*r*a); Abd *Prol.* (231*r*a; 519); Abd *Prol.* (231*r*b; 516); Abd (231*r*b); Iona *Prol.* (231*r*b-*v*a; 524); Iona *Prol.* (231*v*a; 521); Iona (231*v*a-232*r*a); Mi *Prol.* (232*r*a; 526); Mi *Prol.* (232*r*a; 525); Mi (232*r*b-233*r*b); Nah *Prol.* (233*r*b; 528); Nah *Prol.* (233*r*b; 527); Nah (233*r*b-233*v*b); Ab *Prol.* (233*v*b-234*r*b; 531); Ab *Prol.* (234*r*b; 530); Ab *Prol.* (234*r*b; 529); Ab (234*r*b-234*v*b); Soph *Prol.* (235*r*a; 534); Soph *Prol.* (235*r*a; 533); Soph (235*r*a-236*v*a); Agg *Prol.* (235*v*b; 538); Agg *Prol.* (235*v*b; 535); Agg (236*r*a-b); Zc *Prol.* (236*r*b; 539); Zc *Prol.* (236*v*a; 540); Zc (236*v*a-238*v*a); Ml *Prol.* (238*v*a; 543); Ml *Prol.* (238*v*a-b; 545); Ml (238*v*b-239*r*b); 1Macc *Prol.* (239*r*b-*v*b); 1Macc (239*v*b-248*r*a); 2Macc (248*r*b-254*r*b); Mt *Prol.* (254*r*b; 590); Mt *Prol.* (254*r*b-254*v*a; 589); Mt (254*v*a-262*v*b); Mc *Prol.* (262*v*b; 607); Mc (263*r*a-268*r*a); Lc *Prol.* (268*r*a; 620); Lc *Prol.* (268*r*a-b; 49); Lc (268*r*b-277*r*b); Ioh *Prol.* (277*r*b; 624); Ioh (277*r*b-283*v*b); Rm *Prol.* (284*r*a; 677); Rm (284*r*a-287*r*b); 1Cor *Prol.* (287*r*b; 685); 1Cor (287*r*b-290*v*a); 2Cor *Prol.* (290*v*a; 699) 2Cor (290*v*a-292*v*a); Gal *Prol.* (292*v*a; 707); Gal (292*v*a-293*v*a); Eph *Prol.* (293*v*a-b; 716); Eph (293*v*b-294*v*b); Phil *Prol.* (294*v*b; 728); Phil (294*v*b-295*v*a); Col *Prol.* (295*v*a; 736); Col (295*v*a-296*r*b); Laod *Prol.* (296*r*b; 233); Laod (296*r*b-*v*a); 1Ts *Prol.* (296*v*a; 747); 1Ts (296*v*a-297*r*b); 2Ts *Prol.* (297*r*b; 752); 2Ts (297*r*b-*v*a); 1Tm *Arg.* (297*v*a; 765); 1Tm (297*v*a-298*v*a); 2Tm *Prol.* (298*v*a; 772); 2Tm (298*v*a-299*r*a); Tit *Prol.* (299*r*a; 780); Tit (299*r*a-*v*a); Philem *Prol.* (299*v*a; 783); Philem (299*v*a-b); Eb *Prol.* (299*v*b; 793); Eb (299*v*b-302*r*a); At *Prol.* (302*r*a; 640); At *Prol.* (302*r*a-b; 631); At (302*r*a-310*r*b); Ic *Prol.* (310*r*b-310*v*a; 1632); Ic *Prol.* (310*v*a; Berger 294); Ic (310*v*a-311*r*b); 1Pt *Arg.* (311*r*b; 812); 1Pt (311*r*b-312*r*b); 2Pt *Arg.* (312*r*b; 818); 2Pt (312*r*b-312*v*b); 1Ioh *Arg.* (312*v*b; 822); 1Ioh (312*v*b-313*v*a); 2Ioh *Arg.* (313*v*a; 823); 2Ioh (313*v*a-b); 3Ioh *Arg.* (313*v*b; 824); 3Ioh (313*v*b); Iud *Arg.* (313*v*b; 825); Iud (313*v*b-314*r*a); Ap *Prol.* (314*r*a-b; 835); Ap *Prol.* (314*r*b-*v*a; 829); Ap (314*v*a-318*v*a; 839).

Membr. (il contrasto cromatico tra lato carne e lato pelo è ben visibile; si rilevano diversi strappi e tagli); I, 339; numerazione a matita di mano recente, che conta anche

[68] All'*explicit* «serui Christi esse non possunt», viene aggiunta una parte della prefazione geronimiana: «Rursum in libro Hesther alfabetum (*sic*) ex minio usque ad tetham litteram facimus diuersis in locis, uolentes scilicet LXX interpretum ordinem per haec insinuare studioso lectori. Nos eius iuxta morem Hebreum ordinem persequi etiam in LXX editionem maluimus».

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

la carta di guardia iniziale, cartacea, e due delle tre carte del fascicolo pergamenaceo contenente la Tavola delle letture (la prima e l'ultima, cc. 2 e 3); bianca la c. 3*r*, mentre sul verso una mano trecentesca ha aggiunto l'indice dei libri contenuti nel codice; 178 × 122 = 1/2/9 [120] 46 × 15 [2/36 (4) 36/2] 12/3/12 (c. 22*r*, 4*r*-318*v*); 178 × 122 = 3 / 3 / 8 [118] 46 × 7 [4 / 29 / 4 / 30 / 4 / 29] 4 / 11 (c. 329*r*, 319*r*-339*v*); 1^{3}, $2\text{-}17^{12}$, 18^{11}, $19\text{-}27^{12}$, 28^{20}, 29^{5}; tracce di segnatura a registro (cc. 52*r*, 64*r*, 100*r*, 219*r*, 231*r*, 267*r*, 279*r*, 291*r*, 303*r*, 315*r*, 335*r*); rigatura a colore; rr. 57 / ll. 56; unità di rigatura: 2,1.

Una sola mano scrive l'intero codice usando una *littera textualis* di piccole dimensioni (meno di 1 mm), sollevata rispetto al rigo. Sono rispettate le caratteristiche generali della gotica. La *d* è sempre onciale e a fine di parola si trova sempre la *s* tonda (*s* maiuscola); assai rare quelle diritte: si vedono in particolare a fine rigo e hanno una forma 'corsiva', inclinata verso destra con la parte inferiore che scende sotto il rigo. Tutte le aste delle lettere, sia ascendenti sia discendenti sono piuttosto slanciate: la parte superiore si chiude sempre con un trattino leggermente piegato verso sinistra, quella inferiore con un tratto di completamento sul rigo verso destra, che a volte tocca la lettera successiva. Le *z* sono a forma di *3* e le *y* non hanno il puntino. La nota tironiana per *et* è resa a forma di *7*. Le abbreviazioni sono tra le 4 e le 6 per rigo; a fine parola per *-us* e per *-m* è usato il segno *3*. Le integrazioni sui margini con relativo segno di richiamo sono numerose, alcune sono state incorniciate in rosso; si rilevano inoltre diversi interventi di correzione su rasura, scritti con inchiostro diverso e sembrerebbe da altra mano, seppur coeva e dalle caratteristiche analoghe alla scrittura del copista.

All'interno della Bibbia si trovano alcune indicazioni liturgiche di mano trecentesca: alle cc. 5*v* e 6*r*, in corrispondenza al testo del prologo al Pentateuco e dei primi versetti della Genesi, si leggono in rosso alcune lettere dell'alfabeto, in minuscolo («a»-«h»); la stessa mano segna poi l'indicazione delle letture «in refectorio», che ritroviamo in nero a c. 315*r,* all'altezza di Matteo 5,31. A c. 255*v* si intravedono solo dei numeri, probabilmente ciò che resta di altre indicazioni di carattere liturgico, perdute a causa della rifilatura delle pagine. A c. 314*v*a, all'inizio del libro dell'Apocalisse, si trova la nota «[.x.] VI post ascensionem Deo / p»; a c. 316*v* sul margine esterno: «p^{i}» oltre a «feria [...]», incompleto a causa della rifilatura, ma che si suppone si riferisca alla prima, dal momento che a c. 317*r*, all'altezza del capitolo 13, si legge «feria 2» e in prossimità del capitolo 15 «feria 3». A c. 3*v* una mano del XIV secolo ha redatto un indice dei libri, che comprende anche le *Interpretationes*, numerati da 1 a 32: «Tot sunt signanda quot libri continentur in isto corpore. Ideo quemlibet librum quare iuxta suum signaculum ut Genesis circa 2 ' ' ' 2cij». Presenza di numerosi segni di attenzione.

L'inchiostro si mostra piuttosto rovinato, in alcuni parti è quasi del tutto caduto, per esempio tra la c. 252*r* e la c. 291*v*. Presenza di piccoli fori dovuti all'acidità dell'inchiostro.

L'apparato decorativo presenta tre iniziali istoriate. A c. 4*r* l'illustrazione contenuta nella lettera *F* dell'*Epistula ad Paulinum* rappresenta Girolamo, con un saio marrone e la tonsura, mentre consegna una lettera nelle mani di un giovane (frate Ambrogio?); l'asta della lettera si prolunga fino al margine inferiore, decorata da sottili colonnine in blu

collegate tra loro da sfere e da fiori, e ornate da foglie. L'iniziale è seguita dalle lettere che compongono la parola «(F)rater» in morfologia capitale e in rosso e blu alternati. A c. 6*r* la Genesi è introdotta dalla rappresentazione della Maestà, su fondo blu con sottili stelle in bianco. Dio è raffigurato in giovani sembianze, con la barba marrone, e il nimbo crociato dorato con i tre bracci della croce in verde; la figura poggia su un basamento di pietra sorretto da ibridi zoomorfi; sul margine inferiore, il triangolo a chiusura dell'asta della lettera contiene ornamenti vegetali. A c. 254*v* l'asta verticale della *L* di «Liber», *incipit* del Vangelo di Matteo, presenta la stessa decorazione della *F* dell'*Epistula*, con due colonnine in blu unite da una sfera; l'ornamentazione è completata da elementi vegetali. Il tratto orizzontale della *L* contiene invece la figura di Matteo inginocchiato in preghiera. Il fondo è rossiccio. L'inizio dei libri è scandito da iniziali intarsiate e filigranate in rosso e blu alternati (5-7 linee); le iniziali poste all'inizio dei capitoli sono filigranate in rosso e blu (2 linee): gli spazi riservati sono talmente ridotti che le iniziali risultano sporgenti dalla colonna; a volte il miniatore è stato costretto a collocarle in esterno rispetto alla colonna, come accade, seppur raramente, anche per i numeri di capitolo. Nei Salmi e nelle *Intepretationes*, in cui il passaggio alla successiva lettera dell'alfabeto è evidenziato da un'iniziale maggiore filigranata in rosso e blu, si rileva la presenza di iniziali semplici minori in rosso e blu alternate. La decorazione del codice è completata da titoli in rosso, numeri dei capitoli e titoli correnti in rosso e blu, ritocchi delle maiuscole in rosso e segni di paragrafo in rosso e blu alternati alle cc. 4*r*-5*v* (l'ultimo a c. 5*v*a è rosso con filigrana in blu); poche sottolineature in rosso. Presenza di lettere guida sul margine; tracce delle indicazioni preparatorie per i titoli correnti e i numeri di capitolo.

Alle cc. 2*r*-[2a]*v* si trova la tavola delle letture per tutto l'anno liturgico redatta da mano di poco successiva all'allestimento del codice[69], «Incipiunt […] et epistularum totius anni», che include, per ogni giorno, una scelta di temi, utile molto probabilmente alle necessità di un predicatore. Un'altra mano di poco posteriore aggiunge alcuni temi sui margini.

La legatura tedesca del sec. XVI è in pelle di maiale con incisioni a secco. Dei due fermagli, quello superiore è completo ed è formato da graffa e contrograffa, il gancio è a spirale e la bindella è in pelle; di quello inferiore restano solo graffa e contrograffa in metallo e un frammento di bindella. Sul dorso sono evidenti tre nervi in rilievo. I tagli sono dorati e goffrati.

Subito al di sotto dell'ultima riga delle *Interpretationes*, a c. 339*v*a, è stata aggiunta la nota: «A constructione mundi 6162 / Ab incarnatione Domini 1264 / A Passione Domini 1231», che indica se non l'anno di copia almeno il *terminus ante quem* dell'allestimento del codice. La nota è ripetuta a lato da mano secentesca. Il libro venne donato al duca sassone Johann Georg nel 1647 in occasione del suo compleanno, il 31 maggio, da Christoph Lorenz di Halberstadt, predicatore di corte. A c. 1*r*, si trova, infatti la dedica: «Ihr Hocfürstlicher dürchlaucht Herrn, Herrn Johann Georg herzogen zue Sachsen,

[69] Si vedano la descrizione interna e l'avvertenza alla nota 62.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Jülich, Cleve und Bergen Landgrafen in Thüringen Marchgrafen zu Meißen auch Ober und Nieder Lausiz, grafen zu der March und Ravenspurg Herrn zum Ravenstein (etc.) deinem gnädigsten Herrn auffdero, Gottlob, abermahls erlebten Geburtts Tag, wahr der 31 maij 1647 hatt in ünterthänig heitt und mitt einem guten Glückswunzsch verehret dieses Buch. M. Christophorus Laurentius Halberstadensis Churfs. Durchlaucht zu Sachsen, Bestalter Hoffprediger». Sul *verso* della stessa carta, si trova il nome di Johann Georg, autografo: «Joh. Georgius II», e l'annotazione del bibliotecario di corte che registra l'entrata del manoscritto in biblioteca: «Obgedachte Hochfürstl. Durchlaucht haben gnädigst anbefohlen, dieses Buch in die Churfl. Sächsischen Bibliothec zu legen, welches also dann von mir endes bewandten geschehen des 10 Octob. 1647. Christian Brehemes Bibliothecarius». Sul *recto* della c. 1 (ripetuto anche a c. 2*r* e 3*r*) si trova il timbro con lo stemma della casa di Sassonia. Sulla controguardia anteriore la segnatura settecentesca della biblioteca reale: «N° 440», ripetuta a c. 1*v*.

Beyer 1739, p. 108; Scheureck 1755, c. 61*r* nr. 440; Ebert 1822, p. 59; Falkenstein 1839, p. 186; Schmidt 1906, p. 87; *Manuscripta Mediaevalia*.

Mscr. Dresd. A.202

Francia del nord (Parigi?), XIII secolo, terzo quarto

1. cc. 1*r*a-555*r*b Biblia sacra (65 prologhi)
2. cc. 555*v*a-603*v*a Interpretationes nominum Hebraicorum, *inc.* «Aaz apprehendens uel apprehendensio. Ad testificans uel testimonium»; *expl.*: «Zuzim consiliantes eos uel c[...] atores eorum»

Ep. ad Paulinum (1*r*a-3*v*b; 284); *Prol. in Pentatheucum* (3*v*b-4*r*b; 285); Gn (4*v*a-26*r*b); Ex (26*v*a-44*v*a); Lev (44*v*b-57*v*a); Nm (57*v*a-75*v*b); Dt (75*v*b-92*v*b); Ios *Prol* (92*v*b-93*r*a; 311); Ios (93*r*a-104*v*a); Idc (104*v*a-116*v*a); Rt (116*v*b-118*r*b); 1Re *Prol.* (118*r*b-119*r*b; 323); 1Re (119*r*b-136*r*a); 2Re (136*r*a-149*r*b); 3Re (149*r*b-164*v*a); 4Re (164*v*a-178*v*b); 1Par *Prol.* (178*v*b-179*r*a; 328); 1Par (179*r*b-192*r*a); 2Par *Prol* (192*r*a-192*v*a; 327); 2Par (192*v*a-208*v*b), *Oratio Manasse* (208*v*b; 93,2); 1Esd *Prol.* (208*v*b-209*r*b; 330); 1Esd (209*v*a-213*v*b); Nee (213*v*b-220*r*b); 2Esd (220*r*b-227*r*b); Tb *Prol.* (227*r*b; 332); Tb (227*r*b-231*v*b); Idt *Prol.* (231*v*b; 335); Idt (231*r*a-237*v*b); Est *Prol.* (237*v*b-238*r*a; 340); Est (238*r*a-243*r*b); Iob *Prol.* (243*r*b-243*v*b; 344); Iob *Prol.* (244*r*a; 357); Iob (244*r*a-255*r*a); Ps (255*r*a-281*r*a); Pr *Prol.* (281*r*a; 457); Pr (281*r*b-290*r*b); Eccle *Prol.* (290*r*b; 462); Eccle (290*r*b-293*r*b); Ct (293*v*a-295*r*a); Sap *Prol* (295*r*a; 468); Sap (295*r*a-301*r*b); Eccli *Prol.* (301*r*b-301*v*a; 26); Eccli (301*v*a-318*v*a); Is *Prol.* (318*v*b-319*r*a; 482); Is (319*r*a-339*r*b); Ier *Prol.* (339*r*b; 487); Ier (339*r*b-363*r*a); Lam (363*r*a-365*r*a); *Oratio Ieremiae* (365*r*a-365*r*b); Bar *Prol.* (365*r*b; 491); Bar (365*r*b-368*r*b); *Epistula Ieremiae* (368*r*b); Ez *Prol.* (368*r*b; 492); Ez (368*v*a-390*r*b); Dan *Prol.* (390*r*b-390*v*b; 494); Dan (390*v*b-399*v*a); Os *Prol.* (399*v*a; 500); Os *Prol.* (399*v*a-399*v*b; 507); Os (399*v*b-402*v*b);

Iohel *Prol.* (402*v*b-403*r*a; 511); Iohel *Prol.* (403*r*a-403*r*b; 510); Iohel (403*r*b-404*r*b); Am *Prol.* (404*r*b-404*v*a; 515); Am *Prol.* (404*v*a; 512); Am *Prol.* (404*v*a-404*v*b; 513); Am (404*v*b-407*r*a); Abd *Prol.* (407*r*a-407*r*b; 519); Abd (407*r*b-407*v*b); Iona *Prol.* (407*v*b-408*r*a; 524); Iona *Prol.* (408*r*a; 521); Iona (408*r*a-408*v*b); Mi *Prol.* (408*v*b; 526); Mi (409*r*a-410*v*b); Nah *Prol.* (410*v*b; 528); Nah (410*v*b-411*v*a); Ab *Prol.* (411*v*a-412*r*b; 531); Ab (412*r*b-413*r*a); Soph *Prol.* (413*r*a-413*v*a; 534); Soph (413*v*a-414*r*b); Agg *Prol.* (414*r*b-414*v*b; 538); Agg (414*v*b-415*r*b); Zc *Prol.* (415*r*b-415*v*a; 539); Zc (415*v*a-419*r*b); Ml *Prol.* (419*r*b; 543); Ml (419*r*b-420*r*b); 1Macc *Prol.* (420*r*b-420*v*b; 547); 1Macc *Prol.* (420*v*b-421*r*a; 553); 1Macc *Prol.* (421*r*a; 551); 1Macc (421*r*a-435*r*a); 2Macc (435*r*b-445*r*a); Mt *Prol.* (445*r*a-445*r*b; 590); Mt *Prol.* (445*r*b-445*v*a; 589); Mt (445*v*a-459*r*b); Mc *Prol.* (459*r*b-459*v*a; 607); Mc (459*v*a-468*r*b); Lc *Prol.* (468*r*b; 49); Lc *Prol.* (468*v*a-468*v*b; 620); Lc (468*v*b-483*v*a); Ioh *Prol.* (483*v*a-483*v*b; 624); Ioh (483*v*b-494*v*b); Rm *Prol.* (495*r*a; 676); Rm (495*r*a-500*v*a); 1Cor *Prol.* (550*v*a-501*r*a; 9098); 1Cor *Prol.* (500*v*b; 683); 1Cor (500*v*b-506*r*a); 2Cor *Prol.* (506*r*a; 699); 2Cor (506*r*a-510*r*a); Gal *Prol.* (510*r*b; 707); Gal (510*r*b-512*r*a); Eph *Prol.* (512*r*a; 716); Eph (512*r*a-514*v*b); Phil *Prol.* (514*v*b; 728); Phil (514*v*b-516*r*b); Col *Prol.* (516*r*b; 736); Col (516*r*b-516*v*a); 1Ts *Prol.* (516*v*a; 747); 1Ts (516*v*a-517*v*a); 2Ts *Prol.* (517*v*a-517*v*b; 752); 2Ts (517*v*b-518*r*b); 1Tm *Prol.* (518*r*b; 765); 1Tm (518*r*b-519*v*b); 2Tm *Prol.* (519*v*b; 772); 2Tm (519*v*b-520*v*b); Tit *Prol.* (520*v*b; 780); Tit (520*v*b-521*v*a); Philem *Prol.* (521*v*a; 783); Philem (521*v*a-521*v*b); Eb *Prol.* (521*v*b; 793); Eb (521*v*b-526*r*a); At *Prol.* (526*r*a-526*r*b; 640); At (526*r*b-541*r*a); Ic *Prol.* (541*r*a-541*r*b; 809); Ic (541*r*b-542*v*b); 1Pt (542*v*b-544*r*b); 2Pt (544*r*b-545*r*b); 1Ioh (545*r*b-546*v*b); 2Ioh (546*v*b-547*r*a); 3Ioh (547*r*a-547*r*b); Iud (547*r*b-547*v*a); Ap *Prol.* (547*v*a-548*r*a; 839); Ap (548*r*b-555*r*b).

Membr. (la pergamena è ben lavorata; il colore è uniforme e i fogli sono molto sottili); I, 603, I' (entrambe le carte di guardia sono di restauro; numerazione a matita recente); 182 × 121 = 13 [126] 43 × 14 [40 (6) 38] 23 (c. 25*r*); 178 × 120 = 2/3/10 [122] 41 × 15 [40 (5) 40] 20 (c. 296*r*; poiché si rilevano irregolarità nelle misure dei fogli, dovute anche alla rifilatura, si è preferito dare almeno due esempi: nel secondo si dà conto delle righe tracciate anche per i titoli correnti, non sempre visibili); 1-4^{16}, 5^{15}, 6-37^{16}, 38^{12}; tracce di segnatura a registro (alle cc. 70*r*; 71*r* e più evidenti alle cc. 245*r*-250*r*; 279*r*); rigatura a colore; rr. 45 / ll. 44; unità di rigatura: 2,7.

Una sola mano scrive l'intero codice usando una *littera textualis* compressa lateralmente e di piccole dimensioni (1 mm). La scrittura è regolare, con le parole molto vicine fra loro, ed è sollevata rispetto al rigo. Sono rispettate le caratteristiche generali della gotica. In fine di parola vengono usate sia la *s* tonda (s maiuscola) sia la *s* diritta. La *ȝ* è a forma di *2* e la *y* è sovrastata dal puntino. Tutte le lettere hanno un tratto di completamento sul rigo verso destra, che a volte si congiunge con la lettera successiva. La *d* minuscola è sempre onciale con l'asta brevissima, a volte appena accennata. La nota tironiana per *et* è resa in forma di *7* tagliato al centro da una lineetta; *est* non è mai abbreviato. Il numero di abbreviazioni per riga è di 3 o 4 in media. Le integrazioni al testo lungo i margini, con i relativi segni di richiamo, sono di prima mano, spesso incorniciate in rosso e in blu. Un'altra mano, coeva, interviene più raramente (per es. alle cc. 283*v* e 286*v*).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

L'intero codice appare molto danneggiato dall'umidità, per cui sia l'inchiostro sia il colore della decorazione solubilizzandosi sono migrati nel foglio vicino. Non è chiaro se fosse presente la foglia d'oro di cui sembra restare qualche traccia su alcune iniziali. L'ossidazione che si nota è limitata allo specchio di scrittura.

La *I* della Genesi è divisa in sei registri e si chiude nel margine inferiore con la Crocifissione cui assistono Maria e Giovanni; l'estremità inferiore della lettera presenta delle brevi propaggini che si chiudono con sfere, decorate probabilmente con foglia d'oro, come le aureole nelle singole scene. Nei primi due registri Dio è raffigurato con la sfera del mondo in mano a indicare la creazione della terra e la separazione delle acque. Nel terzo appaiono animali ai piedi di Dio, nel successivo pesci; il quinto registro contiene la creazione di Adamo, il sesto la Maestà. Le ultime tre scene sono racchiuse in uno spazio minore rispetto alle altre (7 linee invece di 8 per le prime tre). Le iniziali istoriate poste all'inizio dell'*Epistula ad Paulinum* e dei libri sono 73 (6 linee); le iniziali ornate in cornice, su fondo blu, per i prologhi e per le *Interpretationes* sono 65 (4 linee); i colori utilizzati sono il rosa e il blu e i prolungamenti sono appena accennati, nella maggior parte dei casi essi finiscono con delle sfere sulle quali forse era stata applicata la foglia d'oro. I capitoli sono scanditi da iniziali filigranate in rosso e blu (2 linee), con le filigranature che si stendono lungo le colonne (Stirnemann 1990, simili al nr. 35); iniziali semplici minori sono presenti nei Salmi e nelle *Interpretationes*. Nell'intero codice i numeri dei capitoli sono in rosso e blu e sono inseriti all'interno della colonna; si rilevano, quindi, titoli correnti in rosso e blu e titoli in rosso; presenza anche di spazi riservati per i titoli e di lettere guida.

La legatura è di restauro in pelle chiara su piatti con reimpiego della coperta anteriore in pelle di epoca settecentesca, risalente molto probabilmente all'arrivo del codice nella biblioteca sassone. Su di essa sono rimasti residui della decorazione in oro. Tracce di doratura sono visibili anche sui tagli. Il codice è stato rifilato.

A c. 603*v*a, subito dopo l'explicit delle *Interpretationes*, una mano aggiunge: «Absolutum anno MCCCXI». Il codice A. 202 è presente nella biblioteca della corte sassone almeno dal 1739 (Beyer 1739, p. 108).

Beyer 1739, p. 108; Götze 1746, p. 185; Scheureck 1755, c. 61*r*, n. 441; Ebert 1822, p. 59; Falkenstein 1839, p. 186; Schmidt 1906, p. 87; *Manuscripta Mediaevalia*.

Appendice 2. Elementi codicologici a confronto

Segnatura	**A. 134**	**A. 179**	**A. 197**	**A. 201**	**A. 202**
Datazione	XIII terzo quarto	XIII terzo quarto	XIII[1]	XIII metà (ante 1264)	XIII terzo quarto
Pergamena	sottile; leggero contrasto cromatico tra lato pelo e lato carne	sottile; contrasto cromatico tra lato pelo e lato carne	sottile; contrasto cromatico tra lato pelo e lato carne	sottile; leggero contrasto cromatico tra lato pelo e lato carne	molto sottile; nessun contrasto cromatico
Consistenza	411	257	387	339	603
Misure	222 × 144	211 × 146 180 × 134	178 × 135	178 × 122	182 × 121
Specchio scrittorio	170 × 105	180 × 119 137 × 84	132 × 83	120 × 80	126 × 84
Taglia	366	357 / 314	313	300	303
Dimensioni scrittura (mm)	2	<2	2	<1	1
rr./ll.	51/50	60/59	51/51	57/56	45/44
Rigatura	a colore	a colore	a colore	a colore	a colore
Unità di rigatura	3,4	3 / 2,3	2,58	2,1	2,8
Fascicol.	senioni	senioni	senioni	senioni	ottonioni
Iniziali istoriate	71	-	1	3	73
Foglia d'oro	sì	-	-	-	sì (?)
Iniziali ornate	64	-	1	-	65
Iniziali intarsiate	1	sì	sì	sì	-
Iniziali filigranate	sì	sì	sì	sì	sì
Nr capitoli nella colonna	sì	irregolare	irregolare	sì (con poche eccezioni)	sì
Interpretationes nominum hebraicorum	3 colonne	3 colonne (fascicolo aggiunto)	-	3 colonne	2 colonne

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Appendice 3. Confronto ordine dei libri[70]

A. 134	A. 179	A. 197	A. 201	A. 202
XIII terzo quarto	XIII terzo quarto	XIII[1]	XIII metà (ante 1264)	XIII terzo quarto
63 prologhi	43 prologhi	36 prologhi 1 *argumentum*	70 prologhi 8 *argumenta*	65 prologhi
Ep. ad Paulinum (284) *Prol. in Pentatheucum* (285) Gen Ex Lev Nm Dt Ios *Prol.* (311) Ios Idc Rt 1Re *Prol.* (323) 1Re 2Re 3Re 4Re 1Par *Prol.* (328) 1Par 2Par 1Esd *Prol.* (330) 1Esdra Nee 2Esdra Tb *Prol.* (332) Tb Idt *Prol.* (335) Idt	*Ep. ad Paulinum* (284) *Prol. in Pentatheucum* (285) Gen Ex Lev Nm Dt Ios Idc Rt 1Re *Prol.* (323) 1Re 2Re 3Re 4Re 1Par *Prol.* (328) 1Par 2Par 1Esd *Prol.* (330) 1Esd Nee – Est *Prol.* (341) Est Tb *Prol.* (332) Tb Idt *Prol.* (335)	*Ep. ad Paulinum* (284) *Prol. in Pentatheucum* (285) Gen Ex Lev Nm Dt Ios *Prol.* (311) Ios Idc Rt 1Re *Prol.* (323) 1Re 2Re 3Re 4Re -- -- -- -- -- -- Iob *Prol.* (344) Iob Tb *Prol.* (332) Tb	*Ep. ad Paulinum* (284) *Prol. in Pentatheucum* (285) Gen Ex Lev Nm Dt Ios *Prol.* (311) Ios Idc Rt 1Re *Prol.* (323) 1Re 2Re 3Re 4Re 1Par *Prol.* (328) 1Par 2Par *Oratio Manasse* 1Esd Prol (330) 1Esd 2Esd[71] 3Esd Tb *Prol.* (332) Tb Idt *Prol.* (335)	*Ep. ad Paulinum* (284) *Prol. in Pentatheucum* (285) Gen Ex Lev Nm Dt Ios *Prol.* (311) Ios Idc Rt 1Re *Prol.* (323) 1Re 2Re 3Re 4Re 1Par *Prol.* (328) 1Par 2Par *Prol.* (327) 2Par *Oratio Manasse* 1Esd *Prol.* (330) 1Esd Nee 2Esdra Tb *Prol.* (332) Tb

[70] In corsivo sono i numeri di Stegmüller 1950 che differiscono dalla lista data da Ker 1969, pp. 96-97. Nella tabella, inoltre, sono segnalati gli autori e le attribuzioni per i prologhi non geronimiani.

[71] Così nel manoscritto.

Est *Prol.* (341)
Est
Iob *Prol.* (344)
Iob *Prol.* (357)
Iob

Psal
Pr *Prol.* (457)
Pr
Eccle *Prol.* (462)
Eccle
Ct *Prol.* (*456*)
Ct
Sap *Prol.* (468)
Sap
Eccli *Prol.* (26)
Eccli

Is *Prol.* (482)
Is
Ier *Prol.* (487)
Ier
Lam / *Oratio Ieremiae*
Bar *Prol.* (491)
Bar
Ez *Prol.* (492)
Ez
Dan *Prol.* (494)
Dan
Os *Prol.* (500)
Os *Prol.* (507)
Os
Iohel *Prol.* (511)
Iohel
Am *Prol.* (515)
Am *Prol.* (512)
Am *Prol.* (513)
Am
Abd *Prol.* (519)
Abd
Iona *Prol.* (524)
Iona *Prol.* (521)
Iona
Mi *Prol.* (526)
Mi

Idt

Macc *Prol.* (551)
1Macc
2Macc

Is *Prol.* (482)
Is
Ier *Prol.* (487)
Ier
Lam / *Oratio Ieremiae*
Baruch *Prol.* (491)
Bar / *Epistula Ieremiae*
Ez *Prol.* (492)
Ez
Dan *Prol.* (494)
Dan
Os *Prol.* (500)
Os
Iohel
Am
Abd
Iona
Mi
Nah
Ab
Soph
Ag
Zc
Ml

Iob *Prol.* (344)
Iob *Prol.* (357)
Iob *Prol.* (*350*)
Iob *Prol.* (*349*)
Iob
Pr *Prol.* (457)
Pr
Eccle
Ct
Eccli *Prol.* (26)
Eccli
Sap *Prol.* (468)
Sap

Idt *Prol.* (335)
Idt
Est *Prol.* (341)
Est

–
Pr *Prol.* (457)
Pr
Eccle
Ct
Sap
Eccli *Prol.* (26)
Eccli

Is *Prol.* (482)
Is
Ier *Prol.* (487)
Ier
Lam / *Oratio Ieremiae*
Bar / *Epistula Ieremiae*
Ez *Prol.* (492)
Ez
Dan *Prol.* (494)
Dan
Os *Prol.* (500)
Os
Iohel *Prol.* (511)
Iohel
Am *Prol.* (515)
Am
Abd *Prol.* (519)
Abd
Iona *Prol.* (524)
Iona
Mi *Prol.* (526)
Mi
Nah *Prol.* (528)
Nah
Ab *Prol.* (*530*)
Ab
Soph *Prol.* (534)
Soph
Ag *Prol.* (538)
Ag

Idt
Est *Prol.* (341)
Est
Iob *Prol.* (344)
Iob

Psal *Prol.* (*414*)
Psal *Prol.* (*430*)
Psal
Pr *Prol.* (457)
Pr
Eccle
Ct
Sap
Eccli *Prol.* (26)
Eccli
Oratio Salomonis

Is *Prol.* (482)
Is *Prol.* (*480*)
Is
Ier *Prol.* (487)
Ier
Lam / *Oratio Ieremiae*
Bar *Prol.* (491)
Bar / *Epistula Ieremiae*
Ez *Prol.* (492)
Ez
Dan *Prol.* (494)
Dan
Os *Prol.* (500)
Os *Prol.* (*504*)
Os
Iohel *Prol.* (511)
Iohel
Am *Prol.* (515)
Am
Abd *Prol.* (519)
Abd *Prol.* (*516*)
Abd
Iona *Prol.* (524)
Iona *Prol.* (521)
Iona
Mi *Prol.* (526)

Idt *Prol.* (335)
Idt
Est Prol (341)
Est
Iob *Prol.* (344)
Iob *Prol.* (357)
Iob

Psal
Pr *Prol.* (457)
Pr
Eccle *Prol.* (462)
Eccle
Ct
Sap *Prol.* (468)
Sap
Eccli *Prol.* (26)
Eccli

Is *Prol.* (482)
Is
Ier *Prol.* (487)
Ier
Lam / *Oratio Ieremiae*
Bar *Prol.* (491)
Bar
Ez *Prol.* (492)
Ez
Dan *Prol.* (494)
Dan
Os *Prol.* (500)
Os *Prol.* (507)
Os
Iohel *Prol.* (511)
Iohel *Prol.* (510)
Iohel
Am *Prol.* (515)
Am *Prol.* (512)
Am *Prol.* (513)
Am
Abd *Prol.* (519)
Abd
Iona *Prol.* (524)
Iona *Prol.* (521)
Iona

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Nah *Prol.* (528)
Nah
Ab *Prol.* (531)
Ab
Soph *Prol.* (534)
Soph
Ag *Prol.* (538)
Ag
Zc *Prol.* (539)
Zc
Ml *Prol.* (543)
Ml

Macc *Prol.* (547 Rabano Mauro)
Macc *Prol.* (553 Rabano Mauro)
Macc *Prol.* (551)
1Macc
2Macc

Mt *Prol.* (590, monarch.)
Mt *Prol.* (589)
Mt
Mc *Prol.* (607, monarch.)
Mc
Lc *Prol.* (620 monarch.)
Lc *Prol.* (49)
Lc
Ioh *Prol.* (624, monarch.)
Ioh

Rm *Prol.* (677, Marcione)
Rm
1Cor *Prol.* (685, Pietro Lombardo)
1Cor
2Cor

Mt *Prol.* (*595*)
Mt *Prol.* (*601*)
Mt
Mc *Prol.* (607, monarch.)
Mc
Lc *Prol.* (49)
Lc
Ioh *Prol.* (624, monarch.)
Ioh

At *Prol.* (640)
At

Rm *Prol.* (*651*)
Rm *Prol.* (677)
Rm
1Cor *Prol.* (685, Pietro Lombardo)
1Cor
2Cor *Prol.* (699, Pietro Lombardo)
2Cor
Gal *Prol.* (707)
Gal
Eph *Prol.* (*716*)
Eph
Phil *Prol.* (728, Marcione)
Phil
Col *Prol.* (736)
Col
1Ts *Prol.* (747)
1Ts
2Ts *Prol.* (752)
2Ts
1Tm *Prol.* (765)
1Tm
2Tm *Prol.* (772)
2Tm
Tit *Prol.* (780)
Tit

Zc *Prol.* (539)
Zc
Ml *Prol.* (543)
Ml

Mt *Prol.* (590, monarch.)
Mt
Mc *Prol.* (607 monarch.)
Mc
Lc *Prol.* (620, monarch.)
Lc
Ioh *Prol.* (624, monarch.)
Ioh

Rm *Prol.* (*669*[72])
Rm *Prol.* (677, Marcione)
Rm
1Cor
2Cor
Gal
Eph
Phil
Col
1Ts
2Ts
1Tm
2Tm
Tit
Philem
Eb

Ic *Prol.* (809)
Ic *Arg* (*806*)
Ic
1Pt
2Pt
1Ioh
2Ioh

Mi *Prol.* (*525*)
Mi
Nah *Prol.* (528)
Nah *Prol.* (*527*)
Nah
Ab *Prol.* (531)
Ab *Prol.* (*530*)
Ab *Prol.* (*529*)
Ab
Soph *Prol.* (534)
Soph *Prol.* (*533*, Ps. isidorus)
Soph
Ag *Prol.* (538)
Ag *Prol.* (*535*)
Ag
Zc *Prol.* (539)
Zc *Prol.* (*540*)
Zc
Ml *Prol.* (543)
Ml *Prol.* (*545*, Ps. Isidoro)
Ml

Macc *Prol.* (547 Rabano Mauro)
1Macc
2Macc

Mt *Prol.* (590, monarch.)
Mt
Mc *Prol.* (607, monarch.)
Mc
Lc *Prol.* (620, monarch.)
Lc *Prol.* (49)
Lc
Ioh *Prol.* (624, monarch.)
Ioh

Mi *Prol.* (526)
Mi
Nah *Prol.* (528)
Nah
Ab *Prol.* (531)
Ab
Soph *Prol.* (534)
Soph
Ag *Prol.* (538)
Ag
Zc *Prol.* (539)
Zc
Ml *Prol.* (543)
Ml

Macc *Prol.* (547 Rabano Mauro)
Macc *Prol.* (553 Rabano Mauro)
Macc *Prol.* (551)
1Macc
2Macc

Mt *Prol.* (590, monarch.)
Mt *Prol.* (589)
Mt
Mc *Prol.* (607, monarch.)
Mc
Lc *Prol.* (49)
Lc *Prol.* (620 monarch.)
Lc
Ioh *Prol.* (624, monarch.)
Ioh

Rm *Prol.* (677, Marcione)
Rm
1Cor *Prol.* (685, Pietro Lombardo)

[72] Il prologo presenta l'*explicit* «meliorem et manentem substantiam», segnalato anche da Stegmüller 1950.

Gal *Prol.* (707, Marcione)
Gal
Eph *Prol.* (*716*)
Eph
Phil *Prol.* (728, Marcione)
Phil
Col *Prol.* (736, Marcione)
Col
1Ts *Prol.* (747, Marcione)
Ts I
2Ts *Prol.* (752, Marcione)
2Ts
1Tm *Prol.* (765)
1Tm
2Tm *Prol.* (772)
2Tm
Tit *Prol.* (780)
Tit
Philem *Prol.* (783, Marcione)
Philem
Eb *Prol.* (793)
Eb

At *Prol.* (640)
At

Ic *Prol.* (809)
Ic
1Pt
2Pt
1Ioh
2Ioh
3Ioh
Iud

Ap *Prol.* (839; *attr.* Gilberto Porrettano)
Ap

Philem *Prol.* (783)
Philem
Eb *Prol.* (793)
Eb

Ic
Ic
1Pt
2Pt
1Ioh
2Ioh
Iud

Ap

3Ioh
Iud

Ap *Prol.* (839; *attr.* Gilberto Porrettano)
Ap

At *Prol.* (640)
At

Rm *Prol.* (677, Marcione)
Rm
1Cor *Prol.* (685, Pietro Lombardo)
1Cor
2Cor *Prol.* (699, Pietro Lombardo)
2Cor
Gal *Prol.* (707, Marcione)
Gal
Eph *Prol.* (*716*)
Eph
Phil *Prol.* (728, Marcione)
Phil
Col *Prol.* (736, Marcione)
Col
Laod *Prol.* (233)
Laod
1Ts *Prol.* (747, Marcione)
1Ts
2Ts *Prol.* (752, Marcione)
2Ts
1Tm *Arg* (765)
1Tm
2Tm *Prol.* (772)
2Tm
Tit *Prol.* (780)
Tit
Philem *Prol.* (783, Marcione)
Philem
Eb *Prol.* (793)
Eb

At *Prol.* (640)
At *Prol.* (*631*)
At

Ic *Prol.* (*1632*, Beda)
Ic *Prol.* (*Berger 294*)

1Cor *Prol.* (*9098*)
1Cor
2Cor *Prol.* (699, Pietro Lombardo)
2Cor
Gal *Prol.* (707)
Gal
Eph *Prol.* (*716*)
Eph
Phil *Prol.* (728, Marcione)
Phil
Col *Prol.* (736)
Col
1Ts *Prol.* (747)
1Ts
2Ts *Prol.* (752)
2Ts
1Tm *Prol.* (765)
1Tm
2Tm *Prol.* (772)
2Tm
Tit *Prol.* (780)
Tit
Philem *Prol.* (783)
Philem
Eb *Prol.* (793)
Eb

At *Prol.* (640)
At

Ic *Prol.* (809)
Ic
1Pt
2Pt
1Ioh
2Ioh
3Ioh
Iud

Ap *Prol.* (839; *attr.* Gilberto Porrettano)
Ap

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

			Ic 1Pt *Arg* (*812*) 1Pt 2Pt *Arg* (*818*) 2Pt 1Ioh *Arg* (*822*) 1Ioh 2Ioh *Arg* (*823*) 2Ioh 3Ioh *Arg* (*824*) 3Ioh Iud *Arg* (*825*) Iud Ap *Prol.* (*835*) Ap *Arg* (*829*) Ap *Prol.* (839; *attr.* Gilberto Porrettano) Ap	

Appendice 4. Iconografia dell' Antico Testamento[73]

Libri	A.134	A.202
Ep. ad Paul	----	San Girolamo scrive (c. 1*r*a)
Gen	Sette giorni: Dio con i dischi in mano; creazione di Adamo; Maestà; Crocifissione (3*r*b)	Sette giorni: Dio con i dischi in mano; creazione di Adamo; Maestà; Crocifissione (4*v*a)
Ex	Mosè guida un gruppo (17*r*a)	*Mosè? sull'asino* (26*v*a)
Lev	Mosè offre un agnello (28*v*a)	Mosè offre un agnello (44*v*b)
Nm	Testa di Dio, Mosè e un'altra figura seduti (36*r*b)	Mosè e un altro uomo in piedi; Dio, figura intera (57*v*a)
Dt	Mosè si rivolge al popolo (48*v*b)	Mosè in piedi; testa di Dio (75*v*b)
Ios	Testa di Dio e Giosuè come un soldato (59*v*b)	Mosè e un altro uomo in preghiera, testa di Dio (93*r*a)
Idc	Mosè e un altro uomo in preghiera, testa di Dio (67*r*b)	Testa di Dio e Giosuè come un soldato (104*v*a)
Rt	Elimelech, Noemi e due bambini (75*r*b)	Elimelech, Noemi, 1 bambino[74] (116*v*b)
1Re	Davide (?; 77*r*a)	Decapitazione del figlio di Eli; furto dell'arca (119*r*b)
2Re	Decapitazione del figlio di Eli; furto dell'arca (87*v*b)	Davide (?; 136*r*a)
3Re	Un attendente porta Abisag presso Davide (96*r*a)	Un attendente porta Abisag presso Davide (149*r*b)
4Re	Acazia cade dalla torre (105*v*b)	Acazia cade dalla torre (164*v*a)
1Par	5 figure sedute (discendenza di Adamo?; 115*r*a)	3 figure sedute (discendenza di Adamo?; 179*r*b)

[73] Il repertorio di riferimento per la descrizione dell'iconografia è Branner 1977 e le Appendici IVA e IVB alle pp. 178-191. Qui si è scelto di mettere in evidenza soltanto il ciclo iconografico dell'Antico Testamento. L'iconografia del Nuovo Testamento, infatti, è particolarmente ripetitiva in entrambi i codici (Paolo seduto con la spada e la mano destra sollevata in tutte le Lettere paoline; figure in piedi o sedute nelle Lettere canoniche), a eccezione delle iniziali del Vangelo di Matteo, degli Atti e dell'Apocalisse, le cui descrizioni chiudono la tabella di confronto. In corsivo sono evidenziate le scene non descritte nel repertorio di Roberto Branner.

[74] Nel terzo registro inferiore, un uccello.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

2Par	Salomone e un'altra persona fanno un'offerta 123*r*b)	Salomone e un'altra persona fanno un'offerta (192*v*a)
1Esd	Ciro riceve una lettera; Ciro costruisce il tempio; Ciro seduto con mano sinistra levata (134*r*a)	Iniziale decorata (209*v*a)
Ne	Neemia presenta la coppa d'oro ad Artaserse (137*r*b)	Personaggio seduto (213*v*b)
2Esd	Un uomo asperge l'altare (142*v*a)	Un uomo asperge l'altare (220*r*b)
Tb	Tobia e la rondine (148*r*b)	Tobia e la rondine (227*r*b)
Idt	Giuditta decapita Oloferne (151*r*b)	Giuditta decapita Oloferne (231*r*a)
Est	Ester; Assuero; Aman (155*r*b)	Assuero; Ester; Aman (238*r*a)
Iob	Giobbe e sua moglie (159*v*b)	Giobbe e sua moglie (244*r*a)
Ps 1	Davide suona l'arpa (167*r*a)	Davide suona l'arpa (255*r*b)
Ps 38	Testa di Dio, Davide (172*r*a)	Testa di Dio, Davide (259*r*b)
Ps 51	---	Davide soldato (264*r*a)
Ps 52	Folle (173*v*b)	Folle (264*r*b)
Ps 68	Dio, David nell'acqua (175*v*a)	Dio, David nell'acqua (266*v*b)
Ps 80	David suona le campane con i martelli (177*v*a)	David suona le campane con i martelli (268*v*b)
Ps 97	3 cantanti, uno nascosto dietro le due in primo piano. Quello a destra indossa una tunica bianca e un mantello scuro con cappuccio, l'altro indossa un mantello blu con un cappuccio (179*v*a)	3 cantanti, con la tunica bianca e il mantello marrone scuro (272*v*a)
Pr	Salomone insegna a Roboamo (186*r*a)	Salomone insegna a Roboamo; un'altra figura (281*r*b)
Eccle	Salomone seduto; uomo; altra figura (danneggiato; 192*v*b)	Salomone seduto (290*r*b)
Ct	Incoronazione della Vergine (194*v*b)	Vergine col bambino (293*v*a)
Sap	Testa di Dio, Salomone? con la spada (196*r*a)	Testa di Dio, Salomone? con la spada (295*r*a)
Eccli	Figura coronata seduta, nella mano destra ha un calice nell'altra una croce: la Chiesa (200*v*a)	Salomone con la mano alzata e un altro uomo in piedi (danneggiato; 301*v*a)
Is	Il martirio di Isaia; un soldato (222*r*b)	Il martirio di Isaia; due soldati (319*r*a)
Ier	La lapidazione di Geremia (235*v*b)	Geremia e il calderone bollente, un'altra figura (339*r*b)
Lam	Iniziale intarsiata e filigranata (251*r*b)	Geremia guarda la città (363*r*a)
Bar	Baruch che scrive (253*v*b)	Baruch che scrive (365*r*b)

Ez	Tetramorfo; Ezechiele nel letto (256*v*b)	Tetramorfo; Ezechiele nel letto (368*v*a)
Dan	Daniele nella grotta appoggia una mano sulla testa di un leone e tiene alzata l'altra (270*v*a)	Daniele nella grotta appoggia le mani sulle teste di due leoni (390*v*b)
Os	Testa di Dio, profeti seduti (276*v*a)	Testa di Dio, Osea e Gomer (399*v*b)
Iohel	Profeta seduto, con cartiglio (278*v*b)	Profeta seduto (403*r*b)
Am	Profeta seduto con cartiglio (280*r*a)	Amos, pecore, testa di Dio (404*v*b)
Abd	Profeta seduto con cartiglio (281*v*a)	Profeta seduto, testa di Dio (407*r*b)
Iona	La città di Ninive, Giona rifiutato dal pesce (282*r*a)	*Giona rifiutato dal pesce* (408*r*a)
Mi	Testa di Dio, profeta seduto con cartiglio (282*v*a)	Testa di Dio, profeta seduto (409*r*a)
Nah	Profeta seduto con cartiglio (284*r*a)	Profeta seduto con cartiglio (410*v*b)
Ab	Testa di Dio, profeta seduto con cartiglio (284*v*b)	Testa di Dio, profeta seduto (412*r*b)
Soph	Testa di Dio, profeta seduto con cartiglio (285*v*a)	Testa di Dio, profeta seduto (413*v*a)
Ag	Aggeo; Ciro; presenza di un elemento architettonico (286*v*a)	Aggeo, Ciro (414*v*b)
Zc	Profeta in piedi (287*r*b)	Profeta in piedi, presenza di un elemento architettonico (415*v*a)
Ml	Profeta seduto con cartiglio (289*v*a)	Profeta in piedi (419*r*b)
1Macc	Decapitazione del giudeo idolatra (290*v*b)	Decapitazione del giudeo idolatra (421*r*a)
2Macc	Consegna della lettera (300*v*b)	Consegna della lettera (435*r*b)
Mt	Iesse dorme; dall'alto verso il basso: Gesù, Maria, Davide (308*r*a)	Iesse dorme; dall'alto verso il basso: Gesù, Maria, Davide (445*v*b)
At	Ascensione (363*r*b)	Ascensione (526*r*b)
Ap	san Giovanni scrive all'interno di una struttura architettonica, probabilmente una chiesa (378*v*a)	san Giovanni scrive all'interno di una struttura architettonica, probabilmente una chiesa (548*r*b)

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Bibliografia

Manoscritti

Dresden, Bibl. Arch. I. B, Bd. 132, 1755 (Karl August Scheureck, *Catalogus manuscriptorum Bibliothecae Electoralis*).

Dresden, Bibl. Arch. II. Ea, Bd.. 458, [ca.1824] (*Catalogus Manuscriptorum Bibliothecae Regiae Dresdensis*).

Dresden, Bibl. Arch. I. B, Bd. 265 [ca.1768-1782] (Johann Salomon Schenckel, *Catalogus Codicum manuscriptorum Biblioth. Bruehlianae*).

ADB 1897 = *Werthern, Dietrich von W.*, in *Allgemeine deutsche Biographie*, XLII, Leipzig 1897, pp. 116-119.

Alschner-Krause 1986 = *Katalog der Handschriften der Sächsischen Landesbibliothek zu Dresden*, V, *Mscr. Dresd. App. 184-1928*, ed. Christian Alschner - Christa Krause, Dresden 1986.

Bassetti 2005 = Massimiliano Bassetti, *Le Bibbie imperiali di età carolingia ed ottoniana*, in *Forme e modelli della tradizione manoscritta della Bibbia*, ed. Paolo Cherubini, Città del Vaticano 2005 (Littera Antiqua, 13), p. 175-265.

Becdelievre 2004 = Dominique Mielle de Becdelievre, *Prêcher en silence. Enquête codicologique sur les manuscrits du XIIe siècle provenant de la Grande Chartreuse*, Saint-Étienne 2004 (Travaux et recherches/CERCOR, Centre européen de recherches sur les congrégations et ordres religieux, XVII).

Berger 1893 = Samuel Berger, *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du Moyen Âge*, Paris 1893 [reimpr. Hildesheim, 1976].

Berger 1904 = Samuel Berger, *Les préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate*, «Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Première série, Sujets divers d'érudition», 11/2 (1904), pp. 1-78.

Beyer 1738 = Augustus Beyer, *Arcana sacra bibliothecarum Dresdensium*, Dresdae, Hekelius, 1738.

Beyer 1739 = Augustus Beyer, *Arcana sacra bibliothecarum Dresdensium*, Dresdae, Hekelius, 1739.

Bibbia del XIII secolo 2004 = *La Bibbia del XIII secolo. Storia del testo, storia dell'esegesi.* Convegno della società per lo studio del Medioevo latino (Firenze, 1-2 giugno

2001), ed. Giuseppe Cremascoli, Francesco Santi, Firenze 2004 (Millennio medievale, 49. Atti convegni, 14).

Bibbie Atlantiche 2000 = *Le Bibbie Atlantiche. Il Libro delle Scritture tra monumentalità e rappresentazione,* ed. Marilena Maniaci, Giulia Orofino, [Milano-Roma] 2000.

Bibles atlantiques 2016 = *Les Bibles atlantiques. Le manuscrit biblique à l'époque de la réforme de l'Église du XIe siècle*, ed. Nadia Togni, Firenze 2016.

Blaschke 1974 = Karlheinz Blaschke, *Johann Georg I.*, in *Neue Deutsche Biographie*, X (1974), pp. 525-526 [Online-Version]; URL: https://www.deutsche-biographie.de/ (ultima consultazione 27 novembre 2020)

Bogaert 1974 = Pierre-Maurice Bogaert, *Le nom de Baruch dans la littérature pseudépigraphique: l'Apocalypse syriaque et le livre deutérocanonique*, in *La littérature juive entre Tenach et Mischna. Quelques problème*s, ed. Wilhelm C. van Unnik, Leiden 1974 (Recherches Bibliques, 9), pp. 56-72.

Bogaert 1982 = Pierre-Maurice Bogaert, *Le personnage de Baruch et l'histoire du livre de Jérémie. Aux origines du livre deutérocanonique de Baruch*, in *Studia Evangelica*, 7. Papers presented to the Fifth International Congress on Biblical Studies (Oxford, 1973), ed. Elizabeth A. Livingstone, Berlin 1982, pp. 73-78.

Bogaert 1988 = Pierre-Maurice Bogaert, *La Bible latine des origines au Moyen Âge. Aperçu historique, état des questions (suite)*, «Revue théologique de Louvain», 19/3 (1988), pp. 276-314.

Bozzolo-Ornato 1980 = Carla Bozzolo - Ezio Ornato, *Pour une histoire du livre manuscrits au Moyen Âge. Trois essais de codicologie quantitative*, Paris 1980 (Équipe de recherche sur l'humanisme français des XIVe et XVe siècles. Textes et études, 2).

Branner 1977 = Robert Branner, *Manuscript Painting in Paris during the Reign of saint Louis. A Study of Styles*, Berkeley-Los Angeles-London 1977.

Bünau 1748 = *Catalogi Bibliothecae Bunavianae Specimen*, Leipzig, Breitkopf, 1748.

Bürger-Hermann 2006 = *Das ABC der SLUB - Lexicon der Sächsischen Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek Dresden*, ed. Thomas Bürger, Kostantin Hermann, Dresden 2006.

Cahn 1987 = Walter Cahn, *The Structure of Cistercian Bibles*, in *Studies in Cistercian Art and Architecture*, III, ed. Meredith P. Lillich, Kalamazoo 1987, pp. 27-33.

Cantus Index = *Cantus Index. Online Catalogue for Mass and Office Chants Database*, URL: http://cantusindex.org/ (ultima consultazione 26 novembre 2020)

Dahan 2009 = Gilbert Dahan, *Lire la Bible au Moyen Âge. Essais d'herméneutique médiévale*, Genève 2009.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

D'Esneval 1978 = Amaury D'Esneval, *La division de la Vulgate latine en chapitre dans l'édition parisienne du XIIIe siècle*, «Revue des Sciences philosophiques et theologiques», 62 (1978), pp. 559-568.

De Bruyne 2014 = Donatien De Bruyne, *Sommaires, divisions et rubriques de la Bible latine*, 1ère partie, *Les Sommaires*, Namur 1914 (reimpr. Turnhout 2014).

De civitate Dei = Augustinus Hipponensis, *De civitate Dei contra paganos*..., in *Patrologiae cursus completus. Series Latina*, ed. Jacques-Paul Migne, XLI, Parisiis 1841, coll. 13-804.

De Fraja 2010 = Valeria De Fraja, *La ricezione delle opere di Stefano Langton nelle biblioteche cistercensi*, in *Étienne Langton* 2010, pp. 165-200.

Delcorno 2009 = Carlo Delcorno, *Quasi quidam cantus. Studi sulla predicazione medievale*, Firenze 2009.

Denifle 1888 = Heinrich Denifle, *Die Handschriften der Bibel-Correctorien des 13. Jahrhunderts*, «Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte des Mittelalters», 4 (1888), pp. 263-311.

Ebert 1822 = Friedrich Adolf Ebert, *Geschichte und Beschreibung der Königlichen Öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, Leipzig 1822.

Eigenwill 2011 = Reinhardt Eigenwill, *Brehme, Christian*, in *Sächsische Biografie* (2011), https://saebi.isgv.de/ (ultima consultazione 26 novembre 2020).

Étienne Langton 2010 = *Étienne Langton, prédicateur, bibliste, théologien*, ed. Louis-Jacques Bataillon, Nicole Bériou, Gilbert Dahan, Riccardo Quinto, Turnhout 2010 (Bibliothèque d'histoire culturelle du Moyen Âge 9).

Fabian 1997 = *Handbuch der historische Buchbestände in Deutschland (Sachsen, A-K)*, ed. Bernhard Fabian, Hildesheim 1997.

Falkenstein 1839 = Constantin K. Falkenstein, *Beschreibung der Königlichen Öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, Dresden 1839.

Frühauf 1996 = Wolfgang Frühauf, *Von der kurfürstlichen Privatbibliothek zur Sächsischen Landesbibliothek*, in *Von der Liberey zur Bibliothek*, ed. Günther Gattermann, Dresden 1996, pp. 13-27.

Ganz 1994 = David Ganz, *Mass Production of Early Medieval Manuscripts: the Carolingians Bibles from Tours*, in *The Early Medieval Bible. Its Production, Decoration and Use,* ed. Richard Gameson, Cambridge 1994 (Cambridge Studies in Paleography and Codicology), pp. 53-62.

Glunz 1933 = Hans H. Glunz, *History of the Vulgate in England from Alcuin to Roger Bacon: Being an Inquiry into the Text of Some English Manuscripts of the Vulgate Gospels*, Cambridge 1933.

Godu 1922 = Gaston Godu, *Epîtres*, in *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, 5/1, Paris 1922, coll. 245-344.

Götze 1746 = Johann Christian Götze, *Die Merckwürdigkeiten der Königlichen Bibliothek zu Dreßden. Außführlich beschrieben und mit Anmerkungen erläutert*, Dresden, Walther, 1746.

Grégoire 2016 = Réginald Grégoire, *Histoire de la révision de la Vulgate*, in *Bibles atlantiques* 2016, pp. 183-229.

Gryson 1987 = Roger Gryson, *Esaias. Introduction et Is 1,1-1,22*, Freiburg 1987.

Haastrup 1965 = Niels Haastrup, *Zur fruhen Pariser Bibel. Aus Grund skandinavischer Handschriften*, «Classica et Mediaevalia», 24 (1963), pp. 242-269; 26 (1965), pp. 394-401.

Hamel 1984 = Christopher de Hamel, *Glossed Books of the Bible and the Origins of the Paris Booktrade*, Woodbridge 1984.

Hamel 2001 = Christopher de Hamel, *The Book. A History of the Bible*, New York-London 2001.

Heawood 1969 = Edward Heawood, *Watermarks, Mainly of the 17th and 18th Centuries*, facsimile edition, Hilversum 1969 (Monumenta Chartae papyraceae historiam illustrantia, I).

Heyse-Tischendorf 1873 = *Biblia Sacra latina Veteris Testamenti Hieronymo interprete ex antiquissima auctoritate in stichos descripta, Vulgatam lectionem ex editionem Clementina principe anni MDXCII et romana ultima anni MDCCCLXI repetitam testimonium comitatur Codicis Amiatini latinorum omnium antiquissimi*, editionem instituit (…) Theodorus Heyse, ad finem perduxit Constantinus de Tischendorf, Lipsiae 1873.

Initiale = *Initiale. Catalogue des manuscrits enluminés*, http://initiale.irht.cnrs.fr (ultima consultazione 26 novembre 2020)

Ker 1969 = Neil R. Ker, *Medieval Libraries of Great Britain. A list of surviving books*, I, London-New York 1969, pp. 96-97.

Light 1984 = Laura Light, *Versions et révisions du texte biblique*, in *Le Moyen Âge et la Bible* 1984, pp. 55-93.

Light 1987 = Laura Light, *The New Thirteenth-Century Bible and the Challenge of Heresy*, «Viator», 18 (1987), pp. 275-288.

Light 1994 = Laura Light, *French Bibles c. 1200-1300: a new Look at the Origin of the Paris Bible*, in *The early medieval Bible. Its Production, Decoration and Use*, ed. Richard Gameson, Cambridge 1994 (Cambridge Studies in Paleography and Codicology), pp. 155-176.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Light 2011a = Laura Light, *Non-biblical Texts in Thirteenth-Century Bibles*, in *Medieval Manuscripts, Their Makers and Users. A Special Issue of Viator in Honor of Richard and Mary Rouse*, Turnhout 2011, pp. 169-183.

Light 2011b = Laura Light, *The Bible and the individual*, in *The Practice of the Bible in the Middle Ages. Production, Reception and Performance in Western Christianity,* ed. Susan Boynton, Diane J. Reilly, New York 2011, pp. 228-246.

Light 2012 = Laura Light, *The Thirteenth-Century Bible: The Paris Bible and Beyond*, in *New Cambridge History* 2012, pp. 380-391.

Light 2013 = Laura Light, *The Thirteenth-Century Pandect and the Liturgy: Bibles with Missals*, in *Form and Function in the Late Medieval Bible*, ed. Eyal Poleg, Laura Light, Leiden-Boston 2013, pp. 185-215.

Light 2016 = Laura Light, *What was a Bible for? Liturgical texts in thirteenth-century Franciscan and Dominican Bibles*, «Lusitania Sacra», 34 (2016), pp. 165-182.

Lobrichon 2000 = Guy Lobrichon, *Riforma ecclesiastica e testo della Bibbia*, in *Bibbie Atlantiche* 2000, pp. 15-26.

Lobrichon 2004 = Guy Lobrichon, *Les éditions de la Bible latine dans les universités du XIIIe siècle*, in *La Bibbia del XIII secolo* 2004, pp. 17-34.

Lupfer 2018 = Gilbert Lupfer, *Bibliotheken und Kunstsammlungen in Dresden. Eine Familiengeschichte*, in *Kooperative Informationsinfrastrukturen als Chance und Herausforderung. Festschrift für Thomas Bürger zum 65. Geburtstag*, ed. Achim Bonte, Juliane Rehnolt, Berlin-Boston 2018, pp. 372-383.

Italianità 'sommersa' 2018 = Maria Lieber - Josephine Klingebeil-Schieke - Chiara M. Pedron - Fabio Marri, *Italianità 'sommersa' e riemersa a Dresda*, I, *Secoli XIV-XVI: la ricostruzione di una biblioteca umanistica*, in *Italian World Heritage. Studi di letteratura e cultura italiana = Studien zur italienischen Literatur und Kultur (1300-1650)*, ed. Grazia D. Folliero-Metz, Maria Teresa Girardi, Susanne Gramatzki, Christoph O. Mayer, Berlin 2018, pp. 313-345.

Magrini 2005 = Sabina Magrini, *La Bibbia all'Università (secoli XII-XIV): la 'Bible de Paris' e la sua influenza sulla produzione scritturale coeva*, in *Forme e modelli della tradizione manoscritta della Bibbia*, ed. Paolo Cherubini, Città del Vaticano 2005 (Littera Antiqua, 13), pp. 407-421.

Maniaci 2000 = Marilena Maniaci, *La struttura delle Bibbie Atlantiche*, in *Bibbie Atlantiche* 2000, pp. 47-60.

Manuscripta Mediaevalia = DFG Deutsche Forschungsgemeinschaft, *Manuscripta Mediaevalia*, http://www.manuscripta-mediaevalia.de/ (ultima consultazione 26 novembre 2020).

Martin 1889-1890 = Jean-Pierre Paulin Martin, *Le texte Parisien de la Vulgate Latine*, «Le Muséon», 8 (1889), pp. 444-466; 9 (1890), pp. 55-70, 301-316.

Martin 1888 = Jean-Pierre Paulin Martin, *La Vulgate latine au XIIIe siècle d'après Roger Bacon*, «Le Muséon», 7 (1888), pp. 88-107, 169-196, 278-291, 381-393.

Merindol 1987 = Christian de Merindol, *Les grandes bibles cartusiennes d'epoque romane. Codicologie et histoire de la peinture*, in *Archeologie dauphinoise.* Actes du 108e Congrès national des Sociétés Savantes, Section d'archéologie et d'histoire de l'art (Grenoble, 1983), Paris 1987, pp. 353-374.

Miriello 2004 = Rosanna Miriello, *La Bibbia portatile di origine italiana del XIII secolo. Brevi considerazioni e alcuni esempi*, in *La Bibbia del XIII secolo* 2004, pp. 47-77.

Molinier 1885 = *Catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, ed. Auguste Molinier, I, Paris 1885.

Le Moyen Âge et la Bible 1984 = *Le Moyen Âge et la Bible*, ed. Pierre Riché, Guy Lobrichon Paris 1984 (Bible de tous les temps, 4).

Murano 2005 = Giovanna Murano, *Opere diffuse per exemplar e pecia,* Turnhout 2005.

Murano 2010 = Giovanna Murano, *Chi ha scritto le «Interpretationes hebraicorum nominum»?*, in *Étienne Langton* 2010, pp. 353-371.

New Cambridge History 2012 = *The New Cambridge History of the Bible*, II, *From 600 to 1450*, ed. Richard Marsden, E. Ann Matte, Cambridge 2012.

Nitzschke 1996 = Katrin Nitzschke, *Die großen Erwerbungen des 18. Jahrhunderts*, in *Von der Liberey zur Bibliothek*, ed. Günther Gattermann, Dresden 1996, pp. 28-41.

Paolini 2019 = Adriana Paolini, *Idee e scritture in movimento. Le Courtisan du comte Balthasar Castillion (Mscr. Dresd. Oc.56)*, in *Flüchtlinge? Zur Dynamik des Flüchtens in der Romania*, ed. Maria Lieber, Christoph O. Mayer, Berlin 2019, pp. 145-180.

Pellegrini 1999 = Letizia Pellegrini, *I manoscritti dei predicatori. I Domenicani dell'Italia mediana e i codici della loro predicazione (secc. XIII-XV)*, Bologna 1999.

Poleg 2011 = Eyal Poleg, *'A ladder set up on the earth': The Bible in Medieval Sermons*, in *The Practice of the Bible in the Middle Ages. Production, Reception, and Performance in Western Christianity*, ed. Susan Boynton, Diane Reilly, New York 2011, pp. 205-227.

Poleg 2013 = Eyal Poleg, *The Interpretations of Hebrew Names in Theory and Practice*, in *Form and Function in the Late Medieval Bible*, ed. Eyal Poleg, Laura Light, Leiden-Boston (Mass.) 2013, pp. 217-236.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Predicazione 1995 = *La predicazione dei Frati dalla metà del '200 alla fine del '300*. Atti del XXII Convegno internazionale della Società internazionale di Studi francescani (Assisi, 13-15 ottobre 1994), Spoleto 1995.

La production du livre universitaire 1988 = *La production du livre universitaire au Moyen Âge. Exemplar et pecia*. Actes du symposium tenu au Collegio S. Bonaventura de Grottaferrata en mai 1983, ed. Louis-Jacques Bataillon, Bertrand-Georges Guyot, Richard H. Rouse, Paris 1988.

Quaestiones hebraicae in Genesim = Hieronymus Stridonensis, *Liber hebraicarum Quaestionum in Genesim*, in *Patrologiae cursus completus. Series Latina*, ed. Jacques-Paul Migne, XXIII, Parisiis 1843, coll. 935a-1010a.

Quentin 1922 = Henri Quentin, *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*, Rome-Paris 1922.

Quinto 1994 = Riccardo Quinto, *«Doctor nominatissimus» Stefano Langton (+ 1228) e la tradizione delle sue opere*, Münster 1994 (Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters. N.F. 39).

Rössler 1955 = Hellmuth Rössler, *Brühl, Heinrich Graf von*, in *Neue Deutsche Biographie*, II (1955), pp. 660-662 https://www.deutsche-biographie.de/ (ultima consultazione 26 novembre 2020)

Rouse-Rouse 1988 = Mary A. Rouse and Richard S. Rouse, *The Book Trade at the University of Paris, ca.1250-ca.1350*, in *La production du livre universitaire* 1988, pp. 41-113.

Rouse-Rouse 1991 = Mary A. Rouse and Richard S. Rouse, *The Development of Research Tools in the Thirteenth-Century*, in Mary A. Rouse and Richard S. Rouse, *Authentic Witnesses: Approaches to Medieval Texts and Manuscripts*, Notre Dame (Indiana) 1991, pp. 221-255.

Ruzzier 2008 = Chiara Ruzzier, *La produzione di manoscritti neotestamentari in Italia nel XIII secolo*, «Segno e testo», 6 (2008), pp. 249-294.

Ruzzier 2011 = Chiara Ruzzier, D*es* armaria *aux besaces. La mutation de la Bible au XIIIe siècle*, in *Les usages sociaux de la Bible, XIe-XVe siècles*, «Cahiers électroniques d'histoire textuelle», 3 (2010) (1re éd. en ligne 2011).

Ruzzier 2013 = Chiara Ruzzier, *The miniaturisation of Bible manuscripts in the 13th century. A comparative study*, in *Form and Function in the Late Medieval Bible*, ed. Eyal Poleg, Laura Light, Leiden-Boston 2013, pp. 105-125.

Ruzzier 2014a = Chiara Ruzzier, *Quelques observations sur la fabrication des Bibles au XIIIe siècle et le système de la pecia*, «Revue bénédictine», 124/1 (2014), pp. 151-189.

Ruzzier 2014b = Chiara Ruzzier, *Qui lisait les bibles portatives fabriquées au XIIIe siècle?*, in *Lecteurs, lectures et groupes sociaux au Moyen Âge*. Actes de la journée d'études organisée par le Centre de recherches "Pratiques médiévales de l'écrit" (PraME) de l'Université de Namur et le Département des Manuscrits de la Bibliothéque royale de Belgique (Bruxelles, 18 mars 2010), ed. Xavier Hermand, Étienne Renard, Céline van Hoorebeeck, Turnhout 2014, pp. 10-28.

Ruzzier 2016a = Chiara Ruzzier, *Bibles anglaises et bibles françaises au XIIIe siècle: sœurs jumelles ou cousines éloignées?*, in *"Contre-Champs". Études offertes à Jean-Philippe Genet*, Paris 2016 (Polen-Pouviurs, Lettres, Normes, 4), pp. 321-349.

Ruzzier 2016b = Chiara Ruzzier, *Continuité et rupture dans la production des Bibles au XIIIe siècle*, in *Comment le Livre s'est fait livre. La fabrication des manuscrits bibliques (IVe-XVe siècle). Bilan, résultats, perspectives de recherche*. Actes du colloque international organisé à l'Université de Namur du 23 au 25 mai 2012, ed. Chiara Ruzzier, Xavier Hermand, Turnhout 2016, pp. 155-168.

Ruzzier 2017 = Chiara Ruzzier, *Le rôle du parchemin dans la miniaturisation de la Bible au XIIIe siècle*, «Gazette du livre médiéval», 63 (2017), pp. 64-78.

Ruzzier 2018 = Chiara Ruzzier, *Les manuscrits de la Bible au XIIIe siècle: quelques aspects de la réception du modéle parisien dans l'Europe méridionale*, in *Medieval Europe in Motion. The Circulation of Artist, Images, Patterns and Ideas from the Mediterranean to the Atlantic coast (6th-15th centuries)*, ed. Maria Alessandra Bilotta, Palermo 2018 (OsmLab. Laboratorio di idee, 2), pp. 281-297.

Schmidt 1906 = *Katalog der Handschriften der Königl. Öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, ed. Ludwig Schmidt, III, Leipzig 1906.

Schnorr von Carolsfeld 1882-1883 = *Katalog der Handschriften der Königl. Öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, ed. Franz Schnorr von Carolsfeld, Leipzig 1882-1883.

Schönebaum 1959 = Herbert Schönebaum, *Fabricius, Georg*, in *Neue Deutsche Biographie*, IV (1959), p. 734 s. https://www.deutsche-biographie.de/ (ultima consultazione 27 novembre 2020).

Schwanitz 2014 = Henrik Schwanitz, *Beyer (Beier, Beyerus), August (Augustus)*, in *Sächsische Biografie* (2014), hrsg. vom Institut für Sächsische Geschichte und Volkskunde e.V. Online-Ausgabe: https://saebi.isgv.de/ (ultima consultazione 27 novembre 2020).

Smalley 1964 = Beryl Smalley, *The Study of the Bible in the Middle Ages*, Notre Dame (Indiana) 1964.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11376 | ISSN 1128-5656 (online)

Stegmüller 1950 = Friedrich Stegmüller, *Repertorium Biblicum Medii Aevi*, I, *Initia Biblica. Apocrypha. Prologi*, Madriti 1950 (consultabile online: http://www.repbib.uni-trier.de/cgi-bin/rebihome.tcl).

Stirnemann 1990 = Patricia Stirnemann, *Fils de la vierge. L'initiale à filigranes parisiennes 1140-1314*, «Revue de l'Art», 90 (1990), pp. 58-73.

Studio 2002 = *Studio e* Studia. *Le scuole degli ordini mendicanti tra XIII e XIV secolo.* Atti del XXIX Convegno internazionale della Società internazionale di Studi francescani (Assisi 11-13 ottobre 2001), Spoleto 2002.

Walther 1963 = Hans Walther, *Proverbia sententiaeque latinitatis Medii aevi = Lateinische Sprichwörter und Sentenzen des Mittelalters in alphabetischer Anordnung*, II/1, Göttingen 1963 (Carmina Medii aevi posterioris latina, 2).

Wenzel 2012 = Siegfried Wenzel, *The Use of the Bible in Preaching*, in *New Cambridge History* 2012, pp. 680-692.

Zamponi 1988 = Stefano Zamponi, Exemplaria*, manoscritti con indicazioni di pecia e liste di tassazione di opere giuridiche*, in *La production du livre universitaire* 1988, pp. 125-132.

OPEN ACCESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
ISSN 1128-5656 (online)
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341

Un documento di pattuizione tra il *voevoda* bosniaco Sandalj Hranić Kosača e la Repubblica di Venezia: genesi e modelli

Barbara Lomagistro
Università degli Studi di Bari "Aldo Moro"

Abstract. The paper analyzes a charter issued by the Bosnian *voevoda* Sandalj Hranić Kosača sealing the agreement established with Venice as a consequence of the entry of Kotor in the Venetian Commonwealth (1423). The analysis focuses on the document's formal aspects in order to identify the underlying documentary model. For this purpose, all the linked records produced by Venice on this occasion are taken into account. Moreover, an attempt to relate the documentation of the Kotor affair to the Venetian practice in making documents about treaties is provided. Such an analysis leads to the conclusion that the Venetian documentary patterns developped to seal the international agreements were adopted in the Slavic version of the documentation too.

Keywords. Mediaeval Bosnia; Venice (Republic); 15th century; Diplomatics; Cyrillic documents

1. *La diplomatica negli studi storici slavo-meridionali*

Le relazioni tra la Repubblica di Venezia e le varie entità statali slave della penisola balcanica sono studiate da tempo e da più parti, con risultati eterogenei sia nel metodo che nel merito. Sull'ampia letteratura in materia si proiettano, da una parte, le ombre lunghe delle relazioni divenute problematiche tra italiani e slavi nel gorgo di dinamiche nazionali e geopolitiche innescatesi nel XIX secolo[1]; dall'altra, le insufficienze metodologiche

[1] Dinamiche analoghe, che hanno portato alla formazione degli attuali stati slavi, inquinano in vario modo gli studi di storia medievale e premoderna dell'intera regione

Email: barbara.lomagistro@uniba.it

Copyright © 2020 The Author(s). Open Access. This is an open access article published by Firenze University Press (www.fupress.com/scrineum) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License. The Creative Commons Public Domain Dedication waiver applies to the data made available in this article, unless otherwise stated.

nello studio delle fonti, talvolta legate a limiti oggettivi, tal'altra derivanti dalle finalità implicite di molti di questi studi, tesi a dimostrare e (retro) legittimare la presenza politica slava in ambito adriatico. La diplomatica slava[2] risente ancora di un errore di prospettiva: ossia l'attitudine a mettere sullo stesso piano documenti in senso stretto – attestanti cioè atti o negozi giuridici[3] – e monumenti – ossia tipologie di documenti mirati a conservare memoria di determinati fatti. Questa tendenza è stata ereditata dagli studi ottocenteschi, fortemente contraddistinti da un intenso anelito 'archeografico' alla ricerca di testi relativi a storia, lingua, civiltà slave, sepolti al tempo in fondi manoscritti di vario genere.

L'approccio 'uniformante' alle varie tipologie testuali che emergevano da archivi e biblioteche comportò una scarsa attenzione agli aspetti formali dei documenti diplomatici, con la conseguenza che una loro classificazione tipologica ad oggi è ancora aleatoria e scarsa attenzione è riservata a identificare la tipicità degli atti giuridici riflettentesi nella tipicità dei documenti. Su queste premesse è palesemente difficile concepire la fenomenologia documentaria nella sua globalità, sia come attività di manifestazione e applicazione del diritto per fini e funzioni peculiari secondo procedure stabilite (il cosiddetto iter documentario), sia come prodotto di tale attività. Sicché la diplomatica slava soffre ancora della tendenza

balcanica. Emergono, ad esempio, in tentativi di retrodatare situazioni recenti o nell'uso improprio di categorie geo-politiche definitesi in tempi recenti.

[2] Nella consapevolezza del dibattito scientifico su scopi, limiti e prospettive della diplomatica, uso la definizione 'compendiata' di «diplomatica slava» per riferirmi alla disciplina, come è definita dalla Commission internationale de la diplomatique («diplomatique est la science qui étudie la tradition, la forme et l'elaboration des actes écrits» in VID 1997, p. 21), applicata alla documentazione in lingua slava prodotta da autorità aventi giurisdizione o privati che tale lingua usavano.

[3] Assumo come definizione di riferimento per documento («acte écrit», lat. *scriptum*, *scriptura*, *instrumentum*) quella del *VID* 1997, p. 21: «un écrit où se trouve consigné, soit l'accomplissement d'un acte juridique, soit l'existence d'un fait juridique, soit encore éventuellement un fait quelconque dès lor que l'écrit est rédigé dans une certaine forme propre à lui donner validité», sottolineando come esso sia connotato dalla funzione di rappresentare un atto giuridico in forme determinate e mirate a garantirne la validità. Rimando a Pratesi 1987[2], pp. 11-16, per una stringata e puntuale presentazione della problematica e a Nicolaj 2007, pp. 11-45, per i più recenti orientamenti.

ad esaminare il documento come testo informativo – con particolare attenzione ai fatti menzionati e agli aspetti linguistici – e a pubblicare *corpora* di fonti documentarie, slegandole completamente dal contesto della documentazione in cui erano state prodotte, e spesso anche dal contesto archivistico in cui erano conservate.

Non si deve sottovalutare il fatto che un forte stimolo allo studio dei *monumenta* slavi nel loro complesso sorse da una rivalutazione del passato medievale innescata da processi di *nation-building* (e *state-building*), sicché la tentazione di una loro lettura 'nazionale' è sempre in agguato. Tale atteggiamento è particolarmente insidioso nello studio del medioevo, epoca in cui realtà politico-sociali e appartenenza etnica non sempre e non necessariamente coincidevano. Di conseguenza, occorre che il lessico denotante queste categorie nelle fonti coeve non sia tradotto automaticamente nelle categorie geo-politiche attuali. Solo una corretta interpretazione della terminologia delle fonti può preservare da fraintendimenti o approssimative generalizzazioni. Anche denominare secondo la nomenclatura moderna la lingua usata nei documenti medievali comporta delle difficoltà. Nella documentazione stessa dell'area balcanica centro-occidentale[4] essa è chiamata, in maniera ampia e per i moderni vaga, 'lingua slava', denominazione che sarà qui mantenuta perché onnicomprensiva di varianti locali talvolta indicate con nomi etnici (serba, croata). Si tratta in realtà del dialetto più diffusamente parlato nella regione, o più precisamente del diasistema dialettale, scientificamente chiamato «štokavo», e delle sue fluide varianti diatopiche[5]. L'assetto grafico dei documenti non è meno vario: per la gran

[4] Adopero questa altrettanto generica definizione geografica per comprendere le varie entità statali, sviluppatesi all'ombra dell'impero d'Oriente, e man mano da esso emancipatesi, nell'arco di tempo compreso fra il X e il XVI secolo (momento in cui buona parte di esse è inglobata nell'impero Ottomano). Nel corso della trattazione saranno indicate con i nomi storici che non sempre corrispondono univocamente alle regioni (talvolta stati) oggi denominate Croazia, Dalmazia, Bosnia, Serbia, Montenegro. Il problema della evoluzione storica della toponomastica è piuttosto complicato, fra l'altro spesso lo stesso toponimo è noto in forma latina, slava e italiana. Per semplicità si è preferito qui dare i toponimi nella forma italiana (o italianizzata) e alla prima occorrenza, fra parentesi, anche in quella slava. Per una rapida ed efficace introduzione alla problematica si veda Ivetic 2020.

[5] All'epoca della documentazione qui trattata (secc. XIV-XV), esso era già differen-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

parte è usata la scrittura cirillica, in varie tipologie[6], in estensione più limitata e soprattutto in Dalmazia e Croazia quella glagolitica e, ancora, quella latina ma quasi esclusivamente in documenti privati.

Questi vari elementi concorrono a spiegare perché la diplomatica dei documenti slavi non abbia ancora compiutamente elaborato un metodo di indagine formale adeguato allo studio dei formalismi della documentazione e dei loro legami con l'azione giuridica e il diritto in senso ampio[7]. Questa inadeguata attenzione ai sistemi di documentazione – genesi e forme del documento in seno a una concreta cultura giuridica – impedisce di cogliere appieno le dinamiche, in realtà molto complesse, di interazione tra Venezia e il suo dominio in terra dalmata e gli Slavi. In questa sede si analizza un caso di documentazione che appare emblematico di tale mol-

ziato dalla lingua standardizzata nel IX-X secolo per i testi sacri e letterari, e ampiamente diffusa in tutto il mondo slavo, convenzionalmente chiamata «paleoslavo» o «slavo ecclesiastico». I documenti diplomatici offrono quindi molte informazioni sulla lingua parlata non altrimenti testimoniata in forma scritta, da qui l'interesse marcatamente linguistico mostrato dagli slavisti. Su questa base dialettale, nel XIX secolo, si standardizzò il «serbo-croato», che ha conservato le caratteristiche di diasistema linguistico, ma sulla cui denominazione sono intervenute negli ultimi anni valutazioni meramente politiche.

[6] La cui classificazione e nomenclatura soggiace ancora a vecchi errori di metodo o all'uso improprio di definizioni etniche, con tutti gli equivoci che ne conseguono. Nello specifico caso della documentazione, l'associazione di scrittura cirillica all'etnico «serbo» può facilmente indurre l'equivoco che tutti i documenti cirillici siano 'serbi' in senso moderno; mentre l'associazione di documenti in scrittura latina (e lingua latina e italiana) unicamente con Venezia serve a seppellire sotto una spessa coltre strumentale la latinità della Dalmazia. Per un quadro complessivo delle questioni strettamente paleografiche, che qui non saranno toccate, rimando a Lomagistro 2018.

[7] Ricerche recenti relative ai documenti dell'area in esame hanno cercato di affrontare questi aspetti teorizzando un influsso – non meglio definito in termini formali, se non relativamente alla presenza dell'arenga – dei documenti ungheresi e un ancor più vago influsso dei documenti veneziani innestatosi su 'tradizioni autoctone' (mi riferisco in particolare alle tesi dottorali di Porčić 2012 e Isailović 2014, nonché Isailović 2015). Le posizioni aprioristiche di tali lavori – che citano i testi di riferimento della diplomatica generale, a quanto pare, a puro scopo cosmetico – sono tali e tante che non ne terrò conto nel prosieguo: una discussione esaustiva di molte loro affermazioni richiederebbe ben altro spazio.

teplice interazione. Il documento – in lingua slava e alfabeto cirillico –, emesso da un vassallo del re di Bosnia, il *voevoda* Sandalj Hranić Kosača, duca di Chelmo (Hum)[8] negli anni 1392-1435[9], suggella l'intesa raggiunta, dopo una lunga e complicata trattativa, con la Serenissima in conseguenza della dedizione del comune di Cattaro a Venezia (1420), fatto da cui il magnate si riteneva leso. Esso, già ad una prima lettura, tradisce un modello formale veneziano; nondimeno, non è semplice ricostruire compiutamente le circostanze della sua genesi, il rapporto con altre scritture relative allo stesso affare, nel quadro di una prassi di documentazione pattizia consolidata, applicata nei trattati tra la signoria Veneziana e altre signorie del bacino adriatico.

Il documento, emesso il 1 novembre 1423 nella residenza di Sandalj a Blagaj, è custodito presso l'Archivio di Stato di Venezia (d'ora in poi ASVe) con la segnatura *Miscellanea atti diplomatici e privati*, busta 34, n. 1018. Definito dall'emittente stesso 'lettera patente'[10] – indirizzata al doge, Francesco Foscari, e al comune di Venezia – di cui ha effettivamente le forme, assomma in sé le funzioni del privilegio e del patto, si presenta cioè come la concessione di un accordo ma, al tempo stesso, recepisce i termini discussi oralmente di tale accordo e li formalizza. Per comodità di citazione nel prosieguo sarà denominato «diploma pattizio di Sandalj». Il negoziato a conclusione del quale fu prodotto era stato reso necessario dal fatto che, anche dopo l'atto formale di dedizione, Sandalj aveva continuato a rivendicare l'esazione di diritti feudali da Cattaro e, non ricevendone soddisfazione, impediva il passaggio delle carovane dirottandole sulla piazza commerciale di Ragusa. Lo stato di tensione con il Comune dalmata era acuito dal fatto che egli deteneva in ostaggio quattro ambasciatori cattarini inviatigli per pattuire una compensazione in denaro dei diritti feudali che riteneva usurpati. La laboriosa trattativa, avviata da Venezia fin dal 1421, fu scandita da altri documenti prodotti dalla Serenissima – lettere di ambasciata, istruzioni per il negoziatore, Giovanni Zorzi, predisposte alla

[8] Territorio corrispondente *grosso modo* all'attuale Erzegovina.

[9] Per un profilo completo del personaggio si rimanda a Kurtović 2009.

[10] Nel documento «по ѡве наше ѡтворене листе» (r. 28) che corrisponde al testo latino «tenore nostrarum presentium patentium literarum». Si vedano le edizioni del documento slavo e di quello latino rispettivamente nelle Appendici A e B.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

luce del mutevole quadro politico generale e di quello negoziale in particolare – e si concluse definitivamente con un atto emesso il 16 febbraio 1424 dal doge Francesco Foscari, che qui denominiamo «diploma pattizio dogale», tramandatoci dalla trascrizione nei Libri Commemoriali[11].

2. *Lo studio del diploma pattizio di Sandalj: stato dell'arte*

È chiaro come lo studio del documento emesso da Sandalj non possa prescindere dal contesto documentale complessivo, ma finora esso è stato trattato come un atto singolo, slegato dalla documentazione relativa ai suddetti negoziati[12], approccio che si è rivelato inadeguato e foriero di equivoci. Essenzialmente ha richiamato l'attenzione perché è uno dei pochi originali slavi pervenutici ma è stato disinvoltamente classificato come una fonte relativa a una 'cessione' di Cattaro a Venezia da parte di Sandalj Hranić, e se ne sono completamente trascurati gli aspetti diplomatistico-formali.

Il documento, portato dall'archivio di Venezia a Vienna dopo la caduta della Repubblica[13], fu lì pubblicato per la prima volta da Franz Miklosich nel 1858[14]. Restituito, con altre carte, nel 1866, fu ripubblicato da Vikentij Makušev[15] – nell'ambito di un sondaggio della presenza di fonti slave in archivi italiani – che non sembra conoscere l'edizione fattane da Miklo-

[11] Venezia, ASVe, *Libri Commemoriali*, reg. 11, c. 97*r*. I Libri Commemoriali costituiscono, entro un certo limite, una fonte preziosa per ricostruire la trama di negoziati che portavano alla stipulazione di un patto ed eventualmente dei suoi aggiornamenti. Concepiti come raccolta in libro, avviata nel 1299, della documentazione (in ordine cronologico) relativa alle relazioni esterne del comune di Venezia, sia di quella prodotta dalla cancelleria ducale sia di quella ad essa pervenuta, accoglievano anche la registrazione della documentazione accessoria e complementare alle pattuizioni, anteriore e posteriore alla redazione dei trattati veri e propri, e talora materiale riguardante singoli personaggi. Si veda Pozza 2002, pp. 205-206.

[12] Probabilmente anche la sua collocazione archivistica in un fondo miscellaneo non ha aiutato a comprenderne immediatamente i legami con il resto della documentazione presente nello stesso archivio.

[13] Per la dispersione e i trasferimenti dell'archivio si veda Da Mosto 1937, p. 4.

[14] Miklosich 1858, pp. 325-329, n. CCLXXXIV.

[15] Makušev 1871, pp. 167-173.

sich. In seguito, Stojan Novaković ne ripubblicò solo la seconda parte, ossia quella che espone le clausole del trattato, in una raccolta di testi giuridici senza alcuna avvertenza che si trattasse di uno stralcio e, fra l'altro, con data inspiegabilmente errata al 1426 –, non sulla base dell'originale bensì delle due precedenti edizioni di Miklosich e Makušev e preceduta dal seguente regesto: «Veliki vojvoda Sandalj 1426, novembar 1 ugovara s Mlecima trgovačke olakšice» («Il gran *voevoda* Sandalj 1426, 1 novembre tratta con i Veneziani facilitazioni commerciali»), mentre la voce d'indice relativa a questo documento recita: «Veliki vojvoda Sandalj, 1426, daje Mlecima trgovačke olakšice» («Il gran *voevoda* Sandalj, 1426, conferisce ai Veneziani facilitazioni commerciali») (!)[16].

Incorse palesemente in un equivoco un successivo editore, Ljubomir Stojanović, il quale credette che del documento esistessero due originali slavi (!): uno a Ragusa (Dubrovnik), dal cui archivio sarebbe stato portato a Vienna e non più restituito, con la segnatura MS CCLXXXIV[17], editato da Miklosich, e l'altro a Venezia, nel cui archivio lo aveva visto e pubblicato Makušev, con la segnatura *Patti sciolti* (cosa che corrisponde al vero ma manca del numero di corda)[18]. L'edizione quindi fatta da Stojanović è un ibrido che non corrisponde a nessun originale: mette in apparato varianti senza precisare da quale delle due edizioni provengano[19].

[16] Novaković 1912, pp. 278-279. Al di là del metodo piuttosto opinabile di critica diplomatica seguito, si rileva che la finalità dell'opera era quella di raccogliere monumenti giuridici «degli stati serbi del medio evo», cui non è estraneo l'orientamento verso una narrazione 'nazionale'.

[17] Ma questo è in realtà il numero d'ordine della citata pubblicazione di Miklosich.

[18] Stojanović 1929, I, pp. 328-331, n. 337. Lo studioso parla di «dva primerka na pergamentu, s pečatima» (p. 331) ossia di «due esemplari in pergamena, con i sigilli» il che equivale a dire due originali.

[19] Ho verificato che provengono dall'edizione di Makušev che contiene molti errori di trascrizione, alcuni proprio nelle varianti usate da Stojanović. Nonostante gli indubbi meriti dell'opera di Stojanović, non si può non rilevare come la (supposta) esistenza di due originali non abbia stimolato alcun commento diplomatistico. Evidentemente lo studioso era prioritariamente interessato, come già Novaković, a individuare e pubblicare «antichi documenti serbi», come recita il titolo, e d'altronde anche la nota tergale apposta in archivio al documento recita: «Privilegiu(m) est in lingua serviana scriptu(m)» (!).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

L'equivoco dei due esemplari fu risolto da Gregor Čremošnik che esaminò di persona l'unico originale a Venezia, ne diede una puntuale descrizione e attestò che a esso erano fissati con uno spillo due fogli di carta contenenti la sua traduzione italiana (*scil.* veneziana) con una introduzione in latino[20]. Di questi fogli aveva già parlato Makušev, che aveva pubblicato la presunta 'introduzione' in latino[21]. Čremošnik lo riferisce ma afferma che l'intera traduzione latina del documento è quella pubblicata da Ljubić[22] «prema prepisu i prevodu u Commemorialium» ossia «secondo la trascrizione e traduzione nei Commemoriali», conclusione che non è del tutto esatta. In realtà la trascrizione nei Commemoriali, pubblicata da Ljubić, è quella del documento latino conclusivo di tutta la vicenda, quello dogale del 1424, che contiene come inserto il diploma di Sandalj in traduzione latina, e le clausole stabilite successivamente a questo con l'ambasciatore inviato da Sandalj a Venezia all'inizio del 1424[23]. Oggi non c'è più traccia, né con l'originale di Sandalj né altrove, della cosiddetta 'introduzione' in latino (in realtà l'atto di trasmissione da parte dell'ambasciatore veneziano del documento di Sandalj, come si dirà) e della traduzione in italiano, ma se ne potrà dedurre la funzione nella trafila delle scritture finalizzate a documentare tali accordi[24].

[20] Čremošnik 1940, pp. 125-127.

[21] Makušev 1871, p. 171.

[22] Sime Ljubić, croato, è stato uno dei più attivi editori di *corpora* di fonti. All'interno dei *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*, collana di ampio respiro pubblicata in piena epoca risorgimentale dall'Accademia jugoslava delle scienze e delle arti a Zagabria, curò la sottoserie *Listine o odnošajih izmedju južnoga slavenstva i Mletačke republike* («Documenti relativi alle relazioni tra gli slavi meridionali e la Repubblica di Venezia»).

[23] Ljubić 1886, pp. 257-263, inserzione del documento di Sandalj pp. 258-260. Questo stesso documento dogale era stato già pubblicato dai Commemoriali da Šafarik, 1861 pp. 150-166, n. CCCLXVII, ed esattamente regestato: «privilegija, kojom mletački dužd potvrđuje velikom vojvodi Sandalu neka njegova prava i ugovore postojeće između Mletaka i njega» (ossia «privilegio con cui il doge conferma al gran *voevoda* Sandalj alcuni suoi diritti e gli accordi esistenti tra lui e Venezia») ma con l'anno sbagliato, «1423, 16 februarii, indict. II», che non tiene conto della datazione *more veneto*. Un regesto del documento fu pubblicato da Predelli 1896, p. 53, n. 138.

[24] Purtroppo non ho potuto consultare la più recente edizione del documento pubblicata da Porčić - Isailović 2017. Mi limito quindi a citare il libro, per completezza di

Il documento pattizio di Sandalj è vergato su pergamena, di buona qualità, di forma rettangolare, larga in alto e in basso 32,5 cm e lunga, a sinistra e a destra, 45 cm. La pergamena presenta rigatura (alle estremità dei bordi verticali sono ancora visibili i fori guida), benché la scrittura non la segua regolarmente. Lo specchio di scrittura lascia a sinistra un margine di 2-2,5 cm e a destra di 2,5-3 cm. Si contano 62 righe di scrittura con una distanza, generalmente poco regolare, di 6-7 mm. La plica è di 1,5 cm ai margini, ma più lunga nel centro dove raggiunge i 4,4 cm; i fori per il sigillo si trovano molto in basso, sicché la plica si può aprire completamente e leggere tutto il testo. La pergamena è piegata un volta nel senso della larghezza e due volte nel senso della lunghezza in sei campi.

La scrittura è disposta come nella *charta transversa*, ossia parallelamente ai lati corti, una disposizione notoriamente più comune nei documenti privati; la scrittura è cirillica maiuscola – una tipologia standardizzata e diffusa in Bosnia nel XIV-XV secolo come scrittura libraria ma usata anche come diplomatica – dall'andamento corsiveggiante, di una sola mano. Nel complesso è piuttosto rustica; l'unico ornamento è costituito dalla lettera iniziale M più alta delle altre, di dimensione 2,4 cm in altezza e 1 cm in larghezza. Anche la lettera seguente, I, è alta 1 cm. Esse compongono il pronome iniziale «MI» («noi»), che di fatto è scritto nel margine mentre le altre righe si attengono alla verticale di giustificazione. Le parole lunghe sono solitamente separate da un punto mediano, quelle brevi e quelle atone sono legate in gruppi di due, tre, inframmezzati dal punto mediano: questo accorpamento con ogni evidenza rispetta le regole di enclisi nella pronuncia. Porzioni di testo sono separate dal segno \. Queste partizioni non corrispondono a intervalli sintattici bensì a unità di significato diplomatistico: ad esempio, i vari argomenti della negoziazione, i reciproci impegni delle parti, la *roboratio*, la *datatio*. L'uso di tale segno, in questa funzione, è attestato in registri coevi dell'archivio veneziano.

Lo scriba del documento è Bogavče Radosalić[25], non citato nel docu-

informazione bibliografica, con il rammarico di non aver potuto appurare se e come l'opera affronta le questioni legate al documento.

[25] Assumo questa come forma normalizzata da Kurtović 2009, p. 379 a fronte delle

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

mento stesso ma nella dichiarazione del negoziatore veneziano che accompagnava il documento (v. *infra*). Non ci sono sottoscrittori, né segni di cancelleria. Il sigillo è pendente con filo serico, di circa 30 capi, di colore rosso cupo, fatto passare attraverso due fori del diametro di 0,7 cm a distanza fra loro di 5 cm e dal margine inferiore di 2,5 cm. Dalle 4 estremità del filo, sotto il margine inferiore, è formata una nappa di 4,5 cm di lunghezza. Sotto la nappa i fili sono di nuovo annodati e fatti passare attraverso il sigillo. Il sigillo è di cera marrone scuro, piuttosto grezzo; di forma grossolanamente circolare dal diametro di 4,5 cm, al cui centro è impressa una cavità circolare dal diametro di 1,5 cm in cui ci sono solo le lettere «SA» per «Sandalj». Tale tipologia è frequente tra i sigilli dei magnati bosniaci dell'epoca[26]. Non ci sono note di cancelleria, l'unica annotazione tergale è di tipo archivistico, eseguita presso il destinatario, e contiene indicazioni su mittente, contenuto e consistenza del documento:

> MCCCCXXIII p(rimo) nov(embr)is i(n) castello Blagai | Bossina. | Privilegiu(m) obtentu(m) p(er) | spectabilem | et egregiu(m) viru(m)| d(o)m(i)nu(m) Iohan(n)em Georgio hon(orabilem) | ambax(iatorem) a | magnifico et poten(ti) | d(omi)no Sandali Bossine magno | uayuoda p(ro) | comoditate Catari | et aliis intus annotatis | Privilegiu(m) est in lingua serviana scriptu(m), | traductu(m) in linguam no(stra)m verna(cula)m[27]
> P.S. II B. 5[28]

L'escatocollo del documento è molto semplificato, contiene solo la *datatio*: prima topica e poi cronica (senza indicazione dello stile). La formula di roborazione, che richiama la *iussio* nell'uso del verbo tecnico «ѥсмо ꙁаповѩдѣли» («iussimus»), annuncia il sigillo pendente del *voevoda* («ѥсмо ꙁаповѩдѣли ѡвеи листе печатью нашоуь висѹѣоуь сврьшити и печатити», ossia «abbiamo ordinato di eseguire questa lettera e di sigillare con il nostro sigillo pendente», r. 61), null'altro precisando. La roborazione della

varianti «Bogut Radosalich», «Bogota Radosalic» che ricorrono nei documenti.

[26] Ivić 1910, p. 32 n. 41; Anđelić 1970, pp. 69-70, nn. 43, tav. XXIV, n. 43.

[27] Quest'ultima frase conferma l'esistenza di una traduzione in italiano.

[28] Si tratta dell'antica segnatura archivistica in Patti Sciolti.

documentazione appare invero più complessa dalla lettera di trasmissione dell'ambasciatore Zorzi[29]:

> Nos Iohannes Georgio ambassiator illustrissimi et excelentissimi principis domini, domini Francischi Foscari, Dei gratia incliti ducis Veneciarum et comunis Veneciarum, universis et singulis has presentes litteras inspecturis notum facimus ut amor dilectio unio amicicia et bona pax sit inter dictum serenissimum et excellentissimum dominum ducem et Comune Veneciarum et magnificum et potentem dominum Sandali, Bossine magnum vayvodam, fratres suos et domum suam. Que hec sunt que habuimus, obtinuimus et fecimus cum predicto magnifico vayvoda Sandali, nomine et vice dicti domini ducis et comunis Veneciarum pro comoditate civitatis Catari, et pro aliis continentibus in infrascriptis litteris, quas litteras fieri fecimus per duas manus, unam manu circumspecti viri Iohannis de Bonisio cancellarii nostri, literali sermone, alteram manu viri prudentis Bogut Radosalich, cancellarii dicti magnifici Sandali in ydiomate sclavonico, uniusmet tenoris et substantie. Quas litteras fieri fecimus et bullari pro majori evidentia bulla sancti Marci. Tenor autem litterarum talis est.

il quale, agendo in nome e per conto della signoria veneziana, dichiarava che quanto pattuito con Sandalj era stato fissato nei due allegati documenti, dello stesso tenore, uno confezionato «literali sermone» dal notaio che lo accompagnava, Giovanni de Bonisio, e l'altro «in ydioma sclavonico» dal notaio di Sandalj, Bogavče Radosalić, e a corroborazione dell'atto l'esemplare «literali sermone» era stato sigillato «bulla sancti Marci», ossia con l'autenticazione per eccellenza della signoria veneziana[30]. Pur sembrando ormai chiusa la questione, all'inizio del 1424 Sandalj l'avrebbe riaperta, tramite il suo inviato a Venezia, per modificare alcuni dei termini dell'accordo. A composizione avvenuta delle nuove richieste, sarebbe stato emesso, come ulteriore frutto di compromesso con il *voevoda*, il citato «diploma pattizio dogale», inserendovi[31] i documenti precedenti.

[29] Poiché di questa lettera non ho trovato traccia in archivio cito dall'edizione di Makušev 1871, pp. 171-172, avendo emendato solo la frase, palesemente errata, «Quod hec sut» in «Que hec sunt», attestata invece nel diploma pattizio dogale, in cui anche questo documento è inserito.

[30] Sul *sigillum Sancti Marci* si veda Rosada 1985, spec. pp. 142-143.

[31] In termini diplomatici si tratta della riproduzione, integrale o per parafrasi, di un

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

3. *La dedizione di Cattaro*

Per intendere appieno la dimensione e la difficoltà della trattativa – nonché la complessità della documentazione – occorre tener conto della situazione di Cattaro (e di altri comuni adriatici) tra l'ultimo quarto del XIV secolo e il primo quarto del XV, segnata da due principali circostanze.

La prima è l'autoproclamazione a re nel 1377 del bano di Bosnia, Tvrtko I[32], con la conseguente rivendicazione di tutti i diritti territoriali e feudali prima pertinenti alla dinastia reale serba dei Nemanjidi (estintasi nel 1371) da cui egli discendeva[33]. Fra questi rientrava anche il controllo delle città costiere della Dalmazia meridionale (segnatamente dell'antica regione nota come Doclea, poi Zeta e dal XVI secolo come Montenegro), in particolar modo dell'importante piazza commerciale di Cattaro che deteneva il monopolio del commercio del sale. Tuttavia, la monarchia bosniaca nasceva con una fragilità intrinseca: il potere dei grandi feudatari – l'estensione dei territori da loro controllati e la consistenza delle loro truppe – mal si conciliava con l'autorità centralizzata. Già all'indomani della morte di Tvrtko (1391), le spinte centrifughe dei magnati avrebbero posto la monarchia in un precario equilibrio, che l'avanzata ottomana non avrebbe avuto difficoltà a spazzar via (1463). Ciò significava che alcuni di loro (il citato Sandalj Hranić Kosača, Hrvoje Hrvatinić, Pavle Radenović e altri) agivano nello scenario adriatico come soggetti politici autonomi, per non dire di altri signori feudali della Zeta, come i Balšić o i Crnojević, *de iure* vassalli del regno di Serbia ma *de facto* completamente autonomi, soprattutto dopo la riduzione del regno di Serbia a vassallo degli Ottomani, in seguito alla sconfitta di Kosovo Polje (1389)[34].

documento in un documento successivo, che ne prescrive la rinnovazione o che rappresenta l'evoluzione giuridica dello stesso negozio (Pratesi 1987², p. 106).

[32] A conferma della difficoltà dianzi accennata di far corrispondere categorie statuali medievali con quelle moderne, si noti che il titolo sovrano di Tvrtko come «kralj Srbljem, Bosni i Pomorju i Zapadnim stranama», ossia «re dei Serbi, di Bosnia e del Litorale e delle regioni occidentali», assomma un etnonimo e tre coronimi che non corrispondono univocamente alla realtà odierna.

[33] Si veda Ćirković 1964, anche in Ćirković 1997 e 2014.

[34] Per un quadro della situazione del regno serbo alla vigilia dello scontro con gli Ottomani si veda Jireček 2006, pp. 421-434.

La seconda circostanza è data dal fatto che, tra le altre clausole della pace di Torino del 1381, c'era quella della cessione della Dalmazia da parte di Venezia al re d'Ungheria. In virtù di questa, Cattaro finì sotto il protettorato ungherese, benché rimanesse al centro delle mire espansionistiche del re di Bosnia. Tvrtko, infatti, ambiva a controllare tutto il litorale adriatico attraverso cui passava la gran parte delle importazioni ed esportazioni del regno, ma nella fascia costiera già soggetta alla Bosnia non c'erano città o porti importanti. Egli puntò all'acquisizione di Cattaro, rivendicando i diritti precedentemente esercitati dai Nemanjidi, con la quale si sarebbe garantito il controllo del mercato del sale e, attraverso imprenditori cattarini, avrebbe potuto avviare attività commerciali di una certa consistenza in Bosnia[35].

La morte di Luigi di Ungheria (1382) e la crisi dinastica scaturitane gli offrirono una nuova possibilità: da tale minaccia Cattaro cercò di salvaguardarsi, negoziando con il re bosniaco la sua dedizione a condizione che fossero lasciati immutati gli ordinamenti comunali e i privilegi. L'operazione si concluse con successo e con il diritto nuovamente concesso ai Veneziani di entrare nel golfo di Cattaro. Ciononostante, la situazione rimase fluida, in un quadro di mutevoli allenze tra soggetti interessati al controllo dell'area, fra cui anche Vlatko Vuković della famiglia Kosača[36], zio del *voevoda* Sandalj Hranić, al quale, poco prima della morte, Tvrtko assegnò la signoria sul Chelmo con diritti sul golfo di Cattaro. Ma, la crisi dinastica apertasi alla morte del sovrano bosniaco provocò grandi turbolenze tra i magnati del regno che inevitabilmente si rifletterono sui comuni costieri[37]. Cattaro soggiacque a vari tentativi di prenderne il controllo, anche *manu militari*, da parte dei Balšić[38] e di Radić Crnojević[39]. In un tale quadro, il comune avviò trattative con Venezia per offrirle la propria dedizione, ma queste, a causa delle citate clausole della pace di Torino, non portarono a nulla (1396)[40].

[35] Gelcich 1880, pp. 126-127.

[36] Sull'identificazione di questo personaggio si veda Kurtović 2009, p. 24 nt. 62.

[37] Gelcich 1880, p. 133-136; Rudić 2018, p. 242-248.

[38] Tentativi di volta in volta sventati attraverso accordi che prevedevano compensazioni in denaro – ad esempio quello stipulato con Đurađ II Balšić nel 1391 – ma che con disinvoltura i signori di Zeta in varie occasioni disconobbero.

[39] Questi perì il 25 maggio del 1396 proprio in uno scontro con i Balšić.

[40] Fra l'altro, nella lunga crisi della corona ungherese, nel 1393 il nuovo re di Bosnia,

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

Nel nuovo corso della monarchia bosniaca, si consolidò notevolmente la posizione del *voevoda* Sandalj Hranić, succeduto allo zio e nella dignità di *voevoda* (originariamente una carica militare) e nei vasti possedimenti feudali che comprendevano anche la costa settentrionale delle Bocche[41], cui egli aggiunse la città di Budua, intromettendosi nelle questioni interne della Zeta in virtù della parentela, acquisita per matrimonio[42], con Radić Crnojević. Sandalj compare per la prima volta nella primavera del 1397 come beneficiario degli introiti del sale di Cattaro e non è noto come e quando lo fosse diventato[43].

Il comune, da parte sua, in considerazione del vano esito delle trattative con Venezia e delle pressioni sempre più forti esercitate dai potenti signori slavi vicini (fra cui i Balšić), risolse nel 1398 di far appello al patrocinio di Ladislao di Napoli. Ma questi, dopo l'incoronazione a Zara nel 1403 a re di Ungheria, che non fu risolutiva della questione della successione, decise di tornare a Napoli, offrendo a Venezia la cessione dei possedimenti adriatici e dei suoi diritti che, dopo difficili negoziati, si realizzò il 9 luglio 1409 con il pagamento da parte veneziana di centomila ducati. Il 31 luglio Venezia prese formalmente possesso di Zara e tale evento, ricordato come «Santa Intrada», incrementò la progressiva acquisizione di altri comuni e territori[44].

Il comune di Cattaro, incalzato dalla politica della vicina Ragusa favorevole a Sigismondo, già dal 1405 aveva avviato nuovamente trattative con

Dabiša, si schierò con Sigismondo (genero di Luigi e avversario di Ladislao di Napoli, ultimo pretendente angioino alla corona) e negli accordi di Đakovo si impegnò ad alienare alla sua morte l'indipendenza dello stato a Sigismondo. Questo evento avrebbe significato per Cattaro la perdita delle condizioni negoziate con la Bosnia e costituiva quindi motivo sufficiente per spingere il comune verso Venezia (Praga 1954[3], pp. 125-133).

[41] Per le dibattute questioni della successione e dell'estensione dei possedimenti di Vlatko si rimanda a Kurtović 2009, pp. 20-28, 32-42.

[42] Sandalj contrasse tre matrimoni (con Jelena Crnojević nel 1396, con Katarina, figlia di Vuk Vukčić fratello di Hrvoje Vukčić nel 1405, con Jelena, sorella del despota di Serbia, Stefan Lazarević e vedova di Đurađ Stracimirović Balšić, nel 1411), rispondenti a precise strategie politiche.

[43] Sulla base delle fonti pervenuteci non è noto quando Sandalj abbia preso il controllo su Cattaro, se lo avesse ereditato dallo zio, o ricevuto dal re. Si vedano Kurtović 2009, pp. 84-87 e Rudić 2018, pp. 247-248.

[44] Praga 1954[3], pp. 137-138.

Venezia per riconoscerne il dominio, promettendo ai Balšić in compensazione un tributo annuo. Tuttavia il nuovo re di Bosnia, Ostoja, intimò a Venezia di astenersi dalle trattative con Cattaro, guardando al più ampio contesto adriatico in cui erano in gioco anche altri comuni, come Budua, parimenti contesa tra Venezia e i Balšić. Proprio in quest'ultima controversia, Cattaro sostenne le rivendicazioni di Venezia e questa in cambio promise una mediazione con Sandalj. In occasione di una ambasceria inviata dal *voevoda* per sottoporre al senato veneziano alcune questioni (8 maggio 1411), il senato offrì a Sandalj di rinunciare ai suoi diritti su Cattaro in cambio di un tributo annuo[45].

I termini dell'accordo proposto non soddisfacevano i cattarini e ogni altra mediazione di Venezia fu inutile. Intanto, Sandalj cedette a Venezia il castello di Ostrovica (1411)[46] e si accinse a prendere Cattaro con le armi ma Venezia intervenne in aiuto della città. Neutralizzò i piani del *voevoda* bosniaco con un indennizzo annuo di seimila ducati dai redditi del sale, indennizzo a cui si obbligò la città di Cattaro a condizione che Sandalj assolvesse da questa somma il debito annuo che la città aveva verso i Balšić (1414). Intanto i Balšić avevano ripreso a contendere a Venezia il possesso di Antivari e Scutari: per evitare un conflitto Venezia cedette loro la signoria su Budua e ottenne da Sandalj l'impegno a sostenerla in caso di conflitto[47].

Approfittando di questa relazione favorevole con Venezia, Sandalj pretese dai cattarini un importo doppio di quanto pattuito. Da Cattaro furono mandati quattro ambasciatori per trattare un alleggerimento della somma ma Sandalj li prese in ostaggio, pretendendo per la loro liberazione il versamento dei pretesi dodicimila ducati. Cattaro si appellò a Venezia affinché si facesse mediatrice per la loro liberazione, reiterando al senato veneziano l'offerta di dedizione al dominio di S. Marco[48], e decise di non pagare il tributo a Sandalj finché non fossero stati liberati gli ambasciatori.

[45] Deliberazioni del senato pubblicate da Šafarik 1860, pp. 320-324, nn. CCLXIII e CCLXIV.

[46] Kurtović 2009, pp. 182-183; Šunjić 1996, pp. 136-142.

[47] Gelcich 1880, p. 141 (il documento relativo all'accordo concluso con i Balšić è edito da Šafarik 1860, pp. 352-357, n. CCLXXV).

[48] Risposta veneziana all'ambasciatore cattarino pubblicata da Šafarik 1860, pp. 368-369, n. CCLXXXIII, datata 5 giugno 1414.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

La situazione entrò in una fase di stallo e il comune cominciò a considerare anche altre opzioni (rivolgersi al re di Napoli o al re di Ungheria). A questo punto Venezia, che era in armi contro i Balšić (luglio 1419), ritenne prudente accogliere Cattaro nel suo dominio (1419)[49]. Le trattative, continuate nel 1420, ebbero esito positivo e a marzo fu stipulata la dedizione che sarebbe divenuta operativa il 25 luglio 1420[50], e che, tra le altre cose, prevedeva che Venezia avrebbe pagato i ducati dovuti da Cattaro a Sandalj, obbligandosi al riscatto degli ostaggi cattarini.

4. *La trattativa tra Venezia e Sandalj*

Sandalj ritenne che la dedizione di Cattaro a Venezia avesse leso i suoi interessi e, attraverso il conte di Scutari, cercò di avviare una trattativa per modificarne gli esiti. Venezia acconsentì a trattare (28 novembre 1420), mandandogli un salvacondotto per l'ambasciatore che egli avesse voluto inviare[51]. La lettera del 10 marzo 1421 portata dagli ambasciatori di Sandalj ribadiva il diritto del *voevoda* su Cattaro, precedentemente riconosciutogli anche da Venezia. A questa rivendicazione la Serenissima ribattè di essersi vista costretta ad accettare Cattaro nei suoi domini perché lo avevano ripetutamente richiesto i cattarini stessi che, non potendosi difendere oltre dalle prepotenze di Balša (III) Stracimirović, dalle quali Sandalj non li aveva protetti, erano ormai sul punto di darsi ad altre signorie, e questo non sarebbe stato né nell'interesse di Venezia né dello stesso Sandalj. E poiché Sandalj aveva offerto sostegno a Venezia contro Balša, la Serenissima si dichiarava disponibile – se Sandalj l'avesse aiutata con l'esercito a costringerlo a ritirarsi dalle località occupate – a dargli dalle rendite di Cattaro regolarmente un importo pari a quello che egli precedentemente riceveva da Cattaro quando l'aveva sotto il suo potere[52].

[49] Deliberazione del senato in risposta all'ambasciatore cattarino pubblicata da Šafarik 1860, pp. 390-391, n. CCXCVIII, 25 luglio 1419.

[50] Gelcich 1880, p. 142-144; Kurtović 2009, pp. 244-254; Rudić 2018, p. 253.

[51] Ljubić 1886, pp. 57-58.

[52] Ljubić 1886, pp. 73-75: ambasceria del 10 marzo 1421 con cui Sandalj lamenta la perdita di Cattaro e i Veneziani promettono di dargli la stessa somma che riscuoteva

Il 21 aprile 1421, dietro precisa richiesta dei cattarini, Venezia si impegnò a scrivere a Sandalj per chiedere la liberazione dei quattro negoziatori suoi prigionieri[53]. I Veneziani insisterono a più riprese sul fatto che la dedizione di Cattaro era stata accettata per evitare che la città cadesse in mano di nemici comuni. Sandalj cercò, ma senza successo, di ottenere in cambio Bar, Budua e l'Alta Zeta, chiedendo per sé e la sua gente libero accesso a Venezia e al suo dominio, richiesta quest'ultima che fu accolta, anche se in termini generici[54]. Venezia verificò se Sandalj poteva minacciare Cattaro e come, nel caso, ci si potesse accordare per una soddisfazione in denaro della pretesa giurisdizione e degli introiti delle saline persi. Ai sindaci Andrea Fuscolo e Marco Miani, inviati in vari comuni dalmati per sistemare diverse faccende (27 luglio 1421), furono date istruzioni sia di verificare il potenziale offensivo di Sandalj contro Cattaro, sia anche per l'eventualità che, durante la loro permanenza nella città, Sandalj inviasse qualcuno per trattare[55].

Sandalj richiese ancora Cattaro ai Veneziani nella primavera del 1422. Ma ai suoi ambasciatori il 23 aprile 1422 furono ripetute le stesse ragioni a giustificazione dell'assunzione di Cattaro nei domini veneziani e si tornò sulla questione degli ostaggi. Per agevolare la soluzione di quest'ultima, il Senato arrivò anche a considerare la possibilità di restituire il deposito di una somma di denaro fatto dal *voevoda* a Venezia, e di cui richiedeva ora parziale riscossione, solo a condizione che prima fossero liberati gli ostaggi. Ma la maggioranza non avallò questa posizione radicale e appro-

da Cattaro in cambio dell'aiuto contro Balša. Rilevo che il documento, pubblicato da ASVe, *Senato*, Deliberazioni, Secreti, Registri (1421-1425), reg. 8, c. 1*r*, presenta il preambolo e la risposta agli ambasciatori in latino mentre il testo dell'ambasceria è in italiano. Ciò potrebbe voler dire che la lingua franca nelle trattative fosse l'italiano (o che un'eventuale lettera recata dagli ambasciatori fosse stata trascritta secondo la traduzione italiana), mentre le risposte ufficiali venivano redatte in latino. Su questi usi linguistici si tornerà oltre. Su questa fase delle relazioni tra Venezia e Sandalj si veda anche Šunjić 1996, pp. 150-158.

[53] Ljubić 1886, pp. 89-92.

[54] *Ibid.*, p. 95.

[55] In tal caso, li si autorizzava, per raggiungere un accordo, ad offrire al *voevoda* una somma dai cinquecento ai mille ducati all'anno dalle entrate del sale a condizione che egli non minacciasse Cattaro, *ibid.*, pp. 99-103.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

vò che i denari depositati fossero erogati con il relativo interesse, delegando a un'ambasceria da inviare separatamente il problema del rilascio degli ostaggi[56].

All'ambasciatore, Giovanni Zorzi, che doveva recarsi dal nuovo re di Bosnia, Tvrtko II, il doge Tommaso Mocenigo diede istruzioni (26 maggio 1422) anche per negoziati con Sandalj che forse avrebbe trovato presso il re. Se fosse stato lì, avrebbe potuto dirgli che i suoi inviati erano ancora a Venezia ma che avevano ritirato il denaro richiesto e che presto sarebbero stati di ritorno. Se lo stesso Sandalj avesse nuovamente insistito sulla restituzione di Cattaro avrebbe dovuto dargli la stessa risposta data a Venezia ai suoi ambasciatori, principalmente che Venezia non aveva occupato Cattaro per ampliare i suoi territori («causa habendi maius dominium») ma per salvarlo da Balša che era stato nemico di Venezia, e che Cattaro era libera di sottomettersi a chi volesse e più volentieri si sarebbe sottomessa ai turchi che non a Balša. Per questo Sandalj non aveva ragioni per lamentarsi di Venezia, e questa non poteva cedere la città di cui aveva già preso possesso perché era ormai obbligata verso i suoi cittadini.

Comunque, affinché Sandalj recepisse le buone intenzioni veneziane e si acconciasse a relazioni di buon vicinato con Cattaro, assicurando il transito delle carovane «per rectam viam» verso Cattaro invece che verso Ragusa[57], Zorzi gli poteva promettere mille iperperi all'anno dalle entrate cattarine sul sale. La somma offerta poteva essere aumentata anche a millecinquecento, o al massimo fino a duemila, iperperi all'anno. Egli doveva sollevare anche la questione dei prigionieri, cercando di ottenerne quanto prima la liberazione ma senza per questo condizionare la trattativa. L'ambasciatore avrebbe dovuto cercare la mediazione del re prima che si arrivasse all'offerta dei duemila iperperi, ma solo se fosse stato lo stesso Sandalj a sollevare la questione di Cattaro. Se non l'avesse fatto, l'ambasciatore aveva facoltà di lamentarsi degli impedimenti al libero arrivo delle

[56] *Ibid.*, pp. 165-166. Si tratta della risposta agli ambasciatori di Sandalj datata da Ljubić al 28 aprile 1422 ma in realtà «1422 die XXIII aprilis. Quod ambassiatoribus magnifici vaivode Sandali respondeatur in hac forma», ASVE, *Senato*, Deliberazioni, Secreti, Registri (1421-1425), reg. 8, c. 53*r*.

[57] Il dirottamento delle carovane verso Ragusa era uno dei mezzi di pressione messi in campo da Sandalj per forzare cattarini e veneziani a tornare sull'atto di dedizione.

carovane a Cattaro, chiedendone l'immediata rimozione alla luce dell'amicizia della Repubblica con il *voevoda* stesso e con il suo re. Se Sandalj non fosse stato a corte, l'ambasciatore, con il permesso del re e senza esporsi a pericoli, avrebbe dovuto cercarlo là dove si trovava[58].

Giovanni Zorzi rimase in Bosnia otto mesi e nel corso del 1422 incontrò il *voevoda* tre volte, circostanza ricordata nel diploma pattizio di Sandalj, laddove la *narratio* riassume le lunghe e faticose trattative che avevano condotto agli accordi suggellati nel novembre 1423 e lascia intendere che questi tre incontri non portarono esiti risolutivi. La difficoltà della trattativa, che emerge dalla corrispondenza inviata dall'ambasciatore a Venezia (lettere del 23 agosto e del 4 settembre del 1422), indusse il Senato a scrivere a Zorzi – in quel momento presso la corte bosniaca – di rimandare la partenza, fornendogli ulteriori istruzioni su una serie di questioni e reiterando quelle già date a proposito della somma da promettere a Sandalj se avesse lasciato libera la via carovaniera di Cattaro e liberi gli ostaggi cattarini[59].

Questa trattativa con Sandalj deve essere inquadrata nello scenario più ampio di accordi con altri signori slavi, da una parte quelli commerciali stretti con il re Stjepan Tvrtko II di Bosnia (documento emesso dal sovrano il 21 dicembre 1422 a Visoki)[60], in seguito perfezionati da un accordo di intesa tra Venezia e il regno di Bosnia contro il signore di Céttina (Cetina) (dato dal sovrano bosniaco a Sutieska il 6 febbraio 1423)[61]; dall'altra con gli accordi con il despota di Rassia (Raška ossia Serbia), Stefan Lazarević, che, alla morte del nipote Balša (28 aprile 1421) ne aveva ereditato l'inimicizia con Venezia. Questa pacificazione interessava varie località del dominio veneziano nella Dalmazia meridionale: ne rimane ampia documentazione

[58] ASVe, *Senato*, Deliberazioni, Secreti, Registri (1421-1425) reg. 8, c. 58*r*. Edizione in Ljubić 1886, pp. 174-178.

[59] Lettera del 4 ottobre 1422 in ASVe, *Senato*, Deliberazioni, Secreti, Registri (1421-1425) reg. 8, c. 76*v*. Edizione in Ljubić 1886, pp. 195-196.

[60] Edizione dalla trascrizione nei Commemoriali (reg. 11, c. 87*r*) in Ljubić 1886, pp. 202-205 con l'atto di trasmissione dell'ambasciatore alle pp. 205-206.

[61] Edizione in Ljubić 1886, pp. 215-217. Tale accordo è coronato, secondo una prassi spesso seguita a Venezia, dall'ammissione del re bosniaco nel patriziato veneziano e quindi nel Maggior Consiglio il 20 aprile 1423 (Liber privilegiorum primus, charta 198, ed. in Ljubić 1886, p. 227).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

nelle istruzioni inviate dal Senato al Provveditore di Cattaro, Marco Barbadico (16 marzo 1423, Venezia)[62], che precede la stipula dell'*instrumentum pacis* rogato il 12 agosto 1423 con il despota[63].

Pochi giorni prima della conclusione di questo accordo, il 6 agosto 1423, il Senato deliberò, richiamando la decisione già presa a giugno, di inviare un ambasciatore a Sandalj che, in caso di necessità, andasse anche dal despota di Serbia. All'ambasciatore designato, Giovanni Zorzi, il nuovo doge, Francesco Foscari, diede istruzioni[64] di riprendere la trattativa con Sandalj sul libero transito delle carovane in cambio di seicento ducati annui dalla dogana del sale di Cattaro. Le istruzioni rammentano che su questa somma Sandalj aveva già convenuto ma egli voleva che si aggiungesse, per concludere l'accordo, che se il re di Bosnia, suo sovrano, o il signore dei turchi gli avesse ordinato di andare, o mandare suoi uomini, in aiuto del despota serbo Stefan (fra l'altro suo cognato), contro i domini veneziani in Albania, che questo non fosse considerato un atto di ostilità verso Venezia, e fossero garantiti la pace con Cattaro e l'erogazione del tributo pattuito. Se Sandalj fosse tornato a chiedere questa condizione, l'ambasciatore avrebbe dovuto rispondere che non era né giusto né conveniente essere nemico di Venezia in Albania e «in uno eodem tempore» esserle amico «in partibus Sclavonie». Avrebbe quindi cercato, «cum illis pertinentibus verbis et rationibus» che gli sarebbero sembrati opportuni, di farlo desistere. Se non ci fosse riuscito, lo si autorizzava ad accondiscendere a tale condizione cercando di fare il meglio possibile.

Inoltre, Sandalj aveva richiesto, nelle trattative precedenti, che gli fossero concesse delle case a Cattaro e a Zara, donategli in altre occasioni. L'ambasciatore avrebbe dovuto farlo desistere da questa richiesta poiché entrambe le parti sapevano che tali case erano rovinate. Ciononostante, Zorzi era autorizzato ad assicurare a Sandalj il ritorno in possesso della casa di Cattaro. Infine l'ambasciatore avrebbe dovuto sollecitare «cum illis

[62] ASVe, *Senato*, Deliberazioni, Secreti, Registri (1421-1425) reg. 8, c. 95*v*, edizione in Ljubić 1886, pp. 221-222.

[63] Edizione del documento dalla trascrizione nei Commemoriali (reg. 11, c. 11*r*) in Ljubić 1886, pp. 248-253.

[64] ASVe, *Senato*, Deliberazioni, Secreti, Registri (1421-1425) reg. 8, c. 120*v*, edizione in Ljubić 1886, pp. 246-248.

pertinentibus modis, verbis et rationibus, que tue sapientie videbuntur» la liberazione dei quattro cittadini cattarini, tenuti prigionieri dal *voevoda*, insistendo sull'iniquità di trattenere dei prigionieri una volta conclusa la pace con Venezia. Ma se Sandalj non avesse accondisceso alla loro liberazione, si ingiungeva all'ambasciatore di concludere senz'altro la pace purché fossero soddisfatte le altre condizioni.

Zorzi partì per la missione con il notaio Giovanni de Bonisio al seguito. Gli accordi finalmente stabiliti con Sandalj furono formalizzati nel documento emesso dal *voevoda*, sopra definito diploma pattizio, il 1 novembre 1423 a Blagaj. Sandalj accettava le condizioni poste da Venezia, a partire dalla giustificazione per l'acquisizione di Cattaro, accettava in riparazione il tributo di seicento ducati annui, e la restituzione della sua casa di Cattaro, e si impegnava a lasciar andare le carovane a Cattaro e negli altri suoi possedimenti, senza impedimento e dietro pagamento dei diritti doganali come altrove. Non si impegnava al risarcimento dei danni eventualmente subiti dalle carovane nei suoi territori, ma garantiva di prestare loro aiuto nell'ottenerlo dai responsabili delle azioni ostili. Inoltre accettava di rilasciare gli ostaggi cattarini, nonostante rivendicasse di aver subito una grave onta da parte loro[65].

Da una deliberazione del Senato veneziano, datata 31 gennaio 1424[66], si capisce che all'inizio del 1424 era arrivato a Venezia un ambasciatore di Sandalj, Pribislav Pohvalić, con richieste di rettifica dell'accordo, esposte in dieci *capitula*. Sandalj tornava a trattare sulla compensazione in denaro che chiedeva di estendere nella stessa misura anche ai fratelli, Vukac e Vuk, e al nipote, Stjepan Vukčić, e agli eredi di casa Kosača. Reiterava la richiesta delle case di Cattaro e di Zara e di terreni nei pressi delle due città; così come chiedeva la conferma di privilegi precedentemente ottenuti da Venezia. Richiedeva che Venezia non accogliesse uomini a lui infedeli che eventualmente fuggissero nei possedimenti veneziani, portandovi le loro ricchezze. Da ultimo, Sandalj chiedeva l'emissione del privilegio con

[65] Di tale diploma pattizio furono confezionati due esemplari, nelle due lingue dei contraenti, dai rispettivi notai, giusta la succitata lettera di trasmissione dell'ambasciatore Zorzi.

[66] ASVE, *Senato*, Deliberazioni, Misti, Registri 54 (1422-1424), c. 174*r*.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

il quale era stato ammesso nel Maggior Consiglio di Venezia – e che aveva accidentalmente smarrito – e l'ammissione nel medesimo Consiglio dei fratelli e del nipote, a mezzo di analoghi privilegi. A suggello di queste rettifiche, Sandalj chiedeva l'emissione di un nuovo documento, comprendente quello già emesso in occasione della prima stipulazione dell'accordo più le risposte alle nuove richieste, in doppio esemplare, rispettivamente latino e slavo.

Il Senato, per compiacere il *voevoda*, come è esplicitamente spiegato, accolse alcune richieste (estensione della compensazione in denaro, concessione della casa a Cattaro e a Zara); respinse la richiesta di cessione di terreni presso le due città in quanto di proprietà di cittadini veneziani a cui la Repubblica non poteva giuridicamente sottrarli (capp. primo e secondo); si impegnò a non prestare aiuto ai nemici di Sandalj che avessero cercato riparo nei domini della Serenissima, chiedendo pari impegno nel caso contrario al *voevoda* (cap. terzo); accettò che Sandalj, pur non intendendo risarcire le carovane che eventualmente avessero patito danni nei suoi territori o in Bosnia, le avrebbe aiutato a rivalersi sui colpevoli (cap. quarto); convenne con il desiderio del *voevoda* di non mutare le condizioni già stabilite con l'accordo precedente e certificate dal relativo diploma (cap. quinto).

Respinse, invece, la richiesta di riconoscimento di non meglio specificati privilegi pregressi in quanto non ne aveva alcuna documentata notizia (cap. sesto); confermò i privilegi emessi per Sandalj anche per i suoi eredi, ribadendo che sarebbero stati comunque trattati bene come ogni cittadino veneziano (cap. settimo). Alla garanzia richiesta da Sandalj che, se fossero stati attaccati i territori suoi e dei suoi fratelli e successori, avrebbe ricevuto aiuto per la difesa, Venezia espresse in modo vago la speranza che ognuno avrebbe saputo assicurare la propria difesa, ribadendo la sua disponibilità a mantenere tutto quanto aveva promesso (cap. ottavo). Accondiscendeva alle richieste di ammissione dei fratelli e del nipote di Sandalj nel Maggior Consiglio e all'emissione della relativa documentazione (cap. decimo). Rispondeva in maniera perentoria sulla inopportunità di rifare il documento dell'accordo precedente (come richiesto da Sandalj con il cap. nono), ma mostrava disponibilità a compiacere il desiderio del *voevoda* e a rifarne uno inclusivo del vecchio e del nuovo accordo con il sigillo aureo pendente di san Marco, tuttavia solo in latino, non disponendo di un notaio capace di redigerne l'uguale in lingua slava.

A conclusione dell'intera vicenda, il doge Francesco Foscari emise, a nome della Repubblica, il 16 febbraio 1424 un documento contenente le condizioni di pace stipulate l'anno precedente con Sandalj attraverso l'ambasciatore Giovanni Zorzi, tramite inserto della documentazione relativa (ossia l'atto emesso da Sandalj e la nota di invio dell'ambasciatore), le clausole ridefinite attraverso la missione a Venezia dell'ambasciatore del *voevoda*, Pribislav Pohvalić, e la roborazione finale con appensione del sigillo aureo del comune di Venezia. L'originale di tale documento redatto in lingua latina fu evidentemente inoltrato a Sandalj, rimanendone a Venezia la trascrizione nei Commemoriali[67].

5. *La documentazione pattizia*

Estrapolato dalla complessa vicenda politica e giuridica, che si è cercato di riassumere nei punti salienti, il diploma pattizio di Sandalj è, secondo la definizione datane dallo stesso emittente, una lettera patente, (v. *supra*), con ogni probabilità modellata su una tipologia documentaria veneziana. Una sua analisi diplomatistica tocca tre ordini di problemi: 1) le caratteristiche formali del documento e la sua posizione all'interno della documentazione slava, tenuto conto del fatto che viene emesso da una signoria subordinata, almeno nominalmente, al potere regio della corona bosniaca; 2) il modello utilizzato, in considerazione del fatto che la prassi documentale slava nella regione dalmata e nell'entroterra si forma nei secoli sulla base della ricezione ed eventualmente rielaborazione di modelli stranieri (bizantini e veneziani), il che presuppone anche un adattamento linguistico di non trascurabile importanza; 3) la specificità della documentazione pattizia.

Risulta più agevole iniziare proprio da questo ultimo punto: collocare il documento nell'ambito della documentazione dei patti può, infatti, con-

[67] ASVe, *Libri Commemoriali*, reg. 11, c. 97*r*: «Privilegium magnifico domino Sandali concessum, continens pacem et concordium cum eo factum per spectabilem et egregium virum dominum Johannem Georgio ambassiatorem dominii ad ipsum dominum; et insuper decem capitula porrecta dominio per ambassiatorem ipsius domini, et responsiones ad ipsa capitula».

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

tribuire a individuarne tipologia, genesi e funzionamento. Purtroppo tale tipo di documentazione non è pervenuto nella sua interezza, e in parte è noto da copie (trascrizioni in cartulari, inserti). Ciò richiede uno sforzo di ricostruzione dell'iter documentario, costituito da una catena di atti vari (lettere di ambasciata, istruzioni, minute) preliminari alla stipula di un trattato internazionale, che va collocato sul più ampio sfondo storico-politico di concomitanti azioni diplomatiche fra più soggetti. Pur essendo (intuitivamente) chiaro che le modalità per documentare queste azioni fossero ispirate da Venezia, è necessario ricostruirle compiutamente, onde poter valutare come anche gli usi diplomatistici degli interlocutori slavi dell'area adriatica possano essersi modellati nei secoli di contatto e interazione con la Serenissima.

Un'indagine sulla pattistica veneziana con gli stati slavi balcanici purtroppo manca. Anche la recente, e per certi versi innovativa, monografia di Đorđe Bubalo sulla «pragmatic literacy», nella sezione che analizza le missioni diplomatiche e i trattati, ammette che i sovrani serbi dovettero adeguarsi alla prassi di produrre documenti scritti nelle relazioni diplomatiche perché questo era l'uso bizantino e veneziano ma delinea un quadro non del tutto preciso delle pratiche seguite in questo ambito e delle relative scritture[68].

Ho quindi cercato di appurare se la prassi documentaria seguita da Venezia nella pattistica con altre realtà politiche sia riflessa anche nella documentazione attinente alle relazioni con gli Slavi. Purtroppo, benché il tema dei trattati, soprattutto commerciali, sia affrontato da ricerche recenti, manca un'analisi sistematica degli aspetti diplomatistici della documentazione prodotta, significativi contributi toccano aspetti singolari o comunque attestati in fasi più antiche rispetto all'epoca qui trattata[69].

[68] Bubalo 2014, p. 283.

[69] Pozza 1995, p. 350 osservava che «Sulle caratteristiche diplomatiche delle pattuizioni mancano studi d'insieme, tranne che per i patti imperiali più antichi», di cui dava puntuale riscontro bibliografico, ma la situazione ad oggi non pare mutata in maniera significativa. Purtroppo l'inaccessibilità delle biblioteche, indotta dalle misure di prevenzione dell'epidemia da coronavirus in atto, nella fase della stesura definitiva di questo lavoro non mi ha permesso di condurre uno spoglio sistematico della collana *Pacta Veneta*, curata da Attilio Bartoli Langeli, Gherardo Ortalli, Marco Pozza, Giorgio

Gli studi esistenti di preferenza analizzano il sistema pattizio veneziano al fine di evidenziare la natura, le finalità e l'efficacia delle pattuizioni nel quadro dell'affermazione commerciale e politica della Serenissima.

Un recente saggio di Ermanno Orlando, pur concentrato sulle pattuizioni di natura commerciale, presenta una sintesi su finalità e procedure delle iniziative negoziali in generale e dei documenti che ne scandivano le diverse fasi. Queste iniziative sono ricondotte allo sforzo dei Veneziani di stabilire uno *ius mercatorum* fondato su pratiche e consuetudini comuni e su patti, ossia concessioni di garanzie e privilegi particolari che, sulla base del principio consuetudinario «pacta sunt servanda» largamente riconosciuto in età medievale, risultassero vincolanti per i contraenti. Il patto, basato sulla volontà dei contraenti di riconoscersi reciprocamente una serie di privilegi e diritti, sia di natura economica sia giurisdizionale, si dimostrava un fondamentale strumento nella formazione di un sistema di tutele giuridiche, privilegi ed esenzioni giurisdizionali e fiscali[70].

Nel linguaggio giuridico veneziano il termine patto era applicato sia agli accordi bilaterali – ossia stipulati tra due entità statuali di pari rango – sia ai privilegi accordati unilateralmente da una potenza concedente a una richiedente. Orlando rileva che la gran parte degli accordi commerciali conclusi da Venezia con varie potenze del Levante (sovrani bizantini, sovrani di Trebisonda, Lusignano, re di Cipro, e altri) ha la forma di dichiarazione unilaterale di volontà, di cui la città è destinataria. Ma dietro questo atto finale vi era un negoziato avviato da Venezia che, in qualità di postulante, sottoponeva una serie di richieste, o capitoli, analizzate le quali, lo stato concedente rispondeva punto per punto, (solitamente) approvando, (talvolta) rigettando o chiedendo di modificare le richieste. Il complesso di capitoli e risposte – anche quando non esplicitati nel documento finale, i capitoli sono deducibili dalle concessioni date dalla parte erogante – era formulato in un documento solenne, chiamato patto, concessione o pri-

Ravegnani, alla ricerca di casi simili a quello qui discusso, se non limitatamente a quelle porzioni dell'opera disponibili in rete.

[70] Orlando 2016, pp. 4-5. Orlando 2013, pp. 15-19 evidenzia come anche gli atti di dedizione rivelano una natura pattizia mirata a tessere una trama di accordi e concessioni con entità urbane della costa dalmata: queste scontavano la conservazione dei propri ordinamenti e di privilegi negoziati con un atto di sottomissione al dominio veneziano.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

vilegio. Esso raccoglieva, in maniera più o meno esplicita, i termini della trattativa preliminare ma si configurava come una concessione unilaterale da parte di uno dei contraenti. Rifletteva insomma una sorta di gioco delle parti in cui Venezia, attraverso i suoi ambasciatori, domandava mentre i sovrani stranieri potevano conservare l'illusione di concedere in forma di privilegio qualcosa che in realtà era stato concordato fin nelle più minute fattispecie[71].

Con ogni evidenza tale dissimulazione giuridica era funzionale a sottolineare il diverso *status* dei contraenti, in un atto politico di accordo negoziato basato sul reciproco interesse e vincolo delle parti. Questa prassi trova pieno riscontro nell'accordo qui esaminato, poiché il documento finale ha la forma di un diploma emesso da Sandalj sotto il suo sigillo come espressione della sua volontà, ma il cui dettato richiama le varie tappe negoziali portate avanti dall'ambasciatore veneziano Giovanni Zorzi, senza tacerne le difficoltà. Orlando descrive una prassi, che appare ben consolidata, con cui Venezia gestiva i negoziati e l'emissione dei documenti relativi, pur non entrando nello specifico delle loro forme[72]. Ritengo tuttavia che l'un aspetto non debba essere disgiunto dall'altro, soprattutto nei casi in cui – quale è quello in analisi – la parte concedente, non disponendo in proprio di un consolidato armamentario documentale, attinge anche le forme della documentazione alla parte richiedente (Venezia), opportunamente adattandole.

Nel procedimento di stipulazione lo studioso elenca le seguenti tappe: la negoziazione, la predisposizione di scritture interlocutorie contenenti le manifestazioni di volontà dei contraenti; lo scambio di tali scritture per le necessarie approvazioni; la ratifica, con cui le parti esprimevano il reciproco consenso e l'impegno al rispetto del dettato degli accordi; il *preceptum*, cioè l'obbligo emanato dalla parte concedente ai propri sottoposti di osservare e far osservare i contenuti del patto; la redazione in forma solenne del testo degli accordi[73]. Questa ricostruzione lascia, invero, qualche perplessità: lo studioso non cita alcun caso in cui sia documentato

[71] Orlando 2016, pp. 5-6.
[72] *Ibid.*, pp. 7-13.
[73] *Ibid.*, p. 7.

l'avvenuto scambio delle «scritture preliminari»[74], né un solo caso in cui la ratifica sia avvenuta sulle «scritture preliminari» – operazione che giuridicamente mi suona dubbia. Altrettanto problematico mi sembra il fatto che il *preceptum* preceda l'emissione del documento finale di perfezionamento dell'accordo: ciò implicherebbe che questo decantato documento solenne avesse solo una funzione 'ornamentale' nel 'gioco delle parti' tra i contraenti, una eventualità che non appare verisimile. Ma lo stesso studioso, nel prosieguo della trattazione, introduce elementi che contraddicono, o non tengono conto, della descrizione delle fasi pattizie da lui stesso fatta in questi termini.

Egli, infatti, precisa che la fase delle trattative preliminari, spesso lunga e complessa, era affidata da Venezia a propri ambasciatori – solitamente provenienti dal patriziato ed eletti in senato o nel Maggior Consiglio – insigniti di pieni poteri per la negoziazione. Eventualmente l'ambasceria vera e propria poteva anche essere preceduta dall'invio di persona di fiducia per meglio predisporre la parte ospitante. Gli ambasciatori erano accompagnati da personale qualificato, incardinato negli uffici comunali, in particolare notai di curia, che potesse essere di supporto nel dipanare questioni giuridiche e tecniche nella redazione dei documenti. Già la preparazione e l'invio dell'ambasceria presupponevano la produzione di scritture finalizzate alla conduzione delle trattative: da una parte, le istruzioni del Senato all'ambasciatore formulate in una *commissio* (a volte accompagnata da istruzioni in forma orale) e indicazioni di varia utilità (ad esempio, copie di accordi contratti in precedenza o informative sullo stato delle relazioni con l'interlocutore); dall'altra, scritture attestanti legittimazione e tutela giuridica, quali lettere credenziali e procura opportunamente redatta da cui risultasse che l'ambasciatore agiva in qualità di sindaco e procuratore per il doge e il comune di Venezia. Le istruzioni impartite dal senato erano ovviamente vincolanti, ma laddove esse si fossero rivelate, alla prova dei fatti, inadeguate o superate dal corso delle trattative – difficile da prevedere in tutte le sue variabili –, l'ambasciatore poteva prendere

[74] È forse possibile che questo passaggio si riferisca alla stipulazione di accordi bilaterali? In realtà di questa tipologia pattizia lo studioso non parla dettagliatamente, ne accenna solo come possibilità praticata.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

decisioni su base discrezionale. L'andamento delle trattative ci è talvolta testimoniato da lettere scambiate tra l'ambasciatore e il senato che danno chiaramente il senso della imprevedibilità di alcune situazioni e della difficoltà di gestirle[75].

Conclusa la fase negoziale, Orlando afferma che:

> per rendere efficaci e vincolanti gli accordi presi occorreva che il testo concordato durante le trattative fosse ratificato da entrambe le parti; la ratifica – che poteva anche essere tacita – aveva fini di autenticazione del testo e produceva quel consenso reciproco necessario per rendere esecutive le manifestazioni di volontà espresse nel patto. Di norma, l'accordo si concludeva con l'apposizione della firma da parte del signore concedente, presso la cui corte si erano svolti i negoziati; esso, poi, veniva portato a conoscenza del comune veneziano, per la necessaria controfirma[76].

Egli non precisa in che forma venisse redatto il «testo concordato», o cosa esattamente si debba intendere con l'affermazione che «la ratifica (...) aveva fini di autenticazione del testo» e, ancora, non chiarisce a quale testo veniva apposta la firma da parte del signore concedente, e successivamente la «controfirma». Tali affermazioni mal si conciliano con l'idea enunciata poco prima che l'accordo fosse perfezionato attraverso un privilegio emesso dalla parte concedente, né si capisce come i due processi dovessero integrarsi: il «testo concordato», a rigor di logica e di diplomatica, dovrebbe essere il privilegio. Ma se è così, questo non ha bisogno di «autenticazione» da parte della controparte, anzi deve averla necessariamente di suo. Né, tanto meno, è pensabile, in termini diplomatistici, che un tale documento venga 'controfirmato' dalla controparte. Se invece il «testo concordato» non è il privilegio finale, significa che la ratifica non poteva autenticare alcunché, tutt'al più consentiva di redigere il documento finale nei termini convenuti, quindi non è ratifica del documento ma consenso sul contenuto dell'atto giuridico. L'unico esempio, evocato in termini mol-

[75] Orlando 2016, pp. 7-12. Rammento che nelle istruzioni date a Zorzi in occasione delle sue missioni presso Sandalj l'eventualità di assumere decisioni discrezionali è esplicitamente prevista, così come è attestato uno scambio di lettere tra l'ambasciatore e il Senato sull'andamento della trattativa.

[76] *Ibid.*, p. 12.

to vaghi dallo studioso[77], non descrive specificamente le fasi del processo di documentazione; sicché potrebbe trattarsi semplicemente di ratifica da parte veneziana del patto già formulato in privilegio/crisobollo imperiale oppure di scambio di scritture preliminari, in una procedura di patto bilaterale, funzionali alla stesura dell'atto definitivo[78].

Inoltre egli afferma poco oltre che spesso

> la ratifica veneziana avveniva in forma tacita ed era del tutto implicita nel consenso espresso dagli ambasciatori lagunari nel momento di chiudere i negoziati e di ricevere il documento solenne che ne sanciva gli accordi presi. L'atto conclusivo di ogni trattativa, se andata a buon fine, era, infatti, l'emissione di un documento ufficiale; in quel caso il consenso si produceva contestualmente alla redazione dell'atto, variamente denominato *privilegium*, o bolla d'oro, o crisobolla, o semplicemente *pactum*[79],

ma anche in questo caso sembra trattarsi di una conclusione a posteriori e non di un dato estratto dalle fonti. Al proposito, lo studioso cita il patto firmato nel giugno 1306 con Amalrico II, principe di Tiro e re di Cipro, i cui negoziati si erano conclusi con la redazione di due *instrumenta* pubblici «consimilia de predictis», uno per la cancelleria del sovrano cipriota, l'altro da trasmettere a Venezia e, ancora, il patto dell'agosto 1345 con il sultano egiziano Al-Salih Imad al-Din Isma'il, sancito dall'emissione di tre «privilegia sigillata seu signata suo alto sigillo seu signo», uno per l'archivio del sultano, un altro per l'ambasciatore da portare a Venezia, il terzo per il console veneziano[80]. Pur citando un altro caso (patto con il re di Tu-

[77] Egli parla di un «patto sottoscritto con l'impero bizantino nel giugno 1265 a Costantinopoli; dopo aver raggiunto un accordo tra le parti, infatti, gli ambasciatori veneziani, Giacomo Contarini e Giacomo Dolfin, erano tornati in patria, assieme con un delegato greco, per sottoporre il testo al loro governo e suggellarne in tal modo, con la ratifica veneziana, la validità e la vigenza». L'attenzione è al «testo» dell'accordo ma non si precisa con quale documento esso fosse formalizzato e con quale modalità sarebbe stato ratificato.

[78] Per tali tipologie di trattato, evidentemente più frequentate quando i contraenti erano comuni italiani, si veda Puncuh 2001.

[79] Orlando 2016, p. 12.

[80] *Ibid.*, pp. 12-13.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

nisi, Abu el Abbas, nel 1392) in cui il documento finale era stato redatto in duplice copia, una in «littera moresca, altera in latinum»[81], lo studioso non solleva la questione degli originali multipli e del loro funzionamento. Inoltre, diversamente da quanto detto poco prima, egli afferma che la parte concedente emetteva un *preceptum* (o lettera *de securitate*), con cui imponeva ai propri funzionari, sottoposti e sudditi di osservare i termini dell'accordo, contestualmente alla redazione in forma solenne del patto o privilegio[82], cosa che mi sembra giuridicamente più verisimile rispetto all'emissione del *preceptum* prima dell'emissione del documento finale.

I patti contenevano solitamente una clausola di durata ma circostanze sopravvenute, che modificassero le condizioni di partenza, potevano portare a una sua estinzione o richiesta di modifica. Il diritto consuetudinario garantiva che fosse la parte lesa, in tal caso, a prendere l'iniziativa e a esperire tutti i tentativi di rinegoziarlo[83]. Cosa che, da un lato, poteva tornare utile per Venezia per ottenere, a seconda delle circostanze, condizioni di mercato più favorevoli e vantaggiose, dall'altro la esponeva a continue sollecitazioni da parte di potenti vicini che parimenti cercavano di cambiare le condizioni degli accordi stabiliti a loro favore, e la trattativa su Cattaro con Sandalj è emblematica di questa fattispecie.

Gli aspetti strettamente documentari di queste operazioni presentano, nella ricostruzione di Orlando, dei punti critici ma, d'altronde, come notava Puncuh, la materia dei trattati internazionali «si presenta sfuggente e difficile da ricondurre a schemi fissi predeterminati e consolidati», cosa che rende necessario affrontarne l'analisi per aree omogenee[84]. Nel caso in esame si è appuntata l'attenzione su alcuni elementi: la tipologia documentaria scelta in ragione del diverso *status* dei contraenti, le modalità di espressione della giustapposizione di due volontà sovrane (che celano un lavorio negoziale accompagnato da tutta una serie di altre scritture), le forme di autenticazione, la gestione della differenza linguistica dei contraenti.

[81] *Ibid.*, p. 11.
[82] *Ibid.*, p. 13.
[83] *Ibid.*, p. 28.
[84] Puncuh 2001, p. 129.

Questi elementi, che sono espressione del tessuto giuridico e dei meccanismi politico-istituzionali che generano la documentazione, non trovano un'adeguata trattazione nella citata monografia di Bubalo poiché, seguendo l'approccio tradizionale, egli non distingue le scritture prodotte nelle varie fasi delle negoziazioni in base a criteri formali, né le rapporta al contesto giuridico. Sicché lettere scambiate tra sovrani o lettere di ambasciata[85] vengono generalmente identificate come una sorta di promemoria degli affari da sottoporre alla controparte[86]. Quanto alla conclusione dei trattati e all'emissione dei relativi documenti, lo studioso afferma che tutto quanto pattuito dovesse essere messo per iscritto e che fossero emessi documenti solenni[87]. Non esplicita le caratteristiche diplomatistiche di tale «documento solenne». Rileva, tuttavia, che l'iter per giungere all'emissione del documento finale, quando le trattative erano state svolte attraverso legazioni, era complesso perché solo i sovrani o l'organo di governo dei Comuni avevano il potere di emettere documenti relativi alla conclusione di trattati[88]. Questi erano di regola bilaterali: in genere ciascun contraente produceva il suo originale ma secondo diverse modalità, in dipendenza dagli usi e dalle circostanze[89], che egli riconduce a tre tipologie:

[85] Bubalo 2014, p. 264. Lo studioso riconosce che tutte le lettere d'ambasciata (*capitula*) pervenuteci si trovano nei libri archiviali veneziani, poiché «In Venice it was a fixed custom to copy the texts of ambassadorial letters and the responses to them in separate books (libri commemoriali), that otherwise served for recording contracts and charters that always needed to be at hand during diplomatic conversation» (!), ma non pone la questione dell'iter documentario. In maniera parimenti generica parla di lettere credenziali, o delle speciali procure date ai negoziatori (tipo *sindicatus*, *mandatum* o *potestas*) in trattative di particolare rilievo, senza esaminarne gli aspetti formali (*ibid.*, pp. 269-271).

[86] *Ibid.*, p. 263.

[87] *Ibid.*, p. 276: «Successfully completed negotiations (...) required that the provisions of the treaty be set down in writing, and that solemn charters be issued». Si consideri che relativamente ai documenti pattizi lo studioso si basa essenzialmente su materiali rivenienti da trattati fra la Repubblica di Ragusa e gli stati serbi, nella cui tipologia egli include anche quelli bosniaci, applicando una impropria classificazione dei documenti basata non sulle loro forme ma unicamente sulla scrittura (cirillica) usata.

[88] *Ibid.*, pp. 277-278.

[89] *Ibid.*, p. 278: «As a rule, treaties were two-sided. In principle, each party issued its original, but depending on customs and the circumstances of concluding the agreement, different models were applied».

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

1. due copie identiche del trattato erano compilate nella cancelleria ospitante ed erano inviate per la firma all'altra parte[90]. Cita il caso dei primi trattati fra lo *županato* serbo e Ragusa del 1186 e 1190, il cui testo è in latino, mentre la formula di sottoscrizione e giuramento dello *župan* Simeon Nemanja e del fratello Miroslav sono in lingua slava e alfabeto cirillico. Di questa prassi testimonia anche il cronista Giunio Resti, che in relazione all'accordo del 1190 riferisce che: «[i serbi] mandarono l'instrumento al conte, loro signore, che lo sottoscrivesse e, fatto il segno della santa croce, giurasse d'osservarlo. Ed il medesimo fecero il conte Gervasio, giudici e consoli di Ragusa»[91]. Non mi pare si possa affermare che in tali casi ciascun contraente producesse il suo originale: si tratta di documenti redatti secondo le forme in uso a Ragusa, in doppio originale – talvolta includendo anche una traduzione slava (ad esempio nell'accordo stipulato tra Ragusa e il bano di Bosnia, Kulin, nel 1189);
2. ciascuna parte emetteva un documento per l'altra con un giuramento, in forma soggettiva, in cui erano elencate tutte le richieste e le obbligazioni. I documenti non coincidevano in tutti i dettagli, ma piuttosto si completavano l'un l'altro, perché ciascuna parte evidenziava le proprie obbligazioni stipulate dall'accordo. Lo studioso afferma che questa prassi sarebbe stata solitamente adottata nei trattati fra la Repubblica di Ragusa e lo stato serbo e fra la Repubblica di Ragusa e i magnati bosniaci. Non ne discute i dettagli, limitandosi a citare documenti editi, dalle cui edizioni tuttavia non emerge chiaramente né la tradizione del documento né la funzione delle varie copie;
3. la parte che ospitava emetteva il suo esemplare (nel testo: *copy*) del trattato, che menzionava tutti i dettagli stabiliti con la legazione. Affinché il trattato entrasse in vigore, la controparte era tenuta a confermarlo. La conferma poteva essere generale e riassumere brevemente le provvisioni menzionate nell'esemplare della prima parte oppure citarlo integralmente, a mo' di transunto (nel testo *transumpt*)[92]. Questo terzo

[90] Lo studioso usa in inglese sempre il termine *copy* sia quando si tratta di *copia* sia quando si tratta di *exemplar*, con tutta l'ambiguità che ne consegue.

[91] *Chronica Ragusina* 1893, p. 64.

[92] Bubalo 2014, pp. 279-280. Lo studioso cita alcuni documenti di tal sorta in cui l'obbligo di conferma è affermato esplicitamente.

caso è molto vicino al primo, con la differenza che il documento finale è unico, in un solo esemplare, e la ratifica avveniva in modalità diversa rispetto alla semplice sottoscrizione del contraente, producendo in realtà un documento di ratifica.

Purtroppo lo studioso non entra nel merito delle singole tipologie e non illustra i dettagli di come si applicassero nella pratica e cosa implicassero (ad esempio quanto all'azione delle 'cancellerie' slave o all'azione di notai frequentemente citati nei materiali da lui usati).

Il diploma pattizio di Sandalj sembra possa rientrare nella terza tipologia di Bubalo; più esattamente esso corrisponde alla procedura pattizia, descritta da Orlando, che culminava in un documento in forma di *privilegium*, emesso da uno dei contraenti, e contenente tracce, più o meno esplicite, della trattativa a monte. Questa strada Venezia aveva deciso di seguire per giungere alla pacificazione con Sandalj nel momento in cui il doge Tommaso Mocenigo emise la relativa *commissio* per Giovanni Zorzi il 26 maggio 1422[93]. Tale modalità, che evidentemente era mirata a blandire l'interlocutore lasciandogli le apparenze di una decisione autocratica[94], gli lasciava anche la possibilità di formulare il documento finale secondo le proprie consuetudini documentarie. Che tipo di documento emette Sandalj Hranić? Sulla base del criterio dello *status* dell'emittente (una signoria territoriale, benchè derivante la sua giurisdizione da un'autorità superiore), lo si deve classificare come un documento «pubblico»[95], mentre il filtro di

[93] L'ambasceria era in realtà duplice, perché Zorzi doveva recarsi anche dal re di Bosnia per concludere accordi di commercio. Falliti questi primi negoziati con Sandalj, Zorzi sarebbe stato investito di un nuovo mandato dal doge Francesco Foscari con commissione del 6 agosto 1423.

[94] La scelta nasceva da una valutazione realistica della situazione: dopo la morte di Balša III nel 1421, e avendone sposato la madre, Sandalj aveva mano libera in Zeta e quindi su un tratto della costa dalmata meridionale di rilevante interesse, oltre ad aver espanso il suo controllo dell'entroterra. La sua reale capacità di intralciare e controllare le vie commerciali aveva indotto Venezia a richiedere un accomodamento sulla questione di Cattaro.

[95] Giusta la classificazione 'classica' di Bresslau 1998, p. 11. Si veda Bartoli Langeli 1985, pp. 48-49 sulla opportunità di preferire il termine «cancelleresco» al termine «pubblico».

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

altri criteri, quali forma e modalità di produzione, porta ad ascriverlo ai documenti che Giovanna Nicolaj definisce «d'ufficio» ossia quelli «emessi da chi detiene una funzione pubblica distaccata e delegata o in qualche misura autonoma rispetto a un potere superiore o sovrano, redatti da scribi (notai) più o meno stabili che espletano un *officium* di complemento»[96].

Vari elementi indiziano l'esistenza di un modello veneziano del documento: si è già citata la definizione datagli dall'emittente di «lettera patente», si aggiunga l'adattamento di forme e formule della lettera veneziana. Quanto alle prime, esso riprende il modello della ducale minore in forma di lettera[97], semplificandone ulteriormente alcuni caratteri intrinseci. Mentre il protocollo della ducale minore presenta l'*intitulatio* dell'emittente (il doge) in forma *maxima*, con nome, cognome, formula di devozione, titolo, seguita dalla *inscriptio,* comprendente nome e titolo del destinatario (o *suis fidelibus et amicis*, o simili) e dalla *salutatio*[98], il diploma di Sandalj presenta nel protocollo la *intitulatio* molto ridotta dell'emittente – preceduta dal pronome di prima persona plurale – comprensiva solo del nome e del titolo personale di *voevoda*, senza alcun riferimento alla potestà territoriale, seguita dall'immediato annuncio che «amor et unio, amicicia et bona pax» sono stabilite tra l'emittente, i suoi fratelli e la sua casata e il doge Francesco Foscari e il comune di Venezia. La formula riprende quella usata dall'ambasciatore Zorzi nella lettera di trasmissione del diploma stesso.

Il testo si compone di una *narratio*, in cui viene evocato il fatto (dedizione di Cattaro) e, in modo piuttosto dettagliato, la trattativa scaturitane e affidata all'ambasciatore Zorzi[99], seguita dalla *dispositio* comprendente tutte le clausole stabilite con l'ambasciatore, anche in questo secondo il modello della ducale. Seguono nell'ordine il giuramento e la *corroboratio* con la men-

[96] Nicolaj 2007, p. 48.

[97] Sulle ducali si rimanda a Pozza 1996, p. 19.

[98] Questa struttura del protocollo è visibile nel diploma pattizio dogale che però presenta la formula di titolazione ceterata in quanto trascrizione in registro.

[99] Si fa esplicito riferimento all'arrivo dell'ambasciatore e allo scambio dei saluti formali, che di norma danno avvio alla trattativa. Questo elemento è presente in analoghi documenti rilasciati da altre signorie del Levante (si veda ad esempio Tzavara 2011-2012), il che fa pensare ad una sorta di modello archetipale di questo genere di documento, adattato volta per volta alle circostanze.

zione dell'apposizione del sigillo pendente sotto forma di *iussio*. Nell'escatocollo si trovano la *datatio* prima topica (*in civitate nostra*) e poi cronica con indicazione del giorno, del mese e dell'anno (secondo il computo *anno Domini*). Anche la parte finale richiama il modello della ducale ma con l'annuncio del sigillo sotto forma di *iussio* e nessuna menzione dell'esecutore materiale del documento.

Alcune formule usate tradiscono una natura traduttoria: essa è tanto più evidente quanto più il dettato slavo risulta forzato. Ad esempio nella resa alla lettera della formula di pacificazione «amor, unio, amicicia, concordium atque pax» come любавь и единство приѩзань и добри мнерь («ljubav' i edinstvo prijazan' i dobri mier'», rr. 1, 30), o della formula ricorrente «ex contemplatione/ob contemplationem domini ducis» come за любавь господина дужа («za ljubav' gospodina duža», rr. 11, 14); fino alla formazione del neologismo есмо кунтенти («esmo kuntenti», r. 55) per la formula «sumus contenti». In quest'ultimo caso, ritengo che proprio la pregnanza dell'uso formulare abbia concorso alla formazione del neologismo, dal momento che si sarebbe potuto tradurre senza alcuna difficoltà «contenti», ossia «appagati, tacitati» con l'aggettivo slavo corrispondente[100].

Disporre della versione latina del documento (quella inserita nel diploma pattizio dogale) aiuta a valutare ancor meglio quanto il testo slavo cerchi di attenersi a quello latino, risultando in più punti innaturale, o per forzature nella sintassi o per scelte lessicali poco felici, rispondenti al rispetto della lettera e non del senso. Ad esempio, nella traduzione del costrutto *volvens in mente*[101] con il verbo esattamente corrispondente nel significato di «volgere» (обраћати) ma con il sostantivo che traduce *mens* (паметь) in accusativo – perché il verbo slavo richiede questo caso – cosa che produce un mutamento di senso e rende precaria, in slavo, la reggenza del lungo periodo che segue. Un errore significativo nel documento slavo, costituisce prova ancor più concreta, a mio avviso, che si tratti di una traduzione: nel punto in cui Sandalj allude al fatto che il rilascio degli ostaggi

[100] Un caso al contrario, ossia nella versione latina, di uso di due slavismi come termini tecnici si verifica con i sostantivi *carinae* e *tergovinae*, denominazioni rispettivamente dei diritti di dogana e di commercio («праве царине и трьговине», r. 37).

[101] «(...) tamen volventes in mente nostra, quantum prompti sumus et in futurum multo magis dispositi facere (...)», riga 23 nel doc. slavo.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

cattarini è un gesto di munificenza da parte sua nei confronti del doge e della signoria veneziana, il concetto è espresso in latino come «illos autem quatuor Chatarinos, quod habemus in obsides (...) ut prefatus serenissimus dominus dux et comune Venetiarum videant et cognoscant nostram liberalitatem et nostrum bonum propositum *erga ipsos*, sumus cuntenti (...) libere relaxare» ma il testo slavo rende «erga ipsos» come к себѣ (r. 55) ossia «verso me stesso [Sandalj]» (!) modificando impropriamente il senso. L'errore deriva dal fatto che il pronome riflessivo slavo «sebe» traduce anche il latino «ipse» quando significa «se stesso»[102]. Ulteriore prova della traduzione è la forma ѥ: semplice trascrizione fonetica del pronome relativo latino «que», che si ripete un paio di volte (rr. 24, 53). Probabilmente anche questo era percepito come una sorta di elemento formulare, visto che la lingua slava dispone di un corrispondente pronome.

Al di là di questi elementi linguistico-testuali, si deve tener presente che l'opzione per la forma di lettera è abbastanza ovvia, costituendo di per sé la lettera la forma base del documento pubblico: nel caso specifico la lettera patente registra i diritti e le obbligazioni pattuite e ha funzione allo stesso tempo probativa e dispositiva e quindi codifica adeguatamente l'atto giuridico della pattuizione. Ciò detto, occorre uno studio organico della documentazione delle signorie territoriali dell'entroterra balcanico per rispondere a diversi quesiti, a cominciare da quello fondamentale circa la fonte dalla quale esse attingevano la legittimità necessaria a plasmare secondo le forme del documento pubblico (in sostanza, forma soggettiva e dispositiva) la loro attività documentaria. In altri termini, donde e come tali signori potessero ottenere una sanzione *de iure* alla loro piena autonomia da ogni condizionamento istituzionale, già presente *de facto* nel potere di disporre in politica estera senza l'avallo del re, come in questo caso. Di conseguenza, bisognerebbe appurare se e in virtù di quale meccanismo l'uso del sigillo da parte loro possa essere ritenuto di per sé prerogativa di sovranità[103]. È significativo il fatto che Sandalj parli di sé come contraen-

[102] Accludo nell'Appendice C una mia traduzione in italiano del diploma slavo, letterale per quanto possibile, per una più immediata individuazione di queste farraginosità della trama linguistica del documento.

[103] Bartoli Langeli 1985, p. 52.

te nel patto di «bona pax» con Venezia nei termini di un'entità dinastica («noi, i nostri illustrissimi fratelli e la nostra casata») e come il «nostro dominio», laddove il termine usato господство («gospoctvo», rr. 18, 26, 30, 41) è ambivalente potendo riferirsi alla signoria intesa sia come potere personale sia come ambito nel quale la si esercita.

I fondamenti di tale legittimità costituiscono la cornice delle varie, concrete contingenze in cui questi soggetti politici si muovevano e potevano tradurre in documenti la loro azione. È da pensare che soluzioni diverse fossero adottate in base alle circostanze e che si sperimentassero forme 'ibride' e nuove combinazioni sulla base di modelli attinti da altre autorità[104]. La variabilità dei modelli potrebbe essere spiegata dalla volontà di questi signori di adottare forme e formulazioni documentarie più o meno rigorose e adeguate al contesto politico nel quale nasceva il documento[105].

Ove fossero meglio chiarite le forme adottate e le dinamiche di produzione del documento si chiarirebbe anche la questione delle cancellerie che, come si è detto, vengono postulate dietro ogni documento prodotto. Infatti, l'insistita attribuzione da parte di studiosi slavi della produzione della documentazione di Sandalj, come di altri signori feudali bosniaci, a una cancelleria[106] non si basa su indizi concreti in tal senso contenuti nei documenti stessi, o attestati da altre fonti, ma scaturisce da una sorta di generalizzato automatismo che vede dietro ogni documento una cancelleria in azione. Neppure nel diploma pattizio di Sandalj c'è indizio o formula alcuna che ne collochi la confezione in una cancelleria: le forme cancelleresche sembrano rientrare in una strategia 'testuale', per così dire, e non essere risultato di un processo burocratico di produzione del documento. Manca cioè la corrispondenza fra contenuti formali e operazioni redazionali che caratterizza l'azione di una cancelleria organizzata.

[104] È un indirizzo formulato in altro contesto da Fissore 1985, pp. 146-147 per cercare di delineare la fisionomia di quella fascia di documentazione definita, in maniera intuitiva ma evidentemente opaca, 'semipubblica' da Pratesi 1987², p. 34.

[105] Rilevo, ad esempio, che nella produzione documentaria del citato Tvrtko I, ancora bano di Bosnia, si trovano documenti modellati sulle ducali maggiori veneziane e altri, prodotti dopo la proclamazione a re, modellati sul crisobollo di origine bizantina e già 'addomesticato' nella documentazione cancelleresca dei Nemanjidi.

[106] Kurtović 2009, pp. 377-389, 419-427.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

La stessa *iussio* per l'apposizione del sigillo non ha un destinatario esplicito e non rimanda all'*iter* di confezione a cui il documento sarebbe stato sottoposto in una cancelleria organizzata[107]. Parimenti rimane anonimo il *cancellarius* che avrebbe redatto il documento, del cui intervento sappiamo solo attraverso la lettera dell'ambasciatore Zorzi.

Solo questa lettera in realtà attesta che i due esemplari del documento erano stati confezionati da due funzionari, uno per parte, cui è attribuito il titolo di *cancellarius*. In altri documenti che accompagnano varie missioni di Zorzi, il veneziano Giovanni de Bonisio viene anche definito *notarius*. La corrispondenza di unità testuali con le istruzioni consegnate a Zorzi (soprattutto nelle clausole) lasciano supporre che il suo *cancellarius* abbia esemplato in latino il documento che, tradotto e confezionato dal *cancellarius* del voevoda, in virtù della dissimulazione giuridica di cui si è detto, sarebbe dovuto sembrare un privilegio emanato da Sandalj. Per questi motivi, la sua inclusione nella categoria dei documenti «d'ufficio» sembra più appropriata. Il «cancellarius Bogut Radosalich», nominato nella nota di Zorzi[108], potrebbe essere stato un notaio – probabilmente formato alla scuola del notariato latino di Dalmazia – al servizio del *voevoda* (e non necessariamente in un ufficio di cancelleria ben strutturato) in contemporanea o in alternanza con altri scrittori, designati con il titolo di «dijak» nei documenti[109], qualifica attribuita ai redattori di molti altri documenti emessi da signori bosniaci.

Il ruolo dei notai nella redazione di scritture emanate da signori territoriali slavi[110] sembra attestare in linee generali una forma di reclutamento di notai in qualità di funzionari al loro servizio, secondo un meccanismo

[107] Fissore 1985, p. 154 individua in questo tipo di soluzione autenticatoria, giustificata dalla volontà di sottolineare «il contatto diretto, senza mediazioni fra autorità che agisce in sede giuridica e momento della documentazione», un elemento fortemente denotativo della documentazione cosiddetta semipubblica.

[108] Kurtović 2009, pp. 379, 385.

[109] *Ibid.*, pp. 385-386.

[110] In alcuni di questi la formula di *completio* notarile coesiste con la *iussio* e la roborazione a mezzo del sigillo. Anche la documentazione del bano sembra basata sul servizio prestato da scribi-notai qualificati come «dijak»; ciò non esclude che sul loro ruolo funzionariale nel tempo sia stato strutturato un ufficio di cancelleria.

che fa del notaio il collegamento privilegiato fra autorità di base pubblica e capacità autenticatoria[111]. Il fenomeno è ancora da studiare nella sua complessità ma anche qui si deve tenere in debita considerazione l'influsso che può aver avuto la prassi documentale veneziana la quale, come è noto, fino a tutto il XII secolo, si basava largamente sull'ufficio notarile prestato nella curia, su cui si sarebbe sviluppata una cancelleria vera e propria[112]. L'importanza dell'affermazione dell'istituto notarile per il processo documentale – di lingua latina, italiana e slava – in Dalmazia non è ancora stata pienamente riconosciuta dalla storiografia slavistica, sicché non è ancora correttamente valutato l'apporto dei notai alla documentazione in lingua slava, che fu ampiamente forgiata sull'apparato formale di lingua latina e italiana. Sono invece ben noti la portata e lo sviluppo del notariato nei possedimenti veneziani, istituto che ha accompagnato e rafforzato l'espansione dello stato veneziano in Dalmazia nella prima metà del Quattrocento, riuscendo a garantire lo sviluppo di una burocrazia nelle diverse realtà territoriali man mano incluse nel dominio veneziano adeguato alle necessità, prima fra tutte quella di conferire valore legale alla scrittura giuridica. Tale prassi si dimostrò sufficientemente elastica da permettere la nomina di cancellieri specializzati nella scrittura dei rogiti in scrittura glagolitica e lingua slava, cosa che implicava la codificazione in questa lingua di formule e contenuti[113].

Una conferma del servizio prestato – in qualità di inviati e rogatari – presso vari signori dell'entroterra balcanico da ufficiali familiarizzati con la prassi documentale dei Comuni costieri, in cui il notaio poteva essere

[111] Una situazione che presenta molte analogie con quella delle realtà politiche subalpine tra X e XIII secolo descritta da Fissore 1985, pp. 160-167.

[112] Pozza 1995, pp. 349-350; Pozza 2011, pp. 160-165.

[113] Si trattò di una vera e propria mediazione linguistica e di cultura giuridica, ben documentata a Zara, ma non sconosciuta in varie altre città dalmate, dove le istituzioni affrontarono il problema dell'utilizzo di una lingua giuridica estranea a parte della popolazione, dotandosi di scrivani capaci di confezionare istrumenti senza dover ricorrere alla traduzione. Si veda Bettarini 2013, in particolare alle pp. 117-118 sulla questione dei documenti glagolitici. Rilevanti spunti di riflessione sulla circolazione di modelli notarili in area zaratina fornisce Zabbia 2009, pp. 33-39, anche in relazione al ruolo di notai preti in questo ambito.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

al tempo stesso al servizio della burocrazia statale e operare come notaio nelle questioni di diritto privato, proviene da uno dei documenti già citati: nell'*instrumentum pacis*, rogato il 12 agosto 1423 nell'accampamento presso San Sergio, tra Venezia, da una parte, e il despota serbo Stefan Lazarević e suo nipote Đurađ Vuković, dall'altra, il rogatario si firma

> Ego Nicolaus de Arcilupis de Kataro imperiali auctoritate iudex ordinarius et publicus notarius, et prelibati illustris et excellentissimi principis et domini domini despoti Stefani Rassie ducis et prefati magnifici et excelsi domini domini Georgii scriba, quia omnibus et singulis suprascriptis una cum prenominatis testibus interfui rogatus, ideo scripsi et publicavi, et in hac forma publica redegi, signo quoque et nomine meis solitis et consuetis una cum prefati magnifici domini Georgii impensione sigilli roboravi[114].

Che la tradizione veneziana abbia dato un sostanziale contributo alla ricezione del modello del notaio-funzionario mi pare sia attestato anche dal peculiare uso del sostantivo *dijak*. Secondo il dizionario ottocentesco della lingua serbo-croata pubblicato dall'Accademia delle scienze[115], esso costituisce la forma più antica di un prestito dal latino *diaconus*, attestata già nel XV secolo come «djak» da cui, in epoca più recente, è derivata la forma con palatalizzazione «đak». Il termine è presente nei dizionari più antichi (Micaglia, Bjelostenec, Jambrešić, Stulić, Vuk, Daničić e altri) con l'accezione di *diaconus* e *clericus*, cioè di persona consacrata agli ordini inferiori o, in generale, di persona appartenente al clero; oppure con il significato specifico di *scriba*. Quest'ultima accezione è spiegata dal *Rječnik* sulla base del fatto che, nel medioevo, della scrittura di libri e documenti si occupassero quasi esclusivamente i chierici. È citata una serie di occorrenze provenienti da documenti, costituita in realtà da sottoscrizioni di rogatari di documenti di varia tipologia, tutti bosniaci. Sulla base di questi esempi, ritengo che il termine non provenga da una generica associazione dei chierici con il fatto di conoscere e praticare la scrittura, ma dal-

[114] Ljubić 1886, p. 253.

[115] *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, na svijet izdaje Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti, obradili Đ. Daničić, M. Vaḷavac, P. Budmani, dio II, četa-đavli, u Zagrebu 1884-1886, s. v.

la definizione del rogatario come «diaconus» quale appare da documenti veneziani e della Dalmazia veneziana, almeno fino a quando gli scribi autorizzati a confezionare documenti pubblici erano obbligatoriamente chierici[116]. Deve quindi essere considerato un termine tecnico, affermatosi nella lingua slava parlata insieme ai relativi tecnicismi[117].

6. *La documentazione del concordato su Cattaro tra Venezia e Sandalj*

Rimane da appurare quale sia stato l'*iter* documentario della pattuizione di pacificazione tra Venezia e il *voevoda* Sandalj, poiché interpretazioni fin qui formulate da vari studiosi sul documento pattizio slavo e su quello latino registrato nei Commemoriali appaiono insostenibili. Ad esempio, quella di Čremošnik, il quale sostenne che nei Commemoriali fosse stata registrata la copia tradotta in latino del diploma pattizio di Sandalj. Costituisce attenuante il fatto che lo studioso mirasse unicamente alla ricerca di documenti originali slavi e non fosse interessato ai meccanismi della documentazione. Più cervellotica appare la ricostruzione di Marko Šunjić. Egli parte dal capitolo nono di quelli sottoposti dall'ambasciatore di Sandalj, Pribislav Pohvalić, al Senato di Venezia nel gennaio del 1424, che per chiarezza cito per esteso:

> Nono quod dignemur concedere eidem magnifico domino Sandali quod privilegium obtentum cum ipso domino per iamdictum Iohannem Georgio ambassiatorem nostrum cum omnibus que nunc petita sunt per ipsum spectabilem comitem Prebislaum, eiusdem domini Sandali am-

[116] Bartoli Langeli 2001, pp. 75-76: la funzione notarile a Venezia era conferita per nomina dogale a membri del clero. A questo fa esplicita menzione il dittico che accompagna i nomi nelle sottoscrizioni: *presbiter et notarius*, *diaconus et notarius*, *subdiaconus et notarius*, *lector et notarius*, *clericus et notarius*: la qualifica *notarius* è seconda, in aggiunta a quella clericale e discende da essa. Tali notai costituirono il nerbo dell'organico della cancelleria veneziana e degli altri uffici dello Stato dal IX al XV secolo.

[117] D'altronde i termini дніаконъ e дніакъ, formati rispettivamente sul greco διάκονος e διάκων, erano già entrati in paleoslavo (lingua letteraria) con il significato di «diacono» (Miklosich 1862-1865, s. v.), sicché la parola non sarebbe stata del tutto sconosciuta, ma una nuova, specifica accezione si sarebbe sommata al significato già noto.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

> bassiatorem contineantur omnia in uno privilegio cum bulla nostra aurea pendente quod habebit ipse dominus ad gloriam et honorem suum. Et quod vellet etiam simile privilegium cum simili bulla in lingua sclavonica scriptum. Respondeatur quod licet opus non foret privilegium obtentum per nobilem virum Iohannem Georgio oratorem nostrum in presenti privilegio refici facere, quia illud intendimus effectualiter observare; attamen in magnificentie sue complacentiam sumus contenti illud una cum suprascriptis capitulis et responsionibus in uno eodem privilegio, nostra bulla aurea communito, facere anotari. Aliud autem simile in lingua sclava non valemus scribi facere, quod non habemus notarios illam linguam scientes. Itaque placeat habere nos merito excusatos, nam intendimus ut dictum est prout semper nostre fuit consuetudinis ipsas responsiones et privilegia nostra observare[118].

Lo studioso intende tale richiesta di Sandalj nel senso che si mettesse insieme quanto ottenuto con l'accordo negoziato da Zorzi con ciò che era stato richiesto attraverso l'ambasciatore Pribislav Pohvalić e se ne facesse un privilegio bilingue (ma non spiega come), confermato dal sigillo aureo pendente[119]. Egli, inoltre, interpreta la risposta data dal Senato come un assenso all'emissione di un privilegio unitario («da se izradi jedinstven privilegij») – la qual cosa non corrisponde esattamente al tono della risposta – ma soltanto in lingua latina, mancando un notaio edotto in lingua slava. Tuttavia, anche questa richiesta di Sandalj, a suo avviso, sarebbe stata infine accolta e il 16 febbraio 1424 il privilegio sarebbe stato realizzato in due versioni linguistiche («per duas manus»): la versione latina («literali sermone») redatta dal cancelliere veneziano Giovanni de Bonisio, una identica versione bosniaca («in idiomate sclavonico») dal notaio di Sandalj, Bogota Radosalić[120]. E cita a dimostrazione il documento finale emesso dalla can-

[118] *AAV*, pp. 14-15.

[119] Šunjić 1996, p. 196: «da se u cjelinu poveže sve što je postigao dogovorom s mletačkim izaslanikom Zuanom Zorzijem i što je zahtjevao preko svoga poslanika Pribislava Pohvalića i o tome sačini dvojezični privilegij, potvrđen visećim zlatnim pečatom».

[120] *Ibidem*: «Ipak je (16.II.1424) udovoljeno i toj njegovoj želji pa je traženi privilegij sačinjen u dvije jezične verzije (per duas manus). Latinsku verziju (literali sermone) redigirao je mletački kancelar Giovanni de Bonisio, istovjetnu bosanski (in idiomate sclavonico), Sandaljev notar Bogota Radosalić».

celleria veneziana nelle due edizioni pubblicate[121], senza rendersi conto che gli esemplari «per duas manus» sono citati nella *narratio* di tale documento e si riferiscono alla trattativa siglata l'anno prima tra l'ambasciatore Zorzi e Sandalj, con la citazione dei rispettivi notai, e senza spiegare dove sia finita la versione slava[122]. È evidente che questa ricostruzione poggia su una errata lettura del diploma pattizio dogale.

Questo in realtà, sebbene ci sia pervenuto solo dalla trascrizione nei Commemoriali, contiene una sintesi dell'intero procedimento. L'*arenga*, breve ed essenziale, richiama in maniera lapidaria un principio fondamentale dell'azione politica e diplomatica a cui Venezia si conforma sempre affermando che «Principum magnificentie decus aspicit, promissis per ipsos vel eorum ambassiatores, nuntios, sindicos vel procuratores non solum assentire, sed etiam illa confirmare, et valida cautione roborare» ossia che attiene al decoro dei governi di confermare, e opportunamente validare, quanto concordato dagli ambasciatori a loro nome. Al di là del suo valore retorico, questa affermazione lascia ipotizzare che la fase della trattativa conclusa da Zorzi fosse stata formalizzata nella confezione di un documento probativo e obbligante in due versioni linguistiche, opportunamente roborate con i rispettivi sigilli dei contraenti, e inviate a Venezia che avrebbe provveduto alla ratifica. Tocca ammettere che in tale documento manca una formula che annunci la ratifica, ma può darsi che si trattasse di pratica così consolidata da non essere nemmeno evocata negli *scripta*; ad ogni modo qui l'espressione «confirmare et valida cautione roborare» non sembra potersi riferire ad altro[123].

[121] Ljubić 1886, pp. 257-263 e *AAV*, pp. 28-35.

[122] Šunjić non cita mai il diploma pattizio in cirillico e non sembra conoscerlo.

[123] Questo è un punto controverso, sul quale ho cercato il confronto con analoghe situazioni. Ad esempio, Puncuh 2001, pp. 157-158 nota che in accordi stipulati tra Venezia e Genova dopo il 1251 la ratifica e il relativo giuramento costituiscono due atti distinti: dapprima gli organi di governo rilasciano procura, in genere a un notaio, per prestare giuramento, e in un secondo momento, dopo accurata visione del testo degli accordi e alla presenza del delegato della controparte, si procede alla ratifica formale. Cito come esempio di una tale ratifica quella emessa a Venezia il 19 maggio 1339 dal doge a fronte di un patto stipulato tra Venezia e Cremona, per mezzo dell'ambasciatore veneziano Marco da Molino, e formalizzato in un istrumento redatto dal notaio imperiale Franceschino da Milio, nella quale esplicitamente si afferma che «ipsa pacta

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

È dunque presumibile che lo scopo principale del viaggio a Venezia dell'ambasciatore Pribislav Pohvalić fosse quello di assistere alla ratifica e prenderne atto ma, con l'occasione, Sandalj aveva cercato anche di modificare a suo favore alcuni dei termini dell'accordo. Per questo chiedeva l'emissione di un nuovo privilegio. Ciò potrebbe essere sembrato a Venezia una infrazione a un protocollo consolidato, una rottura del legame, definito e univoco, tra l'istituzione e la documentazione, intesa in senso comprensivo di redazione *in scriptis* delle decisioni politiche, di conservazione di queste scritture e di eventuale loro emissione o ri-produzione in forme pubbliche[124]. Avendo già accondisceso a un maggiore esborso, Venezia rispose recisamente di ritenere inutile la produzione di un nuovo documento, ma al più di poter concedere la redazione di un documento onnicomprensivo, tramite inserimento degli atti precedenti. La *narratio* puntualmente riepiloga i precedenti dell'atto:

> Cum itaque nuperime ad nostram comparens presentiam vir spectabilis comes Pribislaus Pochqualich, ambassiator magnifici et potentis domini Sandali magni vaivode Bossine, intimi amici nostri dominii, nobis porrexerit decem capitula, et per ipsorum nonum, sicut in illo inferius cave-

et omnia qui in ipso instrumento pactorum continentur et promissa sunt per dictum nostrum ambaxatorem et cum eo per vos firmata, secundum quod in dicto instrumento insertum est, approbamus, ratificamus et confirmamus»; segue la promessa a osservare il patto e a farlo osservare dai propri sudditi e infine la *iussio* ad autenticare la ratifica «bulla nostra plumbea» (Sandini 1991, pp. 107-108). Ho qualche riserva, invece, sulla tesi sostenuta da Orlando 2016, p. 12, e dianzi citata, che spesso in caso di accordi redatti sotto forma di privilegio la ratifica veneziana fosse contestuale alla stesura dell'atto, precisamente «in forma tacita (...) e implicita nel consenso espresso dagli ambasciatori lagunari».

[124] A giustificazione del diniego viene ribadito il fatto che Venezia si attiene sempre all'osservanza di quanto promesso, non solo nei privilegi ma anche *oretenus*, in ossequio al principio fondamentale che «pacta sunt servanda» sicché non v'è ragione di rifare un documento che Venezia si è impegnata ad osservare. Il legame tra l'atto giuridico e la sua traduzione *in scriptis* impedisce in un'altra occasione a Venezia di reiterare un documento di cui continua a riconoscere la validità (tregua conclusa con Bisanzio nel 1268 per intervenuta morte del doge firmatario) sulla base del principio che «non est consuetudo dominii Venetiarum de uno facto facere duo sacramenta». Si veda Orlando 2016, p. 30.

> tur, nobis supplicaverit ut dignemur ipsa capitula et responsiones nostras nec non privilegium sive contractum concordii et pacis, celebrati inter nos et magnificentiam suam per medium viri nobilis Iohannis Georgio ambassiatoris nostri in uno eodem nostro privilegio bulla nostra bullato facere annotari. Nos, etsi ex innata nostro dominio fide non solum privilegia sed queque oretenus etiam, que in scriptis minime apparent, promissa inviolabiliter attendamus et observamus, ob quod dictum privilegium fieri facesse necesse non foret, attamen ipsius magnifici domini precibus et supplicationibus annuentes, presens privilegium fieri iussimus, primo de verbo ad verbum in eo inseri facientes tenorem privilegii, concordii et pacis cum eodem magnifico domino Sandali facte, et subsequenter predicta decem capitula et responsiones nostras ad eadem capitula fecimus annotari[125].

Tutti questi elementi lasciano pensare che il diploma pattizio dogale costituisca una ratifica – per quanto in una forma inusuale – dell'accordo già stipulato e del relativo documento, che proprio per questo motivo vi viene 'inserito', insieme alla documentazione che lo accompagnava.

Ricapitolando gli elementi emersi, credo si possa ricostruire la seguente trafila. La stipula dell'accordo avvenuta presso la controparte slava, sulla base della commissione data il 6 agosto 1423 all'ambasciatore Giovanni Zorzi, viene tradotta in un documento, emesso in forma di lettera patente a nome del *voevoda* Sandalj Hranić e contenente i termini dell'accordo relativi ad entrambe le parti, confezionato in due originali «per duas manus (...) uniusmet tenoris et substantie» – di cui, per necessità, uno in latino l'altro in lingua slava –, uno per ciascun contraente, perché il documento riferisce di un atto di reciproca obbligazione[126]. La confezione del documento viene effettuata da due notai – molto probabilmente sulla base di una traccia estesa in latino che riprende intere frasi dalle commissioni date a Zorzi – che fungono da funzionari-cancellieri dei due contraenti, come lascia pensare la forma di autenticazione per *iussio* e con appensione del sigillo solenne dell'emittente. L'intervento dei due notai è attestato solo dalla lettera di trasmissione acclusa da Zorzi[127]. Il

[125] Ljubić 1886, p. 257.

[126] Sugli originali multipli Pratesi 1987², pp. 107-108.

[127] Anch'essa inserita nel diploma pattizio dogale, Ljubić 1886, p. 258. Ho sopra

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

documento contiene esplicito riferimento al giuramento prestato dalle due parti:

et ut melius et validius predicta servari possint, juravimus **ambe partes** ad sancta dei evangelia omnia predicta observare et inviolabiliter per partes observari facere	и да реченє ствари болє и тврьѣє се могꙋ ꙋздрьжати присегосмо **обѣє странѣ** (= ambe partes) на четверо свето еванѣлє все реченє рѣчи да се ꙋдрьже право и чинє ꙋдрьжати (rr. 59-60)

ma i due originali divergono nella formula di autenticazione perché ognuno richiama il sigillo di ciascuno dei contraenti

in fidem quorum premissorum ut dictum est jussimus has presentes literas fieri facere et **bulla sancti Marci** apprehensione muniri	и за вѣрованє реченѣхъ ствари есмо заповидѣли овен листе **печатью нашоѥ висꙋѣоѥ** (= bulla nostra pendente) свршити и печатити (rr. 61-62)

I due originali dovevano essere inviati a Venezia per la ratifica che ipotizziamo dovesse svolgersi nel seguente modo: alla presenza del delegato della controparte (l'inviato di Sandalj, Pribislav Pohvalić, che arriva a Venezia a gennaio del 1424), dopo accurato esame del testo degli accordi, Venezia lo avrebbe approvato, non sappiamo bene in quale modo ma presumibilmente reinviando a Sandalj l'originale in latino accompagnato da una formula di ratifica o da altro documento all'uopo predisposto. A conclusione quindi della procedura l'atto rilasciato da Sandalj sarebbe stato archiviato e una sua traduzione di servizio in italiano sarebbe stata registrata nei Commemoriali. Questo spiega la ragion d'essere di quella parte della documentazione, ossia la presunta 'introduzione' in latino e la traduzione italiana visti da Makušev e Čremošnik (v. *supra*), acclusi al diploma di Sandalj: l''introduzione' è la lettera di trasmissione del concordato dell'ambasciatore Zorzi, la traduzione italiana evidentemente la traduzione di servizio del diploma pattizio effettuata per la registrazione nell'apposito cartulario che, nella sua

citato questa lettera, al momento irreperibile in archivio, per intero dall'edizione di Makušev 1871, pp. 171-172.

funzione di registro e promemoria di tutti i passi della negoziazione, doveva essere in una lingua facilmente accessibile, soprattutto quando gli atti erano, oltre che in latino, anche in lingue straniere[128].

Questa procedura è testimoniata da altri esempi coevi: nei Commemoriali (reg. 11, c. 87*r*) è registrata la lettera di trasmissione dell'ambasciatore Zorzi – datata 21 dicembre 1422, Visoki – di un accordo di commercio in Bosnia per i veneziani negoziato con il re Tvrtko («quod hec sunt immunitates, beneficia et comoda, que habuimus et obtinuimus (...) pro comodo (...) Venetorum fidelium et subditorum volentium accedere et mercari ac mercari facere in Bossina») che precisa le modalità di redazione della documentazione corrispondente in termini molto simili a quelli della lettera che accompagna il diploma di Sandalj[129]. La nota di registrazione nella stessa carta del registro del documento emanato dal re di Bosnia recita: «copia literarum obtentarum per dominum Iohannem Georgio ambaxatorem ad serenissimum dominum Thuerticum regem Bossine pro comodo Venetorum subditorum et fidelium Venetiarum, extractarum de schiavo in latinum»[130], segue l'inizio del documento in latino (solo la *intitulatio* del sovrano ceterata), ma il documento è di fatto dato nella traduzione italiana, compresa anche la formula di corroborazione: «in fede veramente de le predite cosse le presente lettere havemo comandado de esser fatte, e de la bolla del nostro mazor sigillo pendente esser bollade». Nella registrazione, dunque, si rammenta brevemente che il diploma emesso dal sovrano è in lingua slava, di cui è stata realizzata una versione latina, ma è registrato nel cartulario in traduzione italiana, evidentemente per motivi di ordine pratico. Un caso analogo è quello di un successivo accordo (6 febbraio 1423, Sutieska) con lo stesso sovrano, negoziato dallo stesso ambasciatore,

[128] Per l'uso dell'italiano nella cancelleria veneziana, in particolare in relazione ad atti preparatori per la chiusura di patti con potenze straniere, si veda Tomasin 2007, pp. 69-72.

[129] Edizione in Ljubić 1886, pp. 205-206: «quas literas fieri fecimus per duas manus, prout inferius continetur: unam videlicet in idiomate schiavo scripta manu viri sapientis Restoe cancellarii prefati serenissimi domini regis, et alteram scriptam manu Johannis de Bonisio notarii nostri literali sermone, uniusmet tenoris et substantie. Quas etiam literas pro maiori evidentia bulla sancti Marci bullari fecimus» (p. 206). Regesto in Predelli 1896, p. 46, n. 125.

[130] Edizione in Ljubić 1886, pp. 202-205, qui 202.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

che ribadisce gli accordi stipulati con il documento del dicembre 1422 e concorda un'azione comune contro Giovanni di Céttine (Cetina)[131].

Nei Commemoriali non c'è la registrazione del diploma pattizio di Sandalj probabilmente perché sarebbe stata effettuta dopo la ratifica dell'accordo, ma intanto ne era stata preparata la traduzione (ora perduta) in italiano. Poiché, come si è visto, in occasione della ratifica, Sandalj torna a sottoporre a Venezia altre condizioni – in conseguenza delle quali richiede l'emissione di un documento *ex novo* – ma solo alcune vengono accettate, tanto che l'accordo non muta in maniera radicale, da Venezia viene emessa una ratifica in forma di privilegio in nome del doge Francesco Foscari, debitamente autenticata «bulla nostra aurea pendente», in cui sono inseriti il diploma pattizio di Sandalj con la lettera di trasmissione del negoziatore Zorzi, e viene data risposta ai capitoli sottoposti dall'ambasciatore del *voevoda*. Questo è, con ogni evidenza, per Venezia giuridicamente l'atto conclusivo della vicenda: una ratifica dell'accordo già stipulato, la cui documentazione non perde di validità, come invece sarebbe avvenuto se, assecondando la richiesta del *voevoda*, si fosse confezionato un nuovo documento dell'accordo. Tale procedura consentiva inoltre un risparmio di tempo e di energie, perché il diploma dogale, costituendo già una ratifica e non un nuovo documento, non avrebbe avuto bisogno di ratifica dalla controparte. Per la cultura giuridica dei veneziani evidentemente si trattava non di sottigliezza ma di un elemento sostanziale. Inviato a Sandalj nell'unico originale[132] e registrato nei Commemoriali, sostituiva con ogni probabilità la versione latina del diploma pattizio di Sandalj fatta confezionare da Zorzi che sarebbe stato di norma rimandato al *voevoda* con la ratifica, mentre l'originale slavo sarebbe stato debitamente archiviato insieme alla lettera di trasmissione.

[131] Registrato con le stesse modalità in ASVe, *Libri Commemoriali*, reg. 11, c. 88*r*; pubblicato in Ljubić 1886, pp. 215-217, regesto in Predelli 1896, p. 48, n. 129. Sono parimenti registrati in italiano nei Commemoriali i crisobolli pattizi emanati dagli imperatori di Trebisonda, Alessio III (1367, 1376) e Manuele III (1396), si veda Tzavara 2011-2012, pp. 58-73.

[132] Forse dietro la giustificazione dei Veneziani di non poter redigere una copia slava del documento, in mancanza di notai «illam linguam scientes» (*AAV*, p. 15), si deve leggere la mancanza di notai autorizzati a rogare atti in questa lingua, che è qualcosa di più di un semplice problema traduttorio.

7. *Conclusione*

Come si è detto in apertura, nella storiografia slavistica predomina la tendenza a considerare i documenti alla stessa stregua di altre testimonianze scritte di carattere narrativo o descrittivo, quindi in una semplice funzione informativa. Si prescinde dai loro aspetti formali e si tralascia il fatto che i documenti, nel descrivere o rappresentare un atto, danno a questo una forma – determinata dal diritto – ed esplicano una funzione probatoria e prescrittiva, secondo le modalità previste nel documento stesso. Così facendo si contravviene ad un principio fondamentale secondo il quale i documenti non possono essere interpretati al di fuori del contesto giuridico in cui sono stati prodotti e, d'altra parte, si rinuncia a inquadrare nel suo complesso, attraverso lo studio dei formalismi ricorrenti nei documenti stessi, la prassi documentale abitualmente seguita in un dato contesto politico-istituzionale e, in ultima istanza, a capirne gli intimi meccanismi di funzionamento.

La documentazione slava superstite proveniente da diverse realtà politiche medievali del bacino adriatico fornisce svariati indizi di come gli slavi abbiano recepito tale prassi da Venezia, adattandola alle proprie esigenze, da un livello più superficiale di ricezione dell'abitudine a documentare in scritture i negozi giuridici fino ad un livello più profondo di appropriazione degli istituti – come il notariato, la strutturazione di cancellerie – preposti ad elaborare modelli formali di redazione delle scritture e a gestire l'intero iter documentario. Non secondaria è stata in questo processo la mediazione delle realtà comunali della costa dalmata. Il documento qui considerato ha consentito una prima verifica in tal senso, relativamente alla documentazione delle relazioni pattizie. La sua analisi ha appurato che: a) l'intera procedura della stipulazione di un definitivo accordo tra Venezia e il *voevoda* bosniaco Sandalj Hranić Kosača a seguito della dedizione di Cattaro segue quella applicata dalla Serenissima nella conclusione di accordi con altre signorie del Levante; b) il documento emesso in forma di privilegio dal *voevoda* in lingua slava ricalca un modello latino (quello della lettera patente usata a Venezia), recependo formule e formalismi di cui sarebbe utile verificare la successiva fortuna nella documentazione slava. Si auspica perciò un'analisi sistematica e su un campione più ampio degli elementi formali della documentazione slava al fine di capire e

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

collocare in una prospettiva scevra da pregiudizi e apriorismi la portata dell'interazione dei modelli giuridico-documentali veneziani con le signorie slave del bacino adriatico.

Bibliografia

AAV = *Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV*, ed. Josephi Valentini S.J., Pars secunda: *Saeculi XV praescanderbegianam periodum complectens*, XII, *Annos a MCDXXIV ad MCDXXVI illustrans*, Monaci in Baviera 1971.

Anđelić 1970 = Pavao Anđelić, *Srednjovjekovni pečati iz Bosne i Hercegovine*, Sarajevo 1970 (Djela Akademije nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine, XXXVIII; Odjeljenje društvenih nauka, 23).

Bartoli Langeli 1985 = Attilio Bartoli Langeli, *La documentazione degli stati italiani nei secoli XIII-XV: forme, organizzazione, personale*, in *Culture et idéologie dans la genèse de l'état moderne*. Actes de la table ronde de Rome (15-17 octobre 1984), Rome 1985 (Publications de l'École française de Rome, 82), pp. 33-55.

Bartoli Langeli 2001 = Attilio Bartoli Langeli, *Il notariato*, in *Genova, Venezia, il Levante nei secoli XII-XIV*. Atti del convegno (Genova 10-14 marzo 2000), Genova 2001 (= «Atti della Società Ligure di Storia Patria», 41/1, 2001), pp. 73-101.

Bettarini 2013 = Francesco Bettarini, *Il notariato dalmata e la "Santa Intrada"*, in *Venezia e Dalmazia*, ed. Uwe Israel e Oliver Jens Schmitt, Roma 2013 (Centro tedesco di studi veneziani. Venetiana, 12), pp. 111-149.

Bresslau 1998 = Harry Bresslau, *Manuale di diplomatica per la Germania e l'Italia (1912-1915)*, trad. di Anna Maria Voci-Roth, Roma 1998 (Pubblicazioni degli archivi di stato. Sussidi 10).

Bubalo 2014 = Đorđe Bubalo, *Pragmatic Literacy in Medieval Serbia*, Turnhout 2014 (Utrecht Studies in Medieval Literacy, 29).

Chronica ragusina 1893 = *Chronica ragusina Junii Resti (ab origine urbis usque ad annum 1451) item Joannis Gundulae (1451-1484)*, ed. Speratus Nodilo, Zagreb 1893 (Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, 25; Scriptores, 2).

Čremošnik 1940 = Gregor Čremošnik, *Originalni dokumenti južno-slovenskih vladara u Mletačkom arhivu*, «Spomenik Srpske kraljevske akademije», 93 (72) (1940), pp. 122-132.

Ćirković 1964 = Sima Ćirković, *Sugubi venac. Prilog istoriji kraljevstva u Bosni*, in *Zbornik radova u čast profesora Mihaila Dinića*, Beograd 1964 («Zbornik Filozofskog fakulteta», 8/1, 1964), pp. 343-370, anche in Id., *Rabotnici, vojnici, duhovnici: društva srednjovekovnog Balkana*, Beograd 1997 (Biblioteka Dimenzije istorije, 1), pp. 240-258, anche in trad. ingl. *The Double Wreath*, «Balcanica», 45 (2014), pp. 107-143.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

Da Mosto 1937 = Andrea Da Mosto, *L'Archivio di Stato di Venezia: indice generale, storico, descrittivo e analitico*, I, Venezia 1937 (Bibliothèque des "Annales institutorum", 5).

Fissore 1985 = Gian Giacomo Fissore, *Pluralità di forme e unità autenticatoria nelle cancellerie del medioevo subalpino (secoli X-XIII)*, in *Piemonte medievale. Forme del potere e della società. Studi per Giovanni Tabacco*, Torino 1985, pp. 145-167.

Gelcich 1880 = Giuseppe Gelcich, *Memorie storiche sulle Bocche di Cattaro: l'antichità e i tempi di mezzo fino al 1492*, Zara 1880.

Isailović 2014 = Neven Isailović, *Vladarske kancelarije u srednovekovnoj Bosni*. Doktorska disertacija, Univerzitet u Beogradu, Filozofski fakultet [Tesi di dottorato, Università di Belgrado] (mentore Smilja Marjanović-Dušanić) 2014 (http://eteze.bg.ac.rs/).

Isailović 2015 = Neven Isailović, *Diplomatičke osobenosti vladarskih i velikaških isprava uoči i nakon pada srednjovekovne bosanske države*, in *Pad Bosanskog kraljevstva 1463. godine*, ed. Srđan Rudić, Dubravko Lovrenović, Pavle Dragičević, Beograd-Sarajevo-Banja Luka 2015, pp. 29-86.

Ivetic 2020 = Egidio Ivetic, *I Balcani: civiltà, confini, popoli (1453-1912)*, Bologna 2020 (Universale Paperbacks Il Mulino, 782).

Ivić 1910 = Aleksa Ivić, *Stari srpski pečati i grbovi: prilog srpskoj sfragistici i heraldici*, Novi Sad 1910.

Jireček 2006 = Konstantin Jireček, *Istorija Srba*, 1, *Politička istorija do 1537. godine*, Beograd 2006, pp. 421-434 (tit. orig. *Geschichte der Serben*, Gotha 1911).

Kurtović 2009 = Esad Kurtović, *Veliki vojvoda bosanski Sandalj Hranić Kosača*, Sarajevo 2009 (Historijske monografije, 4).

Lomagistro 2018 = Barbara Lomagistro, *Approccio scientifico e questioni di metodo nello studio delle scritture cirilliche*, in *Contributi italiani al XVI Congresso internazionale degli Slavisti* (Belgrado, 20-27 agosto 2018), ed. Laura Salmon, Maria Chiara Ferro, Giorgio Ziffer, Firenze 2018 (Biblioteca di Studi slavistici, 40), pp. 225-248.

Ljubić 1886 = Sime Ljubić, *Listine o odnošajih izmedju južnoga slavenstva i Mletačke republike*, VIII, *Od godine 1420 do 1424*, ed. Sime Ljubić, Zagreb 1886 (Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium, 17).

Makušev 1871 = Vikentij Vasil'ević Makušev, *Prilozi k srpskoj istoriji XIV i XV veka*, «Glasnik Srpskog Učenog društva», 32 (1871), pp. 164-208.

Miklosich 1858 = Franz Miklosich, *Monumenta serbica spectantia historiam Serbiae, Bosnae, Ragusii*, ed. Franz Miklosich, Viennae 1858.

Miklosich 1862-1865 = Franz Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum*, Vindobonae 1862-1865.

Nicolaj 2007 = Giovanna Nicolaj, *Lineamenti di diplomatica generale. I. Istituzioni*, Roma 2007.

Novaković 1912 = Stojan Novaković, *Zakonski spomenici srpskih država srednjega veka*, Beograd 1912 (Posebna izdanja / Srpska kraljevska akademija, 38; Filozofski i filološki spisi, 10).

Orlando 2013 = Ermanno Orlando, *Politica del diritto, amministrazione, giustizia. Venezia e la Dalmazia nel basso medioevo*, in *Venezia e Dalmazia*, ed. Uwe Israel e Oliver Jens Schmitt, Roma-Venezia 2013 (Venetiana, 12), pp. 9-61.

Orlando 2016 = Ermanno Orlando, *Venezia, il diritto pattizio e il commercio mediterraneo nel basso medioevo*, «Reti medievali Rivista» 17/1 (2016), pp. 3-33.

Porčić 2012 = Nebojša Porčić, *Diplomatički obrasci srednjovekovnih vladarskih dokumenata: srpski primer*. Doktorska disertacija, Univerzitet u Beogradu, Filozofski fakultet [Tesi di dottorato, Università di Belgrado] (mentore Smilja Marjanović-Dušanić) 2012 (http://eteze.bg.ac.rs/).

Porčić - Isailović 2017 = Nebojša Porčić - Neven Isailović, *Dokumenti vladara srednjovekovne Srbije i Bosne u venecijanskim zbirkama*, Beograd 2017.

Pozza 1995 = Marco Pozza, *La cancelleria*, in *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, II, *L'età del Comune*, ed. Giorgio Cracco e Gherardo Ortalli, Venezia 1995, pp. 349-369.

Pozza 1996 = Marco Pozza, *Gli atti originali della cancelleria veneziana*, II, *1205-1227*, Venezia 1996.

Pozza 2002 = Marco Pozza, *I Libri Pactorum del comune di Venezia*, in *Comuni e memoria storica: alle origini del comune di Genova*. Atti del convegno di studi (Genova, 24-26 settembre 2001), Genova 2002 («Atti della Società Ligure di Storia Patria», 42/1, 2002), pp. 195-212.

Pozza 2011 = Marco Pozza, *Scrittura, diplomatica, notariato a Venezia*, in *L'héritage byzantin en Italia (VIIIe-XIIe siècle)*, I, *La fabrique documentaire*, ed. Jean-Marie Martin, Annick Peters-Custot, Vivien Prigent, Rome 2011 (Collection de l'École française de Rome, 449), pp. 151-168.

Praga 1954[3] = Giuseppe Praga, *Storia di Dalmazia*, Padova 1954[3].

Pratesi 1987[2] = Alessandro Pratesi, *Genesi e forme del documento medievale*, Roma 1987[2] (Guide, 3).

Predelli 1896 = Riccardo Predelli, *I Libri Commemoriali della Repubblica di Ve-*

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

nezia: regesti, IV, *I Libri XI, XII e XIII dei Commemoriali*, Venezia 1896 (Monumenti storici pubblicati dalla R. Deputazione Veneta di Storia Patria. Serie prima: Documenti, VIII).

Puncuh 2001 = Dino Puncuh, *Trattati Genova-Venezia, secoli XII-XIII*, in *Genova, Venezia, il Levante nei secoli XII-XIV*. Atti del convegno (Genova 10-14 marzo 2000) Genova 2001 (= «Atti della Società Ligure di Storia Patria», 41/1, 2001), pp. 129-158.

Rječnik HSJ = *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, na svijet izdaje Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti, obradili Đ. Daničić, M. Vaḷavac, P. Budmani, dio II: četa-đavli, u Zagrebu 1884-1886.

Rosada 1985 = Maurizio Rosada, *"Sigillum Sancti Marci". Bolle e sigilli di Venezia*, in *Il sigillo nella storia e nella cultura*. Mostra documentaria. Catalogo a cura di Stefania Ricci, Roma 1985, pp. 109-148.

Rudić 2018 = Srđan Rudić, *Bosna i Kotor u srednjem veku*, in *Srpsko pisano nasleđe i istorija srednjovjekovne Bosne i Huma*, Banja Luka-Istočno Sarajevo 2018, pp. 241-260.

Sandini 1991 = Luca Sandini, *I patti di Venezia con Brescia 1252-1339*, Brescia 1991 (Monumenta Brixiae historica. Fontes, 13).

Stojanović 1929 = Ljubomir Stojanović, *Stare srpske povelje i pisma*, I, *Dubrovnik i susedi njegovi*, Beograd-Sr. Karlovci 1929 (Zbornik za istoriju, jezik i književnost srpskog naroda. Prvo odeljenje: Spomenici na srpskom jeziku, knjiga 19).

Šafarik 1860-1861 = Janko Šafarik, *Srbski istorijski spomenici Mletačkog arhiva*, «Glasnik Društva srbske slovesnosti», 12 (1860), pp. 4-473; 13 (1861), pp. 1-282.

Šunjić 1996 = Marko Šunjić, *Bosna i Venecija (odnosi u XIV. i XV. st.)*, Sarajevo 1996.

Tomasin 2007 = Lorenzo Tomasin, *Il volgare nella cancelleria veneziana fra Tre e Quattrocento*, «Medioevo letterario d'Italia», 4 (2007), pp. 69-89.

Tzavara 2011-2012 = Angeliki Tzavara, *I trattati commerciali tra Venezia e l'impero di Trebisonda, 1319-1396,* «Thesaurismata», 41-42 (2011-2012), pp. 41-87.

VID 1997 = *Vocabulaire international de la diplomatique*, ed. Maria Milagros Cárcel Ortí, València 1997.

Zabbia 2009 = Marino Zabbia, *Circolazione di persone e diffusione di modelli in ambito notarile (secoli XIII e XIV)*, in *Cultura cittadina e documentazione. Formazione e circolazione di modelli* (Bologna, 12-13 ottobre 2006), ed. Anna Laura Trombetti Budriesi, Bologna 2009, pp. 23-39.

Appendice A.
Diploma pattizio di Sandalj Hranić

Sandali (Hranić) Bossine magni vayvodae litterae patentes
1423 novembre 23, Blagaj

Il voevoda Sandalj Hranić, duca di Chelmo, formalizza con privilegio indirizzato al doge Francesco Foscari e al Comune di Venezia le condizioni della sua rinuncia all'esazione dei diritti feudali sul Comune di Cattaro secondо l'accordo stabilito con l'ambasciatore veneziano Giovanni Zorzi nella sua residenza di Blagaj (Bosnia)

Originale, Venezia, Archivio di Stato, *Miscellanea atti diplomatici e privati*, busta 34, n. 1018 [A].

Edizioni e studi: Miklosich 1858, pp. 325-329, n. CCLXXXIV; Makušev 1871, pp. 167-173; Novaković 1912, pp. 278-279; Stojanović 1929, I, pp. 328-331, n. 337; Čremošnik 1940, pp. 125-127; Porčić - Isailović 2017 [*non vidi*].

Stato di conservazione: buono; pergamena, larga in alto e in basso 32,5 cm e lunga, a sinistra e a destra, 45 cm, 62 righe di scrittura parallele al lato corto della pergamena. Non ci sono note di cancelleria, ma solo un'annotazione tergale di tipo archivistico, eseguita presso il destinatario.

Sigillo di cera marrone scuro pendente con filo serico, di forma circolare dal diametro di 4,5 cm, con impressione centrale del monogramma dell'emittente.

ѧн г(оспо)д(н)нь сандаль велики воевода босаньски желѣюѣи како е ваꙁда
било ѡд наше воле и памети и напрѣде веле веѣе ѡдл
ꙋнли сѧо покаꙁати да лꙋбавь и единьство приꙗꙁань и добри ѧнерь бꙋде
ѧеѣꙋ наѧи и ꙋꙁможни· наша брати
ꙗ и кꙋѣа наша и с прѣсвѣтлиѧь и ꙋꙁможниѧ г(оспо)д(н)ноѧь г(оспо)д(н)ноѧь
праньѵеско ѧь фоскари по божиѡи ѧилости дост
они дꙋжь бнетаѵки и ѡпѣинне бнетаѵке ꙁа кою ствань доходеѣи наѧь на
памети· да племенити ѧꙋжь г(оспо)д(н)и
5 ь ивань ѵоньжи поѵтени поклисань реѵеноꙗ прѣсвѣтлоꙗ г(оспо)д(н)на дꙋжа
и ѡпѣинне бнетаѵке· лани три крать биль е

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

преѣд нами и под листомь ѡдь вѣрованьꙗ г(оспо)д(н)е по поздравленью и ѡбеѣанью нами речене за изгꙋбленье кое смо ми нма

ли ѡдь града котора кон е дошаѡ ꙋ рꙋке реченога г(оспо)д(н)на дꙋжа и ѡпѣнне бнетаике нами рече да речени г(оспо)д(н)нь дꙋжь

и ѡпѣнна бнетаика речени градь которь нне вазель за нмити веће г(о)споцтво да нмиюћи милосрьдне за рать и н

овьшине· кое ѡномꙋ градꙋ чинаше бѡша срацнмѣровнѣь кон бнеше непрнꙗ тель реченога г(оспо)д(н)на дꙋжа и ѡпѣнн

10 е бнетаике и за многе нне разлоге по реченомь послꙋ нами разꙋмно речене вазеше градь которь \ молећи нас

да би нами било ꙋгодно за лꙋбавь реченога г(оспо)д(н)на дꙋжа и ѡпѣнне бнетаике ꙋчиннти добро сꙋсѣцтво реченомꙋ гр

адꙋ которꙋ и подложнимь и внерним нега и неговꙋ котарꙋ и држати пꙋте да тꙋрме пондꙋ правнмь пꙋтем

ь градꙋ которꙋ а не ꙋ дꙋбровникь \ и да ѡне ·д· которане кое нмамо за талнѣе ѡдь опѣнне которьске нихь слободно

за лꙋбавь г(оспо)д(н)на дꙋжа и ѡпѣнне бнетаике да бисмо пꙋстили \ ѡбеѣнваюћи нами речени посаѡ да речени г(оспо)

15 д(н)нь дꙋжь и ѡпѣнна бнетаика давала би и чинила би давати нами всако годнще ѡд охотка ѡдь комо

ре ѡдь соли которьске дꙋкать ·ѕ· сать златихь за кое ствари по ѡби страни многе рѣчи речене ꙋ ѡно врѣме

сложенье ни свршенье заедно не ꙋчиннсмо \ да зацо сада речени г(оспо)д(н) нь ивань чорьжи поклисарь реченога г(оспо)д(н)на

дꙋжа и ѡпѣнне бнетаике пришаѡ е прѣдь г(о)споцтвомь нашнмь с листомь ѡдь вѣрованьꙗ реченога г(оспо)д(н)на д

ꙋжа и ѡпѣнне бнетаике кон по поздравленью и ѡбечаньꙗ нами ꙋчиненa \ все згара речене стварн и мно

20 ге нне стварн нами разꙋмно рече молећи нась да би нами било драго ꙋчиннти волꙋ реченога г(оспо)д(н)на дꙋжа

и ѡпѣнне бнетаике по пꙋть и ѡбеѣанье згара речене ѡбеѣнваюћи нами момо[a] ·ѕ· сать дꙋкать ѡнен кꙋ

[a] Lezione errata per мимо corrispondente alla lezione «ultra» dell'esemplare latino. Makušev 1871, p. 168 corregge direttamente nel testo senza segnalarlo e Stojanović 1929, v. I, p. 329 dà questa variante in apparato.

ѣ кое ми есмо имали у котору нашь слободно чиннити ѣ дати по путь да ну
и ѡдь не мореемо чуиннити вол

у нашу \ и добро да видимо и знамо тон да есть с мане поучеиьа наше
великости да ѡбраѣаюѣи памет

ь нашу колико сило приправни и напрѣде веле веѣе приправни чуиннити ствари
кеb су угодне реченому г(оспо)д(н)н

25 у дужу и ѡпѣини бнетачкон и помишлаюѣе велике трудеѣ кое е имаѡ и
трьпиѡ за теи ствари речени

г(оспо)д(н)нь ивань чорьжи поклисарь кон у различна врѣмена веле крать е
биѡ прѣдь нашиимь г(о)споцтвоимь иного нась е п

риправиѡ чуиннити ѡнеи ствари кое нашь е рекаѡ и ѡднети ѡдь памети
наше изгубленье града котора

за кою ствар по ѡве наше ѡтворене листеc ѡбеѣиваимо у ниме божне реченому
г(оспо)д(н)ну иванu чорьжи поклиса

ру реченога г(оспо)д(н)на дужа и ѡпѣине бнетачке да мини (*sic!*) и узможна
братиа наша и куѣа наша са всѣмь наши

30 ми г(о)споцтвоимь хоѣемо имати любавь и единьство приꙗзань и добри
инерь с реченнимь прѣсвѣтлимь и

узможнимь г(оспо)д(н)номь г(оспо)д(н)номь франьческом фоскари по божиѡ
(*sic!*) милости з достоинимь дужемь бнетачь

книмь и ѡпѣинномь бнетачкомь ѡбеѣиваимо и хоѣемо да турме и карвани
босаньске и всаке ине ка

рьване да нимь е слободтьшина да могу понти у которь, инине кудѣ нимь е
угодно за нихъ користь како су

и прне ходили и да по инедань путь и законь по нась ни по едномь нашемь
не буду усиловани у нашемь

35 г(о)споцтви него ѡне у нихъ слободтьшину са всакимь нихъ благомь ходеѣи
стеѣи и враѣаюѣи се гра

ду котору и инине гдѣ буду хотѣти пустити ѣемо и чиннити ѣемо пустити
плаѣаюѣе ѡне турме п

[b] La forma ке (segnalata con *sic!* ove si ripete) è la semplice trascrizione fonetica (e non traduzione) del pronome relativo latino «que». Tutto il periodo che segue è pedissequamente aderente al dettato latino, al punto da suonare forzato nella lingua slava.

[c] La denominazione slava del documento come ѡтворене листе (lett. «lettera aperta») è un calco di quella latina «literae patentes».

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

раве царине и трьговине ке се плаћаю по иних ь по нашемь г(о)споцтвꙋ а тон да всаки ꙁна хоћемо да

ти видѣти по нашемь г(о)споцтвꙋ· да оне тꙋрме и карьвани могꙋ понти ꙋ которь и инине гдѣ хоте сво

ниь благоиь и трьгоиь како сио ꙁгара рекли и да хоћемо ꙋчинити добро сꙋсѣцтво градꙋ которꙋ и всѣ

40 иь мѣстоиь и градоиь реченога г(оспо)д(и)на дꙋжа и опѣине бнетаучке и всѣиь нихь подложниь граѣано

иь и внерьниеиь нихь доходеѣниь ꙋ наше г(о)споцтво и ниь ѣемо ꙋчинити правдꙋ и учинити ꙋчинити

ниь потрѣбꙋюћи \ ꙁа кое ствари речени племенити иꙋжь ивань чорьжи поклисарь реченога г(оспо)д(и)на дꙋжа

и опѣине бнетаучке по иоѣь неиꙋ дана одь реченога г(оспо)д(и)на дꙋжа и опѣине бнетаучке обеѣива наиь

ꙋꙁиожноиꙋ и славноиꙋ г(оспо)д(и)нꙋ г(оспо)д(и)нꙋ сандалꙋ великоиꙋ воеводи босаньскоиꙋ да они прѣсвѣтли г(оспо)д(и)нь дꙋжь и о

45 пѣнна бнетаучка датиѣи[d] (*sic!*) и учинитиѣе давати всако годище наиь ꙋ которꙋ од (*sic!*) охотка одь коиоре одь

соли которьске дꙋкать ·ѕ· сать ꙁлатѣхь вола ꙋ иних ь градих ь одь дасоиацне оного г(оспо)д(и)на дꙋжа и опѣ

ине бнетаучке гдѣ иореио послати нашега слꙋгꙋ вазети речене пѣнеꙁе иꙁ онога града иꙁети слобо

дно и одьнести слободно ако оноиꙋ и г(оспо)д(и)нꙋ дꙋжꙋ и опѣини бнетаукон бꙋде драго ако ниь не бꙋде драго

како е речено онь г(оспо)д(и)нь дꙋжь и опѣина бнетаука наиь ѣе дати и учинити ѣе дати ꙋ градь которь реч

50 ене ·ѕ· сать дꙋкать како е речено и кꙋѣꙋ кою сио прне имали ꙋ которꙋ данꙋ и одь не да иореио ꙋчинити и

одлꙋчити всакꙋ нашꙋ волꙋ како од (*sic!*) наше рѣчи и обеѣива наиь речени г(оспо)д(и)нь ивань чорьжи поклисарь г(оспо)д(и)нꙋ воев

оди сандалꙋ и братии нашои и останкꙋ ꙋ всаке граде и иниеста оного г(оспо)д(и)на дꙋжа и опѣине бнетаучке п

ротива нашиь слꙋгаиь хоѣе наиь бити ꙋчинена правда и достоѩаньство \ и оне ·д· которане ке (*sic!*) ни

[d] Errato per датиѣе, ossia la corretta forma di futuro qui necessaria.

амо ѹ талнѣе добро да сѹ ѹчиннили невѣрѹ за кою би невѣрѹ имали понести
всакѹ мѹкѹ да да (*sic!*) речени г(оспо)д(н)нь дѹ
55 жь и ѡпѣнна бнетачка види и позна нашѹ добрѹ волѹ к себѣ[e] хоѣемо и
есмо кѹньтеньти[f] прьво за часть
г(оспо)д(н)на бога и паке и за лѹбавь г(оспо)д(н)на дѹжа и ѡпѣнне бнетачке
и за мобе[g] многе наль ѹчинене по реченоль
поклисарѹ слободно пѹстити и дати е реченомѹ поклисарѹ да не прѣда ѡд
наше стране реченомѹ г(оспо)д(н)нѹ дѹжѹ
и ѡпѣнни бнетачкон \ и ѡномѹ г(о)споцтвѹ ми ѹзможни г(оспо)д(н)нь
воевода сандаль и братиꙗ и хижа наша и нашь ѡ
станакь прѣпорѹчень бѹди г(оспо)д(н)нѹ дѹжѹ и ѡпѣнни бнетачкон \ и да
речене ствари боле и творьѣе се могѹ ѹздрь
60 жати присегосмо ѡбне странѣ на четверо свето еванѣелье все речене рѣчи
да се ѹдрьже право и чине ѹдрь
жати \ и за вѣрованье реченѣхь ствари есмо заповидѣли ѡвен листе печатью
нашоль[h] висѹѣоль сврь
шити и печатити· дань ѹ нашель градѹ благаю прьви дань м(ѣсе)ца новебра
ѹ тисѹѣѹ и ·ѹ· и ·к· и ·г· лѣта

[e] Traduzione palesemente errata della lezione latina «erga ipsos», ossia «verso di loro» che qui diventa «verso se stesso».

[f] Resa della formula latina «sumus contenti» con l'introduzione non necessaria del neologismo кѹньтеньти.

[g] Errato per молбе.

[h] есмо заповидѣли formula di *iussio* con allusione al sigillo pendente del voevoda perché questo era l'esemplare destinato a Venezia.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

Appendice B.
Diploma pattizio dogale

Francisci Foscari dux Venetiarum privilegium
1424 febbraio 16, Venezia

Il doge Francesco Foscari emette privilegio di conferma delle condizioni dell'accordo di pace concluso con il *voevoda* di Bosnia Sandalj Hranić dall'ambasciatore Giovanni Zorzi (1423 novembre 23 Blagaj), includendovi il relativo atto da questi emanato e le clausole successivamente discusse a Venezia con l'ambasciatore del *voevoda*, Pribislav Pohvalić.

Atto registrato, Venezia, Archivio di Stato, *Libri Commemoriali*, reg. 11, c. 97*r* [R].
Edizioni e studi: Šafarik, 1861 pp. 150-166, n. CCCLXVII; Ljubić 1886, pp. 257-263.
Regesto: Predelli 1896, p. 53, n. 138.

[rubrica] Privilegium magnifico domino Sandali concessum, continens pacem et concordium cum eo factum per spectabilem et egregium virum dominum Iohannem Georgio ambassiatorem dominii ad ipsum dominum; et insuper decem capitula porrecta dominio per ambassiatorem ipsius domini, et responsiones ad ipsa capitula.

Franciscus Foscari dei gratia dux Venetiarum etc. Universis et singulis tam amicis quam fidelibus et tam presentibus quam futuris presens privilegium inspecturis salutem et sincere dilectionis affectum etc.

Principum magnificentie decus aspicit, promissis per ipsos vel eorum ambassiatores, nuntios, sindicos vel procuratores non solum assentire, sed etiam illa confirmare, et valida cautione roborare. Cum itaque nuperime ad nostram comparens presentiam vir spectabilis comes Pribislaus Pochqualich, ambassiator magnifici et potentis domini Sandali magni vaivode Bossine, intimi amici nostri dominii, nobis porrexerit decem capitula, et per ipsorum nonum, sicut in illo inferius cavetur, nobis suplicaverit ut dignemur ipsa capitula et responsiones nostras nec non privilegium sive contractum concordii et pacis, celebrati inter nos et magnificentiam suam per medium viri nobilis Iohannis Georgio ambassiatoris nostri in uno eodem nostro privilegio bulla nostra bullato facere annotari. Nos, etsi

ex innata nostro dominio fide non solum privilegia sed queque oretenus etiam, que in scriptis minime apparent, promissa inviolabiliter attendamus et observamus, ob quod dictum privilegium fieri facesse necesse non foret, attamen ipsius magnifici domini precibus et supplicationibus annuentes, presens privilegium fieri iussimus, primo de verbo ad verbum in eo inseri facientes tenorem privilegii, concordii et pacis cum eodem magnifico domino Sandali facte, et subsequenter predicta decem capitula et responsiones nostras ad eadem capitula fecimus annotari. Tenor namque dicti privilegii, concordii et pacis per omnia sequitur, et est talis:

> Nos Iohannes Georgio[1] ambassiator illustrissimi et excellentissimi domini Francisci Foscari dei gratia incliti ducis Venetiarum etc. et communis Venetiarum. Universis et singulis has presentes literas inspecturis notum facimus, ut amor, dilectio, unio, amicicia et bona pax sit inter dictum serenissimum et excellentissimum dominum ducem et comune Venetiarum et magnificum et potentem dominum Sandali Bossine magnum vayvodam, fratres suos et domum suam, que hec sunt, que habuimus et obtinuimus ac fecimus cum predicto magnifico vayvoda Sandali nomine et vice dicti domini ducis et comunis Venetiarum pro comoditate civitatis Catari et pro aliis contentis in infrascriptis literis, quas literas fieri fecimus per duas manus, unam per manum circumspecti viri Iohanis de Bonisio cancellarii nostri literali sermone, alteram manu prudentis viri Bogati Radosalich cancellarii dicti magnifici vayvode Sandali in idiomate sclavonico, uniusmet tenoris et substantie. Quas literas pro maiori firmitate et evidentia pleniori bulla sancti Marci bullari fecimus. Tenor autem literarum talis est: «Nos Sandali[2] Bossine magnus vayvoda, cupientes sicut semper fuit nostre mentis et propositi et in futurum multo magis demonstraturi dispositi, quod amor, unio, amicicia, concordium atque pax sit inter nos, magnificos fratres nostros et dominum nostrum et excellentissimum et serenissimum principem dominum Franciscum Foscari dei gratia inclitum ducem Venetiarum etc. et comune Venetiarum. Reducentes ad memoriam, quod vester spectabilis et egregius dominus Iohannes Georgio honorabilis ambassiator prefati domini ducis et comunis Venetiarum anno preterito ter se contulit ad presentiam nostram, et sub literis credentialibus post salutationes et oblationes nobis factas

[1] Inserto della lettera di trasmissione della documentazione pattizia dell'ambasciatore veneziano Giovanni Zorzi.

[2] Inserto del diploma pattizio di Sandalj.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

circa ammissionem, quam fecimus de civitate Catari, que pervenit ad manus prelibati domini ducis et communis Venetiarum, nobis explicavit, quod prefatus serenissimus dominus dux et comune Venetiarum dictam civitatem Catari non accepit causa habendi maius dominium, sed moti compassione propter guerras et novitates, quas eidem faciebat quondam Balsa Stracimir[3], qui erat inimicus dicti domini ducis et comunis Venetiarum, et pro multis aliis de causis nobis sapienter per dictum ambassiatorem explicatis, intromissionem dicte civitatis fecerunt, nos rogando, quatenus nobis placeret ex contemplatione prefati serenissimi domini ducis et comunis Venetiarum facere bonam vicinantiam dicte civitati Catari, subditis et fidelibus eiusdem et territoriis suis, et tenere modum cum effectu, quod caravane irent per rectam viam ad civitatem Catari et non Ragusium, et quod quatuor Catarinos, quos habebamus in obsides a comunitate Catari, ob contemplationem ipsius domini ducis et comunis Venetiarum relaxaremus, promittendo nobis, quod ipse prelibatus dominus dux et comune Venetiarum daret et dari faceret nobis singulo anno de introitibus camere salis Catari ducatos sexcentos auri. Circa que per partes multa dicta fuerint et illo tunc concordium aliquod ad invicem haberi non potuit. Nunc autem quia de novo et in presenti dictus dominus Iohannes Georgio ambassiator prefati serenissimi domini ducis et comunitatis Venetiarum pervenit ad nostram presentiam cum literis credentialibus ipsius domini ducis et comunis Venetiarum, qui post salutationes et oblationes nobis factas, nobis omnia predicta et multa alia sapienter replicavit, nos rogando, quatenus nobis placeret condescendere et annuere voluntati dicti domini ducis et comunis Venetiarum modo et promissione superius expresso, promittendo nobis ultra sexcentos ducatos predictos, domum quam habebamus in civitate Catari libere et expedite per modum, quod ipsam et de ipsa facere poterimus libitum nostrum. Et quamvis videamus et cognoscamus hoc esse cum dedecore et incommodo nostre magnificentie, tamen volventes in mente nostra, quantum prompti sumus et in futurum molto magis dispositi facere de rebus, que sint grate prefato serenissimo domino duci et comuni Venetiarum, nec non considerantes labore habitos et passos per dictum dominum Iohannem Giorgio ambassiatorem, qui diversis temporibus multotiens fuit ad presentiam nostram, multipliciter nos inducerit ad faciendum, que nobis explicavit, et ad removendum de mente nostra ammissionem Catari. Quapropter tenore nostrarum presentium patentium literarum promittimus in dei nomine dicto domino Iohanni Georgio ambassiatori prefati

[3] Balša III Stracimirović (1403-1421) della famiglia Balšić, signore della Zeta e figlio di Jelena Hrebeljanović, terza moglie di Sandalj.

serenissimi domini ducis et comunis Venetiarum, quod nos magnificus vayvoda Sandali Bossine et magnifici fratres nostri et domus nostra cum toto nostro dominio volumus amorem, unionem, amiciciam et bonam pacem hic cum prefato serenissimo et excellentissimo principe domino domino Francisco Foscari Dei gratia inclito duce Venetiarum ac comune Venetiarum, ac promittimus et volumus, quod caravane et turme Bossine et omnes alie caravane sint in sua libertate et ire valeant Catarum et alibi, quo velint, pro sua commoditate, sicut primo faciebant; et quod nullatenus modo vel forma per nos nec per aliquos nostros ipsas impediemus in nostro dominio, sed potius ipsas in libertate, cum quibuscumque suis bonis, eundo, stando et redeundo ad civitatem Catari et alibi, quo velint, dimittemus et dimitti omnino faciemus, solventibus ipsis karavanis et turmis carinas et tergovinas[4], que solvuntur presentialiter per alias in nostro dominio. Et ut omnes illud sciant, notitiam dari faciemus per totum nostrum dominium, quod ipse caravane et turme possunt ire Catarum et alibi quo velint, sicut primo faciebant pro sua commoditate, cum quibuscumque suis bonis et mercantiis modo predicto; et quod faciemus bonam vicinantiam civitati Catari, et omnibus terris et locis dicti domini ducis et comunis Venetiarum, ac omnibus subditis, civibus, et fidelibus suis venientibus in nostro dominio, et etiam jus et justitiam ministrabimus et ministrari faciemus cum effectu, ipsis requirentibus. Pro quibus quidem predictis, predictus spectabilis et egregius vir dominus Iohannes Georgio ambassator prefati domini ducis et comunis Venetiarum, auctoritate sibi attributa a predicto domino duce et comune Venetiarum nobis magnifico vayvode Sandali promittit, quod ipse dominus dux et comune Venetiarum dabit et dari faciet nostre magnificentie annuatim in Cataro de introitibus camere salis Catari ducatos sexcentos auri vel in aliis terris Dalmatie ipsis domini ducis et comunis Venetiarum, ubi valeamus mittere nostrum servitorem ad accipiendum dictos ducatos, et inde extrahere et libere portare, si eisdem domino duci et comuni Venetiarum videbitur et placuerit, et si eisdem non placuerit, nobis dabit et dari faciet in civitate Catari annuatim dictos ducatos sexcentos modo predicto, ac domum, quam primo habebamus in Cataro, ut ipsam et de ipsa disponere et facere valeamus libitum nostrum.

Promittitque nobis dictus dominus Iohannes Georgio ambassiator, quod nobis et fratribus nostris et heredibus nostris in quibuscumque terris et locis ipsius domini ducis et comunis Venetiarum contra nostros servitores ministrabitur ius et debitum. Illos autem quatuor Chatarinos, quos

[4] Si tratta rispettivamente di una tassa per diritto di dogana e di una per diritto di commercio.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

habemus in obsides, licet nobis infidelitatem fecerunt, propter quam deberent luere omnem penam, tamen ut prefatus serenissimus dominus dux et comune Venetiarum videant et cognoscant nostram liberalitatem et nostrum bonum propositum erga ipsos, sumus contenti ob reverentiam Dei et ob contemplationem ipsius domini ducis et comunis Venetiarum et ob requisitiones nobis multas factas per dictum dominum Iohannem Georgio, eorundem ambassiatorem, libere relaxare et dare dicto ambassiatori, ut illos consignet nostri parte prelibato serenissimo domino duci et comuni Venetiarum et eisdem nos et fratres nostros et domum nostram offerat et recommendet. Et ut melius et validius predicta servari possint, juravimus ambe partes ad sancta Dei evangelia omnia predicta observare et inviolabiliter per partes observari facere. In fidem quorum premissorum, ut dictum est, jussimus has presentes literas fieri facere et bulla sancti Marci[5] apprehensione muniri. Datum sub castro Blagaj die primo novembris 1423, indictione prima[6].»

Tenor autem dictorum decem capitulorum et responsionum nostrarum ad ipsa factarum per omnia sequitur, et est talis, videlicet:

Primo, quod dignemur facere, quod ducati sexcenti, nominati in suprascripto privilegio, solummodo pro ipso magnifico domino Sandali, dicant: pro magnificentia sua et suis heredibus. Et insuper quia idem dominus Sandali scit, quid est quantum importat ad bonum et conservationem pacis quod dicta provisio se extendat in coniunctos et afines suos, considerato quod ipse magnificus dominus Sandali tam de factis Catari quam de aliis sibi petitis per virum nobilem Iohannem Georgio ambasciatorem nostrum illari animo et liberaliter condescendit ad voluntatem nostram, et in omnibus se confirmavit, et sic in futurum amplius est dispositus, dignemur extendere munificentiam nostram non in maiori quantitate pecunie, sed tantummodo quod dicta provisio ducatorum sexcentorum se extendat etiam ad magnificos dominos comites Vocaz et Volchum fratres suos et comitem Stephanum nepotem ipsius domini Sandali ac filium dicti comi-

[5] Il riferimento al sigillo di san Marco conferma l'ipotesi che il documento qui inserito sia quello realizzato dal notaio veneziano Giovanni de Bonisio «literali sermone» e che sarebbe tornato a Sandalj dopo la ratifica, mentre invece l'esemplare slavo dello stesso documento, destinato all'autorità veneziana, era autenticato con il sigillo di Sandalj, preannunciato nella formula di roborazione.

[6] Il riferimento all'indizione manca nella formula di *datatio* dell'esemplare slavo.

tis Vocaz et heredes eorum et omnes de progenie ipsius domini Sandali appellata Cosaze[7].

Secundo: quod domus, quam sua magnificentia habet in Cataro, nominata in privilegio infrascripto pro sua magnificentia solummodo, dicat et confirmetur ipsi domino et suis heredibus ac suprascriptis eius fratribus et nepoti ac eorum heredibus et omnibus de dicta eorum progenie Cosaze; et ulterius quod dignemur propter optimam dispositionem, quam habent ad bonum servitium, quod facere disponunt, semper dari facere extra Catarum tantum terrenum, quantum placeat nostro dominio, cum condictione domus predicte et provisionis antescripte. Insuper quod domus, quam habet in Iadra idem dominus, licet per dictum ambassatorem non fuerit promissa, eidem domino et suis heredibus confirmetur, sicut alias fuit confirmata, vel detur per nos concambium condignum in civitate nostra Venetiarum, quod sit ad condictionem provisionis et domus de Cataro antescriptarum. Et quando hoc nobis non appareret, dignaremur saltem confirmare ipsam domum de Iadra per modum, qui supra dictum est de domo de Cataro, concedendo similiter de territoriis extra Iadram illa, que nobis videntur concedenda ipsi domino, fratribus et heredibus suis, ut supra.

Ad contenta in suprascriptis primo et secundo capitulis respondemus, quod quamquam iuxta formam pactorum pacis et concordii celebrati inter nos et magnificentiam suam per medium ambassiatoris nostri predicti non teneamur dari predictos ducatos sexcentos et domum Catari nisi magnificentie sue, attamen in eius complacentiam, et ut clare cognoscat bonam intentionem et dispositionem nostram erga magnificentiam suam et magnificos fratres suos et eorum heredes, sumus contenti, quod dicta domus de Cataro et similiter alia de Iadra sint ipsius domini Sandali, dominorum comitum Vocaz et Volchi fratrum et comitis Stephani nepotum suorum et suorum heredum. Et insuper, quod sicut habere debet predictus dominus Sandali annuatim ducatos sexcentos, dicta provisio se extendat ad fratres, nepotem et heredes suos, ipsis tenentibus loca et dominium, que ipse dominus Sandali tenet ad presens,

[7] Sono così resi in latino i nomi dei due fratelli di Sandalj, rispettivamente Vukac e Vuk, del nipote Stjepan Vukčić figlio di Vuk, e del casato, Kosača.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

et observantibus id, quod vigore pactorum idem magnificus dominus Sandali observare debet. De territoriis autem de extra dicimus, quod ipsa territoria sunt fidelium nostrorum ipsorum locorum, a quibus ipsa iuridice vel honeste accipere non possemus. Itaque merito nos habeat sua magnificentia excusatos.

Tertio: quod essent aliqui non fideles ipsi magnifico domino Sandali, qui se ab eo absentarent, reducendo se ad loca et terras nostri dominii, nostra dominatio non det eis vel eorum alicui favorem aut auxilium contra ipsum magnificum dominum Sandali aut contra dominationem suam. Et quod nullo tempore aliquis rebellis seu infidelis dicti domini possit portare aliquod suum vel alienum habere in terris aut locis nostris, neque etiam aliqui dictorum infidelium seu rebellium predictorum cum eorum castris, villis vel territoriis in manibus et sub protectione vel potentia nostri dominii possint acceptari.

Ad contenta in dicto tercio capitulo respondemus, quod intendentes pacem et concordiam inviolabiliter observare, sumus contenti, et ita mandabimus per nostros observari debere pro bona amicitia et vicinantia observanda, quod subditis et fidelibus suis, qui a sua magnificentia se absentarent, et ad loca nostra se reducerent, vel eorum alicui non dentur contra magnificentiam suam auxilium, consilium vel favores, eodem domino Sandali observante similiter erga nos et nostrum dominium.

Quarto: si turmis et caravanis civium subditorum et fidelium nostrorum aliqua violentia in Bossina vel in dominio ipsius magnifici domini Sandali fieret, idem dominus non vult propter hoc aliquid solvere, sed bene est contentus omni modo sibi possibili adiuvare et facere, quod illi, qui passi fuerint damna et sinistra, ista de causa reducantur ad satisfactionem.

Quinto: quod idem magnificus dominus non vult perdere aliquid de contentis in privilegio, salvo quod si faceret rem, que foret contra dominium et comune Venetiarum.

Ad ipsa quartum et quintum capitula respondemus, quod visis capitulis privilegii concordii nuperime celebrati per medium dicti ambassiatoris nostri inter nos et magnificentiam suam, que honestissima nobis videntur, sumus dispositi illa omnino observare, et rogamus magnificentiam suam, licet opus fore non credamus, quod ita ex parte sua facere velit.

Sexto: quod dominatio nostra ipsi magnifico domino confirmare dignetur omnia privilegia eidem domino concessa per tempora retroacta.

Ad istum sextum respondemus, quod de ipsis privilegiis preteritis nullam notitiam habemus, sed noviter pervenimus cum ipso domino ad novum concordium et compositionem per medium ambassiatoris nostri predicti, quam compositionem sive concordium intendimus effectualiter observare.

Septimo: quod ut habeant spem ipse magnificus dominus, eius heredes, fratres et eorum descendentes, personas suas, terras, castra, possessiones, res et bona ac omnem eorum dicionem quam tenent presentialiter, quocumque et obicumque bene tenendi et possidendi, dignemur sibi facere bonum cor et animum, quod sicut boni cives nostri habebuntur, recipientur et tractabuntur in omni casu.

Ad hoc septimum respondemus, quod singularem magnificentie sue et fratribus atque nepoti suis gerentes amorem et caritatem, viso ipso capitulo, sumus contenti facere, prout petitur.

Octavo: quod si aliquod sfortium gentium alicuius partis oprimeret vel invaderet dictum dominum vel eius fratres et descendentes seu eorum ditiones et loca, dominatio nostra illos adiuvet et defendat sicut est licitum.

Respondemus ad hoc octavum, quod sumus certissimi, quod magnificentia sua et fratres sui atque nepos, qui sapientissimi sunt, providebunt ad conservationem status eorum, et nos a parte nostra erimus contenti, prompti et parati concordium per nos cum ipso magnifico domino factum inviolabiliter observare.

Nono: quod dignemur concedere eidem magnifico domino Sandali, quod privilegium obtentum cum ipso magnifico domino per iamdictum Iohannem Georgio ambassiatorem nostrum, cum omnibus, que nunc petita sunt per ipsum spectabilem comitem Pribislaum eiusdem domini Sandali ambassiatorem, contineantur omnia in uno privilegio cum bulla nostra aurea pendente, quod habebit idem dominus ad gloriam et honorem suum; et quod vellet etiam simile privilegium cum simili bulla in lingua sclava conscriptum.

Ad nonum respondemus: quod licet opus non foret privilegium contentum per nobilem virum Iohannem Georgio oratorem nostrum in presenti privilegio refici facere, quoniam illud intendimus effectualiter observare; attamen in magnificentie sue complacentiam sumus contenti illud una cum suprascriptis capitulis et responsionibus in uno eodem privilegio, nostra bulla aurea communito, facere anotari; aliud autem simile

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

in lingua sclava non valemus scribi facere, quod non habemus notarios illam linguam scientes. Itaque placeat habere nos merito excusatos, nam intendimus, ut dictum est, prout semper nostre fuit consuetudinis, ipsas responsiones et privilegia nostra observare.

Postremo supplicatum extitit pro parte ipsius magnifici vayvode et magnificorum fratrum suorum, comitum Vocaz et Volchi ac magnifici comitis Stephani nepotis ipsius magnifici domini Sandali et filii ipsius magnifici comiti Vocaz, quod dignemur eosdem, magnificum dominum Sandali, fratres suos atque nepotem et ipsorum filios et heredes facere de numero nobilium nostrorum civitatis ac maioris consilii Venetiarum, concedendo eisdem privilegium dicte nobilitatis bullatum bulla aurea, quamvis idem magnificus dominus Sandali fuerit alias factus de numero nostrorum nobilium predictorum, sed propter guerras proxime lapsas suum privilegium casualiter sit ammissum.

Ad istud ultimum respondemus, quod in complacentiam ipsius domini Sandali sub nomine et bulla nostra refici faciemus privilegium dignitatis maioris consilii sue magnificentie alias concessum in ea propria forma, quam habuit; et ut videant ipsi magnificus dominus ac prelibati magnifici fratres et nepos sui, quod eos sincera caritate complectimus, et in cunctis possibilibus libenter complacemus eisdem, sumus contenti cum debitis solemnitatibus et ordinibus nostris assumere et facere ipsos magnificos fratres suos atque nepotem ad numerum et de numero aliorum nobilium nostri maioris consilii, et quemadmodum est magnificus dominus Sandali predictus.

In premissorum autem fidem et evidentiam pleniorem iuxta requisitionem eiusdem comitis Pribislavi ambassiatoris dicti domini Sandali presens privilegium fieri iussimus, e bulla nostra aurea pendente muniri. Datum in nostro ducali palatio anno dominice incarnationis millesimo quadringentesimo vigesimo tertio, die sextodecimo februarii; indictione secunda.

Appendice C.
Traduzione[1]

Noi signor Sandalj gran voevoda bosniaco, desiderando come è sempre stato nella nostra volontà e mente e per l'innanzi ancora di più abbiamo deciso[2] di mostrare che c'è amore e unità amicizia e buona pace[3] tra noi, gli illustrissimi nostri fratelli e la nostra casata e l'eccellentissimo e illustrissimo signore, il signor Francesco Foscari per grazia divina inclito doge veneziano e il Comune di Venezia, per la qual cosa, richiamando alla nostra memoria che il nobile uomo signor

5 Giovanni Zorzi riverito ambasciatore del detto eccellentissimo signor doge e del Comune di Venezia l'anno scorso è stato tre volte alla nostra presenza e dietro lettera credenziale del signore, dopo il saluto e la promessa a noi resi, per la perdita che abbiamo subito dalla città di Cattaro, venuta nelle mani del detto signor doge e del Comune di Venezia, ci disse che il detto signor doge e il Comune di Venezia non ha preso la detta città di Cattaro per avere un dominio maggiore ma, avendo compassione per la guerra e le novità che faceva a quella città Balša Stracimirović, nemico del detto signor doge e del Comune di

10 Venezia, e per molte altre ragioni sul detto affare a noi sapientemente spiegate[4], prese la città di Cattaro \ pregandoci che ci piacesse per l'amore del detto signor doge e del Comune di Venezia avere relazioni di buon vicinato con la detta città di Cattaro, con i suoi sudditi e fedeli e il suo territorio e tenere una condotta tale che le carovane possano andare per via diretta nella città di Cattaro e non a Ragusa \ e di lasciare andare liberi, per amore del signor doge e del Comune di Venezia i quattro

[1] Si tratta di una traduzione letterale del documento slavo eseguita appositamente ad uso del lettore non slavista. Ho introdotto la punteggiatura e, ove necessario, cambiato l'ordine delle parole per rendere il testo più scorrevole in italiano.

[2] Il testo slavo traduce in maniera libera ed imperfetta il costrutto latino «demonstraturi dispositi».

[3] Corrispondente a «amor, unio, amicicia, concordium atque pax»: è omesso «concordium» e tradotto «bona pax» invece di «pax».

[4] Manca «per dictum ambassiatorem».

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

cattarini che abbiamo per ostaggi \ promettendoci il detto affare che il detto signor

15 doge e il Comune di Venezia ci avrebbe dato e fatto dare ogni anno dagli introiti della camera del sale di Cattaro seicento ducati d'oro, per la qual cosa da entrambe le parti molte parole furono dette a quel tempo ma non arrivammo a concludere un accordo. \ Poiché ora il detto signor Giovanni Zorzi, ambasciatore del detto signor doge e del Comune di Venezia è venuto davanti alla nostra signoria con lettera credenziale del detto signor doge e del Comune di Venezia, dopo il saluto e le promesse fatteci, \ tutte le cose sopradette e molte

20 altre ci ha sapientemente illustrato pregandoci che ci compiacessimo di fare la volontà del detto signor doge e del Comune di Venezia nel modo e con la promessa sopra fatta, promettendoci oltre ai seicento ducati di farci dare liberamente la casa che avevamo a Cattaro in modo che ne possiamo disporre a nostro piacimento \ e benché vediamo e sappiamo che questo è con minor riverenza della nostra magnificenza, volgendo la nostra mente[5] quanto siamo pronti e per l'innanzi molto di più a fare le cose che sono gradite al detto signor

25 doge e al Comune di Venezia e pensando alle grandi fatiche che ha fatto e sopportato per quelle cose il detto signor Giovanni Zorzi ambasciatore che in vari tempi più volte è stato davanti alla nostra signoria, in molti modi ci ha disposto affinché facessimo le cose che ci aveva detto e allontanassimo dalla nostra mente la perdita della città di Cattaro per la qual cosa per mezzo di questa nostra lettera patente promettiamo nel nome di Dio al detto signor Giovanni Zorzi ambasciatore del detto signor doge e del Comune di Venezia che noi e gli illustrissimi fratelli nostri e la nostra casata con tutto il nostro

30 dominio vogliamo avere amore e unione, amicizia e buona pace con l'eccellentissimo e illustrissimo signore signor Francesco Foscari per grazia di Dio inclito doge veneziano e con il Comune di Venezia; promettiamo e vogliamo che i carriaggi e le carovane bosniache e tutte le altre carovane siano libere e possano andare a Cattaro e altrove dove è d'uopo

[5] Traduce in maniera letterale il latino «volventes in mente» con un risultato incomprensibile in slavo.

per il loro interesse come andavano prima e che per nessun modo e legge da parte nostra né di qualcuno dei nostri siano forzate nel nostro

35 dominio ma esse nella loro libertà con tutti i loro beni permetteremo e faremo permettere che vadano, stiano e tornino nella città di Cattaro e altrove dove vorranno, pagando le giuste imposte di dogana e di commercio che sono pagate da altri nel nostro dominio. E affinché tutti sappiano questo, vogliamo far sapere nel nostro dominio che quei carriaggi e carovane possono andare a Cattaro e altrove dove vogliono con i loro beni e merci come abbiamo detto sopra e che vogliamo fare buon vicinato alla città di Cattaro e a tutti

40 i territori e città del detto signor doge e del Comune di Venezia e a tutti i loro sudditi, cittadini e fedeli che vengono nel nostro dominio e a loro faremo giustizia e la faremo fare se ne hanno bisogno, \ per la qual cosa il detto nobile uomo Giovanni Zorzi ambasciatore del detto signor doge e del Comune di Venezia per il potere datogli dal detto signor doge e dal Comune di Venezia promette a noi magnifico e glorioso signore signor Sandalj gran voevoda bosniaco che l'eccellentissimo signor doge e

45 il Comune di Venezia ci darà e ci farà dare ogni anno in Cattaro dagli introiti della camera del sale di Cattaro seicento ducati d'oro oppure, se al signor doge e al Comune di Venezia piacerà, in altre città della Dalmazia del signor doge e del Comune di Venezia dove potremo mandare un nostro servitore a prendere i detti denari e da quella città uscire liberamente e portare via liberamente; se a loro non piacerà come è detto, il signor doge e il Comune di Venezia ci darà e ci farà dare nella detta città di Cattaro

50 i detti seicento ducati come è detto e la casa che avevamo prima a Cattaro, che possiamo fare e disporre di essa a nostro piacimento come dalla nostra parola[6] e promette il detto signor Giovanni Zorzi ambasciatore a noi signore voevoda Sandalj e ai nostri fratelli e agli eredi in ogni città e luogo del signor doge e del Comune di Venezia che ci sarà resa giustizia e obbligazione contro i nostri servitori \ e i quattro cattarini che abbiamo in ostaggio benché siano rei di infedeltà, per la quale infedeltà dovrebbero sopportare tutta la pena, affinché il signor doge

[6] «Come dalla nostra parola» manca nel testo latino.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12341 | ISSN 1128-5656 (online)

55 e il Comune di Venezia veda e conosca la nostra buona volontà verso noi stessi (*sic!*)[7] vogliamo e siamo soddisfatti, innanzitutto per venerazione di Dio e poi per amore del signor doge e del Comune di Venezia e per le molte preghiere a noi fatte per mezzo del detto ambasciatore, di lasciare liberi e darli al detto ambasciatore che li consegni da parte nostra al signor doge e al Comune di Venezia \ e che a quel dominio noi, illustre signore voevoda Sandalj e i fratelli e il nostro casato e la nostra discendenza sia raccomandata al signor doge e al Comune di Venezia \ e affinché le dette cose meglio e più fermamente si possano mantenere abbiamo giurato entrambe le parti sui quattro santi vangeli di mantenere rettamente tutte le parole dette e di farle mantenere e per la fede delle dette cose abbiamo ordinato di eseguire e sigillare con il nostro sigillo pendente questa lettera. Dato nella nostra città di Blagaj il primo giorno del mese di novembre 1423

[7] Errore di traduzione dal latino di «erga ipsos».

OPEN ACCESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
ISSN 1128-5656 (online)
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400

Los notarios apostólicos en Santiago de Compostela a través de sus nombramientos*

Adrián Ares Legaspi
Universidad de Sevilla

Abstract. The aim of this research is the analysis of one of the least studied type of notaries in Castille, the ones created by apostolic authority. In order to reach this purpose, the research is based on the exam of five diplomas from the first half of the 16th century, in which notaries are granted with the papal authority. We shall analyse the way this grant was developed, the skills required to these professionals, the functions and wrights they were given, the notarial signs they used and their writing practices, mainly as regard to the knowledge of languages and types of scripts.

Keywords. Palaeography; Diplomatic; Notary by apostolic authority; Type of scripts; Notarial signs.

Introducción

Desde la aparición del notariado como una realidad jurídica bien delimitada y regida por un conjunto de preceptos legales normalizados, esta institución se fue haciendo cada vez más compleja a lo largo de la Baja Edad Media y la Edad Moderna. Una complejidad que no solo afectó a sus funciones o los ámbitos de competencia de estas figuras, sino también al número y tipología de estos individuos, que se diversificó con el paso de los siglos. Notarios reales, arzobispales y episcopales, monacales, de señores laicos… – según la autoridad que los nombraba – o escribanos públicos del número, capitulares, de los concejos o de otras instituciones

* Esta investigación ha sido posible gracias a la financiación del VI Plan Propio de la Universidad de Sevilla y al proyecto de investigación del Ministerio de Economía y Competitividad I+D: Iglesia y Escritura en el Occidente Peninsular (Castilla y Portugal). Siglos XII-XVII (HAR2017-85025-P).

Email: aares@us.es

Copyright © 2020 The Author(s). Open Access. This is an open access article published by Firenze University Press (www.fupress.com/scrineum) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License. The Creative Commons Public Domain Dedication waiver applies to the data made available in this article, unless otherwise stated.

– si atendemos a los organismos donde ejercieron – son solo algunas de las categorías en las cuales podemos clasificar a estos profesionales de la pluma.

Una de las categorías de notarios más frecuentes entre las fuentes escritas desde la Baja Edad Media en adelante – al menos en el contexto de la Corona de Castilla – fueron los notarios apostólicos. No obstante, paradójicamente, a diferencia de lo acontecido con los reales o los creados directamente – sin necesidad de delegación papal – por los titulares eclesiásticos (arzobispos y/u obispos) de las distintas diócesis, los apostólicos apenas han atraído la atención de los investigadores, y mucho menos de manera específica y exhaustiva. Es decir, como seguidamente veremos, antes que tratarse de trabajos centrados única y exclusivamente en este tipo de escribanos, las aproximaciones al notariado apostólico suelen encuadrarse en trabajos más generales o bien abordan esta cuestión de forma parcial, analizando algunas cuestiones particulares de estos profesionales de la escritura.

Por el contrario, en esta investigación planteamos un estudio del notariado apostólico, no deteniéndonos en aspectos concretos, sino englobando múltiples asuntos relacionados con su actividad dentro de los límites del arzobispado compostelano en los siglos XV y XVI. Primeramente, nos centraremos en su nombramiento, examinando a quién correspondía tal cometido o cuáles eran las reglas que, por lo menos en el marco teórico, se establecían en este instante inicial. Tras ello, comprobaremos cómo estas disposiciones fueron llevadas a la práctica, reflejadas principalmente en las funciones desempeñadas por los notarios apostólicos, sus ámbitos de actuación o las tipologías documentales que expidieron. Finalmente, analizaremos algunas de las prácticas de estos notarios, sobre todo las relacionadas con los aspectos gráficos de su labor: los modelos que dominaban, sus competencias en el terreno lingüístico o el papel que jugaron dentro de la cultura gráfica del conjunto de la diócesis compostelana.

En definitiva, gracias a los documentos y libros de contenido diplomático o administrativo que conservamos para esta época, en aumento sobre todo a partir del siglo XVI, podemos trabajar un tema tan complejo y poco abordado como el del notariado apostólico. Unas fuentes que, estudiadas desde la perspectiva de la paleografía y la diplomática, aportan, además, una visión más profunda y completa de la cultura escrita de ese momento

y que, debido al carácter internacional de este notariado – presente en un gran número de territorios europeos –, permitiría desarrollar en un futuro estudios comparados entre las diversas áreas geográficas – más allá de las fronteras castellanas – donde ejercieron estos profesionales de la pluma[1].

Balance historiográfico

Como acabamos de señalar, la mayor parte de las investigaciones que han tratado el tema del notariado apostólico en el marco geográfico de la Corona de Castilla lo han hecho de una manera parcial o bien en estudios generales. Es decir, centrados en cuestiones particulares de estos individuos, como por ejemplo el tipo de escritura que utilizaban, o como un apartado más dentro de visiones de conjunto sobre el notariado en la Edad Media. Empecemos por estos últimos.

Cuando acometemos el estudio del notariado medieval en alguno de los territorios de la Península Ibérica – especialmente de la Corona castellana y el resto de reinos orientales – no podemos dejar de mencionar la obra de Bono Huerta y, en lo que aquí nos concierne, el análisis que este autor hace de los distintos tipos de notarios. Dentro de esta materia Bono Huerta dedica un apartado a los notarios apostólicos, especialmente a las diversas modalidades en su nombramiento, sus competencias, los requisitos que deben cumplir o la intitulación que poseían[2]. Además, junto a esta figura Bono Huerta presta atención, aunque de manera mucho más sucinta, a los *notarii auctoritate imperiali*, aquellos clérigos que «ostentan el título imperial conjuntamente con el apostólico, y a veces con el real»[3].

También desde una perspectiva general, Fonseca Andrade analiza el notariado apostólico como parte integrante de un colectivo más amplio, los notarios eclesiásticos clérigos[4]. En este caso, aun tratando algunos te-

[1] Un planteamiento que ya expuso Battelli hace unas décadas en su intervención en la Reunión de la Comisión Internacional de Diplomática celebrada en Sevilla en 1994: Battelli 1994. También Battelli 1998a.

[2] Bono Huerta 1982, pp. 197-204.

[3] *Ibid.* pp. 204-207.

[4] Fonseca Andrade 1915.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

mas más habituales como el nombramiento de estos profesionales, la investigación incide detalladamente en la legislación, tanto la impulsada por los pontífices como la implementada dentro de las fronteras españolas, así como en la evolución histórica de estas figuras. Un ámbito, el legislativo, que ha servido de marco de referencia para el trabajo de García Valverde sobre los notarios apostólicos de Granada, principalmente en la Edad Moderna[5]. A pesar de orientar su estudio hacia los profesionales granadinos, esta autora parte de la reglamentación creada por los pontífices para luego pasar a la estipulada en las cortes reales de Castilla y los sínodos provinciales celebrados en los territorios de este reino, con el fin de examinar cuáles fueron los mecanismos para nombrar notarios apostólicos, qué requisitos debían cumplir estos para ejercer, cuáles eran las pruebas que debían pasar o los aranceles que percibían por su actividad, entre otras muchas cuestiones.

Como complemento a estas obras de carácter general, y al mismo tiempo como desarrollo y comparativa de lo expuesto en ellas, contamos con una serie de investigaciones que se ciñen a la actuación de los notarios apostólicos en lugares concretos de la Corona de Castilla. El contexto hispalense es uno de los mejor conocidos. En un trabajo inédito, García Muñoz plantea un estudio de estos profesionales, atendiendo a su evolución histórica, sus competencias y atribuciones, la tipología documental que expidieron, su nómina a lo largo de los siglos XIII y XIV…[6] Por su parte, García Otero, orienta su análisis hacia uno de esos profesionales consignados en la investigación de García Muñoz, el notario apostólico de finales del siglo XIV, Nicolás Rodríguez, haciendo especial hincapié en la tipología documental en la que interviene, sus caracteres internos y externos o su proceso de elaboración[7]. Finalmente, Belmonte Fernández examina la figura de notarios apostólicos que también ejercían como secretarios del cabildo o como contadores, analizando, principalmente, las

[5] García Valverde 2010b. Además, esta investigadora ha comprobado cómo esta legislación se tradujo en la práctica en casuísticas concretas a través de la conflictividad generada por las competencias entre los notarios apostólicos y los públicos en Granada: García Valverde 2010a.

[6] García Muñoz 2001.

[7] García Otero 2015.

noticias indirectas que se conocen de su actuación o bien mediante elementos resultantes de su actividad como su suscripción[8].

Cartagena es otra de las zonas de las que se conoce la situación del notariado apostólico en los siglos XV y XVI. Olivares Terol y Marsilla de Pascual son quienes se han centrado en este tema con mayor detenimiento. La primera ha estudiado los notarios de la escribanía y de la audiencia episcopales de la diócesis de Cartagena en el siglo XVI, donde la presencia de los apostólicos era una realidad más que consolidada[9]. Su nombramiento por parte del obispo, sus funciones, prácticas, salarios o sus signos son algunos de los asuntos abordados en este trabajo. Por otra parte, Marsilla de Pascual, además de realizar en su tesis doctoral un estudio del cabildo murciano en el siglo XV[10], con especial atención a las oficinas de expedición documental – en las cuales habían desarrollado su cargo estos profesionales –, también ha trabajado sobre otros elementos específicos de los notarios apostólicos, como fueron sus protocolos o sus signos. En el primer caso, parte del libro de notas del escribano Juan Sánchez de Santisteban para averiguar quiénes fueron los integrantes de la Audiencia episcopal cartaginense o los productos escritos expedidos en ella[11]. En el segundo, el autor recoge un compendio de los notarios eclesiásticos que ejercieron en la iglesia cartaginense en el siglo XV, profundizando en el análisis de cada elemento de sus signos, tanto desde la perspectiva sincrónica (descripción de sus componentes) como diacrónica (variación de alguno de ellos en función del momento histórico en que se utilizaron)[12].

En este sentido, otros aspectos parciales del notariado apostólico castellano que han sido objeto de estudio por la historiografía son su nombramiento, la escritura que emplearon estos profesionales o sus prácticas escritas. En cuanto a la primera cuestión, Domínguez Sánchez presenta un análisis diplomático de tres creaciones de notarios apostólicos por parte de los pontífices aviñonenses Urbano V, Gregorio XI y Clemente VII,

[8] Belmonte Fernández 2015, pp. 11-25.
[9] Olivares Terol 1994.
[10] Marsilla de Pascual 1993.
[11] Marsilla de Pascual 1993-1994.
[12] Marsilla de Pascual 1994-1995.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

en favor de tres clérigos de la diócesis de León a finales del siglo XIV[13]. Por su parte, Del Camino Martínez se ha centrado en la escritura practicada por este grupo de profesionales para comprobar cómo a través de ellos los modelos gráficos de procedencia extranjera (la mixta francesa y la humanística) llegaron y se extendieron en la Corona de Castilla en los siglos XIV, XV y XVI[14]. Una cultura gráfica que se relacionaba, además, con el ámbito de actuación de estos notarios (las oficinas eclesiásticas, judiciales principalmente), con la lengua utilizada[15] (el latín junto con el romance) y la formación de estos individuos o su ejercicio temporal en las áreas geográficas de donde eran originarios los modelos gráficos de la mixta y/o la humanística. Por último, dentro de este interés por algunos de los factores concretos que rodeó el trabajo de los notarios apostólicos, también Del Camino Martínez en otro estudio sobre las prácticas en la iglesia hispalense trata cuestiones como la identificación de algunos de los escribanos – apostólicos muchos de ellos – que desarrollaron su labor en la catedral, la tipología documental que produjeron, sus salarios, sus testamentos o sus redes familiares[16]. Unas prácticas por parte de los notarios apostólicos que pueden ser comparadas con las llevadas a cabo en la sede granadina, gracias al reciente trabajo de García Valverde sobre los notarios que habían actuado como secretarios en la catedral de Granada en la primera mitad del Quinientos[17].

Frente a estas investigaciones, sean las que tratan el tema desde un punto de vista genérico o las enfocadas en aspectos determinados y parciales, contamos con otro tipo de trabajos que podríamos encuadrar dentro de una metodología más próxima a la microhistoria, ya que estos se centran en la actuación de determinados notarios apostólicos a lo largo de su vida profesional, y no siempre ciñéndose a asuntos relacionados con su cultura gráfica y escrita. En el estudio, por ejemplo, de Vigil Montes dedicado a

[13] Domínguez Sánchez 1992.

[14] Del Camino Martínez 2008; Santos Gestido 2013.

[15] Esta autora ha prestado atención a esta cuestión en diversas ocasiones: Del Camino Martínez 1999; Del Camino Martínez - Congosto Martín 2001.

[16] Del Camino Martínez 2000. Recientemente ha sacado a la luz el caso de otros cuatro notarios apostólicos a mediados del siglo XV: Del Camino Martínez 2019.

[17] García Valverde 2019.

Suárez Peláez, notario al servicio del monasterio de San Pelayo de Oviedo en el segundo tercio del Cuatrocientos, no solo se recogen algunos de los documentos expedidos por este individuo, sino que también se presta atención a su *cursus honorum* dentro del organigrama del cabildo de la catedral de Oviedo o su actividad económica como rentista, por la cual este notario, según el investigador, destacó incluso más que por su faceta escrituraria[18]. Este tipo de tratamiento ha sido aplicado para otras diócesis como la hispalense, donde Belmonte Fernández aborda las figuras de los notarios apostólicos Gabriel Martínez y su ejercicio profesional a través de los cargos que este ostentó dentro de la organización administrativa de la catedral[19] o la de Diego de Capilla mediante un interrogatorio realizado a su muerte para certificar su identidad y poder, así, probar la validez de ciertos documentos[20]. También en Sevilla Pardo Rodríguez ha trabajado en una línea similar sobre Alfonso González de Tarifa, quien en el último tercio del siglo XV simultaneó este oficio con el de contador y receptor de los diezmos eclesiásticos de la diócesis sevillana[21].

Hemos dejado para el final de este recorrido por la literatura científica – no de forma inconsciente – la situación de los trabajos sobre el notariado apostólico en el contexto gallego. Uno de los primeros autores que se ha detenido en su estudio ha sido Lucas Álvarez, quien, de manera muy concisa, y en una aproximación panorámica al grupo notarial en las diócesis gallegas medievales[22], se limita a aportar noticias sobre la aparición de los apostólicos en este territorio ya en el siglo XIII o a mencionar algunos de los lugares y organismos donde actuaron[23]. Por su parte, Vázquez Bertomeu realiza una breve introducción al grupo apostólico en su obra sobre los notarios, notarías y documentos de Santiago de Compostela en el siglo XV, recogiendo cuestiones como su origen, evolución, nombramiento o funciones, pero sin profundizar en su estudio[24]. Finalmente, cabe mencio-

[18] Vigil Montes 2016.
[19] Belmonte Fernández 2016.
[20] Belmonte Fernández 2019.
[21] Pardo Rodríguez 2019.
[22] Lucas Álvarez 1989.
[23] *Ibid.* p. 343.
[24] Vázquez Bertomeu 2001.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

nar otras dos investigaciones que también han tocado este asunto de forma muy somera, al tratarse de trabajos orientados al esbozo de la situación del notariado en Galicia desde el punto de vista de su tipología más que al análisis de las características diferenciadoras de cada categoría. Hablamos, por una parte, del desarrollado por nosotros para el siglo XV[25] y, por otra, del llevado a cabo por Pousa Diéguez para la Edad Moderna[26].

En definitiva, como se puede apreciar, los estudios sobre el notariado apostólico en la Corona de Castilla se han movido entre aproximaciones genéricas, configurándose como apartados de obras centradas en el notariado como colectivo y realidad jurídica bien delimitada, y otras enfocadas a aspectos parciales de la actividad de estos profesionales o a individuos concretos, muchas veces como elementos particulares dentro de la diplomática capitular[27]. Es por esto que en este artículo optamos por tratar el tema a partir de distintos puntos de vista: una breve introducción a la evolución histórica de este colectivo, su nombramiento y todos los elementos recogidos en él, y las funciones y prácticas gráficas y lingüísticas características de los notarios apostólicos de Santiago de Compostela en los siglos XV y XVI.

Evolución histórica

A pesar de que la cuestión diacrónica no es objeto de esta investigación, consideramos imprescindible dedicar unas líneas al origen – o por lo menos a lo que hasta ahora se sabe de ello – del notariado apostólico en Castilla, y más concretamente en Galicia. En el marco más amplio del reino de Castilla, Bono Huerta asegura que «desde principios del s. XIV, encontramos actuando en todas las áreas españolas los *notarii apostolica auctoritae*, especialmente en las ciudades sedes episcopales, ya que estas eran los centros dispensadores de la *auctoritas* apostólica»[28]. Sin embargo, Lucas Álvarez llevaba todavía más atrás en el tiempo la aparición de este tipo de

[25] Ares Legaspi 2018b.
[26] Pousa Diéguez 2018.
[27] Vigil Montes 2012.
[28] Bono Huerta 1982, p. 197.

notariado en Galicia, al siglo XIII en las sedes diocesanas de Santiago de Compostela y Ourense[29].

A diferencia de lo que ocurre para la época en la que el notariado apostólico da sus primeros pasos en Castilla, cuando las noticias sobre el mismo son escasas y su conocimiento actual todavía muy parco, conforme avanzan las décadas los datos sobre estos profesionales aumentan exponencialmente debido principalmente a que «su irrupción masiva en la documentación será en el XV»[30]. De esta forma, como veremos, las investigaciones que se pueden realizar en torno a estos individuos crecen tanto cuantitativa como cualitativamente. No obstante, no debemos pensar que este aumento de los notarios apostólicos en los documentos y libros de la Baja Edad Media sea el resultado – al menos exclusivo – del mayor número de fuentes conservadas, sino que también se produjeron fenómenos de carácter histórico, y coetáneos a este crecimiento, que pueden explicar la alta frecuencia de estos escribanos en la cultura escrita del momento; si bien estos todavía están por estudiar. En el caso compostelano, las circunstancias históricas que llevaron a esta multiplicación sin parangón con anterioridad fueron diversas. Por un lado, el incremento en las tareas administrativas de las instituciones ubicadas a lo largo del arzobispado, pero sobre todo de aquellas eclesiásticas por ser estas – como mencionamos más arriba y sobre las que profundizaremos más adelante – en las que ejercían los notarios apostólicos, hace que el recurso a los profesionales de la pluma sea también cada vez mayor durante el Cuatrocientos.

Por otro lado, debemos tener en cuenta que los notarios – fuese cual fuese su tipología – jugaban un papel de especial relevancia más allá de la esfera de la cultura escrita, puesto que no dejaban de ser un componente más dentro de la jurisdicción del señor que los nombraba que se aseguraba el mantenimiento del poder por parte de esta autoridad[31]. Partiendo de esta premisa, es fácil comprender por qué los apostólicos, al servicio de la iglesia y los prelados compostelanos, aumentan en número a lo largo de la Baja Edad Media en un territorio como el gallego, donde los arzobispos

[29] Lucas Álvarez 1989, p. 343.
[30] Vázquez Bertomeu 2001, p. 21.
[31] Pardo Rodríguez 1994-1995, p. 1020.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

compartían espacio con otros señores – con competencias jurisdiccionales o no –[32] y donde la configuración territorial/administrativa de la población se articulaba en gran medida gracias a la presencia de la iglesia en todo el territorio[33], a través de diferentes figuras como los arcedianos o los arciprestes[34], en cuyas oficinas trabajaron habitualmente notarios apostólicos.

Finalmente, a estas circunstancias de carácter organizativo, las cuales se acompañaron de lo que podemos denominar como una verdadera red notarial[35], debemos añadir otras de naturaleza cultural. En este caso, debemos mencionar el cambio que se produjo en el primer tercio del siglo XIV en la urbe de Santiago de Compostela, cuando los prelados Rodrigo de Padrón y Berenguel de Landoira empiezan a promocionar la ciudad de Salamanca como centro de altos estudios, mientras que la compostelana se convertía en el primer peldaño del período educativo[36]. Aunque la escuela catedralicia de Santiago de Compostela, ya existente en la etapa gelmiriana[37], todavía seguía vigente al inicio del siglo XVI[38], su incidencia sobre la cultura gráfica compostelana, y sobre todo en cuanto a la formación del notariado de la ciudad, pudo decrecer desde esos primeros decenios del Trescientos como consecuencia del citado impulso a la sede salmantina. El efecto que esta medida tuvo sobre el notariado en general queda reflejado en el hecho de que en el siglo XV no solamente estos profesionales se formaron y trabajaron en las curias episcopales extranjeras[39], sino que, gracias a sus apellidos, observamos que algunos de ellos procedían de territorios como el salmantino[40].

[32] González Vázquez 1996, p. 160. Para la realidad señorial en este mismo espacio geográfico, pero en la Edad Moderna: Rodríguez Ennes 2000; Saavedra Fernández 1998.

[33] Para las raíces y evolución inicial de la organización territorial de este arzobispado: López Alsina 2013.

[34] Gaudemet 1979.

[35] Ares Legaspi 2019b.

[36] García Oro 1988, pp. 77 y 78.

[37] Díaz y Díaz 1971.

[38] Iglesias Ortega 2010, p. 212.

[39] Del Camino Martínez 2011, p. 221; Belmonte Fernández 2019.

[40] Ares Legaspi 2019c.

Nombramiento

Una de las cuestiones más dificultosas en el estudio del notariado apostólico en la Edad Media es sin lugar a dudas la de su nombramiento, no tanto por la complejidad del procedimiento como por la ausencia de fuentes al respecto. En el caso de Galicia, la carencia es todavía mayor, ya que no hemos encontrado hasta el momento ningún título de creación de estos escribanos para la etapa medieval[41]; no así para la moderna. Pertenecientes al siglo XVI, se conservan en los protocolos notariales de la ciudad compostelana hasta cinco cartas de nombramiento de notarios apostólicos entre los años de 1527 y 1531[42]. Como seguidamente veremos, la información que nos proporcionan estas fuentes es de gran valor para el conocimiento de estos profesionales; mientras que, para aquellos que ejercieron en las centurias precedentes debemos guiarnos por menciones expresas a quienes los habían designado. Según Lucas Álvarez, en las diócesis de Santiago y Ourense en el siglo XIII alguno debería su nombramiento, con gran probabilidad, al arzobispo por delegación[43]. No obstante, las referencias que recoge el propio Lucas Álvarez muestran algunas incertezas. Valga como ejemplo la intitulación de Alfonsus Petri, «auctoritate domini

[41] Así lo expresaba Vázquez Bertomeu: «de la documentación referente a los notarios apostólicos registrados en el siglo XV resulta imposible extraer cualquier referencia a la autoridad que los nombraba». Vázquez Bertomeu 2001, p. 21.

[42] Todos estos registros se encuentran hoy en el Archivo Histórico Universitario de Santiago (en adelante AHUS), en el fondo de *Protocolos notariales* de la ciudad de Santiago de Compostela. Estos títulos se conservan únicamente en los volúmenes de protocolos; pero en ningún caso como originales expedidos en pública forma a partir de las matrices asentadas en los libros de *Protocolos notariales*. No sabemos si llegaron a emitirse ejemplares sueltos del diploma a los interesados; no obstante, la existencia de estos productos nos permitiría completar el contenido de esta investigación, sumando a los datos sobre las fórmulas diplomáticas de estos títulos los relativos a sus posibles componentes externos. Unos elementos que seguramente se corresponderían con la relevancia jurídica de la *actio* consignada, como, por ejemplo, el recurso a la utilización del pergamino como soporte de escritura, de ciertos modelos gráficos o de escrituras distintivas para algunas de las partes del *iter* documental.

[43] Lucas Álvarez 1989, p. 343.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

pape et archiepiscopi compostellani notarius iuratus»[44], de la cual se infiere más bien que el título procedía directamente del pontífice y no necesariamente del prelado como representante del primero. Una casuística que, por otra parte, ha sido constatada en Granada desde finales del siglo XV[45] o en Murcia en el XVI[46].

Como acabamos de señalar, la situación cambia en el Quinientos y contamos con cinco nombramientos de notarios apostólicos, tres de ellos otorgados en 1527 y dos en 1531. Los primeros son emitidos por parte del clérigo y conde palatino del sacro palacio apostólico lateranense Rodrigo Ares a favor de Juan Merchán[47], Fernando Garçía[48] y Gregorio de Guimaras[49]; mientras que los otorgados en 1531 por Antonio Pérez de Lasalde, protonotario y tesorero de la catedral de Santiago además de conde palatino[50], corresponden a Rodrigo Fernández Dazevedo[51] y a Juan López[52]. Lo primero que debemos destacar de estos títulos es la autoridad que los confiere, es decir, el tipo de concesión en función del individuo que los dispensa. Si los anteriormente mencionados para Granada o Murcia co-

[44] *Ibid*. p. 439. Esta referencia se corresponde con un diploma de 1266 y ha sido extraída de: Bouza Álvarez 1960.

[45] García Valverde 2010b, p. 90.

[46] Olivares Terol 1994, p. 107.

[47] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 245*r*. Documento 1 del apéndice documental de este trabajo.

[48] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 413*r*. Documento 2 del apéndice documental de este trabajo.

[49] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 412*r*. Documento 3 del apéndice documental de este trabajo.

[50] Como se observa a través del ejemplo de Antonio Pérez de Lasalde, el vínculo entre los condes palatinos y el mundo de la escritura fue muy estrecho, ya que ellos mismos podían poseer el título de notario. Francisco Vega fue otro conde palatino y *scriptor* apostólico asentado en Roma oriundo de Santiago de Compostela: Esposito 2009, p. 111. Lo mismo ocurre con otros casos analizados por Rehberg 2016, como el de Per Vives. Para la comparación con la situación de otras áreas del Imperio romano-germánico: Weileder 2018.

[51] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 446*r*. Documento 4 del apéndice documental de este trabajo.

[52] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 444*v*. Documento 5 del apéndice documental de este trabajo.

rrían a cargo de los arzobispos y obispos en calidad de delegados papales, u otros en León[53] y Sevilla[54] eran nominados directamente por el pontífice, en esta época en Santiago debemos hablar de otro tipo de creación, la llevada a cabo por un tercero en representación del pontífice, como por ejemplo «los legados papales en la respectiva *provincia legationis*»[55]. Tal y como se observa en el título de Juan López[56], estos delegados habían sido comisionados para tal labor mediante «letras apostólicas de facultad a nos concedidas»[57] o incluso, como en el caso de Fernando García, se llega a especificar las atribuciones que poseía el representante del pontífice: «dado e nonbrado por el nuestro señor muy santo padre para hazer e criar notarios apostólicos por virtud de la bula e comisión que para ello tengo escripta en pergamino de cuero»[58]. Bulas que en ninguno de estos títulos llegan a ser insertadas para así «evitar prolexidad, costa e gasto e porque dellas ay noticia pública en muchas partes destos reynos e señoríos de sus majestades»[59]. A pesar de no haber encontrado en Santiago este tipo de diplomas[60], parece que su difusión en Castilla («dellas ay noticia pública en muchas partes»[61]) debió de ser muy amplia[62], puesto que el desarrollo del poder papal a través de representantes – sobre todo los legados – en los

[53] Domínguez Sánchez 1992.

[54] Del Camino Martínez 2008, p. 323, nt. 42.

[55] Bono Huerta 1982, p. 197.

[56] Transcribimos este documento de 17 marzo 1531 en el apéndice documental de este trabajo.

[57] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 444*v*. Documento 5 del apéndice documental de este trabajo.

[58] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 413*r*. Documento 2 del apéndice documental de este trabajo

[59] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 444*v*. Documento 5 del apéndice documental de este trabajo.

[60] La existencia de los diplomas papales recibidos por estos condes palatinos para realizar el nombramiento de notarios apostólicos queda atestiguada en algunos de estos títulos al especificarse: «la qual horginalmente está en mi poder a quien viere e ler la quisyere». AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 412*r*.

[61] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 446*r*. Documento 4 del apéndice documental de este trabajo.

[62] Para alguna de las características diplomáticas de estos documentos: Bono Huerta 1982, pp. 200-202.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

territorios alejados de Roma «compete a la Iglesia incluso con anterioridad a la consecución del poder temporal»[63]. De esta forma, estos delegados adquirían las mismas funciones que el papa en cuanto a su capacidad para nombrar notarios apostólicos, delimitar sus competencias o concederles el signo que emplearían a lo largo de su ejercicio[64].

Tras estas fórmulas, el otorgante del título hacía constar las cualidades que poseía el candidato, las cuales presumiblemente debían acreditarse en un examen[65]. Como no podía ser de otra forma, leer y escribir eran los requisitos fundamentales para poder desempeñar el oficio, por lo que estas destrezas seguramente serían algunas de las aludidas al mencionarse «la abelidad e sufiçiençia» de los futuros notarios apostólicos. Unas aptitudes a las que se sumarían otras concernientes al oficio de escribano, por lo que, aun no siendo enumeradas, podemos suponer que eran las mismas que se exigían al notario público no eclesiástico: el dominio del formulario documental o de la lengua[66]. En este sentido, cabe subrayar que, como luego veremos, si en algo destacaron los notarios apostólicos fue en el dominio del latín, por lo que entre esas habilidades se encontraría la del conocimiento de esta lengua. Más allá del estricto hecho profesional, es decir, de la dedicación de estos individuos a las tareas de escrituración, la utilización del latín por su parte podría suponer también un hito dife-

[63] Rabasco Ferreira 2015, p. 595. Mientras tanto, otros autores aseguran que este desarrollo del poder eclesiástico mediante representantes «no es solo una cuestión de organización jerárquica, ni siquiera una realidad histórica, sino una doctrina de base teológica». Rodamilans Ramos 2018, p. 1103.

[64] Aun así, la figura del conde palatino dentro del ámbito de la cultura escrita como intermediario – o representante – entre la autoridad papal y el resto de territorios, en este caso los correspondientes a la Corona de Castilla, es una cuestión que merece estudios más profundos. Sus funciones, aspectos sociológicos relacionados con los condes o las redes clientelares que pudieron establecer (un hecho constatado en Italia por Rehberg 2009, p. 199 cuando estos conferían títulos de doctor y que aquí podría vislumbrarse en el nombramiento de varios notarios apostólicos por un único conde) son solo algunos de esos asuntos que han de ser abordados en un futuro con mayor detenimiento. Para una aproximación inicial a estos oficiales pontificios: Martellozzo Forin 1999.

[65] Battelli 1998b.

[66] Rojas García 2016, p. 456 s. Estas competencias quedaban acreditadas en los exámenes realizados a los notarios: Pardo Rodríguez 1993.

rencial respecto al resto de miembros del sector eclesiástico al que – recordemos – solían pertenecer los notarios apostólicos. Esto se debe a que en Santiago de Compostela, los notarios apostólicos podían integrarse en el grupo de los eclesiásticos conocedores del latín, puesto que, pese a ser este un requisito indispensable para los clérigos que querían acceder a un beneficio en este arzobispado, a partir del pontificado de Lope de Mendoza en la primera mitad del siglo XV, los rectores quedaban eximidos del dominio del latín[67].

La formación de los notarios apostólicos en Castilla es una cuestión que a día de hoy carece de estudios, a diferencia de lo que ocurre con los del número que ejercían en ciudades más grandes. Para el caso concreto de Santiago de Compostela, así como para otros ya analizados en la Corona de Castilla[68], algunos investigadores ya han señalado que los que trabajaron en las notarías del número habrían accedido a su oficio a través de un *cursus honorum* que los llevaba a iniciarse en las escribanías como aprendices para, a veces, acabar sucediendo al titular[69]. *¿Fue*, entonces, la educación de los apostólicos similar? La respuesta es incierta. En la ciudad compostelana fue habitual que este tipo de notarios sustituyese al titular en calidad de excusador, sobre todo dentro de las oficinas del cabildo catedralicio[70]. En otras ocasiones, estos individuos podían provenir de entornos donde el recurso a la escritura era una realidad muy frecuente, como se comprueba por ejemplo en el título de Juan López, que era también criado del licenciado Mohedano, canónigo y provisor de Santiago[71]. Sin embargo, el

[67] Vázquez Bertomeu 2002, p. 513.

[68] «Cuando se era suficientemente hábil, tanto gráficamente cuanto en el desarrollo de los textos documentales, se podía obtener el título de escribano real, y digamos que estaba en expectativa de destino, no se tenía plaza en número de alguna localidad pero sí capacidad para trabajar donde este no existiera». Moreno Trujillo 2018, pp. 129 y 130.

[69] López Díaz 1992. Dice Lucas Álvarez al hablar de este asunto: «una especie de pequeño *cursus* de ascensos profesionales y que pasa por los exámenes y aprendizaje de amanuense a notario sustituto y a notario definitivo». Lucas Álvarez 1991, p. 458.

[70] Para una lista de estos profesionales en las escribanías capitulares en el siglo XV: Vázquez Bertomeu 1997, pp. 537 y 538.

[71] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 444*v*. Documento 5 del apéndice documental de este trabajo.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

problema es que referencias de este estilo apenas permiten deducir nada, puesto que no sabemos ni cuándo habían adquirido el nombramiento de apostólico, ni qué bagaje cultural tenían en el momento de su consecución, o cómo habían obtenido la formación requerida.

Frente a estas incertezas, en nuestra opinión, lo que sí debió de ser determinante para la educación del notariado apostólico fue la pertenencia de estos profesionales al grupo eclesiástico, pues este hecho le habría permitido al individuo gozar de las oportunidades necesarias – fuesen económicas o de redes sociales – para acceder a un nivel formativo alto. Esto nos lleva a pensar, por lo tanto, en cuáles fueron los mecanismos que pudieron operar en esta educación. Uno de ellos ya lo hemos mencionado con anterioridad y se trata de la existencia en Santiago de Compostela de una escuela catedralicia, por lo menos desde el siglo XII, que no solo serviría para aprender a leer y escribir sino también para formarse en latín, gramática, dialéctica y lógica o filosofía[72] o incluso seguir trabajando debido al carácter de *scriptorium* de este organismo en el Trescientos[73]. Ahora bien, ya que desde el siglo XIV Salamanca había adquirido una relevancia cada vez mayor en los grados más elevados del sistema educativo[74], debemos valorar otras posibles vías de formación, las cuales no tienen por qué estar reñidas con las anteriores. Estos medios pasaban muchas veces por estancias en el extranjero, sobre todo en destinos donde existían instituciones religiosas con oficinas como podían ser las pontificias, en las cuales había trabajado el notario apostólico, en donde este podría haber obtenido su título o donde haber llevado a cabo sus estudios universitarios[75]. Los ejemplos que conservamos para Santiago de Compostela no son muy abundantes, pero algunos de ellos sí ilustran perfectamente estas prácticas. Uno de ellos es el del notario apostólico Gundissaluus Alfonssi, quien se intitula «subdyaconus compostellanus publicus apostolica auctoritate notarius» y que en 1391 pone por escrito de su propia mano un documento otorgado en Aviñón[76]. Otro caso revelador es el de Vasco de

[72] Díaz y Díaz 1971, p. 197.
[73] Sicart 1981, p. 158.
[74] V. nt. 36 de este trabajo.
[75] Del Camino Martínez 2011, p. 221.
[76] Città del Vaticano, Archivio Apostolico Vaticano, *Instrumenta Miscellanea*, doc. 3507.

Ulloa, sobrino del arcediano de Reina Lope Sánchez Ulloa[77], que, a pesar de no ser notario apostólico, ejerce como *scriptor*[78] del archivo de la curia romana en los decenios de 1530 y 1540[79]. Lo que se percibe en ambos casos, en definitiva, es la conexión que en términos de cultura escrita se estableció entre las diversas sedes papales a lo largo del tiempo y los individuos procedentes de los grupos eclesiásticos – en lo que aquí nos concierne, los notarios apostólicos – de la esfera compostelana.

Hasta ahora nos hemos centrado en los requerimientos relacionados con la instrucción de los notarios. Si bien, estos no eran los únicos que debían reunir quienes querían acceder al título de apostólicos. Al igual que acontecía con los reales[80], los creados por el papa o por algún delegado suyo debían cumplir otras condiciones como poseer la edad mínima de veinticinco años[81]

[77] Dice Iglesias Ortega de este personaje: «el arcediano Sánchez de Ulloa colocó a su sobrino Vasco de Ulloa, clérigo, en la curia romana, donde fue escritor del archivo y familiar de Paulo III, usando de sus servicios en la misma para cobrar las rentas que allí tenía o, por ejemplo, para vender su oficio de jenízaro papal, que liquidó por 800 ducados». Iglesias Ortega 2010, p. 473.

[78] Para más información sobre estas figuras que integraron el *Collegio degli scrittori dell'Archivio della Curia romana*: Rehberg 2009, pp. 185 y 186; Esposito 2009, p. 108; y más recientemente Drago Tedeschini 2019, pp. 243 y 244.

[79] Roma, Archivio Storico Capitolino, *Archivio Notarile Urbano*, Sezione I, vol. 769, s.f. En los *Protocolos notariales* de este archivo se puede constatar con facilidad la presencia de otros profesionales como este Vasco de Ulloa y de notarios apostólicos procedentes de la Corona de Castilla (el bachiller Bartholomeus del Cobo o Iohanes Díaz, ambos clérigos toledanos) que actuaban para individuos venidos de dicho reino los cuales otorgaban documentos en latín o en castellano en la ciudad italiana. Se trata, pues, de una función de intermediarios entre partes que los notarios desempeñaban al «redigere, e certificare con pubblica fede, testi necessari per regolare gli scambi di natura giuridica fra la società ospite, da un lato, e quanti – stabilmente o per più brevi soggiorni – erano immigrati a Roma, dall'altro». Rehberg 2017, p. 16.

[80] Bono Huerta 1982, p. 207 s. No obstante, esta reglamentación pudo sufrir cambios no solo con el paso del tiempo, sino también según el territorio, como el cambio de edad a los 18 años en el caso de los hijos de los escribanos públicos de Sevilla: Pardo Rodríguez 1992.

[81] Esta edad era la misma que la estipulada para los notarios del número, de los concejos y de los territorios bajo la jurisdicción real. De hecho, en la Nueva Recopilación sancionada por Felipe II, se ordenaba «que los escribanos del número o concejo o reino no sean admitidos a los oficios si no tuvieren cumplidos 25 años». Domínguez Guerre-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

o no estar ordenado *in sacris*[82]. Del primero de ellos nada se dice en los nombramientos que poseemos para Santiago de Compostela; mientras que del segundo, a pesar de no mencionarse si estos gozaban o no de las órdenes mayores, por otras casuísticas que encontramos en las fuentes, sabemos que este precepto no se siguió escrupulosamente. Iohannes Domini, «presbiter notarius apostolicus» (1419)[83], Rodericus de Mondego, «presbiter conpostellane diocesis publicus apostolica actoritate notarius» (1465)[84], Gonçaluo Eanes Manso, «presbítero compostellano, público por la actoridade apostólica, notario» (1467-1472)[85], Iohán Fernández, «presbítero da diócese de Compostela por la abtoridade apostólica e capelán da dita iglesia de San Salvador de Sofán, púbrico notario» (1495)[86] son solo algunos de los ejemplos de individuos que, en la época que estudiamos, compaginaron el oficio de notario apostólico con la condición de presbítero.

Por el contrario, en algunos de los títulos que recogemos en este trabajo comprobamos que se mencionan dos datos más que nos indican que pudieron existir otros requisitos aparte de los ya vistos. Uno era el de la vecindad y otro el de la legitimidad[87]. En el título de Juan Merchán se explica que este era vecino de la feligresía de Santiago de Vilamaior, en tierra de Mexía, y además «hijo legítimo de Juan Merchán e de Costança de Budín, su muger»[88]. De igual modo, en el Documento 3, el correspondiente a Gregorio de Guimaras, se precisa que este era «fijo ligítimo de Juan de Guimaras e Costança de Ruz, (e) vos crío e nonbro por tal escriuano apostólico»[89]. Como

ro 2016, p. 212. Este trabajo de investigación ha dado lugar a la publicación de una obra más reciente y actualizada: Domínguez Guerrero 2019.

[82] Bono Huerta 1982, p. 201.

[83] Santiago de Compostela, Archivo de la Catedral de Santiago de Compostela (ACSC a partir de ahora), *Vicaría de Salvaterra*, IG 229, f. 3*r*.

[84] A Coruña, Archivo del Reino de Galicia (ARG en adelante), P. 412.

[85] ACSC, Libro de hacienda 1 de la cofradía de la Concepción, CF1, f. 156*v* y Madrid, Archivo Histórico Nacional (AHN a partir de ahora), *Clero secular-regular*, Car. 1119, nº 8.

[86] ACSC, Documentos sueltos, S1/30-2.

[87] Bono Huerta 1982, p. 207 s.

[88] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 245*r*. Documento 1 del apéndice documental de este trabajo.

[89] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 412*r*. Documento 3 del apéndice documental de este trabajo.

vemos, pues, y así lo demuestran también las fuentes, la nómina de nombres y apellidos que engrosan el grupo del notariado apostólico en Santiago de Compostela está formada, tal y como recogía Bono Huerta, por individuos procedentes del territorio español[90], aunque no por ello siempre cumplieran la condición de vecindad. No es descabellado pensar que cuando los arzobispos compostelanos provenían de zonas de fuera de Galicia trajeran con ellos personas que luego integrarían el aparato administrativo y burocrático durante su gobierno. Pensemos, por ejemplo, en Didacus de Salamanca, notario que trabajó en la audiencia de los provisores Juan García de Gomara y Gonzalo de Ribeira[91], en tiempos del prelado Alonso II de Fonseca, quien había mantenido un vínculo muy estrecho con la ciudad salmantina al haber residido en ella – así como en Valladolid – entre los años de 1484 a 1493 debido a su posición como presidente de la Chancillería de Valladolid[92].

El cumplimiento de todos estos requisitos hacía posible la consecución del título de notario apostólico y con ello la habilitación para poder desempeñar el oficio, como veremos a continuación, dentro de unas coordenadas concretas. Algunas de estas coordenadas se especificaban en el nombramiento como sus competencias y ámbitos de actuación o el tipo de negocios que podían escriturar y/o validar. Estas indicaciones marcaban, unas veces de manera más general y otras de forma más acotada, la situación en el plano teórico, pero lo cierto es que la realidad de la práctica era mucho más compleja. Algunos notarios actuaron tanto en la esfera del derecho concerniente a las instituciones eclesiásticas como a las laicas, o en distintas circunscripciones territoriales, para lo cual se hacía indispensable la posesión de varios títulos, llegando en algunos casos a los tres: real, arzobispal y apostólico. Lejos de ser una praxis residual o circunscrita a ciertas áreas geográficas, esta fue una costumbre nada infrecuente en toda la Corona de Castilla: en Sevilla[93], en Jerez de la Frontera[94], en Asturias[95]… Esta acumulación de títulos permitía al notario, por lo tanto,

[90] Bono Huerta 1982, p. 199.
[91] Ares Legaspi 2019c, p. 21.
[92] Vázquez Bertomeu 2000.
[93] Del Camino Martínez 2000.
[94] Jiménez López de Eguileta 2015.
[95] Antuña Castro 2019.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

ejercer en distintos ámbitos y oficinas al mismo tiempo[96]: las curiales, las de las audiencias y vicarías, etc[97]. En el caso más concreto de los apostólicos que gozaban de la *auctoritas* real, por ejemplo, esta les facultaba para «salvar la prohibición que en Castilla se acordó en cortes de 1371 (…) y quedar legitimado el notario para una competencia general en el reino»[98].

No obstante, es difícil – por no decir imposible en la mayoría de los casos – averiguar qué título había sido recibido primero, aunque establecer la sucesión en los distintos cargos ocupados por cada notario nos ayudaría a discernir tanto la evolución curricular del individuo como el orden en que le habría sido concedido cada nombramiento. Aun así, en ocasiones, las diferentes intitulaciones presentadas por un mismo profesional nos pueden dar una pista de cuál sería su progresión en este sentido. De todas formas, debemos advertir que este tipo de indicios deben ser tomados con mucha precaución, ya que parece que en ocasiones esta variación en la intitulación pudo relacionarse más bien con el ámbito de actuación que con la sucesión de nombramientos. Baste señalar, por ahora, el caso de Ruy García, quien en 1410 valida un documento en latín expedido en la cancillería arzobispal e intitulándose «clericus conpostellane diocesis publicus apostolica auctoritate notarius»[99]; mientras que en un testamento en romance en 1416 lo hace como «cóengo e notario público jurado de Santiago por la iglesia de Santiago»[100], y a lo que todavía podemos añadir su ejercicio como notario del cabildo catedralicio (uno de los cuatro del número de la ciudad) en esta segunda década del Cuatrocientos[101]. ¿Significa esto que, llegado un momento, entre 1410 y 1416, Ruy García dejó de poseer el título de apostólico? No nos parece probable, ya que, casuísticas similares como la de Juan Nieto para comienzos del siglo XVI, que posee varios nombramientos y actúa en diversos ámbitos y oficinas (con lo cual de nuevo se observa el manejo de diferentes intitulaciones[102]), nos llevan

[96] Bono Huerta 1982, p. 200.
[97] Jiménez López de Eguileta 2015, p. 60.
[98] Bono Huerta 1982, p. 297.
[99] ACSC, Documentos sueltos, S1/7.
[100] AHN, *Clero secular-regular*, Car. 525, nº 6.
[101] Vázquez Bertomeu 1997, p. 537.
[102] Junto a la variación en la intitulación, estos notarios también cambiaron su signo

a inclinarnos por la hipótesis del uso discriminado de las mismas según la esfera en que ejercía el notario[103].

Por último, una vez concedido el título, este proceso finalizaba con la toma de posesión por parte del notario de su oficio. Las noticias sobre este trámite son muy exiguas en los diplomas que se transcriben en este trabajo; no obstante, gracias a los Documentos 5 y 6 comprobamos cómo se desarrollaba el procedimiento: «e vos envestimos en el dicho ofiçio de tabalión e notario público por tradición de vnas escripuanyas e péñola que en vuestras manos ponemos, porque hezistes ante nos el juramento acostunbrado hazer en semejantes creaciones»[104]. Como vemos, la toma de posesión se iniciaba con un juramento por parte del nuevo profesional, seguramente asegurando cumplir lo exigido en el nombramiento («abéys jurado de guardar secreto e fidelidad a las partes, de no llevar derechos demasyados e de vsar vien e fielmente de vuestro ofiçio»[105]), para seguidamente dar paso al ritual habitual en estos casos, basado únicamente en la entrega al notario de las escribanías y la pluma. Una liturgia que no difería de la desarrollada en los nombramientos de otros notarios para ejercer en diferentes oficinas de la ciudad compostelana, como podían ser las del cabildo catedralicio o las de las audiencias arzobispales de Santiago. De hecho, los títulos que conservamos de alguna de ellas para el Quinientos nos permiten complementar los que aquí analizamos y, así, reconstruir cómo pudo haber sido la toma de posesión por parte de los notarios apostólicos. En la aceptación, por ejemplo, por el concejo, de Santiago de Alonso

según correspondía a su actuación como notario apostólico o bien como real o arzobispal. Esta cuestión será tratada en este trabajo en el apartado dedicado a los signos notariales.

[103] Para el caso de Juan Nieto: AHUS, *Protocolos notariales*, S-7, f. 112*v*: «notario público por las avtoridades apostólica e ordinaria vno de los dos del cabildo e de la santa yglesia e de los quatro del número de la çibdad de Santiago en logar del reverendísimo e muy magnífico señor arçobispo de Santiago mi señor» (1509) y ACSC, *Tumbo F*, CF 27, f. 18*r*: «notario del dicho cabildo y del número de la çibdad de Santiago en logar del honrado Diego Ares de Castroverde» (1511).

[104] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 444*v*. Documento 5 del apéndice documental de este trabajo.

[105] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 412*r*. Documento 3 del apéndice documental de este trabajo.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Rodríguez de Saavedra como uno de los dos notarios del número de la catedral compostelana, se consigna el juramento que este hace:

> Y en quanto al conplemyento dél, tomaron e resçebyeron juramento en forma devida e de derecho del dicho Afonso Rodríguez sobre vna señal de la cruz e por Dios nuestro señor e por las palabras de los santos abangelyos, quél vsarya vien e fielmente del dicho ofiçio del escripuano del número de la dicha çibdad y [106] y arya todo aquello que buen escripuano hes obligado azer. E sy ansy lo hiziese, que Dios nuestro señor le ayudase en este mundo al cuerpo y en el otro ányma. Y el contrario aziendo, ge lo demandase mal caramente como aquel que a sabyendas se perjura e jura el nonbre de Dios en bano. E declarándole la confysyón del dicho juramento, dixo "sy juro y amén". E prometió de lo ansy conplir[107].

En cuanto a las escribanías de las audiencias arzobispales, desde finales del siglo XVI, pero sobre todo a partir de los primeros años del XVII, se conservan varios libros donde se recogen los nombramientos de los notarios que habrían de trabajar en ellas, especificando en su toma de posesión que «le daban e dieron la posesión del dicho ofiçio del número y hescribanía por escribanía y pluma y le dieron a ler peticiones de la dicha audiencía por las quales dicha insinias y cada vna dellas dixeron se la daban e dieron»[108]. La entrega, por lo tanto, de las escribanías y la pluma – o péñola – suponían el último paso en la recepción por parte del notario apostólico de su oficio.

Hasta aquí hemos analizado todo lo concerniente al nombramiento de los notarios apostólicos, cuya información aparece en los títulos que conservamos para Santiago de Compostela en el siglo XVI. Sin embargo, estos documentos son más ricos y tras los datos relativos a la autoridad que los crea o los requerimientos que se les exigen a los candidatos al oficio se

[106] Tachado: no llebarya derechos demasyados.

[107] Este documento se encuentra en: AHUS, *Protocolos notariales*, S-62, f. 187*r-v*.

[108] Santiago de Compostela, Archivo Histórico Diocesano de Santiago (a partir de ahora AHDS), *Fondo General*, San Martín, Provisiones seculares, Libro XXVII, Escribanos de los dos jueces eclesiásticos y secular de Santiago, Jurisdiccional, 154, s.f. Testimonios similares, y en unas fechas también próximas a estas, se pueden observar en los Libros XXVI y XXV: AHDS, *Fondo General*, San Martín, Jurisdiccional, 153 y 152, respectivamente.

recogen otros relacionados con los ámbitos de trabajo del notario, sus funciones y sus competencias o la tipología documental que podían expedir.

Funciones y competencias

El ámbito de actuación de los notarios apostólicos es otra de las disposiciones que se menciona en los títulos de estos profesionales. Ahora bien, estas cláusulas solían ser muy generales y la información que se aporta en ellas sobre este tema es muy sucinta. Solo en algunas de estas creaciones se desglosan ciertos datos como las instituciones o contextos en los que podían trabajar estos escribanos o los tipos de documentos que estaban facultados para expedir y validar.

En lo referente a los espacios o entornos administrativos y jurisdiccionales en los que el notariado apostólico podía desempeñar su oficio, estos habían sido delimitados a lo largo de toda la producción legislativa medieval. En la Novísima Recopilación de Carlos IV se pueden consultar todas las normas sancionadas por los reyes castellanos en torno al notariado apostólico desde la Edad Media hasta el siglo XVIII. En el libro II, título XIV, ley II se recoge lo preceptuado sobre el ámbito de trabajo de los notarios apostólicos desde las cortes celebradas en Valladolid en 1325 por el rey Alfonso XI hasta la Pragmática dada en Alcalá de Henares en 1503 por los Reyes Católicos[109]. El título de dicha ley ya acota desde el principio la dimensión en la que debía actuar este grupo notarial: «Los Notarios Apostólicos y eclesiásticos no usen sus oficios en causas temporales»[110]. Es decir, el campo reservado a estos profesionales – aunque solo fuese por oposición a lo explicitado – era el de las instituciones eclesiásticas, aquellas cuya jurisdicción y poder se apartaba del temporal de los reyes y otros señores laicos: «que los tales notarios [los apostólicos] no pudiesen dar fe de lo suso dicho entre legos, ni sobre cosas pertenecientes a la jurisdicción real y temporal, y que si de hecho se hiciesen, no valiesen; que por virtud

[109] *Novísima Recopilación*, pp. 329 y 330.

[110] Para su estudio a través de la Nueva Recopilación de Felipe II: Domínguez Guerrero 2016, p. 211.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

dellas no se pudiese pedir execución, ni adquirir derecho alguno a ninguna de las partes»[111]. De hecho, tal era la gravedad de la intrusión de los notarios apostólicos en el ámbito del poder temporal[112] que, si esto ocurría, el individuo que así lo hiciese no solo se exponía a una multa económica, sino que podía llegar a ser desterrado del territorio castellano:

> que el notario que de tal escritura diese fe, incurriese en pena de diez mil maravedís, la mitad para el que lo acusase, y la otra mitad para la cerca de la ciudad, villa o lugar donde lo tal acaeciere. Y que demás de esto añadió pena contra los notarios que fuesen eclesiásticos, que no lo pudiesen hacer, so pena de perder la naturaleza y temporalidades que tuviesen en estos reynos y que fuesen habidos por agenos y extraños de ellos; y que los mandaría salir de estos reynos y que no tornasen a entrar ni estar en ellos, como rebeldes y desobedientes a su rey y señor natural[113].

Una prohibición que no se restringía solamente a los apostólicos, sino que, tal y como se ordenaba en 1329, cualquier escribano que perteneciese al sector eclesiástico también se veía impedido para expedir «escrituras en negocios temporales»[114]; así como para actuar, según una ley de 1367, en «villas y lugares del reino»[115]. Y viceversa. Si los clérigos no podían actuar en el ámbito temporal, tampoco los laicos lo podían hacer en el eclesiástico: «que los escribanos del concejo ni número no tomen salario de iglesias ni monasterios ni otra persona alguna»[116].

Como decíamos al inicio de este apartado, estas condiciones quedaban por escrito en estos títulos, pero normalmente con una redacción muy escueta. En el Documento 1, por ejemplo, Juan Merchán es nombrado no-

[111] *Novísima Recopilación*, p. 330.

[112] A pesar de las medidas disuasorias que tomaron los monarcas, estas no tuvieron el efecto deseado, ya que, por ejemplo en el contexto hispalense de finales del siglo XV, las intrusiones fueron frecuentes y, ante las denuncias interpuestas por los escribanos públicos de Sevilla contra los notarios apostólicos, provocaron las intervenciones de los Reyes Católicos: Del Camino Martínez 2000, p. 181, nt. 38bis.

[113] *Novísima Recopilación*, p. 330.

[114] *Ibidem*.

[115] Domínguez Guerrero 2016, p. 211.

[116] *Ibidem*. Esta autora nos remite en este punto a la normativa aprobada por Carlos I en 1531.

tario apostólico «para que como tal notario apostólico podáys dar fee en las cosas e casos tocantes al dicho ofiçio y entre personas eclesiásticas»[117]. En este caso la delimitación del ámbito de actuación del escribano a los asuntos eclesiásticos se expresa mediante la alusión a las «personas eclesiásticas», pero podría abarcar otros negocios «tocantes al dicho oficio» atinentes también a los laicos. No obstante, esta concisión en lo relativo a las competencias del notario podía ir acompañada en otras ocasiones por un conjunto de fórmulas más extensas, tal y como se comprueba en el título de Rodrigo Fernández Dazevedo:

> vos damos entero poder y facultad para que [podáis] vsar e vséis del dicho oficio de notario entre todos los fieles christianos del mundo y hazer instrumentos y escripturas […] todo aquello que ante vos pasare y de que fordes rogado. (…) Y a las escripturas que fueren sinadas de vuestra mano con vn sino tal como este (*SIGNO*) les den entera fee y crédito enteramente en juicio y fuera dél como a escrituras públicas e avténticas hechas por verdadero y avténtico notario y tavalyón apostólico, ora sean de contratos y testamentos y cosas judiciales y extrajudiciales, ora de otra qualquier cosa que sea de que ante vos se pediere dello fee y testimonio. (…) Y vos damos poder y facultad para que podáis resçibir los contratos e obligaciones e confesiones de partes que ante vos fueren hechas y hazer lo preçetos que por virtud dellos se suelen hazer por los otros semejantes notarios en todo y por todo syn[118] hazer en ello enpedimento ni deferençia alguna[119].

Esta amplitud de competencias se aprecia con facilidad entre las fuentes escritas conservadas en la diócesis compostelana. Como señalaba Vázquez Bertomeu, los apostólicos «son los encargados de la escrituración de asuntos en los que intervienen instituciones eclesiales», desarrollando su actividad «por toda la diócesis compostelana, pero se restringe a asuntos internos: posesión de beneficios, cumplimiento de mandatos de jueces eclesiásticos, traslados documentales, etc.»[120]. El cabildo catedralicio, las

[117] AHUS, *Protocolos notariales*, S-165, f. 245*r*: Documento 1 del apéndice documental de este trabajo.

[118] Tachado: por ello.

[119] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 446*r*: Documento 4 del apéndice documental de este trabajo.

[120] Vázquez Bertomeu 2001, p. 22.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

oficinas arzobispales o los monasterios son los principales organismos. No obstante, antes de analizar el papel de los notarios apostólicos en estas escribanías, cabe destacar su labor al servicio de las de los arciprestazgos, o como eran conocidos en la época, las tierras del arzobispado.

Debido a la estructura rural de gran parte del territorio perteneciente a la diócesis compostelana, la administración y gobierno del señorío por parte del prelado tenía que desenvolverse en áreas alejadas de la sede prelaticia y donde la función del notariado apostólico no solo permitía el correcto desarrollo del día a día de la población que componía el arciprestazgo, sino que posibilitaba la permanencia de la organización territorial-política-administrativa del arzobispado. En algunas de estas demarcaciones los notarios apostólicos actuaban como titulares – o bien como sustitutos de estos – en las escribanías de las tierras, tramitando, por lo tanto, asuntos que también competían al ámbito de la jurisdicción temporal. Una de las circunscripciones que mejor conocemos gracias a la cantidad de documentación que ha llegado hasta nuestros días es la de Tabeirós y Ribadulla, servida por una escribanía única en el siglo XV, mientras que en el XVI se disgrega en dos[121]. Algunos de los responsables de la oficina en el Cuatrocientos eran notarios apostólicos, como por ejemplo Jácome González, que se intitula «notario público jurado por la abtoridad apostólica e notario de terra de Taueiroos e Ribadulla por la iglesia de Santiago»[122]. La autoridad que le había conferido el título era el papa, mientras que el arzobispo le había otorgado el puesto que ostentaba, una de las notarías de las tierras pertenecientes a la mitra compostelana. Aunque en el ejemplo anterior no se mencione de forma expresa la intervención del prelado, fue muy habitual que esta referencia apareciese en suscripciones notariales: «Juan de Loya, notario público jurado por la abtoridad apostólica e notario da villa de Caldas de Reys e de terra de Salnés con sus términos e jurdiçiones por lo muy reuerendísymo señor don Alfonso de Fonseca, arçobispo de la santa iglesia de Santiago»[123].

[121] Ares Legaspi 2019b, p. 603.

[122] ACSC, Documentos sueltos, S16/16. Documento de 1457.

[123] ACSC, *Libros rotulados Varia*, Serie 1ª, Tomo VII, IG 709, f. 49*r*. Esta intitulación es de un diploma que data de 1512.

En lo relativo a las tareas documentales en el contexto de los arciprestazgos, estas estaban perfectamente definidas, así como los límites espaciales y negociales a donde llegaba el trabajo de cada uno de estos notarios. En las tierras los notarios apostólicos atendían a cualquier necesidad de la población o de las propias instituciones del poder, por lo que, como habíamos subrayado más arriba, su trabajo también abarcaba cuestiones relacionadas con los asuntos temporales, es decir, cualquier tipo de transacción entre particulares legos: compraventas, testimonios notariales, donaciones, testamentos; así como aquellas tramitadas en los despachos judiciales[124]. Para la buena realización de esta tarea los notarios apostólicos se servían, además, de los mismos instrumentos que utilizaban sus homólogos reales o señoriales: libros de notas, registros, etc. De esta manera, son muy frecuentes las referencias a la existencia de estos instrumentos en las propias suscripciones notariales:

> Pedro Basante, notario público jurado e escusador de notario en terra de Cotobade e cal de Vergaço por la santa yglesia de Santiago (…) saquey das notas públicas e abténticas que pasaron e foron outrogadas por ante Pedro Fernández, notario apostólico e notario ennos coutos de Soutomayor[125].

El ámbito geográfico de actuación de estos notarios quedaba restringido, por lo tanto, a los límites administrativos del arciprestazgo, a menos que, como luego veremos, estos hayan ejercido también como excusadores de otros oficiales de los organismos de la ciudad de Santiago. No obstante, al contrario que estos escribanos, existieron otros apostólicos que no contaban con una incardinación específica, sino que trabajaban *ubique locorum*, en toda la cristiandad, más bien en la línea marcada en el título de Juan

[124] En efecto, algunos de los notarios apostólicos que actuaron en los arciprestazgos también señalan su ejercicio en los juzgados correspondientes a esa tierra: Afonso Vaasquez de Lemos, «notario jurado por las abtoridades apostólica e real e notario público do […] do julgado de terra de Lançada e os reguengos de Salnés e dos coutos do mosteiro de Santa María de Armenteira por la santa iglesia e arçobispado de Santiago». AHN, Clero secular-regular, Car. 1479, nº 12. Documento de 1499.

[125] AHUS, *Clero*, 65, pieza 8. Esta misma suscripción aparece tanto en documentos de 1501 como de 1507.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

López: «podáis usar e uséis del dicho ofiçio de notario entre todos los fieles christianos del mundo»[126]. Notarios que, por otra parte, no deben ser confundidos con los episcopales intitulados «do arçobispado de Santiago e súa prouinçia», los cuales también suscribieron documentos en distintas zonas de la Tierra de Santiago, al servicio de diversas instituciones, pero que no tenían por qué ser apostólicos[127].

Sin embargo, lejos de parecer que el espacio de actuación de este tipo de notarios apostólicos sin incardinación concreta podía suponer una demarcación confusa, las fuentes demuestran que estos límites sí estaban perfectamente acotados, aunque no fuera de manera explícita en sus nombramientos, al manifestarse tácitamente en la documentación compostelana. Los tres primeros *Libros de hacienda* de la cofradía de los clérigos del coro de la catedral de Santiago de Compostela dan buena fe de ello[128]. Calificados de forma genérica como tumbos, estos son códices que en realidad recogen en sus folios diplomas con distintas formas de tradición documental (originales, '*exemplatio* de notas relictas', copias certificadas…[129]), con el fin de gestionar de manera más racional y eficaz la hacienda de la institución (sus rentas económicas o sus bienes muebles y raíces, entre otros)[130]. Uno de los aspectos que aquí más nos interesa de estas fuentes es el hecho de que algunos originales, los contratos otorgados a partir de 1457 – que es la fecha en que se inicia la confección material del volumen más antiguo –, son validados por notarios apostólicos que no pertenecían a una oficina determinada como los de los arciprestazgos, sino que ejercían en cualquier zona de la diócesis que no cayera bajo la jurisdicción de escribanías concretas (las de la ciudad de Santiago, de villas, de tierras, de monasterios, etc.). De esta forma, comprobamos a través de estos códices que estos notarios apostólicos suscriben documentos otorgados en áreas rurales del arzobispado y que, además, se podían desplazar con frecuencia.

[126] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 444*v*. Documento 5 del apéndice documental de este trabajo.

[127] Vázquez Bertomeu 2001, p. 22.

[128] ACSC, Libros de hacienda 1, 2 y 3 de la cofradía de la Concepción, CF 1, CF 2 y CF 3, respectivamente.

[129] Bono Huerta 1995.

[130] Hemos estudiado los dos primeros libros en: Ares Legaspi 2020.

Si tenemos en cuenta que la *actio* de muchos de los diplomas originales que se recogen en estos *Libros de hacienda* había tenido lugar en zonas rurales, alejadas de la ubicación física de estos 'tumbos', y que el excesivo tamaño de estos volúmenes los hacía difícilmente transportables de un lugar a otro, se deduce que fue el profesional de la pluma ante quien pasó la acción documentada el que se trasladó a la sede de la cofradía para validar el asiento, mientras que en el lugar de la *actio* habría tomado las notas pertinentes.

Una casuística similar a esta es la del *Libro de posesiones, anexiones y sincuras* del cabildo catedralicio de Santiago[131], que puede ser considerado como un libro recopilador de los «expedientes de anexión de beneficios sin cura a la mesa capitular»[132]. El hecho de reunir en sus folios varios tipos de documentos conlleva, al igual que ocurría en los de hacienda de la cofradía de los clérigos del coro, que también la tradición documental de cada uno sea distinta. Así, de nuevo alguno de ellos es original, en este caso el último diploma que cierra el expediente, la toma de posesión del beneficio. Ya que la mayor parte de estos se situaban en el mundo rural de la diócesis, las tomas de posesión se realizaban *in situ* en lugares como capillas parroquiales alejadas de la sede prelaticia y eran validadas por esos notarios apostólicos que no contaban con una incardinación concreta y que, tras asistir a la *actio* y tomar la correspondiente nota, del mismo modo que en los anteriores de la cofradía, debían acudir a la catedral compostelana para suscribir los originales en este libro recopilador de expedientes[133].

A pesar de que la actuación de estos notarios apostólicos en el mundo rural nos puede aportar una información de extraordinaria relevancia en torno a la cultura escrita y gráfica que se desarrolló en esta época en espacios donde en otras zonas de la Corona castellana se carece de fuentes – o no han sido estudiadas –, lo cierto es que algunos problemas relativos a estos profesionales son insalvables a día de hoy. Uno de los principales en

[131] ACSC, CF 35.

[132] Vázquez Bertomeu 2001, p. 143.

[133] A pesar de no haber analizado todavía en profundidad la naturaleza diplomática, la confección y los elementos materiales de este códice, sí lo hemos puesto en parangón – sobre todo el primer aspecto – con los ya mencionados *Libros de hacienda de la cofradía de la Concepción*: Ares Legaspi 2020.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

este sentido es el de sus libros de notas y registros, que no han llegado hasta la actualidad seguramente debido a que, al no pertenecer estos apostólicos a una oficina concreta, dificultó su conservación. No obstante, esto no significa que estos profesionales no tuvieran a quien ceder sus instrumentos de redacción y expedición de documentos, ya que se conocen casos en los que estos se entregaban a otros notarios apostólicos[134]. Además, tal y como se ordena en la pragmática dada por los Reyes Católicos en Toledo en 1502, cualquier escribano del reino estaba obligado a llevar consigo este tipo de instrumentos y legarlos a su sucesor: «que los registros de los escribanos muertos, así sean del concejo o las audiencias, como de todos los escribanos del reyno, por muerte o privación del oficio sean entregados al sucesor en el oficio y lo mismo cuando los renuncian»[135].

Sin abandonar aún el mundo rural del arzobispado, cabe destacar también el papel que jugaron los notarios apostólicos en las otras instituciones que jalonaron todo el territorio de la diócesis compostelana, así como el de los otros obispados gallegos: los monasterios. Algunos de estos organismos, configurados en la Edad Media como verdaderos centros de conocimiento y de cultura escrita[136], contaron con la potestad de crear sus propios notarios a lo largo de este período, como es el caso de los cenobios de San Paio de Antealtares[137] o San Vicenzo de Pombeiro[138]. Al servicio de estos monasterios trabajaron, por lo tanto, notarios apostólicos que podían pertenecer o no a la comunidad y que habían sido designados para tales tareas por el abad y/o prior de la institución. Ahora bien, en no pocos centros se tuvo que recurrir a notarios ajenos a la corporación y que, debido a la localización de los cenobios, solían ser aquellos apostólicos que no estaban circunscriptos a ninguna oficina. Ejemplos de esta

[134] Del Camino Martínez 2000, p. 176, nt. 5.

[135] Ley XXIV de la Nueva Recopilación de Felipe II: Domínguez Guerrero 2016, p. 211.

[136] La cuestión de los monasterios como lugares de escritura ha sido abordada en las XI Jornadas de la Sociedad Española de Ciencias y Técnicas Historiográficas (Alicante, 2013): *Lugares de escritura*.

[137] Lucas Álvarez 2001.

[138] Lucas Álvarez 1992. Para una lista amplia a través de la edición documental: Lucas Álvarez - Lucas Domínguez 1996b.

realidad se pueden hallar a lo largo y ancho de la geografía gallega, por lo que baste citar el recientemente estudiado de San Xoán da Cova[139]. A través del conocido como *Tombo de San Xoán da Cova* hemos podido constatar la gran presencia que tuvieron estos profesionales de la pluma en las tareas relacionadas con el mundo de la escritura llevadas a cabo en este monasterio. En este códice, cuya elaboración se inicia a mediados del siglo XV, comprobamos que de los siete notarios que intervienen en la validación de los asientos, tres de ellos son clérigos nombrados por el arzobispo, mientras que los otros cuatro son apostólicos: Afonso Eanes de Calo, Gómez González de Dómez, Xoán Branco y Lopo Martínez de Riotorto[140]. Una distribución que no se corresponde con el peso que cada uno de estos individuos tuvo en la escrituración del libro, ya que la mayor parte de los diplomas son suscritos por Fernán Pérez, notario arzobispal del arciprestazgo de Tabeirós y Ribadulla; pero que, sin embargo, demuestra el amplio número de notarios apostólicos que estas instituciones tenían a su disposición en el mundo rural en aquel momento.

Si desplazamos ahora nuestra atención hacia los notarios apostólicos que trabajaron en la ciudad de Santiago, debemos detenernos primeramente en los que sirvieron en las dos escribanías del número del cabildo catedralicio. La ciudad compostelana contó en la Edad Media con cuatro notarías del número, repartidas – en un principio – en igualdad entre el concejo de la ciudad y el cabildo de la catedral[141]. Una distribución que, además, definía perfectamente cuáles debían ser los notarios que actuaran en cada una de las oficinas:

> Tenemos por bien et mandamos que sean quatro notarios los dos clérigos et los dos leygos, que sean homes buenos del conceyo et no paniguades del arcibispo ni del cabillo et que los faga el arçobispo. E quando los fiziere, que juren que guarden el sennorío et los derechos del rey en todas cosas et los del arçobispo et del cabillo et otrossí los del conceio, et que fagan so officio lealmente et sin uanderia. Et los dos legos que usem so

[139] Otro de los casos famosos entre los que han visto editadas sus fuentes medievales es el monasterio de San Clodio do Ribeiro: Lucas Álvarez - Lucas Domínguez 1996a.

[140] Ares Legaspi 2018a.

[141] Bouza Álvarez 1960, p. 246 s.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

> officio que notario deue facer en todas cosas et sennaladamientre en las cosas que fueren de justicia de sangre, porque los clérigos non pueden hy seer[142].

Este extracto pertenece a una sentencia dictada por Alfonso X en 1261 en Sevilla en la que, como vemos, se establecía – entre otros – que los dos tipos de escribanías del número que existían en Santiago debían de contar con dos tipos diferentes de notarios: las del concejo con profesionales legos y las de la catedral con clérigos; y que, además, no se podían entrometer unos en el ámbito de trabajo de los otros. De esta forma, quedaba delimitada la esfera de actuación de los posibles notarios apostólicos que ejercieran en las instituciones urbanas compostelanas, estando restringida a los organismos eclesiásticos. Esto tuvo una traducción práctica muy evidente: la configuración del personal que integró dichas oficinas. Si nos fijamos en los individuos que trabajaron en las dos del concejo, comprobamos que, a excepción de Jácome González, notario apostólico de tierra de Tabeirós y Ribadulla y excusador del titular, Juan Siso, ningún otro apostólico ejerció en las escribanías del concejo. Solamente aquellos de nominación real o arzobispal tuvieron acceso a estos puestos.

Sin embargo, la realidad cambia radicalmente en las notarías del cabildo. En ellas el número de profesionales de la pluma creados por el rey desciende, predominando, por lo tanto, los nombrados por el arzobispo y los apostólicos. En efecto, aquellos que en sus intitulaciones mencionan la nominación real poseen más de un título, puesto que son también apostólicos y/o arzobispales[143]. Este hecho nos saca de toda duda: para ejercer en el mundo eclesiástico el notario había de haber sido nombrado por al menos una autoridad eclesiástica (papa o arzobispo/obispo) y, consecuentemente, contar con las competencias necesarias para expedir documentos relativos a este ámbito jurisdiccional. En este caso, encontramos a notarios apostólicos tanto ostentando la titularidad de la oficina (Álvaro de Casteenda en el siglo XV o Pedro Lorenzo de Ben en el XVI) como actuando como excusadores, los cuales con no poca frecuencia se

[142] López Ferreiro 1975, p. 265.

[143] Para la nómina de los conocidos hasta el momento que trabajaron en las notarías del cabildo entre 1400 y 1550 v. Anexo 2 de Ares Legaspi 2019a.

formaban al servicio de los primeros y, tras ello, podían sustituirlos al frente de la notaría[144]. De esta manera, estos profesionales estaban facultados para intervenir en cualquier tipo de documentación emitida por el cabildo catedralicio llevando para ello los instrumentos de redacción de documentos a los que aludimos con anterioridad (libros de notas, de protocolos, registros, etc.)[145].

El otro gran ámbito de actuación de los notarios apostólicos en la urbe compostelana fue el de los escritorios arzobispales, es decir, las escribanías que proveía de forma directa el prelado y mediante las cuales gestionaba burocráticamente la administración de sus territorios y señoríos. El organigrama de estas oficinas se caracterizó por su estructura piramidal por lo que en la cúspide se ubicaba la cancillería arzobispal y su secretaría; mientras que en un punto intermedio, y haciendo las veces del prelado cuando este estaba ausente o la sede se encontraba vaca, la audiencia del provisor[146]. A esta última se sumaban otros despachos similares, aunque con otro tipo de atribuciones, como las audiencias judiciales del arzobispo, la del asistente o la del juez de la Quintana[147]. Por último, y orientadas al control de las zonas alejadas de la ciudad compostelana, aparecen las escribanías de los arcedianos y arciprestes (estas ya estudiadas más arriba), de las cuales las fuentes documentales que hoy conservamos son más escasas.

Al igual que ocurría con las dos del número del cabildo catedralicio, todas estas eran proveídas por el prelado y muy raras veces los notarios que trabajaban en ellas no poseían ni el título de apostólico ni de arzobispal. Si empezamos por la parte alta de la pirámide, encontramos la cancillería con un notario titular que solía ser también el secretario del arzobispo. De muchos de estos secretarios solamente conservamos su firma en los

[144] *Ibid.*, cap. III, *Centros de escritura en Santiago de Compostela y su tierra*.

[145] Ya que no es objeto de esta investigación el análisis en profundidad de la tipología documental expedida por un organismo de la complejidad de la catedral compostelana, remitimos para su consulta a: Vázquez Bertomeu 1996.

[146] Vázquez Bertomeu 1998.

[147] La situación en cuanto al número y tipo de despachos judiciales parece hacerse más compleja a partir del siglo XVI. Para una aproximación a la estructura judicial del arzobispado, sobre todo en lo referente a la realidad en la ciudad de Santiago: López Díaz 1994; López Díaz 1997.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

documentos o bien referencias a su actividad a través de copias insertas en otros diplomas, por lo que se antoja imposible saber cuál era el tipo de título de notario del que gozaban. No obstante, en casos como el del bachiller Alfonso Sánchez de Ávila o el de Fernando de la Torre, gracias a sus intitulaciones, comprobamos que el primero era «notario público por la autoridad apostolical e secretario» del arzobispo Rodrigo de Luna[148] y el segundo «notario público jurado por las avtoridades apostólica e real e secretario» de Alonso II de Fonseca[149]. Mientras tanto, para la primera mitad del siglo XVI, contamos con los ejemplos de Juan de Cañizares, «arçediano de Cornado en la santa iglesia de Santiago, canónigo en la de Salamanca, escripuano e notario público por las avtoridades apostólica e real e secretario del reverendísimo señor don Alonso de Fonseca, arçobispo de Santiago»[150] o de Juan de Valdés, «notario público apostólico y secretario de la buena memoria del cardenal arçobispo de Santiago mi señor», el prelado Gaspar Ávalos[151].

Estos individuos intervinieron en una gran cantidad de documentos, los cuales, en función de su contenido (títulos de beneficios, concesión de fueros, mandatos…), presentan también diferentes caracteres materiales[152]. Ahora bien, lo más relevante en cuanto a la figura del notario era la variación de su suscripción conforme al resto de transformaciones del diploma. Ya que su suscripción presentaba una lengua u otra (latín o romance) o bien un modelo gráfico u otro, posponemos el análisis de esta cuestión para el siguiente apartado de esta investigación.

La otra oficina que jugó un papel imprescindible en el buen gobierno y desarrollo del arzobispado fue la del provisor de Santiago. Como ya hemos dicho, este actuaba como sustituto del prelado cuando este no estaba en la diócesis o no existía arzobispo, por lo que muchas de las tipologías documentales (junto con los elementos materiales de las mismas) expedidas

[148] ARG, P. 796. Documento de 1451.

[149] Simancas, Archivo General de Simancas, Real Chancillería de Valladolid, *Pleitos civiles*, Pérez Alonso (F), Caja 35, nº 1. Diploma de 1490.

[150] AHUS, *AM*, Libro de actas del concejo 2, f. 167*r*. Documento de 1509.

[151] AHUS, *AM*, Libro de actas del concejo 4, f. 110*v*. Diploma de 1545.

[152] Para una aproximación a la relación entre contenido, tipología documental y componentes materiales del diploma: Ares Legaspi 2019a, p. 388 s.

en esta escribanía eran similares a las emitidas en la cancillería. En este sentido, las funciones e intervenciones de los notarios eran también idénticas entre los profesionales de la pluma de ambos despachos. Algunos de los apostólicos que trabajaron en el siglo XV fueron Gundisalvus Iohanes Manso, Juan Álvarez, Alfonso Fariña o Alfonso López Galos, mientras que en el XVI Alonso Pérez, Martín Galos o el excusador de estos últimos, Baltasar Galos. Notarios que, por otra parte, pudieron proceder del entorno más próximo de los prelados, ya que algunos de ellos tendieron a colocar en los puestos más elevados de la organización administrativa del arzobispado a figuras cercanas[153].

Por el contrario, continuando la dualidad que hemos visto en el ámbito de las notarías del número, también las escribanías de los organismos judiciales presentan una distinción semejante. Si en la del provisor el número de notarios apostólicos es alto, en la del asistente, «pieza clave del cuadro institucional de los arzobispos compostelanos en lo temporal [el cual] integraba el escalón (o instancia) superior en la jerarquía de sus tribunales laicos»[154], solo contamos con la intervención de un apostólico para todo el período analizado: Pedro Manzanas, «escripuano e notario público por las abtoridades apostólica e real e de avdiençia del dicho señor asystente»[155].

En lo relativo a las oficinas de los arcedianos, las encaminadas al control de las circunscripciones rurales de la diócesis, estas también muestran una cierta presencia del notariado apostólico. De hecho, en esta organización piramidal que poseyeron las escribanías arzobispales desde el punto de vista burocrático[156], se puede afirmar que las notarías de los arcedianos continuaron con el proceso de mimetismo entre estas y la cancillería del prelado. En las de los arcedianos, asentadas por lo que se percibe a través de la documentación en la ciudad de Santiago, los usos documentales eran los mismos y tipologías como las concesiones de beneficios presen-

[153] Vázquez Bertomeu 2000.

[154] López Díaz 1997, p. 234.

[155] AHDS, *Fondo General*, San Martín, Informaciones, 1229, s.f. Documento sin fecha, pero no anterior a 1518.

[156] Estructura que se ve complementada por la fuerte 'territorialización' o 'descentralización' de otras notarías como las de los arciprestazgos o de las villas. Ares Legaspi 2019b, p. 610.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

tan las mismas características diplomáticas y materiales que las emitidas por la cancillería arzobispal. No obstante, en algunas de ellas se observan transformaciones en ciertos elementos del diploma como la variación de la fórmula que daba inicio al documento al sustituir la intitulación de la autoridad otorgante del beneficio por la notificación, pero respetando el uso del latín, de modelos gráficos internacionales o la validación a través del sello de cera pendiente[157].

Desde la óptica del notariado, los documentos que conservamos de estas oficinas son validados por profesionales de creación papal, pero nada dicen en sus suscripciones sobre su pertenencia o no a la escribanía. Esta es una de las principales incertidumbres que los investigadores deben despejar, ya que, por los testimonios que poseemos hoy, parece que en estas escribanías los notarios apostólicos que trabajaron fueron aquellos que más arriba habíamos visto que no se vinculaban a una institución concreta. Las suscripciones de estos notarios no muestran diferencia alguna con el resto de los apostólicos; aunque sí podemos distinguir una diferencia entre los individuos que validaron los documentos en Santiago y quienes lo hicieron en algún lugar de la diócesis. Esta desigualdad se percibe en la escritura de las manos tanto de estos notarios como en la de sus escribientes, en las cuales, entre las de aquellos que ejercieron en el mundo rural, observamos que el dominio de la pluma era menor y el modelo gráfico empleado era distinto al del utilizado por los notarios apostólicos que suscribían diplomas expedidos en la ciudad compostelana. Es decir, es en la práctica escrita de cada uno de estos individuos – debido a diversos factores que más adelante trataremos – donde se aprecian las divergencias entre el nada homogéneo grupo del notariado apostólico.

Finalmente, el último ámbito de actuación donde ejercieron los notarios apostólicos fue al servicio no de organismos, sino de figuras concretas comisionadas por el pontífice para, principalmente, intervenir como jueces en conflictos y procesos entre partes que se desarrollaban dentro de los

[157] Cuestiones como esta, el funcionamiento de las escribanías de los arcedianos o sus integrantes están todavía por estudiar; por lo que un análisis más detenido de ellas nos podría ayudar a comprender cómo se reprodujeron los usos documentales en estas oficinas o cómo se gestionaron estos territorios alejados de la sede arzobispal a través del recurso a la escritura.

límites de la diócesis compostelana. Estos delegados por el papa solían, por lo tanto, intitularse como jueces apostólicos (ejecutores), recayendo normalmente esta responsabilidad sobre abades y priores de algún monasterio del arzobispado[158]. El número de diplomas originales emitidos por estos jueces que hemos manejado en esta investigación es muy bajo, puesto que no llega al medio centenar de ejemplares, pero la información que se puede extraer de ellos en términos de notariado es muy esclarecedora. En todos ellos la validación es realizada por notarios apostólicos, pudiendo tratarse de los no circunscritos a ningún territorio o bien de los del número del cabildo compostelano cuando el documento se expide en la ciudad; aunque en este último caso omiten su condición de titulares de las oficinas capitulares[159].

Como hemos visto hasta el momento, las competencias y lugares donde trabajaron los notarios apostólicos en los siglos XV y XVI fueron múltiples, tanto desde el punto de vista de los límites geográficos en los que se movieron como en el tipo de oficinas en las que sirvieron. No obstante, es al descender a la práctica documental de cada uno de ellos cuando podemos constatar la existencia y funcionamiento de variables (el uso de la lengua, de la escritura, de los signos, etc.) de las que poco conocemos a través de los títulos de nombramiento o del marco legislativo. Casuísticas que se pueden desviar de la norma, pero en las que, aun así, podemos trazar ciertas tendencias que nos permiten estudiar con cierta fiabilidad elementos de su práctica profesional.

El signo notarial

Para el estudio de la práctica escrita de los notarios apostólicos de la diócesis compostelana hemos recurrido principalmente al análisis de la *completio*, puesto que en muchas ocasiones estas son las únicas huellas directas que quedan en el documento de la intervención de estos profesionales. En el mejor de los casos, sin embargo, el diploma podía ser autógrafo,

[158] Rodríguez González 1965.

[159] Algunos de ellos fueron: Álvaro de Casteenda en la segunda mitad del Cuatrocientos y Pedro Lorenzo de Ben y Alonso Rodríguez de Saavedra en la primera del Quinientos.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

es decir, puesto por escrito por el notario que lo suscribía, por lo que el volumen de información sobre el dominio de la pluma y la lengua por pare de este individuo aumenta considerablemente.

Si partimos de la *completio* notarial, el primer elemento en el que debemos detenernos es el signo que la conforma. Este era uno de los componentes imprescindibles para la correcta validación del diploma, cuyo uso, ya desde los primeros momentos de adopción del derecho romano, había quedado reglado en la legislación alfonsí: Espéculo (4, 12, 35)[160]. En los títulos que aquí analizamos se recogía la fuerza legal que implicaba tal práctica: «y a las escripturas que fueren sinadas de vuestra mano con vn sino tal como este (*SIGNO*) les den entera fee y crédito enteramente, en juicio y fuera dél, como a escrituras públicas e avténticas hechas por verdadero y avténtico notario y tavalyón apostólico»[161].

Uno de los aspectos más relevantes de estos títulos, en lo que a signos notariales se refiere, es el esbozo de la forma que estos debían tener, el cual se realiza en dos de los cinco nombramientos aquí estudiados. Se trata de las dos nominaciones llevadas a cabo en 1531, las de Rodrigo Fernández Dazevedo y Juan López. En sus títulos, al hilo de la redacción y en medio del texto, se inserta el dibujo del signo que, como vemos en ambos documentos, son muy similares (Fig. 1 y 2). Los dos presentan como rasgos básicos, a la vez que comunes, una columna estrecha y alargada que sostiene una cartela con asas y que se corona por las llaves en sotuer que parten de las asas superiores. Ahora bien, mientras que en el de Rodrigo Fernández Dazevedo (Fig. 1) la columna no se asienta sobre ningún otro elemento, en la cartela se inserta la cruz de San Andrés y se corona también por una cruz; el de Juan López (Fig. 2) tiene dos pies en la columna, la cartela es en losange y el dibujo interior geométrico, no posee cruz en la parte superior y el diseño de las llaves es mucho más sencillo[162].

[160] Ostos Salcedo 2012, p. 524.

[161] AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 446*r*. Documento 4 del apéndice documental de este trabajo.

[162] El vocabulario que empleamos en la descripción de estos signos ha sido extraído de: Marsilla de Pascual 1994-1995, pp. 237-253. En esta parte de su trabajo, el autor traza una reseña de veintiún signos en los que, además de la imagen, se aporta una descripción de sus componentes, sus medidas o la localización archivística de todos ellos.

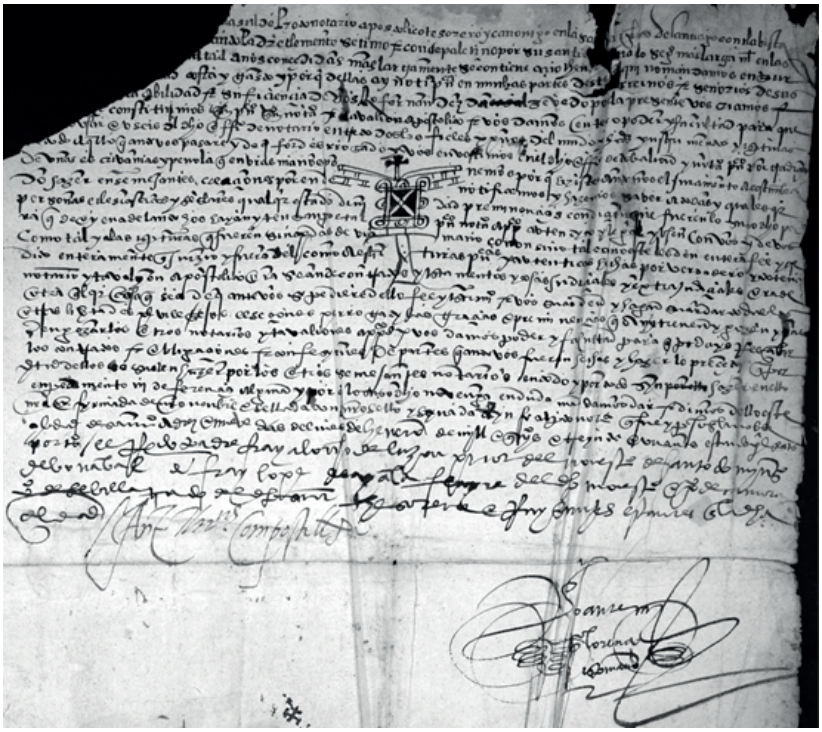


Fig. 1. AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 446*r*.

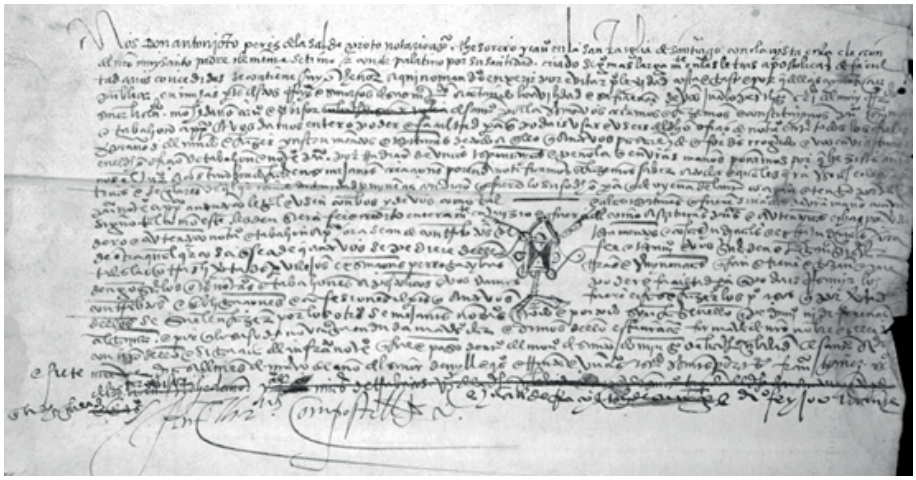


Fig. 2. AHUS, *Protocolos notariales*, S-189, f. 444*v*.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Columna y/o peana, cartela, llaves en sotuer y cruz fueron los componentes más definitorios de estos signos, junto con su ubicación a la izquierda de la suscripción, los cuales los hacía fácilmente identificables. A semejanza de lo que ocurrió en otras diócesis hispanas, por lo poco que se ha estudiado hasta ahora de este notariado, todo indica que estos trazos fundamentales estuvieron presentes en los signos desde los testimonios que conservamos del siglo XIV[163]. Mientras que en zonas como en Murcia, donde las llaves en sotuer se empiezan a utilizar no antes de 1405 y caen en desuso en la segunda mitad del siglo XVI[164], entre los notarios apostólicos de Lugo, Santiago o Tui estas ya figuran en la segunda mitad del Trescientos y primeros años del Cuatrocientos y mantienen su regularidad más allá de mediados del Quinientos. Sin embargo, al igual que acontecía con los notarios reales, las variaciones en los signos de los apostólicos han de ser consideras como particularidades personales de su autor[165]. Es por ello que, sobre la base de los elementos que acabamos de enumerar se añadieron otros muchos que hacen del signo una marca parlante propia e individual de cada escribano. De esta forma, las transformaciones más habituales fueron las que se produjeron en:

a) Las peanas. Estas podían modificar el número de peldaños y su diseño[166]; y las columnas que sostenían la parte central del signo, las cuales a veces adquirían una forma piramidal, otras presentaban un anillo circular, o incluso podían desaparecer, asentándose directamente la cartela sobre la peana. Por otro lado, esta parte es de especial relevancia para el estudio paleográfico de la práctica de los escribanos apostólicos, ya que desde un inicio suele consignarse – aunque no siempre – de forma autógrafa el nombre y apellido del notario al que pertenece el signo y su título. En ellas podemos apreciar incluso las innovaciones gráficas como la adopción de la humanística cuando estas ni siguiera figuraban en la escritura del texto del diploma[167].

[163] García Muñoz 2001.

[164] Marsilla de Pascual 1994-1995, p. 255.

[165] Ostos Salcedo 2007, p. 33.

[166] Según Carlos Sáez y Amelia García, este tipo de representaciones podía tener su precedente en algunos de los signos utilizados por la nobleza en el siglo XII: Sáez - García Medina 2004, p. 217.

[167] Este fue el caso de Gonzalo Pérez de Bravos, notario apostólico y excusador de

Sin embargo, sí existió un fenómeno de naturaleza diacrónica que afectó a las peanas de los signos apostólicos: la aparición de las leyendas o lemas. La más antigua que hemos datado en Santiago de Compostela se remonta a 1492 y corresponde al notario Fernando de la Torre, que, como vimos más arriba, había sido también secretario del arzobispo Alonso II de Fonseca en los últimos años del siglo XV[168]. El texto de esta leyenda (*et in eternum veritas*) refleja dos características que fueron comunes a todas ellas desde su aparición: el uso del latín y la referencia a motivos morales y religiosos[169].

b) Las cartelas. Estas variaban en una amplia gama, desde las cuadradas que contenían cruces (la de San Andrés, la cruz griega…) hasta las que poseían dibujos (formas geométricas, flor de margarita[170], conchas de peregrinos[171], etc.), las tetrapétalas[172] o las que entrelazaban emblemas cruciformes.

Alonso Vázquez de Lemos, notario de la tierra de Lanzada y de los cotos del monasterio de Santa María de Armenteira por la iglesia de Santiago, el cual, aunque pone por escrito *manu propria* un documento en romance con una gótica híbrida, en la peana de su signo recoge la inscripción *G:P:D:BNAPo* (Gonzalo Pérez de Bravos, notario apostólico) con unas capitales epigráficas un tanto rudimentarias. AHN, *Clero secular-regular*, Car. 1780, nº 11. Diploma de 1500.

[168] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 332. Documento de la cancillería arzobispal de 1492.

[169] Cronología similar es la que se aprecia en otras áreas como la hispalense: Del Camino Martínez - Congosto Martín 2001, p. 13, nt. 15. Ejemplifican esta realidad en Santiago otras leyendas como las de Juan Nieto (*semper veritas in ore meo*, 1509), Diego Sanjurjo (*signum in bono fac mecum domine*, 1518) o algún notario que no consigna su nombre (*iustus ut palma, florebit sicut cedrus*, 1518).

[170] Signo de Alffonsus Iohannis de Calo en un documento de 1441. AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 288.

[171] Signo de Diego García Mouro en un diploma de 1441. AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 286.

[172] Fue muy habitual que la adición de pétalos a las cartelas fuese empleada para recoger en ellos el nombre del notario al que pertenecía el signo, en vez de hacerlo en la peana. Rodericus Garsie, por ejemplo, escribe su nombre y apellido a través de seis pétalos y la cartela, al dividirlos en sílabas: Ro-de-ri-cus-Ga-r (en la cartela)-sie. A Coruña, Archivo de la Real Academia Galega, *Depósito 4*, Subsección P, Caja 3, f. 1*r*. Diploma de 1401.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

c) Las llaves en sotuer. Son el integrante del signo que menos cambia en su composición, limitándose las transformaciones básicamente a su diseño. Varía, por tanto, su inclinación, su longitud, si parte de la cartela o la atraviesan por detrás (y en este caso si el extremo es simple o con formas geométricas como rombos), si el cuerpo de cada llave consta de una o dos líneas paralelas o si se marcan o no los dientes de la llave.
d) Otros modelos y componentes ornamentales. Más allá de los elementos vistos hasta ahora, hay signos que presentan planteamientos iconográficos distintos. Uno de ellos fue el de Fernando Rodríguez, quien elimina la cartela de su signo y la sustituye por una *f* que se ejecuta imitando el *ductus* de una gótica textual[173]. También Gil Belón suprime la cartela cuadrada habitual entre los apostólicos, pero esta vez mantiene la cruz en el medio inserta en un círculo al cual rodea otro en el que se recogen las palabras *ihs xpi*[174]. En otros casos lo que se hace es trazar el signo con tintas rojas y doradas y añadir motivos florales a la composición para reflejar la suntuosidad de documentos como las profesiones religiosas del monasterio de San Martín Pinario[175].

El último aspecto que cabe señalar en el estudio de los signos es su transformación según la nominación del notario que prevalezca a la hora de suscribir, cuando este gozaba de más de una. En no pocas ocasiones, como ya avanzamos más arriba, existen ejemplos como los de Ruy García, a comienzos del siglo XV, o de Juan Nieto, en los primeros años del XVI, en los que se observa cómo el notario utiliza dos signos distintos en función del ámbito de actuación. Se trata de variaciones como la añadidura de la peana, las llaves en sotuer o la cruz que corona el signo cuando suscribe como notario apostólico, pero mantiene la misma cartela que cuando suscribe como notario público eclesiástico o real, por lo que es fácil identificar la procedencia común de ambas figuras. Este es un fenómeno que Marsilla de Pascual también ha constatado en el contexto murciano en el siglo XV, pero que vincula a una cuestión de carácter diacrónico, a la evo-

[173] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 305. Documento de 1467.

[174] AHN, *Clero secular-regular*, Car. 557, nº 10. Diploma de 1496.

[175] AHDS, *Fondo General*, San Martín, Libro de profesiones de fe, 58, f. 12. Documento de 1518. Ares Legaspi, en prensa.

lución del notariado en el tiempo: «fenómeno este que refuerza, en cierta manera, la tesis que se vislumbró al comienzo del trabajo, sobre aparición del notariado apostólico en la Sede de Cartagena hacia principios del XV, y su posterior organización y funcionalidad específicas hacia 1455»[176]. Para el autor, por lo tanto, la utilización de todos los componentes del signo apostólico se debe a la consolidación a mediados del Cuatrocientos de este grupo de profesionales de la pluma.

Visión distinta a esta es la que sostiene Vázquez Bertomeu para el caso compostelano. Esta investigadora verifica también esta doble realidad en los signos notariales, al aparecer en unas ocasiones las llaves en sotuer, mientras que en otras están ausentes. Sin embargo, la autora apunta a una motivación relacionada con el tipo de creación del notario apostólico:

> quizás en este elemento se halle la pista que pueda aclarar esta cuestión, pues unos podrían haber sido nombrados a raíz de una concesión pontificia personal (generalmente delegada) y otros por una licencia papal de carácter general (títulos, pues, concedidos por un legado u obispo dentro de un grupo más amplio)[177].

En nuestra opinión, antes que de una razón cronológica o de la posible forma de otorgar el título, hay que hablar del ámbito de actuación del notario apostólico, del tipo de documento que está validando y, en definitiva, de la nominación que predomina entre todas las que posee el notario. Es decir, lo que se aprecia – con matices – es cómo el signo se adecúa a la intervención del individuo en tanto que como escribano real, arzobispal y/o apostólico podía ejercer en distintos ámbitos, ya que – recordemos – esta *auctoritas* múltiple no era más que el mecanismo para poder trabajar en varios espacios. De esta forma, a través de la casuística compostelana comprobamos que los notarios apostólicos utilizan los signos carentes de peanas y llaves en sotuer cuando otorgan testamentos de particulares dentro del mundo del derecho privado (caso del notario Ruy García en 1416[178]), cuando alguno de ellos ejerce en las oficinas de

[176] Marsilla de Pascual 1994-1995, pp. 255 y 256.
[177] Vázquez Bertomeu 2001, p. 22.
[178] AHN, *Clero secular-regular*, Car. 525, nº 6.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

los arciprestazgos (Jácome González, notario de Tabeirós y Ribadulla en los años centrales del siglo XV[179]) o cuando se realizan traslados de diplomas (Ruy de Pereira, 1467[180], Juan Nieto, 1511[181]), o bien refacciones documentales[182]. Consecuentemente, este hecho hizo que en estos casos, aun intitulándose apostólicos, sus signos se ubicasen en el centro de la suscripción o hacia la derecha, de la misma manera que acontecía entre los notarios reales y arzobispales. No obstante, debemos advertir que esta hipótesis debe ser tomada como una tendencia más que como un hecho inequívoco o constante; puesto que también en otros documentos copiados en protocolos notariales (Juan Nieto, 1509[183]) o en originales emitidos en la audiencia del provisor de Santiago (García Lorenzo de Porra, 1486[184]) encontramos notarios que, aun poseyendo varios nombramientos – entre ellos el de apostólico –, optan por trazar signos sin peanas ni llaves en sotuer[185].

Finalmente, existe una última casuística de notario apostólico y signo, la del único imperial que hemos obtenido en las fuentes compostelanas: Juan Alfonso de Madride, «canónigo de Santiago, público notario por las auctoridades apostólica e imperial»[186]. Este ejerció a mediados del siglo

[179] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 306. Documento de 1467.

[180] ACSC, *Libro de foros de los monasterios de San Martín y San Paio*, IG 425, f. 25*r*. Copia de 1467 de un original de ese mismo año.

[181] ACSC, *Tumbo F*, CF 27, f. 18*r*.

[182] Reexpedición de un documento del provisor arzobispal de 1487 realizada por Alfonso López Galos en fecha desconocida (ca. última década del siglo XV o primera del XVI). AHUS, Fondo Universitario, Bienes, P. 324.

[183] AHUS, *Protocolos notariales*, S-7, f. 112*v*.

[184] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 320.

[185] Somos conscientes de las limitaciones e incertidumbres que ofrece la hipótesis que acabamos de exponer. Aun así, creemos que puede ser el hilo inicial del que tirar para dar respuesta al uso – no quepa la menor duda que nunca azaroso o indiscriminado – por parte de los notarios apostólicos de signos que carecen de algunos de sus componentes básicos, o bien la utilización de los primeros a la par que estos últimos. Futuras investigaciones, por lo tanto, en este campo pueden dar sus frutos y arrojar luz en torno a una práctica que parece que se extendió a lo largo de los siglos y que refleja la complejidad del notariado apostólico en esta época.

[186] Para suscripciones y asientos elaborados de su propia mano: ACSC, *Libro de posesiones, anexiones y sincuras del cabildo catedralicio de Santiago*, CF 35, ff. 42*v*-52*v*.

XV en el entorno capitular, escriturando – entre otros – traslados en el *Libro de posesiones, anexiones y sincuras* del cabildo catedralicio o validando copias documentales sueltas[187], en los cuales comprobamos que su signo se localiza a la izquierda de la suscripción, pero se reduce a una cartela con una cruz griega en el centro, de la que de cada esquina parten cuatro líneas trazadas en diagonal[188].

Lengua y modelos gráficos

El otro aspecto que nos hemos propuesto estudiar en este apartado dedicado a la praxis de los notarios apostólicos es el de los modelos gráficos que estos emplearon. En este sentido, la característica que más sobresale de este grupo de profesionales en términos gráficos es la relación establecida entre el plurilingüismo y el *multigrafismo* que muestran algunos de ellos, y que ya ha sido atestiguada para otros territorios de la Península Ibérica, tanto de la Corona aragonesa[189] como de la castellana[190]. Es decir, el uso discriminado de un tipo de escritura en función de la lengua que se utiliza en el texto del diploma. Un vínculo entre factores gráficos y extragráficos que no debemos pensar que fue representativo de todos los escribanos apostólicos, sino que se perciben distintos grados de este fenómeno según la casuística concreta de cada profesional. El nivel de conocimiento de la lengua latina, junto con la formación académica y gráfica, de cada uno de ellos explica por qué algunos apostólicos son capaces de manejar más de un tipo de escritura – y lo que es igual de relevante, cuáles –, mientras que

[187] ACSC, *Documentos sueltos*, S1/26-1. Documento de 1467.

[188] Según Vázquez Bertomeu, este canónigo había permanecido durante un tiempo en Italia, donde, además, «sin duda, recibió el título». Vázquez Bertomeu 2001, p. 23. Esta autora no identifica las fuentes de las que extrae esta conclusión, por lo que debemos recurrir al trabajo de Bono Huerta para encontrar información de este tipo, quien asegura que estos notarios solían ser clérigos españoles y no descarta que estos «que en alguna manera trabajaran en curias episcopales extranjeras (caso entonces no infrecuente)». Bono Huerta 1982, p. 205.

[189] Colom Sevillano 1970.

[190] Del Camino Martínez 1999; Del Camino Martínez 2008; Del Camino Martínez - Congosto Martín 2001; Vigil Montes 2013.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

otros solo dominan o un idioma o un modelo gráfico. Empecemos, antes de nada, por analizar quiénes fueron estos profesionales de la pluma más competentes.

En un estudio reciente sobre el fenómeno del plurilingüismo entre los notarios de la diócesis compostelana, hemos comprobado que de los veintiséis profesionales que emplean varias lenguas en la documentación de la diócesis de Santiago desde 1400 a 1550, veintiuno conocen tanto el latín como el romance, sea el gallego o el castellano, o incluso los tres: Álvaro de Casteenda o Iohán García[191]. Ahora bien, lo que más nos interesa subrayar para los fines de esta investigación es que de todos los que dominan el latín, dieciocho ostentan como mínimo el título de apostólico, siendo los otros tres uno de nominación real, otro arzobispal y el último el secretario del cabildo catedralicio en 1550, Francisco del Rego, que era racionero y no descartamos que también fuese notario aunque en ningún momento se intitule como tal. En otras palabras, a excepción del escribano real, Jácome Yáñez de Figueyra, el resto de individuos se vinculan a la esfera eclesiástica, siendo la mayoría clérigos de la diócesis compostelana. Y, además, entre la nómina de cargos que ocuparon algunos de ellos encontramos: secretarios arzobispales, oficiales de la escribanía de distintos provisores, notarios al servicio de arcedianos, titulares de las notarías del número del cabildo catedralicio, otros que trabajaron para entidades religiosas como cofradías y monasterios y, por último, aquellos circunscritos a toda la diócesis que, principalmente, desempeñaron sus tareas en el mundo rural.

Dicho lo cual, cabe preguntarse, entonces, qué significan todos estos datos de carácter socio-profesional y qué relación guardan con la lengua y escritura que usaron. Primeramente, se demuestra que aquellos individuos que conocían y dominaban el latín eran figuras que, de una u otra manera, se encontraban en la órbita de la iglesia, y esencialmente como clérigos o miembros de la estructura organizativa. Por otra parte, la consecuencia

[191] Ares Legaspi 2019a, Anexo 5, *Notarios plurilingües de Santiago de Compostela (1400-1550)*, p. 756. En esta tabla se recogen todos los notarios que dominan más de una lengua en esas fechas, el arco cronológico en que actuaron, su tipo de nombramiento según su *auctoritas* y qué idiomas utilizaban.

más directa sobre la cultura gráfica era que este *status* les habría permitido acceder a una educación distinta a la del resto de profesionales de la pluma, en la cual el latín suponía una materia más del plan de estudios. Si, como ya hemos apuntado más arriba, la existencia de diversas vías para la educación de los integrantes del clero (la escuela catedralicia, la asistencia a las aulas salmantinas o la formación y trabajo en curias episcopales extranjeras, o incluso en la papal) aseguraban un bagaje cultural y gráfico amplio, las fuentes escritas que conservamos para la época no hacen más que confirmar esta realidad.

Por un lado, a través de las actas capitulares de la catedral compostelana somos conocedores de diferentes casos de canónigos que recibían licencias para poder estudiar en Salamanca. A Gaspar de Anaya, por ejemplo, le es concedido un permiso en 1510 por parte del cabildo catedralicio de Santiago, y tras la petición realizada por el interesado, «para que se pueda yr y vaya a estudiar al estudio de Salamanca y, estudiando y residiendo en el dicho estudio, le mandaron contar al tenor de las constituçiones»[192]. Por otro lado, existen múltiples testimonios de notarios reales que, teniendo que cotejar originales en latín con la copia que se pretendía realizar de los mismos, recurrían a oficiales apostólicos para tal labor, mientras que ellos se encargaban de la compulsa del texto vernáculo. Uno de estos casos fue el de Juan da Leira, escribano real que ejerció en el Hospital Real en el siglo XVI, el cual, al trasladar en el tumbo de la institución un documento en latín de Alejandro VI por el que se permitía a los Reyes Católicos construir el Hospital Real y crear la Cofradía del Apóstol Santiago[193], recoge el siguiente comentario: «los dichos notarios latinos [los apostólicos Juan de Cobas y Francisco Vázquez] concordaron y colaçionaron lo que estaba escripto en latín en el dicho patronazgo y por mí fue colaçionado lo que estaba escripto en lengoa castellana»[194].

Como se aprecia a través de estas aserciones, los notarios apostólicos eran los principales dominadores del latín, por lo que, si a ello sumamos

[192] ACSC, *Actas capitulares*, Libro 4, IG 478, f. 222*r*.

[193] García Guerra 1983, p. 37.

[194] Santiago de Compostela, Biblioteca del Museo do Pobo Galego, Tumbo del Hospital Real, f. 132*r*. Para un estudio paleográfico y codicológico de esta fuente: Ares Legaspi 2016.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

su labor al servicio de las oficinas de los diferentes organismos eclesiásticos, aquellas más susceptibles de emitir documentación en esta lengua (normalmente asociada a diplomas de mayor solemnidad o a las copias de los expedidos por el pontífice)[195], es fácil comprender que fue en estos entornos donde se produjeron con mayor frecuencia las situaciones de plurilingüismo-*multigrafismo*. Es por ello que, analizada hasta aquí la primera mitad de la ecuación, el plurilingüismo, pasamos a continuación al estudio de la segunda, el *multigrafismo*.

Este concepto es definido por Petrucci como la utilización contrapuesta de dos o más tipos de escrituras, las cuales son independientes entre sí y diferentes en su forma y ámbito de uso[196]. En el marco temporal de esta investigación, estas escrituras fueron las góticas de origen castellano cuando se empleaba el romance (ya fuesen las góticas cursivas o las híbridas, principalmente) y las de procedencia foránea para el latín (la mixta francesa y la humanística). En general, la elección del modelo se debió, como acabamos de ver, a la lengua del texto y, con ello, a la tipología documental; mientras que, en el caso concreto de las escrituras extranjeras, la razón que explica la aparición de una u otra se relaciona directamente con la figura del notario apostólico.

En los documentos en lengua vernácula, fueron las híbridas y semihíbridas de la tradición castellana para los diplomas de mayor relevancia (mercedes, concesiones a nobles, sentencias…) y las cursivas cortesana, procesada y procesal para los de menor solemnidad (mandatos, por ejemplo) o los contratos notariales, las que ocuparon el panorama gráfico del siglo XV y de la primera mitad del XVI[197]. En este punto, la práctica de

[195] En el contexto gallego, al igual que en otras muchas zonas, fue en la iglesia donde el latín perduró durante la etapa medieval y moderna: Monteagudo Romero 1985.

[196] Petrucci 2005, p. 54: «In una società che può essere definita monografica, cioè in possesso di un unico sistema di scrittura alfabetica, si verifica nel tempo una contrapposizione fra due (o anche più) tipologie grafiche diverse per forme e ambito di uso, fra loro indipendenti».

[197] Existe, no obstante, una gran cantidad de matices que hacen mucho más complejo el fenómeno del *multigrafismo* en esta época, como el desarrollo de una *pseudocursiva* que puede ser identificada con una realización determinada de la cortesana o como la adopción, para la escrituración de algunos documentos arzobispales solemnes, del cas-

los notarios apostólicos en Santiago no ofrece ninguna particularidad respecto a la del resto de escribanos, puesto que, como han demostrado otros autores, estas góticas fueron las más habituales entre los profesionales de la pluma[198]. Es, por lo tanto, en el dominio de los modelos gráficos extranjeros donde radica la trascendencia de los apostólicos desde el punto de vista de los tipos de escritura, ya que, en la mayor parte de las ocasiones, estos solían ser los únicos capaces de emplear la mixta francesa y la humanística. Ahora bien, no todos ellos demuestran conocer estos modelos, sino que solo entre las manos de aquellos que trabajaron en unas oficinas concretas o que pudieron haber recibido una instrucción determinada, encontramos las citadas tipologías internacionales.

Uno de los principales ámbitos donde se utilizaron la mixta francesa y la humanística fue el de las notarías del número del cabildo. Originada en suelo francés[199], la introducción de la mixta en Castilla estuvo vinculada a la actuación de los notarios apostólicos desde el siglo XIV en el entorno de las catedrales[200]. En el caso de la institución compostelana, este modelo gráfico tuvo un gran recorrido histórico, datándose sus primeros testimonios en el último tercio del siglo XIV, abarcando todo el XV y perdurando todavía en la primera mitad del XVI. Bajo la pluma de los notarios apostólicos y del número Ruy García y Gómez García en la primera parte del Cuatrocientos y de Álvaro de Casteenda en la segunda, la mixta francesa vive su período de apogeo en Santiago en los diplomas emitidos en latín o bien en los traslados o asientos en cartularios y libros administrativos que contenían en sus folios textos en esta lengua.

El conocimiento y práctica de la mixta en las escribanías de la catedral es, por lo tanto, indispensable para poder cubrir todas las funciones documentales del cabildo[201]. No obstante, estas no fueron las únicas

tellano y de los modelos cursivos y *pseudocursivos*. Ahora bien, ya que toda esta variedad de tipologías gráficas no es objeto de estudio en esta investigación, remitimos al lector para una consulta más detenida de esta realidad histórica a: Ares Legaspi 2019a, cap. V, *Modelos gráficos*, pp. 215-384 y cap. VI, *Factores extragráficos*, pp. 386-458.

198 Del Camino Martínez 2011.

199 Smith 2008.

200 Sanz Fuentes 2010, p. 121. Para Sevilla: García Muñoz 2001.

201 La relación entre lengua y escritura dentro de este organismo ya ha sido señalada

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

oficinas de la ciudad donde este modelo gráfico encontró un gran desarrollo en el siglo XV, puesto que en las arzobispales también estuvo muy presente bajo las mismas circunstancias extragráficas. De este modo, en los títulos de beneficios concedidos por los prelados, a través de sus cancillerías/secretarías, o por sus provisores, dentro de sus audiencias, o incluso en esta misma tipología, pero en las escribanías de los arcedianos, encontramos de manera constante notarios apostólicos que validaban estos diplomas con sus signos y suscripciones escritas en latín y con una mixta francesa. Los recursos intelectuales, por lo tanto, de estos profesionales eran los mismos que los de aquellos que trabajaron en la ciudad y en los despachos de las instancias más elevadas de la jerarquía arzobispal. No obstante, esto no significa que no existiesen diferencias entre los individuos que ejercieron en la esfera urbana y la rural. Dos fueron las sustanciales.

Por una parte, no es nada infrecuente observar entre los notarios que actuaron lejos de Santiago de Compostela una menor destreza gráfica respecto a sus homólogos de la ciudad. Muchos de los oficiales apostólicos que validaron documentos emitidos en zonas rurales, tanto en romance como en latín, demuestran un dominio imperfecto de la pluma, lo cual se reflejaba en el trazado oscilante de la cadena gráfica, la separación entre letras y ausencia de ligaduras, la mala presión de la pluma sobre el soporte y la consiguiente irregular carga de tinta de las letras o la irregularidad en la morfología de otras que quedaban desfiguradas. Ejemplos de esta realidad son los de Pedro Vallo, notario apostólico que escribe y suscribe un título de colación de beneficio otorgado por el arcediano de Salnés en 1451 con una mixta muy pesada y de trazado poco desenvuelto (Fig. 3)[202]; o el del apostólico Diego Rodríguez, quien, actuando en 1501 como excusador del notario titular del arciprestazgo de Tabeirós y Ribadulla, valida en gallego una toma de posesión acontecida en una feligresía rural con una escritura que refleja una habilidad técnica deficiente (Fig. 4)[203].

por: Alonso Pequeño - Vázquez Bertomeu 2001, p. 121.

[202] AHUS, Clero 109, f. 1*r*.

[203] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 344.

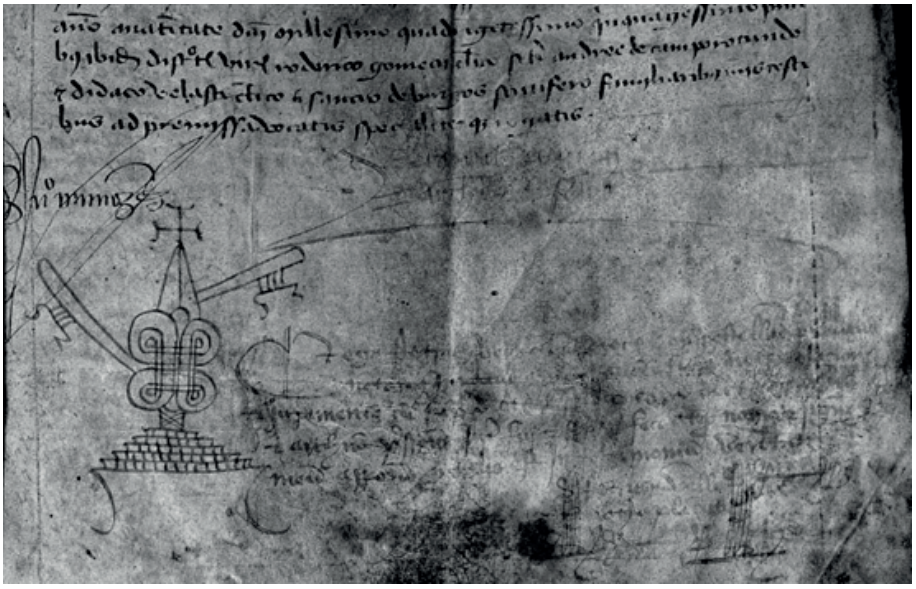


Fig. 3. AHUS, Clero 109, f. 1*r*.

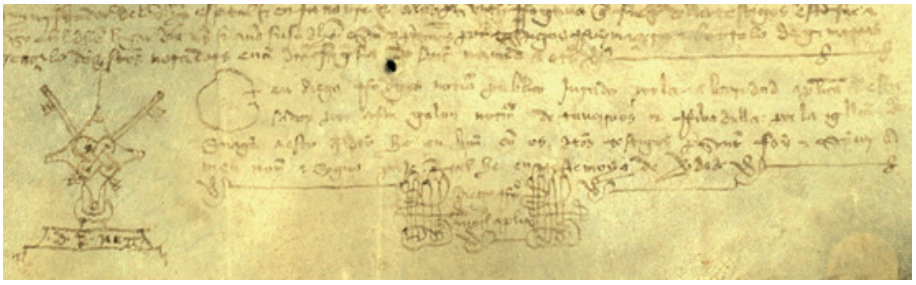


Fig. 4. AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 344.

Por otro lado, la segunda diferencia entre los notarios apostólicos de la ciudad y del entorno rural, así como entre los que trabajaron en las oficinas arzobispales y los que lo hacían en las del cabildo, es la adopción más temprana de la humanística para la escrituración del latín por parte de los primeros. De hecho, fuera de los límites urbanos de Santiago no hemos encontrado apenas huellas consistentes de la humanística entre estos pro-

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

fesionales de la pluma. Sin entrar aquí en la cuestión de la innovación que supuso la introducción del modelo gráfico procedente de Italia, al cual ya hemos dedicado un estudio con mayor profundidad[204], basta recordar algunos de los factores extragráficos que ayudan a explicar estos ritmos distintos de evolución, puesto que, a pesar de tratarse en todos los casos de individuos con *auctoritas* papal, diversos condicionantes socio-profesionales caracterizan las diferencias en el plano gráfico. Los largos períodos de ejercicio de los apostólicos que ostentaron las escribanías capitulares o la vinculación de su *cursus honorum* a estas oficinas están detrás – entre otros factores – del conservadurismo gráfico que se percibe en sus manos; mientras que, en la cancillería del prelado o en las audiencias de los provisores la llegada de las innovaciones gráficas se vio favorecida por la rápida sucesión de los notarios en estas oficinas o la procedencia de alguno de ellos de fuera de Galicia.

Por último, hemos dejado para el final de este apartado la mención a aquellos casos más ricos desde el punto de vista del *multigrafismo*; es decir, la de los notarios apostólicos que dominaron más de una lengua y, a su vez, más de un modelo gráfico. De nuevo en esta ocasión vuelve a operar la relación bilingüismo-*multigrafismo*, pero ahora en una sola mano. Se trata de individuos que ejercieron tanto en las escribanías arzobispales y capitulares como en el mundo rural al servicio de instituciones monásticas y que, generalmente, solían presentar una competencia gráfica elevada, unos practicando las góticas castellanas y la mixta francesa y otros la humanística junto con las primeras. De esta forma, cuando el notario apostólico Alfonso Yáñez de Calo suscribe en gallego en el tumbo del monasterio de San Xoán da Cova (ubicado en el arciprestazgo de Tabeirós y Ribadulla) a mediados del siglo XV emplea una semihíbrida de tradición castellana (Fig. 5)[205]; mientras que cuando hace lo correspondiente en un documento en latín de 1441 otorgado por el abad del cenobio compostelano de San Pedro, como delegado pontificio, utiliza la mixta francesa (Fig. 6)[206]. Asimismo, algo similar ocurre décadas después cuando la humanística

[204] Ares Legaspi 2019c.
[205] AHDS, *Fondo General*, San Martín, Priorato de Sar, Carpeta 46, Doc. 11, f. 11*v*.
[206] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 388.

ya ha aparecido en el universo gráfico de Santiago y notarios apostólicos como Iohán García son capaces de utilizarla para la escrituración del latín (Fig. 7)[207], simultáneamente a las cursivas castellanas para los textos en romance, aunque su nombre en el signo se mantenga en latín y en humanística (Fig. 8)[208].

Conclusiones

El notariado apostólico es, dentro de los principales grupos de profesionales de la pluma, uno de los menos estudiados en el contexto de la Corona de Castilla. Aunque contamos con varias aproximaciones de carácter teórico a la legislación sobre la institución en la Edad Media, las investigaciones de caso, como hemos comprobado en este trabajo, nos permiten observar cómo se aplicó ese marco legal en cada territorio del reino, matizando los aspectos más generales y enriqueciendo, en definitiva, lo que conocemos de un fenómeno tan complejo como el notariado de creación apostólica.

En este estudio hemos partido del análisis de cinco títulos concedidos en la primera mitad del siglo XVI a diferentes miembros del sector eclesiástico de la diócesis de Santiago de Compostela, examinando múltiples aspectos relacionados con estos profesionales basándonos en el contenido de estos nombramientos. Nominaciones que, frente a lo que se había afirmado para el siglo XV en dicho arzobispado, se realizaban por un delegado del papa que poseía la facultad para crear notarios destinados, principalmente, al trabajo al servicio de instituciones eclesiásticas, en unas ocasiones en despachos concretos (cancillería/secretaría del prelado, audiencias del provisor y de los arcedianos o las escribanías del cabildo catedralicio), mientras que en otras sin una incardinación fija, sino extendida a toda la diócesis (con especial participación en el mundo rural y en centros monásticos). No obstante, ya que su labor solía sobrepasar los límites de

[207] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 335. Carta de anexión de beneficio eclesiástico de 1492.

[208] AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 331. Toma de posesión de 1491.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

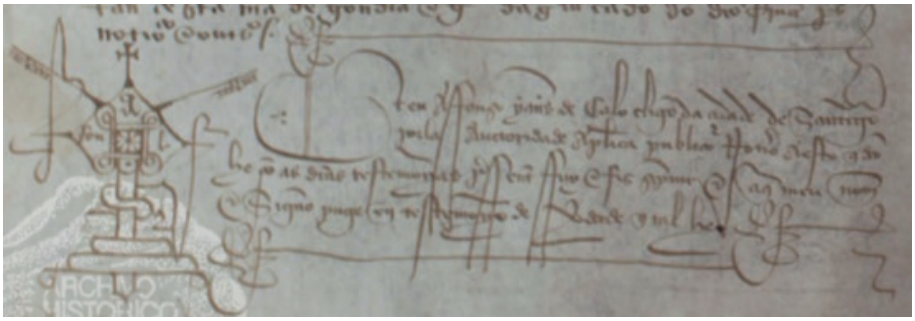


Fig. 5. AHDS, *Fondo General*, San Martín, Priorato de Sar, Carpeta 46, Doc. 11, f. 11*v*.

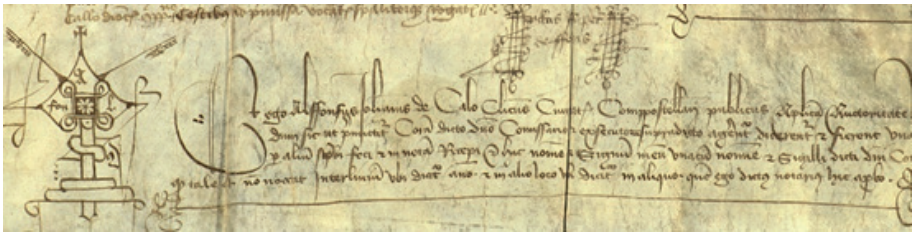


Fig. 6. AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 388.

la esfera eclesiástica, muchos de estos profesionales contaron con una *auctoritas* múltiple, es decir, junto con el apostólico, poseían también el título real y/o arzobispal para poder atender a los asuntos temporales.

Esta amalgama de competencias se vio acompañada, por otra parte, de una variedad de signos notariales que se ajustaron al ámbito de actuación de su propietario. Este elemento de validación adaptó sus componentes (la peana o las llaves en sotuer) a la función documental que desarrollaba cada notario en el momento de ser empleado; además de poder presentar ciertas peculiaridades que identificaban a su poseedor frente al resto de los integrantes de este grupo de profesionales.

Finalmente, la complejidad que caracterizó al notariado apostólico se extendió asimismo a sus hábitos gráficos que, desafortunadamente, muchas veces solo percibimos a través de su *completio* en los documentos. Estos individuos solían ser los únicos conocedores del latín y de los modelos gráficos de procedencia extranjera, los cuales, todos ellos, se daban la

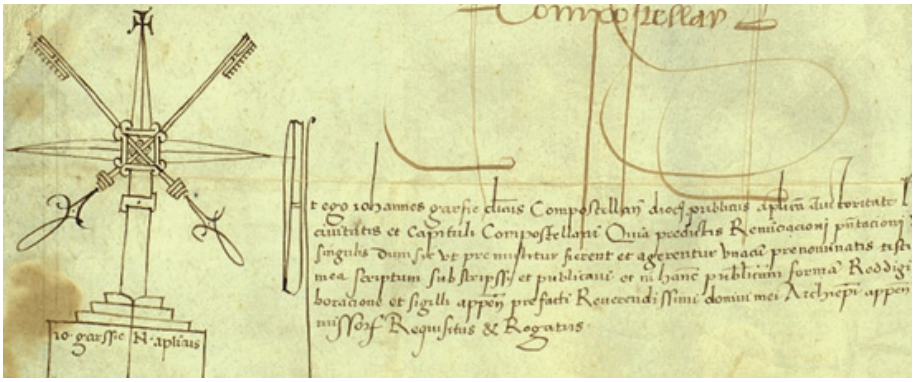


Fig. 7. AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 335.

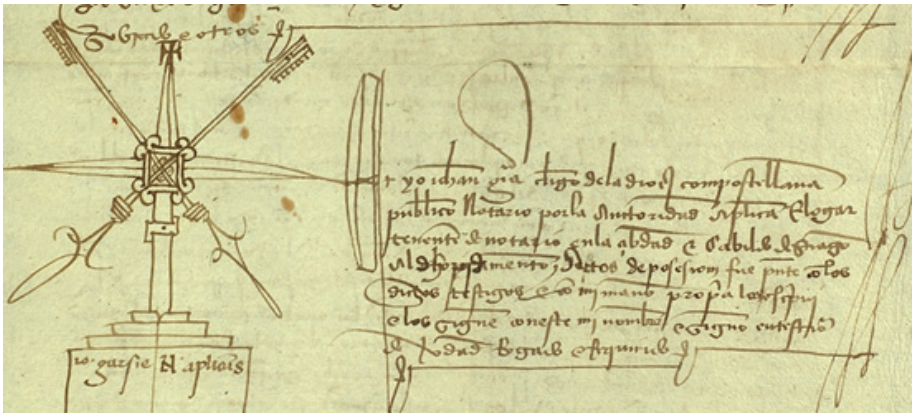


Fig. 8. AHUS, *Fondo Universitario*, Bienes, P. 331.

mano bajo la pluma de estos profesionales y, lo que es más importante, en una relación de plurilingüismo-*multigrafismo* que se reflejaba en el dominio por un mismo notario de varias lenguas y tipos de escritura. Sin embargo, no todos los apostólicos demuestran estas capacidades ni la destreza gráfica es la misma, por lo que, factores extragráficos como su actividad en la ciudad o en el espacio rural, en oficinas de los escalones más elevados de la organización administrativa del arzobispado o en las inferiores de los arciprestazgos, las posibilidades de haberse formado y trabajado en el extranjero o el tiempo que desarrollaron sus oficios determinaron los

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

caracteres externos de sus productos escritos: esencialmente, sus capacidades lingüísticas y el conocimiento y empleo de más de un modelo gráfico (conservadurismo e innovaciones en términos de cultura gráfica).

En definitiva, cuando abordamos la cuestión del notariado apostólico en la Edad Media y Moderna no debemos hacerlo como un todo homogéneo, como un conjunto indistinto en las piezas que lo componen, sino como un grupo heterogéneo que varió ampliamente según los condicionantes que conformaron la carrera de cada individuo. En este sentido, el estudio de los notarios apostólicos adquiere todavía mayor relevancia al tratarse este de un grupo de profesionales con implantación en todas las zonas europeas. Es por ello que investigaciones transversales a todos los territorios nos permitirán llevar a cabo comparaciones en la perspectiva sincrónica, buscando las similitudes y diferencias entre todos ellos, y, consiguientemente, caracterizar y matizar la labor de un sector que se convirtió en uno de los pilares fundamentales de la cultura escrita de la época.

Bibliografía

Alonso Pequeño - Vázquez Bertomeu 2001 = Mercedes Alonso Pequeño - Mercedes Vázquez Bertomeu, *Lingua e escritura na Compostela do século XVI*, «Cuadernos de estudios gallegos», 48 (2001), pp. 115-129.

Antuña Castro 2019 = Roberto Antuña Castro, *Notariado y documentación notarial en el área central del señorío de los obispos de Oviedo (1291-1389)*, Oviedo 2019.

Ares Legaspi 2016 = Adrián Ares Legaspi, *Introdución ao estudo codicolóxico e gráfico do tombo do Hospital Real*, «ADRA. Revista dos socios e socias do Museo do Pobo Galego», 11 (2016), pp. 87-193.

Ares Legaspi 2018a = Adrián Ares Legaspi, *O tombo do mosteiro de San Xoán da Cova (Vedra). Notas paleográficas e rexestos*, «Cuadernos de estudios gallegos», 65 (2018), pp. 171-203.

Ares Legaspi 2018b = Adrián Ares Legaspi, *Tipos de notarios y especialización gráfica en Santiago de Compostela en el siglo XV*, «SVMMA. Revista de cultures medievals», 12 (2018), pp. 42-56.

Ares Legaspi 2019a = Adrián Ares Legaspi, *La escritura en Santiago de Compostela en el tránsito de la Edad Media a la Edad Moderna*. Tesis doctoral, Universidad de Sevilla, 2019 (directoras Carmen Del Camino Martínez, Ana Suárez González).

Ares Legaspi 2019b = Adrián Ares Legaspi, *La institución notarial en las fronteras interiores del arzobispado de Santiago: su actuación entre el mundo urbano y rural en el siglo XV*, en *Las fronteras en la Edad Media hispánica, siglos XIII-XVI*, ed. Manuel García Fernández, Ángel Galán Sánchez, Rafael Gerardo Peinado Santaella, Granada 2019, pp. 599-614.

Ares Legaspi 2019c = Adrián Ares Legaspi, *La introducción de la escritura humanística en la Iglesia de Santiago de Compostela: fechas, protagonistas y características*, en *Iglesia y escritura en Castilla. Siglos XII-XVII*, ed. María Luisa Pardo Rodríguez, Sevilla 2019, pp. 13-44.

Ares Legaspi 2020 = Adrián Ares Legaspi, *Expedición de documentos en pública forma en formato códex: los Libros de hacienda de la cofradía de la Concepción de Santiago de Compostela*, en *De scriptura et scriptis: producir*, ed. María Encarnación Martín López, León 2020, pp. 275-296.

Ares Legaspi, en prensa = Adrián Ares Legaspi, *La presentación de los textos en las profesiones religiosas del monasterio de San Martín Pinario (Santiago de Compostela) en el siglo XVI*. En prensa.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Battelli 1994 = Giulio Battelli, *I notai apostolica auctoritate. Proposte di una ricerca d'interesse europeo*, intervención inédito en *Colóquio de la Comisión Internacional de Diplomática (Sevilla, 22-24 septembre de 1994)*, Sevilla 1994, pp. 59-106.

Battelli 1998a = Giulio Battelli, *I notai pubblici di nomina papale nel Duecento. Proposta di una ricerca d'interesse europeo*, «Archivum Historiae Pontificiae», 36 (1998), pp. 59-106.

Battelli 1998b = Giulio Battelli, *L'esame di idoneità dei notai pubblici apostolica auctoritate nel Duecento*, en *Forschungen zur Reichs-, Papst- und Landesgeschichte. Peter Herde zum 65. Geburtstag von Freunden, Schülern und Kollegen dargebracht*, ed. Karl Borchardt, Enno Bünz, I, Stuttgart 1998, pp. 255-264.

Belmonte Fernández 2015 = Diego Belmonte Fernández, *Libros administrativos y 'auctoritas' en la Catedral de Sevilla*, en *La auctoritas del notario en la sociedad medieval: nominación y prácticas*, ed. Daniel Piñol Alabart, Barcelona 2015, pp. 11-25.

Belmonte Fernández 2016 = Diego Belmonte Fernández, ¿Notario apostólico y hereje?: el caso de Gabriel Martínez (1446-1482) en la catedral de Sevilla, en *"Dicebamus hesterna die…". Estudios en homenaje a los profesores Pedro J. Arroyal Espigares y Mª Teresa Martín Palma*, ed. Alicia Marchant Rivera, Lorena Barco Cebrián, Málaga 2016, pp. 73-101.

Belmonte Fernández 2019 = Diego Belmonte Fernández, *Un notario apostólico cuestionado: Diego de Capilla y el matrimonio de Dña. Catalina de Ribera y D. Pedro Enríquez*, «Archivo Hispalense. Revista Histórica, Literaria y Artística», 102 (2019), pp. 65-93.

Bono Huerta 1982 = José Bono Huerta, *Historia del derecho notarial español*, I, *La Edad Media*, 2, *Literatura e instituciones*, Madrid 1982.

Bono Huerta 1995 = José Bono Huerta, *Modos textuales de transmisión del documento notarial medieval*, «Estudis històrics i documents dels arxius de protocols», 13 (1995), pp. 15-42.

Bouza Álvarez 1960 = Emilia Bouza Álvarez, *Orígenes de la notaría. Notarios de Santiago de 1100 a 1400*, «Compostellanum. Revista trimestral de la Archidiócesis de Santiago de Compostela», 5/4 (1960), pp. 233-285.

Colom Sevillano 1970 = Francisco Colom Sevillano, *Mateu Adriá, protonotario de Pedro IV el Ceremonioso*, en *La Corona de Aragón en el siglo XIV*. Actas del VIII Congreso de historia de la Corona de Aragón (Valencia, 1 a 8 de octbre de 1967), II/2, Valencia 1970, pp. 103-118.

Del Camino Martínez 1999 = Carmen Del Camino Martínez, *Bilingüismo-bigrafismo, un ejemplo sevillano del siglo XV*, en *Actas [del] II Congreso hispánico de latín*

medieval (León, 11-14 de noviembre de 1997),ed. Maurilio Pérez González, León 1999, pp. 385-392.

Del Camino Martínez 2000 = Carmen Del Camino Martínez, *Escribanos al servicio del gobierno y la administración de la catedral de Sevilla (siglo XV)*, en *Le statut du scripteur au Moyen Âge*. Actes du XIIe Colloque scientifique du Comité internationale de paléographie latine (Cluny, 17-20 juillet 1998), ed. Marie-Clotilde Hubert, Emmanuel Poulle, Marc Smith, Paris 2000, pp. 175-192.

Del Camino Martínez 2008 = Carmen Del Camino Martínez, *El notariado apostólico en la Corona de Castilla: entre el regionalismo y la internacionalización gráfica*, en *Régionalisme et internationalisme: problèmes de paléographie et de codicologie du Moyen Âge*. Actes du XVe Colloque du Comité internationale de paléographie latine (Vienne, 13-17 septembre 2005), ed. Otto Kresten, Franz Lackner, Wien 2008, pp. 317-330.

Del Camino Martínez 2011 = Carmen Del Camino Martínez, *Notarios y escritura. ¿Un signo externo de distinción?*, en *El notariado andaluz. Institución, práctica notarial y archivos. Siglo XVI*, ed. María Amparo Moreno Trujillo, Juan María de la Obra Sierra, María José Osorio Pérez, Granada 2011, pp. 209-232.

Del Camino Martínez 2019 = Carmen Del Camino Martínez, *Un libro de notas de los escribanos de la indulgencia (Sevilla, 1445)*, en *Iglesia y escritura en Castilla. Siglos XII-XVII*, ed. María Luisa Pardo Rodríguez, Sevilla 2019, pp. 105-136.

Del Camino Martínez - Congosto Martín 2001 = Carmen Del Camino Martínez - Yolanda Congosto Martín, *Lengua y escritura en la Sevilla de fines del XV. Confluencia de normas y modelos*, «Historia. Instituciones. Documentos», 28 (2001), pp. 11-30.

Díaz y Díaz 1971 = Manuel Cecilio Díaz y Díaz, *Problemas de la cultura en los siglos XI-XII: la escuela episcopal de Santiago*, en *II Congreso internacional de estudios jacobeos* («Compostellanum. Revista trimestral de la Archidiócesis de Santiago de Compostela », 16, 1971), pp. 187-200.

Domínguez Guerrero 2016 = María Luisa Domínguez Guerrero, *Las escribanías públicas en el antiguo Reino de Sevilla bajo el reinado de Felipe II (1556-1598)*. Tesis doctoral, Universidad de Sevilla, 2016 (directora Pilar Ostos Salcedo).

Domínguez Guerrero 2019 = María Luisa Domínguez Guerrero, *Las escribanías públicas del alfoz de Sevilla en el reinado de Felipe II*, Sevilla 2019.

Domínguez Sánchez 1992 = Santiago Domínguez Sánchez, *Notas sobre el nombramiento de notarios apostólicos de la diócesis de León en el siglo XIV*, «Estudios humanísticos. Geografía, historia, arte», 14 (1992), pp. 67-72.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Drago Tedeschini 2019 = Corinna Drago Tedeschini, *Il libro segreto dell'Archivio della curia romana (1506-1524)*, «Studi di Storia Medioevale e di Diplomatica», n.s., 3 (2019), pp. 243-270.

Esposito 2009 = Anna Esposito, *Roma e i suoi notai: le diverse realtà di una città capitale (fine sec. XIV - inizio sec. XVI)*, en *Il notaio e la città. Essere notaio: i tempi e i luoghi (secc. XII-XV)*. Atti del Convegno di studi storici (Genova, 9-10 novembre 2007), ed. Vito Piergiovanni, Milano 2009, pp. 93-112.

Folia Caesaraugustana = *Folia Caesaraugustana*, 1, *Diplomatica et sigillographica. Travaux préliminaires de la Comission Internationale de Diplomatique et de la Comission Internationale de Sigillographie pour une normalisation des éditions internationales des éditions de documents et un Vocabulaire internationale de la diplomatique et de la sigillographie*, ed. Robert-Henri Bautier, Zaragoza 1984.

Fonseca Andrade 1915 = Francisco Fonseca Andrade, *Los notarios eclesiásticos clérigos según la disciplina general de la iglesia y la legislación española*, Granada 1915.

García Guerra 1983 = Delfín García Guerra, *El Hospital Real de Santiago (1499-1804)*, A Coruña 1983.

García Muñoz 2001 = Eva García Muñoz, *Notarios apostólicos y escribanos de la Iglesia de Sevilla (1250–1400)*. Trabajo de investigación de Doctorado, Universidad de Sevilla, 2001 (directora Carmen del Camino Martínez).

García Oro 1988 = José García Oro, *Compostela, academia de Galicia medieval*, en *Estudios sobre los orígenes de las Universidades españolas. Homenaje de la Universidad de Valladolid a la de Bononia en su IX Centenario*, Valladolid 1988, pp. 69-84.

García Otero 2015 = Leticia García Otero, *Un notario apostólico al servicio de la catedral de Sevilla: Nicolás Rodríguez, entre los siglos XIV y XV*. Memoria de Licenciatura, Universidad de Santiago de Compostela, 2015 (directoras Ana Suárez González, Pilar Ostos Salcedo).

García Valverde 2010a = María Luisa García Valverde, *La duplicidad de funciones: notarios eclesiásticos-Escribanos públicos. El caso de Granada (1500-1568)*, en *El notariado andaluz. Institución, práctica notarial y archivos. Siglo XVI*, ed. María Amparo Moreno Trujillo, Juan María de la Obra Sierra, María José Osorio Pérez, Granada 2010, pp. 127-162.

García Valverde 2010b = María Luisa García Valverde, *Los notarios apostólicos de Granada a través de las legislaciones civil y eclesial*, «Historia. Instituciones. Documentos», 37 (2010), pp. 87-108.

García Valverde 2019 = María Luisa García Valverde, *Los notarios-secretarios de la catedral de Granada. 1496-1550*, en *Iglesia y escritura en Castilla. Siglos XII-XVII*, ed. María Luisa Pardo Rodríguez, Sevilla 2019, pp. 163-191.

Gaudemet 1979 = Jean Gaudemet, *Le gouvernement de l'église a l'époque classique*, IIe partie, *Le gouvernement local*, Paris 1979.

González Vázquez 1996 = Marta González Vázquez, *El arzobispo de Santiago: una instancia de poder en la Edad Media (1150-1400)*, A Coruña 1996.

Iglesias Ortega 2010 = Arturo Iglesias Ortega, *El cabildo catedralicio de Santiago de Compostela en el siglo XVI: aspectos funcionales y sociológicos de una élite eclesiástica*. Tesis doctoral, Universidad de Santiago de Compostela, 2010 (directora Ofelia Rey Castelao).

Jiménez López de Eguileta 2015 = Javier E. Jiménez López de Eguileta, *La doble nominación notarial: un ejemplo del siglo XIV en la vicaría de Jerez*, en *La auctoritas del notario en la sociedad medieval: nominación y prácticas*, ed. Daniel Piñol Alabart, Barcelona 2015, pp. 41-74.

López Alsina 2013 = Fernando López Alsina, *La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media*, Santiago de Compostela 2013.

López Díaz 1992 = María López Díaz, *Una aproximación a la institución notarial de Santiago: escribanos y notarios a mediados del siglo XVIII*, «Estudios Mindonienses. Anuario de estudios historico-teologicos de la diócesis de Mondoñedo-El Ferrol», 8 (1992), pp. 421-456.

López Díaz 1994 = María López Díaz, *Origen y configuración de una magistratura del señorío del arzobispo compostelano: el juez seglar de la Quintana (1545-1599)*, «Cuadernos de estudios gallegos», 41 (1994), pp. 153-165.

López Díaz 1997 = María López Díaz, *Señorío y municipalidad. Concurrencia y conflicto de poderes en la ciudad de Santiago (siglos XVI-XVII)*, Santiago de Compostela 1997.

López Ferreiro 1975 = Antonio López Ferreiro, *Fueros municipales de Santiago y de su tierra*, Madrid 1975.

Lucas Álvarez 1989 = Manuel Lucas Álvarez, *El notariado en Galicia hasta el año 1300 (una aproximación)*, en *Notariado público y documento privado: de los orígenes a al siglo XIV*. Actas del VII Congreso Internacional de Diplomática (Valencia, 1986), I, Valencia 1989, pp. 331-480.

Lucas Álvarez 1991 = Manuel Lucas Álvarez, *Paleografía gallega. Estado de la cuestión*, «Anuario de estudios medievales», 21 (1991), pp. 419-470.

Lucas Álvarez 1992 = Manuel Lucas Álvarez, *Notariado y notarios en el monasterio de Pombeiro*, «Cuadernos de estudios gallegos», 40 (1992), pp. 45-61.

Lucas Álvarez 2001 = Manuel Lucas Álvarez, *San Paio de Antealtares, Soandres y Toques: tres monasterios medievales gallegos*, A Coruña 2001.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Lucas Álvarez - Lucas Domínguez 1996a = Manuel Lucas Álvarez - Pedro Lucas Domínguez, *El monasterio de San Clodio do Ribeiro en la Edad Media: estudio y documentos*, A Coruña 1996.

Lucas Álvarez - Lucas Domínguez 1996b = Manuel Lucas Álvarez - Pedro Lucas Domínguez, *El priorato benedictino de San Vicenzo de Pombeiro y su colección diplomática en la Edad Media*, A Coruña 1996.

Lugares de escritura = *Lugares de escritura: el monasterio*, ed. Ramón Baldaquí Escandell, Alicante 2016.

Marsilla de Pascual 1993 = Francisco Reyes Marsilla de Pascual, *El cabildo de la catedral de Murcia en el siglo XV: el escritorio capitular, la chancillería episcopal*, Murcia 1993. En microformas.

Marsilla de Pascual 1993-1994 = Francisco Reyes Marsilla de Pascual, *Introducción al protocolo eclesiástico de Juan Sánchez, notario apostólico de Murcia, siglo XV*, «Miscelánea medieval murciana», 18 (1993-1994), pp. 77-94.

Marsilla de Pascual 1994-1995 = Francisco Reyes Marsilla de Pascual, *Notariado eclesiástico de la Iglesia de Cartagena (s. XV). I.-Los signos notariales*, «Anales de la Universidad de Alicante. Historia medieval», 10 (1994-1995), pp. 233-260.

Martellozzo Forin 1999 = Elda Martellozzo Forin, *Conti palatini e lauree conferite per privilegio. L'esempio padovano del sec. XV*, «Annali di storia delle università italiane», 3 (1999), pp. 79-119.

Monteagudo Romero 1985 = Henrique Monteagudo Romero, *Aspectos sociolingüísticos do uso do galego, castelán e latín na Idade Media en Galicia*, «Revista de Administración Galega», 1 (1985), pp. 85-108.

Moreno Trujillo 2018 = María Amparo Moreno Trujillo, *Escribir en la oficina notarial castellana del siglo XVI*, en *De la herencia romana a la procesal castellana: diez siglos de cursividad*, ed. Carmen del Camino Martínez, Sevilla 2018, pp. 111-141.

Novísima Recopilación = *Novísima Recopilación de las leyes de España dividida en XII libros*, Madrid 1805.

Olivares Terol 1994 = María José Olivares Terol, *Los notarios de la escribanía y audiencia episcopales de la diócesis cartaginense durante el siglo XVI*, «Murgetana», 88 (1994), pp. 103-125.

Ostos Salcedo 2007 = Pilar Ostos Salcedo, *Los escribanos públicos y la validación documental*, en *La validación de los documentos: pasado, presente y futuro*, ed. Remedios Rey de las Peñas, Huelva 2007, pp. 27-42.

Ostos Salcedo 2012 = Pilar Ostos Salcedo, *El documento notarial castellano en la*

Edad Media, en *Sit liber gratus quem servulus est operatus. Studi in onore di Alessandro Pratesi per il suo 90° compleanno*, ed. Paolo Cherubini, Giovanna Nicolaj, Città del Vaticano 2012, pp. 517-534.

Pardo Rodríguez 1992 = María Luisa Pardo Rodríguez, *Notariado y monarquía: los escribanos públicos de la ciudad de Sevilla en el reinado de los Reyes Católicos*, «Historia. Instituciones. Documentos», 19 (1992), pp. 317-326.

Pardo Rodríguez 1993 = María Luisa Pardo Rodríguez, *Exámenes para escribano público en Carmona de 1501 a 1502*, «Historia. Instituciones. Documentos», 20 (1993), pp. 303-312.

Pardo Rodríguez 1994-1995 = María Luisa Pardo Rodríguez, *La Diplomática señorial en la Corona de Castilla*, «Estudis Castellonencs», 6 (1994-1995), pp. 1011-1020.

Pardo Rodríguez 2019 = María Luisa Pardo Rodríguez, *Escribir para la iglesia. El notario Alfonso González de Tarifa, contador de Sevilla (1459?-1483)*, en *Iglesia y escritura en Castilla. Siglos XII-XVII*, ed. María Luisa Pardo Rodríguez, Sevilla 2019, pp. 281-313.

Petrucci 2005 = Armando Petrucci, *Digrafismo e bilettrismo nella storia del libro*, «Syntagma. Revista del Instituto de Historia del Libro y de la Lectura», 1 (2005), pp. 53-75.

Pousa Diéguez 2018 = Rodrigo Pousa Diéguez, *Escribanos y notarios en la Galicia del Antiguo Régimen. Una aproximación a su tipología y características*, «Cuadernos de estudios gallegos», 65 (2018), pp. 255-282.

Rabasco Ferreira 2015 = Rafael Rabasco Ferreira, *El origen y las formas de la diplomacia pontificia*, «Revista de derecho de la UNED», 16 (2015), pp. 593-623.

Rehberg 2009 = Andreas Rehberg, *Dottori "per vie traverse". Qualche spunto sulle lauree conferite in ambito curiale*, «Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken», 89 (2009), pp. 183-215.

Rehberg 2016 = Andreas Rehberg, *Leone X e i suoi comites palatini: un titolo tra politica, economia e mecenatismo*, en *Leone X. Finanza, mecenatismo, cultura*. Atti del Convegno internazionale (Roma, 2-4 novembre 2015), Roma 2016, pp. 653-689.

Rehberg 2017 = Andreas Rehberg, *Gli stranieri a Roma in un fondo dell'Archivio Storico Capitolino (1507-1527)*, en *Venire a Roma, restare a Roma. Forestieri e stranieri fra Quattro e Settecento*, ed. Sara Cabibbo, Alessandro Serra, Roma 2017, pp. 15-34.

Rodamilans Ramos 2018 = Fernando Rodamilans Ramos, *Los legados pontificios en la Península Ibérica hasta Inocencio III: génesis y evolución de una institución*. Tesis doctoral, Universidad Complutense de Madrid, 2018 (directora Ana Arranz Guzmán).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Rodríguez Ennes 2000 = Luis Rodríguez Ennes, *A mulitplicidade de xurisdicións na Galicia do Antigo Réxime*, «Dereito. Revista xuridica da Universidade de Santiago de Compostela», 9/1 (2000), pp. 129-142.

Rodríguez González 1965 = Ángel Rodríguez González, *Legados y jueces apostólicos en la diócesis compostelana: siglos XI y XII*, «Compostellanum. Revista trimestral de la Archidiócesis de Santiago de Compostela », 10/4 (1965), pp. 713-738.

Rojas García 2016 = Reyes Rojas García, *Aprendiendo el oficio: los escribanos de Sevilla a comienzos de la Modernidad*, en *"Dicebamus hesterna die…". Estudios en homenaje a los profesores Pedro J. Arroyal Espigares y Mª Teresa Martín Palma*, ed. Alicia Marchant Rivera, Lorena Barco Cebrián, Málaga 2016, pp. 445-479.

Saavedra Fernández 1998 = Pegerto Saavedra Fernández, *La administración señorial en la Galicia moderna*, «Hispania. Revista española de historia», 58 (1998), pp. 185-212.

Sáez - García Medina 2004 = Carlos Sáez - Amelia García Medina, *Los otros signos*, «Cuadernos de estudios gallegos», 51 (2004), pp. 207-218.

Santos Gestido 2013 = Ilduara Santos Gestido, *Cambio gráfico en la sede hispalense. Una aproximación a través de los secretarios del arzobispo Diego de Deza*. Trabajo fin de Máster, Universidad de Sevilla, 2013 (directora Carmen del Camino Martínez).

Sanz Fuentes 2010 = María Josefa Sanz Fuentes, *La escritura gótica documental en la Corona de Castilla*, en *Paleografía II: las escrituras góticas desde 1250 hasta la imprenta*V Jornadas de la Sociedad española de ciencias y técnicas historiográficas (Oviedo, 18 y 19 de junio 2007), ed. María Josefa Sanz Fuentes, Miguel Calleja Puerta, Oviedo 2010, pp. 107-126.

Sicart 1981 = Ángel Sicart, *Pintura medieval: la miniatura*, Santiago de Compostela 1981.

Smith 2008 = Marc Smith, *L'écriture de la chancellerie de France au XIVe siècle. Observations sur ses origines et sa diffusion en Europe*, en *Régionalisme et internationalisme: problèmes de paléographie et de codicologie du Moyen Âge*, ed. Otto Kresten, Franz Lackner, Wien 2008, pp. 279-298.

Vázquez Bertomeu 1996 = Mercedes Vázquez Bertomeu, *La función documental de la Iglesia Compostelana en tiempos de los Fonseca*, en *Las religiones en la historia de Galicia*, ed. Marco Virgilio García Quintela, Santiago de Compostela 1996, pp. 355-378.

Vázquez Bertomeu 1997 = Mercedes Vázquez Bertomeu, *El escritorio capitular compostelano (1460-1481)*, «Historia. Instituciones. Documentos», 24 (1997), pp. 497-538.

Vázquez Bertomeu 1998 = Mercedes Vázquez Bertomeu, *La audiencia arzobispal compostelana en el siglo XV: introducción a su estudio diplomático*, «Cuadernos de estudios gallegos», 45 (1998), pp. 9-29.

Vázquez Bertomeu 2000 = Mercedes Vázquez Bertomeu, *El arzobispo Don Alonso II de Fonseca. Notas para su estudio*, «Cuadernos de estudios gallegos», 47 (2000), pp. 87-131.

Vázquez Bertomeu 2001 = Mercedes Vázquez Bertomeu, *Notarios, notarías y documentos en Santiago y su tierra en el siglo XV*, A Coruña 2001.

Vázquez Bertomeu 2002 = Mercedes Vázquez Bertomeu, *Clérigos y escritura en los sínodos gallegos anteriores a Trento*, «Historia. Instituciones. Documentos», 29 (2002), pp. 503-538.

Vigil Montes 2012 = Néstor Vigil Montes, *Una nueva frontera para los estudios sobre los cabildos catedralicios en la Edad Media: el desarrollo de la diplomática capitular*, «Medievalismo. Revista de la Sociedad española de estudios medievales», 22 (2012), pp. 239-254.

Vigil Montes 2013 = Néstor Vigil Montes, *Las variantes de la escritura gótica cursiva utilizadas en la escribanía capitular ovetense durante el siglo XV*, en *Funciones y prácticas de la escritura*. I Congreso de Investigadores Noveles en Ciencias Documentales, Madrid 2013, pp. 283-288.

Vigil Montes 2016 = Néstor Vigil Montes, *Un notario apostólico al servicio de un monasterio: Suero Peláez y el monasterio de San Pelayo de Oviedo (1429-1461)*, en *Lugares de escritura: el monasterio*, ed. Ramón Baldaquí Escandell, Alicante 2016, pp. 311-325.

Weileder 2018 = Magdalena Weileder, *Von Passau nach Rom und wieder zurück. Das öffentliche Notariat in der Kirchenprovinz Salzburg und seine Verbindungen zur Kurie*, «Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken», 98 (2018), pp. 199-223.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Apéndice documental[209]

Documento 1

1527, marzo, 26. Santiago de Compostela

Título de notario apostólico de Juan Merchán, vecino de la feligresía de Santiago de Vilamaior, en tierra de Mexía.

A.-AHUS, Protocolos notariales, S-165, f. 245*r*. Papel. Buen estado de conservación. Escritura gótica cursiva cortesana.

In dei nomine amén. Sepan quantos este público ynstrumento de título de escribanía vieren cómo yo Rodrigo Ares, clérigo, morador en la noble çibdad de Santiago, que soy presente, asy como conde palatino que soy por bula apostólica que en presençia del escriuano e testigos mostré, la qual aquí no va ynserta por su prolixidad, por ende, acatando la abelidad e sufiçiençia de Juan Merchán, vezino de la felegresya de Santiago de Vylamayor, que es en tierra de Mexía, hijo legítimo de Juan Merchán e de Costança de Budín, su muger, por la presente vos hago, crío e nonbro por notario apostólico de nuestro muy Santo Padre. E por virtud de la bula e comisión a mí dada, vos doy poder e facultad para que como tal notario apostólico podáys dar fee en las cosas e casos tocantes al dicho ofiçio y entre personas eclesyásticas. Las quales escripturas que ante vos pasaren, abtos e noteficaçiones valan e hagan entera fe en juizio e fuera dél como escripturas fechas e otorgadas por tal notario apostólico. E como tal vos sean guardadas las honrras e facultades que se suelen e acostunbran guardar a los otros escriuanos apostólicos; e vos ayan e tengan por tal notario e vsen con vos en el dicho ofiçio, so las penas contenidas en la dicha mi comisión. E hos mando no llebéys derechos demasyados e guardéys el secreto a las partes. Lo qual abéys jurado de hazer e guardar en mi presençia e del escriuano ynfraescripto. En testimonio de lo qual vos mandé dar e doy esta carta de título de notaría firmada de mi nonbre e sellado con mi sello e firmado del notario ynfraescripto. Fecha en la noble çibdad de Santiago, a veynte e seys días del mes de março, año del nasçimiento de nuestro señor Iesuchristo de mill e quinientos e veynte e syete años. Testigos que fueron presentes Juan da Pena e Jácome de Vigo, criados del escriuano.
Rodrigo Ares (*rúbrica*)
Vasco Marcote, escriuano (*rúbrica*)

[209] Para las normas de transcripción empleadas en este trabajo: *Folia Caesaraugustana*, p. 42.

Documento 2

1527, abril, 4. Santiago de Compostela

Título de notario apostólico de Fernando Garçía, clérigo de la diócesis compostelana.

A.-AHUS, Protocolos notariales, S-165, f. 413*r*. Papel. Buen estado de conservación. Escritura gótica cursiva cortesana.

In dey nomine amén. Sepan quantos esta carta de título de escriuanía apostólica vieren cómo yo, Rodrigo Ares, clérigo, que soy presente, asy como conde palatino dado e nonbrado por el nuestro muy Santo Padre para hazer e criar notarios apostólicos por virtud de la bula e comisión que para ello tengo, escripta en pergamino de cuero, la qual bio el escriuano ynfraescritpo e aquí se dexó de ynxerir por su prolexidad, la qual origynalmente está en mi poder, a quien ver e ler la quisiere, por la presente, por virtud de la facultad a mí conçedida y vsando della por la presente, acatando la abelidad e sufiçiençia de vos, Fernando Garçía, clérigo desta dio (*sic*) e conpostellana, vos crío e nonbro por tal escriuano apostólico para que como tal po (*sic*) dar e deys fe en las cosas eclesyásticas entre las presonas que ante vos las quisieren pasar e otorgar. Las quales e los avtos e cosas que ante vos pasaren, valan como cosas, escripturas fechas e pasadas por ante tal notario apostólico. E mando, so las penas contenidas en la dicha bula, a todas e qualesquier presonas eclesyásticas vos ayan e tengan por tal notario apostólico e vos guarden e hagan guardar las honrras, graçias e preheminençias que se han guardado e acostunbrado guardar a los otros escripuanos apostólicos. Y esto por quanto en mi presençia e del escriuano ynfraescripto abéys jurado de guardar secreto e fidelidad a las partes e de no llebar derechos demasyados e de vsar vien e fielmente de vuestro ofiçio. Lo hos mando ansy hagáys e conpláys so las penas contenidas en la dicha bula. Y en testimonio dello vos mando dar e di esta carta de título firmada de mi nonbre e firmada e synada del escriuano ynfraescripto, al qual mandé la escriviese e firmase e synase para que la tuviésedes en vuestro poder. Fecha en la çibdad de Santiago a quatro días del mes de abril, año del nasçimiento de nuestro señor Iesuchristo de mill e quinientos e veynte e syete años. Testigos que fueron presentes Lopo Nazrayo, clérigo, e Garçía Vázquez, escudero, vezino de tierra de Sobrado, e Fernán Pérez de las Mariñas, estantes en la dicha çibdad.
Vasco Marcote, escriuano (*rúbrica*)

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

Documento 3

1527, mayo, 25. Santiago de Compostela

Título de notario apostólico de Gregorio de Guimaras.

A.-AHUS, Protocolos notariales, S-165, f. 412*r*. Papel. Buen estado de conservación. Escritura gótica cursiva cortesana.

In dey nomine amén. Sepan quantos esta carta de título de escrivanía apostólica vieren como yo Rodrigo Ares, clérigo, que soy presente, asy como conde palatino dado e nonbrado por el nuestro muy Santo Padre para hazer e criar notarios apostólicos por virtud de la bula e começión que para ello tengo, escrita en pargamino de cuero, la qual vio el escriuano ynfraescripto, aquí se dixó de ynxerir por su prolixidad, la qual horginalmente está en mi poder a quien viere e ler la quisyere; por la presente, por virtud de la facultad a mí consedida y vsando della por la presente, acatando la avelidad e sufiçiençia de vos, Gregorio de Guimaras, fijo ligítimo de Juan de Guimaras e Costança de Ruz, vos crío e nonbro por tal escriuano apostólico para que como tal podáys dar e deys fee en las cosas ecresyásticas (*sic*) entre las presonas que ante vos las quisyeren pasar e otorgar. Las quales e los avtos e cosas que ante vos pasaren valan como cosas y escrituras fechas y pasadas por ante tal notario apostólico. E vos guarden e hagan guardar las honrras, graçias e preminençias que se an guardado e acostunbrado guardar a los otros escrivanos acpostólicos (*sic*). Y esto por quanto en mi presençia e del escriuano ynfraescripto abéys jurado de guardar secreto e fidelidad a las partes de no llevar derechos demasyados e de vsar vien e fielmente de vuestro ofiçio. Lo qual hos mando asy agáys e cunpláys so las penas contenidas en la dicha bula. Y en testimonio dello vos mando dar e di esta carta de título firmada de nonbre e firmada e synada del escriuano ynfraescrito, al qual mandé la escriviese e firmase e synase para que la tubiésedes en vuestro poder. Fecha en la çibdad de Santiago, a veynte e çinco días del mes de mayo, año del naçimiento de nuestro señor Iesuchristo de mill e quinientos e veynte e syete años. Testigos que fueron presentes maestre Lorenço de Rábena e Gómez de Parapar, criado de Teresa González de Brandariz.
Rodrigo Ares (*rúbrica*)

Documento 4

1531, enero, 19. Santiago de Compostela

Título de notario apostólico de Rodrigo Fernández Dazevedo.

A.-AHUS, Protocolos notariales, S-189, f. 446*r*. Papel. Buen estado de conservación. Escritura redondilla.

[Nos, don Antonioto Pérez de] Lasalde, protonotario apostólico, tesorero y canónigo en la santa iglesia de Santiago, conclavista [en la eleçión del nuestro muy] santo padre Clemente sétimo, e conde paletino por su santi[dad, cri]ado según más largamente en las [letras apostólicas de facul]tad a nos conçedidas más largamente se contiene, çuio thenor aquí no mandamos engerir [por evitar prolexidad,] costa y gasto y porque dellas ay notiçia pública en muchas partes destos reinos e señoríos de sus [majestades, acatando] la abilidad e sufiçiençia de vos, Rodrigo Fernández Dazevedo, por la presente vos criamos e […] constituimos [210] público escribano, notario e tavalión apostólico e vos damos entero poder y facultad para que [podáis] vsar e vséis del dicho officio de notario entre todos los fieles christianos del mundo y hazer instrumentos y escripturas [de] todo aquello que ante vos pasare y de que fordes rogado. Y vos envestimos en el dicho officio de tabalión y notario público por tradición de vnas escrivanías y péñola que en vuestras manos ponemos porque hizistes ante nos el juramento acostunbrado hazer en semejantes creaçiones. Por ende, notificamos y hazemos saber a todas y qualesquier personas, eclesiásticas y seglares, qualquier estado, dinidad, preminençias, condición que fueren lo susodicho, para que de oy en adelante, hos hayan y tengan por tal público notario apostólico avténtico y legal y vsen con vos y de vos como tal. Y a las escripturas que fueren sinapdas de vuestra mano con vn sino tal como este (*SIGNO*) les den entera fee y crédito enteramente, en juicio y fuera dél, como a escrituras públicas y avténticas, hechas por verdadero y avténtico notario y tavalyón apostólico, ora sean de contratos y testamentos y cosas judiçiales y extrajudiçiales, ora de otra qualquier cosa que sea de que ante vos se pediere dello fee y testimonio. E vos guarden y hagan guardar todas las otras livertades, previllejos e eseçiones, perrogatybas, graçias e preminençias que an y tienen y gozen y pueden gozar los otros notarios y tavaliones apostólicos. Y vos damos poder y facultad para que podáis resçibir los contratos e obligaçiones e confesyones de partes que ante vos fueren hechas y hazer lo (*sic*) preçetos que por virtud dellos se suelen hazer por los otros semejantes notarios en todo y por todo syn[211] hazer en ello enpedimento ni deferençia alguna. Y porque lo susodicho no venga en duda, mandamos dar e dimos dello este (*sic*) nuestra carta fyrmada de nuestro nonbre e sellada con nuestro

[210] Tachado: escribano.
[211] Tachado: por ello.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

sello y synada del ynfraescripto notario, que fue y pasó en la noble çibdad de Santiago, a diez e nueve días del mes de henero de mill e quinientos e treynta e vn años. Estando presentes por testigos el reverendo padre fray Alonso de Luzón, prior del monesterio de Santo Domingo de Bonabal, e fray Lope de Ayala, flayre (*sic*) del dicho monesterio, e Pedro de Çamora, vezino de Sebilla, criado del dicho señor thesorero, e Ruy Sanches, estantes en la dicha çibdad.
Antonius thesaurarius Compostellanus (*rúbrica*)
Pasó ante mí, Pedro Lorenço, escripuano (*rúbrica*)

Documento 5

1531, marzo, 17. Santiago de Compostela

Título de notario apostólico de Juan López, clérigo y criado del licenciado Mohedano, canónigo y provisor de Santiago.

A.-AHUS, Protocolos notariales, S-189, f. 444*v*. Papel. Buen estado de conservación. Escritura gótica cursiva cortesana.

Nos, don Antonioto Peres de Lasalde, protonotario apostólico, thesorero y canónigo en la santa iglesia de Santiago, conclauista en la eleçión del nuestro muy santo padre Clemente sétimo, e conde palatino por su santidad, criado segundo más largamente en las letras apostólicas de facultad a nos concedidas se contiene, cuyo thenor aquí no mandamos enxerir por evitar prolexidad, costa e gasto e porque dellas ay noticia pública en muchas partes destos reynos e señoríos de sus majestades, acatando la avilidad e sufiçiençia de vos, Juan López, clérigo, criado del muy reverendo señor liçençiado Mohedano, canónigo e provisor[212] de Santiago, por la presente vos criamos e hazemos e constituimos público escribano, notario e tabalión apostólico e vos damos entero poder e facultad para que podáis vsar e vséis del dicho ofiçio de notario entre todos los fieles christianos del mundo e hazer ynstrumentos e escripturas de todo aquello que ante vos pasare e de que fordes rogado. E vos envestimos en el dicho ofiçio de tabalión e notario público por tradición de vnas escripuanías e péñola que en vuestras manos ponemos, porque hezistes ante nos el juramento acostunbrado hazer en semejantes creaçiones. Por ende, notificamos e hazemos saber a todas e qualesquiera personas, eclesyásticas e seglares, de qualquier estado, dignidad, preminençia, condición que fueren, lo susodicho para que de oy en adelante os ayan e tengan por tal público notario apostólico, auténtyco, legal e vsen con bos y de vos como tal. E a las escripturas que fueren sinadas de vuestra mano con vn signo tal como este (*signo*) les den entera fee e crédito enteramente, en juizio e fuera dél, como a scrituras públicas e avténtycas, echas por verdadero e avténtyco notario e tabalión apostólico, ora sean de contrabtos e testamentos e cosas judiçiales e extrajudiçiales, ora de otra qualquier cosa que sea de que ante vos se pediere dello fee e testimonio. E vos guarden e hagan guardar todas las otras livertades, previlejos, exsençiones, perrogatybas, gracias e preminençias que han e tienen e gozan e pueden gozar los otros notarios e tabaliones apostólicos. E vos damos poder e facultad para que podáis resçiuir los contrabtos e obligaçiones e confesiones de partes que ante vos fueren echas e hazer los proçesos que por virtud dellos se suelen hazer por los otros semejantes notarios en todo e por todo syn hazer en ello enpedimento ni diferençia alguna. E porque lo susodicho no venga en duda, mandamos dar e dimos dello esta nues-

[212] Tachado: en la dicha santa iglesia.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-11400 | ISSN 1128-5656 (online)

tra carta firmada de nuestro nonbre e sellada con nuestro sello e signada del infraescrito notario Que fue e pasó dentro del monasterio de Santo Domingo de la dicha çibdad de Santiago a diez e siete[213] días del mes de março del año del señor de mill e quinientos e treinta e vn años, estando presentes por testigos Francisco Gómez [criado] del dicho señor probisor [214] e Juan de Raços, escribano de su magestad, e Diego Feyjóo, estante en la dicha çibdad[215].
Antonius thesaurarius Compostellanus (*rúbrica*)

[213] Tachado: nueve.

[214] Tachado: liçençiando Mohedano y <Alonso> Francisco (borrado) de Trabancos, vezinos de la dicha çibdad e […] de Santiago, criado del dicho don Antonio Pérez.

[215] Tachado: e otros.

OPEN ACCESS

Scrineum Rivista 17/2 (2020)
ISSN 1128-5656 (online)
DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192

Dimmi come scrivi e ti dirò chi sei: la cultura grafica dei mercanti della costa settentrionale del Portogallo (1560-1600)

Maria João Oliveira e Silva
Universidade do Porto

Abstract. This paper focuses on the graphic culture of the merchants living in the towns and villages of the northern coast of Portugal in the second half of the 16th century. It aims to analyze their different levels of graphic competence, and also of their wives, based on their signatures. These signatures appear in several *Livros de Notas* of the first notarial registry of Vila do Conde (now in the district of Porto). The main goal was to find out which merchants, and their wives, were capable of writing and at what level, which was their graphic model, where and in which social and economic context they lived. The analysis of these different aspects made it possible to know this group from the point of view of its cultural and intellectual power, in addition to the already studied social and economic power. Previous researches on cities such as Porto or Vila do Conde in the timeframe considered in this paper allows a better understanding of the different cultural and social dynamics concerning these men and women.

Keywords. Merchants; Signatures; Graphic culture; Northern coast of Portugal; 16th century.

1. *Introduzione*

Questo lavoro si propone di indagare i livelli di alfabetizzazione dei mercanti delle varie città e dei borghi del Portogallo settentrionale. A questo scopo, considereremo come base la documentazione proveniente dall'antico primo registro notarile di Vila do Conde[1] (un comune localiz-

[1] Il fondo dell'antico primo registro notarile, conservato attualmente nell'Arquivo Distrital do Porto (= ADP), è composto da cinque serie: la prima contiene 33 libri (data-

Email: mjpinho@letras.up.pt

Copyright © 2020 The Author(s). Open Access. This is an open access article published by Firenze University Press (www.fupress.com/scrineum) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License. The Creative Commons Public Domain Dedication waiver applies to the data made available in this article, unless otherwise stated.

zato a circa 30 km da Porto[2]), riconducibile alle ultime decadi del XVI secolo[3]. Trattandosi di una municipalità portuale, questa documentazione ha un carattere marcatamente commerciale, consistente per lo più in contratti connessi a questioni di traffico marittimo, come i partenariati di mercanti («parcerias») e i noli.

È proprio a causa del legame dei mercanti con tale traffico che per la presente analisi sono stati scelti tali documenti. Oltre a essi, sono state indagate alcune decine di procure, molte delle quali fatte prima, ma in ragione del loro ruolo nei partenariati e/o nei noli. A essi sono state affiancate le cauzioni, anch'esse molto spesso precedenti o conseguenti ai contratti marittimi.

I mercanti e i loro familiari – padri, madri, fratelli e figli emergono in questi documenti come concedenti ed è solo in questo ruolo che li studiamo: in quanto tali sottoscrivono o fanno sottoscrivere, con il rispettivo nome. Si tralasciano invece, in vista di un'analisi più ampia da farsi prossimamente, i numerosi altri mercanti che appaiono solo in qualità di testimoni. Attraverso l'analisi paleografica e semiotica di queste sottoscrizioni tenteremo di valutare i loro gradi di cultura grafica.

Siamo coscienti della difficoltà di valutare con precisione la relazione tra la capacità di apporre una sottoscrizione e il grado di alfabetizzazione di ciascun individuo in senso proprio, cioè la rispettiva attitudine a usare la scrittura come mezzo di comunicazione[4]. Nei casi già studiati, gli autori hanno preferito optare per il concetto di semialfabetizzazione visto che le sottoscrizioni sono il riflesso visibile di solo una delle due capacità che l'alfabetizzazione implica, cioè la competenza di scrittura, non dando invece indicazioni su quella di lettura[5]. Per superare almeno parzialmente

ti tra il 1560 e il 1622), la seconda quattro (1582-1622), la terza 21 (1584-1631), la quarta altri quattro (1612-1648), la quinta, infine, uno solo (1649-1650).

[2] Su questo comune si veda Polónia 2007.

[3] Un primo approccio a questo tema si trova in Silva 2018a.

[4] Relativamente al concetto di alfabetizzazione, in senso lato e *stricto sensu*, si veda, per esempio, Castillo Gomez - Sáez 1994, pp. 133-168, e la relativa bibliografia.

[5] Alcuni autori sostengono che imparare a sottoscrivere potrebbe situarsi a un livello intermedio tra l'apprendimento della lettura e quello della scrittura, essendo la capacità di sottoscrivere l'unica competenza grafica acquisita da un determinato individuo

questa difficoltà, analizzeremo la scrittura dei mercanti che sottoscrivono su richiesta di qualcuno, in particolare delle donne. In questi casi, ricorreremo alle brevi frasi da loro aggiunte alle proprie sottoscrizioni così da classificare le loro scritture in base alle diverse tipologie grafiche.

Questo lavoro è in debito con numerosi studi già condotti in tutta Europa[6]. Tuttavia, a causa della vicinanza geografica e anche dei modelli grafici, tra i contributi di diversi autori dedicati ai temi dell'alfabetizzazione, della scrittura e della cultura grafica sono stati molto importanti gli studi relativi a diverse province dal nord al sud dell'attuale Spagna[7]. Questi lavori sono serviti da termine di confronto poiché in molti casi adottano approcci simili e riguardano archi cronologici prossimi o coincidenti con quello del presente studio. Data la scarsità di studi dedicati in Portogallo ai livelli di competenza grafica e supportati da un'analisi paleografica e semiotica, questo lavoro mira a essere più che altro un contributo introduttivo allo studio di questo tema, di cui resta molto da sviluppare[8].

2. *La fonte: i* Livros de Notas

La documentazione presa in considerazione comprende 85 procure, 50 noli, 36 cauzioni e 20 contratti, per un totale di 191 documenti riconducibili al periodo compreso tra il 1560 e il 1600. Questi documenti, o note, si

(Marchesini 1989, p. 62; Del Camino 1998, p. 99); altri sostengono che è tuttavia possibile parlare di «alfabetismo funzionale» qualora si consideri la sola capacità di sottoscrivere (Marquilhas 2000, pp. 88-89).

[6] Ricordiamo, in particolare, i lavori di Armando Petrucci: Petrucci 1978a; Petrucci 1978b; Petrucci 1989; Petrucci 1999; Petrucci 2000.

[7] In particolare Alonso Pequeno - Vásquez Bertomeu 2001; Ares Legaspi 2015; Ares Legaspi 2016; Castillo Gomez 1997; Comas Via 2019; Del Camino - Congosto Martín 2001; García Díaz 1999; Gelarbert González 1987; Mandingorra Llavata 1986; Mandingorra Llavata 1994; Moreno Trujillo - Osorio Pérez - De La Obra Sierra 1991; Rey Castelao 2003.

[8] Esistono altre analisi, basate sulla documentazione portoghese di diverse tipologie e provenienze geografiche e cronologiche (tra i secoli XVI e XVIII), che non si basano sugli stessi criteri utilizzati in questo lavoro, per esempio: Silva 1986, pp. 1-67; Magalhães 1994; Araújo 2000; Marquilhas 2000; Santos 2004.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

trovano nei *Livros de Notas* dei notai pubblici di Vila do Conde[9]. Per questo studio ne sono stati esaminati 26 volumi[10].

In Portogallo questo tipo di testi obbediva a procedure redazionali ben precise[11]. Già nel 1305, infatti, era stato pubblicato il primo *Regimento dos Tabeliães* che fin dal primo articolo stabiliva che i tabellioni avrebbero dovuto scrivere inizialmente in un libro in carta le note delle carte o degli istrumenti che avrebbero redatto e non in cedole e rotoli che usualmente andavano perduti e per questa ragione la gente riceveva un grande danno (nel documento: «as notas das cartas ou dos stromentos que ham de fazer primeiramente em livro de papel e nom em cedulas e rooes e per esta razom recebem as gentes gram perda»[12]). Una volta rilasciati i documenti, secondo il terzo articolo del medesimo regolamento, i tabellioni erano tenuti a registrarli «en livro boom de coyro» (in un libro buono in cuoio, nel senso di essere in libro rilegato in pelle) affinché potessero resistere nel tempo[13]. Nel 1340 fu emanato un nuovo *Regimento* contenente obblighi simili a quelli già stabiliti nel 1305, ossia quello di scrivere le note in un libro di carta e non in cedole o in tavolette (articolo 1), di registrarle in fogli all'interno di un libro di buona fattura e di cuoio (articolo 2) e di scrivere e leggere davanti a testimoni le note che si andavano a redigere (articolo 3)[14].

Nei primi decenni del secolo XVI si procedette alla raccolta organica in una serie di libri di tutta la leslazione portoghese, la quale conobbe varie versioni e fu nota come *Ordenações Manuelinas*. Nel Libro I, titolo LIX, si ricordano ai tabellioni le vecchie norme di scrivere tutte le note dei contratti *in extenso* e di leggerle davanti alle parti e ai testimoni. Tuttavia, ora il legislatore aggiunge la necessità che sia le parti sia i testimoni sottoscrivano le

[9] Questi libri sono potenzialmente assai utili per questo tipo di studi, poiché «posibilitan el estúdio cuantitativo de la escritura, la extensión de la alfabetización por toda la comunidad, y en menor medida el análisis gráfico de los asientos y las suscripciones de los otorgantes» (Ares Legaspi 2015, p. 22).

[10] 22 libri della prima serie, solo uno della seconda e tre della terza.

[11] Su questo si vedano Pereira 1989, pp. 615-690; Coelho 2001, pp. 95-137; e Silva 2018b, pp. 265-277.

[12] Pereira 1989, p. 669.

[13] *Ibid.*, p. 670.

[14] *Ibid.*, pp. 681-682.

note, precisando che se ciascuna delle parti non sapesse sottoscrivere, lo farà per loro una persona, o un altro testimone che sia diverso dai due testimoni, esplicitando di sottoscrivere per tale parte o parti in quanto esse non sanno sottoscrivere («se cada huma das partes assinar nom souber, assinará por ella huma pessoa, ou outra testemunha que seja aalem das duas testemunhas, fazendo mençam como assina pola parte ou partes, por quanto ellas nom sabem assinar»)[15]. Si specifica la necessità che, una volta riconosciuti dal tabellione e dalle parti, queste e i testimoni sottoscrivano le note, regolamentando in tal modo una pratica che era già usualmente seguita dai notai pubblici portoghesi[16].

Oltre a questo elemento, le note dei notai di Vila do Conde includono un breve riassunto o titolo / rubrica che indica, di norma, il tipo di documento e le parti coinvolte. Al fine di assicurare la validità giuridica delle note e in conformità con la legislazione, i notai fanno riferimento, nel testo, alla presenza delle parti e dei testimoni riconosciuti anche dai contraenti. I notai sviluppano per esteso le formule e il dispositivo, sottolineano eventuali correzioni e sottointesi e fanno sottoscrivere le parti e i testimoni o qualcuno in loro vece. In molti casi, alla fine degli atti i tabellioni si curano di segnalare le parole depennate, sbavate o sottolineate, assolvendo in tal modo gli obblighi legali. Una parte di queste note giunge a una redazione *in mundum*, come esplicitato nelle note di spedizione («Feito ao comprador»[17] – fatto per l'acquirente; o «Dado hum ao mosteiro»[18] – dato uno al monastero), alcune di esse in due esemplari (per esempio «Dado hum a Diogo Vaz e outro a Joao Alvarez»[19] – dato uno a Diogo Vaz e un altro a Joao Alvarez). A volte, come negli esempi precedenti, è identificato il destinatario di un determinato documento. In ogni caso, il notaio pubblico – o, eventualmente, uno scrivano al suo servizio – non sottoscrive mai le note.

[15] *Ordenações Manuelinas* 2002, pp. 400-401.

[16] Si veda il caso del libro studiato in *Livro de notas de Lopo Vasques* 2014.

[17] In un documento del 1585-03-07 (ADP, *Notariais de Vila do Conde* (=*NVC*), 1º cartório, 1ª serie, livro 11, ff. 28*r*-30*r*).

[18] In un documento del 1592-02-25 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 18, ff. 41*r*-42*v*).

[19] In un documento del 1585-05-11 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 11, ff. 72*v*-75*r*).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

3. *I mercanti*

Questo insieme di documenti ha permesso di conoscere 106 mercanti portoghesi che, nel periodo in esame, sottoscrivono o fanno scrivere il proprio nome da altri[20]. Al fine di studiare i livelli di alfabetizzazione dei mercanti e delle loro donne è stato attribuito a ciascuna sottoscrizione autografa un grado di competenza grafica, in una scala tra 2 (sottoscrittore elementare), 3 (sottoscrittore comune) e 4 (sottoscrittore esperto). Il livello 1 è stato attribuito ai non firmatari o analfabeti grafici.

In totale nel primo livello si trovano sette mercanti, nel secondo dodici, nel terzo settanta e nel quarto quindici. Due mercanti non poterono sottoscrivere le note in quanto si trovavano in situazione di «impedimento» a causa della peste; non sono stati dunque inclusi in nessuno dei livelli sopra esposti[21].

3.1. *Livello 1 – Analfabeti grafici*

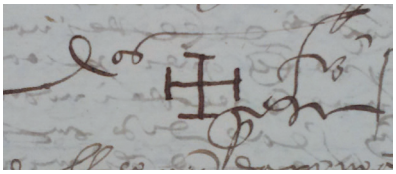
Focalizziamo la nostra attenzione sui sette mercanti non firmatari[22], ossia su coloro che non sanno sottoscrivere usando l'alfabeto, ma che utilizzano un *signum crucis*, in particolare la croce greca, o un altro segno autografo più o meno elaborato. È da notare che le croci non sono mai semplici, ma sempre potenziate da alcuni espedienti come piccoli trattini sulle punte, cerchietti agli angoli o linee di unione. D'altro canto, alcuni mercanti optano per tracciare «marchi», segni che ricordano lettere o forme geometriche. Per meglio dire, anche utilizzando le forme più semplici di autoidentificazione – una croce, un segno – i mercanti non smettono

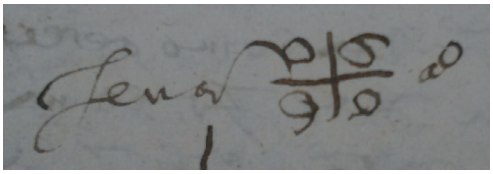
[20] Nella documentazione presa in esame non è stato riscontrato l'uso di una specie di timbro o di sigillo in cui fosse inciso il nome e che fosse inchiostrato al momento di apporre le sottoscrizioni, imprimendo il nome del titolare nel documento da sottoscrivere. Tale pratica si riscontra nei *Livros de Actas da Câmara do Porto* nel periodo tra il 1580 e il 1650 (Silva 1986, p. 17).

[21] Si tratta della nota del 1565-11-17, «Vila do Conde / Azurara» (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 3, ff. 29*r*-31*r*) e della nota del 1580-10-05, «Vila do Conde, ao cais do Machicão» (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 10, ff. 47*r*-49*r*).

[22] Carmen del Camino li presenta come semianalfabeti poiché, nonostante non fossero capaci di sottoscrivere, questi uomini potevano essere in grado di leggere: non è dunque corretto identificarli come analfabeti (Del Camino 1998, p. 100).

di tentare di personalizzarle, ornandole in modo elementare con caratteri semplici o incrociati e cerchi (Figure 1 e 2). I notai scrivono il nome proprio del mercante prima della croce o del segno e il cognome dopo di essa, in modo di identificare e contemporaneamente riconoscere gli autori di questi segni. Oltre a ciò, l'esistenza di sottoscrizioni attraverso croci o altri simboli obbliga il notaio pubblico a indicare il ruolo del rispettivo titolare nel documento. Nel caso in analisi, è stata aggiunta la parola *parte* (nel senso di contraente) al nome del mercante[23].





Figg. 1 e 2. Croci autografe di Domingos Fernandes (1571-02-07) e Fernão Afonso (1600-06-23) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 6, f. 21*r* e livro 22, f. 48*r*)

In solo due casi i mercanti hanno chiesto a un'altra persona di sottoscrivere per loro (sottoscrizione *a rogo*[24]). Il primo, del 17 novembre 1565, ha come protagonista Simão Gomes, mercante e residente in Azurara, sulle sponde del fiume Ave. In questo giorno, Simão Gomes fa una procura ai suoi fratelli, abitanti di Lamego, motivata dal fatto che Azurara è isolata a causa della peste ed egli è bloccato lì. Proprio a motivo della peste, il notaio pubblico non ha potuto dirigersi ad Azurara, ragione per cui la procura viene redatta all'interno di un battello, nel mezzo del fiume, mentre Simão

[23] Oltre a questa indicazione, capita comunque frequentemente di imbattersi nell'abbreviazione «tª.» per identificare coloro che esercitavano il ruolo di testimone. Tale funzione nel documento è sempre indicata dal notaio, accanto alle sottoscrizioni, e mai dai sottoscrittori propriamente detti, anche nel caso di coloro che sottoscrivono usando l'alfabeto (come concedenti o testimoni).

[24] Questa delega di scrittura è stata studiata, per esempio, da Petrucci 1999. Tra i vari aspetti, l'autore indaga su chi fossero i delegati e che relazione avessero con i deleganti, ossia il meccanismo di mediazione culturale tra coloro che hanno e coloro che non hanno contatto diretto con la scrittura stessa.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

Gomes sta sulle sponde del fiume dal lato di Azurara[25]. Non potendo egli sottoscrivere – cosa diversa dal *non saper* sottoscrivere – prega João Álvares, chierico, di sottoscrivere al suo posto. La situazione anomala in cui questo documento viene redatto ha come conseguenza che uno dei testimoni sia João Flores, barcaiolo.

Nel secondo caso l'azione si svolge il 5 ottobre del 1580, nella zona vicino al luogo dove risiedono le persone infette dalla peste. All'interno di tale luogo si trova il mercante Francisco Gonçalves che nomina lì come suo procuratore João Ribeiro, suo genero. Essendo impedito e non sapendo sottoscrivere, il mercante chiede a Pedro Fernandes, fabbricante di cera, di sottoscrivere per lui[26]. In questo caso il notaio pubblico riferisce la doppia condizione di Francisco Gonçalves: era impedito e analfabeta grafico, al contrario di Simão Gomes, che era solo impedito.

Insomma, solo una piccola percentuale di mercanti, il 6,6 % del totale, si colloca al livello di non firmatario e, a eccezione dei due impossibilitati, attraverso i loro simboli-sottoscrizioni, tutti instaurano un contatto attivo e diretto con la scrittura e con i documenti di cui sono autori giuridici.

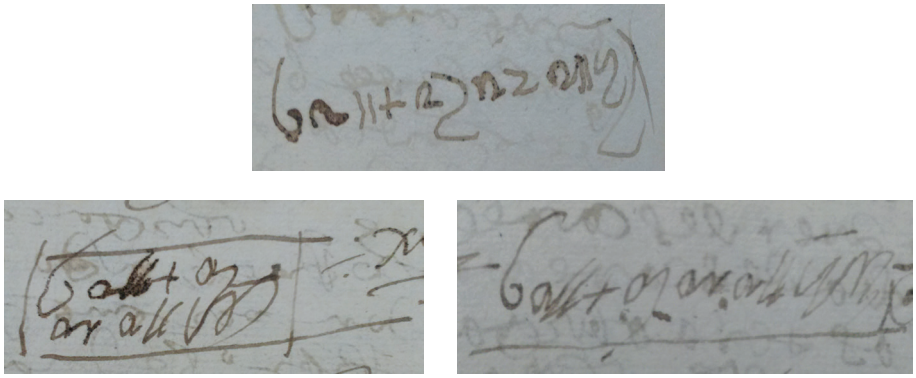
3.2. *Livello 2 – Elementare*

Ugualmente ridotto è il numero di mercanti il livello grafico delle cui sottoscrizioni può essere classificato come elementare di base: in tutto 12, corrispondenti all'11,3%. In alcuni casi, il basso livello di capacità grafica potrebbe spiegarsi con la poca assiduità nell'esercizio pratico della scrittura, più che con la mancanza di un apprendimento sistematico in età scolare. È stato tuttavia possibile verificare che alcuni di questi uomini appaiono frequentemente come autori giuridici e testimoni nel *Livros de Notas*. Questo ha portato a constatare che la frequenza con cui sottoscrivono non si traduce in un miglioramento della rispettiva competenza grafica. Un caso molto interessante è quello di Baltasar Álvares autore giuridico di più di una decina di documenti tra il 1587 e il 1622, ossia nell'arco di più

[25] «Estando eu tabeliam em hum batel no meo do rio desta villa pareceo da parte do llogar da Zurara junto ao dito rio Simão Gomez mercador he morador na dita Zurara he dise que elle ordenava como de feito ordenou por seus proprios e abastamtes procuradores […]» (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 3, ff. 29*r*-31*r*).

[26] ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 10, ff. 47*r*-49*r*.

di 35 anni, che sottoscrive sempre in modo molto rudimentale (Figg. 3-5). Tuttavia, durante questo periodo è possibile rilevare una certa evoluzione: in particolare, a partire dal 1590, con l'introduzione di un 'rettangolo' che contorna la sottoscrizione, a volte sostituito da un semplice segno nella parte inferiore. Si constata, ancora, un aumento della sicurezza del tracciato delle lettere, specialmente della *a* e della *z*:



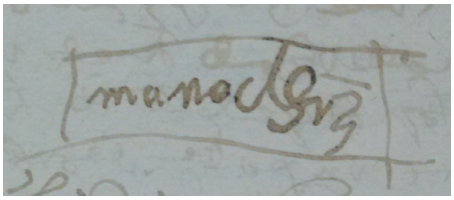
Figg. 3-5. Sottoscrizioni autografe di Baltasar Álvares (1587-01-11; 1596-01-08; 1622-05-18) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 14, f. 29*v*; livro 19, f. *129r*; 2.ª série, livro 4, f. 78*r*)

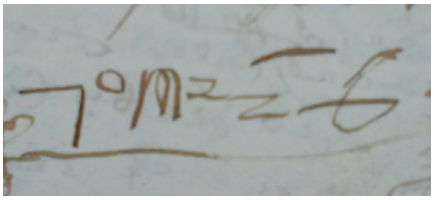
Tanto questa come le restanti sottoscrizioni attribuibili al livello elementare rivelano un grado abbastanza basso di competenza grafica e provano che la capacità di sottoscrivere non implica una conoscenza matura della scrittura. Le sottoscrizioni di questi mercanti presentano un tracciato molto insicuro, con lettere dal modulo grande e irregolare, disarticolate, disegnate in modo isolato e in vari tempi, senza allineamento, con un *ductus* errato, spesso con sbavature di inchiostro e praticamente senza usare elementi di collegamento tra una lettera e l'altra. Scrivono su una o due righe, creando un quadrato o un rettangolo con lati immaginari «estremamente irregolari poiché il cervello, al servizio di mani poco abili, determina un tracciato (...) dall'aspetto finale molto grossolano»[27]. A volte,

[27] Santos 2004, p. 27. Tutte le traduzioni dal portoghese all'italiano sono a cura dell'autore.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

come nel caso di Baltasar Álvares, nonostante la poca abilità essi cercano di aggiungere elementi alle proprie sottoscrizioni, segnatamente *paraphes*, cioè «un insieme di tratti più o meno artistici che mirano a proteggere l'autenticità della sottoscrizione»[28], che completano, contornano o inquadrano l'insieme delle lettere tracciate. In genere predominano la rigidità, la mancanza di leggerezza nel *ductus*, l'insicurezza (Figg. 6 e 7). Va sottolineato che, in alcuni casi, l'età del sottoscrittore potrebbe giustificare l'aspetto tremulo della scrittura e l'insicurezza o l'apparente difficoltà nel tratto.





Figg. 6 e 7. Sottoscrizioni autografe di Manuel Fernandes (1587-01-11) e João Martins (1560-02-27) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 14, f. 29*v* e livro 1, f. 7*v*)

In ogni caso, nonostante tutte queste caratteristiche, molte volte tali scritture sono tipologicamente prossime ai modelli gotici corsivi più calligrafici[29]. I loro autori, infatti, tentano di imitare in modo fedele ciò che era allora considerato il modello grafico ideale[30]. Tale sforzo prova l'importanza che l'atto della sottocrizione aveva tanto «nell'esercizio delle funzioni professionali e sociali» quanto come «segno esteriore di prestigio e primato sociale»[31].

[28] Santos 2004, p. 35.

[29] Le forme tipiche delle lettere dei modelli gotici che osserviamo nelle sottoscrizioni sono le seguenti: tendenza al tratteggio ad angolo dei tratti rotondi e a una scrittura serrata, dove si alternano tratti grossi e fini; la *d* alterna la forma diritta a quella rotonda; la *s* assume forma rotonda specialmente alla fine delle parole; la *r* ha doppia forma: diritta nella maggioranza dei casi e rotonda dopo una lettera curva; la *z* è formata da un tratto superiore ad arco con una lineetta obliqua e un altro arco in basso.

[30] La stessa situazione è stata già rilevata in Ares Legaspi 2015, p. 102.

[31] Polónia 2007, I, p. 477.

3.3. *Livello 3 – Comune*

Come detto precedentemente, la maggioranza dei mercanti studiati, 70 (66% del totale) appartiene al livello di capacità grafica intermedio, o comune[32]. Nonostante i diversi gradi di competenza, la verità è che in tutte le sottoscrizioni è palese la diminuzione dell'insicurezza e dell'irregolarità grafica. Questi uomini occupano in modo equilibrato e razionale lo spazio di scrittura. Le lettere sono più allineate, su una o due righe, e tracciate con tratto continuo. Sono usati nessi, abbreviature ed elementi di collegamento tra lettere, e praticamente tutti aggiungono alle sottoscrizioni delle *paraphes*. Tali tratti sono eseguiti con un certo grado di complessità e si pongono a lato del nome del mercante. In otto casi, i sottoscrittori uniscono elementi complementari, come la data del documento alla quale segue, alcune volte, la parola «anos» (anni)[33]. Alcuni tra questi uomini hanno anche la capacità di sottoscrivere in più modi, scrivendo il proprio nome per esteso o in forma abbreviata[34].

All'interno di questo vasto insieme di sottoscrizioni è possibile trovare esempi di gotica corsiva rotonda o cortigiana («cortesã»)[35] e di gotica corsi-

[32] Indizi simili sono stati ottenuti dall'analisi delle sottoscrizioni di piloti («pilotos») e marinai («mareantes»), presenti nella medesima documentazione e nel medesimo arco cronologico. Su un totale di 238 piloti, nessuno è analfabeta, 22 si trovano al livello elementare (9,3%), 195 al livello comune (81,9%) e 21 in quello calligrafico (8,8%). Tra i 186 marinai, 56 sono a livello elementare (30,1%) e 130 a quello di uso comune (69,9%): tra questi marinai non si registrano né analfabeti né uomini con un livello di esperto della scrittura, (Polónia 2004, pp. 48-49; Polónia 2007, I, pp. 476-477). Anche nei municipi dei dintorni di Porto, tra 1584 e 1650, più dell'83% dei mercanti che occuparono il posto di «giudice d'ufficio» («juiz do ofício») sapevano sottoscrivere (Silva 1986, pp. 59-61).

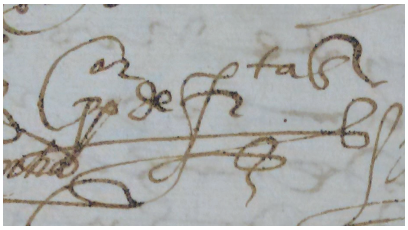
[33] Per esempio, Manuel Dias (Fig. 11), Rodrigo Afonso (1575-07-27; ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 7, f. 15*r*), Pedro Gonçalves Mourão (1571-10-22; ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 6, f. 193*r*), Simão Francisco (1579-09-17; ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 9, f. 84*v*) e Baltasar Jorge (1581-07-31; ADP, *NVC*, 1º cartório, 2ª série, livro 1, f. 27*r*).

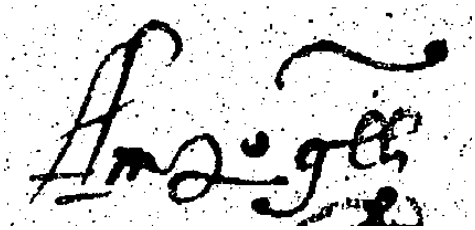
[34] Un esempio concreto è fornito dal mercante António Gonçalves, il quale in un documento del 1579-08-07 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 9, f. 77*r*) per mancanza di spazio nella nota abbrevia il proprio nome, che aveva invece scritto per esteso in un altro documento del 1571-06-01 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 6, f. 102*v*).

[35] Sono i casi, per esempio, delle sottoscrizioni di Gaspar de Freitas (Fig. 8), António Gonçalves (Fig. 9), Frutuoso Tomé (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 4, f. 47*v*;

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

va rotonda corrente (o processuale)[36], di trattamento più calligrafico o più corsivo. Più raramente si intravedono alcuni esempi di scrittura umanistica corsiva[37].



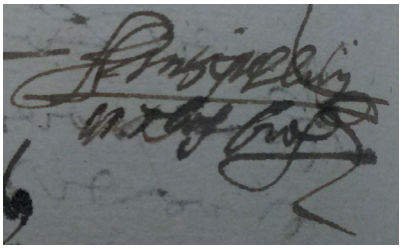


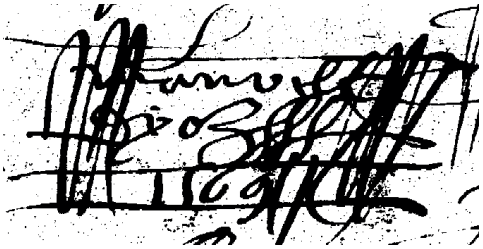
Figg. 8 e 9. Sottoscrizioni autografe di Gaspar de Freitas (1597-06-21) e António Gonçalves (1579-08-07) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 21, f. 193*r*; e livro 9, f. 77*r*)

livro 7, f. 54 e livro 9, f. 204*v*, rispettivamente 1567-09-17, 1575-08-22 e 1580-02-23) e Calisto Camelo (1577-11-19; ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 8, f. 18*r*). Le forme tipiche delle lettere della corsiva rotonda che osserviamo in queste sottoscrizioni sono le seguenti: la *a* è di forma rotonda; le *b*, *l* e *h* hanno in alto uno svolazzo, spesso un occhiello; la *c* lega regolarmente con la lettera seguente per mezzo del tratto superiore; la *d* è quasi sempre rotonda, la *g* è aperta in basso.

[36] Si vedano per esempio le sottoscrizioni di Miguel Luís Vilas Boas (Fig. 10), Manuel Dias (Fig. 11) e Manuel António Sousa (1585-08-31; ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 11, f. 180*v*). Le forme tipiche delle lettere della corsiva rotonda corrente che osserviamo in queste sottoscrizioni sono le stesse della corsiva rotonda ma con un *ductus* più corsivo, che aumenta il numero di nessi e legature e conferisce alla scrittura un aspetto più compresso. D'altra parte, questo modello di scrittura è anche caratterizzato dalla sua ibridazione di forme gotiche con forme della scrittura umanistica corsiva.

[37] In particolare si riscontra questo fenomeno nelle sottoscrizioni di Pedro Gonçalves (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 32, f. 135*r* e 2.ª série, livro 4, f. 128*r*; rispettivamente 1621-01-12 e 1622-10-22), Marcos Folgueira (1592-02-10, ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 18, f. 11*r*) e Manuel Pires (1575-07-27, ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 7, f. 15*r*). Le forme tipiche delle lettere della umanistica che osserviamo in queste sottoscrizioni sono le seguenti: l'inclinazione delle aste verso destra; la *a* è minuscola (di forma derivata dalla gotica corsiva); la *d* è diritta; la *r* è rotonda; il punto sulla *i*; la *s* che che forma una legatura con la lettera precedente e, se precede un'altra *s*, tende a formare occhieli in alto e in basso.





Figg. 10 e 11. Sottoscrizioni autografe di Miguel Luís Vilas Boas (1585-12-19) e Manuel Dias (1569-03-01) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 12, f. 81*v* e livro 5, f. 138*r*)

Risulta chiaramente che questi mercanti avevano a che fare quotidianamente o quasi con la scrittura, essendo questa fondamentale per gestire gli affari, fare e accettare lettere di cambio, coprire e contrarre debiti, concedere prestiti, nominare procuratori, comprare e vendere proprietà, inviare missive a partner commerciali. D'altro canto è più probabile che essi possedessero i mezzi economici necessari per l'apprendimento della scrittura e l'acquisto di strumenti per scrivere, come inchiostri e calamai, pennini e carta[38].

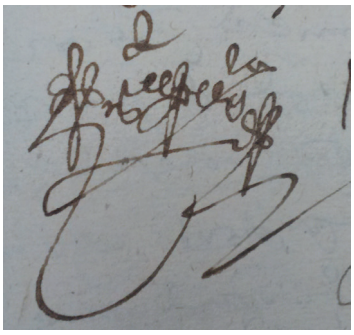
3.4. *Livello 4 – Esperto*

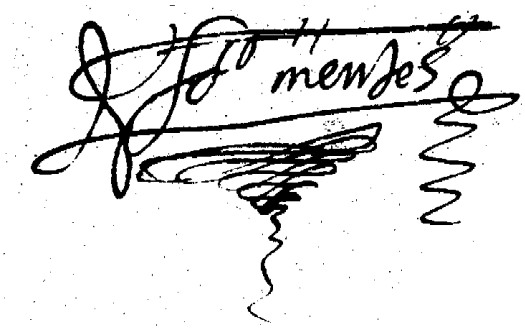
Abbiamo trovato un ulteriore gruppo di 15 mercanti (che rappresentano il 14,2% del campione studiato) le cui sottoscrizioni denotano un pieno dominio delle capacità grafiche. Di fatto, questi uomini mostrano tutta la propria familiarità e assiduità nella pratica della scrittura, che si manifesta in una grande abilità e padronanza della penna da parte dello scrivente. I segni personali manifestano estrema cura e fluidità nella tendenza a unire le lettere, attenuandone tra l'altro la morfologia proprio in ragione del tracciato corsivo. La loro caratteristica più distinguibile e indispensabile, però, è l'uso sistematico di tratti ornamentali, i *paraphes*, sufficientemente complessi e tali da rivelare creatività e abilità grafica da parte di chi ne fa uso. Tale perizia è comprovata, per esempio, dalla capacità di alcuni di questi uomini di sottoscrivere in più modi, ossia abbreviando il loro

[38] Viñao Frago 1992, p. 52.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

nome[39] o optando per l'omissione di una sua parte[40]. La formazione di questi mercanti potrebbe aver incluso, in alcuni casi, anche lo studio del latino. Per questa ragione, per esempio, Lourenço de Campos sceglie alcune volte di usare il segno speciale di abbreviazione «us/os» al termine del suo cognome[41].





Figg. 12 e 13. Sottoscrizioni autografe di Manuel Folgueira (1571-06-25) e Francisco Mendes (1596-06-10) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 6, f. 108*v* e livro 20, f. 6*v*)

Dal punto di vista grafico, questi uomini scrivono in gotica corsiva tendendo ad un modello processuale e rotondo[42], in gotica corsiva con alcune

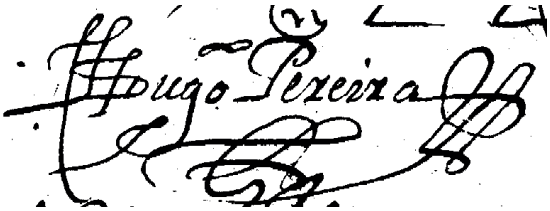
[39] È il caso di João Folgueira in alcuni documenti del 1586-02-25 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 3ª série, livro 2, f. 88*v*) e 1592-03-04 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 18, f. 47*r*).

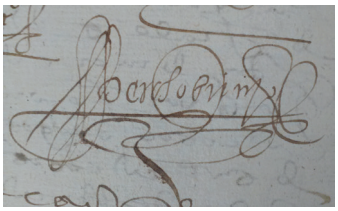
[40] Il mercante André Afonso Folgueira si sottoscrive sia «André Afonso» (per esempio nella procura del 1586-05-13, ADP, *NVC*, 1º cartório, 3ª série, livro 2, f. 125*v*) sia «André Afonso Folgueira» (per esempio nel giuramento del 1585-06-14, ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 11, f. 114*v*).

[41] Per esempio, in un documento del 1604-05-20 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 3ª série, livro 4, f. 179*v*). In altri casi il sottoscrittore scrive il cognome «Campos» in forma diversa, optando per l'abbreviazione della *m* e scrivendo per esteso l'ultima sillaba (si veda il documento del 1585-02-06, ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 11, f. 3*v*).

[42] In particolare, le sottoscrizioni di Manuel Folgueira (Fig. 12), Francisco de Brito (per esempio 1579-03-02, ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 9, f. 37*r*) e Cristóvão Carneiro (1578-03-21, ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 8, f. 116*r*).

caratteristiche della scrittura umanistica e in scrittura umanistica[43], variando, in ciascun modello, tra un *ductus* più posato o più corsiveggiante. In altre parole, queste sottoscrizioni riflettono i fenomeni di ibridazione tra i differenti modelli grafici che si svilupparono in Portogallo tra la metà del XV e il XVI secolo[44].





Figg. 14 e 15. Sottoscrizioni autografe di Diogo Pereira (1592-02-18) e Pero Sobrinho (1596-06-10) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 18, f. 27*r* e livro 20, f. 6*v*)

3.4. *Mercanti delegati*

La fonte utilizzata è abbastanza limitante per lo studio della scrittura dei mercanti in quanto, quasi sempre, ne fornisce solamente le sottoscrizioni. Tuttavia, in alcuni casi è possibile conoscere qualcosa in più delle rispettive grafie attraverso le piccole frasi che essi appuntano quando sono chiamati a sottoscrivere una nota su istanza di qualcuno («assinaturas a rogo»). In tal modo è stato possibile raccogliere diversi dati sulle mani di sei mercanti che furono delegati da parte di alcune donne a sottoscrivere per esse. Si tratta di Frutuoso Fernandes[45], Gonçalo Álvares Reimonde[46], Manuel Folgueira[47],

[43] In particolare le sottoscrizioni di Francisco Mendes (Fig. 13), Diogo Pereira (Fig. 14), Pero Sobrinho (Fig. 15), Manuel Ribeiro (per esempio in 1590-06-16, ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 15, f. 75*v*) e João Folgueira (per esempio in 1592-03-04, ADP, *NVC*, 1º cartório, 3ª série, livro 2, f. 88*v*).

[44] Sulla scrittura in Portogallo in questo perioso si veda Marques 2002.

[45] Delegato da parte di Margarida Simões in un documento del 1597-03-22 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 21, f. 108*v*).

[46] Delegato da parte di Isabel Rodrigues in un documento del 1592-03-11 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 18, f. 48*r*).

[47] Delegato da parte di Isabel Fernandes in due occasioni: nel 1585-02-06 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 11, f. 3*v*) e nel 1586-02-18 (ADP, *NVC*, 1º cartório,

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

Miguel Luís Vilas Boas[48], Salvador Dias[49] e Sebastião Ribeiro[50]. Tra questi uomini, solamente Frutuoso Fernandes e Miguel Vilas Boas avevano un livello classificabile come comune. Gli altri invece si trovano a livello di esperto.

In relazione ai modelli grafici, ci troviamo di fronte a scritture ibride, ossia di tradizione gotica corsiva con tracce che rivelano l'introduzione, in quelle usuali, del modello umanistico da un lato, e dal modello della corsiva rotonda corrente (o processuale), dall'altro[51]. Sono esempi del primo caso le scritte di Sebastião Ribeiro e Gonçalo Álvares Reimonde (Fig. 16): questi mercanti usano una gotica corsiva con un tratteggio delle lettere influenzato dalla grafia umanistica, rinvenibile nella forma della *a* triangolare, della *p* senza occhielo nell'asta, con separazione tra parole e lettere all'interno di una stessa parola. Al contrario, Manuel Folgueira (Fig. 17) e Salvador Dias avevano una scrittura gotica corsiva più prossima al modello processuale, con legature all'interno delle parole e tra le parole, a dimostrazione dell'elevato grado di corsività che porta all'esecuzione di intere parole senza che la penna si stacchi dal foglio, con una deformazione delle lettere che le compongono. Anche il mercante Salvador Dias ha una scrittura basata sul modello processuale, sebbene vi aggiunga elementi molto personali, in particolare la *d* che non giunge a completare l'asta, e la *p* con il corpo a forma di *x*. Frutuoso Fernandes e Miguel Vilas Boas scrivono ugualmente in gotica corsiva con tendenza processuale, deformando chiaramente alcune lettere pur senza collegare le parole tra loro.

1ª série, livro 12, f. 165*r*). Isabel Fernandes era sposata con João Fogueira, fratello di Manuel Folgueira.

[48] Delegato da parte di Antónia Lopes in un documento del 1585-08-31 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 12, f. 81*v*).

[49] Delegato da parte di Juliana Carneira in un documento del 1592-02-10 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 18, f. 11*r*).

[50] Delegato da parte di Ana Jorge in un documento del 1596-06-10 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 20, f. 6*v*)

[51] Come affermato da Moreno Trujillo 2017, pp. 246-247: «En el siglo XVI se escribe y se escribe mucho (…). Una auténtica explosión gráfica que en número de ejemplos y en variedad de formas domina y recorre el siglo (…) especialmente en la primera mitad del siglo en Castilla y en los medios notariales, en la ejecución y convivencia de la escritura cursiva gótica llamada cortesana junto con esta misma influida por la nueva escritura humanística o itálica y, además, con una evolución más cursiva y compleja de la cortesana llamada procesal».

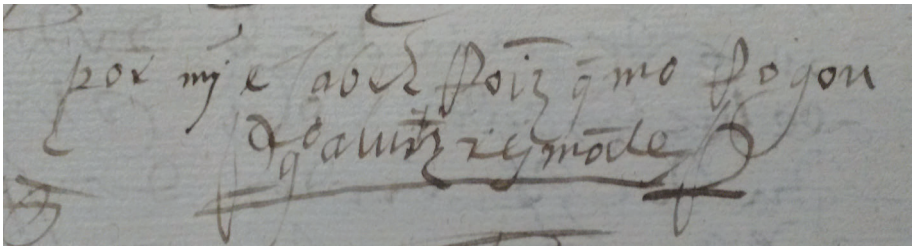


Fig. 16. Testo e sottoscrizione autografa di Gonçalo Álvares Reimonde (1592-03-11) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 18, f. 48*r*)

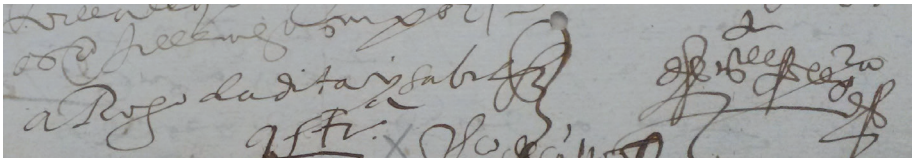


Fig. 17. Testo e sottoscrizione autografa di Manuel Folgueira (1585-02-06) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 11, f. 3*v*)

4. *Distribuzione geografica e cronologica*

Presa coscienza dei livelli di cultura grafica dei mercanti oggetto di questo studio, si indagheranno ora le possibili relazioni tra la loro origine geografica e il rispettivo livello di alfabetizzazione. Più che al luogo di nascita, i documenti si riferiscono a quello di residenza di questi uomini. Prevedibilmente, tenuto conto del luogo in cui la fonte analizzata fu prodotta (registri dei notai di Vila do Conde) e della tipologia documentaria scelta (ossia il grande rilievo delle procure fatte da abitanti del luogo), la grande maggioranza di questi mercanti viveva a Vila do Conde o ad Azurara, cioè su entrambi i lati del fiume Ave. Gli altri risiedevano in borghi o città confinanti, come Guimarães e Porto. Focalizzandoci su coloro che vivevano a Vila do Conde e Azurara, è possibile imbattersi in mercanti di ogni livello, dagli analfabeti grafici a scriventi esperti. Il luogo di residenza, insomma, non sembra avere un'influenza diretta sul grado

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

di alfabetizzazione individuale[52]. Come già detto, la professione a cui essi si dedicarono, il contesto socioeconomico in cui agirono[53] e anche l'aver esercitato nel proprio municipio incarichi pubblici, funzione che potevano svolgere proprio perché avevano una buona formazione[54], dovrebbero essere stati i fattori determinanti per la loro preparazione culturale grafica.

Il riferimento alla strada in cui vivevano alcuni dei mercanti studiati porta a riflettere sulla relazione tra il luogo di residenza all'interno della città, il livello di ricchezza e i livelli di alfabetizzazione. Studi precedenti hanno rivelato che Vila do Conde ebbe nel secolo XVI un'area abitativa di solamente circa 0,50 km^2, senza una netta stratificazione socioprofessionale dello spazio, ma piuttosto con una disseminazione territoriale dei vari gruppi professionali[55]. Tuttavia è stato possibile concludere che gli uomini più legati al mare, come piloti, marinai e mercanti, si concentravano principalmente su Rua da Laje, Rua da Senra e Rua Nova[56]. Queste strade erano collegate a Praça Nova o alle sue vicinanze. Essa era il nucleo centrale (politico, religioso e sociale) della città e i suoi dintorni costituivano la zona di maggior valore sociale e anche immobiliare della città[57].

[52] A una simile conclusione si è giunti riguardo a coloro che esercitavano funzioni di governo nei municipi di confini di Porto: «pessoas cuja actividade profissional se exercia nos sectores terciário e secundário sentiam maior necessidade e apetência pela instrução», indipendentemente dal luogo di residenza, rurale o urbano (Silva 1986, p. 29).

[53] In questo contesto è naturale che padri analfabeti grafici sentissero la necessità di far istruire i propri figli, come nel caso del mercante di vini Francisco Pinto, che non sapeva scrivere, e di suo figlio António Pinto, anch'egli mercante di vini, che «escrevia primorosamente» (scriveva in modo perfetto) (Silva 1986, p. 62).

[54] Come quelli di giudici, assessori, difensori civici («ouvidor») o procuratori, come nel caso del municipio di Vila do Conde, dove, a partire dagli inizi del secolo XVII, gli «uomini della terra» («homens da terra»), categoria in cui si inquadrano i mercanti, passarono a occupare più incarichi municipali degli «uomini del mare» («homens do mar»), in particolare piloti e maestranze, rinforzando in tal modo il proprio potere sociale (Polónia 2007, I, pp. 105-111).

[55] Polónia 2007, II, p. 306.

[56] *Ibid.*, p. 307.

[57] Come afferma *Ibid.*, p. 308: «Nesse pressuposto, e dado que pilotos e mercadores, a par das figuras mais destacadas da fidalguia da vila, aí residiam, isso implica que as suas actividades fossem suficientemente rentáveis e que a aplicação de capitais derivados da exploração de recursos marítimos ou ultramarinos incluísse, como critério, o investi-

In questo senso, le aree in cui risiedevano i mercanti ben riflettono i livelli di ricchezza loro, delle loro famiglie e di conseguenza, in molti casi, dei rispettivi livelli di apprendimento/alfabetizzazione e competenza grafica.

D'altro lato, è utile tentare di comprendere se sia esistita una qualche evoluzione cronologica nei livelli di alfabetizzazione durante il periodo studiato, ossia tra il 1560 e il 1600.

Se ne può concludere che la distribuzione è sempre simile, essendo la maggioranza dei registri analizzati sistematicamente di livello comune e la minoranzza dei restanti livelli. Tuttavia, è stato possibile notare un graduale aumento, nel corso dei quattro decenni, del numero di commercianti con livello di esperto, che passano da solo due nel 1560-1569 a otto nel periodo tra il 1590 e il 1600. Questi dati possono indicare un leggero ma graduale aumento del livello generale di competenza grafica dei commercianti presi in esame.

5. *Le donne*

Sebbene in numero di gran lunga inferiore, anche le donne sottoscrissero i documenti qui analizzati, ossia procure e contratti legati al commercio marittino. Le si ritrova principalmente nelle procure. Sono in tutto 23 e hanno due caratteristiche comuni: sono moglie di mercanti e non sanno sottoscrivere[58]. Fanno eccezione solamente due donne, quindi 21 sono protagoniste dell'atto, ma non firmano, chiedendo che qualcuno lo faccia per loro. In queste situazioni il notaio è obbligato a indicare il nome, la professione e la condizione sociale di chi sottoscrive, dichiarando sempre che la parte non sottoscrive «per essere una donna e non saper scrivere».

mento em formas de promoção social, ou mesmo em símbolos exteriores de riqueza». Una di queste forme di promozione sociale sarebbe l'investimento nell'educazione dei membri delle famiglie analizzate.

[58] Come affermano vari autori, l'istruzione delle donne, nel periodo dell'Antico Regime, si prefiggeva obiettivi distinti da quelli degli uomini, concentrandosi preferibilmente sulla pratica della lettura a fini devozionali e pietistici, in relazione al ruolo di madri, anche nel caso di donne con famigliari (padri, mariti e figli) alfabetizzati (Del Camino 1998, pp. 102-103; Marquilhas 2000, pp. 117-118).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

In alcuni casi, la persona scelta per *assinar a rogo* (sottoscrivere su richiesta) era un familiare[59], ma era sempre scelto tra le persone di fiducia della delegante (come è trattata nel documento)[60]. Prima di apporre il proprio nome, il sottoscrittore usa espressioni come «Por mim he por ela que mo rogou…» (da parte mia e di colei che mi chiese), oppure «Asyno por mym e por a dita Maria Follgeyra que mo rogou» (firmo per parte mia e di detta Maria Follgeyra che mi chiese).

Nell'insieme di documenti studiato, solamente due donne fanno eccezione alla regola: Maria de Santiago e Joana da Paz. La prima era moglie e, più tardi, vedova di Manuel Folgueira, mercante e cavaliere fidalgo. Scrive il proprio nome rivelando un livello di cultura grafica elementare di base, ossia il livello delle persone che imparavano a scrivere, pur non praticando regolarmente la scrittura[61]. Maria de Santiago ha una grafia gotica corsiva di influenza umanistica, abbastanza standardizzata; traccia le lettere e le parole a una a una e manifesta alcune difficoltà nel *ductus* di alcune lettere, come nella *t* e nella *S* (Fig. 18). Dapprima come sposa di un marito spesso assente e in seguito in qualità di vedova, Maria de Santiago si dichiarò «cabeça de casal», posizione che da un lato le affidava responsabilità e funzioni, e dall'altro le conferiva un ruolo da protagonista sociale rinforzato dalla sua capacità di sottoscrivere[62]. Anche Joana da Paz, moglie di Domingos Gomes da Paz, possedeva una sottoscrizione di livello comune, nonostante scrivesse in modo poco corsivo, con lettere e parole separate,

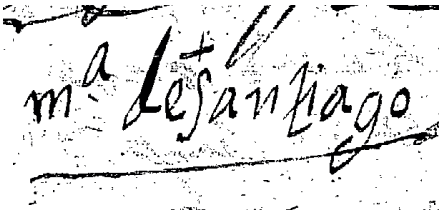
[59] Abbiamo già parlato del caso di Manuel Folgueira, cognato di Isabel Fernandes, il quale firmò in sua vece nel 1585-02-06: «Manuel Folgueira que asynou per a dita Isabel Fernandez que lho rogou por ser molher he não saber asynar (…). A rogo da dita Ysabel Frz. Manuell Follgueira» (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 11, f. 3*v*).

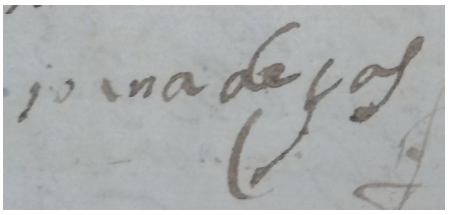
[60] Questa situazione contrasta con quanto accade nei protocolli notarili di Siviglia tra la fine del XV e l'inizio del XVI secolo, in cui sono gli stessi scrivani a fare la *testificatio* (Del Camino 1998, p. 104).

[61] Sottoscrive almeno due note: la procura del 1585-11-19 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 3ª série, livro 2, f. 59*v*) e un contratto del 1612-07-09 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 4ª série, livro 1, f. 8*r*).

[62] Come afferma Amélia Polónia: «Do reforço dos desempenhos sociais das mulheres (…) decorre, de forma inegável, a necessidade de uma maior preparação e habilitação para intervir no universo público com autoridade e de forma autónoma» (Polónia 2002, p. 119).

con eccezione di «de» e «as» in «Pas» (Fig. 19). Nel documento riferisce effettivamente: «E ha dita Joana de Pas asinou de seu sinal polo saber fazer» (la detta Joana de Pas firmò in quanto sa farlo)[63]. Il grado di competenza di queste due donne è notevolmente inferiore a quello dei mariti, entrambi al livello di esperto della scrittura[64].





Figg. 18 e 19. Sottoscrizioni autografe di Maria de Santiago (1612-07-09) e Joana da Paz (1600-04-27) (ADP, *NVC*, 1º cartório, 4ª série, livro 1, f. 8*r*; e 1ª série, livro 22, f. 9*v*)

Nel caso delle altre donne studiate, si è notato che i rispettivi mariti posseggono per lo più un livello ususale (otto casi) e un livello di esperto (sette casi). Si sono trovati solamente due mariti che non firmano e cinque con un livello più elementare[65]. La maggioranza delle donne prese in esame, infatti, sono inquadrate in un ambiente familiare alfabetizzato, in cui i mariti, cognati, fratelli e figli sono in grado di apporre la propria sottoscrizione[66]. Tra di loro, alcune appartenevano peraltro all'élite sociale ed economica di Vila do Conde, come le donne della famiglia Folgueira (in particolare Isabel Folgueira, Maria Folgueira, Juliana Carneira, Isabel Fernandes e Luísa

[63] In una procura del 1600-04-27 (ADP, *NVC*, 1º cartório, 1ª série, livro 22, f. 9*v*).

[64] La medesima situazione è stata riscontrata a Siviglia nel secolo XVI da Del Camino 1998, p. 103.

[65] Non è stato possibile analizzare la sottoscrizione di António Francisco do Porto, marito di Maria Folgueira.

[66] L'istruzione delle donne si effettuava per lo più in seno alla famiglia dove venivano cresciute e non in quella in cui si sposavano: la convivenza con un marito istruito non garantiva l'alfabetizzazione femminile nell'ambito del matrimonio (Viñao Frago 1992, p. 47).

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

Carneira[67]). In ogni caso, nemmeno queste donne sfuggono alla condizione di analfabete grafiche, il che prova che anche in tale ambito della società il tasso di alfabetizzazione continuava a essere modesto.

6. *Conclusioni*

Lo studio qui presentato, effettuato a partire da documenti con caratteristiche molto specifiche e risalenti ad un periodo di tempo relativamente breve, non permette di giungere a conclusioni definitive sugli indici di alfabetizzazione e competenza grafica dei mercanti del Portogallo della costa settentrionale. In ogni caso, una volta affiancati a precedenti studi su singoli casi di uomini e donne di ambito cronologico e geografico prossimi a quelli qui analizzati, i risultati ottenuti permettono di affermare che i mercanti di Vila do Conde e delle città e borghi vicini avevano, in ragione della professione esercitata, una certa familiarità con la scrittura. La presenza sempre più significativa di questi «homens da terra» (uomini di terra), nel governo dei rispettivi municipi avrà sicuramente contribuito alla necessità di possedere e sviluppare le capacità grafiche di ciascuno di essi. Tale familiarità risulta evidente nelle rispettive sottoscrizioni che, nella maggioranza dei casi, sono di livello comune, il che lascia intravedere una relazione (quasi) quotidiana con il documento scritto. Tanto questi quanto i mercanti con un livello di esperto non rifuggono dall'uso di *paraphes* per decorare e rendere più complesse le proprie sottoscrizioni. Graficamente, questi uomini si inquadrano nell'universo dei vari fenomeni riferibili alle gotiche corsive. Per tale ragione è possibile trovare per lo più ai livelli 3 e 4 esempi di gotica rotonda (o cortigiana), di gotica corrente (o processuale), di gotica con elementi caratteristici della scrittura umanistica e ancora esempi di umanistica corsiva, molte volte con tratti ibridi.

Vivendo principalmente a Vila do Conde, i commercianti risiedevano nelle aree di maggiore valore sociale e immobiliare della cittadina. Questo

[67] Questa famiglia assurta ai ranghi nobiliari apparve a Vila do Conde agli inizi del secolo XVI, quando la giurisdizione del municipio passò dalle mani del Monastero di Santa Chiara alla Casa de Bragança: fino ad allora era infatti proibito ai fidalghi di restare nel municipio per più di tre giorni (Polónia 2005, p. 36).

riflette bene i loro livelli di ricchezza e, di conseguenza, le possibilità di apprendimento e alfabetizzazione loro e delle loro famiglie.

Nel caso delle donne, la loro scarsità numerica impedisce di trarre conclusioni generali. È comunque importante sottolineare come tutte avessero un contatto attivo con la scrittura, sia per mano propria sia per relazione familiare diretta con uomini (mariti, fratelli, figli) che scrivevano bene o molto bene. Tuttavia, anche ai livelli sociali ed economici più elevati i livelli di alfabetizzazione rimangono piuttosto bassi.

Riteniamo dunque che questo lavoro rappresenti un nuovo approccio allo studio dell'alfabetizzazione e delle competenze grafiche di uomini e donne della costa settentrionale del Portogallo nell'età moderna attraverso la loro autografia. Il loro valore è molto significativo e crediamo, come è già stato scritto, che «l'immortalità dell'uomo (…) risiede nel ricordo delle sue virtù, dei suoi atti eroici o pii, ma anche nella memoria della sua cultura, della sua istruzione, che, in molti uomini e donne, per lo storico di oggi, ha solo una misura: la sottoscrizione»[68].

[68] Santos 2004, p. 50.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)

Bibliografia

Alonso Pequeno - Vázquez Bertomeu 2001 = Mercedes Alonso Pequeno - Mercedes Vázquez Bertomeu, *Lingua e escritura na Compostela do século XVI*, «Cuadernos de estudios gallegos», 48 (2001), pp. 115-129.

Araújo 2000 = Ana Cristina Araújo, *Com o nome na mão: aproximação ao universo dos alfabetizados na cidade de Lisboa (1700-1830)*, in *A cidade e o campo*, Coimbra 2000, pp. 268-284.

Ares Legaspi 2015 = Adrián Ares Legaspi, *Escritura y Sociedad. La villa de Carmona en 1513*, Carmona 2015.

Ares Legaspi 2016 = Adrián Ares Legaspi, *Alfabetización y cultura gráfica en Carmona en 1513*, in *Lugares de escritura: la ciudad*, ed. Pilar Pueyo Colomina, Zaragoza 2016, pp. 249-263.

Castillo Gómez 1997 = Antonio Castillo Gómez, *Escrituras y escribientes: prácticas de la cultura escrita en una Ciudad del Renacimiento*, Las Palmas de Gran Canaria 1997.

Castillo Gomez - Sáez 1994 = Antonio Castillo Gomez - Carlos Sáez, *Paleografía versus alfabetización. Reflexiones sobre historia social de la cultura escrita*, «Signo», 1 (1994), pp. 133-168.

Coelho 2001 = Maria Helena da Cruz Coelho, *Os tabeliães em Portugal, perfil profissional e sócio-económico*, in *Estudos de Diplomática Portuguesa*, ed. Maria Helena da Cruz Coelho et al., Lisboa 2001, pp. 95-137.

Comas Via 2018 = Mireia Comas Via, *Mujeres y escrituras en el espacio urbano. Cataluña, siglos XIV-XV*, in *Escritura y sociedad: burgueses, artesanos y campesinos*, ed. Javier de Santiago Fernández, José María de Francisco Olmos, Madrid 2018, pp. 69-83.

Del Camino 1998 = Carmen Del Camino, *Alfabetismo y cultura escrita en las fuentes notariales*, in *En torno a la documentación notarial y a la historia*, ed. Pilar Ostos Salcedo, María Luisa Pardo Rodríguez, Sevilla 1998, pp. 97-110.

Del Camino Martínez - Congosto Martín 2001 = Carmen Del Camino Martínez - Yolanda Congosto Martín, *Lengua y escritura en la Sevilla de fines del XV: confluencia de normas y modelos*, «Historia. Instituciones. Documentos», 28 (2001), pp. 11-30.

García Díaz 1999 = Isabel García Díaz, *La escritura en Cartagena en el siglo XV*, Cartagena 1999.

Gelabert González 1987 = Juan Eloy Gelabert González, *Niveaux d'alphabétisation en Galice (1635 – 1900)*, in *De l'alphabétisation aux circuits du livre en Espagne. XVIe-XIXe siècles*, Paris 1987, pp. 45-71.

Livro de notas de Lopo Vasques, tabelião do Julgado de Refojos de Riba de Ave (1458-1459, 1469), ed. João José Alves Dias, Pedro Pinto, Lisboa 2014.

Magalhães 1994 = Justino Pereira de Magalhães, *Ler e escrever no mundo rural no Antigo Regime: um contributo para a história da alfabetização em Portugal*, Braga 1994.

Mandingorra Llavata 1986 = María Luz Mandingorra Llavata, *Aproximación a la cultura gráfica de los boticarios a finales de la Edad Media*, «Saitibi», 36 (1986), pp. 57-70.

Mandingorra Llavata 1994 = María Luz Mandingorra Llavata, *Usos privados de la escritura en la Baja Edad Media: secuencias espaciotemporales y contextos de uso*, in *Las diferentes historias de letrados y analfabetos*, ed. Joaquín Gómez-Pantoja Fernández-Salguero, Carlos Sáez Sánchez, Alcalá de Henares 1994, pp. 57-80.

Marchesini 1989 = Daniele Marchesini, *Dalla firma alla scrittura. Sull'uso delle sottoscrizioni matrimoniali della tradizione grafica corsiva*, in *Sulle vie della scrittura: alfabetizzazione, cultura scritta e istituzioni in età moderna*. Atti del convegno di studi (Salerno, 10-12 marzo 1987), ed. Maria Rosaria Pellizzari, Napoli 1989, pp. 57-73.

Marques 2002 = José Marques, *Práticas paleográficas em Portugal no século XV*, «Revista da Faculdade de Letras. Ciências e Técnicas do Património», 1 (2002), pp. 73-96.

Marquilhas 2000 = Rita Marquilhas, *A Faculdade das Letras. Leitura e escrita em Portugal no séc. XVII*, Lisboa 2000.

Moreno Trujillo 2017 = María Amparo Moreno Trujillo, *Escribir en la oficina notarial Castellana del siglo XVI*, in *Usos y práticas de escritura en Granada. Siglo XVI*, ed. María José Osorio Pérez, Juan M. De La Obra Sierra, Granada 2017, pp. 245-270.

Moreno Trujillo - Osorio Pérez - De la Obra Sierra 1991 = María Amparo Moreno Trujillo - María José Osorio Pérez - Juan María De la Obra Sierra, *Firmas de mujeres y alfabetismo en Granada (1505-1550)*, «Cuadernos de Estudios Medievales y Ciencias y Técnicas Historiográficas», 16 (1991), pp. 99-123.

Ordenações Manuelinas 2002 = *Ordenações Manuelinas*, introd. João José Alves Dias, Lisboa 2002.

Pereira 1989 = Isaías da Rosa Pereira, *O tabelionado em Portugal*, in *Notariado*

publico y documento privado: de los orígenes al siglo XIV. Actas del VII Congreso Internacional de Diplomática, ed. José Trenchs, Valencia 1989, pp. 615-690.

Petrucci 1978a = Armando Petrucci, *Per la storia dell'alfabetismo e della cultura scritta. Metodi. Materiali. Quesiti*, «Quaderni Storici», 38 (1978), pp. 451-465.

Petrucci 1978b = Armando Petrucci, *Scrittura, alfabetismo ed educazione grafica nella Roma del primo Cinquecento: da un libretto di conti di Maddalena pizzicarola in Trastevere*, «Scrittura e civiltà», 2 (1978), pp. 163-207.

Petrucci 1989 = Armando Petrucci, *Prospettive di ricerca e problemi di metodo per una storia qualitativa dell'alfabetismo*, in *Sulle vie della scrittura: alfabetizzazione, cultura scritta, istituzioni in età moderna*. Atti del convegno di studi (Salerno, 10-12 marzo 1987), ed. Maria Rosaria Pelizzari, Napoli 1989, pp. 21-37.

Petrucci 1999 = Armando Petrucci, *Alfabetismo, escritura, sociedad*, Barcelona 1999.

Petrucci 2000 = Armando Petrucci, *Escrituras marginales y escribientes subalternos*, «Signo», 7 (2000), pp. 67-75.

Polónia 2002 = Amélia Polónia, *As mulheres face à expansão ultramarina. Quotidiano feminino e ausências masculinas. O estudo de um caso: Vila do Conde no século XVI*, in *Em torno da história das mulheres*, [Lisboa 2002], pp. 107-124.

Polónia 2004 = Amélia Polónia, *Traços identitários de um grupo sócio-profissional. Os náuticos de Vila do Conde no século XVI*, Lisboa 2004.

Polónia 2005 = Amélia Polónia, *Elites sociais e elites de poder em sociedades marítimas. Estudo de um caso. Vila do Conde no século XVI*, in *Congresso Internacional: O Poder local em Tempo de globalização*, Viseu 2005, pp. 29-54.

Polónia 2007= Amélia Polónia, *A expansão ultramarina numa perspetiva local. O porto de Vila do Conde no século XVI*, I-II, Lisboa 2007.

Rey Castelao 2003 = Ofelia Rey Castelao, *Libros y lectura en Galicia: siglos XVI-XIX*, Santiago de Compostela 2003.

Santos 2004 = Maria José Azevedo Santos, *Assina quem sabe e lê quem pode*, Coimbra 2004.

Silva 1986 = Francisco Ribeiro da Silva, *A alfabetização no Antigo Regime. O caso do Porto e da sua região (1580-1650)*, «Revista da Faculdade de Letras. História», 2ª s., 3 (1986), pp. 1-67.

Silva 2018a = Maria João Oliveira e Silva, *Niveles de cultura gráfica de mercaderes y artesanos portugueses (siglos XVI-XVII)*, in *Escritura y sociedad: burgueses, artesanos y campesinos*, ed. Javier de Santiago Fernández, José María de Francisco Olmos, Madrid 2018, pp. 361-371.

Silva 2018b = Maria João Oliveira e Silva, *Os mais antigos livros de notas dos tabeliães do Porto (séc. XVI)*, in *Escritura, notariado y espacio urbano en la Corona de Castilla y Portugal (siglos XII-XVII)*, ed. Miguel Calleja-Puerta, María Luisa Domínguez-Guerrero, Gijón 2018, pp. 265-277.

Viñao Frago 1992 = Antonio Viñao Frago, *Alfabetización, lectura y escritura en el Antiguo Régimen (siglos XVI-XVIII)*, in *Leer y escribir en España. Doscientos años de alfabetización*, ed. Agustín Escolano, Madrid 1992, pp. 45-68.

DOI: http://dx.doi.org/10.13128/scrineum-12192 | ISSN 1128-5656 (online)